



MANIOC.org
Bibliothèque Schoelcher
Conseil général de la Martinique



MANIOC.org
Bibliothèque Schoelcher
Conseil général de la Martinique



Amerique : histoire : 1492 - 1776 372.3-1
Anabiles : histoire : 1492 - 1776 ANE

ANECDOTES AMÉRICAINES,

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE

DÉS

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS

*Arrivés dans le Nouveau Monde, depuis sa
découverte jusqu'à l'époque présente.*



128807 R

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue
des Mathurins, hôtel de Clugny.

M DCC LXXVI.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

MANIOC.org

Bibliothèque Schoelcher
Conseil général de la Municipalité



ANNÉES
AMÉRICAINES,

HISTOIRE ARRÊTÉE
DES
PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS

Arrêtée dans le Nouveau Monde, depuis la
découverte jusqu'à l'époque présente.



128807


A PARIS,

Chez VINEYER, Imprimeur-Libraire, rue
des Mathurins, hôtel de Clugny.

M DCC LXXVII

chez l'Édition, & l'Imprimerie





AVANT-PROPOS.

UNE des plus intéressantes hiftoires qu'on puisse offrir à la curiosité des Lecteurs, est sans doute celle de l'Amérique. Peu d'événemens doivent plus intéresser le philosophe, que la découverte d'un nouvel hémisphere d'un globe dont la moitié nous étoit connue de toute antiquité; tandis qu'on ne soupçonnoit aucunement l'existence de celle dont l'inquiete curiosité de Colomb nous a donné la connoissance & nous a fait jouir.

L'histoire de la découverte & de la conquête du Nouveau - Monde, est sans contredit celle de toutes dont les faits sont en même temps les plus invraisemblables & les plus certains. Les annales du monde n'offriront probablement jamais une pareille époque, ni un concours de circonstances aussi singulieres, que celles qui firent passer sous le

joug des Européens des millions de Sauvages foibles & ignorants, & dès-lors faciles à subjuguier par des peuples formés, qui avoient pour eux l'industrie & la force. Cette conquête, aussi célèbre par la singularité des circonstances qui l'accompagnerent, qu'elle fut injuste de la part des conquérants, est peut-être un des plus grands malheurs qui pût arriver à l'humanité en général.

Les vaincus y furent exterminés par millions, & pour ainsi-dire en un instant. Les vainqueurs y trouverent le plus puissant des levains de toutes les passions, l'or; mais ils en rapportèrent dans un seul mal le germe d'une infinité de maladies. Les trésors que cette conquête leur procura, sont un bien foible dédommagement des pertes qu'ils y firent, de celles qu'on y a faites depuis, qu'on continue d'y faire, & qu'on prépare encore pour l'avenir.

Presque tous les hommes ont un

penchant décidé pour le merveilleux: c'est pourquoi ils recherchent, lisent & saisissent avec avidité tout ce qu'on leur raconte des pays qu'ils n'ont pas vus; & cette avidité croît en raison de l'éloignement où ils sont des pays & des peuples dont on parle. La plupart des relateurs profitent & abusent de cette disposition pour faire passer leurs mensonges. Nous nous sommes bornés, dans ce que nous rapportons de l'Amérique, aux choses authentiquement prouvées, & sur la vérité desquelles tout le monde est aujourd'hui d'accord.

Nous nous sommes presque toujours renfermés dans l'histoire des événements remarquables, qui ont influé sur la révolution générale qui s'est faite dans les deux continents qui composent cet hémisphère encore nouveau pour nous, & nous nous sommes bornés à recueillir des faits intéressants par eux-mêmes, ou qui peuvent donner des lumières

sur les mœurs & le caractère des diverses nations dont nous avons eu à parler.

Nous aurions excédé de beaucoup les bornes que nous nous sommes prescrites, si nous nous fussions étendus sur le physique des climats sans nombre qui sont dans une étendue si considérable, sur les variétés infinies qui s'y rencontrent, sur la comparaison des divers climats de l'Ancien & du Nouveau Monde, sur les différences innombrables qui se trouvent & qui auroient résulté de cette comparaison suivant les mêmes latitudes. Nous aurions pu nous étendre beaucoup aussi sur l'histoire naturelle de ce pays. L'homme naturel dans l'Amérique, n'eût peut-être pas été le moins intéressant des phénomènes qu'offre cette vaste contrée; mais les *Recherches Philosophiques sur les Américains*, & l'*Histoire Philosophique & Politique des Etablissements & du Commerce des Européens dans les deux Indes*, laissent

si peu de choses à dire, soit sur l'histoire naturelle de cet hémisphère, soit sur les divers gouvernements qui y sont établis, que nous nous sommes cru dispensés de droit de traiter de ces objets : nous nous sommes donc bornés à donner une histoire abrégée de cette moitié du globe que nous habitons, de l'époque même de sa découverte, au temps actuel.

L'attention que la Nation Française donne depuis quelque temps aux matieres de commerce, a fait croire qu'on verroit avec plaisir l'histoire d'un pays qui, depuis sa découverte, a mis dans le commerce une infinité de matieres inconnues jusques-là, & qui par-là même a ouvert à toutes les nations de l'Europe des débouchés sans nombre pour les productions de leur industrie.

C'est par ses colonies, par les productions qu'elle en tire, par les nombreux armements que la né-

cessité de les approvisionner force d'expédier, que l'Angleterre voit la balance du commerce pencher tout en sa faveur. Aussi toute l'Europe fixe les yeux sur elle, pour comprendre par quelle magie un royaume aussi borné que l'est en lui-même celui de la Grande-Bretagne, a pu parvenir à une puissance que les Etats les plus vastes & les plus peuplés de l'Europe font dans le cas d'envier.

Aujourd'hui maîtres de presque tout le continent de l'Amérique septentrionale, que de ressources les Anglois ne pouvoient-ils pas s'en promettre, s'ils eussent été assez sages pour ne pas précipiter, par leur opiniâtreté à soutenir un système de domination trop exigeante, une scission que l'on avoit prévu devoir arriver tôt ou tard, mais que chaque jour paroît rendre plus prochaine? Si cette nation, qui nous appelle, nous autres François, *Unthinking People*, ou *Peuple non-pensant*, s'é-

toit rappelé une maxime d'un de leurs plus profonds penseurs, il y a lieu de croire qu'elle n'eût point point donné lieu à la guerre ruineuse qu'elle fait aujourd'hui à ses colonies. Cette maxime vaut bien qu'on la rapporte toute entière : la voici.

« Tant que nous aurons l'œil sur
 » conduite de nos colonies, & sur-
 » tout que nous serons attentifs à ce
 » qu'elles ne se fortifient pas trop
 » en vaisseaux de guerre & dans ce
 » qui a rapport au militaire ; quelque
 » autre sorte d'accroissement qu'el-
 » les prennent, soit en richesses,
 » soit en nombre d'habitants, il ne
 » peut tourner contre nous, ni ja-
 » mais être préjudiciable à cette
 » nation (a). » L'avis étoit bon. Ce-
 pendant cette nation, si éclairée sur
 ses véritables intérêts, ce peuple de
 penseurs profonds, s'est conduit, on
 peut le dire, un peu plus mal à tous
 égards, que celui dont il dit qu'il

(a) Davenant's, *Discourse on the Plantation trade.*

ne pense pas. C'est par une suite de cette singulière tenacité à ses opinions, que cette nation si pensante lutte en vain à la Jamaïque contre une poignée de Noirs, qui, en défendant un droit imprescriptible, celui de la liberté, ne se borne pas à braver du haut de ses rochers les vains efforts qu'elle fait pour les abattre, mais qu'elle porte de temps à autre le ravage & la désolation dans les plus riches habitations de cette île.

De toutes les nations de l'Europe, les Anglois ont été les plus ardents à étendre au loin leur domination par le commerce & les colonies: ils n'ont cessé de jeter les yeux sur les terres vacantes pour les occuper; ils y ont fait des établissemens à grands frais; ils y ont jaloufé toutes les nations Européennes qui en ont fait quelques-uns, même celles qui, par le peu d'étendue ou d'importance de leurs possessions & de leur culture, ne pouvoient pas

foutenir avec eux la concurrence. Ils ont chassé les Suédois & les Hollandois du continent de l'Amérique septentrionale; &, quoique les François ne tirassent point des grandes possessions qu'ils avoient au nord de ce vaste pays, le parti qu'ils eussent pu en tirer, ils n'ont pu souffrir des concurrents que leur instabilité naturelle & leur ignorance des grands, des vrais principes du commerce devoient leur rendre peu dangereux; ils ont mieux aimé provoquer leurs rivaux, & leur faire une guerre injuste, que de les souffrir à côté d'eux. Enorgueillis du succès de leur injustice, ils ne se sont pas contenté d'avoir molesté les étrangers, ils ont voulu exercer leur despotisme sur leurs propres colonies, & les ont mises dans la dure nécessité de repousser la tyrannie de la métropole, qui, semblable à ce vieux hibou qui rassembloit & engraissoit des souris mutilées, pour les dévorer plus commodément les unes

après les autres, a cru que les colons Américains ne devoient être pour elle que des troupeaux qu'elle engraissoit au loin, pour en prendre à volonté la laine & les cuirs.

L'Angleterre commence à s'apercevoir aujourd'hui que ses colonies connoissent l'étendue de ses droits sur elles & les leurs propres; & l'expérience qu'elle leur a fait faire du degré de résistance qu'elles peuvent opposer à un ministère toujours composé d'ambitieux, qui ne veulent étendre le pouvoir du gouvernement que pour augmenter le leur, lui coûté assez cher depuis trois ans, pour qu'elle ne perde point de temps à revenir sur ses pas s'il en est temps encore; & à prévenir une scission infiniment plus funeste pour elle que pour ses colonies, qui trouveront bien, par la variété & l'abondance de leurs productions, les moyens de se dédommager de ce qu'il pourra leur en coûter de plus pour se procurer les espèces de

jouissances que leur pays ne peut pas leur fournir. Les colonies Angloises de l'Amérique, par l'étendue de pays qu'elles embrassent, par leur population, leur commerce, leur législation, nous ayant paru les plus intéressantes, nous nous sommes plus appliqués à en donner l'idée qu'on en doit avoir. Les Espagnols, à proprement parler, ne font point le commerce dans ce pays. L'extraction de l'or & de l'argent étant l'objet qui les occupe presque uniquement, il ne faut pas parler de leur culture. Sans le commerce d'Interlope, qui leur fournit une grande partie des objets de nécessité ou de luxe, la condition de cette nation dans le Nouveau Monde, ne seroit guere préférable à celle des Indiens qu'ils dédaignent, & dont les travaux leur sont si nécessaires.

Les variétés infinies que l'on rencontre dans les gouvernements des nations Européennes qui se sont

établies dans le Nouveau Monde, méritent également l'attention des politiques & des philosophes, soit qu'elles soient l'effet du caractère de chacune d'elles ou de leur différentes manières de penser en fait de religion. La seule réflexion que nous nous permettrons, c'est que des Européens, placés pour ainsi dire chacun par le hasard dans les pays qu'ils occupent, semblent, par une disposition particulière, avoir été mis chacun dans ceux qui convenoient le mieux à leur façon d'être & de penser.

Les Espagnols & les Portugais, ignorants, superstitieux, ennemis du travail, sectateurs ardents de la volupté, se trouvent placés dans les pays qui fournissent le plus aux délices de la vie, & dont les peuples avoient le moins d'énergie : tandis que les Anglois, plus actifs, plus industrieux, moins sensibles aux attraits de la mollesse & de la volupté, occupent les pays les

plus âpres, mais dont les productions ont plus d'analogie avec leur maniere d'être & de sentir.

Les possessions des autres nations de l'Europe, soit dans les isles ou dans le Continent, ne sont pas d'une étendue & d'une importance assez considérables, pour devoir entrer pour quelque chose dans ce que cette réflexion peut présenter de singulier.

Nous avons réduit en abrégé tout ce qui a été dit de vrai ou de plus vraisemblable sur ce vaste Continent. Nous avons assigné chaque fait ou chaque découverte à son époque; & nous avons lieu de croire que le Public verra avec intérêt un ouvrage où l'on a pris soin de ne donner que les choses les plus importantes & le plus généralement avouées: ç'a été du moins notre intention; & nous serons très-flattés, s'il trouve que nous ayons rempli cette tâche.

ANNEE PROPOS.
plus sages, mais dont les produc-
tions ont plus d'analogie avec leur
maniere d'être & de sentir.
Les possessions des autres nations
de l'Europe, soit dans les îles ou
dans le Continent, ne sont pas
d'une étendue & d'une importance
aussi considérables, pour servir
carter pour quelques choses dans ce
que cette réflexion peut présenter
de singulier.
Nous avons réduit en abrégé
tout ce qui a été dit de vrai ou
de plus vraisemblable sur ce vaste
Continent. Nous avons assigné cha-
que fait ou chaque découverte à
son époque; & nous avons lieu de
croire que le Public verra avec in-
térêt un ouvrage où l'on a pris soin
de ne donner que les choses les
plus importantes & le plus généra-
lement avouées; & que du moins
notre intention; & nous serons très-
flattés, s'il trouve que nous ayons
rempli cette tâche.

ANECDOTES



ANECDOTES AMÉRICAINES.

INTRODUCTION.

LE vaste continent qu'on appelle Amérique ou Nouveau Monde, a environ cent degrés de largeur de l'est à l'ouest, mais de manière inégale, & cent vingt de longueur du nord au sud. On le croit tout environné de l'Océan. Il est constant du moins qu'il est borné à l'est par la mer du Nord & par l'océan Atlantique; à l'ouest par l'océan Pacifique, ou la grande mer du sud; au sud par le Détroit de Magellan, qui le sépare de la Terre de Feu.

On sçait que de ce côté il ne tient au
Anecd. Améric.

cunement à l'ancien monde ; mais on ignore encore s'il ne tient pas au continent Arctique par quelque endroit. L'âpreté du climat boréal , les glaces dont ces mers sont presque toujours embarrassées , ont empêché jusqu'ici les navigateurs de vérifier les conjectures qu'on a faites sur la possibilité de découvrir un passage par le nord , pour aller à la Chine , sans tourner le continent de l'Afrique.

Ce pays si vaste est formé par deux presqu'îles unies par l'isthme de Panama , qui partage ce grand continent en Amérique méridionale , & en Amérique septentrionale. La partie du nord paroît avoir plus d'étendue que l'autre ; mais celle du midi est infiniment plus riche & plus fertile.

On ignore comment ce vaste continent s'est peuplé. L'opinion la plus probable est que les habitants de l'ancien monde ont pénétré dans le nouveau par le continent Arctique ; mais c'est une question qu'il importe moins de discuter ici , que de dire comment ce vaste continent fut découvert.

On sçait que des bas-Bretons, poussés par la tempête fort avant dans l'océan Atlantique, ayant abordé en Portugal, exciterent le zele de don Henri, cinquieme des fils de Jean I, à faire en géographie de nouvelles découvertes.

Ils sçavoient que ce prince s'étoit fait une retraite dans le royaume des Algarves, pour s'y livrer à l'étude des mathématiques & de la géographie, & faire servir ces sciences au projet qu'il avoit formé de faire reconnoître les côtes du continent d'Afrique, & tout ce qui pourroit être reconnu par occasion dans les expéditions qu'il projettoit.

Le récit des Bretons ne fit qu'encourager ce prince à suivre l'objet dont il étoit rempli; aussi n'épargna-t-il ni soins ni dépense pour faire de bons armements, & pour en donner la conduite aux navigateurs de son temps les plus expérimentés.

Dix années se passerent sans qu'il en résultât aucune découverte importante; soit défaut de hardiesse ou de capacité de la part de ceux qui furent chargés des

ordres de Henri. Le hafard fit enfin plus que tous les encouragements de ce prince.

Gonzales Zarco & Tristan Vaz , pouffés en haute mer par la tempête , découvrirent , en 1418 , l'île de Porto-Santo. L'année fuivante on découvrit Madere ; & Henri , toujours occupé de fon objet , continua d'encourager les navigateurs à pouffer les découvertes , jufqu'à fa mort , qui arriva , felon quelques auteurs , l'an 1460 , & felon d'autres en 1463.

Don Juan , fecond fils , & depuis fucceffeur d'Alphonfe cinquieme , eut le même goût & la même ardeur pour les découvertes que le prince Henri , fon grand-oncle ; & fous fon regne , elles furent pouffées jufqu'au Cap de Bonne-Efpérance. Il ne tint qu'à ce prince que l'Europe lui dût la découverte d'un nouveau monde , comme elle lui devoit celle de la route aux Indes orientales.

Chriftophe Colomb , né à Gènes , de Dominique Colomb , que les troubles de Plaifance , fa patrie , l'avoient forcé d'abandonner , plein d'ardeur pour la navigation & les voyages , après avoir par-

couru toute la Méditerranée, s'étoit attaché, avec Barthelemy son frere, à l'étude de l'astronomie. Ces deux freres, profitant des découvertes déjà faites, dressèrent des cartes marines, & firent des spheres fort estimées de leur temps.

Colomb fut le premier qui conçut l'usage qu'on pouvoit faire de l'astrolabe sur mer pour perfectionner la navigation, qui l'essaya & s'en servit avec succès. La boussole étoit d'un usage assez commun à cette époque. L'étude de l'astronomie avoit fait découvrir ses variations, & les calculer avec assez de précision pour le temps. Colomb, pour assurer ses conjectures par l'expérience, fit quelques voyages à Porto-Santo & à Madere.

Personne encore n'avoit, jusqu'à lui, soupçonné l'existence d'un nouveau continent. Colomb ne s'en doutoit point encore lui-même, & donnoit, avec tous les géographes ses prédécesseurs, à l'ancien monde, beaucoup plus d'étendue qu'il n'en a réellement. L'opinion commune étoit alors qu'il n'y avoit entre le couchant & le levant qu'un mer immense;

& c'étoit cette mer que cet aventurier, depuis si célèbre, se propofoit de traverser, croyant aller par-là aux Indes, par une route plus courte & moins périlleuse que celle que cherchoient les Portugais par le sud.

Pendant qu'il s'occupoit à Madere de cette idée, des bois étrangers, des cadavres même qu'il avoit observé venir de l'ouest, des vents réglés qu'il avoit remarqué souffler de ce côté, lui firent enfin soupçonner des terres au couchant de l'ancien hémisphère, & lui firent prendre la résolution de tenter le passage de cette mer, qu'il s'étoit d'abord figurée entre le Portugal & les Indes orientales, presque sûr de trouver des terres dans le trajet. Mais sa fortune ne répondant point à l'étendue de ses projets, il les proposa aux Génois, ses compatriotes, qui les regarderent comme le produit d'une imagination exaltée par l'étude, & les rejetterent avec mépris.

Rebuté de ce côté, il s'adressa à don Juan, roi de Portugal. Les commissaires qui lui furent donnés pour examiner son

projet & les mémoires qu'il avoit faits en conséquence, résolurent de lui enlever l'honneur de cette idée ; & , pendant qu'ils l'amusoient , ils firent partir une caravelle , dont le pilote eut ordre de suivre la route marquée par les mémoires de Colomb : mais le courage ayant manqué à cet homme , il revint sur ses pas , assurant que l'entreprise étoit impossible.

Colomb , indigné de la basse supercherie qui lui avoit été faite , quitte le Portugal , passe en Espagne , où il propose ses vues à Ferdinand V & à Isabelle. Tout le monde , excepté le grand-trésorier de Castille , le traita de visionnaire ; mais la protection déclarée que lui accorda ce seigneur , fit insensiblement revenir les esprits prévenus. Enfin , après huit ans de sollicitations , de dégoûts , de rebuts , Colomb au désespoir , & sur le point de passer en France , se vit , contre toute attente , recherché , accueilli par la cour d'Espagne , qui , après l'avoir si long-temps dédaigné , lui fit des honneurs bien capables de lui faire oublier tout ce qu'il en avoit souffert jusqu'alors.

Ferdinand & Isabelle firent avec lui un traité par lequel on lui conféra la dignité d'amiral, & on lui donna la vice-royauté de tout le pays qu'il pourroit découvrir & conquérir. On lui accorda par le même traité le dixieme des droits du prince, à l'entrée de l'Espagne, sur toutes les richesses, denrées ou marchandises qui viendroient des pays découverts, tous frais prélevés.

Par la même commission, il fut établi juge de tous les différends qui naîtroient dans sa juridiction, qui s'étendoit à tous les pays à découvrir. Il eut par le même traité la faculté de s'intéresser pour un huitieme dans tous les armemens qui se feroient pour les pays qu'il pourroit découvrir; & les Patentes qui lui furent expédiées, furent signées de Ferdinand & d'Isabelle.



[An de J. C. 1492.]

LE premier armement se fit à Palos, au mois de Mai de cette année. Trois freres négociants & habiles navigateurs, nommés Pinçons, consentirent à risquer dans cette entreprise une partie de leur fortune, & à suivre celle de Colomb.

Cet amiral, qui n'eut, pour commencer la conquête d'un nouveau monde, que deux caravelles, avec un petit navire nommé la Sainte-Marie, & cent vingt hommes d'équipage, fit voile du port de Palos en 1492, le 3 Août de cette année, & mouilla le 21 du même mois à la grande Canarie. Colomb gagna de-là Gommette, où il prit des nouvelles provisions.

Sur l'avis qu'il reçut là que les Portugais étoient en mer avec trois caravelles, avec le dessein de l'enlever, il remit en mer le 6 Septembre suivant, portant au sud-ouest. Sa navigation fut heureuse jusqu'au 1^{er} Octobre, que les Castillans, se croyant engagés dans une mer sans fond, se mutinerent, & formerent le complot de jeter leur amiral à la mer.

Colomb vint cependant à bout de calmer cette sédition; mais les murmures



n'ayant pas tardé à recommencer, ce hardi aventurier, sur des indices pour lui certains de la proximité de quelques terres, n'hésita point à leur donner les assurances les plus positives qu'avant trois jours ils verraient la terre; & sa confiance calma cette seconde émeute.

En effet, sur les dix heures du soir du 11 Octobre, Colomb, qui veilloit à tout ce qui pouvoit arriver, fut le premier qui découvrit la terre. Il fit d'abord part de cette grande nouvelle aux principaux officiers de sa petite escadre, & le lendemain on se trouva en effet à deux lieues de la terre.

Les trois vaisseaux chanterent alors le *Te Deum*, en actions de grâces d'une découverte si importante; & l'équipage, se jettant aux pieds de son général, le supplia de lui pardonner tous les désagrémens qu'il lui avoit fait essuyer. Ensuite de quoi l'on prit terre à Guanahami, une des îles Lucayes, que Colomb nomma San-Salvador, nom qu'elle n'a cependant pas conservé.

L'amiral sauta le premier à terre, tenant d'une main son épée, & de l'autre l'étendard royal. Il prit possession du pays au nom de Ferdinand & d'Isabelle, en arborant, sur une croix qu'il fit planter sur le rivage, les armes de Castille, à la

vue d'une multitude d'Indiens accourus pour voir les vaisseaux Espagnols, dont ils n'avoient nulle idée.

Ce peuple paisible, ayant remarqué que les Castillans paroissoient faire cas du coton & des perroquets, leur apporta de l'un la charge d'un navire, & de ces oiseaux autant qu'il en put donner. Colomb fit donner de son côté, à ces bons insulaires, quelques verroteries, dont ils parurent très-satisfaits.

Les Espagnols ayant apperçu aux oreilles & aux narines de ces Sauvages quelques plaques d'or, ils leur demandèrent par signe d'où leur venoit ce métal. Les insulaires répondirent en leur montrant le midi; ce qui détermina Colomb à faire voile de ce côté.

Il découvrit dans sa route beaucoup d'îles, auxquelles il donna divers noms. Quelques insulaires de celle de Saomoto consentirent à lui servir de guides. L'amiral accepta leurs offres avec d'autant plus de plaisir, qu'il se flatta qu'en leur apprenant la langue Espagnole, il en tireroit par la suite la plus grande utilité pour les vastes desseins que sa découverte lui faisoit concevoir.

La caravelle que montoit Alphonse Pinçon, s'étoit séparée de l'amiral; le commandant de ce navire s'étoit flatté de

prévenir son général dans les pays d'où on leur avoit dit que se tiroit l'or, afin d'y travailler à son profit particulier avant que Colomb y pût arriver. L'amiral, qui avoit ignoré son motif, fut pendant quelque temps dans les inquiétudes les plus vives sur le sort de ce vaisseau.

Le mauvais temps l'ayant forcé de séjourner plus long-temps qu'il ne s'étoit proposé au port qu'il avoit nommé la Conception, dans l'île qu'il nomma Hispaniola, & qu'on appelle aujourd'hui Saint-Domingue, il profita de son séjour pour faire reconnoître cette île par six de ses Castillans, & parvint à engager les insulaires, qui, effrayés d'abord à la vue de ses vaisseaux, s'étoient retirés dans leurs forêts, à traiter avec lui.

Dans ces circonstances, le navire la Sainte-Marie ayant touché sur un banc de sable, aux environs de l'endroit qu'on appelle aujourd'hui le Cap François, le Cacique de Marien, souverain d'une partie de l'île, fit sauver par ses sujets tout ce qu'on put retirer de ce naufrage; & Colomb, des débris de ce vaisseau, fit construire une sorte de Fort à Puerta-Réal, où il laissa trente-huit hommes.

Ayant retrouvé, le 6 Décembre suivant, la caravelle la Pinta, que commandoit Pinçon, il feignit de prendre pour bonnes

les raisons que lui donna ce commandant pour colorer sa séparation d'avec son général; quoique celui-ci en eût appris les véritables motifs avant leur réunion, & qu'il n'ignorât pas que Pinçon, dans sa course, avoit recueilli tout l'or qu'il avoit pu se procurer par des échanges, dont il s'étoit approprié moitié, & dont il avoit partagé l'autre à son équipage. Colomb, dissimulant son mécontentement, l'accueillit avec amitié; se croyant encore trop heureux que cet infidèle compagnon, après avoir fait un profit considérable, n'eût point songé à retourner en Espagne, pour y recueillir les honneurs d'une découverte qui n'étoit due qu'à son génie, à son courage, à sa sagesse.

Les deux caravelles restantes continuèrent donc ensemble leurs courses, & firent encore de nouvelles découvertes jusqu'au 16 Janvier de l'année suivante, que, portant le cap au nord-ouest, elles firent route pour revenir en Espagne.

✿ [1493.] ✿

Le 14 Février de cette année, une tempête horrible faillit à faire périr les deux caravelles: elles eurent cependant le bonheur de toucher à Sainte-Marie, l'une des îles Açores, le 18 du même mois. Le

gouverneur général de ces îles avoit des ordres de sa cour d'arrêter Colomb au retour, s'il prenoit sa route par-là ; mais Colomb, sur l'avis qu'il avoit reçu en allant, du dessein des Portugais de l'enlever pendant qu'il étoit à Gomette, prit toutes les précautions possibles pour n'être pas surpris, & partit de cette île le 24 du même mois.

La caravelle la Pinta s'étoit séparée de lui dès la première tempête ; une seconde, dont il fut accueilli à cent lieues environ des côtes d'Espagne, le jeta sur celles de Portugal, & le força d'entrer dans la rivière de Lisbonne. Il dépêcha de-là un exprès à la cour d'Espagne, pour lui donner avis de son arrivée, & fit demander au roi de Portugal la permission de mouiller au port de sa capitale ; ce qui lui fut accordé.

On voulut exiger dans ce pays sa déclaration, ce qu'il refusa de faire, produisant sa patente d'amiral d'Espagne. En conséquence de quoi il fut reçu conformément à sa dignité, & eut avec le monarque Portugais une entrevue qui pensa lui coûter la vie.

Colomb, pour faire repentir ce monarque du peu de cas qu'on avoit fait de ses offres, & de la trahison qu'on avoit

voulu lui faire, affecta d'exagérer l'importance de sa découverte, la beauté & les richesses des pays qu'il avoit découverts. Quelques officiers de don Juan, piqués du ton avantageux avec lequel s'expliquoit cet amiral sur l'importance & les avantages de son expédition, offrirent à ce prince de l'assassiner, & de lui enlever ses papiers. Don Juan eut horreur d'une proposition aussi atroce, & se hâta de renvoyer Colomb, comblé d'honneurs, qui, de Lisbonne, se rendit à Palos en deux jours, & après sept mois & demi d'absence de l'Espagne.

Quelques auteurs rapportent que Pinçon avoit abordé quelque temps auparavant sur les côtes de Galice, d'où il s'étoit rendu à Barcelonne, où étoient alors Ferdinand & Isabelle, qui refuserent de lui donner audience. Ils ajoutent que le chagrin qu'en conçut cet ambitieux lui fit une telle révolution, qu'il en mourut peu de jours après, & au moment, pour ainsi dire, où Colomb arrivoit à Palos, où on lui rendit les mêmes honneurs qu'au roi. Il se rendit de-là à Barcelonne, où il fut reçu de Ferdinand & de sa cour avec les distinctions les plus flatteuses. Ce monarque lui accorda le titre de Don, pour lui & les siens à perpétuité, & lui permit d'ajouter aux armes

de sa maison, celles de Castille & de Léon, avec cette devise espagnole :

Por Castilla y por Léon,
Nuevo mundo hallo Colon.

On croyoit encore alors, ou l'on feignoit de croire en Espagne, que le saint siége avoit le droit de disposer des pays qui n'appartenoient à personne, en faveur de quelque puissance que ce fût. Le roi & la reine demanderent en conséquence à Alexandre VI, la propriété des pays que Christophe Colomb avoit découverts, & qu'il pourroit découvrir par la suite.

Ce pontife, pour ménager les cours d'Espagne & de Portugal, & cette dernière sur-tout, qui prétendoit avoir seule droit aux nouvelles découvertes, ordonna qu'il fût tracé sur un globe terrestre une ligne d'un pôle à l'autre, qui fût appelée *ligne de marcation*, & qu'on fixa à trente-six degrés à l'ouest de Lisbonne, pour borner les prétentions des deux puissances contendantes. Par la suite, cette fixation parut sujette à tant d'inconvénients, qu'on fut obligé d'y faire des changements; & ce nouvel arrangement fut appelé *démарcation*. A peine aujourd'hui en a-t-on l'idée.

Le 25 Septembre de cette même année

née 1494, Colomb partit de la baie de Cadix, pour sa seconde expédition au Nouveau-Monde. Il eut alors dix-sept vaisseaux. Sa traversée fut heureuse, & il arriva le 3 Novembre à la vue d'une île qu'il appella la Dominique, du nom de Dominique Colomb, son pere. On dit que dans sa course il avoit apperçu la Desirade; ce qui est d'autant plus vraisemblable, que ces deux îles sont à peu de distance l'une de l'autre. Il découvrit aussi Porto-Rico, où l'on ne fit d'établissement qu'en 1509. L'amiral séjourna jusqu'au 27 du même mois à la Dominique, & il prit de-là la route de l'île Hispaniola, & vint mouiller à Puerto-Réal.

Des trente-huit Espagnols qu'il avoit laissés dans le Fort qu'il fit construire des débris du vaisseau la Sainte-Marie, il n'en retrouva pas un seul à son retour. Le Cacique de Marien lui fit entendre, que les Castillans en se dispersant dans le pays s'étoient portés à de tels excès, que les insulaires indignés les avoient tous exterminés.

L'amiral ne jugea pas à propos de les aigrir davantage en les punissant, comme il l'eût pu faire facilement avec quinze cents hommes de débarquement, sans compter les équipages de ses vaisseaux. Il vouloit s'approcher des mines de Cibao,

& se concilier ces sauvages dont il avoit le plus grand besoin pour l'entreprise qu'il méditoit.

Il fit reconnoître ces mines, & en prit possession, en même temps qu'il jetoit les fondemens d'une ville, qu'il appella *Isabella*, du nom de la reine. Il en donna le gouvernement à don Diegue Colomb, son frere; après quoi il partit avec deux caravelles & un navire, pour faire de nouvelles découvertes.

Barthelemi Colomb, autre frere de l'amiral, vint dans ces circonstances prendre part à la gloire qu'acqueroit son aîné dans un nouveau monde, & lui apporta de nouvelles provisions pour sa colonie. Avec ce secours, l'amiral Colomb passa dans ces climats toute l'année 1494, à donner de la consistance à son établissement, & à découvrir de nouvelles terres.

[1495.]

Il repassa l'année suivante en Espagne, où l'accueil qu'il reçut du roi & de la reine lui fit négliger assez mal-adroitement les moyens d'intéresser les ministres à seconder ses projets. L'évêque de Burgos, Fonseca, ayant le département des armemens maritimes, y fut le plus sensible, & s'en vengea en retardant celui qu'il lui avoit promis. Colomb ne tarda pas à s'apper-

cevoir combien il importe , dans les entreprises d'éclat , de ne pas négliger les plus simples mobiles , & à plus forte raison les gens qui tiennent le timon de l'Etat. Fonseca ne borna pas même là les effets de son ressentiment ; il porta la vengeance au point qu'il parvint à ruiner Colomb dans l'esprit du roi , & à lui faire perdre la confiance d'Isabelle.

[1496.]

En cette année Sébastien Cabot, Anglois, découvrit Terre-Neuve ; mais l'Angleterre, trop agitée alors, n'étant pas en état de profiter de cette découverte, Cabot s'engagea depuis au service d'Espagne, & s'y signala par plus d'un exploit utile à cette couronne.

[1497.]

Dans son troisieme voyage, Colomb découvrit la Trinité, & parvint à s'assurer que c'étoit une île. Il apperçut le continent sans le reconnoître pour tel. A son retour à Hispaniola, il trouva la ville qu'il avoit fondée transportée à Saint-Domingue, & sa colonie affligée par les intrigues de Roldan Ximénès, qui, de sa créature étant devenu son plus cruel ennemi, avoit prévenu la cour contre lui.

Le prélat Fonseca appuya les accusations & la révolte de Ximénès ; & Ojéda,

l'un de ceux que Colomb avoit envoyés à la découverte des mines de Cibao, sûr de l'appui de l'évêque de Burgos, fit un armement sur lequel Améric Vespuce, Florentin, navigateur habile & sçavant astronome, passa dans le Nouveau-monde.

✻ [1499.] ✻

Ce nouvel aventurier s'attribua tout l'honneur de la découverte du nouveau continent, que Colomb avoit certainement apperçu avant lui, & il eut celui de lui donner son nom. Il découvrit, entre la riviere de la Magdeleine & le fleuve Orenoque, une longue suite de côtes. Cet espace fut appellé la province de Vénézuéla, où l'on bâtit depuis Cumana, Caraque, Verine, Coro, Maracaïbo & Sainte-Marthe. On y trouva des mines d'or, qui furent exploitées d'abord; mais qui ne donnerent qu'un produit passager, & qu'il fallut bientôt abandonner. Ojéda, à son retour en Espagne, soutenu par l'évêque de Burgos, n'eut pas de peine à se faire pardonner une expédition entreprise au mépris de l'autorité de Colomb; Colomb lui-même, accusé & absent, fut condamné sans être entendu; & la cour eut l'injustice de lui ôter le titre & les pouvoirs de vice-roi, qui furent conférés à Bodavilla. Ce même Ojéda dé-

couvrit & parcourut une partie de la Guyane en cette même année.

A peine arrivé à Hispaniola, Bodavilla fit arrêter les Colomb, les fit mettre aux fers, & les renvoya en Espagne. Isabelle reconnut leur innocence; mais tout ce qu'ils obtinrent alors, se réduisit à la liberté qu'on leur rendit. Améric Vespuce eut tous les honneurs de la découverte: on porta l'injustice à l'égard de l'amiral Colomb, au point de vouloir lui ôter jusqu'au mérite d'en avoir conçu l'idée, & prouvé la possibilité.

Cependant les excès de Roldan Ximénès & de Bodavilla les ayant fait détester l'un & l'autre dans ce nouveau monde, des Sauvages & des Castillans, la cour fit enfin justice aux uns & aux autres, en dépouillant ces chefs injustes de l'autorité qu'elle leur avoit confiée.

[1501.]

En cette année Christophe Colomb vint pour la quatrième fois en Amérique, & y fit encore de nouvelles découvertes; mais il ne put regagner son ancien crédit. Il languit un an à la Jamaïque, au bout duquel, Ovando, gouverneur d'Hispaniola, l'en tira, & le fit repasser en Espagne.

En cette même année, Gaspard Corté de la Réal, gentilhomme Portugais, s'embarqua pour faire des découvertes au nord de l'Amérique. Il reconnut Terre-neuve, ainsi que les îles qui sont à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, remonta au nord jusqu'au pays des Esquimaux, & revint en Portugal la même année.

[1502.]

L'année suivante, le même Corté reprit la même route; mais il périt vraisemblablement dans cette seconde expédition, ou par naufrage, ou pour être tombé entre les mains des sauvages Américains du nord. Michel Corté Réal, son frere, inquiet du sort de Gaspard, courut sur ses traces, & n'en revint point. On ne put même en avoir la moindre nouvelle, ni d'aucun de ceux qui s'étoient engagés dans cette double expédition.

Jean - Vasquez Corté, leur aîné, eût bien voulu apprendre par lui-même ce qu'étoient devenus ses deux freres; mais l'attachement d'Emmanuel, pour ce gentilhomme s'opposant à son desir, il se contenta d'envoyer sur leurs traces deux vaisseaux qui, après les perquisitions les plus exactes, n'ayant rien pu découvrir de ce qu'ils cherchoient, revinrent sur leurs pas, &, après de longues & inuti-

les courses dans le Nord, rentrèrent en Portugal.

En cette même année, Colomb, qui avoit reconnu la Jamaïque en 1494, y fut jetté par la tempête, & y perdit ses vaisseaux. Obligé d'y séjourner, il implora les secours des insulaires, qui lui fournirent des vivres pour lui & ses gens; mais la crainte d'en manquer eux-mêmes les ayant éloignés, & les Espagnols murmurant contre l'indulgence de l'amiral, celui-ci profita de la circonstance d'une éclipse qu'il sçavoit devoir arriver le jour même, pour menacer ces peuples ignorants de la colere du Ciel. « Le Dieu que j'adore, dit-il d'un ton inspiré, » va éteindre » pour vous l'un des flambeaux des cieux, » si vous vous obstinez à me refuser. » La lune s'éclipse dans le moment: les Sauvages tremblants demanderent grace, & les Espagnols ne manquerent plus de vivres. En cette même année, Bastidas découvrit le lieu où fut fondée depuis la ville de Carthagene. Il y fut repoussé par les Sauvages. Plusieurs aventuriers de sa nation, qui tenterent successivement de s'y établir, éprouverent le même sort.

— [1503.] —

Un François, nommé Paulmier de Gonneville, fut le premier des navigateurs qui

fit des découvertes dans la mer du Sud. On ne dit ni d'où il partit, ni par où il pénétra dans cette vaste mer; on ignore de même où sont situées les terres qu'il visita. Il en ramena un habitant que le gouvernement ne renvoya point; mais Gonnevillè, se croyant personnellement engagé à cet homme, lui donna sa fille en mariage, & l'institua son héritier.

✿ [1504.] ✿

Colomb languit en Espagne jusque vers la fin de cette année, dans l'attente de quelque révolution favorable à sa fortune. Mais, ayant appris à Séville la mort d'Isabelle, il ne crut point devoir solliciter davantage auprès de Ferdinand, qu'il sçavoit extrêmement prévenu, la récompense de ses services, ou la faculté de les continuer; sçachant d'ailleurs que ce monarque sembloit prendre à tâche d'en diminuer le mérite.

A l'exemple du prince, comme il est d'usage, tout le monde parloit défavorablement de Christophe Colomb. On osa même lui dire un jour en face, que le hasard & quelque courage avoient fait tout le succès de son expédition. Colomb, sur ce propos, s'étant fait apporter un œuf, défia ses détracteurs de le faire tenir debout sur sa pointe. Défié lui-même

de faire ce qu'il proposoit, il frappe la table de la pointe de l'œuf, qui se casse, & reste debout.

Tout le monde alors se récrie sur la singularité du moyen, qui n'avoit rien de surprenant. « Cela est tout simple, re-
 » prit l'amiral, mais aucun de vous n'a
 » eu l'esprit de l'imaginer. C'est ainsi que
 » j'ai découvert un nouveau monde, &
 » que j'ai ouvert à l'Espagne une source
 » intarissable de richesses. Personne avant
 » moi n'en soupçonnoit l'existence, per-
 » sonne n'en croyoit la possibilité. Une
 » infinité de choses paroissent faciles après
 » l'événement; qu'on croyoit auparavant
 » impossibles. »

En effet, quand Christophe Colomb proposa son projet, on le traita de visionnaire, & ses idées de chimeres, de folie. Ceux qui tenterent de lui enlever l'honneur de l'avoir conçu, n'eurent pas la hardiesse d'achever l'entreprise; ils la jugerent impraticable, & l'assurèrent telle; & lorsque le succès eut justifié le génie puissant qui avoit conçu ce hardi projet, on ne trouva rien de plus aisé.

— [1505.] —

La mort d'Isabelle mettoit l'archiduc Philippe en possession d'une couronne. Colomb, retenu par ses infirmités, envoya

Barthelemy son frere auprès de ce prince, qui le reçut avec toute la bonté imaginable, & promit de donner à l'amiral toute la satisfaction qu'il pouvoit attendre de la justice de sa requête. Mais il n'eut que celle d'apprendre les bonnes intentions de ce monarque; car il mourut à Valladolid le 20 Mai de cette année, âgé de soixante-cinq ans.

Don Diegue Colomb, son fils & son successeur, obtint par justice, & par le crédit du duc d'Aïbe, dont il avoit épousé une nièce, une partie des récompenses qu'on devoit à son illustre pere. Philippe lui conféra tous les titres & les gouvernements qu'avoit eus le défunt amiral, sauf celui de vice-roi, dont il eut cependant toute l'autorité dans le principe; autorité qui fut infiniment bornée depuis par la création de l'audience royale des Indes occidentales; tribunal souverain, où l'on pouvoit appeller de tous les jugemens rendus dans les divers pays de ce vaste continent, sujets à la domination Espagnole.

Ovando, gouverneur d'Hispaniola pendant la disgrâce de Colomb, ne fit rien de mémorable par lui-même; mais, sous son gouvernement, Ponce de Léon, chef des milices de Saint-Domingue, aborda à l'île Saint-Jean, dont les habi-

tants lui offrirent tout l'or qu'ils possédoient. Les montres qu'il en rapporta parurent de bonne qualité. Diegue Colomb, ayant succédé à Ovando au gouvernement d'Hispaniola, nomma Christoval de Sotto-Major pour commander à l'île Saint-Jean.

Les mesures pacifiques qu'avoit prises Ponce de Léon, pour se concilier la bonne volonté de ces Sauvages, furent absolument derangées par celui qui lui succéda; mais ses pouvoirs ayant été révoqués, Ponce de Léon fut renvoyé à sa place. Les dispositions des insulaires ayant totalement changé par la révolution, Ponce de Léon ne put les ramener, & se vit obligé d'employer la force pour les réduire; on les contraignit à travailler aux mines, où ils périrent presque tous en peu de temps.

Don Diegue Colomb fit un établissement à Cubagna, petite île, disent les auteurs du temps, assez voisine de la Martinique, aux environs de laquelle on n'en connoît plus de ce nom. Ils disent que la pêche abondante de perles qu'on y fit, fut d'un produit immense, mais qu'une excessive cupidité en eut bientôt tari la source. Les habitants des îles Lucayes, qu'on employoit à cette pêche, étoient d'excellents plongeurs; mais on les ex-

céda tellement, qu'en peu de temps on les fit périr, & avec eux cette branche de commerce d'abord si utile.

La colonie qui subsistoit de ce commerce n'ayant plus les mêmes moyens, & le local n'ayant pas de quoi pourvoir à ses besoins, on fut obligé de la passer à la Marguerite, où sa postérité, dit-on, vit encore, & se soutient par le commerce de tabac qu'elle fait de cette denrée avec les Hollandois.

A partir de cette époque, on ne parle presque plus des Colomb, à qui l'Europe doit la plus grande découverte qu'il fut possible de faire sur ce globe. A-t-elle été plus utile que funeste, ou plus funeste qu'avantageuse à l'humanité ? C'est un grand problème que nous n'entreprenons point de résoudre ; mais les faits, qui décident mieux & plus sûrement que les réflexions, induisent à penser que tout ce qu'on en a tiré, & tout ce qu'on peut en tirer encore, ne peut jamais être un équivalent aux pertes qu'elle a coûtées & qu'elle cause chaque jour à l'humanité. Les fers de l'Europe ont été forgés de l'or du Nouveau-monde. Les générations s'y sont abymées ; & tant d'Indiens, victimes de la cruauté & de l'avarice des Espagnols, ont été bien vengés des maux que la nation conquérante leur a fait, par

l'affreuse dépopulation & la misère réelle qu'elle éprouve actuellement.

Nous ne terminerons point cette époque de l'histoire du Nouveau-monde, sans donner une idée succincte de la température des deux presqu'îles qui le composent, & des mœurs de ses habitants.

Ce vaste continent est situé, comme l'ancien hémisphère, sous trois zones différentes; une brûlante & deux tempérées. L'air est très-chaud dans le milieu de l'Amérique. Les extrémités boréales & australes sont très-froides. Le reste du pays, soit au nord, soit au sud, jouit comme l'Europe d'une température assez douce, proportionnellement au plus ou moins de proximité de l'un ou l'autre pôle, & aux différences locales, comme vastes forêts, lacs & marais considérables, hautes montagnes, &c. La fertilité ou la stérilité se mesurent aussi sur ces différences. L'espace compris entre les deux tropiques, n'est susceptible que de quelques genres de productions, & semble exclure toutes celles que la nature semble n'avoir pas faites pour un pareil degré de chaleur. Cependant, sous les mêmes latitudes, l'Amérique est plus fertile que l'ancien continent; soit que ce soit l'effet de sa nouveauté, ou de la nature de son sol.

On y trouve une infinité de plantes,

de fruits, de légumes, d'animaux, d'oiseaux, de poissons, inconnus dans notre hémisphère; & plusieurs plantes, fruits & légumes de ce même hémisphère, se sont naturalisés sans peine dans le nouveau continent. Mais ce ne sont pas ses richesses naturelles qui y ont attiré les Européens; sans l'or & l'argent qu'ils y trouverent, il est plus que probable que le Nouveau-monde seroit redevenu pour les Européens presque aussi inconnu qu'il l'étoit avant sa découverte.

On a cependant observé que le climat de l'Amérique, au-delà des tropiques, est plus froid que celui des parties correspondantes de l'ancien continent; qu'il n'est pas plus chaud à 18 degrés de latitude, que l'ancien continent à 30. Ces différences viennent de ce que la terre y est ou hérissée de mornes ou montagnes en pic, ou couverte d'immenses forêts, de lacs & de marécages dont les eaux n'ont point encore d'écoulement; mais dans les pays habités, où la nécessité de la culture, & celle de se faire un séjour plus sain & plus agréable, a fait entreprendre aux colons les travaux nécessaires pour dessécher les marais, où l'on a beaucoup abattu de bois, l'air s'y est singulièrement épuré, & il s'épure & devient plus sain de jour en jour, à mesure

que le pays se découvre, & que la terre s'y travaille & s'y desseche. Des reptiles ainsi que des végétaux venimeux dont ce vaste pays étoit infesté, les uns ont considérablement diminué en nombre, les autres ont beaucoup perdu de cet acide concentré & caustique, qui, pénétrant les fleches des Sauvages, donnoit, en effleurant seulement la peau, une mort aussi prompte qu'inévitable.

On remarqua, dans le principe de la découverte du Nouveau-monde, que les quadrupedes y étoient de petite taille, & d'une forme peu élégante: ceux de l'ancien monde, qui ont été transportés dans ce vaste continent, y ont dégénéré, tant du côté de la forme, que du côté de la force & de l'industrie; les cochons seuls exceptés, qui, trouvant dans le sol, les fruits & les reptiles du pays, une nourriture analogue à leur nature, s'y sont perfectionnés, tant pour la taille que pour la qualité de leur chair, au point qu'elle est devenue une des meilleures nourritures dans les pays compris entre les deux tropiques.

En général, tous les indigenes qui vivoient sous cette prodigieuse zone du ciel dans le Nouveau-monde, étoient de couleur bronzée, avec une chevelure longue & lisse; ce fut un des étonnements de Co-

lomb, de trouver, à des mêmes latitudes, des hommes si différents de ceux d'Afrique, qui sont d'un noir luisant, à têtes lanugineuses, & aussi crépées que la laine des agneaux d'Astracan. On s'en étonnera moins, lorsqu'en comparant le continent d'Afrique, & les parties de l'Amérique correspondantes, on verra que le sol de l'Amérique est plus élevé; que les eaux stagnantes & fluviales y sont en une quantité infiniment plus considérable que dans celui de l'Afrique; qu'on n'y voit point de ces espaces considérables de pur sable, qu'on trouve en si grande quantité en Afrique; qu'on y est rafraîchi par le vent d'est, qui souffle toute l'année dans cette direction; qu'il y a des forêts d'une étendue immense, & tellement fourrées, non-seulement par la quantité des arbres qu'elles produisent, mais par les plantes parasites qui les entourent & les surmontent, que la clarté du soleil n'y sçauroit pénétrer; que ces forêts attirent & fixent les nuages, & conservent l'humidité; que les Andes & les Cordilières, les plus hautes montagnes de la terre, y sont couvertes de neiges éternelles; qu'enfin toutes ces causes réunies font que le nouveau continent est beaucoup moins chaud que les parties correspondantes de l'hémisphère oriental. Aussi voit-on dans nos Antilles

Françoises

Françoises que , depuis que les colons peu prévoyants ont dégarni les hauteurs des bois qui les couvroient , les eaux sont infiniment moins abondantes qu'elles ne l'étoient ; ce qui , en diminuant la fraîcheur des terres , leur cause un préjudice considérable.

Quant aux peuples qui habitent au-delà des tropiques dans le Nouveau-Monde , exposés à l'inclémence de l'air & à ses changements perpétuels , ils sont fort hâlés. Les drogues dont ils s'oignent le corps , pour se garantir de la piquure des légions innombrables d'insectes ailés qui les désoleroient sans ces précautions , ne contribuent pas peu à les rendre encore plus noirs qu'ils ne le seroient sans cela.

Un caractère qui distingue particulièrement les Américains indigenes ; c'est que , dans toute l'étendue de ce vaste continent , l'espece humaine y étoit imberbe lors de la découverte ; ce qui la supposoit ou considérablement altérée , ou non encore perfectionnée dans le Nouveau-Monde. Aussi cet attrait qui nous porte vers le sexe étoit-il bien foible chez ces peuples , en comparaison de ce qu'il est dans les trois autres parties de notre globe.

Nous indiquerons par ordre les productions des divers pays de l'Amérique , à
Anecd. Améric.

mesure que nous suivrons les diverses époques des découvertes de ce pays : & comme nous en sommes aux isles de l'Archipel du golfe du Mexique, nous dirons qu'en général il n'y a aucun des fruits de l'Europe qui y ait réussi, sauf le raisin muscat; les autres especes de raisin, dont on a tenté la culture dans ce pays-là, n'y ont pas eu le même succès.

Je ne sçais si c'est la faute du climat ou des colons, mais nos fruits, sauf le figuier & les melons, n'y réussissent pas: on n'a dans ce pays ni cerises, ni fraises, ni framboises, ni abricots, ni poires, ni pommes, ni pêches, ni amandes, ni noix. Nos légumes y viennent assez bien, sauf l'asperge, qui ne vient aux Antilles qu'en filets. Il est vrai de dire qu'ils y dégènerent promptement, si l'on n'a le soin d'en renouveler les semences presque à chaque année.

Tous les fruits indigenes sont ou très-acides, ou très-doux, ou très-âpres, ou très-fades.

Ce qu'on appelle abricot dans ce pays, n'a de ce fruit que la couleur; la pâte qu'on en fait est agréable. Ce qu'on appelle cerises aux Antilles, n'a de même de ressemblance avec le fruit que nous connoissons en Europe sous ce nom, que le coloris; il est très-bon confit. La sa-

porille est un fruit qui a une couleur terreuse, & dont le goût est d'une douceur fade. La pomme d'acajou est un fruit très-coloré, très-rafraîchissant, mais âpre. La goyave, qui ressemble pour la figure à une nefle, est un fruit qui n'est bon que confit, comme sont presque tous les fruits de ce pays. Le citron y est très-petit, & d'un acide très-mordant. L'orange y est très-grosse, & d'une douceur presque fade : l'espece qu'on appelle citron doux est la meilleure de toutes. Le corosol est un fruit crémeux & rafraîchissant, mais d'une faveur peu agréable.

Le poisson, soit d'eau douce, soit de mer, y est bien inférieur en qualité au poisson d'Europe : les crustacées y sont indigestes. Il n'y a dans ce pays aucune espece de gibier de terre, comme cerfs, daims, chevreuils, lievres & lapins, cailles, perdrix. Il y a des ramiers, des grives, & quelques especes d'oiseaux aquatiques, mais qui n'ont qu'une saison, & c'est celle des pluies, c'est-à-dire du 15 Juillet au 15 Octobre.

Les vaches y ont beaucoup dégénéré : leur lait y est très-féreux & peu gras. La chair du bœuf y est molle & filandreuse ; le mouton y est coriace & de mauvais goût, le veau mollasse & gluant. La volaille est assez bonne, le pigeon très-

bon. La plûpart des plantes usuelles de ce pays peuvent être du goût des Indigenes & des Créoles ; mais un Européen ne s'y fait qu'avec le temps. On n'y voit de chevaux d'une forme passable que ceux qui nous viennent de la nouvelle Angleterre. Les bois du pays sont admirables pour l'ébénisterie ; on en fait des meubles de la plus grande beauté, & qui sont de nature presque incorruptible.

On vantera tant qu'on voudra les qualités des Créoles Américains ; à quelques exceptions près, l'espece Européenne y a considérablement dégénéré. Ils réussissent à un certain point dans les arts de pure imitation : on citeroit difficilement parmi ceux même qui ont été élevés en Europe, des génies d'un certain ordre.

Les nations Américaines soumises aux diverses Puissances de l'Europe qui ont des établissemens, soit dans les isles, soit dans le continent de ce nouvel hémisphere, suivent la religion du pays dont elles ont reçu la loi ; les peuples non soumis sont tous idolâtres ou sans aucune religion, comme on a trouvé les Californiens.

Quelques-uns d'entr'eux ont une idée confuse d'un Etre créateur & conservateur ; mais en même temps ils croient un mauvais principe qui contrarie perpétuel-

lement les opérations du bon principe , & qui s'occupe fans cesse à leur nuire. Pour se le rendre favorable , ils lui sacrifient jusqu'à des victimes humaines. Cet usage abominable étoit celui des Mexicains lorsque Cortès fit la conquête de cet empire , comme nous le verrons ci-après.

Les premières découvertes qui se firent dans cette quatrième partie du monde , furent les îles Lucayes & les Bermudes , au sud ou à l'est de la Floride , proche ou à l'entrée du canal qui conduit au golfe de Mexique. Les Espagnols ont les premiers découvert & possédé ces îles ; ils les ont ensuite abandonnées , & les Anglois s'y sont établis. Ils découvrirent ensuite les îles qu'on appelle Antilles , & qu'on divise en grandes & petites.

Les grandes Antilles , autrement dites îles sous le vent , sont Porto-Rico , Saint-Domingue , la Jamaïque & Cuba. Les petites Antilles forment un demi-cercle qui semble fermer l'entrée du golfe de Mexique , depuis Antigue & la Barboude au nord , jusqu'à Tabago au sud. Les Espagnols possèdent Porto-Rico & Cuba en entier , Saint-Domingue avec les François ; les Anglois sont maîtres de la Jamaïque.

Les petites Antilles sont partagées entre diverses Puissances. Les François pos-

sedent la Martinique, la plus florissante des Antilles Françaises par son commerce; Sainte-Lucie, île encore neuve & malsaine, mais qui se peuple, se découvre & devient plus saine de jour en jour; la Guadeloupe, île considérable & la plus fertile de toutes; les Saintes, Marie-Galante, la Désiderate, Saint-Martin, Saint-Christophe & Saint-Barthelemy. Les Hollandois & les Danois y ont quelques établissemens, mais peu considérables. Les Anglois possèdent Grenade & les Grénadins, Saint-Vincent, la Dominique, Montsara, Niève, la Redonde, Antigue, la Barboude, &c.

La température de ces îles est fort chaude, & peu saine pour tous ceux que la naissance ou l'habitude n'a pas familiarisés avec ce climat.

✿ [1500.] ✿

La Caroline, qui, suivant les Chartres Angloises, s'étend depuis le 25^e degré latitude nord, jusqu'au 36^e 20 minutes même latitude, est au sud de la Virginie, à laquelle elle confine; la mer Atlantique la borne à l'est; elle a au couchant la Louisiane, & au midi la presqu'île de la Floride. Elle avoit même le nom de Floride Française avant que les Anglois s'y fussent établis; car les Fran-

çois y avoient bâti Charles-fort , sous Charles IX. Quelques écrivains Anglois prétendent que ce pays fut découvert en 1500, par Sébastien Cabot , sous le regne de Henri VII ; mais cette assertion de leur part n'est fondée sur aucun monument historique qui puisse faire foi. Comme ils sont dans l'usage d'en hafarder beaucoup de cette nature , nous croyons devoir , sur de meilleurs fondemens , reculer d'environ douze ans l'époque de cette découverte.

*Commencement des Etablissements dans le
Continent de l'Amérique.*

— [1505.] —

Jusqu'à cette époque on s'étoit peu occupé de faire des découvertes dans le Continent , & moins encore d'y faire des établissemens ; quoique les Mémoires de Christophe Colomb fussent bien capables d'en inspirer le desir.

Le roi Catholique & son Conseil jugerent enfin à propos de s'occuper de ce soin important. On fit choix pour cela d'Ojéda , l'un des protégés de Fonséca , évêque de Burgos , dont ce prélat vanta beaucoup à la cour d'Espagne le mérite & les talents. Le monarque , prévenu avantageusement sur le compte de cet homme,

lui fit expédier une commission; mais il n'étoit point alors en Espagne. Le pilote Jean de la Casa, qui avoit fait le voyage avec Ojéda, ainsi qu'Améric Vespuce, sçachant leur ami à Saint-Domingue dans une situation assez déplorable, s'offrirent de lui porter les ordres de la cour. Mais ce n'étoit encore rien faire pour l'objet que l'on se proposoit; il falloit armer des vaisseaux, & la cour ne se prêtoit nullement à cette dépense.

Philippe II desiroit fort qu'on fit des découvertes & des établissemens dans le Continent; mais il ne vouloit point entrer dans les frais des armemens nécessaires pour de semblables expéditions; & la Casa, non plus qu'Ojéda, le nouveau gouverneur, n'étoient pas en état de les faire.

Don Diegue Nicueffa, qui se trouva alors à la cour d'Espagne, voulant partager la gloire & le fruit de cette expédition, offrit de faire la moitié des frais, aux conditions qu'il auroit une autorité égale à celle d'Ojéda. Le besoin de fournir à la dépense de l'armement, fit passer la cour sur les inconvénients qui devoient nécessairement résulter du partage de l'autorité, & elle délivra deux commissions pour les deux chefs de cette grande entreprise, en réglant toutefois les limites

de leurs juridictions dans les pays qu'ils pourroient découvrir & qu'ils jugeroient à propos d'occuper.

La cour donna à Ojéda le gouvernement des découvertes à faire depuis le Cap de la Vela jusqu'au golfe de Darien, & à Nicuessá celui des pays qu'on découvroit depuis ce même golfe jusqu'au cap de *Gracias à Dios*. Jean de la Casa fut fait lieutenant d'Ojéda. Ce pilote habile conduit Nicuessá à Saint-Domingue. Les deux chefs se virent à peine, qu'ils eurent de violents démêlés sur les limites de leurs gouvernements respectifs. C'étoit bien le cas de leur appliquer la moralité de la fable de l'ours & des deux compagnons. La prudence & le bon jugement de la Casa parvinrent cependant à terminer ces démêlés, & à réconcilier les deux gouverneurs.

Ojéda s'embarque, & vient prendre terre au golfe de Carthagene. Ignorant les dispositions où les excès de toute nature de las Bastidas, qui l'y avoit précédé, avoient mis les habitants de ce pays, il crut pouvoir y descendre en sûreté; mais, s'apercevant bientôt qu'on y recevoit assez mal ses avances, contre l'avis de son ami Jean de la Casa, il attaqua ces Sauvages avec plus de valeur que de prudence, leur tua beaucoup de monde, & fit soixante prisonniers. Poursuivant ce premier avantage,

il entre dans un village abandonné, où il trouve des vivres ; mais, dans le temps que lui-même & ses gens s'y croient le plus en sûreté ; les Sauvages embusqués fondent sur lui, le surprennent, & massacrent presque toute sa troupe. Ojéda laisse sur la place soixante-dix Castillans, au nombre desquels étoit son ami la Casa. Le reste fuit & se disperse ; & seul de son côté, obligé de fuir lui-même, il cherche un asyle dans les forêts.

L'équipage n'entendant parler ni de son général, ni d'aucun de ceux qui l'avoient suivi dans cette imprudente expédition, met à terre des gens qui, après de longues & pénibles recherches, trouvent ce malheureux gouverneur caché dans des brouffailles, l'épée nue à la main, couvert d'un bouclier percé de plus de trois cents fleches, & presque expirant de fatigue & de faim.

Diegue Nicuessa paroît sur ces entrefaites avec sa flotte. Informé du désastre de son collègue, il lui offre de se joindre à lui pour le réparer, & venger les Castillans. Ojéda accepte son offre ; &, avec quatre cents hommes qu'on tire des deux équipages, on attaque les Indiens, on met le feu à leur village où ils étoient rentrés, & l'on massacre sans pitié tout ce que la fuite ne put soustraire à la ven-

geance du vainqueur irrité ; on fit un butin immense , qu'Ojéda partagea avec son généreux vengeur.

Ojéda se sépare ensuite de Nicueffa , & jette à la pointe orientale du golfe d'Uraba les fondemens d'une ville qu'il appelle Saint-Sébastien. Cet établissement commencé , il dépêche Enciso , son lieutenant , au gouverneur de Saint-Dominique , pour lui demander des provisions pour sa colonie ; mais la disette , qui vint bientôt l'affliger , obligeant ceux qui la composoient à aller chercher des vivres chez les Sauvages , il en périt un grand nombre. Le reste , réduit à peu d'hommes , s'attendoit à périr d'un moment à l'autre , lorsqu'un forban , nommé Talavéra , lui céda toutes ses provisions , & s'engagea à la colonie. Ojéda , enchanté de ce secours inespéré , accepta avec grand plaisir les offres & les engagements de cet aventurier ; mais , voyant que ce n'étoit qu'une ressource momentanée , il prit le parti de passer lui-même à Hispaniola , pour solliciter & hâter l'embarquement du secours dont son établissement avoit besoin ; laissant à ses gens la liberté de prendre en son absence le parti qui leur conviendrait , s'il ne revenoit pas à eux au bout de cinquante jours.

François Pizarre fut nommé pour com-

mander en son absence. Talavéra & son équipage s'offrirent à conduire Ojéda à sa destination ; mais ce commandant, d'un naturel impétueux , s'étant brouillé avec Talavéra dans la traversée , celui-ci, non moins violent que l'autre , le fit mettre aux fers. Une tempête étant survenue dans ces circonstances , le besoin qu'on eut d'Ojéda , par rapport à la connoissance qu'il avoit de ces mers , le fit mettre en liberté ; mais toute son habileté ne put sauver le vaisseau du naufrage qu'il fit sur la côte de Cuba.

Ojéda gagna de-là la Jamaïque , dont le gouverneur , nommé Esquibel , eut la générosité d'oublier les injures & les menaces qu'il lui avoit faites en d'autres temps , & le fit conduire à Saint-Domingue , où celui-ci ne trouvant plus Enciso , se crut perdu. Le chagrin qu'il en conçut , le mit au tombeau en peu de jours.

Pizarre , au bout du terme fixé , n'entendant point parler d'Ojéda , résolut de quitter Saint-Sébastien. Un de ses vaisseaux périt à sa vue , sans en pouvoir sauver un seul homme. La tempête l'obligeant à regagner la terre qu'il venoit de quitter , il y trouva Enciso , qui y arrivoit avec deux navires & des provisions : mais le malheur continuoit de poursuivre les

Castillans ; les navires périrent au port, sans qu'on en pût rien sauver qu'un peu de farine, de biscuit & de fromage.

Un Espagnol nommé Balboa, qui, fuyant ses créanciers, s'étoit embarqué à l'insçu d'Enciso sur son navire, & qui connoissoit beaucoup le pays, releva le courage abattu de ses compatriotes, en leur proposant de s'emparer d'une bourgade située à la rive occidentale de la rivière de Darien. L'extrémité où l'on se trouvoit fit adopter ce projet, & l'on se rendit maître de cette bourgade. On y fit un riche butin en or & en coton, & l'on y traça l'enceinte d'une nouvelle ville, qu'on appella Sainte-Marie l'ancienne du Darien.

Enciso, qui tenoit ses pouvoirs d'Ojéda, ne fit pas réflexion, en occupant ce poste, qu'il s'établissoit dans le département de Nicuessá : premier inconvénient qui fut fatal à la colonie naissante.

D'autre côté Balboa prit un tel ascendant sur les colons, que son parti prévalut bientôt. Au milieu des divisions qui déchiroient ce nouvel établissement, Colméranéz, ami de Nicuessá, ayant pris terre en cet endroit, déterminâ facilement les Castillans à n'obéir qu'à Nicuessá son ami, dans le département duquel ils se trouvoient. Sûr de ce côté, il leur laissa

des provisions, & partit pour aller joindre son général.

Le malheureux Nicueffa, abandonné par Olano son lieutenant, ayant perdu sa caravelle, s'étoit sauvé avec son équipage, & tâchoit de gagner par terre la Véragua. La faim, la fatigue, les fleches des Sauvages, avoient déjà fait périr la plus grande partie de son monde; lorsqu'Olano, informé du triste état où se trouvoit son général, crut que le service qu'il lui rendroit en l'en tirant, lui feroit pardonner son infidélité. Il y fut trompé. A peine Nicueffa eut remis le pied sur ses vaisseaux, qu'il fit mettre son infidele lieutenant aux fers; mais le malheur s'acharnant à le poursuivre, il perdit la plupart de ses vaisseaux par la tempête.

Il étoit réduit aux plus fâcheuses extrémités avec soixante hommes, qui étoient tout ce qui lui restoit de ses forces précédentes, lorsque Colméranez, son ami, le rencontra, & lui apprit que la colonie du Darien l'attendoit pour reconnoître son autorité. Cet homme d'un caractère naturellement dur & violent, que les malheurs qu'il venoit d'éprouver avoient encore aigri, eut l'imprudence de dire qu'il sçauroit bien trouver les moyens de faire repentir ceux qui, sans son aveu, avoient eu l'audace de s'établir dans les limites

de la juridiction qui lui avoit été concédée.

La colonie ayant appris dans quelles dispositions son nouveau gouverneur venoit la trouver, refusa de le voir & de le reconnoître. Il mit cependant à terre, soit qu'il crût qu'on changeroit peut-être d'avis, soit qu'il voulût faire respecter son autorité, en employant la force; mais, au milieu de ses projets de vengeance, ayant été livré par des traîtres à l'alcade Zamudio, son mortel ennemi, on le mit sur un brigantin, sur lequel on mit seulement dix-sept hommes d'équipage, & à peu près ce qu'il falloit de vivres; & on le fit partir pour l'Espagne, avec ordre d'y aller en droiture, & défenses sous peine de la vie de toucher à aucune des îles qui pourroient se trouver sur la route. On prétend que, malgré cette défense, il alla débarquer à Cuba, où il mourut; & qu'on trouva cette inscription gravée sur un arbre, près du lieu où il fut inhumé: *Ici l'infortuné Nicuessá finit ses malheurs & sa vie.*

[1509.]

Les Espagnols se rendent maîtres de la Jamaïque & de Cubagna, qu'on appella depuis l'île des Perles. Cette espece de richesses ayant été bientôt épuisée, l'établissement fut transféré, en 1524, à la

Marguerite. En cette même année, Ponce de Léon soumit Porto-Rico, & y établit des Espagnols. Le Cacique de ce pays s'étant convaincu, en faisant noyer Salcédó, que ces étrangers n'étoient pas immortels, comme on l'avoit cru, fait prendre les armes à ses Caraïbes, surprend les Espagnols, & leur tue cent hommes. Ponce de Léon venge leur mort par un massacre horrible de ces insulaires, & fait périr le reste dans les travaux des mines.

[1511.]

Diegue Vélasquez fit en cette année la conquête de Cuba. Quoiqu'on n'y eût point trouvé de mines d'or, on y rencontra tant de commodités, on en pouvoit tirer un si grand parti par la bonté & la sûreté de ses ports, qu'on regarda en Espagne l'acquisition de cette île, comme la plus importante découverte qu'on eût faite jusqu'à cette époque.

Vélasquez y aborda avec quatre vaisseaux par sa pointe orientale. Un Cacique, nommé Athucy, réfugié dans ce canton, où il commandoit à d'autres réfugiés de sa nation, échappés des massacres de Saint-Domingue, fait prendre les armes à ses gens à la vue des vaisseaux Espagnols. Il fait d'abord jeter à la mer tout l'or dont ils étoient en possession, & s'oppose à leur descente ;

descente ; mais , foudroyé par le canon & la mousqueterie des Espagnols , il gagne les bois. Il y est pris , & condamné au feu. Attaché au poteau où il attendoit la mort , un prêtre vient lui proposer de se faire baptiser , & lui promet le ciel à cette condition. « Les Espagnols y vont-ils , demande le Cacique ? --- Oui , dit » le missionnaire ; mais ceux qui sont » bons. --- Le meilleur n'en vaut rien , » reprend l'Américain : faites-moi mourir ; je ne veux point aller où j'en pourrois trouver un seul. » Il fut brûlé , & la conquête de cette île importante ne coûta pas un seul homme à la nation conquérante.

On rapporte à ce temps à-peu-près la découverte du Brésil , par Pierre Alvarez Cabral. Ce navigateur étant parti de Sofala avec une flotte de treize vaisseaux pour l'Inde orientale , il porta tellement à l'ouest , après avoir dépassé les îles du Cap-Verd , pour éviter les calmes assez ordinaires entre les tropiques , & sur-tout près des côtes d'Afrique , qu'il découvrit une terre inconnue. On prétend que cette découverte est de l'an 1500.

Le gros temps l'ayant obligé de ranger la côte , il courut jusqu'au 15^e degré de latitude australe , où il trouva un port excellent , qu'il nomma pour cette raison

Porto-Seguro, & donna au pays, qui fut depuis appelé le Brésil, le nom de Sainte-Croix, qu'il ne garda pas long-temps.

Sur le rapport des gens qu'il avoit envoyés à la découverte, il prit terre chez une nation Indienne de mœurs douces, & qu'il sçut se concilier par ses présents. Charmé de la beauté du pays, de sa fertilité, & de la douceur des habitants, il y laissa deux criminels, dont la peine avoit été commuée en un bannissement perpétuel du Portugal. Il prit possession du pays au nom de son maître, avec les cérémonies d'usage en cas pareil, & donna avis de sa découverte à la cour de Portugal, par un de ses vaisseaux qu'il détacha à cet effet.

Sur cet avis la cour fit partir Gonzalez Cohelo, avec commission de faire le plus de découvertes qu'il se pourroit dans ce pays. Celui-ci employa un temps considérable à visiter les ports, les baies & les rivières d'une région charmante, qui lui parut aussi fertile qu'elle étoit belle, mais où rien ne présentait des indices de ce qui pouvoit tenter le plus la cupidité des Européens, c'est-à-dire de mines d'or ou d'argent, & dont tous les habitants ne ressembloient pas à ceux que Cabral avoit trouvés si honnêtes à son égard.

Les mémoires que Cohelo présenta à

la cour de Portugal à son retour, ralentirent l'ardeur que les Portugais avoient d'abord montrée pour s'y établir, sans toutefois renoncer absolument à ce projet. Il s'y forma même successivement des établissemens, peu considérables à la vérité, mais dont les colons tirèrent bientôt des avantages assez grands pour déterminer le roi don Jean III à y envoyer un gouverneur, avec les officiers nécessaires pour y établir une administration réglée, qui fixât la constitution des établissemens déjà formés, & qui servît de règle à ceux qui s'y formeroient par la suite.

On a vu ci-dessus quel fut le sort des deux premiers chefs qui tenterent de faire des découvertes & des établissemens dans le continent du Nouveau-monde. On sçait que celui de Saint-Sébastien avoit été transporté de la pointe orientale du golfe d'Oruba, à la rive occidentale de la riviere de Darien, par l'avis de Vasco Nugnez de Balboa. Ce Balboa, génie actif & plein de ressources, plut tellement aux colons de Sainte-Marie du Darien, qu'il acquit toute l'autorité.

En vain Enciso, lieutenant d'Ojéda, le premier fondateur de cette colonie, prétendit-il au commandement; le crédit de Balboa, & l'attachement qu'avoient pour lui les habitans de la nouvelle ville,

le lui conserverent. Enciso, outré de se trouver sans crédit où il croyoit avoir le droit de commander, & cabalant pour regagner l'autorité, Balboa le fit mettre aux fers, & confisqua ses biens.

Cependant, à la priere de quelques habitants du pays, il lui rendit la liberté, à condition de passer à Saint-Domingue, ou en Espagne; mais, pour empêcher l'effet des plaintes qu'Enciso pouvoit justement porter contre lui à l'amiral don Diegue Colomb, il fit passer à Passamonte, trésorier d'Hispaniola, un présent considérable, & envoya Zamudio, son collègue, en Espagne, pour prévenir la cour & les ministres en sa faveur, en leur faisant concevoir l'espérance prochaine de découvertes aussi glorieuses qu'utiles à la couronne d'Espagne. Seul maître alors dans la nouvelle colonie, il fit des courses dans l'intérieur du pays, avec cent trente hommes qu'il avoit formés à sa maniere, & il en remporta d'immenses richesses.

[1512.]

Une idée & une aventure aussi singuliere que bizarre, donnerent lieu à la découverte de la Floride & à celle du Pérou, qui se firent toutes deux en cette année; voici ce qui occasionna la premiere.

Ponce de Léon, en tâchant de découvrir dans les îles Lucayes une fontaine dont les eaux avoient, dit-on, la propriété de rajeunir ceux qui en buvoient, trouva ce qu'il ne cherchoit pas, en cherchant ce qu'il ne pouvoit trouver ; & il arriva dans la Floride. Si une idée extravagante donna lieu à cette découverte, une extravagance plus grande encore la fit négliger. Ce même Ponce de Léon reconnut exactement le canal de Bahama ; & ce fut, d'après la description exacte qu'il en fit que les vaisseaux prirent depuis leur route par ce canal, pour retourner en Europe. Il revint de-là à Porto-Rico, d'où il repassa en Espagne. Il en repartit deux ans après pour faire la guerre aux Caraïbes, qui désoloient les établissemens des Espagnols ; il les châtia, les contint, & les changea pour l'avenir.

La découverte du Pérou fut la suite d'une dispute de pure avarice, survenue entre les Castillans. Vasco Nugnez de Balboa, qui, comme nous l'avons vu précédemment, s'étoit rendu seul maître du gouvernement de la colonie de Sainte-Marie l'ancienne du Darien, faisoit des courses fréquentes dans les terres, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & désoloit les Indiens de son voisinage.

Un Cacique du pays, pour se le rendre

favorable , vint lui faire ses soumissions , & lui offrir des présents. Dans la répartition qui se fit entre les Castillans de l'orque ce chef Américain leur avoit apporté , il s'éleva des disputes très-vives. Ce Cacique , voyant avec une sorte d'horreur qu'un métal auquel il attachoit si peu d'importance & de valeur , excitoit dans le cœur avide des Espagnols de tels mouvemens , renverse son or ; & , s'adressant à Balboa & à ses gens : « Puisque si peu de chose , leur dit-il , altere chez vous l'union & la paix qui doit régner entre les hommes , vous fait quitter votre patrie & vous exposer à tant de dangers pour l'acquérir , je vous indiquerai une contrée où vous trouverez de quoi vous satisfaire , si votre avidité n'est pas insatiable ; mais il vous faut des forces supérieures à celles que vous avez.

» A six journées d'ici , vous trouverez un pays très-vaste , & vous verrez une mer immense , sur laquelle il y a des vaisseaux peu inférieurs aux vôtres en grandeur. En descendant au midi , vous arriverez en un autre pays où ce métal , objet de votre cupidité , est en telle abondance , qu'on l'emploie aux usages les plus communs. »

Cet avis diminua un peu l'impression

fâcheuse qu'avoit faite sur l'esprit orgueilleux des Castillans, le discours hardi du Cacique Indien. Sur ces entrefaites, Valdivia amene à Balboa un secours d'hommes & de munitions. Ce général le dépêche sur le champ à Hispaniola, pour informer le gouverneur de cette île de l'avis qu'il venoit de recevoir, & lui faire part de l'espoir qu'il avoit lieu de concevoir, d'après le discours du Cacique, de faire bientôt des découvertes très-importantes: mais, comme il ne pouvoit rien entreprendre avec les foibles moyens qui lui restoient, il sollicitoit en même temps des secours assez puissants pour le mettre en état de vaincre les obstacles qu'on lui avoit annoncé devoir se rencontrer dans cette entreprise.

Valdivia eut le malheur de faire naufrage sur les côtes de l'Yucatan, & d'être massacré par les Sauvages de cette presqu'île, la majeure partie de son équipage eut le même sort. Balboa, inquiet de ce qui pouvoit être arrivé à son envoyé, dont il n'avoit aucune nouvelle, vouloit passer lui-même à Saint-Domingue, pour faire expédier le plutôt qu'il se pourroit les renforts dont il avoit besoin pour l'entreprise qu'il projettoit; mais la colonie du Darien s'y opposa si fortement, que cette marque d'attachement le décida à rester.

Il étoit sur le point d'expédier un second message , lorsqu'il reçut de nouveaux secours de l'amiral , avec des provisions de capitaine général , signées seulement de Passamonte , qui crut apparemment ne pas excéder ses pouvoirs en les lui envoyant.

Zamudio , que Balboa avoit envoyé en Espagne , affligea la colonie en mandant à son collègue , qu'Enciso avoit horriblement prévenu la cour contre lui , en le chargeant d'une infinité d'excès & de violences exercées tant contre Nicueffa que contre lui-même. Balboa , inquiet des suites que pouvoient avoir ces accusations très-fondées , du moins par rapport à Enciso , sentit qu'il n'y avoit que le succès de sa grande entreprise qui pût le justifier , ou lui mériter l'abolition du passé , & lui conserver pour l'avenir une autorité qu'il avoit à la vérité usurpée , mais dont il faisoit un usage aussi utile à la couronne d'Espagne qu'à la colonie qu'il régissoit. Il se détermina donc , par des considérations si puissantes , à ne pas différer l'exécution de son projet.

✿ [1513.] ✿

Au commencement de Septembre de cette année , il arme un brigantin , s'embarque , & arrive sur les terres du Cacique

Cureta, avec lequel il avoit fait alliance. Il dirige sa marche vers les montagnes avec les guides que lui donne son allié. Une armée nombreuse d'Indiens avoit occupé les passages, & les lui vouloit disputer ; quelques coups d'arquebuse les fit bientôt abandonner à ces hordes sauvages. Le 25 de Septembre Balboa découvrit du haut des montagnes cette mer immense qu'on lui avoit annoncée. Il se borna pour cette fois à faire alliance avec les Caciques des environs, & à reconnoître lui-même plusieurs îles où l'on trouvoit des perles en abondance. Enfin, après avoir dompté quelques Caciques des plus obstinés, & gagné les autres, il revint à sa colonie du Darien, chargé d'or & de perles.

✿ [1514.] ✿

Son premier soin fut d'informer la cour d'Espagne de l'importance de sa découverte, & des suites qu'elle pouvoit avoir pour la communication avec l'orient. Il fit partir à cet effet Arbolanchos, avec ses dépêches, le quint du roi, & des présents très-riches en or & en perles pour les ministres, qu'il avoit intérêt de se concilier. La traversée de son envoyé fut prompte & heureuse ; mais il arriva trop tard pour son ami. Fonseca, évêque de Burgos, & le secrétaire d'Etat Conchillos, chargés

du département des Indes , avoient prévenu le Roi Catholique , qui, voulant donner à la colonie du Darien un chef d'une naissance distinguée , avoit nommé pour la régir don Pedro Arias d'Avila.

Ce nouveau gouverneur partit d'Espagne le 12 Avril de cette année , avec une escadre de quinze vaisseaux , deux mille tant soldats qu'autres gens destinés à s'établir dans le pays , un évêque & deux religieux : il avoit pour lieutenant Agora , Espinosa pour alcaïde , & pour alguazil major ou grand-prévôt Enciso , l'ennemi mortel de Balboa.

Quelques soins que se fût donnés Arbolanchos pour rétablir les affaires de son ami ; quoique l'évêque Fonseca & Conchillos , gagnés par les riches présents qu'il leur avoit faits , se fussent beaucoup radoucis sur le compte de ce gouverneur du Darien ; comme la cour étoit trop engagée , tout ce qu'on put obtenir du roi , charmé de la découverte importante d'une nouvelle mer , & des avantages que promettoit à l'Espagne la conquête des pays soumis par Balboa , fut que Sa Majesté recommanda très-expressément aux nouveaux administrateurs d'avoir les plus grands égards pour les services que Balboa avoit rendus à l'Espagne , & de saisir toutes les occasions de l'en récompenser.

Don Pedro Arias d'Avila arriva, vers la fin de Juillet, au golfe d'Uraba, à une demi-lieue seulement de la colonie du Darien. Son premier soin fut de faire signifier son arrivée à Balboa. Le député chargé de cette commission trouva ce commandant, si célèbre & si décrié à la cour d'Espagne, avec une chemise de canevas, un caleçon assortissant, & des fouliers de corde, occupé à faire couvrir sa case de ramée. Telle étoit la simplicité de cet homme, adoré dans la colonie qu'il gouvernoit, & qui eût put résister à toutes les forces de son successeur, s'il eût été moins soumis aux ordres de son souverain.

Arias examina le lendemain si tout ce qu'on avoit publié à la cour d'Espagne des découvertes de Balboa, étoit réel. Il en trouva plus qu'on n'en avoit rapporté; & cet accroissement de succès, loin de disposer le nouveau gouverneur à traiter favorablement un homme également utile & chéri de la colonie qu'il avoit fondée, qui lui devoit toute son aisance & son éclat, sembla l'aigrir encore plus contre lui. Il se hâta de publier l'ordre qu'il avoit de finir son procès; &, sur les charges d'Enciso, il se hâta pareillement de le décréter & de s'assurer de sa personne. Cependant le crédit que Balboa avoit au

Darien, suspendit pour un temps l'effet de l'animosité d'Enciso, & de la jalouſſie du gouverneur, qui ſe contenta pour cette fois de le condamner à une très-groſſe amende, & lui rendit la liberté.

[1515.]

Don Pedro Arias d'Avila affecta enſuite pendant quelque temps d'agir d'intelligence avec Balboa, & de ſe conduire d'après ſes conſeils ; mais, pendant qu'il en agiſſoit extérieurement avec lui de cette ſorte au Darien, il le calomnioit ſourde-ment à la cour d'Eſpagne. Les lettres des anciens colons, & les plaintes qu'on faiſoit de toutes parts de pluſieurs officiers du nouveau gouverneur, étant abſolument contraires aux impreſſions qu'il vouloit donner de Balboa, & dont perſonne juſqu'alors, ſauf Enciso, ne s'étoit plaint, éclairerent le roi, qui, démêlant enfin la vérité à travers les nuages dont on vouloit l'obſcurcir, réſolut de rendre juſtice à cet homme de mérite. Pour récompenser ſes ſervices & ſon zele, il le nomma d'abord Adelantade major de la mer du ſud, déclarant qu'il regarderoit comme injure perſonnelle, ou comme ſervice rendu à ſa perſonne, tout ce qu'on feroit pour ou contre Balboa, qu'il croyoit un ſujet très-utile & très-méritant.

Une distinction si flatteuse & des bontés aussi marquées, de la part d'un monarque, pour un sujet qu'on avoit tâché de lui rendre odieux par toutes sortes de moyens, hâterent, dans l'esprit des administrateurs de la colonie du Darien, l'effet du parti qu'ils avoient pris de se défaire de cet homme qui pourroit un jour prendre sur eux un grand ascendant. D'Avila ordonna donc la révision du procès du malheureux Balboa; &, dans la nouvelle enquête qui fut faite contre lui, on produisit de nouvelles charges, sur lesquelles il fut condamné par ce tribunal inique à être décapité, comme il le fut en effet à l'âge de quarante-deux ans; & l'Espagne perdit en lui l'homme le plus précieux sans contredit qu'elle eût alors dans le nouveau monde.

L'Audience royale de Saint-Domingue fut extrêmement irritée contre d'Avila, de la barbarie qu'il avoit exercée envers Balboa. Ce gouverneur continuant ses excès, porta la désolation dans tous les environs de son établissement; &, pour se soustraire à l'autorité du tribunal des Indes, il transporta la colonie du Darien à Panama, dans l'isthme de ce nom, qui sépare l'océan Atlantique, de la grande mer du sud ou océan Pacifique. Ce transport se fit vers l'an 1518; & nous le rapportons ici,

pour ne point couper le récit de ce qui regarde la colonie du Darien, à laquelle nous n'aurons plus lieu de revenir.

✂ [1516.] ✂

En cette année Diaz de Solis, grand pilote de Castille, découvrit le fleuve Paraguay, qu'on nomme aujourd'hui *Rio della Plata*. Ayant débarqué sans précaution, il fut massacré avec plusieurs des siens par les Sauvages du pays. Les Portugais y furent traités de même quelques années après. L'effroi qu'inspira aux deux nations ce traitement, leur fit perdre de vue ce pays devenu si célèbre depuis par le gouvernement des Jésuites. Le hasard y ramena les Espagnols dix ans après. Nous en parlerons à cette époque.

✂ [1517.] ✂

Diegue Vélasquez ayant fondé à Cuba une colonie florissante, forma le projet de faire de nouvelles découvertes & de nouveaux établissemens. Un riche particulier de cette île, nommé Fernandez de Cordoue, offrit de faire une partie des frais de l'entreprise; en conséquence de quoi Vélasquez lui donna une commission pour découvrir & faire des établissemens où il le jugeroit à propos. L'armement qui se fit à cet effet, partit de la Havane

le 28 Février de cette année, ayant pour chef ce nouvel aventurier.

Alaminos, son pilote, homme très-versé dans la connoissance de ces mers, lui conseilla, après avoir doublé le Cap Saint-Antoine, la pointe la plus occidentale de Cuba, de porter directement à l'ouest; ce qu'on fit; &, après trois semaines de navigation, on découvrit l'Yucatan, presque considérable tenant au continent, & voisine du Mexique. Fernandez s'approcha des côtes, & découvrit à deux lieues dans les terres une bourgade très-peuplée. Il tenta de faire une descente dans ce pays; mais il y fut si vivement repoussé par une multitude incroyable d'Indiens qui bordoient le rivage, qu'il se vit obligé de prendre le large, & de renoncer à son projet.

Ce n'étoient plus des Sauvages simples, nus & sans armes; c'étoit un peuple nombreux, uni, civilisé, couvert d'armes défensives, qui en connoissoit d'offensives de plus d'une espèce, qui sçavoit s'en servir, & qui se battoit avec une sorte d'ordre. On fit cependant quelques prisonniers, qu'on traita avec douceur: on les instruisit, on les baptisa; & ils devinrent par la suite, dans les diverses expéditions qu'on entreprit, des interpretes dont on se servit utilement, & qui ne

contribuerent pas peu aux succès des projets qu'on exécuta depuis.

Ferdinand de Cordoue aborda ensuite à Kimpesch ; mais, se défiant des avances qui lui furent faites, & ne voulant point se commettre à la discrétion d'un peuple innombrable qu'il ne connoissoit nullement, il fit retraite assez à propos pour n'être point accablé d'une nuée d'Indiens embusqués qui se préparoient à fondre sur lui. Six jours après, obligé de mettre quelque monde à terre pour faire de l'eau à la rade de Pontonchan, il essuya un combat furieux, où il perdit quarante des siens, & dont tous les autres, sauf un seul homme, se retirèrent blessés.

Arrivant à la Floride, il eut un nouveau combat à soutenir, où il perdit encore beaucoup de monde : pour surcroît de malheurs, un de ses vaisseaux se brisa à l'une des îles des Martyrs. Rebuté du peu de succès de ses tentatives, il revint sur ses pas ; il aborda à la Havanne, d'où il se rendit à la ville du Saint-Esprit, & informa Vélasquez du mauvais succès de son expédition.

[1518.]

Les revers qu'avoit essuyés Fernandez de Cordoue, ne purent détourner Vélasquez du parti qu'il avoit pris de pousser
ses

ses projets de découvertes & de conquêtes aussi loin qu'ils pourroient aller. Il fit donc un nouvel armement, dont il donna le commandement à Jean de Grijalva. Celui-ci parti de Cuba avec trois navires & un brigantin, deux cents cinquante Espagnols & quelques Insulaires de Cuba, qui s'offrirent d'eux-mêmes à suivre la fortune de ce nouvel aventurier.

En quittant Cuba, le 8 Avril de cette année, ce nouveau chef porta le Cap droit sur la rade de Pontonchan; &, pour réparer l'affront qui avoit été fait à son prédécesseur, en abordant il fit sur le champ sa descente, & remporta sur les Indiens un avantage considérable qui ne lui coûta que trois hommes, & où il eut soixante blessés: mais il s'empara d'une grande bourgade. Il tenta ensuite d'entrer en accommodement avec ces peuples; mais, quelques avances qu'il leur fit faire, il ne put les amener à traiter avec lui.

En parcourant le pays, un soldat s'étant écrié qu'il croyoit être dans une nouvelle Espagne, ce mot proféré au hasard devint le nom de cette contrée, dont les Castillans se rendirent maîtres depuis.

Grijalva, en poussant ses découvertes plus loin, trouve une riviere qui par deux embouchures se dechargeoit dans le golfe,

qu'on a depuis appelé golfe du Mexique. Il choisit des deux bras celui qui lui parut le plus navigable ; mais, comme il n'y trouva pas le fond qu'il avoit imaginé pour y faire remonter ses gros vaisseaux, il augmenta les équipages des plus légers, & surmontant le courant du fleuve, il le remonte assez avant dans les terres. Bientôt une infinité de canots Indiens tentent de s'opposer à sa descente, & ce peuple barbare fait tout ce qu'il peut pour l'épouvanter par ses cris & des gestes menaçants.

Grijalva, sans marquer ni crainte ni colère, poursuit sa route jusqu'à un endroit qu'il juge propre à faire sa descente. Les Indiens étonnés de son intrépidité, cessent leurs cris, & ne menacent plus les Castillans. Grijalva fait avancer ses vaisseaux jusqu'à la portée du trait, saute à terre avec les siens, les range en bataille à mesure qu'ils descendent, & déployant l'étendard royal, il prend possession du pays au nom du roi d'Espagne, avec les cérémonies d'usage en ces circonstances : il compte avoir donné par-là un titre à son maître ; comme si de vaines cérémonies pouvoient légitimer une usurpation, comme s'il étoit aussi permis de s'approprier un terrain, qu'il est facile de le parcourir de l'œil. Après quoi il députe vers

ces peuples ses deux interpretes Mexicains, pour leur expliquer ses intentions.

Trente Indiens viennent alors à lui : il parvient, à force de caresses & en leur faisant quelques présents, à calmer leurs défiances ; & , profitant des dispositions qu'il crut avoir fait naître dans les cœurs de ces barbares, il leur apprend qu'il est le lieutenant d'un monarque puissant qui étend au loin son empire, & les invite à le reconnoître, & à mériter par leur obéissance ses bontés & sa protection.

Ces Sauvages, indignés de voir qu'un étranger eût osé descendre dans leur pays pour leur proposer un nouveau maître, ne purent retenir le mouvement d'indignation qu'excitoit en eux une proposition aussi révoltante qu'elle étoit ridicule ; & ce mouvement peut-être eût eu des suites funestes, si l'ancien de la troupe n'eût eu assez de crédit & d'autorité sur ses compatriotes pour en empêcher l'effet.

Ce chef de la députation des Indiens répondit avec beaucoup de modération au général Espagnol, qu'il étoit contre toute raison de proposer à des gens qu'il ne connoissoit nullement, dans un pays où il ne pouvoit rien, de se soumettre à un nouveau souverain, sans sçavoir s'ils étoient mécontents de celui qui les gouvernoit ; & il finit sa réponse par lui dire

qu'il alloit instruire sa nation des prétentions singulieres qu'annonçoient les étrangers qui venoient de débarquer sous leurs yeux.

Il revint en effet peu de temps après ; & , lui présentant des vivres du pays :
» Accepte ceci , lui dit-il , c'est le gage
» de la paix que nous voulons garder avec
» toi. Tes armes & la guerre ne nous ef-
» frayent point ; mais nous préféreront
» toujours la paix à la guerre la plus heu-
» reuse. »

Le Cacique du canton vint lui-même trouver Grijalva , & traiter avec lui & les Castillans. Il leur fit des présents assez considérables des raretés du pays , parmi lesquelles il y avoit beaucoup de choses travaillées en or avec un art qui n'annonçoit pas des barbares sans loix , sans police , sans industrie. Grijalva , touché de la douceur & de l'honnêteté de cette nation , promit de se rembarquer dans le jour même , & tint parole.

En continuant sa route par l'ouest , il reconnut une autre riviere , qu'il appella *Rio de Banderas* , à cause des banderoles que les peuples de ce canton avoient coutume de mettre au bout de leurs piques. Il traita encore avec ce peuple , & en recueillit beaucoup d'or. Il découvrit une isle qu'il appella isle des Sacrifices ; parce

qu'étant descendu à terre , il vit avec horreur , en visitant une sorte de temple de ce pays , les cadavres de six hommes récemment sacrifiés à la divinité monstrueuse qui étoit adorée dans ce lieu de sang. Il en vit autant à l'isle de Culua , qu'il appella Saint-Jean d'Ulua , & dont il tira encore beaucoup d'or. Il eût bien voulu former un établissement dans quelques-uns des pays qu'il avoit découverts ; mais les défenses de Vélasquez étant expresses sur cet article , il n'osa se mettre au-dessus , ignorant que ce gouverneur lui sçauroit mauvais gré , par la suite , de les avoir trop respectées.

Vélasquez en effet fut tellement irrité de l'excès de circonspection qu'avoit marquée en cette occasion Grijalva , qu'il le dépouilla du commandement , pour le donner à quelqu'autre qui , moins timide , sçût que les circonstances dispensent quelquefois d'une obéissance trop stricte. Ce ne fut même qu'en s'y soustrayant tout-à-fait , que le successeur de Grijalva acquit une gloire que les expéditions suivantes ne purent égaler , quelque utiles qu'elles fussent au monarque au nom duquel elles furent entreprises.

Ce qui arriva en cette circonstance à Grijalva , est ce que nous voyons arriver tous les jours. Un ministre arrange dans

son cabinet un plan d'opérations : il ne voit point les facilités ou les obstacles qui peuvent favoriser ou nuire à l'exécution ; son plan devient la règle du général , qui , près de la chose , & par conséquent en état de juger des unes & des autres , manque l'occasion favorable , ou se commet avec désavantage en suivant les ordres qui lui ont été donnés , parce qu'il se trouve gêné dans ses vues particulières par les entraves que lui donne la marche qu'on lui a prescrite.

[1519.]

La découverte qu'avoit faite , en 1513, Balboa d'une nouvelle mer à l'ouest du continent de l'Amérique , donna lieu à de nouvelles idées ; on présuma avec raison que ce vaste océan devoit joindre le nouvel hémisphere à l'ancien par l'occident. Il s'agissoit donc de trouver une route qui menât les vaisseaux à cette nouvelle mer. Ferdinand Magalhens , Portugais , qu'on appelle communément Magellan , entreprit de trouver cette route.

Il proposa ses vues à l'empereur Charles-Quint , qui , voulant les favoriser , lui donna une escadre de cinq vaisseaux , avec lesquels il partit de Séville le 10 Août de cette année. Ce ne fut que l'année suivante 1520 , qu'après avoir essuyé les

plus grands dangers il parvint au Cap des Vierges, vers l'extrémité australe du continent de l'Amérique, où il découvrit un large canal, qu'il jugea devoir traverser le continent. Deux navires qu'il envoya d'abord à la découverte ne lui ayant rien appris de certain sur les conjectures qu'il avoit formées, il en risqua un troisième qui jugea ce canal navigable dans toute sa longueur, même pour les plus grands vaisseaux.

Magellan sur son rapport n'hésita point à y entrer; & en Novembre 1521 il se trouva de l'autre côté du détroit qui porte aujourd'hui son nom. Il entra dans l'Océan Pacifique, le traversa tout entier, & vint aborder aux îles Mariannes, où il mourut. De cinq vaisseaux qu'il avoit en partant, il n'y eut que le navire la Victoire, monté par Jean-Sébastien Cano, qui revint en Espagne par le Cap de Bonne-Espérance, & qui rentra à Séville le 8 d'Octobre 1522. Il fut le premier qui fit le tour du monde, après un voyage de trois ans & près de deux mois. L'empereur à son retour donna à Sébastien Cano pour armes un globe d'or dans un champ d'azur, avec la devise: *Primus me circumdedisti.*

✿ [1519.] ✿

Nous voici arrivés à l'une des époques

les plus brillantes de l'histoire du Nouveau-Monde, je veux dire à la conquête du Mexique par Fernand Cortès; conquête aussi célèbre par son importance, que par les événements qui la préparèrent, & qui la conduisirent au plus heureux succès.

Nous avons vu que Diegue Vélasquez, gouverneur de Cuba, mécontent de la timidité de Grijalva, cherchoit un sujet qui pût remplir les vues qu'il avoit toujours eues de former un ou plusieurs établissemens dans le continent du Nouveau-Monde. Duero son secrétaire, & le trésorier Lariz, lui parlerent de Cortès, comme de l'homme le plus propre à faire réussir un projet de cette importance, & le déterminèrent à lui en confier l'exécution.

Cet homme célèbre, dont Herrera dit tant de mal, & Antonio de Solis tant de bien, étoit né avec les qualités du corps & de l'esprit qui font ce que nous appellons les héros. Une figure noble, un air agréable, un tempérament foible dans sa jeunesse, mais fortifié ensuite par l'exercice; des manières séduisantes & polies; une générosité sans bornes, mais toujours employée avec un discernement infini; un génie actif & élevé, prévoyant au-delà de ce qu'il est donné à la nature humaine;

un courage à toute épreuve dans les occasions périlleuses, une fermeté que les plus grands revers ne pouvoient abattre, une éloquence douce & persuasive, une étonnante sagacité à démêler dans ceux qu'il employoit les choses à quoi ils étoient propres; telles étoient les qualités de l'homme qu'un concours singulier d'événements amena au commandement, pour faire avec une poignée de monde la conquête d'un riche & vaste empire, qui sembloit devoir résister à des forces infiniment supérieures à toutes celles que les Espagnols pouvoient avoir dans le Nouveau-Monde, & qui sûrement leur eût résisté, si elles eussent été conduites par tout autre chef que Fernand Cortès.

Sa santé foible dans son enfance l'avoit d'abord fait destiner par ses parents à un état sédentaire & tranquille; en conséquence ils l'avoient envoyé à l'université de Salamanque, pour y étudier en droit. Son génie tout militaire & son goût pour les armes le dégoûterent bientôt de l'étude des loix, & lui firent prendre la route de l'Italie, où il fit ses premières armes sous le fameux général Gonsalve de Cordoue. En 1504 il demanda à passer aux Indes occidentales, où il fut recommandé à son parent Ovando, alors gouverneur d'Hispaniola, qui lui donna de l'emploi. Lors-

que Diegue Vélasquez fut nommé gouverneur de Cuba, il desira de se l'attacher, & il en fit son secrétaire.

Diegue Vélasquez étoit d'un caractère dur, impérieux; Cortès étoit poli, mais fier: il n'étoit guere possible qu'entre deux hommes si différents d'humeur & de façon de penser, il y eût une liaison durable. La dureté & les violences de Vélasquez ayant excité des mécontentemens, on s'adressa à Cortès, qui de son côté avoit à se plaindre des procédés de ce gouverneur, pour dresser une requête en plaintes contre lui, & la faire parvenir à l'Audience royale de Saint-Domingue. Cortès se chargea de dresser la requête, & de la porter lui-même. Il passoit à Hispaniola dans un simple esquif, lorsque Vélasquez, informé de ce qui se tramoit contre lui, le fit arrêter & le condamna à la mort.

Des amis parvinrent non-seulement à obtenir sa grace, mais à le réconcilier avec le gouverneur: cela n'alla pas cependant jusqu'à le rétablir dans sa place; mais ses qualités personnelles lui ayant fait un grand nombre d'amis, Vélasquez en entendit dire tant de biens de toutes parts, qu'il le choisit pour le mettre à la tête de l'expédition dont nous allons rendre compte.

Sa nomination au commandement de l'escadre qui étoit destinée pour cette troisième expédition, eut l'approbation la plus générale. Nombre de gens s'empresferent à s'enrôler sous ses drapeaux. Ceux qui connoissoient Cortès, trouverent Vélasquez bien imprudent de confier l'un des armemens les plus considérables qui se fussent faits jusqu'alors dans l'Inde, à un homme comme celui-là, à un homme qui comme Cortès avoit tant de raisons de ne lui pardonner jamais les traitements qu'il avoit eus à en essuyer ; mais personne ne le jugeoit au-dessous d'une pareille commission.

Cortès, qui de son côté sentoit bien que ses envieux pouvoient remplir l'esprit de Vélasquez, naturellement défiant, d'impressions défavorables, hâte son départ, & se rend à la Trinité pour achever d'y compléter son armement. L'empressement que tout le monde marquoit à servir sous ses ordres, réveille la jalousie du gouverneur de Cuba: il envoie sur le champ à Verdugo son beau-frère, qui commandoit à la Trinité, l'ordre de révoquer juridiquement Cortès.

Verdugo, qui n'avoit pas de Cortès la même opinion que Vélasquez, qui n'épouvoit pas ses ressentiments, qui ne voyoit enfin dans ce chef que les quali-

tés qui annoncent les succès, ne crut pas devoir se prêter à la passion du gouverneur, ni faire un pareil affront à un homme du mérite de Cortès. Tous les officiers de sa petite escadre écrivirent en même temps à Vélasquez en faveur de leur général; & Cortès lui écrivit lui-même pour se plaindre de ses défiances, mais avec noblesse, sans amertume, & sans sortir des bornes du respect & de la subordination qu'il devoit à la place qu'occupoit Vélasquez. Il trouve à la Havane un nouveau renfort, qui lui compose une petite armée, mais lesté & bien équipée. Un second ordre de l'arrêter arrive en même temps que lui à San-Yago. Ce second affront fut encore plus mal pris que le premier de la part des officiers de l'escadre; & sur l'avis qu'on donne à Cortès que Vélasquez vient en personne pour se faire obéir, Cortès met à la voile le 10 Février de cette année 1519.

Il divise ses troupes en onze compagnies, qu'il distribue également sur les onze vaisseaux qui composoient son escadre. De sorte que chaque capitaine devoit avoir une égale portion d'autorité, tant sur terre que sur mer.

Oresco fut chargé du commandement de l'artillerie; & Alaminos, qui avoit conduit Fernandez de Cordoue & Grijalva

dans les deux expéditions précédentes, fut fait pilote-major. Tel fut l'armement dont Cortès parvint à conserver le commandement malgré Vélasquez duquel il le tenoit, & sans qu'il parût avoir fait autre chose, pour se soustraire à une autorité supérieure, que de céder à une espece de violence : tant il sçut ménager avec art les esprits & les dispositions des officiers à le réduire lui-même au point de ne pouvoir se refuser à leurs instances !

L'escadre étant arrivée sans accidents à Cozumel, où l'on avoit indiqué le rendez-vous général, l'armée de Cortès se trouva composée de cinq cents huit soldats, dix-sept chevaux, & cent neuf tant pilotes que matelots ; deux chapelains, & le nombre d'officiers nécessaires pour la conduite des divisions & les détails indispensables du service.

Le bonheur qui accompagnoit toutes les démarches de cet homme extraordinaire, lui ménage à son arrivée, dans la personne de Jérôme d'Aguilar, Espagnol de nation, esclave dans l'Yucatan depuis le naufrage de Valdivia, dont nous avons parlé à l'an 1512, un interprete intelligent & fidele, & qui lui fut de la plus grande utilité dans la conquête du Mexique.

La flotte partant de Cozumel, prit la

route de la riviere de Tabasco , dont les habitants , depuis le départ de Grijalva , avoient bien changé de dispositions. Il fallut essuyer , en mettant pied à terre , un grand combat , dont Cortès sortit pleinement victorieux. Ce général voulant regagner ces peuples autant ou plus indignés qu'effrayés de leur défaite , renvoya tous les prisonniers qu'il fit en cette occasion , comblés de caresses & de présents.

La noblesse de ce procédé , la générosité & sur-tout la douceur du général à l'égard des prisonniers , changerent tout-à-coup les dispositions de ces Indiens , & les lui concilierent tellement , qu'ils se hâterent de lui donner toutes sortes de provisions , & de faire alliance avec lui. Le Cacique , satisfait lui-même des présents du général Espagnol , lui fit donner vingt femmes Indiennes , pour le service de sa personne , & spécialement pour celui de sa table. Mais Cortès , qui avoit un génie trop vaste pour ne pas employer au succès de ses vues tous les instruments qu'il y jugeroit propres , s'en servit plus utilement : en effet les femmes ne contribuerent pas peu , dans tous les pays de ce vaste continent où les Espagnols porterent leurs armes , à leur en faciliter la conquête.

Dans le nombre de ces vingt femmes que le Cacique de l'Yucatan avoit

données à Cortès, ce général sçut bientôt démêler le génie supérieur de l'une d'entr'elles, qu'il fit instruire, & baptiser sous le nom de Marine. Il semble que les génies d'un ordre supérieur se pénètrent. Le général Cortès & Marine se plurent réciproquement, & s'attachèrent l'un à l'autre des liens du plus tendre amour. Cortès, qui connut bientôt l'étendue d'esprit & la fermeté du caractère de son amante, en fit plus son conseil que son interprète, & retira de ses liaisons avec cette femme, à ce double égard, les avantages les plus considérables.

Cette Marine, fille d'un Cacique assez puissant, par des événements malheureux, mais ordinaires, avoit été dès sa tendre enfance esclave des Mexicains; & se trouvant à Tabasco lors de l'arrivée des Espagnols, elle fut donnée à Cortès. Sa figure & ses graces lui attirèrent les attentions de ce général, son esprit le captiva encore plus; & comme le goût du plaisir peut fort bien s'allier dans une ame héroïque avec le courage & les plus grandes vues, ils s'aimèrent, & de leur union vint un fils naturel qui fut nommé Martin Cortès, qui par la suite devint chevalier de saint Jacques.

Cortès, après avoir engagé le Cacique de Tabasco à se mettre sous la protection

du roi d'Espagne, prit la route de Saint-Jean d'Ulua. Il y touchoit à peine, qu'il se vit aborder par deux pirogues, envoyées l'une par Teutilé, capitaine général de Montézume, empereur du Mexique; l'autre par Pilpatoé, gouverneur de la province où il abordoit.

Marine, qui entendoit la langue des Mexicains, chez lesquels elle avoit été élevée, expliqua à Cortès l'objet de cette double députation, & lui dit qu'elle lui venoit de la part de l'empereur du Mexique, qui lui faisoit offrir tous les vivres ou autres choses dont il pourroit avoir besoin pour continuer sa route. Le général prit soin de bien traiter ces députés: il les régala avec magnificence; &, après avoir tiré d'eux, sans qu'ils s'apperçussent de ses vues, tous les éclaircissements dont il crut avoir besoin, il les renvoya, en les assurant qu'il venoit en ami traiter de choses très-importantes pour Montézume: il ajouta qu'il iroit voir chez eux le capitaine général Teutilé, & le gouverneur Pilpatoé, & pria les députés de leur dire qu'il s'attendoit de leur part au même accueil qu'ils avoient bien voulu faire, l'année précédente, à ses compatriotes & au général qui les commandoit.

Dès le lendemain il débarqua avec tout son monde & son artillerie, sans éprouver

ver le moindre obstacle à sa descente. Son premier soin fut de se retrancher à l'endroit où il avoit pris terre. Les Indiens, qui ne voyoient rien du dessein de Cortès, l'y aiderent eux-mêmes; & bientôt tous les Castillans se trouverent établis, fortifiés & baraqués.

Le Gouverneur de la province & le Capitaine général vinrent eux-mêmes trouver Cortès, & lui firent des présents magnifiques, dans le dessein de voir de près des étrangers si extraordinaires, de juger d'eux, de leurs mœurs, de leur nombre, de leurs forces, de leurs armes, pour pouvoir en rendre un compte exact & détaillé à leur empereur.

Cortès leur apprit qu'il venoit d'un pays très-éloigné du leur; que le monarque puissant dont il étoit le sujet, le général & l'ambassadeur, l'envoyoit à l'empereur Montézume, pour traiter de choses très-importantes pour la gloire & l'intérêt des deux souverains; qu'il comptoit conférer en personne avec l'empereur des objets de sa mission; & que son projet étoit de se rendre de ce lieu, avec toute sa suite, à la cour de Mexico pour y traiter directement avec lui.

Sur les représentations que lui firent ces seigneurs Indiens pour le détourner d'une pareille résolution, & sur ce qu'ils allé-

guèrent que Montézume ne consentiroit jamais à recevoir des étrangers de sa sorte, Cortès répondit fièrement qu'on ne refuseroit point impunément audience à l'ambassadeur d'un monarque tel que celui des ordres duquel il étoit chargé.

Ces Indiens, étonnés du ton ferme & fier de Cortès, le prièrent de ne rien entreprendre contre le pays, qu'ils n'eussent informé Montézume de ses prétentions, & qu'ils ne lui eussent fait part des réponses qu'ils recevroient de la cour de Mexico. Le général Espagnol le leur promit, & tint parole.

Sept jours après l'entrevue des deux chefs Indiens & de Cortès, arriva la réponse de Montézume; &, comme elle ne se trouva pas conforme aux desirs du général, il insista sur ses prétentions, & déclara hautement qu'il ne pouvoit, sans compromettre l'honneur de son prince & sa dignité, sortir du pays sans avoir vu Montézume: il ajouta qu'il espéroit que le conseil de ce prince seroit trop prudent pour l'obliger à prendre des mesures désagréables pour soutenir le caractère dont il étoit revêtu & pour l'empereur lui-même; &, en chargeant les députés de nouveaux présents pour ce prince, il les pria de renouveler leurs instances pour lui obtenir l'entrevue & l'audience qu'il

demandoit ; mais en déclarant toujours , du ton le plus ferme & le plus décidé , qu'il iroit la solliciter en personne si l'on différoit à lui répondre , ou si l'on persistoit à la lui refuser.

La situation des Espagnols dans un climat aride & brûlant , commença à exciter quelques murmures qui vinrent à la connoissance de Cortès. Ce général , à qui il importoit infiniment de cacher aux Mexicains l'ombre la plus légère de méintelligence , & qui d'ailleurs étoit trop habile pour la laisser subsister , connoissant les plus échauffés , les choisit , sans paroître s'appercevoir de leur mécontentement , pour les envoyer , sous les ordres de Montéjo , reconnoître la route qu'avoit tenue Grijalva , avec ordre de revenir au camp sous six ou huit jours.

Dans cet intervalle arriva la seconde réponse de Montézume , qui fut un ordre précis aux Espagnols de sortir des terres de son empire , & à ses sujets la défense la plus expresse de communiquer avec ces étrangers , & de leur fournir aucuns vivres. Alors les sujets de Montézume cessèrent de voir les Espagnols & de leur donner des vivres. Les provisions s'épuisant donc , les murmures recommencerent.

Diego d'Ordas se chargea de représenter au général que l'armée manquant de

tout, & se trouvant dans un danger imminent de périr dans un pays brûlant, vouloit absolument retourner à Cuba. Cortès feignit de se rendre à des représentations si raisonnables; mais ses amis ayant secrètement gagné la majeure partie de l'armée, il n'y eut bientôt qu'un cri pour suivre le projet de conquérir le Mexique. Dans ces circonstances, Montéjo arrive avec son détachement; & le rapport qu'il fit à Cortès augmenta encore la joie qu'eut ce général du retour inopiné de l'affection de ses troupes.

Montéjo avoit découvert, à douze lieues de-là, un port commode dans un lieu fertile & bien cultivé. On se détermina sur le champ à s'y porter, & à y faire un établissement; ce qui fut exécuté sans autre délai. Comme le lieu se trouva tel que Montéjo l'avoit annoncé, on se mit toutde suite à la besogne; & l'on commençoit à peine à travailler à la nouvelle ville, que le Cacique de Zempaola, mécontent de Montézume, vint se mettre sous la protection de Cortès.

On appella la nouvelle ville la Vera-Cruz, & Cortès nomma un conseil pour le gouvernement de la colonie qu'il se proposoit d'établir en ce lieu. Dès que cet établissement eut commencé à prendre une forme régulière, le général demanda

à y être admis , pour se démettre entre ses mains de la commission qui lui avoit été donnée par Vélasquez , avec priere aux officiers qui le composoient d'user du droit qu'ils avoient de nommer au commandement de l'armée qui bon leur sembleroit , puisque , les pouvoirs qu'il tenoit du gouverneur de Cuba ayant été révoqués , ou du moins étant censés l'être , il n'avoit continué d'exercer sa commission qu'aux instances & sous le bon plaisir des officiers de l'armée , qui avoient consenti de le suivre & de lui obéir en cette qualité ; & sur le champ l'ayant remise sur le bureau , il se retira.

Le conseil ayant délibéré sur cette démission , arrêta d'une voix unanime qu'il l'acceptoit sous la condition expresse qu'il en prendroit une nouvelle de lui. Les ennemis de Cortès , au nombre desquels on comptoit Diégo d'Ordas & Pedro Escudero , créatures de Vélasquez , & Jean Vélasquez d'Ellon , son parent , ne se méprirent point sur le but où tendoit Cortès par cette démission simulée , qui étoit de se soustraire à la dépendance du gouverneur de Cuba , de qui il tenoit ses premiers pouvoirs. Ils cabalèrent en conséquence. Leurs intrigues ayant excité de nouveaux murmures , Cortès les fit arrêter & mettre aux fers ; & , pour effrayer

ceux qui pourroient suivre leur exemple; il eut soin de faire répandre dans toute l'armée le bruit qu'il alloit faire procéder contre eux, comme contre des perturbateurs du repos public & des ennemis de l'Etat; mais, satisfait d'en avoir inspiré la crainte aux uns & aux autres, il leur rendit de bonne foi son amitié; & eux de leur côté justifierent la pureté de leurs intentions, la sincérité de leur réconciliation & la confiance de leur général, en se prêtant avec zèle & avec affection aux choses où il les employa, pour le bien du service de l'Etat & celui de l'armée.

Sûr de son autorité & de son crédit, Cortès prit avec ses gens la route de Zempaula, où il consumma son traité avec le Cacique du pays, & en fit d'autres avec plusieurs Caciques voisins de celui-ci, qui avoient comme lui des sujets de mécontentements de l'abus criant que Montezume faisoit de son pouvoir.

Plein de confiance dans la fidélité de ses alliés, Cortès quitte Zempaula pour se rendre à Quiabilsan, où il réussit de même à se concilier le Cacique de ce département; &, sur la connoissance qu'il prit des forces que lui pouvoient fournir ses nouveaux alliés, il jugea que la conquête du Mexique lui seroit infiniment

plus facile qu'il ne l'avoit d'abord imaginé.

Dans le temps qu'il étoit à délibérer avec les Caciques, ses alliés, sur les mesures qu'eux & lui avoient à prendre pour le succès du vaste projet qu'il se propo-
soit, on annonce à l'assemblée six commissaires de l'empereur du Mexique, porteurs des ordres de leur souverain pour arrêter & faire punir les Caciques d'avoir reçu chez eux les Espagnols, & d'être entrés en traitement avec eux contre lui & l'Etat.

Il s'en fallut peu qu'à la vue des commissaires de Montézume, ces Indiens, naturellement timides, ne rompissent leurs engagements. Cortès s'aperçut de l'impression que cette apparition imprévue faisoit sur leurs esprits; mais en politique habile il sçut en profiter pour les rendre, par une démarche d'éclat, irréconciliables avec Montézume; &, malgré les craintes qu'ils lui marquerent des suites de la vengeance de la cour de Mexico, il s'y prit d'une façon si adroite pour leur faire sentir qu'il n'en feroit ni plus ni moins pour eux, & les assura si positivement de sa protection, que les commissaires de Montézume furent arrêtés.

D'autre côté, pour se concilier la bienveillance de cet empereur, Cortès se fit

amener dans le plus grand secret deux des commissaires ; & , paroissant compatir au traitement qu'on leur avoit fait éprouver, il rompt leurs fers, & les renvoie à Mexico, en leur promettant de faire tous ses efforts pour que leurs collegues les suivissent à la capitale de l'empire le plutôt qu'il seroit possible.

L'évasion de deux des commissaires alarma les Caciques. Cortès, feignant de blâmer la négligence de ceux qu'on avoit commis à leur garde, demanda à ses alliés que les quatre autres lui fussent remis pour être gardés sur ses vaisseaux, alléguant que leur évasion seroit plus difficile sur mer que sur terre, où la pitié de ceux d'une même nation, & les intrigues qu'ils pourroient ménager, la faciliteroient plutôt que parmi des étrangers dont ils ignoient la langue, & qui n'entendoient point la leur. Ce discours très-plausible décida les alliés à les lui confier : ils lui furent remis ; & de cette maniere Cortès remplit son double objet, sans que ses alliés en eussent le moindre soupçon.

Sur le rapport des deux commissaires à qui Cortès avoit procuré la liberté, Montézume adressa à ce général une nouvelle députation, avec des présents, dont l'objet étoit de l'engager à renoncer à ses premières résolutions. Ces députés arriverent

à la Vera-Cruz , précisément au temps où l'on achevoit de bâtir cette ville. Cortès les y reçut avec tous les honneurs imaginables , & leur remit les quatre prisonniers confiés à sa garde ; mais sans répondre aucunement sur le fond de la députation. Voyant croître chaque jour le nombre de ses alliés , & les terreurs de Montézume s'augmentant aussi dans la même proportion , il n'en devint que plus ardent à pousser sa fortune jusqu'où elle pourroit aller.

Il arriva dans ces circonstances à la Vera-Cruz un petit vaisseau Espagnol , qui portoit Louis Muriz , dix soldats, un cheval & une jument. Cortès , pour qui rien n'étoit à négliger , fut fort aisé de ce léger surcroît de bonne fortune ; mais sa joie fut un peu tempérée par le récit que lui fit Salado , qui commandoit ce navire , des mesures que prenoit Vélasquez pour le perdre.

En conséquence de cet avis , dont Cortès fit part au conseil de la nouvelle ville , il fut arrêté qu'on dépêcheroit sans délai à la cour d'Espagne , Fernandez de Porto-Caréro & Montéjo , avec les présents des Caciques , pour instruire la cour de la situation des affaires dans le Mexique , des vastes espérances qu'on avoit lieu d'en concevoir , & en représentant la nécessité

de nommer Cortès capitaine général de cette expédition, sans dépendre à aucun égard de Vélasquez, ni d'aucun autre. Le pilote Alaminos fut chargé de conduire en Espagne cette députation. Malgré les précautions que prit Vélasquez pour intercepter tout ce qui viendroit du Mexique, Alaminos eut le bonheur d'éviter tous les pièges qu'on lui tendit sur sa route, & celui de se rendre à Séville au mois d'Octobre suivant.

Quelques soldats de Cortès formerent cependant le projet d'informer le gouverneur de Cuba du départ de la députation. Le bonheur du général lui fit découvrir le complot. Deux des traîtres furent pendus, deux autres furent condamnés au fouet; le pilote qui devoit les passer à Cuba eut le pied coupé. Mais, pour prévenir de pareilles trahisons, Cortès ayant gagné par ses présents les équipages de ses navires & leurs pilotes, il fit publier que tout ce qui composoit sa flotte ayant été scrupuleusement examiné, ses vaisseaux s'étoient trouvés vermoulus & entr'ouverts, & par conséquent sans remede. Il ordonna en conséquence qu'on en tirât tous les agrêts, les ferremens, & tout ce qui pourroit être de quelque utilité à la colonie; il les fit ensuite ou dépecer ou échouer, & ne conserva que les chalou-

pes. Par ce coup fagement frappé, Cortès remplit le double objet de fermer toute voie au retour de son armée, & d'ôter à ceux que Vélasquez pouvoit envoyer contre lui ce moyen de plus de lui nuire & de contrarier ses projets; après quoi il se mit en marche avec son armée pour pénétrer dans l'intérieur du Mexique.

Ce général partoit à peine de la Vera-Cruz, qu'Escalante qui y commandoit, lui fit sçavoir qu'il paroïssoit quelques vaisseaux à la côte. Cortès revint sans perdre de temps sur ses pas, pour sçavoir ce que prétendoient ces nouveaux venus. Le commandant de cette flotte, Alphonse de Pinéda, fit mettre alors quatre hommes à terre pour signifier à Cortès, de la part de François Garray, gouverneur de la Jamaïque, de ne point étendre ses conquêtes à l'ouest de la Vera-Cruz. Celui-ci se contenta de répondre simplement que si Pinéda venoit le venir trouver, il entreroit volontiers en accommodement avec lui. Cet aventurier commandoit deux cents soixante Espagnols que Cortès eût bien voulu attirer à terre & lui enlever, dans l'occurrence présente, pour renforcer son armée. Mais le greffier de cette députation, qui ignoroit sans doute que Cortès ne s'effrayoit pas aisément, voulut procéder avec tant de hauteur, que ce général,

indigné de son insolence, l'en punit en le faisant arrêter lui & les autres députés, & poursuivit tranquillement sa marche.

Le Cacique de Zocotlan, dans la province duquel Cortès mena d'abord son armée en quittant sa colonie, dissimulant le chagrin qu'il avoit de l'arrivée des Castillans, conseilla à leur général de prendre sa route par Cholula pour se rendre à Mexico, comme la plus vaste & la plus facile, en lui exagérant le dangers de celle de Tlascala. Cortès, instruit par les Indiens qu'il avoit à sa suite, des pièges qu'on lui tendoit sur la route que lui conseilloit de prendre le Cacique de Zocotlan, prit celle de Tlascala, province qui se gouvernoit alors en république, indépendante de Montézume, & dont l'alliance lui pouvoit être infiniment utile.

En conséquence de ce parti pris, il fit demander au sénat de Tlascala le passage par cette ville; & l'avis général fut de l'y recevoir. Mais Xicotencal, jeune homme ardent, & capitaine général des troupes de cette république, soit par haine pour ces étrangers, soit par un desir de gloire mal entendu, prit, malgré la résolution du sénat, le parti dangereux de s'opposer au passage des Espagnols par les terres de sa république. Il marcha contre Cortès, qui,

après l'avoir vigoureusement battu en deux occasions différentes , & défait à plate couture à la troisieme , entra triomphant dans Tlascalala.

La république , pénétrée de la modération de ce général au sein de la victoire , quoique l'impétueux Xicotencal lui eût donné les plus justes sujets de ressentiment , s'empressa d'acquérir l'amitié d'un vainqueur si généreux : elle traita avec lui ; & jamais alliance ne fut si religieusement gardée des deux parts. En vain Montézume employa tous les moyens possibles pour traverser cette négociation ; elle s'acheva au grand contentement des intéressés ; & Cortès , malgré les présents & les soumissions de l'empereur du Mexique , n'en fut que plus animé à poursuivre ses desseins sur ce vaste empire.

Enfin l'empereur voyant Cortès obstiné à venir à Mexico , se vit forcé lui-même à lui en accorder la permission par une députation nouvelle , qui fut chargée d'annoncer de sa part au général Espagnol , qu'on avoit préparé à Cholula son logement & celui de ses troupes. Les alliés de Cortès , bien assurés qu'on lui dressoit des embûches en ce lieu , l'en avertirent , & assemblerent des troupes pour le secourir au besoin. Les Tlascalteques au nombre de six mille hommes , ainsi que plu-

fieurs Zempoales qui ne le quittoient plus, lui firent escorte jusqu'à Cholula.

Cortès, bien prévenu des pièges qu'on lui avoit dressés, entra dans cette ville sans marquer la moindre défiance; &, pour donner encore plus beau jeu à la trahison, il exigea de ses amis les Tlascalteques qu'ils campassent hors de la ville, & se contenta de prendre sans affectation, dans son quartier, toutes les précautions qui le pouvoient garantir d'une surprise. En effet, Montézume avoit fait rassembler aux environs de Cholula vingt mille Mexicains, chargés d'exterminer Cortès & son armée. Celui-ci, bien informé du moment qu'on avoit choisi pour l'exécution de ce noir complot, fit entrer secrettement ses Tlascalteques dans la ville; &, avec leur secours, il fit un carnage horrible des Mexicains, n'épargnant que ceux qui implorèrent sa clémence.

Montézume, feignant de n'avoir aucune part à cette horrible conspiration, députa à Cortès pour approuver sa conduite. Ce général feignit de son côté d'être sensible à l'intérêt que l'empereur prenoit au danger qu'il avoit couru en cette occasion. Il sentit parfaitement que la crainte seule du monarque lui arrachoit un pareil désaveu; mais il ne soupçonnoit pas encore que cette approbation de sa conduite à l'égard

des traîtres qui vouloient l'écraser, cachât une nouvelle perfidie : il en fut heureusement averti par le Cacique de Guaconingo, dans la province duquel il alloit entrer, qui lui fit dire secrettement, que l'empereur lui préparoit de nouvelles embûches à la descente des montagnes.

En partant de Cholula, Cortès pouvoit prendre de deux routes l'une pour se rendre à Mexico. La première, que l'empereur avoit fait applanir, étoit très-belle & très-facile ; mais Cortès n'ignoroit pas que vingt mille Indiens embusqués l'y attendoient. L'autre route étoit extrêmement embarrassée ; & le général n'eut pas de peine à voir que cela avoit été fait à dessein pour la fermer aux Espagnols.

Arrivé au sommet des montagnes, Cortès découvrit le piège aux indications qui lui avoient été données par le Cacique de Guaconingo ; &, cachant toute l'indignation que lui inspiroit la perfidie des Mexicains, il demanda aux députés qui l'accompagnoient, pourquoi, des deux chemins qu'il voyoit, & qu'il sçavoit conduire l'un & l'autre à la capitale, l'un étoit si beau, & l'autre embarrassé. Ces députés répondirent que le second étant naturellement presque impraticable, on avoit cru devoir le fermer pour s'en tenir à l'autre. « Vous connoissez bien peu les Espa-

» gnols , dit fièrement Cortès ; leur incli-
 » nation les porte toujours à ce qu'il y a
 » de plus difficile. Aucun danger ne sçau-
 » roit les effrayer. » Il fait aussitôt de-
 barrasser l'autre chemin , & descend sans
 risque dans la plaine.

Arrivé de l'autre côté des montagnes ,
 il trouva une bourgade dans laquelle il se
 logea avec son armée , & où il passa tran-
 quillement la nuit , au moyen des précau-
 tions qu'il prit pour sa sûreté ; précautions
 dont il ne se départit jamais , éloigné
 comme proche de l'ennemi. Montézume ,
 au désespoir que rien de ce qu'il tramoit
 contre les Espagnols ne lui réussît , eut re-
 cours à ses magiciens , ressource des lâches.
 Mais la superstition ne le servit pas mieux
 que la violence & la perfidie qu'il avoit
 employées jusqu'alors.

Cortès arrive dans la province de Chal-
 co , dont le Cacique , ainsi que ceux des
 provinces voisines , mécontents du gou-
 vernement , se mirent sous sa protection ,
 & lui firent de riches présents. Enfin il ar-
 rive à Maméla , gros bourg , situé à peu
 de distance des rives du lac au milieu du-
 quel étoit bâtie la capitale de l'empire.

En vain le Cacique de Tezcucó , ne-
 veu de l'empereur , vint faire une nou-
 velle tentative pour détourner Cortès d'en-
 trer à Mexico , en prétextant une grande
 disette

disette qui avoit affligé tous les environs de cette capitale, & qui mettoit l'empereur son oncle dans l'impossibilité de l'y recevoir comme il l'eût désiré, & de fournir aux besoins de son armée. Cortès le remercia des marques d'attention qu'il lui donnoit; mais n'en persista pas moins dans son projet. Il s'avance sans perdre de temps à Tezcuco, où le Cacique, malgré l'embarras de sa situation, se vit forcé de lui faire une réception magnifique. De là, prenant sa route par Quitlavaca & Istacpalapa, Cortès se rendit à la capitale de Mexique, où il fit une entrée vraiment triomphante avec toute son armée, le 8 Octobre de cette année 1519.

Il y fut reçu par l'empereur lui-même, & les princes ses neveux, avec toute la pompe & les démonstrations d'amitié les plus sinceres en apparence. Il y fut logé dans un palais aussi vaste que magnifique, où toute son armée trouva aussi à se loger commodément. Montézume lui donna audience dès le même jour, & l'alla visiter le lendemain à son quartier: les jours suivans se passerent en fêtes magnifiques que cet empereur donna aux Castellans & à Cortès.

L'objet du politique empereur, qui cachoit sous les dehors de l'amitié & de la confiance la plus entiere, la haine la plus

cruelle & la plus envenimée contre les Espagnols, étoit d'endormir leur vigilance, & de les amener par degrés à un point de confiance qui les fît se relâcher des précautions dont ils ne se départoient pas, & toutes les careffes qu'il leur faisoit cachoient les mesures qu'il prenoit pour les accabler au moment où ils s'y attendroient le moins.

Sur ces entrefaites, deux Tlascalteques, deguisés en Mexicains, trouvent le moyen de pénétrer jusqu'à Cortès, & lui donnent avis que le général Qualpopoca avoit surpris les Totonagues, alliés des Espagnols, & ravagé leurs terres. Ils l'informent de plus qu'Escalante, gouverneur de la Vera-Cruz, ayant marché au secours des alliés, avoit remporté sur les Mexicains la plus grande victoire, mais qu'il y avoit été blessé; que cette victoire avoit coûté la vie à sept Espagnols, & que l'ennemi avoit fait prisonnier Jean d'Arguello. Cet avis reçu si à propos, mit Cortès à portée de pénétrer l'air mystérieux & réservé qu'il remarquoit depuis quelques jours à l'empereur & aux seigneurs de sa cour. Il ne douta point alors que l'objet des conférences secrètes qui se tenoient fréquemment au palais depuis quelque temps, n'eût été l'attente de l'événement dont il venoit d'être informé,

événement qui n'avoit pu être lui-même que l'effet des ordres secrets de Montézume.

Sur cette présomption très-bien fondée de la part de Cortès, ce général assemble ces principaux officiers, & leur fait part de la résolution la plus audacieuse que pût prendre un homme dans sa position; celle d'enlever Montézume au milieu de sa cour. Ce parti, quelque hardi qu'il parût, eut leur approbation. En conséquence Cortès se rend au palais impérial en armes; il en fait occuper toutes les avenues, & entre accompagné de ses principaux capitaines & de trente soldats, & demande d'un ton si fier à Montézume raison du procédé de son général Qualpopoca, que ce monarque effrayé perd la tête. Cortès profite de son effroi pour le faire consentir à se remettre en ôtage entre ses mains. Ce lâche empereur dans sa consternation ne peut qu'obéir, suit Cortès au quartier des Espagnols, en déclarant qu'il va pour quelques jours partager leurs plaisirs, & se réjouir avec ses amis.

Quand le général Espagnol eut Montézume en sa puissance, il exigea de lui l'ordre de lui livrer Qualpopoca. Ce malheureux, trahi par son prince, avoua qu'il n'avoit agi que par ses ordres. Cortès, sûr alors que toutes les caresses de l'empereur n'étoient

que le masque de la perfidie , fait exécuter publiquement le général Mexicain. Montézume épouvanté de la hardiesse de Cortès , qui sous ses yeux , au milieu de ses peuples , se faisoit ainsi justice , & croyant avoir tout à craindre d'un génie tel que le sien , qui sçavoit tout prévoir , & qui pouvoit tout prévenir ou punir , prit soin de l'informer lui-même d'une nouvelle conspiration tramée contre les Espagnols par son neveu le Cacique de Tezcuco. Cortès , comme s'il eût été le maître de l'empire , l'en fit punir par la privation de toutes ses dignités , en forçant l'empereur lui-même d'être l'instrument de sa vengeance. C'est à cette année qu'on rapporte la découverte du tabac , qui fut trouvé , dit-on , par les Espagnols dans l'Yucatan.

✿ [1520.] ✿

Le général Espagnol ayant amené Montézume à ce point d'avilissement , de lui révéler lui-même ce qui se tramoit dans le Mexique de contraire aux intérêts des Espagnols , exigea de ce prince de faire hommage de ses Etats à la couronne d'Espagne. Montézume , à la discrétion d'un homme au-dessus de toute crainte , en fait dresser l'acte dans la meilleure forme possible , & le soucrit. Croyant que

cet excès de complaisance ou de bassesse pourroit enfin le délivrer du joug de ses tyrans, & le mettre dans le cas de révoquer un acte forcé, il ordonne qu'on prépare les présents qu'il destinoit au roi d'Espagne & à Cortès lui-même, & le presse de retourner dans les États du roi son maître.

Cortès, dont les projets étoient bien plus vastes, & qui vouloit avoir des titres plus sûrs que ceux d'un hommage forcé, sur l'empire où il étoit déjà plus maître que le souverain lui-même, feignit pourtant de se rendre aux instances de Montézume, & ne s'excusa d'y déférer sur le champ, que par l'impossibilité où il se trouvoit actuellement de le faire, faute de vaisseaux. Montézume, pour lui ôter tout prétexte de reculer, lui offre les bois & les ouvriers nécessaires. Cortès accepte l'offre; il ordonne publiquement à son maître charpentier de veiller aux travaux de la construction, & d'y mettre toute la diligence possible; tandis qu'il lui recommande en particulier de prolonger autant qu'il le pourra, sans affecter toutefois trop de lenteur.

Vélasquez, nommé par la cour d'Espagne Adelantade de Cuba, avec des pouvoirs très-amples, arme la plus belle flotte qui fût sortie jusqu'alors d'aucun

port des Indes , à dessein d'arrêter les progrès de Cortès , & de poursuivre pour lui-même la conquête du Mexique. Il eut d'abord le dessein de commander en personne cet armement ; mais il changea ensuite d'avis , par des motifs dont les historiens contemporains n'ont pas rendu compte , & qu'ils ont sans doute ignorés. Il en donna le commandement à Pamphile Narvaez , sur l'attachement & la fidélité duquel il avoit lieu de compter. En vain l'Audience royale de Cuba voulut s'opposer à cette nouvelle injustice ; Vélasquez , malgré ses représentations , fait partir Narvaez , avec ordre d'arrêter Cortès , & de l'envoyer à Cuba sous bonne & sûre garde.

L'escadre commandée par ce nouveau général , met à la voile au mois d'Avril de cette année 1520 , & vient mouiller à Saint-Jean d'Ulua. Montézume , plutôt informé que Cortès de l'arrivée de ces nouveaux hôtes , lui en donne avis , & saisit cette occasion de le presser de nouveau de profiter des vaisseaux de ses compatriotes pour quitter le Mexique.

Dans ces circonstances Cortès reçoit un exprès dépêché par Sandoval , qui l'instruit de l'objet de Narvaez , qui arrivoit au Mexique avec dix-huit vaisseaux & huit cents hommes de troupes réglées. Cortès se trouva fort embarrassé d'abord ,

pour cacher à Montézume les raisons qui amenoient au Mexique ce nouveau général ; mais son génie fertile en expédients , lui fournit bientôt de quoi se tirer de ce pas critique.

Il dit à l'empereur, qu'il venoit d'apprendre ainsi que lui l'arrivée des nouveaux ambassadeurs , chargés d'appuyer auprès de Sa Majesté les propositions qu'il étoit venu lui faire le premier ; mais il se garda bien de lui laisser entrevoir la vérité des détails particuliers dont ses dépêches l'informoit.

Sandoval lui envoyoit le compte le plus détaillé des prétentions de Narvaez , & des ordres dont il étoit chargé de la part du gouverneur de Cuba. Il lui marquoit que trois Espagnols de la colonie , ayant été arrêtés par des soldats de la nouvelle flotte , avoient été conduits au général , qui , après les avoir questionnés sur la situation des affaires au Mexique , avoit député à la Vera-Cruz Jean Ruiz de Guévéra , prêtre , pour engager le commandant à se soumettre à lui.

Sandoval ajoutoit que , cachant à peine l'indignation qu'excitoit en lui une pareille proposition , il s'étoit contenté de répondre à l'envoyé de Narvaez , que si ce nouveau général vouloit s'unir à Cortès pour faire la conquête du Mexique ,

il ne feroit aucune difficulté de le reconnoître , de lui obéir , & de lui donner toutes les satisfactions qu'il feroit en son pouvoir de lui procurer ; que dans la supposition contraire , lui & tous les Espagnols de la Vera-Cruz s'enfeveliroient plutôt sous les ruines de la colonie , que de manquer à ce qu'ils devoient à leur premier commandant.

Sandoval ajoutoit encore à ces détails , que d'après cette protestation par lui faite , le prêtre Guévéra , d'un caractère violent & emporté , s'étant répandu en injures atroces contre Cortès , & ayant ordonné au notaire qu'il amenoit avec lui de faire sa signification , il avoit fait arrêter le prêtre , le notaire , & les trois soldats qui les accompagnoient ; que cet acte de vigueur en avoit tellement imposé à Narvaez , qu'il étoit demeuré persuadé qu'on étoit en état de se défendre de ses entreprises à la Vera-Cruz , puisqu'on avoit osé y arrêter ses députés ; que sans doute les Espagnols arrêtés lui avoient exagéré les forces de la colonie , puisqu'ayant appris d'eux que Cortès avoit pour alliés les peuples de la province de Zempaola , au lieu de venir à la Vera-Cruz , il avoit fait prendre à ses troupes la route de ce pays , d'où il avoit appris qu'on étoit bien éloigné d'être aussi content de ce second général que du premier.

A la suite de ces détails, Sandoval lui marquoit encore qu'il lui envoyoit ses prisonniers sous bonne escorte ; & ils arriverent en effet avec les dépêches. Cortès fut ravi de les avoir pour témoins de la maniere dont il étoit établi à Mexico, des honneurs qu'il y recevoit, du pouvoir même qu'il y exerçoit ; & par les caresses & les présens qu'il leur fit, il sçut tellement se les concilier, que de ses ennemis ils devinrent ses partisans les plus zélés. Cortès chargea de ses dépêches le prêtre Quévéra, & le renvoya à Narvaez. Cet homme fit au nouveau général un récit si pompeux de la maniere distinguée avec laquelle Cortès étoit traité à la cour du Mexique, que Narvaez, outré d'un récit qui le bleffoit, chassa ce prêtre de sa présence.

Celui-ci, indigné de son côté de la basse jalousie de son général, & du traitement qui lui avoit été fait, résolut de s'en venger ; & il en trouva le moyen en pratiquant sourdement, dans la nouvelle armée, des intelligences qui furent très-utiles à Cortès, comme nous l'allons voir par la suite.

Dans le dessein où étoit ce dernier de quitter la capitale de l'empire pour s'aboucher avec Narvaez, & unir leurs forces pour achever la conquête du Mexique,

il écrivit aux Caciques ses alliés de lui rassembler le plus de troupes qu'il se pourroit, pour une expédition qu'il avoit en vue. Cependant, pour amener Narvaez à quelque accommodement, il lui envoya le pere Olmédo, l'un des aumôniers de son armée : mais celui-ci ne fut pas mieux accueilli que le prêtre Quévéra ; au contraire, cet homme emporté se laissant aller à toute la fougue de son caractère, voulut dès-lors même faire publier une déclaration de guerre contre Cortès & son armée.

Vasquez, auditeur de Cuba, s'étant opposé à cet acte d'un furieux, Narvaez le fit arrêter & le fit conduire à Cuba. Celui-ci, sentant tout le danger qu'il courroit s'il étoit remis au pouvoir du gouverneur de Cuba, sur-tout étant accusé de s'être opposé aux emportemens de Narvaez contre Cortès, dont il étoit l'implacable ennemi, s'appliqua tellement à gagner l'esprit du capitaine qui étoit chargé de le remettre à Vélasquez, qu'il réussit à l'engager à le mener à Saint-Domingue, où il fut conduit en effet, & où il porta ses plaintes contre les excès de Narvaez, qui pouvoient devenir funestes aux intérêts & à la gloire de l'Espagne. Il s'y plaignit des outrages qu'il en avoit personnellement reçus, & raconta d'une façon si plausi-

ble & si vive combien l'acharnement de Vélasquez contre Cortès pouvoit nuire aux succès de ce dernier, qu'il fut écouté, & qu'on résolut de prendre des mesures pour en empêcher l'effet.

Cortès, informé de son côté des mesures que prenoient ses alliés, & de la fidélité avec laquelle ils remplissoient leurs engagements vis-à-vis de lui, sûr qu'il les trouveroit à point nommé au rendez-vous indiqué, fit part à Montézume de la résolution qu'il avoit prise de s'absenter pour quelque temps de Mexico; mais il fut dans le dernier étonnement de le trouver aussi bien informé que lui-même des motifs du parti qu'il prenoit.

Cet empereur lui demanda même s'il comptoit l'emporter sur son compétiteur par la force des armes? Cortès lui répondit que, chargé des pouvoirs de son maître, & ne pouvant imaginer quel étoit l'objet de l'arrivée de ces nouveaux venus, il alloit leur signifier, ce qu'ils ignoroient sans doute, que l'empire du Mexique étoit alors sous la protection de la couronne d'Espagne, & qu'ils n'eussent rien à entreprendre à son préjudice. Montézume feignit de croire ce que lui disoit Cortès; mais, bien instruit des excès de Narvaez, & desirant commettre ensemble ces deux généraux pour se délivrer de

l'un par l'autre, il offrit à Cortès de lui donner des troupes; ce que celui-ci n'eut garde d'accepter d'une main ennemie.

Ce général part de Mexico, laissant Alvarado dans cette capitale, à la garde de l'empereur avec quatre-vingts Espagnols, & prend avec le reste de son armée la route de la Vera-Cruz, mandant à Sandoval de laisser cette ville à la garde des Indiens, & de venir au-devant de lui avec tout ce qu'il avoit d'Espagnols. Ce commandant, conformément aux ordres de son général, vint le joindre aux environs de Zempaola, où le rendez-vous général avoit été indiqué. Cortès se trouvant dans le voisinage de son concurrent, après avoir inutilement tenté de l'amener à un accommodement utile aux deux armées autant qu'à leur commun maître, prit le parti de l'y contraindre soit en lui débauchant son armée, soit à force ouverte, s'il s'y trouvoit réduit.

Il n'eut pas de peine à démêler qu'il avoit à faire à un rival peu redoutable par lui-même; mais il ne vouloit point répandre le sang Espagnol, si précieux dans les circonstances où il se trouvoit. Il se fixa donc au parti de le surprendre & de l'enlever au milieu même de son armée; &, contre toute apparence de possibilité, à l'aide de quelques intelligences, il y réussit.

Il attaque brusquement Narvaez, à la faveur d'une nuit extrêmement obscure & orageuse; &, quoiqu'il fût dans un poste très-avantageux, il l'enlève & le fait prisonnier, & voit bientôt l'armée de son rival se ranger d'elle-même sous ses drapeaux. Assuré de son ennemi, il l'envoie, sous bonne garde, à la Vera-Cruz, fait tirer les provisions de guerre & de bouche de la flotte, & la fait désagréer. Ensuite, faisant des présents aux Caciques ses alliés, qui lui avoient donné des marques si expresses de leur attachement dans cette circonstance importante, il les congédia enchantés de se voir délivrés d'un homme tel que Narvaez, qui, dans sa conduite avec eux, avoit affecté de prendre tout le contre-pied de celle que le premier général avoit tenue avec tous ses alliés.

En l'absence de Cortès, les seigneurs de la cour du Mexique, indignés de la confiance que Montézume témoignoit à Alvarado, formèrent le projet d'exterminer le peu d'Espagnols qui se trouvoient à Mexico. Les armes étoient déjà rassemblées, & la conspiration tout près d'éclater, lorsqu'Alvarado en ayant été informé dans le plus grand détail, résolut de prévenir les Mexicains par une exécution d'éclat qui, en détournant le péril présent, intimidât pour l'avenir quicon-

que oseroit conspirer contre les Espagnols.

Mais ce projet trop peu réfléchi de la part d'Alvarado, & mené au-delà des bornes dans l'exécution, fit un effet tout contraire à celui qu'il avoit imaginé. Au lieu de mettre la forme de son côté, comme il l'eût pu & dû faire, en en arrêtant quelques-uns, & en tirant d'eux l'aveu de leur crime & les détails de la conspiration; en leur produisant cet amas immense d'armes cachées, en preuve de la réalité de ce noir complot; en remettant enfin à Montézume la punition des coupables; ce commandant aveuglé par son ressentiment résolut de profiter de la confusion d'une fête dans laquelle les conjurés s'étoient proposé de le surprendre & de l'écraser, pour mettre à exécution son projet, & faire tomber ses ennemis dans le piège qu'ils lui tendoient.

Une faute plus grande encore que fit alors Alvarado, & qui mit tout le tort du côté des Espagnols, fut de n'avoir pas contenu ses soldats qui, avides de butin, après un massacre horrible de la noblesse Mexicaine, dépouillèrent les morts de ce qu'ils avoient de plus précieux; ce qui donna lieu de les accuser, avec toutes les apparences de la justice & de la vérité, de ne s'être portés à cet horrible excès que

par des motifs d'une avarice exécrationnelle, & qui eût été telle en effet, si celui que leur prêtoit la calomnie, dit Antonio de Solis, eût été le leur.

On imagine bien que ce fut celui là que firent valoir ceux qui échappèrent à la fureur des Espagnols dans cette sanglante exécution, pour exciter contre eux le ressentiment de la noblesse du Mexique. Montézume au désespoir de voir qu'un affreux incendie s'allumoit, & qu'on ne pourroit probablement l'éteindre que dans des flots de sang, fit tout ce qu'il put pour en prévenir les suites funestes; mais la noblesse Mexicaine, prévenue par les clameurs des victimes échappées au carnage ordonné par Alvarado, méprisa les représentations & les ordres d'un empereur réellement esclave des étrangers qu'elle détestoit. Montézume, voyant l'inutilité des efforts qu'il faisoit pour calmer un peuple irrité, qui le méprisoit parce qu'il ne le craignoit plus, pressa Cortès de revenir à Mexico pour prévenir les suites de ce soulèvement, ou couper le mal dans sa racine.

Ce général, dont les forces étoient accrues de plus du double de ce qu'elles étoient au commencement de son expédition, vole sur les ailes de la victoire, & se rend à Mexico avec une célérité in-

croyable ; & il y rentra le 24 Juin de cette année. Il employa d'abord tous ses soins & toutes les ressources de son génie pour pacifier les troubles dont il prévoyoit les suites les plus funestes ; mais , voyant que ses dispositions pacifiques, loin de faire impression sur un peuple ulcéré , ne faisoient que l'enhardir , & que le nombre de ses ennemis croissoit de jour en jour , il prit le parti de se défendre contre leurs assauts multipliés.

Il périt , dans les diverses attaques que les Mexicains firent à son quartier , un nombre infini d'Indiens ; mais cette hydre continuellement renaissante menaçoit de le dévorer à la fin. Montézume ayant voulu faire un dernier effort de son autorité sur les séditeux , n'en fut point écouté. Blessé lui-même d'une pierre qui l'atteignit à la tête dans une attaque que ses sujets faisoient au quartier des Espagnols , il mourut de cette blessure au bout de trois jours, dans des accès de rage inexprimables.

Cortès chargea six des principaux officiers de ce prince , au nombre desquels étoient deux sacrificateurs , de reporter aux Mexicains le cadavre de leur empereur massacré par leurs mains , en leur ordonnant de dire qu'ils ne devoient pas douter que l'énormité de leur crime ne donnât

un nouveau droit à la justice de ses armes, & n'attirât sur eux la colere du Ciel. Que l'empereur l'avoit chargé en mourant de la vengeance d'un attentat aussi horrible. Il les chargea de plus de dire aux Mexicains, que naturellement porté à la clémence, & voulant bien regarder la mort de Montézume comme un accident ordinaire, dans la crise malheureuse où se trouvoit l'État, il leur offroit la paix; mais que si l'on différoit à convenir des articles du traité, il poursuivroit la vengeance de la mort de leur empereur jusqu'ou elle pourroit aller, parce qu'il la regarderoit alors comme un attentat prémédité de leur part.

Il y a lieu de croire que, se croyant bien supérieurs aux Espagnols, ils méprisèrent les menaces de leur général. Après avoir reçu le corps de Montézume, ils se tinrent tranquilles jusqu'après ses funérailles. Ils procédèrent ensuite à l'élection d'un nouvel empereur, & leur choix tomba sur Quetlavaca, qui rejetta les offres & dédaigna les menaces de Cortès. Le nouvel empereur ne jouit que peu de jours de sa dignité; mais il fut incontinent remplacé par Guatimozin, prince ardent, qui ne respiroit que la guerre & la vengeance.

Le nouvel empereur ne fut pas plutôt

élevé sur le trône du Mexique, qu'il fit occuper, près du quartier des Espagnols, un temple fort élevé qui le commandoit, & d'où il pouvoit les incommoder infiniment. Il plaça sur la terrasse de ce temple l'élite de ses troupes, & fit occuper toutes les avenues qui pouvoient conduire au quartier des Espagnols. Cortès, qui sentoit tout le danger de laisser l'ennemi établi si près de lui, prit sans balancer le parti de l'en déloger sur le champ, & l'exécuta avec une vigueur incroyable. Il en tira pour la circonstance un avantage singulier, en ce qu'il y trouva beaucoup de vivres, dont il commençoit à avoir besoin.

Cependant, envisageant que ce ne pouvoit être qu'une ressource momentanée, sachant d'ailleurs que les Mexicains entreprenoient de lui fermer toutes les issues, & qu'il lui seroit peut-être impossible, en différant, de se tirer du mauvais pas où il se trouvoit engagé, il sentit que sa perte étoit inévitable s'il s'obstinoit à rester plus long-temps, & il s'occupa sérieusement des moyens de faire promptement sa retraite.

Sachant que les Mexicains avoient rompu en plusieurs endroits les chaussées qui, traversant le lac, conduisoient à Mexico, il fit travailler sans délai à une ma-

chine propre à faire passer l'artillerie sur les coupures qui avoient été faites aux chauffées; & , après avoir fait toutes ses dispositions pour sa retraite, il prit avec lui le quint des trésors qu'il avoit, & qui appartenoient à la couronne d'Espagne, permettant à ses troupes d'emporter tout ce qu'elles pourroient enlever sans se surcharger & sans nuire au besoin qu'on avoit de se retirer promptement, & surtout à la nécessité de faire usage de ses armes, si le cas le requéroit.

Cette condescendance du général faillit à perdre toute l'armée. Les troupes de Narvaez n'avoient pas eu le temps de se former à la discipline qu'il avoit établie dans les siennes. L'avidité les fit s'attacher au butin, & leur fit négliger par avarice le soin de leur propre sûreté, & le salut public.

Cortès, après avoir tout arrangé pour sa retraite, choisit pour l'effectuer le temps de la nuit. L'obscurité la plus profonde & une pluie horrible sembloient la favoriser; mais l'ennemi, qui l'épioit en affectant la plus grande tranquillité, multiplioit les obstacles sur ses pas. Le premier accident qui arriva, fut que le pont volant s'étant embarrassé dans les coupures de la chauffée, n'en put être dégagé; il fallut jeter l'artillerie dans le lac. L'ar-

rière-garde fut coupée ; & les Espagnols , succombant sous le poids de l'or dont ils s'étoient chargés autant que sous les coups de l'ennemi , furent massacrés.

Il périt en cette occasion deux cents Castillans , & mille Tlascalteques , avec quarante-six chevaux , & presque tous les prisonniers Mexicains qu'emmenoit Cortès , qui , ne pouvant dans cette obscurité profonde être reconnus de leurs compatriotes , furent presque tous massacrés : les fils de Montézume furent de ce nombre.

Le soin des funérailles , soin sacré chez le peuple dont nous parlons , fut le salut des Espagnols ; & pendant qu'on s'en occupoit , Cortès eut le loisir de gagner du terrain , & de se tirer de la position difficile où il se trouvoit sur les chaussées. Mais à peine les Mexicains se furent acquittés du devoir des funérailles , qu'ils se remirent plus vigoureusement que jamais à la poursuite des Espagnols. Ils ne cessèrent de les harceler dans leur marche , jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la vallée d'Otumba , où il se trouva une armée si formidable d'Indiens , qu'elle sembloit devoir anéantir les restes de l'armée Espagnole.

Cortès ne paroissoit jamais avec plus d'avantage que dans les cas extrêmes. Il sçavoit que ces peuples barbares & super-

stitieux attachoient le succès de leurs armes & le salut de leurs armées à la conservation de l'étendard impérial. Partant de cette connoissance, il dirigea tous ses efforts de ce côté, assuré que s'il parvenoit à s'en saisir, la victoire étoit à lui. Il s'y porta avec une ardeur incroyable, & le moment où il s'en rendit maître fut celui de la déroute des Indiens, qui firent une perte immense. Après cette victoire il se retira à Tlascalala, où il fut reçu par le sénat comme le libérateur de leur république, & le vengeur des opprimés.

Tous les Caciques des provinces voisines, en venant le féliciter de ses succès, s'engagerent à lui fournir tout le monde dont il pourroit avoir besoin pour achever de détruire la tyrannie que les empereurs du Mexique exerçoient sur eux; s'estimant trop heureux de conduire leurs troupes sous ses ordres, & d'apprendre d'un tel vainqueur le grand art de combattre leurs ennemis & les siens. Ils ne sçavoient pas, aveugles qu'ils étoient, qu'ils se préparoient des fers plus pesants que ceux qu'ils vouloient rompre; que les Espagnols, cruels autant qu'avares, n'auroient pas toujours pour général un homme aussi désintéressé, aussi fidele à remplir ses engagements que l'étoit Cortès.

Quand son armée fut rassemblée, il se

porta dans la province de Tapéaca qu'il soumit, & où il fit bâtir une forteresse qu'il appella *Segura de la Frontera*, Sureté de la frontiere. Ensuite il se rendit maître de Guacachula en peu de temps.

Le bonheur qui accompagnoit toutes les démarches de Cortès, lui procura de nouveaux secours par l'arrivée de deux navires Espagnols, l'un monté par Barba, l'autre par Moréion. Ces deux navires venoient apporter à Narvaez des munitions. On attira facilement les deux commandants à la Vera-Cruz, en leur disant que Narvaez, vainqueur de Cortès, étoit maître de la majeure partie du Mexique, & que ce dernier fuyoit avec les restes méprisables de sa petite armée. ... Détrompés à leur arrivée, ils prirent de bonnes grâces parti avec Cortès, lorsqu'ils sçurent que ce qui avoit été dit faussement de Narvaez, étoit pour Cortès de la plus exacte vérité.

Avec le renfort de troupes & les munitions nouvelles que le hasard & son bonheur lui avoient procurés, Cortès qui ne perdoit pas un instant de vue son objet qui étoit de se rendre maître de la capitale du Mexique, fit construire douze brigantins, qu'il fit transporter par pieces, par les Tamenes ou porteurs Indiens, jusqu'aux bords du lac de Mexico; &

ayant fait une ample provision de soufre au volcan de Popocatepa, qu'il avoit fait reconnoître, dès son arrivée au Mexique, par Diégo d'Ordaz, il disposa tout pour mener ses troupes vers la capitale, dont il avoit résolu de se rendre maître, pour l'être enfin du reste de l'empire.

Dans le temps où il se dispoit à se mettre en marche, cent dix hommes de la flotte de Garray, avec leurs chefs Camargo & Michel Diaz, vinrent s'engager sous lui. Ce nouveau renfort ne fit que le confirmer dans l'espoir qu'il avoit conçu du plus entier succès de ses vastes projets. Il part sur la fin de l'été pour se rendre à Mexico. Son armée se trouva, au départ, composée de cinq cents quarante-cinq fantassins Espagnols, quarante chevaux & neuf pieces de canons. Il ne prit de troupes Indiennes que dix mille Tlascalteques, avec le nombre suffisant de Tamenes ou porteurs, pour transporter les provisions, les bagages de l'armée, & les pieces désassemblées des brigantins qu'il vouloit faire construire à son arrivée sur les bords du lac qui environnoit la capitale du Mexique.

La marche se fit sans obstacle & sans le moindre accident, jusqu'au bord du lac de Tezcuco. Cacumatzin, Cacique de cette province, fit inutilement tout ce

qu'il put pour attirer Cortès dans ses pièges, & l'y faire succomber ; mais il avoit à faire au général le plus vigilant, qui fçut les découvrir & les éviter. Cortès fit plus ; il le chassa de son gouvernement, & lui donna pour successeur le fils de celui qui l'avoit précédé. Ce jeune prince, plein de reconnoissance pour son bienfaiteur, embrassa la religion Chrétienne, & unit les forces de son gouvernement à celles du général Espagnol.

Cortès, tant pour assurer le succès de son projet, que pour bloquer la capitale, commença son opération par soumettre toutes les villes qui se trouvoient sur les bords du lac dont Mexico étoit environné. Il lui vint sur ces entrefaites un nouveau renfort de Saint-Domingue, qui lui fut d'un merveilleux secours ; & le hasard, qui le servoit toujours à souhait, lui fit découvrir aussi dans ces circonstances un complot formé contre sa vie. Il ne voulut point en suivre la vengeance jusqu'où il l'auroit pu ; il se contenta de la mort d'un soldat qui en avoit été le premier mobile, & fit grace à ses complices.

❧ [1521.] ❧

Mexico étant bloquée, & six brigantins se trouvant en état de manœuvrer, il resserra davantage la place. Il eut divers combats

à soutenir contre une multitude effroyable de pirogues Indiennes, sur lesquelles il eut toujours l'avantage. Enfin, après quatre-vingt-treize jours d'un siège où les Mexicains firent tout ce que l'amour de la patrie, leur attachement pour leur souverain, & l'intérêt de leur propre conservation, purent leur inspirer pour éviter ou retarder la ruine de leur empire, ils furent obligés de céder à la supériorité du génie de leur vainqueur.

Guatimozin contraint d'abandonner sa capitale, tomba entre les mains des Espagnols avec toute sa famille. Pénétré du fort qui attendoit ses sujets, s'ils s'obstenoient à lutter contre les ordres du destin fatal qui avoit résolu leur perte, il ordonna lui-même à ses troupes de mettre bas les armes. Tout céda alors à la valeur & au génie puissant de Cortès, qui, par cette victoire décisive devenu le maître absolu de l'empire, ne voulut point, en prenant trop précipitamment possession de la capitale, commettre le salut de son armée. Il la fit d'abord nettoyer de l'immense quantité de cadavres qui en jonchoient tous les quartiers; &, après s'être assuré contre la contagion qui n'eût pas manqué d'infecter son armée, il s'établit avec ses troupes dans cette capitale.

Cortès tranquille à Mexico, & à l'abri

de toute crainte d'une révolution de la part d'un peuple consterné, fit sa première affaire de partager entre les Castillans les trésors de l'empire, qui étoient la juste récompense de leur valeur, & des travaux qu'ils avoient endurés pour consommer cette vaste & importante conquête; il abandonna ensuite aux alliés les dépouilles des Mexicains, dont ils s'enrichirent beaucoup, & dont ils se trouverent même récompensés au-delà de leur espoir. Outre cet immense butin, Cortès, en les congédiant, leur donna les assurances les plus positives de son attachement & de sa protection contre tous leurs ennemis. Aussi ne pouvoit-il trop reconnoître les marques de fidélité & d'affection qu'ils lui avoient données dans tout le cours de cette glorieuse expédition.

Aldérete, comme trésorier du roi Catholique, outre le quint des sommes partagées, vouloit qu'on le mît en possession des trésors de Montézume. On les chercha en vain, on ne put rien découvrir. Comme sa charge le mettoit en droit de parler avec une certaine hauteur, puisqu'il s'agissoit de l'intérêt du prince, Cortès consentit qu'il employât les menaces pour tirer par la crainte, de Guatimozin & de ses ministres, le secret du lieu où ils avoient été cachés.

Cet homme avare & cruel, abusant de la permission que lui avoit donnée Cortès, se crut également autorisé à prendre toutes sortes de voies pour tirer du prince malheureux & de ses confidens les plus intimes, le secret de ce prétendu dépôt : sa barbarie le porta à cet excès affreux, de faire mettre ce monarque infortuné & son favori sur des charbons ardents, pour leur arracher cet aveu que souhaitoit son avarice insatiable. Le confident de Guatimozin, cédant à la douleur qui le pressoit, poussa quelques cris en regardant son maître, qui, le regardant à son tour, lui dit avec la fermeté la plus héroïque : « Et moi, » suis-je sur des roses ? » Ce malheureux, réprimant alors le cri de la douleur, marqua par son silence son respect pour son prince jusqu'au dernier moment de sa vie, qu'il finit dans ce supplice horrible.

Cortès, informé de la cruauté d'Aldérete, fit cesser les tourmens que cet homme exécrationnable faisoit subir aux malheureuses victimes de sa cupidité. Toute l'armée blâma cet excès de barbarie ; mais l'avarice de ce trésorier, dont l'intérêt du prince étoit le prétexte, lui faisoit blâmer de son côté la négligence du général à faire la recherche des trésors de Montézume, qu'on disoit avoir été immenses. Cortès, pour lui faire voir qu'il avoit au-

tant à cœur que lui les intérêts du monarque Espagnol, lui permit de faire fouiller par-tout. On fonda donc le lac de Mexico dans toutes ses parties, parce qu'on soupçonnoit que Guatimozin y avoit fait jeter les trésors accumulés de ses prédécesseurs; mais on n'y trouva rien. On ouvrit les tombeaux des empereurs; on n'y trouva non plus que peu de chose.

Cortès, maître absolu de la capitale, s'appliqua ensuite à connoître tout ce qui dépendoit de l'empire du Mexique. Dans le nombre des détachements qu'il envoya de côté & d'autre, le hasard conduisit un de ses soldats au royaume de Méchoacan. Sur le rapport qu'il fit de ce pays à son général, il envoya Montana avec peu de troupes, dans le dessein seulement de vérifier le rapport du soldat Castillan. Cazouzin, roi de ce pays, parut d'abord voir les Espagnols avec plaisir; mais cette apparence de satisfaction n'avoit pour objet que de les surprendre pour les sacrifier aux idoles de son pays. Un des Caciques de sa cour, qui avoit entendu parler des exploits inouis de ces étrangers dans le Mexique, représenta si fortement à ce prince combien il étoit dangereux d'exciter leur courroux, que ses remontrances eurent leur effet. Ce monarque renvoya les Espagnols à leur général, avec des pré-

sents magnifiques , & les fit accompagner par des ambassadeurs qu'il envoya à Cortès , pour rechercher son alliance. Peu après il fit partir son propre frere à leur suite ; & , ne se tranquillisant point encore sur le succès de sa députation , il se détermina à y aller en personne. Cortès , charmé de se voir recherché par ce nouveau peuple , n'eut pas de peine à amener ce monarque à souffrir que les Espagnols s'établissent dans son pays , qui devint dans la suite & qui fait encore aujourd'hui partie de la Nouvelle Espagne.

Cette même année (1521) Magellan découvrit dans la mer du sud les isles connues d'abord sous le nom d'Isles des Larrons , & depuis sous celui d'Isles Mariannes. On les perdit de vue assez long-temps. Les gallions d'Acapulco à Manille y chercherent depuis un port de relâche ; mais on n'y forma d'établissement fixe qu'en 1678. L'air y est assez tempéré , & le sol en est fertile. Ce qui reste d'un peuple nombreux répandu dans une douzaine d'isles qui formoient cet archipel , est actuellement concentré dans la seule isle de Guam , qui peut avoir vingt-cinq à trente lieues de circonférence.

[1522.]

Le gouvernement Espagnol , qui avoit

fait, par le génie & la valeur de Cortès, une conquête si importante, rendit cette année une justice éclatante au fameux conquérant du Mexique, en le déclarant solennellement bon & fidele ministre, ainsi que les capitaines qui avoient eu part à cette glorieuse expédition.

L'empereur le fit Capitaine & Gouverneur général de ce vaste empire, en le soustrayant totalement à la juridiction de Vélasquez, à qui il fit en outre défenses très-expresses d'inquiéter Cortès en aucune maniere, réservant toutefois ses prétentions sur l'armement qui avoit été fourni par lui à ce général; à la charge cependant qu'il seroit par lui justifié que cet armement avoit été fait de ses deniers, & non des fonds du trésor public. Garray eut de son côté des ordres exprès de ne rien entreprendre sur la juridiction que Sa Majesté Catholique attribuoit à Cortès. Les patentes qui lui furent expédiées sont du 22 Octobre de cette année. A partir de cette époque, les ennemis de ce célèbre conquérant n'oserent plus rien entreprendre contre lui, & lui donnerent les moyens d'assurer la possession de sa conquête, à laquelle il ne cessa de veiller tant qu'il resta dans le Mexique.

Les relations qui nous ont été données en différents temps & par différents his-

toriens, des mœurs, des usages, de la figure, du caractère & du tempérament des Mexicains, présentent tant de variétés, qu'on seroit tenté de soupçonner la vérité de tous ceux qui ont écrit sur ce peuple, & de croire qu'au lieu de rapporter ce qu'ils ont vu, ils n'ont fait que défigurer les Mémoires qu'ils ont copiés.

Cependant, si l'on fait attention à ce que le commerce des Européens a pu avoir d'influence sur ces peuples depuis la conquête de ce vaste empire, on sentira qu'elle a pu altérer considérablement non-seulement le caractère & l'esprit de ces peuples, mais même leur figure & leur tempérament.

Lors de la découverte & de la conquête du Mexique, les peuples de ce pays nous sont représentés comme des hommes de stature médiocre, de couleur bazanée, ayant le front large, les yeux grands, les narines fort ouvertes, les cheveux longs & épais, sans barbe. Les femmes, sauf les différences que comporte celle des sexes, étoient assez ressemblantes aux hommes pour la taille & la figure. On sent que des peuples assujettis ont dû prendre beaucoup des usages & des mœurs de leurs vainqueurs, & que le mélange des nations a produit des différences très-considérables

dans la taille & la figure des générations qui se sont succédées depuis l'époque de la conquête : ainsi les Mexicains actuels doivent différer considérablement des anciens Mexicains , & en diffèrent beaucoup sans contredit. Le changement d'occupations , de régime, a changé beaucoup aussi la constitution du tempérament de ces peuples , qu'on ne peut plus regarder comme l'espece indigene ; tant les différents mélanges ont opéré d'altérations. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut concilier les différences ou plutôt les contradictions qu'on remarque dans les relations que nous avons eues à différentes époques du Mexique & des Mexicains.

Il est du moins bien certain que les relateurs Espagnols , pour donner plus d'importance , à la conquête du Mexique , ont infiniment exagéré la population de cet empire , qu'ils ont fait monter à trente millions d'habitants ; puisque , trois ans après la conquête de ce pays , il se trouva si dépeuplé , qu'on fut obligé d'y faire venir des habitants des isles Lucayes pour en augmenter la population. A peine douze cents Espagnols que pouvoit avoir Cortès , auroient suffi à égorger cette multitude , quand ils n'eussent fait autre chose que de se baigner dans le sang des victimes,

més de leur avarice & de leur cruauté. Actuellement ce pays a tout au plus un million d'habitants.

On ne peut guere plus s'en rapporter à eux sur l'époque de la fondation de cet empire, que sur ses fondateurs ; car il n'est guere croyable qu'un gouvernement, à qui l'on ne donnoit qu'un peu plus d'un siecle d'âge, fût policé comme on nous représente le Mexique à l'époque de sa conquête. Quoi qu'il en soit, la captivité du prince & la prise de la capitale entraînerent la soumission de tout l'Etat, comme cela devoit arriver sous un gouvernement despotique ; & cet Etat ne laissoit pas d'être considérable.

Cortès à son arrivée dans le Mexique, n'avoit pas eu grand'peine à remarquer combien les petites nations dependantes de l'empire du Mexique haïssent des despotes dont le joug dur s'appesantissoit de jour en jour. Il en conclut que dans cette multitude de petits vassaux, il en trouveroit beaucoup qui, par haine, par le desir de la nouveauté, secoueroient volontiers le joug, & s'allieroient aux Espagnols. Il avoit remarqué, dans son premier voyage à Mexico, que plusieurs d'entre les nobles se trouvoient humiliés d'exercer auprès du despote les emplois les plus avilissants. Il sentit que ces nobles feroient peu d'efforts

pour conserver une puissance qui les tyrannisoit. Des peuples qui ne pouvoient avoir d'attachement pour une autorité qui les écrasoit, qui étoient accoutumés à ne connoître d'autres droits que la force, ne pouvoient manquer de se soumettre au plus fort. Telles étoient les dispositions des Mexicains, qui préparèrent la révolution qui mit l'empire de Mexique sous le joug d'une poignée d'Espagnols.

Les vainqueurs, en donnant à ce pays le nom de Nouvelle Espagne, en reculèrent encore les frontieres. Quoiqu'il eût, lors de la conquête, environ cinq cents lieues de long du nord au sud, & deux cents environ de l'est à l'ouest, les vainqueurs y ajouterent au sud tout cet espace qui s'étend depuis Guatimala jusqu'au golfe de Darien. Ils l'ont encore plus étendu du côté opposé, en y ajoutant cette vaste contrée qui se trouve au nord de la mer Vermeille, & qui sépare la Californie du continent; contrée qu'on a nommée depuis le Nouveau Mexique. Mais dans ce vaste espace, l'Espagne n'a d'établissement que *Santa-Fé*; & à proprement parler elle y regne sur des déserts.

Le climat de la Nouvelle-Espagne, qui est presque toute comprise dans la zone torride, est chaud & humide, & par conséquent très-mal sain, sur-tout dans la

partie orientale, qui, basse & submergée dans la saison des pluies, couverte de forêts impénétrables, ne peut qu'être très-mal saine. Le terrain de l'occident, plus élevé & plus cultivé, est aussi infiniment plus sain par cette raison.

Les malheureux Mexicains ne s'apperçurent que trop tôt qu'ils n'avoient secoué un joug qui leur paroissoit dur, que pour en prendre un infiniment plus pesant & plus odieux que le premier. Ils ne furent pas long-temps à en faire la triste expérience. Les Espagnols, qui se faisoient un scrupule de donner aux Indiens le titre d'hommes, sans doute pour justifier leur horrible cruauté à l'égard de ces peuples malheureux, ne furent pas plutôt possesseurs tranquilles du pays conquis, qu'ils dépouillèrent les Mexicains de toute espèce de propriété, même de celle de leurs personnes, puisqu'ils se crurent autorisés à en exiger toutes sortes de services, sans leur donner le moindre salaire. Mais, parmi ces farouches conquérants, il se trouva un cœur sensible, qui s'attendrit sur la profonde misère de ces malheureux Indiens, & qui entreprit de la soulager.

Barthelemi de las Casas, qui avoit accompagné son pere dans la premiere expédition de Colomb, touché de la douceur & de la simplicité de ces Indiens,

résolus d'embrasser l'état ecclésiastique, & de consacrer sa vie à leur conversion; mais, à la vue de la profonde misère où les avoit plongés l'avarice & la cruauté de ses compatriotes, il crut faire une œuvre plus digne d'un homme & d'un Chrétien, en prenant toutes les voies possibles pour adoucir leur sort, &, s'il se pouvoit, leurs tyrans eux-mêmes.

Dans ces vues, il accepta l'évêché de Chiappa dans le Mexique, croyant que l'autorité d'un caractère révérend en imposeroit aux Espagnols. Il ne fut pas longtemps à se convaincre que cette dignité étoit une foible barrière à leur opposer. Il l'abdiqua, & dénonça sa nation au tribunal de l'univers. Il eut le courage de les y accuser d'avoir fait périr quinze millions d'Indiens; & ses écrits imprimèrent sur les avides & cruels Espagnols une flétrissure que la destruction de l'espece humaine pourra seule effacer.

La cour de Madrid, aux cris de cet homme vertueux, auroit eu trop à rougir si elle n'eût pas fait cesser une tyrannie aussi contraire à ses intérêts, qu'opposée aux principes de la religion qu'elle faisoit prêcher dans ces contrées désolées. Elle fit rendre toute liberté aux Mexicains, sauf celle de sortir du territoire où ils se trouvoient établis; réserve encore tyranni-

que, mais qui prévenoit l'entiere dépopulation d'un pays dont chaque jour les anciens propriétaire émigroient, pour se joindre aux Sauvages du nord & du midi de cet empire.

Mais la justice qu'on leur fit se borna là : on ne leur rendit rien des terres usurpées ; & ce peuple malheureux se vit obligé de travailler pour ses oppresseurs, qui furent tenus par la loi à les bien nourrir, & à leur donner annuellement pour gages une somme de cent vingt livres, sur laquelle le gouvernement retint encore un droit de capitation, & cinq livres par tête pour les Mexicains caduques ou malades, ou pour subvenir à leurs plus pressants besoins dans les temps de calamité. La perception de ce double droit fut confiée à des Caciques, non tels que les précédents, mais qui furent une espece de magistrats choisis entre les Mexicains les plus affectionnés au gouvernement actuel, qu'on chargea de veiller sur les peuples de leur district, & sur-tout d'empêcher qu'ils ne prissent des engagements contraires aux intérêts de la puissance qui les opprimoit.

Les tyrans du Mexique frémirent d'indignation d'être obligés de voir dans les Mexicains des hommes presque libres, & d'être contraints de payer des travaux qui jusqu'alors ne leur avoient rien coûté ;

mais tous leurs efforts ne purent rien contre ceux de las Casas , & des protecteurs qu'il sçut faire à ses chers Indiens. Ceux-ci, se sentant appuyés, citerent les infracteurs de la loi aux tribunaux , & les magistrats négligents ou corrompus à la cour d'Espagne : ils poussèrent la fermeté jusqu'à refuser de travailler pour ceux qui se montrèrent injustes envers quelques-uns de leurs concitoyens. Cette unanimité de sentiments , plus que tout le reste , donna de la consistance à la loi qui avoit été faite en leur faveur , & l'ordre s'établit tout-à-fait. S'il y eut des vexations particulières , il n'y eut plus de système suivi d'oppression ; & ce peuple n'éprouva plus que les maux qu'un peuple vaincu ne peut éviter de la part de celui qui l'a subjugué.

Insensiblement les plus laborieux , les plus industrieux , parvinrent à racheter du produit de leurs épargnes quelques parcelles des terres du domaine , ou des grands possesseurs. La plupart furent redevables de leurs propriétés au bonheur qu'ils eurent d'avoir découvert quelques mines d'or qu'ils exploiterent à l'insçu de leurs tyrans , ou à quelques trésors cachés au temps de la conquête , & dont ils avoient connoissance. D'autres , & ce fut le plus grand nombre , en obtinrent par le crédit des moines ou des prêtres aux-

quels ils devoient le jour ; car rien n'étoit plus scandaleux que la conduite du clergé dans le Nouveau-Monde. Elle n'y est guere plus réguliere même de nos jours. Ceux que le sort traita le moins favorablement , se procurerent par leur travail une infinité d'agrémens qu'ils n'avoient point eus sous leurs anciens maîtres , au despotisme desquels l'Etat entier étoit immolé.

Le gouvernement , sous les empereurs du Mexique , tiroit un produit immense des mines qu'il faisoit exploiter , & de celles qu'exploitoient les particuliers , ainsi que des salines. Il prenoit le tiers des récoltes de toutes especes ; & l'artisan rendoit au gouvernement en proportion des bénéfices de son industrie. Les pauvres mêmes étoient taxés ; & il falloit que les aumônes , au défaut de leur travail , acquittassent la contribution fixe à laquelle ils étoient assujettis.

Tous les auteurs s'accordent à dire qu'avant la conquête de cet empire , la majeure partie des Mexicains ne portoit presque aucun vêtement , sauf les soldats , qui se couvroient de la peau de quelque animal , dont ils ajustoient la tête sur la leur. L'empereur & les grands de l'empire ne se couvroient que d'une piece carrée de toile de coton , qu'ils attachoient

sur leur épaule droite ; & ils n'avoient pour chaussure qu'une espece de sandales.

Les femmes se couvroient d'une chemise étroite de coton , sans manches , & qui ne descendoit au plus qu'au genou. Leur coiffure consistoit à arranger leurs cheveux avec plus ou moins d'art.

La couleur des Mexicains actuels est brune , leur taille varie selon que les provinces sont plus au sud ou au nord. Dans ces dernieres, les peuples sont d'assez haute taille. Leur habillement actuel est un pourpoint court à l'espagnole , avec de larges manches , sur lequel ils portent un manteau de diverses couleurs. Les femmes se vêtissent aussi à l'espagnole. Les Métives, especes qu'on dédaigne par-tout où il y a mélange de races , n'osant porter l'habit espagnol , s'en sont fait un de leur goût , qui n'est ni celui des Espagnoles , ni celui des Indiennes qu'elles dédaignent à leur tour , & dont elles veulent se distinguer.

Les Mexicains avoient, dit-on , quelques notions obscures d'un Etre suprême , qu'ils croyoient oisif dans le ciel , abandonnant les détails du gouvernement de ce monde à des génies d'un ordre inférieur , qui présidoient chacun sur quelques parties de cet univers , & auxquels ils attribuoient les divers phénomènes de la nature. Ils croyoient aussi à l'immortalité de

l'ame, & se figuroient divers séjours dans un autre monde, où les ames, après la mort, recevroient une récompense ou une punition proportionnée à leurs mérites ou démérites; & pour fixer leurs idées par des images sensibles, ils représentoient ces génies sous des figures bizarres, auxquelles ils sacrifioient des victimes humaines. Cortès, à son arrivée dans ce pays, fit cesser ces sacrifices abominables partout où il porta ses armes victorieuses, & l'on ne dit pas qu'ils aient été renouvelés depuis.

Leurs fêtes, dont la principale se faisoit au mois de Mai, en l'honneur de leur dieu ou génie Vitzliputzli, finissoient toujours par des sacrifices de prisonniers faits en guerre, ou, au défaut de prisonniers de guerre, par la mort d'esclaves achetés chez les peuples voisins. Il y en avoit une solennelle, en l'honneur du même dieu, qui se célébroit aussi en Mai tous les quatre ans, mais avec beaucoup plus de solennité que la fête annuelle. C'étoit une sorte de Jubilé, où l'on expioit, par neuf jours d'abstinence & d'austérités, les fautes dont on se reconnoissoit coupable.

A l'arrivée des Espagnols dans cet empire, il étoit divisé en plusieurs provinces, gouvernées chacune par un Cacique dépendant de l'empereur, comme seigneur

fuzerain de l'empire ; mais jouissant , chacun dans son district , des prérogatives de la souveraineté , imposant & levant des contributions , pouvant faire la paix & la guerre entr'eux & hors de l'empire sans la participation du chef suprême ; à peu près comme fait en Europe le college des électeurs de l'empire d'Allemagne. Les Espagnols enfin furent étonnés de trouver , à leur arrivée dans ce pays , un grand peuple civilisé à un certain point , qui avoit des villes , des troupes , des loix , des arts , des cours de justice , quelques notions , peu développées à la vérité , du droit public & particulier , une écriture hiéroglyphique , mais qui suffisoit à des gens qui , n'ayant pas beaucoup d'idées , sur-tout d'idées abstraites , n'avoient pas un besoin absolu , comme nous , d'une maniere plus perfectionnée.

Quand les historiens de la conquête du Mexique nous racontent sérieusement qu'il y avoit différents degrés de juridiction , des juges ou prévôts , des sentences desquels on pouvoit appeller au conseil suprême , & où le condamné en premiere instance payoit une grosse amende si la condamnation étoit confirmée ; quand ils nous disent que les dénis de justice , les prévarications des juges , étoient sévèrement punis ou réprimés , ils supposent la

raison de ces peuples plus développée qu'elle ne l'étoit effectivement à cette époque.

On ne peut guere les en croire davantage , quand ils nous disent que , quoiqu'on ne connût point de loix écrites dans cet empire , l'usage, fondé sur la raison & le sentiment de la justice imprimé dans tous les cœurs, en tenoit lieu, & que l'on ne pouvoit y déroger que lorsque le prince jugeoit à propos d'y faire des exceptions. Ils ajoutent que les sujets qui composoient les cours de justice ou le conseil de l'empereur, étoient choisis dans les classes de citoyens les plus distingués par la naissance, le sçavoir & la fortune. On exigeoit encore qu'ils se fussent distingués dans la guerre. On suppose donc ici, contre toute espece de vraisemblance, que, justes appréciateurs du mérite, les Mexicains lui décernoient sa récompense, & au crime sa punition, avec un discernement & une équité qu'on ne trouve pas dans les peuples de la terre les plus policés ; quoiqu'il soit démontré actuellement que ce peuple, aussi nouveau que le reste des Indigenes de l'Amérique, ne devoit la supériorité de son gouvernement sur les autres, que parce qu'il s'étoit réuni en société à une date plus ancienne. Nous verrons ci-après que les Péruviens

étoient dans un cas à peu près semblable, lorsque les Pizarres en firent la conquête.

Les électeurs de l'empire étoient au nombre de six, dont quatre étoient des princes du sang impérial; les deux autres étoient les Caciques de Tezcuco & de Tacubo, qui, par leurs dignités, étoient électeurs-nés de l'empire. Ces six électeurs, avec l'empereur régnant, composoient le conseil d'Etat. L'empereur élu n'étoit reconnu pour tel qu'après avoir remporté une grande victoire sur ses ennemis, ou reculé par quelque conquête importante les bornes de l'empire. Alors il rentroit triomphant dans la capitale, & il étoit porté nu dans le grand temple de Vitzliputzli, où, après des onctions & des prières mystérieuses, on le revêtoit des ornements de sa dignité. Après ces cérémonies, un des sacrificateurs, délégué à cet effet, lui faisoit un discours sur les devoirs de sa place, & lui faisoit prêter un serment d'espece singuliere.

L'empereur, après avoir juré de remplir en bon maître les devoirs du souverain à l'égard de ses peuples, juroit encore que sous son regne il n'arriveroit rien de funeste à son empire par famine, contagion, débordements de rivieres & autres accidents physiques. On lui faisoit passer ensuite quatre jours en retraite dans le

temple, après lesquels il étoit conduit dans son palais aux acclamations du peuple, où il étoit révééré au point qu'aucun de ses sujets, même des plus éminents en dignité, n'osoit le regarder en face.

La magnificence de la cour de Mexico étoit peu commune dans le Nouveau-Monde; cependant Montézume avoit encore ajouté à sa splendeur. La garde de son palais étoit de deux especes: l'extérieur étoit gardé par des soldats pris indistinctement de tous les ordres de l'empire, jusqu'à l'ordre mitoyen inclusivement; mais l'intérieur étoit gardé par deux cents nobles Mexicains, qui se relevoient chaque jour, & qui étoient remplacés par un nombre égal le jour suivant; & la noblesse de l'empire étoit obligée d'y fournir par brigades, qui servoient tour-à-tour. C'étoit le seul tribut d'obligation des nobles du pays. Mais, pour se concilier davantage la bienveillance du souverain, ils y ajoutoient des présents ou dons gratuits. Ces dons servoient à l'entretien de la maison impériale, & le surplus se portoit au trésor public pour être converti en especes.

Montézume avoit imaginé, pour exciter l'émulation dans tous les ordres de l'Etat, de conférer la noblesse aux sujets qui s'étoient distingués dans la profession &

l'exercice des armes. Il avoit, à ce que rapporte Antonio de Solis, inventé pour les nobles divers ordres de chevalerie, qui s'accordoient au mérite militaire sous les titres de l'aigle, du lion, du tigre. Ceux qui en étoient revêtus portoient, comme nos chevaliers d'Europe, la figure de ces animaux peinte sur leurs habits, & au cou la figure de l'animal de l'ordre dont ils avoient été décorés. Pour leur donner plus de considération, l'empereur les portoit lui-même. La longueur, la couleur de la ligature qui nouoit leurs cheveux, & le nombre des cordons dont leur tête étoit décorée, distinguoit les degrés du mérite des chevaliers. Mais, quoi que Solis dise de ces prétendues distinctions militaires, il est très-préfumable qu'elles sont plutôt des fruits de son imagination que des choses réelles; cela paroît visiblement copié sur les ordres de chevalerie d'Espagne, qui en avoit dès-lors de plusieurs especes; & on voit qu'il a plus cherché à embellir sa narration, qu'à rapporter les choses telles qu'elles étoient en effet.

L'âge de vingt ans étoit celui du mariage pour les garçons, & celui de quinze pour les filles. Quand deux jeunes gens, fille & garçon, avoient le consentement de leurs parents & celui du commandant de leur quartier, ils étoient conduits au

temple, où le prêtre leur demandoit quelle étoit leur intention. Le garçon l'expliquoit nettement, la fille ne l'exprimoit que par un silence modeste : alors le prêtre nouoit le bas de sa robe au voile de la mariée, conduisoit les époux à la maison qu'ils devoient habiter ; & , après leur avoir fait faire sept fois le tour d'un fourneau , il les quittoit en les bénissant. Si le garçon, en quittant son pere, le laissoit dans la pauvreté, il s'engageoit à partager avec lui le fruit de son travail : si le pere étoit riche ou aisé, outre la dot qu'il donnoit à son fils en l'établissant, il promettoit de l'assister en tous ses besoins, & dans les circonstances malheureuses qui ne procédoient pas d'un défaut de conduite.

La pluralité des femmes, ainsi que le divorce, étoient permis chez les Mexicains ; mais on ne pouvoit reprendre une femme qu'on avoit quittée, ni même avoir aucun commerce avec elle sans encourir la peine de mort. Les devoirs des peres envers leurs enfants, des enfants à l'égard des peres & meres, des époux entr'eux, étoient écrits dans chaque maison en caractere d'usage dans le pays ; & chaque garçon, en quittant la maison paternelle pour s'établir, en prenoit copie pour la transmettre à ses enfants.

L'éducation physique & morale des

enfants, étoit l'un des points auxquels les législateurs de cet empire avoient donné la plus grande attention. Chaque college de prêtres du pays, avoit dans son enceinte un lieu destiné spécialement pour l'instruction gratuite des enfants du peuple; & les enfants, outre les exercices du corps qui peuvent contribuer à le fortifier & à le développer, y apprenoient encore les loix religieuses ou civiles du pays: ainsi ils étoient formés en tout ce qui pouvoit contribuer à leur bien propre & à celui de la patrie.

Quand ils étoient suffisamment instruits, on les employoit d'abord à porter des vivres aux soldats dans les armées, même en présence de l'ennemi; ce qui les familiarisoit avec les choses du service militaire, & les accoutumoit peu à peu à ne point s'effrayer des dangers & des fatigues de la guerre: mais on y employoit de préférence les enfants des nobles; & ceux de cet ordre étoient toujours élevés & formés par leurs Pairs, c'est-à-dire par des anciens chefs blanchis dans le métier des armes.

On n'avoit pas moins d'attention pour l'éducation des filles. Elles vivoient dans la plus grande retraite jusqu'à leur mariage. Elles étoient instruites des choses propres à leur sexe, & particulièrement dans les
détails

détails du gouvernement d'une maison. Elles ne pouvoient même sortir de la maison paternelle pour aller au temple, à moins que ce ne fût pour acquitter des vœux faits par leurs parents, ou pour prier leurs idoles dans les maladies qui survenoient à leurs peres & meres; encore y étoient-elles accompagnées de plusieurs femmes, qui ne leur permettoient pas la moindre distraction. Elles avoient un temps déterminé pour chaque genre de travail, & elles ne pouvoient le quitter, ni même le changer, sans ordre. On portoit la sévérité pour le mensonge, au point qu'on fendoit les levres à celles qui s'en rendoient coupables, lorsqu'elles en étoient convaincues.

L'usage des liqueurs fortes étoit absolument proscriit chez ce peuple, & on ne le permettoit qu'aux vieillards & aux malades. Celui qui s'enivroit & étoit découvert, étoit rasé en présence du peuple; & l'on abattoit sa maison, pour faire voir qu'il étoit indigne de vivre dans la société des hommes.

La musique & la danse étoient les amusements favoris des Mexicains. On peut bien penser que leur musique instrumentale n'étoit ni agréable ni sçavante; mais leurs chansons, qui avoient toujours pour sujets les actions les plus mémorables de leurs empereurs & des hommes les plus illustres.

trés de la nation, & quelques-unes qui rouloient sur des sujets légers, ne manquoient pas d'un certain agrément.

Les funérailles étoient réglées sur les dernières volontés des mourants. Il n'y avoit que le cérémonial usité pour les obseques des empereurs, qui ne changeoit jamais. Quand le corps avoit été lavé, parfumé, & revêtu de ses plus beaux ornemens, il étoit brûlé dans la cour de l'un des temples : les cendres étoient recueillies soigneusement, puis renfermées dans une urne précieuse, & portées ensuite à la montagne de Chapultépeque, où les empereurs avoient choisi leur sépulture. Ce qu'il y avoit d'abominable dans ces obseques des empereurs du Mexique, & même dans celles des Caciques, étoit le meurtre d'une infinité d'esclaves qu'on sacrifioit aux manes du défunt ; car, à tout autre égard, ces cérémonies funebres n'avoient rien que d'ordinaire, & qui n'eût été pratiqué par une infinité d'autres nations : dans l'Asie, plusieurs puissances en usent encore de même. On parvient peu à peu, dans les pays où les Européens dominant, à abolir ces sacrifices sangui- naires aux manes des défunts.

L'ordre de la succession dans tout le Mexique, suivoit les degrés du sang, si toutefois l'héritier présomptif étoit jugé ca-

pable de gérer sagement les biens qui lui avoient été laissés ; autrement on en déferoit l'administration au second ou au troisieme des enfants. Au défaut d'héritiers mâles, les neveux du défunt lui succédoient ; & au défaut de ces derniers, c'étoient ses freres qui héritoient.

Lorsqu'un seigneur revêtu d'emplois importants & de dignités, mouroit sans enfants ou sans proches parents qui dût en hériter, on lui éliroit un successeur qui n'acqueroit les titres du défunt qu'en se soumettant aux épreuves les plus rigoureuses. On le mettoit en retraite dans un temple, & pendant tout le temps qu'elle dureroit il ne pouvoit dormir. Si l'épuisement des esprits le forçoit au sommeil, on l'éveilloit en le piquant, & en lui disant : « Eveille-toi ; songe que tu es dans l'obligation de veiller & de t'occuper sans cesse du bonheur des peuples commis à tes soins. La charge que tu t'imposes ne te permet point de dormir, tandis que le crime veille toujours. »

Lorsqu'un grand laissoit un héritier trop jeune pour gérer lui-même ses biens, ou disposer de lui-même & de ses actions, on lui donnoit pour tuteur le plus sage & le plus instruit de ses parents ; & , à défaut de ceux-ci, celui des amis du mort, en qui l'on reconnoissoit le plus d'intelli-

gence & de probité. Les loix avoient fixé la majorité à trente ans.

De toutes les nations diverses qui composoient l'empire du Mexique avant que Cortès en fit la conquête, les peuples de la province de Méchoacan étoient ceux qui avoient les idées les plus saines en fait de religion. Ils croyoient qu'il ne pouvoit y avoir qu'un seul Dieu; & ils plaçoient son trône dans le ciel. Ils croyoient à l'immortalité de l'ame, & avoient quelques idées d'un jugement dernier, des peines & des récompenses d'une autre vie. Ils avoient aussi des idées assez exactes de l'origine de l'homme, ainsi que du déluge universel; idée qu'on a trouvée assez généralement répandue dans tout le vaste continent du Nouveau-Monde. Leurs prêtres portoient une couronne de cheveux, comme nos moines. Ils prêchoient la pénitence & la nécessité des bonnes œuvres; cependant, par une contradiction assez singulière, les sacrifices de victimes humaines n'y étoient pas moins communs qu'à Mexico, dont ils avoient d'ailleurs emprunté tous les usages de la vie civile.

En lisant ce que nous venons de rapporter, sur la foi d'historiens Espagnols, des peuples de l'empire de Mexique, qui est-ce qui ne jugeroit pas que ce pays étoit l'un des plus policés & des plus heureux

de l'univers ? Mais cette admirable législation n'est malheureusement qu'un rêve ingénieux de ces auteurs. Il ne faut, pour s'en convaincre, que consulter l'événement qui mit le Mexique sous le joug d'une poignée d'aventuriers : événement qui fut occasionné par l'ignorance, la lâcheté des peuples, l'abus de l'autorité, & les divisions qui en naquirent ; ce qui n'auroit pu être dans un gouvernement où l'on suppose la morale & la législation aussi perfectionnées ; où les peuples n'eussent pu, sans être devenus subitement fous, renoncer aux douceurs d'une administration si parfaite, pour voler au-devant du joug d'une nation dont les vues avides & sanguinaires n'auroient pu échapper à des gens aussi éclairés qu'on suppose les Mexicains à l'époque où les Espagnols découvrirent leur pays.

On conçoit aisément qu'un peuple accoutumé aux douceurs & aux commodités de la vie, aime mieux leur sacrifier sa liberté que de s'en priver ; mais on conçoit difficilement que des peuples qui ont peu de besoins se plient si facilement au joug de l'esclavage, & encore plus difficilement qu'ils le supportent, lorsque chaque jour en aggrave le poids, & lorsqu'on a la facilité de s'y soustraire, même quand on n'a pas la force de le secouer.

Aujourd'hui, façonnés à ce joug, les Mexicains sont, sinon heureux, du moins moins malheureux qu'ils n'étoient dans les premiers temps de la conquête de leur pays : nos fruits d'Europe, nos grains, les animaux que nous y avons naturalisés, ont rendu leur nourriture plus agréable & plus saine ; ils sont mieux vêtus, plus commodément logés. Ceux qui ont le malheur d'habiter près des mines, ou des villes de commerce où la tyrannie regne, sont les plus maltraités ; mais dans les lieux-écartés des routes fréquentées, où les Espagnols ne se sont pas trop multipliés, & où ils sont devenus en quelque sorte Mexicains, le bonheur regne avec l'abondance & la paix.

Ceux de la province de Chiapa se distinguent entre tous les autres. L'aisance qui y regne y a anonné les arts d'agrément. Ce pays n'est habité que par des indigènes. Chez eux, ainsi que chez les Tlascalteques, on fabrique de draps assez fins, des toiles de coton, quelques soieries, des chapeaux, même des gans, des broderies & des dentelles ; & comme Tlascala se trouve sur la route de la Vera-Cruz, ceux qui viennent s'y pourvoir des marchandises & des denrées d'Europe, y trouvent ce que la flotte ne peut leur fournir, ou leur veut surprendre.

Dans les provinces qui n'ont ni mines ni manufactures, le soin des troupeaux fait vivre les habitants. Les porcs, les moutons, les chevaux, les bœufs sur-tout & les autres bêtes à cornes, qu'apporta Colomb dans le Nouveau-Monde, s'y sont prodigieusement multipliés. Les cuirs y sont devenus un objet considérable d'exportation. On a tenté dans ce pays la culture de la vigne & de l'olivier, mais elle n'y a pas réussi. Le coton, le sucre, le cacao, la soie, le tabac, y ont réussi plus ou moins, mais sont des objets de foible exportation. La vanille, l'indigo & la cochenille sont pour le Mexique des objets de commerce majeur. La culture & la préparation de la vanille sont le secret des Mexicains, qui ont contracté, dit-on, entr'eux l'engagement le plus fort de ne point en faire part aux Espagnols; mais il est plus vraisemblable que ceux-ci, accoutumés à une vie molle, méprisent la culture d'une plante dont ils jouissent par le travail d'autrui, sans se donner de peine.

[1522.]

A peine Cortès vit le Mexique soumis, que la passion de la gloire le fit songer à de nouvelles découvertes & à de nouvelles conquêtes. De fausses relations de navigateurs l'avoient fortement préoccupé de

l'idée qu'il devoit y avoir dans le golfe de Mexique une communication entre l'océan Atlantique & la mer du Sud. Ce passage imaginaire devoit singulièrement abrégé la route des Espagnoles aux isles de l'Asie ; & Cortès vouloit que sa nation pût partager le riche commerce des épices que les Portugais faisoient exclusivement.

Dans cette opinion, il fit faire divers voyages, tant dans le golfe que dans la mer du sud, pour faire cette découverte qui lui tenoit tellement à cœur, qu'au bout de deux ans de recherches infructueuses, il croyoit encore à l'existence de ce passage, & qu'il écrivit à l'empereur Charles V, le 15 Octobre 1524, au sujet d'un nouvel armement qu'il venoit de faire : « Je fonde de très-grandes espérances sur » ces vaisseaux ; & je compte, avec l'aide » de Dieu, soumettre à Votre Majesté Im- » périale plus de royaumes & de domai- » nes qu'on n'en a jamais connu dans no- » tre nation. » Cet espoir ayant été frivole, après cinq ans de courses & de dépenses inutiles, Cortès, toujours préoccupé de l'existence d'un passage dans la mer du sud, résolut de le faire chercher plus au nord ; il s'y engagea même par un traité exprès avec l'empereur, dans le voyage qu'il fit en Espagne en 1528, où Charles lui conféra les plus grands hon-

neurs, avec le titre de Marquis de la vallée de Guaxaca, & la dignité de Capitaine général de la nouvelle Espagne & des provinces situées sur la côte de la mer du sud, en lui assignant, pour lui & ses héritiers, la douzième partie de ce qu'il découvreroit & pourroit conquérir.

— [1523.] —

Jean de Verrazano, Florentin, parcourut, en cette année, environ sept cents lieues de côtes de l'Amérique septentrionale, par l'ordre de François I; mais il ne fit que les reconnoître, sans pouvoir y faire aucun établissement, n'ayant que cinquante hommes d'équipage, & pour huit mois au plus de vivres. On a lieu de croire que dès l'an 1504, des Bretons & des Normands avoient découvert le Banc de Terre-Neuve, & que dès-lors même ils y pêchoient la morue. On verra dans le cours de cet ouvrage que cette découverte peut, avec beaucoup de vraisemblance, remonter bien plus haut qu'à cette époque.

Cette même année délivra Cortès de deux concurrents redoutables, & de deux cruels ennemis: François Garray, qui mourut à Mexico, & Diego Vélasquez, qui mourut à Cuba. Il lui en restoit un troisième, moins puissant, mais non moins dangereux pour lui que Vélasquez, &

dont il étoit trop éloigné alors pour être instruit de tout ce qu'il faisoit jouer de ressorts pour le perdre. Il se livra donc tout entier à régler l'administration de l'empire de Mexique, & à y établir la foi Catholique, qu'il regardoit comme le plus fort & le plus sûr lien pour unir les peuples conquis au gouvernement Espagnol.

Ce général étoit alors au plus haut période de la gloire où puisse parvenir un homme, aimé comme un pere des Mexicains, respecté des Espagnols, & de ses ennemis mêmes, comme le plus puissant & le meilleur des souverains; mais c'est le sort des choses de ce monde de décheoir, lorsqu'elles sont arrivées à leur point de perfection. Narvaez ne cessoit de crier à la cour d'Espagne contre les prétendues violences de Cortès, qu'il s'étoit attirées à lui-même, en refusant, par la plus condamnable des jaloufies, de devenir son coopérateur & le compagnon de sa gloire. Il eût succombé sous la calomnie, sans le duc de Béjar, son parent, qui eut le crédit de faire suspendre le jugement de la cour, jusqu'à ce qu'elle eût reçu des informations authentiques sur ce qui étoit imputé à Cortès par des personnes dont on pouvoit d'autant plus raisonnablement suspecter le témoignage, qu'on n'ignoroit pas la haine qu'elles lui portoient.

Cette même année encore fut achevée la ville de Panama, dans l'isthme de ce nom, sur la mer du sud, dont le gouverneur don Pedro Arias d'Avila avoit jetté les fondemens en 1518, en transportant en ce lieu la colonie établie par Balboa sur les rives du Darien. A peine cette colonie eut-elle pris quelque consistance, que le gouverneur songea à étendre la population du côté de Nicaragua. Herrera, l'un de ses principaux officiers, & l'un des historiens des conquêtes de la couronne d'Espagne dans le Nouveau-Monde, fut chargé d'aller solliciter des secours à Saint-Domingue pour l'entreprise projetée. Il trouva moyen d'intéresser au succès de ce projet un riche négociant d'Hispaniola, nommé Bazarro; mais, comme les préparatifs furent plus longs qu'il ne convenoit à l'impatience du gouverneur d'Avila, il donna la conduite de cette expédition à Fernand de Cordoue.

Herrera & Bazarro virent avec chagrin, à leur arrivée, les nouvelles dispositions du gouverneur de Panama. Celui-ci, pour les appaiser, leur permit de continuer les découvertes sur la mer du sud. Bazarro, ne trouvant pas à Panama ce qu'il lui falloit pour son armement, repassa à Hispaniola pour y rassembler tout ce qu'il

jugéa nécessaire à l'expédition qu'il projettoit ; mais la mort le prévint & mit fin à des projets qui furent bientôt repris par l'homme le plus capable , par son courage & sa constance , de les mener à leur entière perfection.

Les nouvelles que la cour d'Espagne attendoit du Mexique , lui arriverent cette même année. Cortès , en politique habile , avoit eu l'adresse de soutenir le détail qu'il faisoit de son gouvernement, d'un présent de la valeur de soixante mille pistoles , avec un canon d'argent , piece qui parut aussi rare que précieuse. On imagine sans peine que le compte que rendoit Cortès , appuyé de présents aussi riches , indépendamment du quint du roi , ne pouvoit manquer d'être reçu favorablement ; & toutes ses opérations furent jugées être telles qu'on pouvoit les attendre du sujet le plus capable , le plus fidele & le plus affectionné. Tant que la joie qu'excita la vue des grandes richesses qu'il faisoit passer en Espagne se soutint , on n'osa révoquer en doute sa fidélité & son zele ; mais insensiblement la calomnie reprit le dessus , les services & les présents furent oubliés ; & l'on fit en Espagne l'injure de nommer des commissaires au conquérant & au pere du Mexique , à un héros qui

venoit d'ajouter aux États de ses maîtres, un empire infiniment plus riche & plus grand que le leur.

Le conseil impérial nomma un juge souverain du Mexique, avec ordre d'inspecter la conduite du général. Ce nouveau magistrat mourut peu de temps après son arrivée. Le bachelier Daguilar, nommé son assistant, prenoit déjà des mesures fort propres à chagriner Cortès, si la mort n'eût délivré ce général des persécutions que l'autre lui suscitoit déjà. Alonze d'Esdrada, nommé par Daguilar pour lui succéder, selon les pouvoirs qu'il en avoit reçus de l'empereur, prit tout-à-fait l'esprit de son prédécesseur; & ses procédés à l'égard de Cortès devinrent d'une violence si révoltante, que les Indiens & les Espagnols même lui offrirent de le défaire de ce nouveau président. Heureusement pour Cortès & le président, la cour ayant nommé un évêque pour la ville de Tlascalala, le prélat, conciliant & amateur de l'ordre & de la paix, vint à bout de calmer les violences du président, & de pacifier tout.

Ce fut encore dans le courant de cette même année (1528) que Pizarre & Almagro s'offrirent à d'Avila pour succéder aux projets de Bazarro & d'Herrera: ce gouverneur accepta leurs offres, & leur donna commission à cet effet.

Ces deux hommes proposèrent à un troisième, qui étoit un ecclésiastique fort riche, nommé Fernand de Luques, d'entrer dans le projet, ce qu'il accepta. Ces trois hommes firent un traité de société, dont les principaux articles furent, que Pizarre ayant beaucoup voyagé & combattu toute sa vie, étant par conséquent le plus propre à suivre l'expédition, auroit le commandement des forces : Almagro devoit être chargé de suivre les détails de l'armement, & des provisions de guerre & de bouche; & Fernand de Luques ne pouvant, par état, contribuer en rien autre chose que de ses moyens dans ce projet devoit y employer ses fonds. La colonie de Panama fut extrêmement étonnée qu'une société de trois personnes seulement entreprît une expédition de cette nature, qui sembloit exiger les moyens les plus puissants : on regardoit ce projet comme une folie; mais le courage, l'industrie & la constance de Pizarre triomphèrent enfin de tous les obstacles, & consommèrent cette entreprise, la plus brillante de toutes, si la conquête du Mexique ne l'eût précédée, & n'eût montré la possibilité de l'exécution.

[1524.]

Ce nouveau conquérant, le rival de

gloire de Fernand Cortès, partit de Panama vers la mi-Novembre de cette année, avec deux vaisseaux seulement & deux canots. Nous avons vu ci-dessus, à l'an 1512, que la découverte du Pérou fut la suite d'une dispute d'avarice entre les Castillans conduits par Vasco Nunès de Balboa, pour le partage des présents que leur faisoit le Cacique Cureta; mais ce Balboa, avec tous les talents qui font les héros, n'eut ni le temps ni les moyens de suivre l'exécution des grandes idées que lui avoit fait concevoir la découverte de la mer du sud. Son successeur & son bourreau, qui n'avoit que la basse jalousie du commandement, sans aucune des vertus qu'il eût fallu avoir dans sa place, ne contribua à la découverte du Pérou, que de sa simple permission; & il étoit réservé à deux soldats d'une naissance équivoque & sans éducation, & à un prêtre avare, de faire cette importante conquête.

François Pizarre, le plus connu des trois, étoit fils naturel d'un gentilhomme de l'Estramadoure. Appliqué dès son enfance à la garde des troupeaux, il n'apprit pas même à lire. Son caractère ardent lui fit quitter de bonne heure une occupation si tranquille pour courir le monde; & il saisit avidement l'occasion de passer en Amérique. Il fut dès-lors de toutes les

expéditions, & se distingua par-tout. Son génie suppléant aux lumieres acquises, il prit des hommes & des affaires des connoissances suffisantes pour s'élever à tout ce que les gens bien nés acquierent tout d'un coup par le seul titre de la naissance.

Diegue Almagro, d'une naissance aussi équivoque, mais d'un courage éprouvé, vieilli dans les camps, patient, infatigable; Fernand de Luques, prêtre avide & extraordinairement enrichi: tels furent ces trois associés qui jurèrent de mettre en société tout ce qu'ils avoient de biens, de partager également le bénéfice de l'expédition, & de se garder une fidélité inviolable: traité qui fut scellé par le partage des especes eucharistiques consacrées par le prêtre, qui, après en avoir consommé une partie, partagea le reste à ses deux associés.

La petite escadre de Pizarre prend la route de Taboga, passe de-là aux isles des Perles pour y faire de l'eau, du bois & du fourrage pour ses chevaux; &, se portant à douze lieues plus avant, elle prit terre à une côte pour trouver le Cacique de la province: mais les habitants ayant fui à son approche, Pizarre ne trouva que quelques bourgades abandonnées, dont on avoit emporté les vivres. Craignant d'en manquer en s'avancant davantage dans le

le pays , il regagna ses vaisseaux ; & , portant au sud , il rangea la côte de plus près qu'il lui fut possible. Mais les vivres diminuant , malgré l'économie avec laquelle la distribution s'en faisoit , il fut obligé de prendre terre une seconde fois , & fut trop heureux de trouver quelque peu de poissons & des boutons de palmier , dont ses gens & lui-même furent obligés de vivre. Cette mauvaise nourriture exténuant l'équipage , Pizarre fit partir un de ses vaisseaux pour prendre de nouvelles provisions aux isles des Perles. Par un hasard heureux , on découvrit , à quelque distance du camp , des cocotiers qui devinrent une ressource bien précieuse pour lui , dans la circonstance critique où il se trouvoit.

On a vu ci-devant que François I^{er} , ayant envoyé le Florentin Verrazano à la découverte des terres dans l'Amérique , ce navigateur découvrit Terre-Neuve. Vers le même temps , Jean Cabot , chargé de pareille commission par Henri VII , roi d'Angleterre , fit la même découverte. Mais si la première prise de possession fait titre , les François y ont un droit plus fondé que leurs rivaux ; car des pêcheurs Bretons & Normands y firent dès-lors des établissemens. Les Anglois n'en conviennent point , s'autorisant d'une patente de

Henri VII, qui autorise Jean Cabot à aller, sous pavillon Anglois, chercher de nouvelles terres. Cette patente, à la date du 5 Mars 1496, est d'autant plus suspecte de fausseté, qu'à peine alors avoit-on en Europe des nouvelles certaines du Nouveau-Monde, ou plutôt, qu'à cette époque on ne sçavoit encore rien de l'existence d'un nouveau continent.

Sous le regne de Henri VIII, on ne sçait pas précisément en quelle année, Thorn & Elliot firent un voyage à Terre-Neuve dans des vues de commerce, & un Anglois nommé Hore entreprit d'y fonder une colonie; mais la disette de vivres y fit périr presque tout son monde.

Ces diverses tentatives n'avoient eu d'abord pour objet que de faire le commerce des pelleteries avec les naturels du pays; mais les difficultés qui accompagnoient le trafic, & le peu de profit qu'en tirèrent les aventuriers dont on vient de parler, les y firent renoncer, & en dégoûtèrent leurs compatriotes, qui cessèrent de fréquenter cette île.

Les François & les Portugais, qui y avoient remarqué un objet de trafic bien plus lucratif que la traite des pelleteries, profiterent de la négligence & du défaut d'observations des Anglois; &, sans perdre de vue le commerce des fourrures, ils

s'adonnerent à la pêche, à laquelle l'abondance du poisson qui se trouvoit dans ces parages les invitoit puissamment; & ce ne fut que long-temps après, que le bénéfice qu'ils y faisoient fut découvert par les Anglois, & devint pour eux un motif de se mettre en état de le partager au moins s'ils ne pouvoient se l'approprier.

Cette isle, qui n'est séparée du continent que par un détroit de même largeur à peu près que celui appellé le Pas de Calais, c'est-à-dire d'environ sept lieues, peut avoir trois cents lieues de tour. Elle gît entre les quarante-fix & demi, & cinquante-un & demi degrés de latitude nord. On peut y passer de l'Angleterre, dont elle n'est éloignée que de six cents lieues, en vingt jours: on a même vu des traversées beaucoup plus courtes. Le marquis de la Roche, lieutenant général du Canada pour le roi de France, cherchant un port commode sur les côtes de l'Acadie pour y former un établissement, fut surpris, étant à l'isle de Sable, par un vent si violent, qu'il fut porté malgré lui en France en moins de douze jours. Cette isle a des havres sûrs & commodes, où les vaisseaux qui vont à la Virginie, à la nouvelle Angleterre & aux Bermudes, peuvent relâcher en cas d'accidents.

Les relateurs ne sont pas d'accord sur

la qualité de son sol. Les uns le disent fertile ; d'autres prétendent que cette isle n'est qu'un rocher stérile : les uns & les autres se trompent. Le ciel embrumé de cette isle est défavorable à la maturité de plusieurs especes de nos plantes usuelles ; mais beaucoup y réussissent assez bien ; & la preuve que le sol est bon , c'est que tout l'intérieur de l'isle est garni des bois les plus vigoureux. On y trouve d'ailleurs une multitude étonnante de daims, de lions, de renards, d'écureuils, de loups, d'ours, de loutres & de castors ; & la stérilité qu'on reproche à l'isle de Terre-Neuve est plus l'effet de la négligence de ses habitants, que de toute autre cause physique. Les colons gagnant plus l'été à la pêche qu'à la culture des terres, négligent celle-ci pour l'autre, & préfèrent les endroits pierreux & les greves aux terres du meilleur rapport, comme plus propres pour faire sécher leur poisson.

A peine le Mexique étoit soumis, qu'Alvarado, l'un des lieutenants de Cortès, fut chargé par lui d'aller soumettre la province de Guatimala, qui fait actuellement l'une des plus grandes de la Nouvelle-Espagne. Cet officier y bâtit plusieurs villes, & entr'autres Guatimala, qui prit le nom de la province, & qui en devint la capitale & le siege d'une Audience royale.

L'endroit où elle est située est l'un des plus fertiles du Nouveau-Monde : l'air y est sain, le climat tempéré ; il produit le meilleur indigo de l'Amérique. La valeur des productions de ce pays, jointe à celle des Honduras, fait une valeur de six millions. L'Yucatan, péninsule entre les golfes de Campêche & de Honduras, produit le bois de Campêche, dont tout le monde connoît les propriétés pour les teintures en noir & violet.

✿ [1525.] ✿

Cependant le vaisseau détaché de la petite flotte de Pizarre reparut, & sa vue ranima plusieurs malades qui avoient le plus grand besoin de rafraîchissements. Pizarre, dans l'absence de ce navire, avoit perdu vingt-sept hommes ; une meilleure nourriture sauva le reste. Tous se trouvant rétablis, Pizarre continua sa route, & débarqua dans un canton si humide, que les habits des Espagnols y pourrirent en moins de rien. Ce chef y fit peu de séjour, & fut prendre terre plus haut. Les Espagnols ayant apperçu un chemin frayé, ils le suivirent ; & ce chemin les conduisit à une bourgade abandonnée. Ils y trouverent cependant du maïs ; mais des lambeaux de cadavres humains, qui leur parurent les restes d'un festin de Cannibales, & leur firent

voir qu'ils étoient chez un peuple anthropophage. Rien ne les engageant à séjourner dans cet endroit, ils s'en retournerent; mais ayant manqué le chemin qui les avoit conduits à cette bourgade, ils en prirent un autre qui aboutissoit à un canton dont les habitants les reçurent les armes à la main, & les forcerent de se retirer.

Pizarre appella cette nation *Pueblo Quemado*, Peuple Brûlé. Almagro son collègue, en le cherchant, vint aborder au même canton, où il reçut le même accueil; mais il ne s'en tira pas avec le même bonheur, car il y perdit quelque monde & un œil. Il retourna de-là à l'isle des Perles, où ayant appris que Pizarre étoit à Chin-cama, il se hâta de l'y aller joindre, & lui causa la plus grande joie par son arrivée. Ils recommencerent à courir sur nouveaux frais: mais les obstacles sembloient se multiplier sous leurs pas; ils eurent à combattre les courants, les Indiens & la faim: ils perdirent beaucoup de monde; mais quatre-vingts hommes de recrue & des provisions nouvelles fournirent à Pizarre les moyens de pousser jusqu'à Catemala.

Trop foible pour résister à une multitude d'Indiens qui le pressoient sans relâche, il se rendit à la petite isle *del Gallo*, d'où il

envoya de nouveau son collègue à Panama pour se procurer quelques secours.

En cette année (1525) Diaz de Solis découvrit au Brésil la baie de Rio Janeiro ; mais on n'y forma point d'établissement : ce ne fut que lorsque la couronne de Portugal apprit par l'expérience l'importance de sa découverte, qu'elle sentit celle de s'y établir solidement. En cette même année fut découverte dans la mer du sud, à 14 degrés latitude nord, & environ 158 degrés longitude orientale de Paris, l'île de Saint-Barthelemi, par Alphonse de Salazar, Espagnol.

En cette même année Garcie de Loyla fit un voyage au détroit de Magellan, & il le passa. Sa navigation enrichit de remarques intéressantes, les nouvelles découvertes de son précurseur.

Almagro, à son retour à Panama, apprit que Pedrarias, ou Pedro Arias d'Avila, avoit été remplacé par Pedro de Los-rios. La crainte que ce nouveau gouverneur ne fût pas, par rapport à leur entreprise, dans les mêmes dispositions que son prédécesseur, l'empêcha de lui exposer le sujet de sa mission. Sa crainte n'étoit en effet que trop fondée ; car non-seulement le nouveau gouverneur s'opposa à ce qu'il fût fait de nouvelles levées, mais il permit même à tous ceux qui se trouvoient en-

gagés sous Pizarre, tant officiers que soldats, de revenir à Panama, s'ils le jugeoient à propos. On imagina bien que des gens qui s'étoient engagés dans l'expédition la plus périlleuse, & qui avoient déjà plus d'une fois fait solliciter leur rappel, s'empresserent de profiter de la permission qui leur avoit été donnée. Tous, sauf douze hommes qui ne voulurent point abandonner leur général, déserterent les drapeaux de Pizarre. Celui-ci, sensible à leur attachement, leur promit la plus grande part au butin qu'ils pourroient faire, comme ils lui jurèrent de leur côté de mourir avec lui plutôt que de le quitter.

Pizarre passa avec eux, de l'isle del Gallo, dans une autre qu'il appella Gorgone. La faim l'y réduisit, lui & son équipage, à vivre de couleuvres & d'autres reptiles. Al-margo leur rapporta des vivres; mais il ne leur amena aucun autre secours. Enfin, après trois ans de courses infiniment pénibles, & qui le ruinerent lui-même & ses associés, il revint à Panama, aussi dénué qu'il l'étoit à son départ d'Europe pour le Nouveau-Monde; mais, ne désespérant point de sa fortune, il se détermina à repasser en Espagne, pour y implorer la protection de l'empereur.

Il fut assez heureux pour arriver jusqu'à ce prince, à qui il rendit le compte le

plus détaillé de ses voyages, de ses découvertes, de ses projets, & de l'espoir qu'il en concevoit pour les suites, s'il plairoit à Sa Majesté de lui accorder le gouvernement du Pérou & des pays qu'il pourroit conquérir, avec le titre d'Adelantade du Pérou. L'empereur, à qui les graces de cette espece ne coûtoient rien, les lui accorda aux conditions ordinaires; mais sans vouloir contribuer en rien aux frais de l'expédition. Pizarre, satisfait des pouvoirs qu'il avoit obtenus, repasse au Nouveau-Monde, emmenant avec lui deux de ses freres. Almagro, qui avoit partagé les périls & les frais de l'expédition précédente, fut assez mécontent de n'avoir été aucunement compris dans les dignités accordées à son collegue; mais celui-ci sçut le radoucir en lui promettant de lui céder la charge d'Adelantade, & de faire confirmer cette cession par le conseil d'Espagne. Cette promesse les réconcilia, & ils commencerent à prendre de concert toutes les mesures que les circonstances purent leur permettre pour profiter de la concession impériale; mais ce ne fut que vers la fin de l'année 1530 qu'ils se virent en état d'entreprendre quelque chose.

✿ [1526.] ✿

Sébastien Cabot, qui, comme nous l'a-

vons vu ci-dessus , étoit allé porter ses talents en Espagne , fut choisi pour commander un armement que la cour fit en cette année. Ce navigateur, se dirigeant sur les Mémoires de Diaz de Solis , arriva à l'embouchure de la riviere de la Plata. Il remonta ce fleuve , & bâtit un fort à l'entrée de la riviere de Riotercero. Nuno de Lara eut le commandement de ce fort ; mais il ne put le garder long-temps. Nous nous dispenserons de rapporter les prodiges dont, selon les histoires Espagnoles, furent marqués tous les événements qui suivirent cet établissement ; nos lecteurs n'y croiroient pas. Cette raison suffit pour nous dispenser de prendre cette peine.

Alvar de Saavedra découvrit, en cette année , entre le 9^e & le 11^e parallele nord dans la mer du Sud , un groupe d'isles qu'il nomma *Isles des Rois*. Il fut le premier qui eut connoissance de la nouvelle Guinée , de la terre des Papoux , & d'une autre suite d'isles basses.

❧ [1527.] ❧

Jean Bermudès , Espagnol , découvre à la côte de l'Amérique septentrionale , à trois cents lieues au nord des Antilles , le petit Archipel qui de son nom fut appelé les Bermudes. Les Anglois s'y établirent depuis. En cette même année Hé-

rédia arrive au golphe de Darien, avec des forces suffisantes pour repousser les Sauvages de cette côte; ce qu'il fit, & fonda la ville de Carthagene, qu'il peupla. Elle est devenue l'un des plus considérables établissemens que les Espagnols aient au Nouveau-Monde; & qui seroit encore le plus digne d'être recherché, sans l'insalubrité du climat où cette ville a été bâtie.

[1528.]

En cette année, Cortès équipa plusieurs vaisseaux pour faire des découvertes dans la mer du Sud, & pour reconnoître les Moluques, dont il vouloit tirer les épiceries; mais l'entreprise fut malheureuse; une partie des équipages périt par les maladies; le reste tomba entre les mains des Portugais, & fut emmené prisonnier à Malaca.

Les calomnies de Narvaez & de ses partisans se renouvelloient avec plus de force que précédemment, & elles commençoient à faire impression, lorsque Cortès, sur les pressantes sollicitations du cardinal Loaisa, confesseur de l'empereur, résolut de passer en Espagne. Sa présence, le compte qu'il rendit au gouvernement de ses opérations dans le Mexique, & plus que tout cela les richesses qu'il en rap-

porta, dissipèrent ce nouvel orage. L'empereur le combla de caresses & de distinctions. On établit cependant en son absence une cour souveraine à Mexico, dont le président Nuno de Guzman fit citer Cortès, & à défaut de comparoître, il fit saisir tous ses biens. L'empereur, informé de la violence & de l'injustice de cette procédure, ôta au président sa charge, qui fut donnée à Mendoza. Celui-ci rétablit Cortès dans tous ses droits, fit arrêter Guzman, & l'envoya prisonnier en Espagne.

[1529.]

Dans le séjour que fit Cortès en Espagne, il épousa dona Juana de Zuniga, & retourna avec elle au Mexique. Il y fut reçu avec tant de joie & des marques si éclatantes de satisfaction, tant de la part des Indiens que de celle des Espagnols même, que la chancellerie de Mexico en prit de l'ombrage. On l'obligea de faire enregistrer ses patentes de capitaine général. On lui fit défenses d'entrer dans la ville; & les Indiens, profitant des divisions qu'ils voyoient régner entre les chefs du gouvernement, conçurent le projet de secouer le joug, & de reprendre leur liberté. Le soulèvement éclata par le meurtre de plus de deux cents Espagnols qui furent massacrés en deux jours. La révolte alloit devenir générale,

lorsque l'archevêque de Mexico fit entendre aux membres de la chancellerie que leurs divisions alloient ruiner l'empire des Espagnols, & que Cortès étoit le seul qui pût étouffer la rébellion qui menaçoit d'ôter à l'Espagne tout le fruit d'une conquête aussi importante. La chancellerie sentit le poids des raisons de ce prélat; & Cortès fut rappelé à Mexico, où l'ascendant qu'il avoit sur les Indiens, & l'exemple qu'il fit faire des plus échauffés d'entre les rebelles, rétablirent le calme.

— [1530.] —

Depuis le retour de Pizarre à Panama en 1526, jusqu'à la présente époque, lui & Almagro s'étoient donnés des peines incroyables pour reprendre la trace des projets entamés en 1523; mais, quelques efforts qu'ils eussent faits pendant plus de trois ans, ils n'avoient pu venir à bout de se procurer les moyens de recommencer leurs courses & de faire de nouvelles découvertes. Ponce de Léon, ce même aventurier à qui la cour d'Espagne dut en 1512 la découverte de la Floride, & une reconnaissance exacte du canal de Bahama, leur fournit, en attendant mieux, un vaisseau; mais ils eurent encore une peine infinie à trouver du monde pour former leur équipage, & faire quelques troupes

de débarquement. Le malheureux succès des premières entreprises dégoûtoit tout le monde ; & peu de personnes avoient assez de résolution pour vouloir courir les risques d'une nouvelle expédition , après le récit qui avoit été fait à Panama des misères , excessives à la vérité , qu'avoient essuyées ceux qui avoient été de la précédente , cependant il s'en trouva.

[1531.]

Pizarre met à la voile avec le seul vaisseau que lui avoit fourni Ponce de Léon. Almagro , de son côté , se donna tant de mouvement , qu'il parvint à équiper deux autres navires , avec lesquels il suivit de près son associé. Pizarre comptoit prendre terre à Tumbez , & il se vit obligé de débarquer beaucoup en-deçà. La marche qu'il lui fallut faire ensuite par les terres , se trouvant coupée par une infinité de rivières qu'il étoit forcé de passer à la nage , devint par-là extrêmement pénible ; mais plein de son projet , rien n'étoit capable de le rebuter. Ses gens , encouragés par son exemple , triomphèrent de tous les obstacles que leur opposoit la nature du pays qu'ils avoient à traverser. Enfin ils arrivèrent à Coaque , où Pizarre trouva des vivres en abondance , & de quoi charger d'or deux navires , qu'il fit partir après sa

jonction avec Almagro, & dont il envoya l'un à Panama, & l'autre à Nicaragua.

Ce précieux butin étoit bien capable de faire revenir de leurs préventions ceux qui avoient traité de folie l'entreprise de Pizarre. La prétendue chimere s'évanouit à l'aspect de richesses aussi considérables : les capitaines Becalcazar & Jean Forèz lui armèrent bientôt de nouveaux renforts. Pizarre se porta de Coaque à Puna, où les Indiens le reçurent avec toutes les apparences de l'amitié ; mais il ne tarda pas à s'appercevoir que ces beaux semblants cachotent des perfidies. En effet, il éventa un complot qu'ils avoient fait d'endormir les Espagnols par les apparences d'une sincère amitié, & de les massacrer. Il les en punit, en remportant sur eux la victoire la plus complete.

Il chercha à tirer parti de sa victoire, en rendant au Cacique de Tumbez six cents prisonniers que ceux de Puna avoient faits sur sa nation ; il envoya, avec ces prisonniers, trois de ses Espagnols qu'il chargea de présents pour le Cacique ; mais, par la plus horrible des ingrattitudes (si la crainte de tomber sous le joug de maîtres impitoyables comme les Espagnols ne l'eût en quelque sorte justifiée) ces trois députés furent sacrifiés aux idoles du pays. Pizarre, outré de cette perfidie, sçut s'en

venger de façon à effrayer quiconque seroit tenté d'en user de la même manière avec ceux qu'il chargeoit de ses ordres.

Il partit de Puna pour Tumbez ; & , dissimulant à son arrivée les sujets fondés de mécontentemens qu'il avoit contre le Cacique du pays , il lui fit toutes les avances possibles pour gagner son amitié. Ce barbare , dédaignant les avances du général Espagnol , & ne les payant que par des marques de haine & de mépris , Pizarre l'attaque & le défait à plate-couture , & venge pendant quinze jours la mort de ses trois Espagnols , en mettant toute la province de Tumbez à feu & à sang.

Le Cacique , effrayé à son tour d'une vengeance si terrible , vient en suppliant implorer la clémence du vainqueur , & achete la paix à force d'or & d'argent. Pizarre , après cette exécution sanglante , laissa quelques-uns des siens dans le pays pour le contenir dans le devoir , & se porta trente lieues plus avant avec le reste de son armée , où il trouva des Caciques mieux intentionnés , dont il cultiva précieusement les bonnes dispositions , & celles où ils paroissoient être de vivre bien avec les Espagnols , pour attirer à son parti ces derniers par la confiance , après avoir effrayé les autres par la terreur.

Arrivé à Payta il y trouva un port com-
mode,

mode, & fit le projet d'y former un établissement. Pour cet effet, il rappella de Tumbez ceux de ses gens qu'il y avoit laissés, & sur le champ il fit travailler à s'y établir. Pendant qu'on étoit occupé de ce projet, le général Espagnol reçut une députation de chacun des deux Incas, freres & souverains du Pérou, qui étoient alors en guerre pour la succession du feu Inca leur pere, Huyana-Capac.

Cet Inca descendoit de Manco-Capac, & de Mama-Ocello-Huaco sa femme, fondateurs de l'empire du Pérou, si l'on en croit les Espagnols, qui prétendent aussi que cet empire, à l'époque de la conquête, étoit policé depuis près de quatre siècles. Quoï qu'il en soit de cette conjecture, qui ne pourroit être regardée comme un fait, qu'autant que des monuments historiques ou une tradition bien conservée en établiroit la vérité, l'empire des Incas avoit prospéré sous onze souverains descendants de Manco-Capac, qui s'étoient dit enfants du soleil. Ces souverains avoient tous été humains & justes.

Huyana-Capac, le onzieme de ces Incas, s'étant emparé de Quito, épousa, pour légitimer sa possession, l'héritiere unique du roi détrôné, dont il avoit eu un fils nommé Atahualpa ou Atabalipa, comme il en avoit eu d'une premiere femme, un autre nommé

Huascar. Parmi les auteurs Espagnols qui ont écrit l'histoire du Pérou, les uns disent que l'Inca Huyana-Capac, pour prévenir toute espece de division entre ses deux fils, avoit partagé ses Etats entr'eux; qu'il avoit donné à l'ainé Huascar le patrimoine de ses peres, l'empire de Cuzco; & le royaume conquis, celui de Quito, à Atabalipa son second fils, comme étant l'héritage de sa mere.

Que ces deux princes avoient vécu en assez bonne intelligence l'espace de quatre à cinq ans; mais qu'Huascar, craignant que son frere ne devînt assez puissant pour lui donner de l'inquiétude, avoit cherché à prévenir l'effet de ses craintes, en l'attirant à sa cour, avec le dessein de s'en défaire sans risques. Qu'Atabalipa soupçonant les intentions de son ainé, qui se découvrirent trop clairement par la chaleur avec laquelle il le pressoit de lui donner la satisfaction de venir à sa cour, promit de s'y rendre; mais en prenant un délai assez long pour se donner le temps de former dans le plus grand secret une armée en état de le défendre contre les entreprises de son frere, & d'entreprendre même sur lui si ses soupçons se vérifioient.

Que, dès qu'il jugea ses forces suffisantes pour n'avoir rien à craindre des desseins d'Huascar, il prit la route de Cuzco.

Soit qu'Huascar ne fût pas aimé, ou que l'amour de la nouveauté fît son effet ordinaire sur les esprits, l'armée dont Atabalipa se faisoit accompagner grossit tellement dans la route, qu'elle donna à ce jeune prince l'idée de déposséder son aîné. Celui-ci surpris, fut vaincu de prime abord; & le vainqueur poursuivit si chaudement ses avantages, qu'il se rendit maître d'Huascar & de tout l'empire du Pérou. Cet usurpateur usa de sa victoire avec la dernière inhumanité. Il fit égorger, disent les Espagnols, tous les princes de la maison des Incas, avec leurs femmes & leurs enfants. Cependant il n'osa attenter d'abord à la vie d'Huascar; mais, pour préparer les esprits sur le sort qu'il lui destinoit, il fit répandre sur le compte de son malheureux frere une fable que l'ignorance des Péruviens leur fit adopter avidement dans le temps comme une vérité, si toutefois on peut donner quelque croyance au récit des Espagnols, qui, dans tout ce qu'ils ont écrit sur les pays conquis, semblent avoir pris à tâche de calomnier les peuples qu'ils ont opprimés. Mais ici la contradiction est si palpable, qu'il n'est pas possible de ne pas appercevoir la fausseté des narrateurs.

Atahualpa ou Atabalipa, disent ces historiens, craignant que les sujets de l'Inca

son frere ne tentassent de le lui enlever, fit publier que le Soleil, leur pere commun, irrité de la barbarie avec laquelle Huascar l'avoit fait enfermer dans une étroite prison, l'avoit changé en couleuvre pour lui procurer la liberté; & lui avoit ensuite ordonné de punir l'Inca de Cuzco de toutes ses perfidies. Les sujets d'Huascar, qui lui étoient demeurés fideles, députerent à Pizarre pour le prier de les assister à délivrer leur souverain; tandis qu'Atabalipa songeoit de son côté à prévenir aussi ce général en sa faveur.

Pizarre reçut à sa nouvelle ville, qu'il avoit nommée Saint-Michel, les députés des deux Incas; mais il ne donna de réponses positives ni aux uns, ni aux autres; &, avant de prendre parti dans la querelle des deux princes, il se hâta de mettre sa colonie en état de défense. Quand il eut pourvu à sa sûreté, il prit avec une partie de ses troupes la route de Cassalmaca, où on lui avoit dit que l'Inca Atabalipa devoit se trouver pour converser avec lui.

Si l'on en croit les historiens Espagnols, l'armée de Pizarre eut beaucoup à souffrir pour traverser des déserts brûlants qu'ils étoient obligés de passer pour se rendre à leur destination; mais, ces obstacles franchis, ils arriverent dans la province de

Motupa, où ils trouverent des lieux habités, & tous les besoins de la vie en abondance. De-là ils se rendirent à une montagne où ils trouverent un envoyé d'Atabalipa, nommé Titu-Ouachi, frere de l'empereur. Cet envoyé présenta à Pizarre des brodequins très-riches & des brasselets d'or, en l'avertissant de s'en parer lorsqu'il paroîtroit devant l'empereur, pour qu'il en pût être reconnu comme le chef des étrangers avec lesquels il desiroit faire alliance.

Titu-Ouachi fit entendre à Pizarre que le prince son frere regardoit les Espagnols comme ses parents & ses amis. Il fit aux principaux de l'armée, & même à tout le monde que Pizarre avoit avec lui, des présents d'une si grande valeur, que la majeure partie d'entr'eux pensa qu'un prince qui prodiguoit ainsi les choses les plus précieuses, devoit avoir des trésors inépuisables. D'autres craignoient que cette excessive profusion ne cachât quelques pièges; mais le général, sans discuter l'opinion des uns & des autres, & sans s'en embarrasser, se porta en avant sur Cassalmaca, où l'Inca devoit se trouver. Les Indiens qui étoient sur son passage avoient ordre de lui fournir tout ce dont l'armée Espagnole auroit besoin: en effet, on lui donna avec profusion tout ce qu'elle demanda.

Pizarre voulant répondre aux avances de l'Inca Atabalipa par une autre députation, se fit devancer par Fernand Pizarre son frere, & Fernand Soto. L'Inca n'étoit point à Cassalmaca, mais dans le voisinage de ce lieu, où, selon les historiens Espagnols, il s'occupoit du soin d'affermir sa domination usurpée par tant de meurtres, que les Péruviens sentirent qu'ils alloient tomber au pouvoir, non d'un maître tel que ceux qui les avoient si sagement gouvernés jusqu'alors, mais d'un tyran cruel qui se joueroit de leurs fortunes & de leurs vies. On voit de reste que, dans le portrait qu'ils font de ce prince, ils cherchent à justifier d'avance la barbarie horrible avec lequel ils le traiterent; mais que leur avoient fait les malheureux Péruviens, pour les traiter infiniment plus cruellement que n'eût fait leur prince, quelque cruel qu'ils veuillent le supposer?

Le deux députés ne virent point Atabalipa; ils furent reçus à Cassalmaca par le Curaca ou seigneur du lieu, qui, conformément aux ordres de l'Inca, leur fit les plus grands honneurs. Le lendemain un officier, à la tête d'un détachement de troupes Péruviennes, vint les prendre pour les conduire au lieu où étoit le monarque Péruvien. Les deux envoyés furent éblouis des richesses qui se présentèrent à eux au

moment où ils furent admis à l'audience de l'Inca.

Ce prince les attendoit sur un siege d'or massif. Il les embrassa en prononçant quelques phrases de félicitation. On leur présenta des sieges d'or; & des princesses leur offrirent, dans des vases de pareille matiere, des liqueurs rafraîchissantes: après quoi ils firent à Atabalipa une harangue, dont le principal motif fut de lui dire qu'ils étoient envoyés par le pape & l'empereur pour l'instruire lui-même & ses sujets de la véritable religion, & dissiper chez eux les ténèbres de l'idolatrie. Les Espagnols prétendent que l'interprete rendit mal le sens des harangueurs, puisque le prince repliqua à leur discours, qu'il prioit leur général de traiter ses sujets avec humanité.

Fernand Pizarre & Soto se retirerent enchantés de l'accueil du prince & de sa magnificence. Sur le récit qu'ils en firent à Pizarre, celui-ci se mit en marche pour aller à la rencontre du roi: un religieux Dominicain, nommé Vincent Valverdé, l'accompagnoit. Ce religieux s'avança, dit-on, avec le gouverneur Espagnol, pour haranguer le monarque. Son discours rouloit principalement sur la religion, qu'on conseilloit à l'empereur d'embrasser. La

difficulté de la matiere & l'ignorance de l'interprete furent causes de la catastrophe affreuse qui suivit cette entrevue. Le prince, trompé, dit-on, par une fausse intreprétation, répondit avec hauteur au discours du Dominicain. D'autre côté, les troupes de Pizarre, cachées derriere des murs, & s'ennuyant dans leur poste, parurent tout-à-coup.

L'effroi qui s'ensuivit de cette subite apparition fit que les Péruviens, craignant qu'on n'attentât à la personne de leur empereur & à leurs vies, se mirent en défense, malgré les ordres du monarque qui leur défendoit d'offenser ces étrangers. Le religieux, appréhendant que l'impétuosité des Espagnols ne donnât de nouvelles inquiétudes à l'Inca, courut à eux pour les arrêter. Ceux-ci qui crurent leur général en péril, & que Valverdé venoit implorer leur assistance, fondent comme des furieux sur les Péruviens, qui, au lieu d'écraser un ennemi foible, se contenterent d'entourer le monarque pour le garantir. Ce mal-entendu produisit les effets les plus funestes. Pizarre, soit à dessein, soit par l'effet des circonstances, se fit jour jusqu'à Atabalipa, le saisit, l'enleva du milieu de ses sujets, & en fit son prisonnier.

Il ne faut que suivre cette narration, & examiner les contradictions dont elle est remplie, pour en démêler la fausseté ; mais malgré les couleurs qu'on a tâché de donner à cette trame odieuse, il passe pour constant, d'après plusieurs mémoires authentiques, que Pizarre, aussitôt après la députation qui lui avoit été envoyée par Atabalipa, avoit arrangé son plan pour l'horrible catastrophe qui eut lieu.

Nous avons vu ci-dessus que les troubles du Pérou n'étoient point calmés quand les Espagnols y arriverent. Huascar, empereur de Cuzco, étoit au pouvoir de son frere, qui avoit eu de justes sujets de prendre les armes contre celui qui, malgré les dernières dispositions de leur pere commun, lui refusoit la part de l'héritage qui lui avoit été destinée, & qui lui appartenoit à d'autant plus juste titre, que c'étoit le patrimoine de sa mere.

Sa politique fut peut-être trop cruelle, après avoir massacré la plus grande partie de la famille royale des Incas, de faire étrangler son frere dans sa prison, en apprenant qu'il cherchoit à s'appuyer des Espagnols pour remonter sur son trône. Mais, pour justifier leurs atrocités, les Espagnols ont pu supposer des crimes à un prince dont ils se propoisoient de se défaire ; ce qu'ils ne croyoient pouvoir exé-

cuter avec quelque apparence de justice qu'en le faisant coupable.

Ce dont ils conviennent, c'est qu'ils furent accueillis & assistés avec affection & respect de la part des Péruviens, peuple simple & bon; que, loin de trouver aucun obstacle à leur marche depuis leur entrée dans le Pérou, jusqu'à la maison royale de Cassalmaca ou Caxomalca, le peuple leur marqua par-tout un respect égal & même au-dessus de celui qu'il accordoit à ses princes; que Pizarre lui-même, Fernand son frere & Soto furent comblés de présents, de caresses & de distinctions; quoique l'empereur n'eût point dissimulé que s'il avoit requis l'assistance de ces étrangers pour pacifier les troubles de son empire, il n'en desiroit pas moins qu'ils fortissent de ses Etats; & il avoit résolu de se concerter avec leur chef sur cet article dès la première entrevue. Il y a lieu de croire que ce fut ce qui hâta l'exécution sanglante de Cassalmaca, & que Pizarre profita de la sécurité de ce prince, pour ne pas manquer une occasion qu'il ne retrouveroit peut-être jamais si favorable.

Les troupes Espagnoles, selon les Espagnols eux-mêmes, étoient embusquées & toutes prêtes à combattre. Le Dominicain, dans son discours sur la religion, proposa à Atabalipa de se soumettre au roi d'Espa-

gne, à qui le pape avoit accordé l'empire de toute l'Amérique. Ce prince répond à une invitation si ridicule, que le pape est un extravagant s'il dispose de ce qui n'est pas à lui, & qu'il ne l'est pas moins de lui proposer de se soumettre à un prince dont il pourroit desirer l'amitié s'il le connoissoit, mais dont il ne veut point être le tributaire; qu'il ne quittera point le culte du Soleil qui ne meurt point, pour celui d'un Dieu mort sur une croix. Il demande à Valverdé quel garant il peut lui donner de la vérité de la religion qu'il lui annonce? Ce Dominicain lui présente son bréviaire, que l'Inca rejette avec mépris. Le zèle fanatique de ce moine prend feu sur cela, & il appelle ses sanguinaires satellites à la vengeance.

La vue de l'or qui leur inspiroit la soif du carnage, les précipite sur les Péruviens. Le bruit & l'effet du canon & de la mousqueterie, la vue des chevaux, tous ces objets nouveaux & terribles pour ce peuple ignorant, lui inspirent le plus grand effroi; il est vaincu du premier choc. Le carnage est affreux; & Vincent Valverdé, animant les bourreaux, les exhortoit à ne pas se servir du tranchant de leurs épées, mais de la pointe, pour faire des blessures plus profondes. Après cette boucherie exécrationnelle, les Espagnols

passerent la nuit qui suivit, à se livrer à tous les excès de la débauche.

Ruminagui, général d'Atabalipa, qui étoit à quelque distance de-là, voyant fuir les Péruviens, crut l'armée entière détruite, & gagna sur le champ le royaume de Quito avec le corps qu'il commandoit. Les Espagnols, maîtres de l'empereur, le conduisent à son palais, qu'ils pillent, & d'où ils enlèvent des trésors immenses.

|| Ce prince se voyant à la discrétion de ces étrangers aussi avides que sanguinaires, supplia Pizarre de le traiter avec douceur, ainsi que ses femmes & ses enfants, & lui promit, pour sa rançon & la leur, tout ce que la salle où ils étoient pourroit contenir d'or, jusqu'à la hauteur où son bras pourroit atteindre. La proposition fut acceptée, & pendant plusieurs jours on ne vit dans les campagnes que des malheureux Indiens courbés sous le poids des richesses qu'ils apportent au palais. Les Espagnols ne trouvant pas qu'on allât assez vite à leur gré, l'Inca dit à Pizarre que s'il vouloit envoyer à Cuzco des gens de confiance, il se convaincroit par leur rapport qu'il y avoit dans cette ville seule de quoi remplir ses engagements, & au-delà même de ce qu'il falloit; mais que la distance du lieu où ils étoient à la capitale étoit trop con-

fidérable, pour qu'on pût les remplir en aussi peu de temps que l'impatience de ses gens paroïssoit l'exiger.

Fernand Pizarre & Soto furent encore dépêchés par le gouverneur, pour vérifier à Cuzco même le dire d'Atabalipa, & ils y furent portés dans les litieres même du monarque. Par un hasard singulier, ils rencontrèrent en leur chemin le corps de troupes qui conduisoit le prince Huascar prisonnier à Atabalipa. Ce malheureux Inca ayant appris quels étoient ces étrangers qui voyageoient ainsi dans les litieres du roi de Quito son frere, desira de leur parler.

Ils s'arrêterent; & le prince Huascar, en leur remontrant ses droits, les pria d'engager leur général à lui faire justice de l'usurpateur qui le retenoit en son pouvoir, promettant de payer ce service de trois fois autant d'or que son frere en avoit pu promettre. Les députés, pour le tranquilliser, promirent de s'acquitter au plutôt de la commission dont il les chargeoit; mais ils n'en continuerent pas moins leur route vers Cuzco; & ceux qui étoient chargés de la garde d'Huascar eurent le temps d'informer Atabalipa de la demande & des offres de son frere.

Celui-ci, craignant qu'elles ne fussent capables de faire sur les Espagnols une im-

pression défavorable à ses intérêts , résolu de se délivrer de cette inquiétude en se défaisant de l'objet qui la caufoit. Mais, pour ne pas paroître en disposer arbitrairement , lorsque lui-même étoit soumis à un pouvoir étranger , il feignit d'avoir appris que les soldats qui gardoient l'Inca de Cuzco l'avoient tué par un zele inconsidéré pour ses intérêts. Pizarre , qui n'avoit aucune raison de suspecter la vérité de cette nouvelle , prit part aux regrets qu'Atabalipa témoignoit de cette mort , & entreprit de l'en consoler. Ce prince , voyant que cette fausse confiance lui avoit réussi , & que le général Espagnol ne sçavoit rien encore des offres de son ainé , envoya si secrettement des ordres de s'en défaire , qu'ils furent exécutés avant que Pizarre eût rien appris de ses intentions ; il ne les connut qu'au retour de son frere & de Soto. Comme on ne pouvoit que soupçonner Atabalipa de cette mort , le gouverneur eut soin de faire valoir cette circonstance lorsqu'il voulut le faire périr à son tour.

Pizarre avoit pour interprete un Indien nommé Philipillo , scélérat , dont le caractère n'avoit pu manquer d'empirer à l'école des horribles maîtres avec qui il avoit vécu. Ce Philipillo étant devenu amoureux d'une des femmes d'Atabalipa , fit tant

de rapports calomnieux des ménées de l'Inca pour massacrer des Espagnols, que Pizarre résolut de s'en défaire. Mais pour donner une apparence de justice à cet horrible attentat, il lui fit faire son procès. La mort d'Huascar, dont on l'accusa, fut le motif apparent de l'arrêt de mort que porta contre lui un tribunal aussi incompetent qu'inique, & Pizarre fit étrangler ce malheureux prince dans sa prison. Plusieurs de ses généraux refusèrent de se soumettre aux Espagnols, entr'autres Ruminagui & le général Quiezquiez. Ces deux hommes retarderent assez long-temps les progrès des Espagnols ; mais, ayant été vaincus par la suite, la liberté de leur patrie expira avec eux.

Quoique les Espagnols rejettent sur le hasard & les artifices de Philipillo, interprète de Pizarre, la mort des deux derniers souverains du Pérou, il y a lieu de croire que les richesses immenses que ce général & son collègue Almagro trouverent dans ce pays, précipiterent la perte de ces deux princes : elle seule en effet pouvoit les en rendre absolument maîtres, & les faire jouir plus à leur aise des trésors inépuisables qu'il contenoit.

[1532.]

L'opinion qu'on conçut alors des ri-

chesses de cet empire, rendit bientôt tous les Espagnols qui habitoient le Nouveau-Monde aussi ardents à partager cette riche proie, qu'on l'avoit été peu, dans le principe de l'entreprise, à s'y engager. Don Pedro Alvarado, gouverneur de Guatimala, fut l'un des plus empressés à vouloir partager le précieux butin que faisoit au Pérou l'armée de Pizarre.

Il eut l'adresse de se rendre maître de deux vaisseaux qu'on envoyoit au gouverneur de Nicaragua; &, faisant voile pour Porto-Véjo où il relâcha, il brava la faim, la soif, les chaleurs excessives du climat dans les plaines, & le froid encore plus âpre des montagnes, pour se rendre dans le royaume de Quito. Il perdit soixante hommes dans sa marche, sans que la considération des risques où il exposoit sa troupe & lui-même, la lui fissent suspendre ou ralentir. Tant une excessive cupidité met au-dessus de la crainte & fait négliger les pertes! Il chassa un corps de Péruviens d'un poste dont ils s'étoient emparés, & se vit bientôt fortifié d'un grand nombre d'autres Indiens qui étoient aux ordres d'Almagro, lieutenant de Pizarre, que lui débaucha l'interprete Philipillo. Ce scélérat, craignant qu'on ne vînt à découvrir ses perfidies, qui avoient occasionné la mort d'Atabalipa, prenoit
ses

ses mesures pour se soustraire à la punition qu'il sentoit n'avoir que trop méritée, en s'assurant un appui du côté d'Alvarado.

Ce nouvel aventurier n'avoit pas dessein de traverser les conquêtes de Pizarre; il vouloit au contraire s'unir à lui pour accélérer l'entiere réduction du pays à la domination Espagnole, & en tirer parti pour lui-même, comme avoient fait les coopérateurs de ce premiere conquérant; & en acceptant les troupes que Philipillo avoit engagées à s'unir à lui, il résolut de s'en servir contre ceux qui se déclareroient contre lui, quels qu'ils fussent. Il marcha donc à Almagro. Le licencié Caldera, qui craignit les effets du ressentiment d'Almagro, & les suites qu'il pourroit avoir, si Alvarado vouloit user de la supériorité qu'il avoit alors sur le lieutenant de Pizarre, fit si bien qu'il parvint à arranger un accommodement entre ces deux chefs.

En cette même année Cortès, sommé par l'Audience de Mexico de remplir les engagements que lui avoit fait prendre l'empereur, en lui conférant la dignité de capitaine général des pays par lui conquis, fit construire deux vaisseaux, dont il donna le commandement à Hernando Grijalva, & à Diego Hurtado. Ils découvrirent dans la mer du sud l'isle Saint-Thomas. L'équipage de Grijalva s'étant révolté, ramena

de force le vaisseau à Zalisco. Quant à celui de Hurtado, comme on n'en eut point de nouvelles, il est plus que probable qu'il se perdit.

Dans le cours de ces expéditions, plusieurs officiers Espagnols étant tombés au pouvoir du général Péruvien Quiezechiz, il conduisit ses prisonniers à l'Inca Titu-Antachi, frere d'Atabalipa. Ce prince fit mourir ceux d'entr'eux qu'il sçut avoir contribué à la mort du roi son frere, & il employa dans leur condamnation les mêmes formalités dont on avoit fait usage dans l'instruction du procès d'Atabalipa. Il combla de présents ceux qu'il sçut avoir été d'un avis contraire, & s'en servit pour proposer à Pizarre de faire cesser toute hostilité, d'oublier le passé, & d'établir entre les Péruviens & les Espagnols une paix durable, dont la premiere condition & la base seroient de donner à l'Inca Manco, héritier le plus proche de l'Inca Huascar, légitime souverain du Pérou, les marques de la royauté, & de faire ratifier le traité par la cour impériale de Madrid.

[1533.]

Pizarre, charmé de ces propositions qui tendoient à tout pacifier sans rien diminuer de son autorité, les accepta avec joie. Manco-Inca se rendit en conséquence à

Cuzco : le traité fut solennellement ratifié. Pizarre lui donna les marques extérieures de la royauté, mais sans aucune autorité ; car celle des conquérants de ce vaste empire y fut toujours seule respectée.

Almagro & Alvarado ignoroient cependant le traité qui se faisoit entre Pizarre & l'Inca Titu-Autachi, & marchoiert au général Quiezzquiez. Celui-ci, mieux informé qu'eux des arrangements pris entre le général & l'Inca, leur envoya des députés pour leur faire part de la situation des affaires. Almagro & Alvarado, soit qu'ils n'ajoutassent point de foi au rapport des députés, soit qu'ils espérasent rendre les conditions de ce traité plus avantageuses à leur nation, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'ils se flattassent de tirer pour eux-mêmes un plus grand parti de la victoire sur laquelle ils comptoient, ils retinrent les députés du général Péruvien ; &, ayant tiré adroitement d'eux des connoissances exactes des forces que commandoit leur général, ils ne s'occupèrent plus qu'à l'attaquer.

Quiezzquiez, craignant qu'une bataille, quel qu'en fût le succès, ne rompît les mesures qu'on prenoit pour parvenir à une pacification générale, évita tant qu'il put d'en venir aux mains avec Almagro ;

mais, poussé à bout par les Espagnols, il se mit en défense, & la bataille se donna. On perdit beaucoup de monde des deux parts ; mais l'avantage demeura aux Espagnols, qui, outre le champ de bataille, enleverent aux Indiens une immense quantité de bétail, & firent quatre mille prisonniers.

Sur la nouvelle qui vint à Pizarre de la victoire de ces deux chefs réunis, craignant qu'Alvarado ne voulût partager avec lui le fruit de ses conquêtes, il remplit avec lui les conditions du traité que ce nouvel aventurier avoit fait avec Almagro par l'entremise du licencié Caldera, & y ajouta même un présent considérable, pour écarter un concurrent qui lui paroïssoit redoutable. Alvarado, content du fruit de son expédition, souscrivit de grand cœur aux conditions qui lui étoient proposées, & qui furent exécutées de bonne foi des deux parts, puisque ce nouveau venu se retira immédiatement après dans son gouvernement, comme il s'étoit engagé à le faire.

— [1534.] —

La guerre duroit déjà depuis trois ans dans le Pérou, & jusqu'alors les conquérants ne s'étoient occupés que de destruction & de carnage. Pizarre, tranquille du

côté d'Alvarado & des Péruviens, envoya Almagro à Cuzco, en le priant de traiter avec douceur Manco-Inca, & tous les Péruviens qui s'étoient volontairement soumis à lui; & il alla fonder sur les bords de la mer du sud une nouvelle ville, qu'il appella *Los Reyes*, la ville des Rois, parce qu'on en jetta les fondemens le six Janvier de cette année (1534.) Les barbares conquérans n'étoient point encore raffaflés de victimes: après la réduction de Cuzco, ils partent en grand nombre, sous les ordres de Sébastien de Benalcazar, & Quito fut traité de même. Ils parcoururent ensuite le reste de ce malheureux empire, avec le même esprit de ravage: palais, temples, citoyens, furent pillés & depouillés.

Cette même année, François Pizarre fit partir son frere Fernand pour l'Espagne, pour rendre compte à l'empereur de la conquête du Pérou. Sa députation eut tout le succès qu'il en pouvoit attendre. Sa Majesté impériale, satisfaite du rapport qui lui fut fait de l'importance de cette conquête, & sur-tout des richesses qu'elle en pourroit tirer par la suite, ratifia le traité fait entre lui & Titu-Autachi; & pour récompenser le zele & les services des chefs de cette entreprise, elle accorda à François Pizarre le titre de Marquis, & les Patentes de sa nouvelle dignité. Par

ces mêmes patentes, elle donnoit au pays conquis le nom de Nouvelle-Castille. Elle en continuoit à Pizarre le gouvernement, dont elle bornoit la juridiction à deux cents cinquante lieues de longueur; & elle vouloit que le pays au-delà, s'étendant du côté du sud, fût appelé Nouvelle-Toledo. Elle en donnoit le gouvernement à Almagro, en lui conférant la charge d'Adelantade du Pérou, comme Pizarre le demandoit, ainsi qu'ils en étoient convenus à son retour d'Espagne, lorsqu'ils respirèrent ensemble le projet de suivre la découverte de ce pays.

Almagro, ayant appris à Cuzco ce que la cour d'Espagne venoit de faire pour lui, prit aussi-tôt le titre de Gouverneur, & prétendit que la ville de Cuzco étoit de son département. Les deux Pizarre, qui étoient alors à Cuzco, s'opposèrent à cette prétention d'Almagro, dont les partisans l'engagerent à la soutenir, & qui devint le principe de nouvelles atrocités qui faillirent à mettre les Espagnols & les Péruviens au niveau, & dont ces derniers eussent pu profiter pour secouer le joug des vainqueurs, s'ils eussent eu tant soit peu d'intelligence & d'énergie.

La querelle s'échauffant entre les deux partis, & devenant plus sérieuse de jour en jour, il y eut entr'eux de vives atta-

ques où plusieurs personnes furent blessées. Le marquis Pizarre ayant appris à Truxillo, nouvelle ville qu'il venoit de fonder, ce qui se passoit à Cuzco, en partit pour étouffer cette querelle dans son principe. La maniere dont ce conquérant avoit traité Manco-Inca depuis la paix, lui avoit tellement concilié les Indiens, qu'ils le suivirent en cette occasion avec tant de zele, qu'il leur fit faire deux cents lieues en très-peu de temps.

Pizarre parut à peine à Cuzco, qu'il reprit bientôt l'ascendant qu'il avoit toujours eu sur Almagro. Il le fit consentir à se contenter du Chili, pays très-riche, mais non encore soumis à la domination Espagnole : il lui en promit le gouvernement dès que la conquête en seroit faite ; & s'engagea, au cas qu'il n'en fût pas satisfait, de lui faire raison sur tout ce qu'il auroit lieu de prétendre par un nouveau partage.

Au moyen de cet arrangement qui satisfit tous les partis, le marquis Pizarre vint à bout de tout pacifier. Belalcalazar fut chargé pour lui d'achever la conquête du royaume de Quito : Jean Brallo eut ordre de soumettre les Pacamores : Alphonse Alvarado fut envoyé dans la province de Chachapoyos, où il fonda le



ville de Saint-Jean de la Frontera, dont par la suite il obtint le gouvernement.

Cette même année (1534) Chabot, amiral de France, possesseur des Mémoires du Florentin Jean Verrazano, qui, comme on l'a vu ci-dessus, avoit reconnu en 1523 une partie des côtes de l'Amérique septentrionale, chargea un navigateur Malouin, nommé Cartier, habile marin, de suivre les découvertes de Verrazano. Celui ci découvrit & reconnut le golfe de Saint-Laurent & les isles qui s'y trouvent. Le vice-amiral de Mouy engagea le même Cartier à y retourner l'année suivante. Il découvrit & donna le nom d'Orléans à une isle de ce golfe, à cent lieues de la mer. Il remonta de-là jusqu'à la riviere Saint-Charles, & de-là jusqu'au faut Saint-Louis, qu'on appelloit alors Ochelaga. Le scorbut, dont la contagion se répandit dans son équipage, l'empêcha de faire aucun établissement, comme il lui avoit été ordonné, & comme il le desiroit lui-même.

L'exécution de ce projet, à partir de cette époque, fut suspendue pendant plus de vingt-cinq ans, & ce ne fut que sous le regne de Charles IX qu'on le reprit. Les orages qui troublèrent le regne précédent, celui de ce prince, & celui de

Henri III son successeur, empêcherent de le suivre. On n'y donna une attention sérieuse que sous le ministère du cardinal de Richelieu.

Lorsque les cours d'Espagne & de Portugal virent les François courir sur leurs traces, elles crièrent à l'injustice, comme si le Ciel eût fait un nouveau monde pour elles seules. « Eh quoi ! dit plaisamment François I, » les rois d'Espagne & de Portugal partageront tranquillement entr'eux » toute l'Amérique, sans souffrir que j'y » prenne part comme leur frere ! Je vou- » drois bien voir l'article du testament » d'Adam qui leur legue ce vaste hé- » tage. »

En cette même année (1534) Cortès fit construire deux autres vaisseaux, dont il donna le commandement à Hernando Grijalva, & à Diego Becerra de Mendoza, son parent, à qui il donna le pilote major Ortun Ximénès, Biscayen, navigateur d'une grande expérience. Au départ de ces deux vaisseaux, Grijalva ayant été séparé de son compagnon par un coup de vent, il courut trois cents lieues au nord, & découvrit la pointe sud de la grande péninsule de la Californie. Becerra ayant révolté, par sa hauteur & sa dureté, son équipage, il fut tué par le pilote Ximénès, qui ne porta pas loin la peine de son

crime. Celui-ci, conformément aux instructions de Cortès, longeant la côte occidentale de la Nouvelle-Espagne, parvint à l'entrée du golfe de la Californie, & remonta dans ce golfe jusqu'au lieu qui fut depuis nommé Sainte-Croix.

Il descendit dans le pays; mais, ayant été surpris par les Sauvages, il y fut tué avec vingt des siens. Ce qui resta de cet équipage, ramena le vaisseau à Chametla, où se trouvoit alors Nuno de Guzman, ci-devant président de l'Audience de Mexico, & ennemi juré de Cortès. Sur le rapport que lui firent les matelots de la quantité de perles qu'on trouvoit dans cette mer, il s'empara du vaisseau de Cortès, résolu de s'en servir pour se procurer des richesses dont il étoit excessivement avide; mais il ne paroît pas qu'il ait effectué ce projet.

✿ [1534.] ✿

La contrée qu'on nomme aujourd'hui la Caroline, faisoit autrefois partie d'un pays que les Anglois prétendirent avoir découvert les premiers en 1500, époque à laquelle on avoit à peine en Europe connoissance de la découverte d'un Nouveau-Monde. Mais elle ne fut probablement visitée pour la première fois que par Jean Ponce de Léon, en 1512. Le hasard l'y amena. Il la nomma Floride, dit-on, parce

qu'elle lui parut couverte de fleurs ; mais elle ne fut appelée de ce nom que parce que Ferdinand de Soto y prit terre le jour de Pâques Fleuries, en l'année dont nous parlons. Les Espagnols eurent d'abord dessein de s'y établir, parce qu'ils espéroient y trouver des mines d'or & d'argent ; mais leurs espérances à cet égard ne s'étant pas réalisées, ils renoncèrent bientôt à une terre qui n'avoit pas le seul attrait qui les amenoit au Nouveau-Monde, & l'abandonnerent totalement. Trente ans après, les François, comme nous le verrons ci-dessous, la trouvant abandonnée, résolurent d'en prendre possession, & d'y faire des établissemens. Nous verrons à son époque quel fut le succès de cette entreprise.

❧ [1535.] ❧

L'établissement formé à Riocercero, en 1526, par Sebastien Cabot, ayant été abandonné presque aussitôt que fait, par Moschera, successeur de Nuno de Lara, le Paraguai se croyoit délivré des tyrans qui menaçoient sa liberté ; mais des forces supérieures, conduites par Itala, chef de cette nouvelle expédition, y rentrèrent en cette année, & fondèrent Buénos-Ayres. Ce nouvel établissement ne subsista guere plus que le précédent. Les Espagnols,

bloqués dans leur misérable enceinte , furent plus d'une fois sur le point de repasser en Europe ; mais l'idée où ils étoient que l'intérieur de ce pays étoit une source de richesses intarissable , soutint leur confiance.

Ils quitterent Buénos-Ayres pour aller fonder , à trois cents lieues de la mer , la ville de l'Assomption. Ils trouverent dans ce pays des Sauvages plus doux , qui leur fournirent des vivres ; mais, soit qu'ils eussent appris qu'ils avoient chez eux les hôtes les plus cruels & les plus dangereux , soit , ce qui est aussi vraisemblable , qu'ils l'eussent reconnu d'eux-mêmes, ils s'assemblerent au nombre de huit mille hommes armés , résolus de profiter de la circonstance d'une fête à laquelle ils avoient été invités par le commandant , pour massacrer les Espagnols.

Itala, averti de la conspiration par un de ces Indiens , qui étoit attaché à son service , fait courir le bruit qu'il est informé que les Topiges , ennemis de la nation chez laquelle il étoient , venoient en force dans le pays ; & il invite les chefs à venir chez lui pour prendre les mesures nécessaires à leur commune défense. Ceux-ci s'y étant rendus sans défiance , Itala les arrête & les fait mourrir , menaçant d'exterminer de même toute la nation , si l'on ne met

bas les armes. La paix se fit, & fut scellée par le mariage de quelques Indiennes avec des Espagnols. De ces unions est sortie cette multitude de métis qui peuplent ces contrées.

Alcazova, parti dans le cours de 1534 des ports d'Espagne, pour reconnoître exactement le détroit de Magellan, arriva le 7 Janvier de la présente année à vingt-cinq lieues de son embouchure : il l'eût reconnu & passé, si son équipage, qui se mutina, ne l'eût forcé de revenir sur ses pas.

Almagro, nommé Adelantade du Pérou & gouverneur de la Nouvelle-Tolede, comme nous l'avons vu ci-dessus, partit au commencement de cette année pour prendre possession de la partie du Chili qui reconnoissoit l'empire des Incas, conformément aux ordres que lui en donnoit Manco-Inca, qui, pour en procurer la plus prompte exécution, fit accompagner Almagro par quinze mille Péruviens qu'il lui donna. Il avoit, avec ces quinze mille Indiens, sept cents cinquante Espagnols, & à sa suite Paulu-Inca, frere de Manco, & le grand-prêtre des Péruviens, qui étoient en quelque sorte des ôtages de la fidélité des Péruviens qu'il commandoit, & qui avoient ordre eux-mêmes de faire reconnoître par les peuples du Chili du ressort de l'empire l'autorité du nouveau gouverneur.

Almagro fit quelque séjour dans la province de Charchas, pour y faire reposer ses troupes; & de-là il voulut prendre sa route par les montagnes, pour se rendre à sa destination par le plus court chemin. En vain Paulu-Inca & le grand-prêtre lui conseillèrent-ils d'en prendre un autre, plus long à la vérité, mais infiniment plus facile; ce nouveau gouverneur, d'un caractère violent & décidé, rejetta leur avis. Mais son impatience & son opiniâtreté coûtèrent la vie à cinq mille Indiens & à cent cinquante Espagnols, qui périrent de fatigue & de froid dans cette route pénible, à travers des montagnes escarpées & couvertes de neiges. A cette perte se joignit encore celle des bagages. Il arriva cependant au Chili, où, avec le secours de Paulu-Inca & du grand-prêtre Villahoma, il fit reconnoître son autorité dans toutes les provinces qui jusqu'alors avoient reconnu celle des empereurs du Pérou; mais les provinces voisines, & qui faisoient également partie du vaste pays connu sous le nom général de Chili, qui s'étoient gouvernées jusqu'alors par d'autres loix, ne crurent pas devoir se soumettre à de nouveaux maîtres; & ce ne fut qu'avec le temps qu'on parvint à les réduire par la force, comme nous le verrons ci-après.

En cette même année 1535 les Espa-

gnols entreprirent de remonter la grande rivière Orénoque ; mais, n'ayant point trouvé sur ses rives les mines riches qu'ils avoient cru y trouver, ils méprisèrent le pays au point de ne faire à son embouchure qu'un très-petit établissement qu'ils appellerent Saint-Thomé, dont les habitants cultiverent le tabac qu'ils vendoient aux Hollandois. Ce commerce leur ayant été interdit par la cour d'Espagne, & des corsaires ayant faccagé par deux fois cet établissement, il s'est réduit à rien.

❧ [1536.] ❧

Ce fut en cette année que furent conquises les provinces de Popayan & de Choco : leur stérilité les eût fait abandonner ; mais, pour le malheur des peuples, on y trouva des mines d'or, dont le minerai n'a besoin que d'être bien lavé. En cette même année Gonfâlve Ximénès de Quéséda, bâtit la ville de Santa-Fé de Bogota, qui devint la capitale de la nouvelle Grenade. Sébastien Benalcazar y descendoit du Popayan qu'il venoit de conquérir. Il y eut entr'eux de grands démêlés pour les limites de leurs juridictions, qui furent terminées à l'avantage de Quéséda. On trouva dans cette nouvelle contrée des mines de très-belles émeraudes, qui furent le principe du premier éclat de cette colonie.

Cortès affligé, & non rebuté des contre-temps multipliés qui s'oppofoient aux succès des entreprises qu'il méditoit, résolut de faire en personne ce que ses lieutenants, par négligence, par crainte ou par incapacité, n'avoient pu faire jusqu'alors. Il fit construire à cet effet trois vaisseaux à Tehuantepec, pour l'expédition qu'il avoit en vue, & les envoya à Chiametla, sans manifester encore la destination de cet armement. Mais, du moment où il jugea à propos de rendre son projet public, quantité d'Espagnols vinrent lui offrir leurs services; plusieurs familles se rendirent à Chiametla pour passer dans la Californie, qu'on ne connoissoit point encore, & dont on regardoit la conquête comme assurée sous un général tel que Cortès, qui joignit encore à sa petite escadre le vaisseau ramené par l'équipage d'Ortun Ximénès, après l'avoir fait réparer. Pourvu d'hommes & de munitions. Il fit route au nord avec quelques troupes de débarquement, & arriva au golfe qui fut alors appelé Mer de Cortès: (on l'a depuis nommé *Mar Roxo*, ou Mer Vermeille, & il porte aujourd'hui le nom de Mer de Californie.) Il remonta jusqu'au lieu où Ortun Ximénès avoit été massacré. Il y trouva une baie vaste & commode, qu'il appella la baie de Santa-Cruz, & qu'on croit être

même que celle qu'on nomme aujourd'hui la baie de la Paz.

Le débarquement fait, Cortès, après avoir reconnu le pays à quelque distance de la mer, jugea ce lieu propre à y faire un établissement; &, d'après cette présomption, il fait partir ses vaisseaux pour Chiametla, pour embarquer les familles qui s'y étoient rendues à dessein de passer dans la Californie, & emmener avec elles les prêtres & les religieux qui se destinoient à répandre l'Évangile dans ce pays, ainsi que de nouvelles provisions pour faire subsister la colonie, en attendant qu'on pût s'en procurer du pays même, en essayant les cultures dont on le trouveroit susceptible; mais, trois des vaisseaux qu'il avoit envoyés ayant été écartés du quatrième par la tempête, un seul d'entr'eux put rejoindre le général à Santa-Cruz, encore y revint-il sans provisions; & le pays où l'on s'étoit établi étant d'une nature sèche & stérile, il n'y avoit nul apparence d'y pouvoir subsister long-temps.

Cortès, qui se roidissoit contre les obstacles, traverse le golfe sur ce vaisseau qui lui étoit revenu; &, en arrivant à la côte opposée, il voit avec chagrin les trois autres échoués. Ce qui lui paroît le plus pressant, c'est de repartir le plus promptement possible avec des provisions pour

sustenter les troupes qu'il avoit laissées dans la Californie ; mais, quelque diligence qu'il put faire , il ne put arriver assez tôt pour prévenir la perte d'un grand nombre de ses gens qui périrent de disette ; & , malgré toutes les précautions qu'il put prendre pour empêcher les autres de périr par l'excès du manger , il en perdit encore beaucoup par-là.

Ce fut vers ce temps-là & dans le fort de sa détresse qu'on fit courir au Mexique le bruit qu'il avoit péri dans cette expédition. A cette nouvelle les Caciques se préparèrent à secouer le joug Espagnol ; & ils y eussent infailliblement réussi , si elle se fût trouvée vraie. L'Audience de Mexico, sur les dispositions où elle vit les Mexicains , expédie promptement une caravelle à Cortès pour presser son retour , s'il étoit encore vivant. Ce général, charmé de trouver un prétexte aussi plausible que celui qui s'offroit d'abandonner son projet de conquérir la Californie , le saisit sans hésiter : il repasse avec la plus grande célérité , & arrive assez à temps à Mexico pour sauver pour la seconde fois des ingrats qui n'avoient fait jusqu'alors que le persécuter , & qui ne furent pas plus reconnoissans par la suite du salut qu'il leur avoit procuré.

Il avoit laissé le reste des troupes qu'il

avoit emmenées dans la Californie, aux ordres d'Ulloa ; mais, ayant reconnu la difficulté de faire réussir par ses propres forces, & dénué des secours du gouvernement, la conquête d'un pays tel que celui qu'il venoit de visiter, il sentit qu'il ne falloit pas flétrir les lauriers qu'il avoit recueillis dans la conquête importante du Mexique, en en tentant de nouvelles où il pourroit échouer ; & sçachant qu'Ulloa ne pouvoit subsister long-temps dans la Californie, il lui ordonna de repasser. Celui-ci, qui avoit bien senti la même difficulté, avoit prévenu les ordres de son général, & s'étoit hâté de le suivre. Il est temps de donner maintenant quelques notions d'un pays qui a été l'objet d'une infinité d'expéditions pendant un espace de près de deux cents ans.

Cette partie du vaste continent de l'Amérique septentrionale, est une longue péninsule qui s'unit aux terres du nord de l'Amérique, & s'avance, nord & sud, jusques dans la zone Torride, l'espace de douze degrés. La mer du sud baigne ses côtes à l'ouest & à sa pointe du sud. Celles de l'est sont baignées par un golfe considérable, qui s'étend du vingt-deuxième degré latitude nord, au trente-quatrième même latitude, où commence l'embouchure de la grande rivière appelée

Rio colorado, ou riviere du nord. Le giffement des côtes de cette vaste péninsule n'est pas tout-à-fait nord & sud, mais plutôt nord-ouest & sud-est. Le golfe qui sépare cette grande presqu'île du continent du nouveau Mexique, suit la même direction que les terres des deux côtés, dont le giffement est le même que nous venons de dire.

Ce pays a eu, dans les différents temps qui ont suivi sa découverte, divers noms. Il est constant que le premier qui lui fut donné, celui de Californie, est celui qu'il conserve aujourd'hui ; c'est celui qu'on trouve dans les Mémoires de Bernard Diaz del Castillo, officier qui servit sous Cortès dans l'expédition du Mexique & dans celle de la Californie dont nous venons de parler, dont il restreint cependant l'étendue au pays qu'il avoit pu reconnoître avec son général. Lors de l'expédition que fit, en 1577, le fameux amiral Anglois François Dracke dans la mer du sud, il aborda dans ce pays, & lui donna le nom de Nouvelle-Albion, qui fut l'ancien nom de l'Angleterre. On lui donna ensuite celui d'Isle Caroline, environ cent ans après le voyage de Dracke, en l'honneur de Charles II, roi d'Espagne, qui pendant le cours de son regne eut singulierement à cœur la réduction de ce pays. Le pere Henri Scherera, Jésuite

Allemand, & M. Defer, ainsi que plusieurs autres géographes, lui donnent ce nom ; mais tous les efforts de Charles II pour la conquête de ce pays n'ayant eu que de médiocres succès, son ancien nom a prévalu, & l'on a oublié les autres.

On n'entreprendra point de donner la vraie origine de ce nom qui paroît singulier. Les missionnaires n'ayant trouvé dans aucun des dialectes de la langue qu'on parle dans ce pays la moindre trace que les indigenes lui aient donné ce nom, ni à aucune des provinces qui la composent, quelques écrivains supposent que les Espagnols l'appellerent ainsi de la chaleur brûlante du climat, & que ce nom fut originairement composé des deux mots latins *calida fornax*, fournaise ardente, d'où l'on fit le nom de Californie ; mais il y a lieu de croire que les écrivains qui nous donnent cette docte étymologie en sont les inventeurs. D'ailleurs, la Californie n'est point du tout ce climat brûlant qu'ils pensent ; sa partie la plus méridionale n'avance pas d'un degré au-delà du tropique, & elle est située presque toute entière dans la zone tempérée : on sçait d'ailleurs que dans l'Amérique les pays correspondants aux mêmes latitudes sont beaucoup plus froids que dans l'ancien monde.

Du cap Saint-Lucas, qui fait l'extrémité sud de la Californie, jusqu'à l'embouchure du Rio Colorado dans le golfe, on compte que cette péninsule peut avoir de longueur deux cents quarante lieues de vingt au degré, sur des largeurs inégales.

On voit dans le golfe de Californie plusieurs îles, dont les principales dans la partie du sud de cette mer sont celles du Saint-Esprit, de Céralbo, de Saint-Joseph, des Catalans, du Carmel; & au nord on trouve celles de Tortuga, de Saint-Augustin, de *Sal si puedes*, ou Sauve qui peut, parce que la navigation dans la proximité de cette île est extrêmement dangereuse; l'île de l'Ange-Gardien, la plus grande & la plus considérable de toutes celles de cette mer, par son étendue & la qualité de son terroir; ainsi que beaucoup d'autres petites îles, à qui leur grand nombre n'a pas permis de donner des noms particuliers, ou que les relations que nous avons de ce pays ne nomment pas.

Ce golfe offre à la côte orientale de la Californie une infinité de ports, de havres, de baies, d'anfes & de cricqs, & par conséquent des facilités sans nombre pour le mouillage, & de la sûreté presque par-tout.

Quoique la température de cette vaste

péninsule dût beaucoup varier à raison de sa grande étendue & de son gissement du nord-ouest au sud-est; cependant on peut dire en général que ce pays est chaud & sec, & plus que les pays du continent aux latitudes correspondantes; parce qu'il en est détaché, qu'il n'a ni les lacs considérables, ni les grandes forêts du continent, & qu'il n'est point dans la direction des hautes montagnes, dont les neiges & l'esprit nitreux portent le froid à de si grandes distances dans le continent.

Ce pays, susceptible d'excellentes cultures en beaucoup d'endroits, & notamment dans les vallées, n'a jamais été cultivé que depuis le commencement du siècle présent, que les Jésuites commencent à faire dans ce pays ce qu'ils ont appelé des réductions, dont nous parlerons à leurs époques respectives.

Entr'autres denrées nécessaires à la vie, l'une des plus précieuses que ce pays produise est l'arbre appelé *Pitahya*, qui y est très-commun, & qui fait l'une des principales ressources des Californiens: son fruit est très-nourrissant & très-favoureux; sa chair a beaucoup d'analogie avec celle de nos meilleures figues; mais elle est encore plus douce & plus délicate, & c'est une nourriture aussi saine qu'elle est agréable.

Les Californiens sont en général grands, robustes & bien faits. Leur couleur est comme celle de presque tous les naturels Américains, ils sont basanés. Leur caractère est l'indolence même, ou plutôt ils sont d'une telle insensibilité, qu'elle les fait ressembler à de grands enfants, en qui la raison n'est point encore développée, qu'un rien fâche & qu'un rien appaise. On ne trouve parmi eux nulle trace de police, de loix civiles ni de religion : ils ont seulement de prétendus magiciens qui sont les médecins du pays ; mais pas l'ombre de culte intérieur ou extérieur. Jusqu'à l'arrivée des Jésuites, les gens qui les ont le plus observés assurent que ces Sauvages n'avoient pas la moindre notion d'un Être supérieur à leur espece. Ce fait contredit un peu l'opinion assez généralement reçue, qu'il n'est aucune nation, quelque barbare qu'elle soit, qui n'ait quelques notions de la Divinité, plus ou moins développées. Cependant c'est une parfaite unanimité qui atteste l'athéisme absolu des Californiens.

[1537.]

Au mois de Mai de la présente année, Cortès, non encore rebuté du projet de conquérir la Californie, malgré le peu de succès de la précédente expédition,

fit partir trois vaisseaux aux ordres de François d'Ulloa. Ce nouvel aventurier se rendit à la Californie avec sa petite escadre. Il rangea la côte occidentale du golfe l'espace de deux cents lieues en montant au nord. Il y trouva une baie sûre, vaste & commode, qu'il appella la baie de Saint-André, du jour de la fête de ce saint qu'il y mouilla. Il prit possession de ce pays pour le roi d'Espagne, & au nom de Cortès, avec les cérémonies d'usage en cas pareil.

Il rencontra dans ce pays des traces de quadrupèdes, qu'il jugea être une espèce de moutons aux cornes recourbées & pesantes, qu'il trouva dans les diverses courtes qu'il fit & fit faire à quelque distance de la baie. En revenant sur ses pas, il parcourut divers isles du golfe; & il ne trouva rien, dans celles dont l'aspect l'engagea à les visiter, qui pût déterminer, selon lui, le gouvernement Espagnol à y faire des établissemens.

Cortès, qui jusqu'alors avoit été dans la ferme croyance qu'au-delà de la Californie il devoit y avoir un détroit qui, donnant passage de la mer du nord à l'océan Pacifique, donneroit aussi une route plus prompte & plus sûre pour communiquer avec les isles de l'Asie, commença pour lors à renoncer à l'espoir d'une

découverte qui l'avoit trop long-temps flatté, & qui l'avoit engagé dans des dépenses excessives. Dégoûté de ce projet, & rebuté sur-tout par les contradictions sans nombre qu'on lui faisoit éprouver chaque jour dans un pays, théâtre de sa gloire, qu'il avoit conquis & soumis à la domination de maîtres ingrats, il résolut de quitter le Mexique, & de repasser en Espagne, pour y demander justice des chagrins qu'on ne cessoit de lui donner; mais, malgré ses dégoûts, il ne put effectuer son projet que trois ans après; &, pour combler la mesure de ses peines, il trouva la cour de Madrid si prévenue contre lui par ses ennemis, qu'il attendit inutilement cette justice qui lui étoit due à tant de titres, pendant sept autres années.

Le chagrin qu'il conçut de la préférence qu'on donnoit à ses envieux, lui coûta la vie, qu'il perdit le 2 Décembre 1547, en allant à Cadix voir sa fille. Les Indiens qu'il avoit soumis honorèrent sa perte de leurs regrets quand ils l'apprirent, en convenant de bonne foi que si, lors de la conquête, il les avoit quelquefois traités avec sévérité, il falloit plus l'imputer aux circonstances qu'à son caractère naturellement juste & généreux; & que dans toutes les occasions où ce grand homme avoit été libre d'agir d'a-

près son cœur, ils n'en avoient éprouvé que justice, douceur & clémence.

[1538.]

En cette année Alvar Nunez Cabéfa de Vacca, qui avoit été de la malheureuse expédition de Pamphile de Narvaez dans la Floride, arriva à Mexico, après onze ans d'absence, avec trois autres compagnons de ses malheurs, Cortillo, Dorantos, & un negre nommé Estevanico.

Le récit que fit cet homme des richesses de certains pays qu'il avoit parcourus dans l'intérieur du continent septentrional de l'Amérique, récit confirmé par le témoignage de ses compagnons d'infortune : celui qu'en fit dans le même temps Marc de Niza, Franciscain, & provincial des pays où il avoit établi des missions & où il avoit prêché lui-même trois mois la foi Chrétienne ; d'après le rapport d'un frere lai de son ordre, qui s'étoit avancé dans les terres plus de deux cents lieues au-delà & au nord de Culiacan ; déterminèrent à faire la conquête de ces pays si riches & si vantés.

Cortès & le vice-roi Mendoza se concerterent sur cette importante entreprise ; mais aucun des deux ne voulant céder à l'autre l'honneur de cette conquête ima-

ginaire, Cortès, qui se voyoit plus que jamais persécuté par les diverses cours de judicature, qui avoient pris l'esprit de l'Audience de Mexico dont elles dépendoient, & qui les voyoit prononcer chaque jour sur ses droits aussi despotiquement que l'eût pu faire l'empereur lui-même, reconnut plus que jamais la sagesse du conseil qu'il avoit donné à ce prince de ne jamais envoyer des gens de robe dans l'Amérique; qu'ils y ruineroient tout. Convaincu donc de la justesse de ses avis à cet égard, il sentit que le plus sage parti pour lui, étoit de quitter le Mexique, sans quoi il ne pourroit jamais ni se soustraire à leurs vexations, ni en obtenir justice de la cour d'Espagne; mais il ne fut pas plus heureux à ce dernier égard qu'il l'avoit été jusqu'alors, & il mourut à la peine, comme on l'a dit ci-dessus.

Le vice-roi Mendoza, aidé de l'Audience de Mexico, n'eut pas de peine à l'emporter sur Cortès, dont la gloire l'ofusquoit, & dont les services mêmes lui imposoient une sorte de reconnoissance dont elle vouloit s'affranchir. Il fit deux armemens, l'un maritime, qu'il confia à Alarçon, avec ordre de remonter au nord le long de la Californie occidentale jusqu'au 52^e degré, pour se joindre, à cette latitude, avec l'armée de terre, dont le

commandement fut donné à François Vasquez de Coronado.

Cette armée fut composée de mille hommes d'élite, & on eut soin de la pourvoir de tout ce qu'il falloit, non-seulement pour conquérir le pays désigné, mais pour faire les établissemens nécessaires dans les pays conquis; mais quand l'armée s'y fut rendue, les Espagnols n'y trouverent rien de ce que le vice-roi s'en étoit promis, d'après les récits pompeux qu'on lui avoit faits de ses richesses: on ne trouva qu'un pays fertile, où un travail modéré auroit enrichi ses habitans. Mais des richesses qu'il falloit acquérir par le travail de la culture, n'étoient pas de l'espece de celles que les Espagnols cherchoient: on leur avoit dit qu'il s'y trouvoit de l'or & des perles en abondance, & ils n'y trouvoient ni or ni perles.

A peine y eurent-ils séjourné un mois, qu'ils voulurent revenir à Mexico. Le général Vasquez de Coronado s'enquit, dans sa nouvelle conquête, des royaumes d'Axa & de Quivica; & sur le récit qu'on lui en fit, il prit un détachement de son armée, avec lequel il poussa trois cents lieues plus loin, où il ne trouva qu'un pays vaste, uni, fertile, abondant en gibier & en fruits de toute espece. Quelques Espa-

gnols plus sages que lui , enchantés de la beauté du pays , desirerent d'y faire un établissement ; mais pour le consolider Coronado eût été obligé de prolonger son séjour , & il avoit la plus grande impatience de retourner à Mexico.

La disette , la fatigue , l'ennui , les maladies , & sur-tout le regret d'être venus de si loin , sans fruit , chercher des richesses imaginaires , firent périr la majeure partie de son armée ; & il ne resta dans le pays découvert , que quelques Indiens qui préférèrent ce séjour à la dépendance cruelle sous laquelle ils gémissent dans le Mexique , deux religieux & un Portugais , qui y furent tous tués par les naturels du pays , sauf le Portugais qui ne revint à Panuco que long-temps après.

Alarçon avec son escadre ne fit pour tout exploit que planter des croix dans les divers pays où il vint atterrir ; mais n'ayant aucune nouvelle de l'armée de terre à la hauteur où il devoit la joindre , il revint à la nouvelle Espagne , & fut disgracié par le vice-roi. La perte de son crédit lui fit prendre le parti de la retraite ; il quitta le service , & demanda à Cortès un établissement sur ses vastes domaines , ce que Cortès lui accorda volontiers. Il n'y mena qu'une vie languissante , & mourut depuis de chagrin , au moment où la cour

ne faisoit chercher pour lui donner le commandement d'une nouvelle expédition.

Le vice-roi employa inutilement, dans cette expédition qui fit tant de bruit & si peu d'effet, son crédit & ses richesses; mais s'il perdit beaucoup de ce côté, il acquit un accroissement de puissance en privant Cortès de l'appui d'un homme dont l'attachement pour son ancien général étoit un obstacle à de plus grands chagrins qu'on eût bien voulu lui donner. Pierre de Alvarado commandoit alors en chef dans la province de Guatimala, qu'il avoit conquise & peuplée par ordre de Cortès, à la fortune duquel il avoit toujours été fort attaché. Mais, comme sa présence n'étoit plus nécessaire dans ce pays-là, vu le bon ordre qu'il y avoit établi, il eut ordre de se rendre au Pérou avec sept vaisseaux, & de porter du secours à Pizarre & Almagro. Cortès ne tarda pas à s'appercevoir combien le vice-roi & l'Audience du Mexique se prévalaient contre lui de l'absence d'Alvarado; ce qui l'engagea encore plus à repasser en Espagne, projet qu'il avoit formé depuis long-temps, & qu'il songea à réaliser le plus promptement qu'il se pourroit, sur-tout lorsqu'il vit Alvarado, sa créature, l'abandonner pour se lier d'intérêt avec le vice-roi Mendoza, son plus cruel

ennemi, avec lequel, avant son départ, il eut encore les discussions les plus vives & les plus capables de lui faire hâter son retour en Europe; retour qu'il effectua enfin, mais dont il ne tira pas l'avantage qu'il espéroit & qu'il eût dû en retirer, si on lui eût rendu la justice qu'il méritoit.

On se rappellera que dans l'accommodement qui s'étoit fait entre Almagro & Pizarre sur les prétentions du premier, Pizarre étoit convenu, au cas qu'Almagro ne fût pas satisfait de son partage, de lui faire raison sur ses prétentions. Celui-ci ne trouva pas apparemment que le gouvernement du Chili remplît ce que la cour d'Espagne avoit voulu faire pour lui; Pizarre crut de son côté que son collegue avoit ce qu'il pouvoit justement prétendre. De cette différence dans la façon de juger entre deux collegues devenus rivaux, résulterent des animosités. La raison ne suffisant point pour juger des prétentions si opposées, le sort des armes en décida.

Soit que Pizarre se crût nécessaire ailleurs, soit, comme il affectoit de le dire, qu'il répugnât à combattre son ancien ami, & le coopérateur le plus zélé de ses succès, Fernand son frere se chargea de ce soin. Les deux partis se rencontrèrent sur les bords de l'Apurimac, le 6 Avril de cette année (1538). Almagro, battu & fait prisonnier,

prisonnier, fut jugé assez coupable, puisqu'il étoit malheureux; & lorsqu'on le sacrifioit à des ressentiments particuliers, on disoit que l'auteur des troubles ne devoit pas vivre, qu'il falloit l'immoler à la tranquillité publique; en conséquence il porta sa tête sur l'échafaud.

Les partisans d'Almagro, pour ne pas rendre leur projet de vengeance inutile, ne précipiterent rien, & attendirent dans le silence l'occasion d'éclater sans risque. Fernand étoit passé en Espagne pour justifier la nécessité où il s'étoit trouvé de sévir aussi rigoureusement, ou pour faire approuver sa conduite, selon la maniere dont il y verroit les esprits disposés, & son éloignement parut avoir étouffé tous les ressentiments: tout fut si calme & si tranquille, que Pizarre crut n'avoir rien à craindre des suites de cette exécution.

Valdivia, après le départ d'Almagro, continua le projet de réduire le Chili entier à l'obéissance des Espagnols. L'Inca Manco, dans les circonstances de cette division des forces Espagnoles, projetta d'affranchir son pays du joug de ces barbares étrangers, & les peuples poussés au désespoir entrèrent dans ses vues. Pour des peuples simples le projet fut très-bien conduit, & le secret si bien gardé, qu'il s'en fallut peu que la conspiration n'eût le succès le

plus complet. Cuzco fut surpris par les Péruviens qui ne purent tuer que six cents de leurs ennemis. Fernand Pizarre & ses freres furent assiegés dans Lima , & eurent une peine infinie à s'y soutenir.

Dans ces circonstances critiques, le marquis François Pizarre étoit assiegé lui-même dans sa ville de Los Reyes , & ne pouvoit leur être d'aucun secours , en ayant besoin pour lui-même ; mais son bonheur lui en ménagea d'où il devoit le moins l'attendre.

Cortès avoit envoyé plusieurs vaisseaux , aux ordres de Diego Hurtado , pour reconnoître les côtes de la nouvelle Espagne. Une violente tempête en avoit fait périr une partie , l'autre étoit restée dans les ports , dans le plus mauvais état. Une seconde expédition du même genre n'eut pas un meilleur succès. La fortune sembloit avoir abandonné cet homme si célèbre ; mais il voulut se consoler de ses disgrâces , en envoyant des secours au marquis Pizarre qu'il sçavoit être en péril.

Il fit partir deux vaisseaux chargés d'armes & de munitions , sous les ordres de Fernand Grijalva , & qui arriverent heureusement à leur destination. Avec ce secours , Pizarre se délivra de la multitude effroyable d'Indiens qui l'assiégeoient. Plein de reconnoissance pour le service essen-

tiel que lui avoit rendu Cortès dans la circonstance critique où il se trouvoit, il récompensa magnifiquement ses libérateurs, & chargea Grijalva d'un présent considérable pour la femme de Cortès, que ce lieutenant infidèle retint pour lui-même; &, de peur que Cortès informé ne l'obligeât à le remettre, il prit une autre route que celle du Mexique, où il ne rentra plus depuis.

L'Inca Manco, désespéré d'avoir manqué son coup, & sentant tous les malheurs auxquels il alloit exposer sa nation s'il s'obstinoit à lutter contre la fortune des Espagnols, congédia lui-même ses troupes, qui, dénuées de chefs, se retirèrent chacune chez elles; ainsi tout se pacifia de foi-même. Mais les vainqueurs ne furent pas plutôt tranquilles du côté de leurs ennemis, qu'ils se divisèrent entr'eux; l'avarice & la jalousie du commandement excitèrent entre les principaux des guerres cruelles; & l'esprit de discorde fut poussé à un tel excès, qu'ils y périrent tous, & qu'aucun d'eux ne put voir le succès complet de cette grande entreprise.

[1538.]

En cette année Gonfalve Pizarre découvrit les sources de l'Amazone, dont Vincent Pinçon, l'un des compagnons de Co-

lomb, avoit découvert l'embouchure en 1500. Orellana, lieutenant de Gonsalve Pizarre, s'embarqua sur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre dans ce voyage un grand nombre de nations Sauvages qui embarrassoient avec leurs canots la navigation de ce fleuve, ou qui du rivage l'accabloient de leurs fleches. Le spectacle de ces peuples imberbes, qui offroit à l'imagination exaltée des Espagnols des armées de femmes guerrieres, leur fit donner à ce grand fleuve le nom de riviere des Amazones, au lieu de celui de Maragnon, qu'il portoit ci-devant. Ce voyage d'Orellana n'inspira pour-lors que de la curiosité, que les guerres civiles qui désoleient le Pérou ne permirent pas de satisfaire alors; & ce ne fut que lorsque les esprits furent calmés, qu'on s'occupa de suivre cette premiere découverte.

✿ [1538.] ✿

Ce fut en cette année que les Espagnols abandonnerent Buénos-Ayres, pour aller fonder l'Assomption à trois cents lieues plus avant dans les terres. Le bétail à cornes qu'ils y avoient laissé se multiplia tellement dans l'espace de quarante ans au moins que cet établissement fut abandonné, qu'au retour personne ne dai-

gna se l'approprier. Ces animaux sont devenus depuis un objet de commerce très-utile.

[1540.]

L'évêque de Plaisance envoya en cette même année quatre vaisseaux pour reconnoître le détroit de Magellan : ils y entrèrent & le reconnurent ; mais , y ayant été accueillis d'une horrible tempête , trois de ces quatre vaisseaux furent brisés ; le quatrieme échappa à la fureur de l'orage. Les équipages des trois vaisseaux brisés ayant eu le bonheur de se sauver à terre , selon le pere Feuillée , ils fondèrent , dans les environs du lieu de leur naufrage , une colonie , mais dont il convient qu'il n'est gueres plus possible de déterminer la situation , que l'espece de police qu'ils ont adoptée ; parce que , selon ce même auteur , les descendants de ces naufragés écartent avec soin tous les étrangers qui abordent sur ces côtes. Si le fait étoit seulement probable , il seroit plus que probable que leur constitution , altérée par le climat , les auroit rendus insociables & sauvages ; car tout homme tâche de se rapprocher des individus de son espece ; & les connoissances que ceux-ci ont reçues de leurs auteurs devroient plutôt exciter

leur curiosité de voir des Espagnols, que leur inspirer des craintes.

Cortès s'étant brouillé avec Mendoza, vice-roi du Mexique, il prit le parti d'abandonner tout-à-fait ce pays, le théâtre de sa gloire, & la source des chagrins qu'il éprouvoit depuis la conquête qu'il en avoit faite. Il suivit, disent les auteurs Espagnols, l'empereur Charles-Quint au siège d'Alger, avec ses deux fils; mais, malgré son expérience en fait de guerre, il y eut la mortification de n'être jamais consulté, & celle de voir rejeter l'offre qu'il fit de se rendre maître de cette ville, avec les seuls malades de l'armée impériale, lorsque l'empereur prit le parti d'en lever le siège.

[1541.]

Orellana enleve à Gonsalve Pizarre un brigantin avec lequel il remonte le Maragnon. Des Indiennes qui se trouvent en grand nombre au lieu où il voulut prendre terre, s'opposent à son débarquement. De retour en Espagne, il exagere les dangers qu'il a courus en égorgeant des femmes prétendues guerrières, & la chancellerie lui donne des lettres qui le nomment généralissime du fleuve des Amazones; origine du changement du nom de ce fleuve, & de la fable d'un peuple de femmes

guerrieres qui formoient un Etat à part, & se perpétuoient de même qu'on le dit des prétendues Amazones de l'antiquité.

Pierre de Alvarado, revenu du Pérou, comblé de richesses par Pizarre & Almagro, qui vouloient écarter de ce pays un concurrent qu'ils redoutoient, obtient de l'empereur, au préjudice de Cortès, une commission pour faire des découvertes dans la mer du sud. Un homme du mérite du conquérant du Mexique ne pouroit être sans envieux, & ses ennemis étoient parvenus à rendre sa conduite suspecte au conseil de Madrid.

Alvarado fait construire douze vaisseaux de haut bord, une galere & plusieurs bâtimens de transport, qu'il pourvut d'hommes, de chevaux, d'armes & de munitions de toute espece. Cet armement formidable, qui lui coûta des sommes immenses, ne produisit rien du tout. Alvarado, ayant appris que le commandant de Xalisco étoit assiégé par les Indiens révoltés, vole à son secours; &, voulant les chasser d'un poste très-avantageux qu'ils occupoient, il fut écrasé, avec presque toute son armée, par les rochers que les Indiens firent rouler sur les assaillants. Les vaisseaux dénués de monde furent abandonnés, & périrent dans le port où ils avoient été laissés.

[1541.]

Le projet de réduire entièrement le Chili, interrompu par les guerres civiles du Pérou, fut repris en cette année par Valdivia, qui en avoit commencé l'exécution sous les ordres d'Almagro. Ce chef pénétra dans le Chili avec une facilité extraordinaire, les peuples étant occupés de leurs récoltes, qu'ils ne voulurent point interrompre; mais, dès qu'ils les eurent mises en sûreté, on prit les armes de toutes parts. Les indigenes, pendant dix ans que dura cette guerre, firent de grandes pertes, & les cantons qui souffrirent le plus prirent le parti de se soumettre, tandis que d'autres, quoiqu'avec un désavantage presque continuel, ne cessèrent de combattre pour le maintien de leur liberté.

Cependant les partisans du vieil Almagro n'avoient point perdu de vue le projet de le venger: depuis le départ de Fernand Pizarre pour l'Espagne, qu'on sçavoit avoir sacrifié à ses ressentiments particuliers le malheureux Almagro, toute haine paroissoit étouffée; ils sembloient même n'avoir d'autre objet que de gagner la bienveillance du marquis son frere; &, à la faveur de la confiance qu'ils sçurent inspirer, ils vécurent tranquilles, se rap-

prochèrent insensiblement, & se réunirent, sans se faire soupçonner, au fils de l'homme qu'ils regrettoient, & jurèrent tous la mort de François Pizarre.

Au jour marqué dans le mois de Juin de cette année (1541), ils traversent en plein midi les rues de Lima, sans exciter la moindre émotion, entrent au palais de Pizarre, & massacrent sans obstacle ce gouverneur au milieu d'une ville qu'il avoit fondée, au milieu de ses parents, de ses amis, de ses créatures; & ceux qu'on sçavoit les plus disposés à le venger sont massacrés de même. La fureur s'étend; tout ce qui paroît dans les rues est traité en ennemi. L'avarice se joint à la vengeance: les plus riches sont censés les plus attachés à l'ancien gouvernement; leur opulence devient leur crime. Une ville prise d'assaut, & abandonnée à la fureur du soldat, n'offre pas un tableau plus affreux. Ce sont enfin des brigands qui reprennent sur d'autres brigands un butin dont on les a frustrés.

Le jeune Almagro, substitué à Pizarre, proscriit tout ce qui a servi ce général: les anciens magistrats sont déposés, ainsi que les chefs des troupes. Les trésors du prince, les biens des pros crits & des absents, deviennent la proie de l'usurpateur. Ses complices, malgré l'horreur que leur inf-

pire la cruauté du tyran , sont forcés de l'appuyer : s'il s'en trouve quelqu'un qui laisse percer ses remords , il périt en secret ou sur l'échafaud. Le Pérou reconnoît les loix de ce monstre. Heureusement ses talens militaires n'égalent point sa cruauté. Jean d'Herrada , le guide de l'usurpateur , périt dans le désordre affreux que lui-même a fait naître. Pedro Alvarez a réuni un grand nombre des partisans de l'ancien gouvernement ; l'inexpérience du jeune Almagro le fait tomber dans les pièges que lui tend cet homme rusé , qui l'amuse sans lui laisser les moyens de le combattre.

❧ [1542.] ❧

Le licencié Vaca de Castro , envoyé d'Espagne pour juger les meurtriers du vieil Almagro , arrive au Pérou sur ces entrefaites. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus , tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran s'empresserent de reconnoître son autorité. Castro , aussi décidé que s'il eût vieilli dans la profession des armes , profite de leur ardeur , & les mene à l'ennemi. On se rencontre à Chappas , le 16 Septembre de cette année. Les deux armées y combattent avec une fureur & une opiniâtreté inexprimables. La victoire

long-temps incertaine se décide pour l'armée de Vaca de Castro ; les rebelles les plus coupables se précipitent sur les armes des vainqueurs , & provoquent leur vengeance en s'accusant chacun d'avoir tué Pizarre. Leur chef est pris , & expie sur un échafaud les horreurs dont il s'étoit rendu coupable.

Valdivia cependant étoit encore occupé à la réduction du Chili : il continua d'y faire la guerre cette année & les suivantes, pendant que Vaca de Castro travailloit à étouffer dans le Pérou jusqu'aux semences des divisions, & à pacifier tout dans ce malheureux pays inondé de sang depuis 1530, & devenu le théâtre de tant d'horreurs & de crimes. Ce fut sous la sage administration de ce nouveau gouverneur que Gomez d'Alvarado soumit le pays de Guanaca. Chêves en fit autant des pays de Conchacos. Pedro de Vargara mit sous la domination des Espagnols celui des Pacamores. Jean Perez de Vargara se rendit maître du canton de Chachapoïas. Alonze de Mercadillo s'empara de la province de Mullubamba. Enfin le licencié Castro de Vaca , voyant tout le pays tranquille & soumis, la bonne intelligence régner entre les chefs, appliqua ses soins à faire de nouvelles découvertes, & à ouvrir ces sources de richesses.

ses qui, en allumant l'ambition de la cour d'Espagne, lui devinrent aussi funestes, par l'usage qu'elle en fit pour porter le trouble dans les Etats voisins, que leur acquisition l'avoit été par la dépopulation de ses Etats d'Europe : plaies qui, avec les maladies apportées du continent Américain, & l'expulsion des Maures, ont plus dévasté l'un des plus beaux royaumes de la terre, que les trois fléaux les plus redoutables, la guerre, la peste & la famine réunis. Il fit exploiter les mines de Cuzco & celles du Potosi qu'on découvrit dans ce temps-là, & qu'on exploite encore, mais avec moins de bénéfice que par le passé.

❧ [1542.] ❧

Jean Gaétan découvrit en cette année plusieurs isles dans la mer du sud, entre le neuvième & le vingtième parallèle au nord de la ligne, & à des longitudes différentes. Il aborda à la nouvelle Guinée, ou plutôt, selon ce qu'on peut inférer de ses Mémoires, à la Nouvelle-Bretagne, où Dampierre après lui découvrit le passage qui porte son nom.

❧ [1542.] ❧

Le vice-roi Mendoza résolut de réduire les Indiens de Xalisco & de la Nouvelle-Galice, qui s'étoient révoltés, d'envoyer re-

connoître plus particulièrement les côtes occidentales de la Californie & de l'Amérique, & de faire reconnoître les isles du Ponent, qu'on a depuis appellées Mariannes ou Philippines. Il réussit à calmer les séditions, s'étant porté en personne à Xalisco. Rey-Lopez, avec cinq vaisseaux, découvrit les isles des Larrons, & se rendit à Mindane, la plus orientale des Philippines; mais ayant perdu la plupart de ses vaisseaux, il vint relâcher aux Moluques, où il fut si mal reçu des Portugais, qu'il mourut de chagrin à Amboine. Les tristes restes de cette expédition, consistant en quelques religieux & quelques laïques, revinrent en Europe par le Cap de Bonne-Espérance.

Jean Rodrigues de Cabrillo, avec deux vaisseaux, reconnut les côtes occidentales de la Californie, jusqu'au quarante-quatrième degré de latitude septentrionale. Le défaut de provisions & un froid excessif, l'obligèrent de revenir sur ses pas; il entra le 14 Avril 1443 dans le port de la Nativité. Les expéditions du même genre furent suspendues jusqu'en 1551.

[1544.]

Jusqu'alors le Pérou n'avoit été soumis qu'à l'Audience royale de Panama. Trop éloignée pour maintenir le bon ordre dans

le pays conquis , & trop foible pour faire respecter ses décrets à une distance si considérable , la cour d'Espagne , pour remédier à ce défaut , établit en cette année un tribunal suprême à Lima , & Blasco Nunez de Vela le présida comme vice-roi. Il s'agissoit dans ce pays , où le levain de toutes les passions fermentoit encore , de réprimer l'avarice qui vouloit s'enrichir sans travail , la vengeance s'exercer sans crainte , la licence méconnoître tout frein , l'inquiétude & l'ambition qui vouloient tout renverser ; de contenir dans les bornes des gens qui s'étoient accoutumés à tous les crimes , & qui depuis long-temps méconnoissoient toutes les loix , dont la fureur brutale vouloit jouir de tout , ou détruire tout ce dont elle ne pouvoit jouir : tel étoit à peu près la disposition des esprits , lorsque le nouveau vice-roi arriva.

Il falloit tout changer , ramener à des principes d'équité l'injustice même , plier au joug des hommes féroces & sans mœurs , changer des monstres en hommes ; mais Nunez n'avoit ni la patience , ni l'esprit de conciliation , ni le génie qu'il eût fallu pour l'exécution de ce grand ouvrage : il avoit du courage & de la droiture ; mais ces qualités naturelles , qui étoient presque des défauts dans la situation critique où

étoient toutes choses dans ce pays-là, ne pouvoient que l'empirer, & le vice-roi commença à remplir sa mission sans égards aux lieux, aux personnes ni aux circonstances.

Il publia les ordonnances de la cour d'Espagne, qui portoient que les terres dont les conquérants s'étoient emparés ne passeroient pas à leurs successeurs, qui privoient de leurs possessions tous ceux qui avoient eu part aux discordes civiles; qui affranchissoient de toute servitude les Indiens que les évêques, les prêtres & les moines avoient fait esclaves, & qui déclaroient libres à la mort de leurs maîtres tous ceux dont les particuliers s'étoient fait une propriété; qui ordonnoient qu'il n'en fût plus employé aucun à aucune espece de travail sans le payer; qui déchargeoient les Caciques de l'obligation de fournir des vivres, des guides, des porteurs aux Espagnols qui voyageoient: mais l'autorité de la cour d'Espagne, si active pour le mal, perdoit toute sa force pour le réparer.

Un changement si peu prévu étonna tous les intéressés: de l'étonnement on passe à l'indignation, au murmure, à la sédition; le vice-roi est dégradé, mis aux fers, relégué dans une isle déserte. Gonzale Pizarre, occupé d'une expédition

difficile dans le temps où commencerent les troubles qui firent la perte de son frere, ne put jouer aucun rôle dans les discordes civiles auxquelles la mort d'Almagro avoit donné lieu. L'anarchie qu'il trouva établie à son retour, lui donna la pensée de se saisir de l'autorité. Son nom & les forces qu'il ramenoit ne permirent pas de s'opposer à sa prétention; mais il se conduisit de telle maniere que Nunez fut regretté. Il fut tiré de son exil, & bientôt il se vit assez de forces pour inquiéter l'usurpateur. Le feu des discordes civiles, rallumé avec plus de fureur qu'auparavant, fit de plus grands maux; on ne demandoit ni ne faisoit grace dans les deux partis. Les Péruviens, victimes de l'un & de l'autre, étoient forcés d'aider les tyrans auxquels le sort des armes les soumettoit.

— [1545.] —

Enfin une bataille décisive, donnée en Janvier de cette année sous les murs de Quito, fit triompher la rebellion; Nunez & la majeure partie de ceux qui s'étoient rangés de son parti, y furent massacrés. Pizarre prit de-là le chemin de Lima. Ses partisans agiterent long-temps de quelle maniere il y feroit son entrée, pour qu'elle eût toute la pompe d'un triomphe; & le vainqueur se crut très-modeste de n'en-

trer

trer qu'à cheval , précédé par ses lieutenants à pied , ayant quatre évêques à ses côtés , & suivi des magistrats. Les rues furent jonchées de fleurs. L'air retentissoit du son des cloches & des instruments. Ces hommages rendus à un homme fier & borné, acheverent de lui tourner la tête, & dès-lors il ne parla & n'agit qu'en despote.

[1545.]

Carthagene , bâtie en 1527 par Hérédia , est pillée par des corsaires François , qui y firent un butin immense.

Valdivia faisoit la guerre au Chili depuis 1541 sans discontinuer. Les Indiens de ce pays défendoient leur liberté , mais avec un désavantage presque continuel ; & ils devoient succomber à la longue , comme ils firent , sous les efforts d'un peuple exercé dans l'art affreux de la guerre.

Un vieux général Indien , que son âge & ses infirmités avoient forcé de renoncer au métier des armes , entendant parler des pertes continuelles des Indiens , & affligé de voir les siens constamment battus par une poignée d'étrangers , reprit un moment d'énergie : il leva treize mille hommes , dont il forma treize compagnies qu'il fit marcher à la file les unes des autres contre les Espagnols , avec ordre , à mesure qu'elles seroient rompues par l'en-

nemi, de se rallier sous la protection de la dernière.

Cet ordre constamment suivi dérouta les Espagnols. Ils enfonçoient successivement tous les corps, sans pouvoir profiter de leur déroute. Valdivia déconcerté, & voyant que ce nouveau genre de combat l'écraseroit à la fin sans ressource, ordonne la retraite vers un défilé où il comptoit pouvoir se rendre & se défendre; mais il avoit à faire à un ennemi qui avoit tout prévu, & qui ne lui donna pas le temps d'y arriver. Les Indiens s'en étoient emparés par des routes qu'ils connoissoient; ils envelopperent les Espagnols, & les massacrerent tous sans en excepter un seul. On dit, & il faut en croire les historiens Espagnols sur ce fait, que Valdivia étant tombé au pouvoir de ses ennemis, on lui versa de l'or fondu dans la bouche; & que le Cacique, son vainqueur, dit en lui faisant souffrir cette espèce de supplice trop mérité: « Abreuve-toi donc de ce métal » dont tu es si altéré. »

Les vainqueurs profiterent de leur victoire pour porter la désolation & le feu dans les établissemens Européens. Plusieurs furent détruits, & tout le Chili étoit perdu pour les Espagnols, s'il ne fût venu du Pérou des forces assez considérables pour garder les postes les mieux fortifiés.

On s'étendit par la fuite dans ce pays, mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & de temps; & de tous ceux où les conquérants de l'Amérique méridionale ont porté leurs armes, c'est celui qui leur a coûté & qui leur coûte encore le plus à soumettre.

Les Chiliens indépendants sont ceux d'Aranco & de Tucapel, & tout ce qui est au sud de la rivière de Biobio. Ces peuples à qui la nature fournit leur subsistance sans travail, trouvent dans les seuls arbres du pays de quoi se nourrir & se défendre contre les tyrans qui veulent les opprimer. Plus semblables aux Sauvages du nord de l'Amérique qu'aux Péruviens leurs voisins, ils combattent sans cesse en gens qui font peu de cas de la vie au prix de la liberté, & qui, vaincus dans un endroit, retrouvent par-tout où il y a des fruits une nouvelle patrie. Ils décident la guerre en un moment, invitent leurs voisins à s'unir à eux, ce qui se fait avec tant de célérité & de secret, que c'est très à propos qu'ils appellent cette invitation le *vol de la fleche*. Ils tombent la nuit sur le premier établissement Espagnol qui se trouve à leur portée, massacrent les hommes sans pitié, & n'épargnent que les femmes qu'ils enlèvent. Ils attaquent les postes les mieux fortifiés, & les emportent quelquefois; s'ils

échouent, ils se retirent à quelque distance, & vont fondre d'un autre côté : s'ils sont poursuivis, & qu'ils puissent gagner un lieu d'un accès difficile, ils se croient vainqueurs ; la tête d'un seul Espagnol leur tient lieu d'un triomphe complet. Avec cette opiniâtreté à poursuivre ses ennemis, ce peuple doit vaincre à la longue ; un mélange d'attaque & de fuites le rend indomtable. La guerre est un jeu pour eux ; ils n'en craignent pas la durée, & ne demandent jamais la paix. Malgré leur fierté, les Espagnols sont forcés de faire toutes les avances.

Les Chiliens sont robustes, agiles, bien faits, courageux. De tous les peuples du Nouveau-Monde, sujets de la domination Espagnole, ils sont les moins maltraités. La valeur avec laquelle ce peuple a défendu sa liberté, leur a fait obtenir des conditions plus avantageuses que tout autre, lors même qu'ils ont eu le malheur de la perdre.

Ce pays jouit de l'avantage singulier d'être l'un des plus sains du continent méridional. Le voisinage des Cordelières lui donne une température délicieuse. Il y a quelques mines d'or qui ne sont pas d'un riche produit ; mais la mine de Coquimbo, qui produit le meilleur cuivre du monde, est une richesse réelle. La fertilité du Chili

est prodigieuse ; tous les fruits d'Europe se sont perfectionnés dans cet heureux climat ; les récoltes de grains y donnent au-delà de cent pour un. Le peu de marchandises d'Europe dont les Chiliens fassent emplette , se payent par eux avec des bœufs , des chevaux. Les Espagnols qui veulent trafiquer , s'adressent aux chefs : s'ils en obtiennent la permission, ils parcourent le pays , donnent leurs marchandises à tous ceux qui en demandent , & quand tout est distribué ils annoncent leur départ ; alors on leur livre tout ce dont on est convenu : on n'a pas d'exemple de la moindre infidélité , & le trafiquant est escorté jusqu'à la frontière avec ses effets. La cour d'Espagne a sévèrement proscriit le commerce d'eau-de-vie avec ces peuples , & les négociants ont tant de fois été les victimes de leur avidité à cet égard , qu'ils ont reconnu combien il leur importoit de se soumettre à cette sage loi. Ces Sauvages n'avoient pas plutôt senti les effets de l'ivresse , qu'ils massacroient tout ce qu'ils rencontroient d'Espagnols , & qu'ils portoient la désolation dans leurs établissemens. Revenons à l'histoire du Pérou.

Si Gonsale Pizarre eût eu quelque jugement , & un peu de modération , il lui étoit facile de se rendre indépendant , & tous ses partisans l'en pressoient. Le

plus grand nombre étoit indifférent sur cet événement, le reste eût été forcé d'y consentir ; mais sa cruauté aveugle, son infatigable avarice, son orgueil intolérable, changerent ces dispositions de la part de ceux même qui lui avoient été le plus attachés, & tous soupiroient après un changement : heureusement l'Espagne s'occupoit de rétablir l'ordre dans ce pays agité de tant d'orages.

❧ [1548.] ❧

Le libérateur tant désiré fut le licencié Pedro de la Gasca. A son arrivée, l'escadre, les provinces des Montagnes, & tous ceux qui, cachés dans des déserts, des cavernes où des forêts, fuyoient la tyrannie de Gonzale Pizarre, se déclarent pour le nouveau gouverneur. Pizarre, dans cette révolution, ne voyant pour se soutenir de ressource que dans la victoire, prend la route de Cuzco pour combattre. L'armée royale & la sienne se rencontrent près de cette ville, le 9 Juin de cette année. Au premier choc Pizarre se voit abandonné de ses meilleures troupes. Un de ses lieutenants lui conseilla de chercher une mort glorieuse, en se précipitant dans les bataillons ennemis : cet homme lâche, comme le font les tyrans, aima mieux se rendre, & périt sur un échafaud. Carjaval,

plus féroce que lui , fut écartelé. Cet homme abominable se vanta en mourant d'avoir massacré de sa main quatorze cents Espagnols , & vingt mille Indiens. Le nouveau gouverneur eut la sagesse de ne point faire de recherches. Cette horrible commotion des esprits cessa insensiblement ; & le souvenir des maux qu'elle avoit produits , fut le plus puissant motif de la soumission des Espagnols à l'autorité légitime , qui rendit quelque espece de tranquillité aux peuples qui avoient été les victimes des discordes civiles , depuis la révolution qui les mit sous le joug. Mais bientôt après on prit les mesures les plus cruelles pour mettre les malheureux Péruviens dans l'impossibilité absolue de remuer ; & au lieu de les gagner par la douceur , on préféra le parti de les écraser pour s'assurer de leur obéissance.

L'empire du Pérou , qui s'étendoit sur la mer du sud depuis la riviere des Emeraudes jusqu'au Chili , étoit policé , selon les historiens Espagnols , depuis quatre cents ans , & probablement davantage , par une race de sages conquérants qui sembloient n'avoir voulu conquérir que pour le bonheur des hommes.

Manco Capac , au-delà duquel les traditions du pays ne remontent pas , rassembla , dit-on , les Sauvages épars dans les

forêts ; il sçut leur persuader qu'il étoit fils du Soleil , & envoyé par son pere pour les rendre heureux. Il fonda la ville de Cuzco. Il apprit à ses sujets à cultiver & à ensemercer la terre : Mama-Oëlle , sa femme , apprit à celles de son sexe les arts domestiques. Ce législateur éleva les idées des Péruviens , en les faisant renoncer au culte des animaux , des reptiles & des plantes , pour transporter leurs adorations à l'image la plus sensible de la Divinité , au soleil , dont la chaleur vivifiante leur procuroit les biens dont ils jouissoient. Ce premier pas , disent les Espagnols , avoit conduit les plus sages d'entr'eux à l'idée d'un Etre supérieur au soleil , qui seul donne la vie à l'univers & le conserve , & dont le soleil & la lune n'étoient , selon eux , que les ministres ; mais cette assertion de la part des Espagnols n'est qu'une supposition , comme on a pu s'en convaincre par un examen plus réfléchi de l'esprit & du caractère des Péruviens. Le sacerdoce étoit un apanage du sang des Incas.

Les Péruviens divisoient l'univers en trois mondes ; le supérieur ou le ciel , séjour des ames pures ; le mitoyen ou le terrestre , séjour des générations actuelles ; & le bas monde , séjour de peines , où les ames des méchants expioient leurs for-

faits par un séjour proportionné à leurs crimes, après lequel elles repassoient dans d'autres corps.

Ils croyoient l'ame une substance impérissable & toujours agissante. Ils attachoient aux songes une importance d'autant plus grande, qu'ils tenoient pour constant, qu'ils étoient les objets réels que l'ame avoit vus en se promenant pendant le sommeil du corps. Le souverain pontife, ou le grand-prêtre du soleil, résidoit à Cuzco, & devoit être oncle ou frere de l'Inca régnant. Cette divinité avoit des temples dans toute l'étendue de l'empire, & ces temples étoient remplis de richesses immenses. Il y avoit dans tout l'empire des maisons religieuses pour les filles vierges destinées au culte de ce dieu du pays, & c'étoit parmi ces vierges qu'on choisissoit les femmes des Incas.

L'empire du Pérou étoit divisé en quatre principaux départemens, répondant chacun à l'un des points cardinaux du monde, dont ils tiroient aussi leur dénomination. La ville de Cuzco, dont le nom, dans l'idiome Péruvien, signifie le nombril, étoit précisément au centre de l'empire. Ces grands départemens étoient divisés en une infinité de petites juridictions, dont chacune avoit son juge, qui rendoit compte à celui des quatre juges

supérieurs du département dont il étoit ; de toutes les sentences qu'il avoit rendues dans le courant du mois. Chaque ville étoit partagée en décuries, de sorte que le décurion chargé de l'inspection de dix familles, étoit aussi le solliciteur-né de leurs affaires au tribunal de leur ressort. Il étoit obligé de dénoncer leurs fautes, sous peine de supporter seul les dommages résultants du délai de jugement pour les parties intéressées, ou de subir la peine double de celle qui eût été infligée au coupable. Leur manière de rendre compte, consistoit à arranger des franges de cordes de diverses couleurs, dont on étoit convenu de se servir pour écrire les faits, & se rendre compte à soi-même des choses faites, ou se rappeler ce qu'on avoit à faire. Ces tissus ou franges s'appelloient *quipos*, en langue Péruvienne.

L'Inca régnant marioit lui-même tous ceux de son sang : la cérémonie en étoit toute simple. Tous les deux ans il faisoit rassembler à Cuzco tous ceux de sa famille, de l'un & l'autre sexe, qui étoient à marier, depuis l'âge de dix-huit ans pour les filles, & vingt pour les garçons ; & , les appelant chacun par leurs noms, il donnoit telle fille à tel garçon. Les juges de chaque district en faisoient autant, dans toute l'étendue de l'empire, pour les enfants du

peuple. Les parents des deux côtés fournissoient chacun la moitié des meubles des nouveaux ménages. Mais, quoiqu'on eût égard aux attachements particuliers dans ces alliances, on ne pouvoit prendre une femme que dans la province, & même dans le lieu où l'on étoit né. On avoit dans ce pays-là de tels égards pour les veuves, les orphelins, les infirmes & les vieillards sans famille, qu'on avoit réservé dans chaque district une portion suffisante de terrain pour leur subsistance, qui étoit cultivée & ensemencée aux dépens du public, même avant celles des Curacas ou seigneurs du pays, & celles même de l'empereur du Pérou.

Pour conserver dans toute sa pureté le sang du soleil, dont les Incas se disoient issus, le roi épousoit toujours sa sœur aînée : s'il n'en avoit pas d'enfants, il épousoit la seconde, & ainsi de suite. Les reines, ainsi que toute autre femme, allaitoient leurs enfants elles-mêmes, à moins qu'elles n'en fussent empêchées par maladies ou indispositions. Jamais les meres ne prenoient pour cet effet les enfants dans leurs bras ; elles se couchoient à côté d'eux ; convaincues, disoient-elles, qu'un enfant accoutumé à être dans les bras de celle qui le nourrit, n'en sort qu'avec peine ; & , dès qu'il commençoit à se traî-

ner, elles se présentoient à genoux devant lui, pour que, grimpant de lui-même à la mamelle, il s'accoutumât à faire usage de ses bras & de ses jambes. Quand elles se trouvoient assez de lait, l'enfant n'avoit point d'autre nourriture, jusqu'à ce qu'il fût en état d'en prendre une plus solide; de peur que d'autres aliments ne corrompissent celui que la nature a destiné de préférence à des estomacs délicats, tels que sont ceux des enfants. Elles ne donnoient aussi à tetter aux enfants que trois fois le jour, persuadées qu'elles étoient que l'enfant qu'on allaite trop souvent devient gourmand, & qu'une trop grande quantité de nourriture fatigue la mere, affoiblit l'estomac de l'enfant, & le fait vomir.

Quand ils étoient d'âge à faire quelques exercices, on les accoutumoit à la course, à la lutte, à faire usage d'armes offensives & défensives, à attaquer & à défendre un poste; &, pour les exercer à ces deux genres différents, les assaillants du jour, devenoient les défenseurs du lendemain. Quoique les armes dont ils se servoient fussent émouffées, il arrivoit souvent que l'ardeur de vaincre étoit si grande de part & d'autre, que, malgré toutes les précautions, ces combats simulés causoient la mort à quelques-uns d'entr'eux.

Après un temps considérable d'épreuves, les jeunes gens étoient admis au grade de chevalier, & celles des Incas étoient plus rigoureuses que celles qu'on faisoit subir aux novices des ordres inférieurs. Les femmes mariées sortoient très-peu ; & , dans les visites qu'elles se rendoient entr'elles, elles ne restoient jamais oisives. Quand une Pallas ou femme de qualité visitoit une femme de son rang, elle y faisoit porter son ouvrage : quand une femme d'un ordre inférieur visitoit une Pallas, elle lui en demandoit.

Les Incas sembloient ne vouloir conquérir que pour le bien des peuples qu'ils soumettoient à leur empire. Les terres conquises étoient partagées de sorte que chaque habitant en eût autant qu'il en pouvoit cultiver pour vivre dans l'aisance ; le surplus étoit le patrimoine du soleil & de l'Inca régnant. Mais, de ces terres réservées, on en accordoit, à mesure que la population augmentoit, ce qu'il en falloit pour subvenir à la subsistance de cet excès de population.

On mettoit, au Pérou, dans la culture des terres, un ordre qu'on ne voit chez aucun peuple, pas même à la Chine, chez le peuple le plus agricole, & où cet art nourricier est honoré plus que par-tout ailleurs. Des commissaires nommés fai-

soient commencer le travail par le labourage des terres des veuves, des orphelins & des impotents. Les femmes des soldats actuellement occupés à la guerre étoient censées veuves, & leurs terres étoient cultivées au même titre : si elles perdoient leurs maris, elles & leurs enfants étoient entretenues aux dépens de la nation, jusqu'à ce que les enfants fussent en état d'être mariés ; & ce qu'ils devoient avoir de mobilier, selon la coutume, leur étoit fourni de même par le public.

Les laboureurs cultivoient ensuite leurs propres terres, & ensuite celles des Curacas. L'apanage de l'Inca régnant, des princes de son sang, ainsi que le lot du soleil, étoient cultivés les derniers de tous. Ce travail étoit une sorte de longue fête qu'on égayoit par des chants, & qu'on solennisoit paré de ses plus beaux atours ; tant l'agriculture & le laboureur étoient honorés dans ce pays. La nature de ce climat exigeant de fréquents arrosements des terres, les eaux étoient amenées, avec une industrie singulière, dans des réservoirs d'où on les distribuoit, avec le plus d'égalité possible, à toutes les terres, en proportion de leurs besoins.

Les fêtes du soleil se célébroient dans cet empire avec la plus grande solennité. On ne lui sacrifioit que des moutons, des

agneaux & des brebis stériles. Manco-Capac, le législateur du Pérou, y avoit aboli les sacrifices humains, & on les y avoit en horreur. On n'offroit au soleil que le cœur & le sang des victimes; la chair en étoit distribuée aux sacrificateurs, & même à tous ceux qui se trouvoient présents.

A cette religion pleine d'humanité se joignoient des loix paternelles, à en juger par ce qui précède & ce qui nous reste à dire de la législation de ce pays. Un jeune homme commettoit-il quelque faute, il étoit puni légèrement; mais son pere répondoit du dommage. La polygamie étoit défendue, l'adultère puni dans les deux sexes, ainsi que l'oisiveté, regardée comme la source de tous les crimes. Tout Péruvien apprenoit à faire sa maison, sa charue, ses armes, sa chaussure. Les vêtements étoient la besogne des femmes, & chaque famille sçavoit pourvoir à tous ses besoins.

Il leur étoit ordonné de s'aimer: la concorde, la bienfaisance, l'amour de la patrie & de ses concitoyens, étoient chez eux les vertus les plus honorées. Ceux qui rendoient des services à la patrie, en étoient récompensés par des habits travaillés par la famille des Incas. L'histoire de ce peuple étoit renfermée en des poèmes, ouvrages

de la famille des Incas, pour l'instruction des peuples, qui les chantoient pour égayer leurs travaux, & instruire leurs enfans de l'histoire du pays & des faits glorieux des hommes célèbres de la nation.

Les terres n'étant point une propriété, ni même une possession à vie, étoient encore moins un héritage. Le partage en varioit chaque année, & se régloit, avec une équité rigoureuse, sur le nombre des têtes qui composoient chaque famille. Cette possession précaire a peut-être été un des plus grands obstacles qui aient empêché les Péruviens de s'élever à quelque chose de grand. Si les propriétés inamovibles eussent eu lieu dans ce pays, l'industrie s'y seroit aiguillée, & ils eussent acquis les moyens d'étendre & de varier leurs jouissances.

Les Péruviens d'ailleurs étant sans commerce extérieur, & presque sans relations d'intérêt entr'eux, gouvernés par la volonté du prince, ne pouvoient s'élever à un haut degré de connoissances. L'histoire, la religion, les loix s'apprenoient chez eux par des cantiques; les arts & les devoirs de chaque profession, par le travail & l'imitation. Leur législation étoit très-bornée; mais le despotisme des Incas, fondé sur une confiance entière & réciproque entre le souverain & ses sujets, jamais
trompée

trompée de part ni d'autre, lui donnoit toute la stabilité dont elle pouvoit avoir besoin pour le bonheur d'une nation qui se bornoit au plus étroit nécessaire.

On a révoqué en doute, & avec quelque apparence de raison, que la législation du Pérou fût arrivée au point où le disent les Espagnols; ce seroit cependant outrer le Pyrrhonisme, que de refuser absolument toute croyance à ce qu'ils nous rapportent sur ce point. Mais on peut rejeter & reléguer au rang des fables ce qu'ils racontent de la magnificence des villes, des palais, des forteresses, des temples, des chemins, des ponts de ce pays. En réduisant leurs récits à ce qu'ils ont de réel, les Péruviens étoient parvenus à fondre l'or & l'argent, à donner au cuivre la trempe que nous donnons à l'acier. Ils sçurent, avec des peines incroyables, équarrir les pierres, & ne sçurent jamais employer le bois, faute de sçavoir le tailler.

Le Pérou, qui s'étend en longueur depuis le deuxième degré de latitude nord, jusqu'au vingt-sixième degré environ de latitude sud, sur des largeurs très-inégales d'une extrémité à l'autre, est coupé dans toute sa longueur par cette fameuse chaîne de montagnes, qui, sortie de la terre Magellanique, va se perdre dans le Mexique, & semble être le lien des deux vastes con-

tinents qui forment le Nouveau-Monde. Ces montagnes renferment une infinité de volcans. L'histoire ne nous a conservé les époques de leurs éruptions que depuis la découverte de l'Amérique ; mais les traces horribles que les éruptions précédentes avoient laissées, sont des preuves irréfragables de la réalité de leurs embrasements.

On sent de reste que ce phénomène si ordinaire, mais dont les retours ne peuvent se prévoir, doit tenir les habitants de ces contrées dans des craintes continuelles ; mais ce qui fait qu'il ne résulte pas tous les maux qui devroient s'ensuivre de ces phénomènes aussi effrayants que terribles, c'est qu'ils sont toujours précédés par des avant-coureurs sensibles, comme un frémissement dans l'air, le vol des oiseaux qui s'élancent au lieu de voler uniment & à leur ordinaire ; ils sont même si peu maîtres de leurs mouvements, qu'ils vont s'écraser contre les objets qui se trouvent devant eux : les cavités de la terre rendent des sons effrayants, auxquels les chiens répondent par des hurlements : les quadrupèdes s'arrêtent en écartant les jambes, comme pour chercher plus d'appui : les hommes fuient de leurs maisons dans les places publiques ou à la campagne pour n'être pas ensevelis sous les débris.

Quand on compare les Péruviens tels

qu'ils nous sont décrits dans les historiens Espagnols, avec les Péruviens de nos jours, on ne reconnoît plus cette nation ; & il est tout simple que cela soit ainsi. Depuis que cet empire est soumis à la domination Espagnole, les mœurs des Péruviens ont changé du tout au tout. Il ne subsiste plus la moindre trace de l'ancien gouvernement, qui avoit tant d'influence sur les mœurs & les habitudes de ces peuples. Opprimés aujourd'hui par le fanatisme religieux, & par une autorité dont les préposés du gouvernement abusent toujours, ils sont tellement indifférens à tout, qu'ils se contentent du moins possible ; & , tant qu'ils l'ont, ils refusent de travailler pour leurs tyrans : quand on leur parle de la nécessité de pourvoir à l'avenir, ils répondent stupidement : « Je n'ai pas faim. »

Nous avons vu ci-dessus que les Anglois, dégoûtés de Terre-Neuve, par le peu d'utilité qu'ils trouverent à y faire le commerce des pelleteries, l'avoient abandonnée, faute d'avoir soupçonné qu'on y pût trouver un avantage plus sûr & plus considérable dans la pêche de la morue. Ils furent réveillés par le bénéfice qu'ils apprirent qu'y faisoient les François & les Portugais ; & sous le regne d'Edouard VI, en cette année 1548, le parlement d'Angleterre passa un acte par lequel il permit

à tous les membres de la nation Angloise de trafiquer & faire la pêche sur les côtes de Terre-Neuve & bancs voisins, sans payer aucuns droits; & dès-lors les Anglois firent cette pêche en concurrence avec les nations qui la faisoient avant eux, sans prétendre plus qu'elles à la propriété de cette isle, comme ils l'ont fait par la suite, & comme ils prétendent le prouver, quoique sans titres; car, si l'on s'en rapporte au témoignage des historiens, le droit des François se trouvera plus solidement établi que celui des Anglois.

Guillaume Postel le fait remonter à la plus haute antiquité, & voici ses propres termes : *Terra hæc (il parle de Terre-Neuve,) ob lucrosissimam piscationis utilitatem summâ litterarum memoriâ à Gallis adiri, & ante mille sexcentos annos frequentari solita est.* On trouvera cette assertion de Postel moins étonnante, lorsqu'on se rappellera qu'Antoine & Nicolas Zeni, freres, nobles Vénitiens; tous deux au service d'un roi de Finlande, avoient découvert vers l'an 1390, c'est-à-dire plus de cent ans avant la fameuse expédition de Christophe Colomb, les terres de Labrador & l'Estotiland.

Plusieurs auteurs soutiennent avec beaucoup d'apparence & de raison, que des pêcheurs Basques fréquentoient Terre-Neuve

Long-temps avant que Colomb eût découvert le Nouveau-Monde. Ils prétendent même que ce célèbre navigateur forma le projet de ses découvertes, d'après le récit d'un Basque Terre-Neuvier; & cela paroît assez vraisemblable; mais son mérite fut au moins d'avoir plus osé que ceux qui le précéderent dans cette carrière, & d'avoir sçu en tirer un plus grand parti.

Corneille Witfliet, secrétaire du conseil royal de Brabant, par conséquent peu affectionné aux François, reconnoît, avec Guillaume Postel, que c'est à eux qu'appartient la découverte de Terre-Neuve; mais il ne la fait pas remonter si haut. *Britones & Normanni*, dit cet auteur, *anno Christi 1504 has terras invenere, dum asellonum maritimorum piscationi intenderent.*

On peut joindre à ces témoignages, celui d'un auteur plus moderne, mais non moins véridique; c'est Marc l'Escarbot, qui a fait une histoire de la Nouvelle-France, qui parut l'an 1608. « De toute mémoire, dit cet historien, & » de plusieurs siècles, nos Dieppois, Ma- » louins, Rochelois & mariniers du Ha- » vre, Honfleur & autres lieux, ont les » voyages ordinaires en ce pays-là, pour la » pêche des morues, dont ils nourris- » sent presque toute l'Europe, & pour-

» voyent aussi tous vaisseaux de mer. » A une époque plus reculée, en 1534, lorsque Jacques Cartier vint à Terre-Neuve, & visita les côtes de cette île, il trouva que la majeure partie des ses caps, havres & ports, portoient des noms françois ou basques; ce qui prouve suffisamment que ces deux nations fréquentoient cette île depuis très-long-temps.

On peut conclure de ces diverses autorités, que si les François n'ont pas fondé des établissemens à Terre-Neuve devant les Anglois, ils les ont précédés dans cette île, & qu'ils alloient même exercer la pêche jusqu'aux côtes de l'Acadie, avant qu'aucune nation de l'Europe eût entendu parler de ces terres; & par conséquent que le nord de l'Amérique a été connu long-temps avant que Colomb eût découvert les Antilles & les autres îles du golfe de Mexique. Ainsi les Anglois ne peuvent alléguer un titre, une priorité de prise de possession, quand ils pourroient prouver une priorité d'établissement; ce qui est fort douteux.

[1549.]

Le Bresil, découvert depuis cinquante ans, avoit été fort négligé par le Portugal, qui ne connoissoit point l'importance de sa découverte; on l'avoit même méprisée

au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les loix, & des femmes perdues de débauches. Tous les ans on expédioit du Portugal un vaisseau chargé de cette horrible denrée, qui rapportoit en retour des perroquets, des bois de teinture & de marqueterie: on y vouloit joindre le gingembre, mais la crainte de nuire au commerce d'Asie, le fit prohiber. L'Amérique étoit donc regardée en Portugal comme un lieu d'exil, d'autant qu'on joignit par la suite aux malfaiteurs, les malheureux que proscrivoit l'Inquisition, qui s'étoit établie en Portugal en 1548.

Les Juifs, depuis leur dispersion, avoient beaucoup multiplié en Portugal. Après la conquête des Espagnes par les Arabes, ils y jouissoient de tous les droits de citoyens; mais lorsque ce pays eut recouvré sa liberté, ils furent exclus des charges: ce qui n'empêcha pas que vingt mille familles Juives, condamnées à sortir d'Espagne, ou à changer de culte, lorsque les rois Catholiques eurent fait la conquête de Grenade, ne se retirassent en Portugal, où elles payèrent chacune de vingt livres l'asyle qu'on leur y donna. Jean II, après leur avoir tiré vingt mille écus, les réduisit à l'esclavage. Emanuel bannit de ses Etats ceux qui refuserent de se faire Chrétiens, & affranchit les autres, qui demeurèrent toujours sus-

peçts d'attachement à leur ancien culte : ce soupçon en fit même tourmenter plusieurs par ce tribunal odieux qui quelquefois crée des crimes pour se faire le droit de punir.

Philippe II, roi d'Espagne, devenu maître du Portugal, fit décheoir de toute charge ecclésiastique, militaire & civile, tous ceux de ses sujets qui descendoient de race Juive ou Maure. Cette flétrissure nouvelle dégoûta les plus riches d'entr'eux d'un pays où rien ne pouvoit les mettre à l'abri de la vexation. Les uns portèrent leurs capitaux à Hambourg, d'autres à Anvers, d'autres à Bordeaux; & leur industrie, jusqu'alors concentrée en Espagne & dans le Portugal, priva ces deux Etats des avantages qu'ils tiroient l'un de l'Asie, l'autre de l'Amérique.

Ceux des Juifs que l'Inquisition avoit relégués au Bresil, n'y furent pas abandonnés; ils y trouverent des secours qui mirent ces hommes actifs & industrieux en état d'y cultiver le sucre, dont les premières cannes leur furent apportées de Madere. Cette denrée jusqu'alors peu connue, & bornée aux usages de la médecine, devint un objet de luxe qui s'étendit bientôt à tous les états. Ce goût fut on ne peut pas plus favorable au Bresil : dès-lors la cour de Lisbonne sentit combien cette colonie, qu'elle n'avoit regardée auparavant que

comme une décharge des immondices de la métropole , pouvoit lui devenir avantageuse ; & cet établissement , jusqu'alors abandonné aux caprices des colons , fut jugé assez important pour qu'on y établit une administration régulière : en conséquence de quoi elle y envoya , en la présente année 1549 , Thomas Soufa , pour y former un plan régulier d'administration , & pour diriger cette colonie.

✿ [1550.] ✿

Quarante François , sous la conduite de Rouffelan , homme brave , actif & prudent , singulièrement aimé des Sauvages , pour avoir pris une femme de leur nation , s'établissent à Sainte-Lucie. Sa mort , qui arriva quatre ans après cette prise de possession , ruina tout le bien qu'il avoit commencé à faire dans ce pays-là ; les Caraïbes , mécontents de la plupart de ceux qui lui succéderent , en massacrèrent successivement trois. La colonie ne fit que languir jusqu'en 1639 , que les Anglois s'en emparèrent sans opposition.

Dès que la colonie du Brésil eut commencé à prendre une forme d'administration un peu régulière , Soufa s'occupa à reconnoître les naturels du pays , avec lesquels il auroit ou à négocier ou à combattre. Ce général bâtit une ville à la baie qu'on avoit

nommée San-Salvador. Ce premier établissement régulier fut bientôt suivi de plusieurs autres, peu fortifiés dans le principe, parce que les défenses qui y furent faites suffisoient alors contre les naturels du pays; mais, les diverses nations de l'Europe courant les côtes du continent méridional de l'Amérique, les colons se virent bientôt dans l'obligation de se fortifier plus régulièrement pour se mettre à l'abri de leurs invasions.

Le Brésil, lors de l'établissement des Portugais dans ce pays, étoit peuplé de petites nations, dont la majeure partie étoit errante, & par conséquent sans autre communications entr'elles que leurs rencontres fortuites, qui occasionnoient des guerres sanglantes, ou des haines héréditaires parmi celles qui avoient des demeures fixes. Leur taille en général est comme celle des Européens. Avant l'arrivée de ces derniers, ils ne connoissoient aucune sorte de vêtement; actuellement ils se couvrent le milieu du corps. Leur nourriture étoit peu variée avant l'introduction de nos animaux domestiques dans leur pays. L'inaction, la table & la danse partageoient & partagent encore leur vie. S'il existe un peuple athée, c'est celui-là sans contredit: rien dans leurs mœurs n'induit à penser qu'ils aient la moindre idée d'un

Être supérieur & d'une vie future ; c'est l'homme de la nature. Rarement sa tranquillité est altérée : si l'ivresse ou quelque hasard malheureux le fait sortir de son caractère, & que quelqu'un périsse dans la querelle, le meurtrier est livré aux parents du mort, il est sacrifié sans délibération à leur vengeance, & les deux familles oublient leurs pertes dans la joie d'un festin.

Les Brésiliens prennent toutes les femmes qu'ils peuvent se procurer, & les répudient s'ils s'en dégoûtent. Ils exercent l'hospitalité envers les voyageurs, avec une cordialité qu'on ne trouve nulle part ; ils s'assistent dans leurs maladies avec une tendresse & un zèle extraordinaires. Le seul desir de venger leurs proches ou leurs amis, leur met les armes à la main. Leurs guerres ne sont que des surprises, & jamais les Sauvages, dans ce pays, n'ont combattu de pied ferme. Les prisonniers de guerre sont mangés avec appareil. Lorsque les Portugais vinrent au Brésil, ces Sauvages se retirèrent pour n'avoir aucune communication avec eux ; mais, voyant qu'on les poursuivoit pour les réduire à l'esclavage, ils prirent le parti de massacrer & de manger tous les Européens qu'ils pourroient surprendre.

Soufa, en bâtissant San-Salvador, donna

un point de ralliement à la colonie ; mais il n'avoit pas des forces fuffifantes pour conquérir & plier au joug des peuples qui n'en n'avoient jamais connu ; qui ne concevoient pas qu'il existât des hommes assez audacieux pour vouloir commander, ni des gens assez fous ou assez lâches pour vouloir obéir. Mais, ce que n'auroit peut-être jamais fait la violence, fut exécuté par les Jéfuites, fociété à qui la religion ou l'ambition ont fait entreprendre les plus grandes chofes. Plusieurs furent la victime de leur zele & de la haine qu'on portoit aux Portugais ; mais, remplacés auffi-tôt par d'autres qui ne parloient que de tendresse, de paix & de charité, ils vinrent à bout de triompher de la haine de ces Sauvages, de fe concilier leur affection, & de devenir les objets de leur amour & de leur vénération. Ils les inftruifoient des principaux myfteres de la religion ; ils les exhortoient à la régularité des mœurs, à l'amour du prochain & de la justice, & leur faisoient horreur du fang de leurs semblables. Pour bien juger du pouvoir qu'ont fur les Sauvages la douceur & l'humanité, on n'a qu'à comparer les conquêtes de ces religieux & celles des Efpagnols : des milliers de foldats n'ont réuffi qu'à dépeupler des pays policés, & les Jéfuites ont changé les déferts en pays policés.

[1551.]

Don Louis de Velasco, qui succéda à Mendoza à la vice-royauté du Mexique, fit partir en cette année le vaisseau le Saint-Augustin, pour trouver un port commode à la côte occidentale de la Californie. Soit défaut de zèle, de hardiesse ou de capacité, celui qui le commandoit revint sans avoir rien fait.

[1554.]

Quelques auteurs reculent jusqu'à cette époque la mort du célèbre conquérant du Mexique. On sçait, & nous l'avons déjà dit plus haut, que dégoûté de la cour, & fatigué des querelles continuellement renaissantes que lui suscitoient ses ennemis, il avoit résolu de retourner dans la Nouvelle-Espagne, & d'y finir ses jours dans le repos. Il quitte la cour, & part pour Séville, dans le dessein de prendre congé de dona Maria Cortès sa fille, qu'il avoit promise à l'héritier du marquis d'Astorga. Une violente douleur d'estomac, jointe à d'autres infirmités que ses chagrins autant & plus que ses travaux lui avoient fait contracter, l'obligèrent de s'arrêter à Castilléja de la Cuesta, où il mourut le 2 Décembre de cette année. Sa perte excita de vifs regrets à la cour. Ceux même qui l'avoient si cruellement persécuté de son vivant, se

virent contraints de convenir après sa mort que toutes les récompenses du monde ne pouvoient égaler la grandeur de son génie, ni l'importance de ses services.

[1555.]

Depuis 1530 qu'on avoit commencé à introduire des Negres au Bresil, la culture du sucre y avoit pris un accroissement considérable. La prospérité de cet établissement excita l'envie des autres nations, & leur fit naître le desir d'imiter les Portugais. Les François, ardents pour la nouveauté, furent les premiers. Villegagnon, vice-amiral de Bretagne, mécontent de l'ordre de Malthe, dont il étoit chevalier commandeur, fit part de ses dégoûts au célèbre amiral de Châtillon, ainsi que du desir qu'il avoit de former quelque établissement dans l'Amérique.

L'amiral, qui le connoissoit pour être aussi brave homme qu'habile marin, & de plus pour un homme beaucoup plus instruit qu'on ne l'étoit de son temps, & sur-tout dans la profession des armes, croyant d'ailleurs Villegagnon dans les sentimens de la Réforme qui faisoit alors de grands progrès, lui promit de l'appuyer de ses moyens & de son crédit, à condition que la colonie qu'il établiroit seroit toute composée de Protestants. Villega-

gnon, dans les dispositions où il étoit par rapport à son ordre, souscrivit à tout ce que Coligny en exigea ; & cet amiral appuya si fortement auprès de Henri II la nécessité de faire des établissemens dans le Nouveau-Monde, & les avantages qu'on en retireroit par la suite, qu'il en obtint trois vaisseaux bien armés & bien équipés, avec les provisions nécessaires, & cent mille francs d'argent comptant.

Villegagnon partit du Havre de Grace au mois de Mai de cette année ; &, après une navigation assez traversée, il prit terre à une isle déserte, sur les côtes du Brésil. Il y bâtit un fort, qu'il appella fort Coligny, pour se maintenir contre les Portugais & les Sauvages, s'il arrivoit que le voisinage des François portât ombrage ou donnât des inquiétudes aux uns ou aux autres : il informa ensuite l'amiral de son établissement, & sollicita de nouveaux secours qui lui furent envoyés.

✿ [1556.] ✿

L'amiral, prévenu pour la réformation, & très-zélé pour en répandre la doctrine & les principes, communiqua les dépêches de Villegagnon à Jean Calvin. Cet apôtre du Calvinisme, non moins zélé que l'amiral pour la propagation de la nouvelle doctrine, déterminâ douze de ses

plus ardents profélytes à entreprendre le voyage du Bresil pour y fonder une nouvelle Eglise. Dupont, Calviniste outré, & Richer, fanatique de la Réforme, avec Guillaume Chartier, se mirent à la tête des émigrants. Cette troupe se renforça considérablement, tant à Paris qu'à Rouen; de sorte qu'il se trouva au moins trois cents hommes à l'embarquement, qui se fit à Honfleur, le 20 Novembre de cette année.

✿ [1557.] ✿

On arrive au Bresil le 26 Février suivant, & le 7 Mars au fort de Coligny. Richer & Villegagnon eurent bientôt de vives disputes au sujet de la religion. Le chevalier, qui n'adoptoit point du tout les principes de la Réforme, voyant que la différence des opinions prenoit le train de dégénérer en révolte, chassa les Genevois de son fort. Les exilés gagnèrent le continent, & s'établirent sur les rives du *Rio Janeiro*, à une demi-lieue seulement du fort où commandoit Villegagnon: huit mois après ils repassèrent en France, où les plaintes qu'ils portèrent contre le commandeur de Villegagnon, ayant indisposé l'amiral de Châtillon contre lui, tarirent la source des secours qu'il eût été nécessaire de lui continuer pour soutenir son établissement.

Villegagnon

Villegagnon abandonné de l'amiral, & par conséquent du parti Protestant d'où il tiroit ses principales ressources, repassa en France, pour intéresser d'autres protections au soutien d'un établissement qui pouvoit devenir très-utile à la France; mais ses sollicitations furent sans effet; & la colonie qu'il avoit fondée, dénuée de moyens, & ne pouvant se soutenir par elle-même, fut détruite, un an après le départ de Villegagnon, par les Portugais aux ordres d'Emmanuel Sa. Les discordes civiles qui commencerent avec le regne de François II, & qui depuis déchirerent la France, firent perdre de vue le projet de se rétablir dans le continent méridional de l'Amérique.

Il se fit cependant à diverses époques plusieurs tentatives pour s'établir dans le Brésil: on voulut former successivement des établissements à Rio-Janeiro, à Rio-grande, à Paraïba, & dans l'isle de Maragnan; mais la légèreté Française ne permit pas d'en attendre le fruit, toujours long à venir dans les nouveaux établissements. Des esprits moins prompts à entreprendre, mais plus patients & moins faciles à se rebuter, eussent tiré, avec le temps, un grand fruit d'un établissement solidement fait; mais quand on ne pourvoit ni sûrement ni promptement à la subsistance & à la

Anecd. Améric. S

sûreté des colonies qu'on entreprend de former, on doit perdre en peu de temps les avances qu'on y met, & tout ce qu'il est possible d'en espérer.

[1560.]

Don Pedro d'Orsua, gentilhomme Navarrois, distingué par sa sagesse & son courage, offrit en cette année au vice-roi du Pérou de reprendre la navigation du fleuve Maragnon. Son offre acceptée, il partit de Cusco avec sept cents hommes. Ces conquérants sanguinaires, altérés du sang de tous les gens de biens, massacrerent ce chef respectable par ses mœurs, parce qu'il exigeoit le bon ordre & la discipline, & ils mirent à leur tête, avec le titre de Roi, un Basque féroce, nommé Lopez d'Aguirre, qui leur fit espérer de les rendre maîtres de tous les trésors du Nouveau-Monde.

Ces scélérats descendent dans l'océan par le Maragnon, ou fleuve des Amazones, & abordent à la Trinité. Ils en égorgent le gouverneur, & pillent l'Isle. Ils portent ensuite leur fureur & leur avidité sur les côtes de Cumana, Caraque & Sainte-Marthe, qui éprouverent encore plus d'horreurs, parce qu'elles étoient plus riches que la Trinité. Ils entrent dans la nouvelle Grenade, comptant de gagner

de-là Quito, & de pénétrer dans le sein du Pérou, où ils se propofoient de mettre tout à feu & à fang.

Un corps de troupes s'affemble à la hâte pour réfifter à ces furieux. Malgré le défordre qui fuit d'ordinaire toutes les expéditions, précipitées le corps aux ordres de d'Aguirre eft attaqué, battu & difpersé. Son chef, ne voyant aucun efpoir d'échapper aux vainqueurs, marque fon défefpoir par une action atroce. Il appelle fa fille unique qui le fuivoit dans fes voyages. « J'efpérois, lui dit-il, te placer fur » le trône; l'événement a trompé mon » attente. Mon honneur & le tien ne » veulent pas que tu vives pour être l'es- » clave de mes ennemis. Meurs de la main » d'un pere.» A l'inftant il lui tire un coup de fufile, & l'acheve d'un coup de poignard. Cet effort de rage épuife fes forces, il eft pris & écartelé. La navigation de l'Amazone fut oubliée enfuite pendant un demi-fiécle, & tout ce qu'on fit depuis fut ou malheureux ou mal combiné par les Efpagnols. Les Portugais furent plus heureux par la fuite, comme nous le verrons ci-après.

[1562.]

L'amiral de Châtillon fut encore le promoteur d'une nouvelle expédition pour

l'Amérique, dont l'objet étoit d'y former quelque établissement. Jean Ribaud, chargé de ses ordres, partit de France le 18 Février de cette année, avec tout ce qu'il falloit pour former un établissement dans quelque canton du continent de l'Amérique.

Ce marin, après avoir rangé les Antilles & la Floride, vint prendre terre à l'embouchure d'une riviere qu'il appella la *Riviere de Mai*, du nom du mois où il la découvrit. Il bâtit sur ces rives une forteresse qu'il appella Charles-Fort, du nom du roi Charles IX, lors régnant en France, & au nom de qui se faisoit cet établissement. Il y laissa le capitaine Albert, avec des munitions suffisantes pour attendre de nouveaux secours. Celui-ci, au lieu d'employer la garnison qu'il commandoit à défricher les terres aux environs de sa forteresse, consumma ses provisions dans l'oïsiyeté. Bientôt la disette se fit sentir, & excita de violents murmures. Le commandant, sans considérer qu'il y avoit donné lieu tout le premier; voulut, par une rigueur déplacée dans la circonstance, les reprimer, en faisant pendre l'un des plus échauffés des mécontents. Ceux-ci, plus irrités qu'auparavant, l'assassinerent, & lui donnerent pour successeur Barré, homme de mérite, qui se soutint encore quelque temps dans le fort;

mais, ne voyant point arriver de secours de France, il fit construire un bateau ponté; & s'embarquant avec ses colons & le peu de provisions qui lui restoit, il tenta la traversée. Il eût infailliblement péri avec sa troupe, sans un vaisseau Anglois qui les accueillit, & les passa en Angleterre. On dit que, dans l'extrémité où il se trouvoient déjà, ils avoient pris l'affreuse résolution de se dévorer les uns après les autres, ce qu'ils avoient même exécuté sur l'un des leurs, lorsque les Anglois les recueillirent.

[1564.]

Laudoniere, par ordre de l'amiral de Châtillon, citoyen jusques dans les horreurs des guerres civiles, partit pour Charles-Fort le 22 Avril de cette année. La nouvelle colonie qu'il amenoit, fut fort étonnée à son arrivée à la riviere de Mai, de ne trouver, à la place des trésors dont elle avoit repu son imagination, qu'un pays aussi fertile que beau; & frustrée dans son attente, elle se révolta dès l'arrivée. Laudoniere, qui joignoit beaucoup de prudence à sa douceur naturelle, vint à bout de calmer la sédition; mais, pour en prévenir le retour, il eut soin de faire repasser en France ceux qu'il jugea les plus indisciplinés.

En vain voulut-il s'opposer aux pillages que ses gens avoient projeté de faire dans

les îles Vierges, appartenant alors aux Espagnols, dans la crainte très-fondée de s'attirer sur les bras des ennemis établis puissamment dans son voisinage; il ne put les empêcher d'exécuter leur projet; mais se trouvant, au retour de ces forbans, beaucoup plus en état de faire valoir son autorité qu'il ne l'étoit à leur départ, il en fit pendre quatre, & ne pardonna aux autres qu'après s'être fait donner les plus fortes assurances de vivre plus-soumis à l'avenir.

Les contradictions qu'éprouva ce commandant l'ayant empêché de faire cultiver & ensemençer les terres, la disette vint combler la mesure des chagrins qu'il effuyoit depuis qu'il étoit chargé du gouvernement de la colonie. Dans la nécessité prochaine de quitter ce pays, il partagea son monde en deux troupes, dont l'une fut occupée à construire des barques pour repasser en France, & l'autre fut chargée de procurer des vivres aux travailleurs par quelques moyens que ce pût être, soit en enlevant de vive force aux naturels du pays, qui les tenoient à un prix excessif, soit en traitant avec eux de gré à gré. On réussit d'une & d'autre façon; & on alloit démolir le fort, lorsqu'il parut à la rivière quatre vaisseaux Anglois qui ravitaillèrent la colonie, & lui fournirent les secours dont elle avoit le besoin le plus urgent.

Laudoniere sentant, que cette ressource, qui n'étoit que momentanée, ne feroit que différer un parti nécessaire, fit procéder à la démolition du fort; & il se dispofoit à quitter le pays, lorsque Jean Ribaud parut à l'embouchure de la riviere, avec quatre vaisseaux François, & ramena l'abondance dans la colonie.

Laudoniere se repentant alors de sa précipitation, fit travailler à la reconstruction des défenses démolies avec plus d'ardeur qu'il n'en avoit mis à les détruire; mais les Espagnols ne lui donnerent pas le temps d'achever. Six gros vaisseaux de cette nation arrivent, & commencent à canonner vivement les vaisseaux François, dont les équipages étoient alors presque tous à terre. Ce qui restoit sur ces vaisseaux, craignant de tomber au pouvoir des ennemis, coupe ses cables, prend le large, & leur échappe.

Les Espagnols prennent terre sans que personne s'oppose à leur descente, & s'avancent vers le fort. Ribaud, se proposant d'attaquer les vaisseaux Espagnols denués de monde, & de mettre ensuite les ennemis entre le fort & les troupes qu'il avoit, rassemble avec ses équipages tout ce qu'il put des habitants de la colonie, & gagne ses vaisseaux; mais Laudoniere étant resté malade au fort avec peu de monde, &

n'ayant pu empêcher ses gens de suivre le commandant de la petite escadre François, exhorta ceux qui lui restoient à se fortifier de leur mieux ; & chacun s'y employa avec ardeur. Il se seroit soutenu en attendant l'exécution du projet de Ribaud ; mais la nuit du 20 Septembre ayant été extrêmement orageuse , les gardes avancées ne croyant pas la campagne tenable, se retirent au fort : les Espagnols, qui s'en apperçoivent , les suivent sans bruit ; & à peine ces gardes infidelles ont quitté leurs postes, qu'on apperçoit l'ennemi au pied des murs. Laudoniere se met cependant en défense ; mais deux breches qu'on n'avoit point eu le temps de réparer, donnant un accès facile à l'ennemi : les Espagnols se rendent maîtres du fort ; & le commandant, après avoir combattu avec beaucoup de valeur, se voyant obligé de céder à des forces bien supérieures aux siennes, gagne une forêt voisine avec ce qu'il put rassembler des débris de sa troupe. De-là traversant avec des peines incroyables des marais qui se trouvoient sur son passage, il gagne le riviere de Mai, où, par le plus grand bonheur, il trouve encore un des quatre vaisseaux François, commandé par le neveu de Jean Ribaud, que le gros temps qui l'avoit écarté des autres avoit obligé de relâcher en cet endroit. Ribaud ne fut

pas si heureux : ses vaisseaux ayant été jettés & brisés à la côte par la tempête, ses soldats, ses équipages & lui-même tomberent au pouvoir des Espagnols, qui les traitèrent sans quartier; Ménendez, qui les commandoit, fit pendre tous ceux qui furent faits prisonniers, avec cet écriteau attaché au dos : « Nous n'avons point fait » pendre ceux-ci comme François, mais » comme Luthériens & ennemis de la » Foi. »

Laudoniere étant heureusement repassé en France, rendit compte à la cour du désastre de la colonie, & de la barbarie que les Espagnols avoient exercée à l'égard des François. Charles IX s'en plaignit amèrement au roi d'Espagne Philippe II; mais l'impuissance où étoient alors les François de se faire raison d'un traitement aussi barbare, fit prendre à la cour d'Espagne le parti plus insolent encore de mépriser leurs plaintes, & de dédaigner même d'y répondre. Telle étoit l'horrible politique Philippe II, le Tibere de son siècle, de ne vouloir pas souffrir que les autres nations de l'Europe jouissent des terres qu'il ne pouvoit faire occuper, & de vouloir régner sans concurrence dans les deux continents du Nouveau-Monde, qu'il croyoit n'avoir été découvert que pour l'Espagne seule.

[1565.]

Après avoir chassé les François de la Floride, les Espagnols voulurent occuper cette contrée. En cette année ils y établirent une peuplade à l'est, à deux lieues de l'océan, dans un bourg qu'ils nommèrent *Sans-Mathéo*, du jour où ils avoient chassé les François de leur établissement; mais, quoiqu'établis sur une rivière navigable dans une terre agréable & fertile, n'y trouvant pas ce qu'ils recherchoient le plus vivement, l'or, ils l'eussent abandonnée, s'il n'y eussent trouvé le saffras. Les vertus médicinales de cet arbre, meilleur encore à la Floride que dans tout le reste de l'Amérique, dont les fleurs prises en infusion théiforme sont saines & agréables, dont la racine excite la transpiration, résout les humeurs épaisses & visqueuses, soulage dans les paralysies, rhumatismes & fluxions froides, étoit employé avec succès dans les maladies vénériennes.

Les Sauvages, qui apprirent à leurs barbares oppresseurs qu'en buvant à jeun & dans leurs repas l'infusion de la racine de saffras, ils guériroient du mal vénérien & des fièvres qui les minoient à leur bourgade de *San-Mathéo*, les y fixerent. Ils firent même à quinze lieues de-là, sur la

même côte, un second établissement qu'ils appellerent *Saint-Augustin*.

[1567.]

En vain l'indignation publique excitoit le ministère de Charles IX à la vengeance de l'outrage fait à la nation Française : le conseil du roi, despote & superstitieux, se réjouissoit en secret de l'anéantissement d'un établissement qu'il avoit été forcé d'approuver, mais qui, ayant été imaginé par le chef des Huguenots qu'on n'aimoit pas, pouvoit servir à donner du relief aux opinions nouvelles. Un particulier généreux prit sur lui d'exécuter ce que la basse jalousie du gouvernement l'empêchoit de faire.

Dominique de Gourgues, gentilhomme, né au mont de Marian en Gascogne, navigateur habile & hardi, sensible à l'outrage fait à sa nation, & animé d'ailleurs par des motifs de ressentiment particulier contre les Espagnols, qui, l'ayant fait prisonnier en Italie, l'avoient envoyé aux galères, d'où il avoit eu le bonheur de se sauver, entreprit de tirer une vengeance éclatante du procédé atroce des tyrans du Nouveau-Monde à l'égard de ses compatriotes, & des injures personnelles qu'il en avoit reçues. Cet homme passionné pour l'honneur de sa nation, pour la gloire &

pour les aventures périlleuses , vend son bien , fait construire à ses dépens trois vaisseaux , choisit des compagnons dignes de lui ; & , sous prétexte d'un voyage aux côtes d'Afrique ; il part de Bordeaux le 23 Août de cette année , avec deux cents cinquante hommes d'équipage , & prend en effet la route d'Afrique.

Il y relâche seulement le temps nécessaire pour prendre quelques rafraîchissements , & pour mettre ses amis au fait des vrais motifs de son armement , & des moyens de réussir sûrement dans le projet qu'il avoit formé de venger avec éclat sa nation & lui-même de la barbarie des Espagnols. Tous entrent dans son ressentiment ; & , trouvant dans ses gens la plus grande ardeur à le seconder , il porte droit à la riviere de Mai , & passe à la vue de Charles-Fort. Les Espagnols , le prenant pour quelqu'un des leurs , le saluent. Degourgues , charmé de leur erreur , & ayant intérêt de les y confirmer , leur rend le salut , & passe outre : à l'entrée de la nuit il revire le bord , & , rabattant du côté du fort , il prend terre au pays d'un Cacique nommé Tacatourou , à quinze lieues de Charles-Fort.

❧ [1568.] ❧

Les habitants de ce quartier , le prenant

pour un Espagnol, veulent s'opposer à sa descente; mais il parvint avec peine à leur faire entendre, par un de ses gens qui avoit été de l'expédition de Laudoniere, qu'il étoit François, & dès-lors même l'ennemi juré des Espagnols, qu'il venoit exterminer, s'il étoit possible, ou du moins chasser du pays. Alors il fut reçu du Cacique & de tout son peuple avec la plus grande affection; & ils lui promirent toute l'assistance qu'il seroit en leur pouvoir de lui donner.

Par un heureux hasard, un jeune homme âgé seulement de seize ans, nommé Pierre de Bruy, natif du Havre, qui avoit été abandonné dans ce pays, & qui depuis deux ans vivoit errant dans ces quartiers, vint trouver Degourgues, à qui il donna, sur les forces & la situation des Espagnols, tous les renseignements possibles, qui mirent ce brave aventurier dans le cas de concerter avec sûreté & précision le plan de ses attaques.

Les Sauvages demanderent trois jours pour rassembler les forces qu'ils vouloient fournir aux François pour cette expédition, & prirent si bien leurs mesures pour écarter tout ce qui pourroit venir du côté des Espagnols, que ceux-ci ne purent être avertis du voisinage des François. Les Indiens s'étant joints à Degourgues au jour

nommé, eux & les François marcherent de concert aux forts qu'occupoient les Espagnols; deux furent pris d'emblée le même jour 23 Avril de cette année, & leurs garnisons égorgées ou faites prisonnières de guerre.

Il en restoit un troisieme, le plus considerable de tous. Les François prirent la précaution de le faire investir sans délai par les Sauvages, qui le firent de telle manière que rien n'y pouvoit entrer, & qu'aucun des ennemis n'en pouvoit sortir pour s'informer du nombre & des dispositions des assiégeants. Après ces précautions prises, Degourgues s'occupa des préparatifs du siege, & les fit avec tant de diligence, que tout fut prêt au bout de deux jours. Tout le monde marquant la plus grande disposition à attaquer l'ennemi, Degourgues place les Sauvages en embuscade dans les bois, qui environnoient le fort, & s'avance lui-même, à la tête des siens, vers le fort qu'occupoient les Espagnols.

Dès que ceux-ci virent paroître Degourgues avec ses gens, ils tirerent sur lui avec deux doubles couleuvrines qui firent peu d'effet, parce que ce commandant se mit à couvert de leur feu dans un petit bois qui touchoit presqu'au fort. Le gouverneur Espagnol ne voyant plus l'ene

nemi, fit sortir soixante des siens pour le reconnoître. Pendant qu'ils approchoient, Degourgues ordonne à son lieutenant de se jeter entre le fort & eux dès qu'ils les verroient suffisamment engagés pour ne pouvoir regagner leur asyle. Le lieutenant ayant exécuté sa commission avec intelligence, Degourgues, certain que la retraite leur étoit coupée, marche aussi-tôt à leur rencontre, en recommandant à ses gens de ne tirer qu'à bout touchant. La décharge qu'il fit ayant beaucoup éclairci ce détachement, ce qui en restoit voulut regagner le fort; mais il trouva dans son chemin le lieutenant de Degourgues, qui tua ou fit prisonnier le reste sans en excepter un seul.

Le commandant du fort, consterné de cette perte, sans songer aux ressources qui lui restoit pour se défendre, abandonne sa forteresse pour se jeter dans les bois, où il tombe dans les embuscades des Indiens. Ceux qui échapperent aux Sauvages, tournant d'un autre côté, rencontrèrent Degourgues, qui les tailla en pieces.

Après s'être rendu maître du fort, Degourgues en fit tirer l'artillerie & les munitions, ainsi que les vivres & les armes. L'imprudence d'un Indien lui fit malheureusement perdre la majeure partie de ce butin, en mettant par accident le feu aux

poudres. Degourgues, après avoir mis ordre à tout, se fit amener les prisonniers. Après leur avoir reproché leur barbarie à l'égard des François, chassés par eux en pleine paix, contre tout droit & raison, de leurs possessions & pendus contre le droit des gens, il les fit tous pendre à son tour, & pour opposer dérision à dérision, il leur fit attacher à chacun au dos un écriteau portant ces mots : « Je ne » fais ceci à ces gens comme à Espagnols ; » mais comme à corsaires, bandoliers & » écumeurs de mer. » Après cette juste représaille ne présumant pas d'être avoué ni secouru du gouvernement, il fit raser les trois forts, qu'il ne pouvoit garder avec le peu de monde qu'il avoit amené. En partant de-là, il promit aux Indiens de les venir revoir dans peu ; & leur ayant témoigné sa reconnoissance par des présents, il les laissa très-satisfaits de lui, & autant pour le moins de les avoir délivrés du voisinage des Espagnols, dont le nom seul étoit en horreur d'un bout à l'autre de l'Amérique. Il fit ensuite charger sur ses vaisseaux ce qui restoit du butin fait sur les Espagnols, & reprit la route de France, où il aborda heureusement.

A son retour à Bordeaux, Degourgues reçut de Blaise de Montluc, alors commandant en Guyenne, les justes éloges
que

que méritoient sa conduite & sa bravoure. Ce général l'envoya à la cour pour recevoir la récompense du service rendu à sa nation. Mais l'esprit de la cour n'étoit pas celui de Montluc : la Régente Catherine de Médicis ménageoit alors la cour d'Espagne ; & Degourgues fut sur le point de payer de sa tête le service essentiel qu'il venoit de rendre au roi & à l'Etat, en chassant l'ennemi de possessions usurpées contre le droit des gens, & en vengeant l'honneur des François, indignement outragé par les tyrans du Nouveau-Monde. Il y a lieu de croire cependant que la reine-mere & le roi ne désapprouvoient point intérieurement sa conduite ; mais, sur l'avis qu'on lui donna à Paris du danger qu'il couroit à demander à la cour sa récompense, il s'en fut chercher un asyle à Rouen, où la cour l'oublia ou feignit de l'oublier.

Depuis l'expédition du brave Degourgues, les François semblerent avoir oublié eux-mêmes entièrement le Nouveau-Monde. Le peuple le plus doux, le plus sociable s'égorgea long-temps, comme on sçait, pour des dogmes inconcevables ; & ce ne fut que sous le regne de Henri le Grand qu'on s'occupa du soin de former des colonies en Amérique. Les idées eussent dû naturellement se tourner vers

la Floride ; les Européens , sauf l'Espagne qui n'y avoit que le fort Saint-Augustin , n'avoient aucun établissement dans ce pays. En supposant que la découverte & quelques huttes dans un coin du Nouveau-Monde pussent fonder un droit à la nation qui s'étoit établie la première dans ces contrées , celui des François étoit incontesteable ; mais la France, encore étonnée des plaies horribles que lui avoient faites les guerres de religion , n'osoit provoquer l'Espagne très-puissante en Amérique , & qui ne paroissoit pas disposée à souffrir le moindre établissement sur le golfe du Mexique ou même dans son voisinage. Les vues du gouvernement se portèrent donc, comme nous le verrons ci-après , vers les contrées septentrionales du Nouveau-Monde , dont en 1523 Verrazano avoit tracé la route.

❧ [1571.] ❧

Il y avoit déjà quelque temps que le gouvernement Espagnol prenoit les mesures les plus cruelles pour mettre les Péruviens dans l'impossibilité de faire aucun mouvement pour recouvrer leur liberté. Tupac Amaru , héritier de leur dernier roi , s'étoit retiré dans des montagnes éloignées , où , loin des oppresseurs de sa patrie , ce prince vivoit en paix. Les Espagnols lui envierent ce reste de bonheur ;

& peu à peu resserré par les troupes qu'on avoit envoyées contre lui, il fut obligé de se rendre. Le vice-roi François de Tolède, qui ne pouvoit soutenir la présence d'un prince qui lui rappelloit sans cesse l'injustice horrible & les excès abominables où s'étoit porté sa nation contre celle qu'elle opprimoit, le fit accuser de plusieurs crimes qu'il n'avoit pas commis, & pour lesquels on lui fit trancher la tête en cette année. Tout ce qu'on put découvrir des descendants des Incas eut la même destinée sous différents prétextes; mais particulièrement sous celui d'avoir conspiré contre les Espagnols, qu'on mettoit toujours en tête des accusations calomnieuses qu'on formoit contr'eux. L'horreur d'un attentat aussi barbare excita une indignation si universelle, soit en Europe, soit dans le Nouveau-Monde, que le roi d'Espagne Philippe II crut devoir désavouer ses représentans; mais la politique atroce de ce prince étoit si connue, que personne n'ajouta foi à cette apparence de justice & d'humanité de sa part.

[1576.]

Les découvertes des Espagnols enflammoient toutes les nations de l'Europe qui avoient des facilités pour la navigation à les imiter. En cette année Forbisher, cé-

lebre navigateur Anglois, entreprit de découvrir un passage par le nord pour aller aux Indes orientales. Ambroise Dudley, comte de Warwick, lui procura les moyens de le tenter, en contribuant à armer deux petits bâtimens qu'on munit de tout ce qui pouvoit être nécessaire pour un pareil projet, qui se borna pourtant à reconnoître plusieurs baies & isles, & un enfoncement considérable dans les terres, que ce navigateur jugea devoir être un détroit, mais dont les glaces & les vents lui interdirent l'entrée pour cette fois. Une pierre noire, ramassée par hasard dans un des isles où Forbisher avoit pris terre dans sa course, & qui étoit tombée entre les mains de la femme d'un des intéressés dans ce premier armement, donna lieu au second voyage au nord de l'Amérique.

Cette femme ayant laissé tomber cette pierre dans le feu, la chaleur la fit rougir; le hasard voulut que cette femme l'ayant éteinte dans des vinaigre, on crut y remarquer des veines d'or. Un orfevre à qui on en fit faire l'essai, en tira en effet suffisamment d'or pour exciter la cupidité de plusieurs personnes, qui sollicitèrent aussi-tôt le privilege exclusif d'apporter de ces pierres en Angleterre. La reine Elisabeth se prit elle-même à cet

appât, & voulut s'intéresser dans cette entreprise, pour laquelle elle joignit un troisième vaisseau aux deux qui avoient fait le premier voyage.

✿ [1577.] ✿

Cette seconde escadre partit d'Angleterre le 31 Mai de cette année. Forbisher prit sa route droit à l'isle où un matelot de la première expédition avoit trouvé la pierre dont on vient de parler, & d'après laquelle on avoit conçu de si magnifiques espérances; mais tous les essais des raffineurs n'ayant produit aucun fruit, le capitaine Forbisher poursuivit son premier dessein. Il entra dans le détroit, qu'on a depuis appelé de son nom; mais il ne trouva dans ces contrées que des Sauvages indisciplinables.

✿ [1577.] ✿

Drake, amiral Anglois, partit de Plymouth le 15 Septembre de cette année, avec cinq vaisseaux pour faire le tour du globe; & fut le second des navigateurs qui fit ce fameux voyage.

✿ [1578.] ✿

L'année suivante la reine Elisabeth augmenta encore d'un quatrième vaisseau l'escadre de Forbisher; non pour chercher de l'or, car tout espoir à cet égard s'étoit

évanoui ; mais pour chercher ce passage qu'on soupçonnoit devoir se trouver.

Cette troisieme expédition se borna à reconnoître les côtes méridionales du Groenland & quelques isles nouvelles, & à rapporter de ces climats septentrionaux une grande quantité de matieres minérales, dont le nord abonde.

Dans le même temps le célèbre amiral Drake, le plus grand homme de mer de l'Angleterre, ayant passé le détroit de Magellan, courut la côte occidentale de l'Amérique, désola les colonies Espagnoles par de fréquentes descentes, y fit un butin immense & poursuivit sa route à travers la mer du sud, pour gagner les Moluques & Java, & de-là le cap de Bonne-Espérance.

✻ [1579.] ✻

En cette année mourut Henri, roi de Portugal. Philippe II, roi d'Espagne, fit tellement valoir ses droits sur la succession de ce monarque, tant par la crainte de sa puissance, que par la politique & la terreur de ses armes, qu'il devint le maître du Portugal & de tous les pays qui reconnoissoient la domination Portugaise, sauf de l'isle de Tercere, qui ne voulut jamais reconnoître la domination Espagnole. Devenu, par cet événement, posses-

seur unique des Indes orientales & occidentales, & par conséquent des deux sources des plus grandes richesses, ce prince, que l'ambition dévorait, se crut assuré de réaliser le projet formé par son prédécesseur, d'assurer à la maison d'Autriche la monarchie universelle. Il arriva cependant tout le contraire de ce qu'il espéroit. En vain ses trésors furent employés à brouiller en France, en Angleterre; en vain il redoubla d'efforts pour soumettre les Pays-bas, que l'excès des cruautés du duc d'Albe & de ses successeurs avoient irrévocablement aliénés: toute cette puissance formidable, qui avoit épouvanté l'Europe, s'anéantit peu à peu dans les marais des Provinces-Unies: ce monarque enrichit la France des trésors du Nouveau-Monde; l'infanterie Espagnole, si célèbre & si formidable, s'exténua insensiblement en Europe, pendant que les expéditions d'Asie & du Nouveau-Monde dépeuploient l'Espagne; & cette belle & riche contrée, cultivée par les Maures, enrichie par l'industrie des Juifs & les mines de l'Amérique, se ruina par ses efforts, & devint à rien. Le feu des discordes civiles & des guerres de religion firent négliger pendant quelque temps au reste de l'Europe les expéditions lointaines; mais le calme qui succéda à ces orages terribles en fit re-

naître le goût , comme nous le verrons ci-après.

✿ [1579.] ✿

En cette année Pedro Sarmiento , parti de Cullao del Lima avec deux vaisseaux , entra le premier dans le détroit de Magellan par la mer du sud. Il y fit des observations très-intéressantes pour les navigateurs qui seront dans le cas de franchir ce détroit.

En cette même année John Cotton, marchand à Southampton, envoya à Terre-Neuve un navire de trois cents tonneaux, commandé par Richard Whitburn, d'Exmouth en Devonshire, pour participer à la pêche du grand banc, & prendre de cette isle une connoissance détaillée. Les Anglois, d'après lesquels on rapporte ce fait, partageoient donc alors avec les autres nations de l'Europe les avantages de la pêche, & n'y prétendoient pas un droit absolu & exclusif, comme ils l'ont fait depuis.

✿ [1580.] ✿

Nous avons vu que l'établissement de Buénos-Ayres, fait en 1535, fut presque aussitôt abandonné que formé; & que les Espagnols, persuadés que l'intérieur du Paraguay regorgeoit des mines, s'étoient enfoncés à trois cents lieues de l'embou-

chure du fleuve Rio de la Plata, où ils avoient fondé la ville de l'Assomption dans le voisinage des montagnes où ils croyoient trouver de l'or. Le danger continuel d'être massacrés par les Indiens qu'ils ne ménageoient pas plus, quoiqu'éloignés de secours, le naufrage de plusieurs vaisseaux qui avoient péri, avec les troupes & les munitions qu'ils portoient, en voulant remonter trop avant dans le fleuve, ne pouvoient les faire revenir d'une opiniâtreté si funeste : il fallut les ordres les plus exprès de la cour d'Espagne, pour les déterminer à rétablir Buénos-Ayres.

Les Espagnols, assez multipliés dans le Paraguay, s'y trouvoient assez forts pour contenir ou repousser les peuples qui voudroient s'opposer à leur entreprise ; aussi n'éprouva-t-elle que de légers obstacles. Jean Ortiz de Zarate l'exécuta en cette année. Les petites nations qui se trouverent dans le voisinage de cet établissement, subirent le joug, ou se retirèrent dans d'autres contrées, pour y jouir de leur liberté. Le rétablissement de Buénos-Ayres, étant devenu un centre & un point d'appui pour la colonie, ne contribua pas peu à étendre la domination Espagnole dans le Paraguay ; & avec le temps on y a formé quatre grandes provinces, sçavoir, le Tucuman, Santa-Cruz de la Siena, le Para-

guay particulier, & Rio de la Plata. Dans ce vaste pays on a fondé successivement une douzaine de villes, qui ne seroient pour l'Europe que des bourgades médiocres, mais dont chacune est presque sans communication avec les autres, parce que les Indépendants font des courses continuelles contre ces habitations, & massacrent sans pitié tous les Espagnols qu'ils rencontrent écartés des lieux principaux : tant leur haine est grande contre les tyrans qui les ont réduits à se réfugier dans des montagnes inaccessibles!

— [1580.] —

Ce fut le 3 Novembre de cete année que le célèbre Drake rentra en Angleterre, avec un seul des cinq vaisseaux qu'il avoit lorsqu'il en partit. La reine Elisabeth vint manger sur son bord ; & ce vaisseau, nommé le Pélican, fut soigneusement conservé à Deptfort dans un bassin, avec une inscription honorable attachée au grand mât. Ses découvertes, s'il en fit, ne sont pas bien constatées.

— [1583.] —

En cette année sir Humphey Gilbert, frere utérin du célèbre sir Walter Raleigh, vint, aux sollicitations pressantes de Walsingham, secrétaire d'Etat, & au nom d'Elisabeth, reine d'Angleterre, prendre

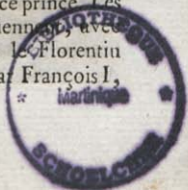
possession de Terre-Neuve ; ce qu'il fit dans le havre où fut depuis bâti Saint-Johns-Town. Cette prise de possession forme-t-elle un titre de propriété ? Toute autre nation eût pu s'en faire un semblable.

[1584.]

On comprenoit autrefois sous le nom de Virginie , cet espace immense de côtes qui est entre la Floride & la Nouvelle Ecosse ; espace qui comprend la Nouvelle Angleterre , la Nouvelle Yorck , le Nouveau Jersey , la Pensilvanie , le Maryland , & la Virginie telle que nous la connoissons aujourd'hui.

Cette colonie & celle de Maryland sont situées sur la baie de Cheseapeack , dont l'entrée est entre le cap Henri & le cap Charles. Chacune de ces deux contrées s'étend de l'un à l'autre côté de la baie. La grande riviere de Patowazeck & celle de Pocowack , séparent la Virginie du Maryland , l'une à l'est , l'autre à l'ouest.

Les Anglois , pour étayer leur droit sur ce pays , le font remonter à l'an 1500 , sous le regne de Henri VII , & prétendent que Jean Cabot découvrit toute cette côte , & en prit possession au nom de ce prince. Les François , d'autre côté , soutiennent , avec autant de fondement , que le Florentin Jean Verrazano , employé par François I ,



l'avoit découverte vers le même temps, & en prit aussi possession au nom de ce monarque.

Quoi qu'il en soit de ces prétentions, il est constant que la possession actuelle, & sur-tout la culture de ce pays, est le droit le plus réel qu'on puisse avoir; & à ce titre on ne peut en disputer la possession légitime à la couronne d'Angleterre, sous les auspices de laquelle ces pays ont été peuplés & cultivés. Un fait constant, c'est que ce fut le fameux Walter Raleigh qui le premier songea à former un établissement dans ces contrées. Animé par les avantages que quelques aventuriers Anglois avoient trouvés dans plusieurs contrées du nord de l'Amérique, il conçut le dessein de chercher dans le Nouveau-Monde quelque pays où un établissement fixe pût procurer à sa nation l'avantage solide d'entrer en partage des richesses que les Espagnols en tiroient depuis près d'un siècle.

L'État n'étant pas dans des circonstances qui permissent au gouvernement de faire les frais d'une semblable entreprise, cet homme, le plus capable sans contredit de la mener à une heureuse issue, fit entrer dans ses vues de riches négociants, & des seigneurs même de la cour. «L'Angleterre, dit ce célèbre aventurier, ne s'est fait



connoître jusqu'ici dans le Nouveau-Monde, que par des courses & des descentes sur diverses côtes de ce vaste continent, aussi funestes à la vérité aux Espagnols, qu'utiles à la couronne d'Angleterre, par le tort immense qu'elles ont fait à ses ennemis, & par le butin que nos navigateurs en ont remporté ; mais ces expéditions, toutes brillantes qu'elles soient, ne sont d'une part que des avantages passagers ; & d'autre côté elles ressemblent plus à des pirateries qu'à des opérations réfléchies. Il est temps que le gouvernement s'occupe des moyens d'entrer en partage des richesses qu'on tire de cette nouvelle partie du monde, en y formant des établissemens dont le fruit soit solide & permanent. »

Cette maniere de présenter la chose la fit goûter d'une infinité de personnes ; & bientôt il se forma une société qui, sous l'appât des magnifiques espérances de cet Anglois, sollicita du gouvernement une permission d'armer, & qui en obtint la disposition absolue de toutes les découvertes qu'elle pourroit faire dans l'Amérique, mais sans autre secours de sa part. Les associés étoient riches ou accredités, & eurent bientôt fait un armement peu considérable à la vérité pour un grand établissement, mais suffisant pour un essai.

Philippe Amidaſ & Arthur Barlow eurent chacun le commandement d'un vaiſſeau deſtiné à faire des découvertes ; & , munis d'une charte d'Elifabeth , qui accordeoit à Walter Raleigh & à ſes aſſociés la propriété de toutes les terres où leurs navires aborderoient , pourvu qu'elles n'appartiſſent alors à aucune puissance Chrétienne , ils mirent à la voile au mois de Mars 1584 , & ſe bornerent effectivement pour cette premiere expédition à la découverte d'une certaine étendue de pays.

Les deux vaiſſeaux prirent terre dans une iſle peu éloignée du continent , entre la grande baie de Cheſeapeack & le cap Fear. Ils y négocierent avec les Indigenes , reconnurent la côte , y traiterent des fourrures , & emmenerent avec eux à leur retour quelques Indiens qui conſentirent à les ſuivre , avec quelques productions du pays , & entr'autres du tabac , qui fut le premier qu'on vit dans ce royaume.

La deſcription que nos deux navigateurs firent , à leur retour , à la reine Elifabeth de la beauté de cette contrée , lui plut tellement , que concevant la plus belle eſpérance d'une pareille découverte , elle voulut que ce pays fût appellé Virginie , en mémoire du célibat dans lequel elle vivoit , & qu'elle avoit réſolu de garder ,

comme elle le garda en effet toute sa vie. D'autres prétendent que ce fut sir Walter Raleigh qui donna ce nom à cette contrée.

[1585.]

Les associés du chevalier Raleigh, encouragés par ce commencement de succès, armerent en la présente année sept vaisseaux qui mirent à la voile pour former un établissement sur les côtes découvertes l'année précédente. Sir Richard Gréenville, qui avoit été du premier voyage, eut le commandement de cette expédition. A son arrivée aux approches du pays, il laissa cent huit hommes dans l'isle où l'on avoit débarqué la première fois, avec des vivres, & repassa en Angleterre.

Cette tentative manqua pour deux raisons. La première, parce que les Sauvages s'opposèrent à l'établissement des Anglois dans le continent; l'autre, parce que les cent huit hommes laissés par Richard Gréenville, au lieu de se livrer à la culture de la terre qui les eût nourris & multipliés, consommèrent oisivement leurs provisions, se reposant sur celles qu'on avoit promis de leur envoyer; comme si, à de telles distances, on étoit également maîtres des événements dans le pays d'où l'on vient, celui où l'on vit, & des accidents de la mer.

[1585.]

Au mois d'Avril de cette année, une autre société d'Anglois arma deux bâtimens qui, mettant à la voile pour le continent du nord de l'Amérique, vinrent mouiller dans la baie de Roénoque, qui fait aujourd'hui partie de la Caroline. Ceux qui les commandoient répondirent parfaitement à la confiance de leurs commettants, en se conduisant avec toute la douceur, la complaisance & la bonne foi possibles dans un pays où ils desiroient faire un établissement solide à leur nation, en laissant les Sauvages arbitres des échanges qu'ils leur proposerent dans le nouveau commerce qu'ils ouvroient avec eux.

Cette année fut célèbre par les exploits des navigateurs Anglois. François Drake, dont le nom est si fameux dans la liste des illustres navigateurs, pour avoir été le second qui eût fait le tour de globe, fut choisi par Elisabeth pour humilier le roi d'Espagne Philippe II, & troubler les Espagnols dans leurs possessions du Nouveau-Monde, des richesses duquel ce monarque abusoit pour porter le feu de la discorde & fomenter les divisions dans routes les cours de l'Europe. Drake passa l'espoir de sa souveraine. Carthagene fut pillée & brûlée, San-Iago & Saint-Domingue

mingue pillés , ainsi que plusieurs autres places importantes du Nouveau-Monde ; & un grand nombre de vaisseaux richement chargés devinrent la proie de l'escadre Angloise. Tandis que François Drake se signaloit ainsi , son frere le chevalier Bernard Drake fut envoyé à Terre - Neuve avec une escadre pour en chasser les Portugais , qui y venoient concurremment avec les François , pour faire la pêche de la morue sur le grand banc.

On ne dit pas que ce commandant , dans cette expédition , eût inquiété le moins du monde les pêcheurs François ; on dit seulement qu'après avoir enlevé aux Portugais une immense quantité de morue & d'huile de poisson , il leur prit presque tous leurs vaisseaux. Ce ne fut point en vertu de la prise de possession qu'avoit faite en 1583 le chevalier Gilbert , que les Anglois se porterent à ces hostilités contre les Portugais ; mais la nation Portugaise , étant alors sous la domination Espagnole , étoit devenue , par l'usurpation de Philippe II sous le joug duquel elle se trouvoit , l'ennemie de la couronne Britannique , alors en guerre contre l'Espagne. Cette expédition de Bernard Drake , par l'effet des circonstances , n'eut pas d'autres suites pour lors ; & ce ne fut que vers

la fixième année du regne de Jacques I, que les Anglois songerent à faire dans ce pays des établissemens durables : encore n'effectuèrent-ils pas dès-lors ce projet.

En cette même année Jean Davis, autre navigateur Anglois, avança dans le nord jusqu'au 66^e degré 40 minutes. Il découvrit à cette latitude un bras de mer qu'il crut devoir le conduire au terme où aboutissoient toutes les expéditions qu'on faisoit depuis long-temps pour trouver un passage par le nord dans la mer des Indes ; mais les tempêtes effroyables qu'il essuya dans ces parages glacés, le forcerent de revenir sur ses pas, & de rentrer en Angleterre sans avoir pu vérifier ses conjectures. Un second voyage qu'il y fit l'année suivante ne fut pas plus heureux. Rebutés du peu de succès des entreprises précédentes, les navigateurs Européens furent vingt ans sans rien tenter de nouveau de ce côté. Nous verrons par la suite que les tentatives qu'on a faites depuis, n'ont pas encore mis en état de résoudre ce fameux problème, s'il se trouve au nord un passage à la mer des Indes, & si le continent de l'Amérique septentrionale s'unit de ce côté à l'ancien monde, ou s'il en est tout-à-fait séparé, comme on l'a conjecturé jusqu'à présent.

✿ [1586.] ✿

Tout ce que les commandants de la compagnie Angloise rapportèrent à leur retour de la température du climat, de la fertilité du sol de la Caroline, du caractère des Sauvages avec qui ils venoient d'entrer en société, ne fit qu'encourager les intéressés. Cette compagnie fit partir au printemps suivant sept navires qui vinrent atterrir à la baie de Roénoque, & qui y débarquerent cent huit hommes libres, destinés à commencer un établissement. Ces gens ne se conduisirent point avec les Sauvages comme ceux qui les avoient précédés. Les Indiens, outragés par eux, massacrerent une partie de ces premiers colons; & le surplus, ayant négligé de pourvoir par la culture à sa subsistance, étoit sur le point de périr de faim & de misere, lorsqu'il lui arriva un libérateur.

A son depart d'Angleterre, Drake avoit eu ordre de mouiller au retour à la baie de Roénoque, pour donner aux colons les secours dont ils pourroient avoir besoin. Drake leur fit offre de leur fournir les moyens de subsister en attendant d'autres secours qu'il alloit solliciter pour eux; mais le petit nombre de malheureux qui avoient échappé à des infortunes sans nombre rejeta ses offres, & demanda pour toute

grace qu'on le ramenât dans sa patrie. La complaisance de cet amiral à déférer aux prières de ces malheureux, fit perdre à la compagnie le fruit des avances qu'elle avoit faites pour cet établissement, qu'on ne perdit cependant pas de vue tout-à-fait.

✿ [1586.] ✿

En cette année Thomas Candish, étant parti d'Angleterre pour faire des découvertes dans la mer du sud, recueillit, en passant le détroit de Magellan, les restes d'une colonie que François de Toledo, vice-roi du Pérou, avoit établie à l'embouchure du détroit pour en fermer l'entrée aux Anglois. La majeure partie de cette colonie, formée par Sarmiento, y ayant péri de disette, le reste fut chercher une contrée plus fertile. En quittant le lieu de leur établissement, ils enterrèrent l'artillerie. Candish les prit sur son bord; & en reconnoissance ils lui enseignèrent où cette artillerie avoit été cachée: il en profita, franchit le détroit, & fit le troisieme voyage autour du monde, en deux ans, cinq semaines & quatre jours. Le quatrieme, que le même navigateur voulut encore entreprendre, lui fut funeste; car il y périt.

✿ [1588.] ✿

Ce n'étoit pas assez pour le Nouveau

Monde, que ses cruels conquérants eussent porté la désolation dans toutes les parties qu'ils en avoient parcourues ; il manquoit au malheur de ses habitants d'éprouver un fléau qui depuis plusieurs siècles exerce ses ravages dans toute l'Europe. La petite-vérole se manifesta au Pérou en cette année, & y fit périr un nombre infini de personnes. Elle n'a cessé d'y faire depuis, à différents intervalles, des ravages inexprimables, qui se sont étendus successivement à toutes les parties de ce nouvel hémisphère, tant terres fermes qu'îles.

— [1588.] —

Nous avons vu précédemment que les Anglois établis par sir Richard Gréenville dans une île de la baie de Chesapeake, au lieu de chercher dans la culture de la terre les moyens de subsister & de s'établir solidement en attendant de nouveaux secours de leur métropole, avoient oisivement consumé leurs provisions : celles que Walter Raleigh leur envoya au bout de deux ans, à ses propres dépens, arriverent trop tard ; de ces Anglois les uns avoient péri de faim & de misère, les autres s'étoient dispersés. Deux tentatives qui suivirent n'eurent pas un meilleur succès que les précédentes. Rebutée enfin par les pertes qu'elle y avoit faites, la so-

ciété se rompit , & cette entreprise fut totalement abandonnée.

On ne visita, depuis, les côtes de la Virginie, que pour y commercer passagèrement, sans avoir pendant plusieurs années aucun dessein de s'y fixer. Cependant le bénéfice qu'y firent plusieurs aventuriers, & les vives sollicitations du capitaine Gosnold, réveillèrent par la suite dans l'esprit des Anglois l'idée d'un projet d'établissement. Plusieurs négociants de Londres, de Bristol, d'Exester & de Plymouth, ainsi que plusieurs personnes de considération, s'unirent pour tenter de nouveau les moyens de le réaliser.

En parlant de la Nouvelle Angleterre, nous avons dit que Jacques I, par une patente du 10 Avril 1606, avoit formé deux compagnies de ces aventuriers, l'une desquels étoit seulement composée des marchands de Londres. Ce fut cette compagnie qui jetta les premiers fondemens de la colonie qui occupe le pays qu'on appelle aujourd'hui proprement *la Virginie*, pays qui est borné au sud par la Caroline, au nord par la riviere de Patowmeck, à l'est par la mer du nord ou l'océan Atlantique, & à l'ouest par des terres encore inconnues de nos jours. L'autre compagnie fonda la colonie de Plymouth dans la Nouvelle Angleterre, comme nous l'avons vu ci-dessus.

Comme les Anglois ne connoissoient alors le continent de l'Amérique septentrionale que sous le nom général de Virginie, on distingua dans la charte la partie du même continent qui porte aujourd'hui ce nom par celui de *Virginie méridionale*, & la compagnie qui en obtint la concession par celui de *première colonie de la Virginie*; & par cette charte il lui fut accordé une étendue de cinquante milles anglois de terrain, en tous sens, autour de l'établissement qu'elle formeroit sur les côtes entre les trente-quatre & quarante-unième degrés de latitude nord.

Cette compagnie ne tarda pas à faire usage de son privilège. Quoiqu'on ne nous ait pas donné la date de sa charte, nous sçavons que, dans l'année même de l'obtention, elle mit en mer deux vaisseaux sous le commandement du capitaine Newport, qui conduisirent en Amérique un nombre d'hommes suffisant pour y commencer un établissement.

Cette colonie bâtit la ville de James-Town, sur une péninsule qui s'avance dans la rivière de Powhatan, qu'on a depuis nommée la rivière James.

✿ [1593.] ✿

En cette année Richard Hawkins entreprit de faire le tour du globe. Il recon-

nut dans sa route que les terres au sud du détroit de Magellan n'étoient point un continent, mais un assemblage de plusieurs isles, dont la terre de Feu est la principale. Il n'eut pas le bonheur d'achever son voyage; car ayant voulu, à l'exemple de l'amiral Drake, courir les côtes du Chili & du Pérou, & y faire quelques descentes, il fut pris par les Espagnols.

— [1594.] —

Un capitaine de vaisseau François, nommé Riffaut, fit en cette année quelques courses sur les côtes du Brésil; & en commerçant avec les Brésiliens il gagna tellement l'amitié d'un de leurs chefs, qu'il lui proposa de s'établir dans le pays. Riffaut eût accepté la proposition, comme l'un des plus grands avantages qui pût lui être offert, si, au malheur de voir une désunion étonnante dans les gens qui formoient son équipage, il ne se fût joint la perte de son vaisseau principal. Cependant, pour entretenir la bonne volonté de ce peuple, il y laissa un de ses officiers, nommé Devaux, qui consentit à y rester, & qui parvint de même à se rendre agréable aux Sauvages de la contrée où il étoit; mais ne recevant point de nouvelle de Riffaut, il repassa en France, pour solliciter le gouvernement de profiter des dispositions où

il avoit laissé les Brésiliens. Les circonstances n'étoient pas favorables. Henri le Grand, occupé alors de la réduction de son royaume, ne put suivre cette ouverture d'établissement ; & ce ne fut que dix ans après qu'on reprit le projet, & que le gouvernement fit quelques avances pour le réaliser.

[1595.]

Alvar de Mindana partit en cette année du Pérou, avec quatre navires, pour retrouver les isles de Salomon. Il avoit avec lui Fernand de Quiros. Il découvrit dans la mer du sud, entre le neuvième & le onzième parallèle, les isles Saint-Pierre, la Magdeleine, la Christine, la Dominique & les Marquises, qu'il nomma ainsi, de dona Ifabelle, marquise de Mendoce, qui étoit de ce voyage. Il découvrit aussi les isles Saint-Bernard, l'isle Solitaire, & celle de Sainte-Croix : il alla de-là avec sa petite escadre aux isles Larones & aux Philippines ; mais, séparé de ses compagnons, il se perdit, & l'on n'eut plus de nouvelles de son navire, ni de lui-même : Quiros ramena au Pérou la marquise de Mendoce.

[1595.]

Un bruit qui se répandit, vers le temps

dont nous parlons , que la Guyane renfermoit dans son sein plus de trésors que Cortès & Pizarre n'en avoit trouvés au Mexique & au Pérou , échauffa tous les esprits. Walter Raleigh fut un de ceux que cette opinion exalta le plus , & qui se porta avec le plus d'ardeur à vérifier les conjectures brillantes qu'on formoit sur ce pays. Il fit le voyage de la Guyane en cette année. Il y fit les perquisitions les plus exactes ; & , quoiqu'il n'y eût rien trouvé de ce qu'il y étoit allé chercher , il ne laissa pas de publier , à son retour en Angleterre , une relation remplie des plus brillantes impostures , dont il amusa la crédulité de ses compatriotes & de ses contemporains ; relation dont les découvertes subséquentes ont démontré la fausseté , mais dont les nations de l'Europe ont été la dupe long-temps encore après lui.

✻ [1596.] ✻

Ce fut en cette année que don Gaspard de Zuniga , comte de Monte-Rey, viceroy du Mexique , reçut un ordre de Philippe II , de faire des découvertes & des établissemens dans la Californie. Les Anglois , profitant de la négligence des Espagnols , s'étoient rendus les maîtres de la mer , sous le gouvernement d'une reine

habile & active , qui sçavoit mettre à profit les moindres fautes de ses ennemis. Le célèbre amiral François Drake avoit répandu la consternation sur les côtes de la mer du sud , & même fait dans la Californie un établissement , auquel il avoit donné le nom de Nouvelle Albion, comme prenant possession de ce pays pour la couronne d'Angleterre. Son exemple fut suivi de plusieurs de ses compatriotes , & entr'autres de Thomas Cavendish, qui, s'étant fortifié sur la côte, gênoit beaucoup le commerce des Espagnols aux isles Philippines.

On croyoit encore dans ce temps-là à l'existence du détroit d'Anian, qu'on prétendoit donner un passage de l'océan Atlantique à la mer du sud , près de Terre-Neuve : on craignoit que les Anglois ne l'eussent trouvé ; & toute la côte depuis Acapulco jusqu'à Culiacan , & depuis Culiacan au nord , étant sans défense , on y étoit dans la plus grande consternation , ainsi qu'en Espagne. On sçavoit que les perles , qui étoient alors une denrée très-précieuse , abondoient dans ces mers ; & l'on craignoit de perdre cette branche utile de commerce. A l'égard des motifs pieux qu'on prête à Philippe II de son zèle pour la propagation de l'Évangile , de sa compassion pour l'aveuglement de

tant de millions d'ames plongées dans l'idolatrie, & recommandées par le saint siege à la piété de ce monarque, on sçait à quoi s'en tenir.

Quoi qu'il en soit, la cour d'Espagne donna la conduite de cette expédition au général Sébastien Viscaïno, homme d'un grand courage & d'une prudence consommée. Il étoit non-seulement bon guerrier, mais encore très-versé dans la marine; d'ailleurs affable & humain, & par-là très-propre à faire réussir une entreprise de la nature de celle dont nous avons à parler, où il se trouve quantité de circonstances embarrassantes & périlleuses, que les équipages & les troupes de débarquement ne manquent jamais d'imputer au commandant, pour peu qu'ils ne lui connoissent pas tous les talents requis dans l'un & l'autre genre.

Tous les préparatifs de cette expédition étant faits, le général Viscaïno partit d'Acapulco avec trois vaisseaux, à bord desquels étoient quatre religieux de l'ordre de saint François: il se rendit d'abord aux isles de Mazatlan, & de-là au port Saint-Sébastien où il fit de l'eau: de-là, traversant le golfe, qu'il trouva avoir quatre-vingts lieues de largeur, il vint débarquer sur la côte orientale de la Californie sans aucun obstacle de la part des

Indiens, quoiqu'il en fût accouru un grand nombre sur le rivage. Mais la côte où ils prirent terre ne leur ayant pas paru propre à y faire un établissement, ils vinrent mouiller à un autre port, qu'ils appellerent Saint-Sébastien, où ils arborent l'étendard royal, pour marquer qu'ils en prenoient possession au nom du roi Catholique. Ils n'y restèrent que huit jours, & envoyèrent pendant ce temps des détachements de divers côtés, pour reconnoître le pays. Les Californiens, loin de s'opposer à leur curiosité, leur apportoient du gibier & des fruits qui sont leur seule nourriture, & quelques perles, dont ces peuples trafiquèrent, ayant déjà quelques idées de leur valeur auprès de ces étrangers.

Le général Viscaino ne jugea pas à propos d'y faire un établissement, parce que le terrain manquoit d'eau, & y paroissoit stérile. Il envoya le vaisseau que montoit le chef d'escadre pour chercher plus loin un lieu plus convenable; & la flotte se rendit au port, qu'on a depuis appelé Port de la Paz, à cause du bon accueil que firent aux Espagnols les Indiens qui habitoient les environs de cette baie. Ils y établirent une forte de fort qu'ils entourèrent d'une palissade, & y construisirent aussi une petite église &

quelques huttes avec des branches d'arbres, qui tinrent lieu de fondement à la capitale de cette nouvelle acquisition.

Les naturels du pays, gens simples & ingénus, apportoit à la garnison fruits, gibiers, poissons & des perles; & lorsque, comme il n'est que trop ordinaire aux soldats de quelque nation que ce soit, les Espagnols leur enlevoient de force ce qu'ils avoient, ils s'en plaignoient aux religieux, qui leur paroissent plus doux; ils les conjuroient de rester parmi eux, & de renvoyer les soldats, qu'ils regardoient avec raison comme une race d'hommes féroces & cruels. En tout ces bons Indiens se montroient dociles & fort disposés à embrasser la foi: serviables, humains, on les voyoit voler au moindre ordre que leur donnoient les religieux, pour lesquels ils avoient la plus tendre affection; disposition dont on eût tiré le plus grand parti, si dès-lors on eût fait un établissement pour des missionnaires seulement, & qu'on lui eût fourni les secours nécessaires pour subsister.

Le général Viscaino ne tarda pas à s'apercevoir que le pays n'étoit pas assez fertile pour répondre aux besoins d'une si grande quantité d'hommes. En conséquence de quoi il se mit en devoir d'exécuter ce que sa commission avoit de plus

important, le soin de faire des reconnoissances exactes de tout ce qu'il pourroit visiter de ce pays. C'est pourquoi il détacha le chef d'escadre avec un vaisseau pour reconnoître les côtes & les isles les plus avancées au nord. Les troupes de débarquement, à mesure qu'elles avançoient, descendoient à terre lorsqu'elles voyoient du monde ; & , si on ne leur marquoit aucune mauvaise volonté, elles parcourroient le plus de pays qu'elles pouvoient, en marchant toujours en ordre de bataille.

Lorsque les Espagnols trouvoient de l'opposition dans quelques parties où ils avoient fait descente, ils se rembarquoient, & continuoient leur route. Ils remonterent de cette sorte une centaine de lieues, & étant parvenus à la partie la plus septentrionale du pays, ils mirent à terre cinquante soldats pour aller à la découverte. Comme ils remarquerent que le pays ne paroissoit pas meilleur que ceux qu'ils avoient déjà visités, ils reprirent le chemin de leurs vaisseaux. Les Sauvages, qui les avoient toujours côtoyés, les voyant se retirer, & croyant que c'étoit par crainte, s'approcherent, & leur tirèrent plusieurs fleches. Les Espagnols faciles à irriter, au lieu de mépriser la haine impuissante de ces barbares, & de continuer leur

route, font volte-face, tirent sur les Californiens, en blessent plusieurs, & en tuent trois ou quatre : les autres prennent la fuite. Les Espagnols regagnent le rivage ; mais, obligés d'attendre leur chaloupe pour retourner au vaisseau qui étoit éloigné faute d'eau, & la chaloupe ne pouvant contenir que vingt-cinq hommes, les Californiens s'approchent à la faveur des bois &, profitant du moment de l'embarquement, ils fondent sur les vingt-cinq restants. La précipitation fait virer la chaloupe ; les Espagnols tombent dans l'eau, & leurs armes leur deviennent inutiles. De ces vingt-cinq il en périt dix-neuf, dont les uns furent tués, les autres noyés, sans qu'il fût possible à ceux du vaisseau de leur donner le moindre secours. Ceux qui échappèrent durent leur salut à la vigueur & à l'adresse avec laquelle ils nagerent & regagnerent le vaisseau, sans quoi il n'en fût pas réchappé un seul.

Le défaut de provisions où ils se trouvoient les avoit déjà fait résoudre à rejoindre leur général : cet événement malheureux hâta l'effet de ce parti. S'ils eussent été plus abondamment pourvus, ils auroient pu reconnoître les parties les plus reculées du golfe, ce qui eût été fort avantageux pour la circonstance ; mais la disette les força de rejoindre la garnison, où

où ils arriverent épuisés de fatigue , après avoir tenu la mer un mois entier.

A leur retour ils trouverent leur général Viscaino absent : il étoit à la mer de son côté ; mais tellement dénué de vivres , qu'il ne sçavoit s'il lui en resteroit assez pour regagner le continent. A son arrivée il tint un conseil de guerre ; & , comme on s'étoit convaincu de l'impossibilité absolue de subsister par les ressources qu'on pourroit se procurer dans le pays , il fut décidé tout d'une voix qu'on n'y laisseroit personne : en conséquence de cette délibération , on reprit la route de la nouvelle Espagne , où l'on arriva à la fin de cette même année 1596.

Le premier soin du général Viscaino , après avoir rendu compte à l'Audience de Mexico de son expédition , fut d'en faire un mémoire bien détaillé qu'on envoya à la cour d'Espagne , où il n'arriva qu'à l'avènement de Philippe III au trône , son pere Philippe II étant mort le 23 Septembre 1598. Telle fut l'issue de la première expédition de Sébastien Viscaino dans la Californie , laquelle fut suivie d'une nouvelle quelques années après par le même général , comme nous le verrons à son époque.

[1598.]

Une flotte de cinq navires Hollandois ;
Aneca, Améric.

commandée par Jacques Mahu, partit du Texel au mois de Juin de cette année, & entreprit le passage du détroit de Magellan. Celui qui commandoit cette petite escadre avec titre d'Amiral, mourut dans le trajet. Le vice-amiral Cordes, qui le remplaça, arriva en Avril de l'année suivante à l'entrée du détroit: il y découvrit une baie profonde, à laquelle on donna son nom qu'elle conserve encore. Il franchit le détroit, & entra dans la mer du sud.

Olivier de Noort, navigateur Hollandois, partit, le 2 Juillet de cette année, de Rotterdam avec quatre vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes. Après une infinité de traverses, il rentra dans le port d'où il étoit parti, le 26 d'Août 1601, avec un seul vaisseau, après avoir fait le tour du globe.

✻ [1598.] ✻

En cette année le marquis de la Roche, François, obtint de Henri IV une commission pour former un établissement dans le continent de l'Amérique septentrionale. Le pilote qui le conduisoit, nommé Chétodel, la mena à l'isle de Sable, à neuf lieues du cap Breton. Ceux qui consentirent à rester dans un poste si désagréable, où il ne se trouvoit pas même de maté-

riaux pour y construire des logements, se blottirent dans des trous qu'ils firent dans la terre, & y vécurent du bétail qui s'étoit fort multiplié dans cette isle à la suite sans doute de quelque naufrage. La pêche heureusement se trouva fort abondante dans ces parages, & devint pour eux une ressource de plus. Ils y restèrent sept ans, oubliés de la nature entière. On ne sçait comment le parlement de Normandie parvint à avoir connoissance de ces gens délaissés; mais il est certain qu'il rendit un arrêt par lequel il fut enjoint au pilote Chétodel de les aller rechercher, en l'autorisant à prendre, pour s'indemniser des frais de son armement, la moitié des cuirs que ces gens-là auroient amassés. Le marquis de la Roche sollicita depuis vainement une nouvelle commission; il fut constamment refusé, & le chagrin qu'il en conçut le mit au tombeau.

[1599.]

Une seconde escadre Hollandoise, aux ordres du vice-amiral Cordes, prit en cette année la route du détroit de Magellan. Elle toucha au port Desiré au mois de Septembre, & passa le détroit le 1^{er} Février de l'année suivante. Ce navigateur, ainsi qu'Olivier Noort, fit le tour du globe.

Le Normand Chauvin, excellent homme

de mer, s'étant associé avec Pongravé & Demons pour faire des établissemens dans l'Amérique septentrionale, entra en cette année dans le fleuve Saint-Laurent, qu'il remonta l'espace de quatre-vingt-dix lieues. Il fit à Tadoussac un trafic avantageux de pelleteries & de castors; mais ce qui lui donna sur-tout de grandes espérances pour l'avenir, c'est qu'il trouva les Sauvages de cette contrée doux & traitables.

Pongravé, jugeant par cet essai des avantages qu'on pourroit retirer de cette découverte, sollicita & obtint du gouvernement le privilege exclusif du commerce de cette contrée, en s'obligeant d'y faire un établissement capable d'affurer le commerce qu'on y pourroit faire. Les intéressés firent en effet tous les préparatifs nécessaires pour y établir une colonie; mais le choix du lieu pour lequel ils se décidèrent ne s'étant pas trouvé le plus capable de remplir leurs vues, arrêta un peu les progrès dont ils s'étoient flattés. Chauvin mourut avant d'avoir pu donner à son établissement une consistance un peu solide, & une position plus avantageuse pour les progrès du commerce ouvert avec les Sauvages.

Les motifs politiques qui avoient engagé Philippe II à ordonner la conquête

de la Californie, avoient acquis un nouveau degré de force à l'avènement de son successeur au trône des Espagnes. Il s'agissoit d'assurer la navigation aux isles Philippines ; car les vaisseaux qui passaient de l'orient à la Nouvelle Espagne étant obligés de venir reconnoître le cap Mendozino, & les vents de nord-ouest étant très-violents dans ces parages, il convenoit d'avoir près de ce cap un port sûr où les vaisseaux pussent se carener & se ravitailler : faute de ce port, quantité de vaisseaux avoient déjà péri ; & , généralement parlant, tous ceux qui venoient à Acapulco y arrivoient dans l'état le plus déplorable.

En conséquence le monarque fit partir pour le comte de Monterey, vice-roi du Mexique, des ordres en date du 7 Septembre 1599, à l'effet de prendre au trésor royal les sommes nécessaires pour former un établissement dans la Californie, avec injonction spéciale de faire reconnoître la côte occidentale de la mer du sud, au lieu de la côte orientale du golfe. Le vice-roi, après avoir mûrement pesé toutes les circonstances qui pouvoient faire réussir une entreprise dont les difficultés étoient assez connues, par le peu de succès qu'avoient eu depuis plus d'un siècle tous les efforts qu'on avoit faits pour parvenir

à bien reconnoître cette côte, nomma pour commandant en chef le même Sébastien Viscaino qui avoit conduit la dernière expédition, & il ne négligea rien pour assurer la réussite de celle qu'il alloit entreprendre.

[1602.]

Quelque diligence que put faire le comte de Monterey, le général Viscaino ne put partir pour sa nouvelle expédition que le 5 Avril de la présente année. Il fit voile du port d'Acapulco avec deux vaisseaux, une frégate & une barque longue, menant avec lui trois Carmes déchauffés, dont l'un, le pere Antoine de l'Ascension, a donné une relation particulière de cette expédition, dont le pere Torquemada a donné un extrait. Nous nous bornerons à dire que ce général reconnut exactement la côte occidentale jusqu'au cap Mendozino, qui gît par le 40^e degré latitude nord, & même jusqu'au cap Blanc, situé par le 41^e degré 30 minutes. Avant d'arriver à cette hauteur, il découvrit un havre spacieux, près du cap appelé *Punta de Pinos* ou des Pins, qui lui parut extrêmement commode pour les vaisseaux qui venoient des Manilles à Acapulco, & qu'il nomma le port de Monterey, en l'honneur du vice-roi dont

il tenoit ses pouvoirs. Cependant, voyant qu'il ne pouvoit plus prolonger la côte sans risquer de faire naufrage, il reprit le chemin de la nouvelle Espagne, & rentra à Acapulco en Mars de l'année suivante.

Les fatigues, les détresses, les maladies, les dangers qu'il effuya dans cette expédition, eussent suffi pour décourager totalement l'homme le plus brave; cependant le général Viscaino, loin d'en être rebuté, envisageant la gloire qui lui reviendrait de la réduction de la Californie, & les avantages que sa nation en tireroit, sollicita fortement le vice-roi de lui permettre de faire une nouvelle expédition à ses dépens. Le comte de Monterey sentoit comme lui toute l'importance d'une pareille conquête; mais, ne jugeant pas à propos de rien prendre sur lui dans une affaire de cette nature, Viscaino se rendit en Espagne, pour solliciter lui-même la commission qu'il desiroit.

Il présenta au roi un mémoire très-détaillé, dans lequel il lui exposa de la manière la plus forte les avantages qui résulteroient pour l'Espagne de cette conquête. Le conseil des Indes, à qui le mémoire fut remis pour l'examiner, instruit du peu de succès qu'avoient eu les expéditions précédentes, & des dépenses énormes qu'elles avoient occasionné, vou-

lut attendre de nouvelles informations pour donner son avis. Viscaino, plus rebuté des sollicitations & des lenteurs de cour que des dangers de la mer, quitta Madrid très-mécontent, & retourna dans la Nouvelle Espagne, bien résolu de donner le reste de sa vie au repos & à la retraite, ce qu'il fit en effet; &, dans l'intervalle que le conseil de Madrid mit à se décider, ce serviteur zélé, qui eût pu effectuer les propositions qu'il faisoit, mourut, au moment précisément où la cour, sentant le besoin qu'elle en avoit, lui donnoit la commission qu'il avoit vainement sollicitée.

✻ [1602.] ✻

Nous avons vu précédemment que le célèbre amiral Drake, en ramenant en Angleterre les restes de la colonie de la baie de Roénoque, avoit failli à faire perdre à la compagnie qui l'avoit formée tout le fruit de ses avances. Cet événement, auquel elle ne s'attendoit pas, ne découragea cependant ni ne découragea les intéressés. Il firent successivement, depuis 1586 jusqu'en 1589, diverses expéditions dans cette contrée, mais peu importantes; cependant, à l'époque dont nous parlons, on y comptoit cent quinze personnes assujetties à un gouvernement régu-

lier, & suffisamment pourvues de ce qui pouvoit être nécessaire, tant pour leur défense que pour la culture des terres & le commerce avec les nations voisines. La disgrâce de Raleigh fit évanouir les espérances qu'elle commençoit à donner, & la fit pour ainsi dire oublier pendant douze ans entiers. Enfin Gosnold, l'un des intéressés de la compagnie qui s'étoit formée en 1584, voulut la visiter en cette année, & pourvoir à ses besoins.

L'expérience que ce navigateur avoit dans son art, lui fit soupçonner qu'on n'avoit point connu jusqu'alors la route la plus courte pour se rendre à la baie de Roénoque, & qu'on l'avoit inutilement allongée de plus de mille lieues, en prenant son chemin par les Canaries & les îles Antilles, pour remonter de-là aux côtes de l'Amérique septentrionale, que les Anglois nommoient alors du nom général de Virginie. Au lieu de descendre au sud comme les autres navigateurs, il porta le cap droit à l'ouest; mais, en arrivant sur les côtes de l'Amérique, il se trouva plus au nord que ceux qui l'avoient précédé, & qu'il ne falloit pour la latitude qu'il cherchoit. La contrée où il vint atterrir, & qui fait aujourd'hui partie de la Nouvelle Angleterre, lui ayant fourni une quantité considérable de belles pelleteries,

il se hâta de retourner en Angleterre , pour faire part de sa découverte.

Le succès de son voyage , & la célérité de son retour , firent une sensation étonnante sur les négociants Anglois , & donnerent lieu à un nouvel établissement , dont nous aurons bientôt occasion de parler.

On ne sçait rien de détaillé sur la découverte de la Nouvelle Angleterre , ni sur le commerce que les Européens peuvent y avoir exercé , jusqu'au voyage de Bartholomée Gosnold , dont nous venons de parler. On sçait que Jean Cabot , allant à la découverte du continent de l'Amérique septentrionale , ne fit que reconnoître les côtes de cette contrée , sans y atterrir.

Amidas & Barlow , navigateurs Anglois , qui commencèrent , en 1584 , un établissement dans la Virginie pour le compte d'une compagnie qu'avoit formée le chevalier sir Walter Raleigh , ne pénétrèrent point jusqu'à cette contrée. Le célèbre François Drake fut le premier qui fit une descente sur ces côtes ; mais il n'y resta que fort peu de temps , & n'y fit ni commerce ni établissement. Le souvenir de ces premières navigations s'étoit même tellement effacé depuis , que ce fut le pur hasard qui y conduisit Bartholomée Gos-

nold, & le fit tomber au milieu d'un groupe d'isles qui gisent sur la côte septentrionale d'une baie considérable, qu'on a depuis appelée *la baie des Massachusetts*.

Gosnold, qui n'avoit que des vues de commerce, trouvant ces isles propres pour son objet, les reconnut dans le dessein d'y former des établissemens; puis, remettant à la voile, il porta le cap au sud, pour se rendre à la baie de Roénoque qui étoit son premier but. Après avoir vogué toute la nuit, il fut fort surpris, au lieu de se trouver au large, comme il l'avoit imaginé, de se voir renfermé dans une anse profonde que formoit une langue de terre, qui s'avançoit au loin dans la mer dans une direction nord & sud. Il prit le parti de la reconnoître, & donna à cette espece de péninsule le nom de *Cap-Cod*, à cause de l'énorme quantité de morues qu'il y trouva, & que les Anglois appellent *cod* dans leur langue.

Gosnold atterrit successivement à deux petites isles voisines du continent, qu'il nomma l'une *Elisabeth*, & l'autre *Martas Vineyard*. Il y séjourna environ un mois, & traita avec les naturels du pays. Le bénéfice qu'il en tira, & le récit avantageux qu'il fit du pays qu'il venoit de découvrir, engagerent plusieurs négociants de

Plymouth, d'Erester & de Bristol, qui avoient employé ce navigateur en d'autres occasions, à former une compagnie pour faire un établissement de commerce dans cette contrée, dans le même temps qu'une autre société de négociants de Londres faisoit de son côté le projet d'envoyer une colonie plus au sud dans la Virginie; car alors, comme on l'a dit ci-dessus, les Anglois nommoient de ce nom toute cette immense étendue de côtes qui s'étend depuis le canal de Bahema au sud, jusqu'au pays qu'on appelle actuellement l'Acadie ou la Nouvelle Ecosse au nord, où les Anglois ont formé successivement tant & de si beaux établissements sous les diverses dénominations de Nouvelle Angleterre, Nouvelle Yorck, Nouveau Jersey, Pensilvanie, Virginie, Maryland, Caroline & Georgie.

Quant à la Nouvelle Angleterre, dont il s'agit ici, elle occupe une suite de côtes de trois cents milles, depuis le 41^e degré jusqu'au 45^e latitude nord; & quoique sa partie nord corresponde à la latitude de Lyon, & qu'elle dût jouir par cette position d'une température plus douce, cependant les hivers y sont plus rigoureux que dans la Grande-Bretagne, dont l'extrémité sud ne correspond qu'à la pointe nord de la basse Normandie.

[1603.]

Le commandeur de la Châtre , gouverneur de Dieppe , s'étant associé avec plusieurs gentilshomme du pays de Caux , & Pontgravé qui avoit été des expéditions de Chauvin & de Champlain , fit avec commission du gouvernement un armement , qui poussa les découvertes dans le fleuve Saint-Laurent , jusqu'au saut Saint-Louis. Champlain , qui étoit de ce voyage , poussa les fiennes encore plus loin , dans l'intention de trouver une position plus avantageuse , pour y former un entrepôt plus sûr & plus commode que celui qui avoit d'abord été établi à Tadouffac.

D'après les lumieres qu'il tira des nations sauvages , & d'après ses propres observations , il fit des cartes très-détaillées du pays , où il marqua le cours des principales rivieres qui se dechargeoient dans le fleuve Saint-Laurent , avec un mémoire très-instructif sur la nature du sol & les productions des pays qu'il avoit parcourus sur les cultures dont ils pourroient être susceptibles ; mémoire qu'à son retour il présenta à Henri le Grand. Ce monarque , qui avoit fort à cœur l'avancement du commerce dans l'Amérique septentrionale , lui marqua sa satisfaction des

peines qu'il s'étoit données pour remplir cet important objet.

Ce fut en conséquence des découvertes faites par Champlain, qui donna son nom au lac qui le porte encore aujourd'hui, que Henri IV donna des lettres-patentes, en date du 1^{er} d'Octobre de cette présente année, par lesquelles Sa Majesté ordonna de fonder incessamment des colonies au Canada, & de pourvoir à leur défense, en construisant des forts aux lieux qui en seroient jugés susceptibles; loi qui ne commença à s'exécuter que l'année suivante.

Le commandeur de la Châtre, fort zélé pour les établissemens qu'on se proposoit de faire au Canada, n'eut pas le temps de suivre ses projets: la mort le prévint au moment où il s'en occupoit le plus; & Demons, gentilhomme ordinaire, sollicita pour lui la commission qui avoit été accordée à ce commandeur. Ce nouvel aventurier avoit déjà fait un voyage au Canada avec Chauvin; & malgré le peu de succès qu'avoit eu cette expédition, il ne s'étoit pas rebuté: il avoit fait le projet d'en faire une seconde, dont il se promettoit les plus grands avantages en rectifiant son plan sur les défauts aperçus dans celui de la première.

Un premier vaisseau alla d'abord faire la traite à Tadoussac ; tandis que Pongravé, avec un autre vaisseau, eut ordre de se porter à Campseaux. Quant à Demons, il prit sa route du côté de l'Acadie, avec une partie de son armement, & entama un commerce dans un établissement qu'il commença à la baie Françoisé, où il fit décharger ses vaisseaux, qu'il fit ensuite repasser en France, pour en amener des marchandises du goût des Sauvages avec lesquels il traitoit.

Sur ces entrefaites, Pongravé trouve à Campseaux des Bretons & des Basques qui y faisoient la traite des pelleteries au préjudice de Demons, qui avoit le privilege exclusif de ce commerce dans toute l'étendue du Canada. Il fallut employer la force pour les faire céder à ce qui étoit la justice même pour Demons ; mais, s'ils furent obligés de céder à la force, ils reprirent, par l'intrigue & le crédit, plus d'ascendant que jamais. Ils dressèrent une requête en plainte sur les prétendues vexations qu'ils avoient essuyées de la part des préposés de Demons ; & cette requête, fortement appuyée à la cour par des gens puissants, fit révoquer le privilege exclusif qui lui avoit été octroyé.

Cette expédition, qui dura trois ans, produisit au moins des découvertes inté-

ressantes. Si elle ne forma pas des établissemens solides, ce fut l'effet de l'intrigue & de l'envie qu'on portoit à Demons, qui, n'ayant point eu le temps de se rembourser de ses avances, se vit ruiné par la révocation de son privilege, & frustré des espérances magnifiques qu'il pouvoit raisonnablement concevoir d'une entreprise qui lui eût procuré la plus grande fortune, si on lui eût laissé le temps de la suivre.

[1603.]

L'Acadie, depuis appelée la Nouvelle Ecoffe, commença aussi cette année à être peuplée par les François: elle fut long-temps occupée par eux seuls; mais la France en céda une partie par le douzieme article du traité d'Utrecht. Cet article porte en substance que l'Acadie ou Nouvelle Ecoffe, conformément à ses anciennes limites, comme aussi la ville de Port-Royal, depuis appelée Annapolis Royale, avec sa banlieue, ensemble la souveraineté, propriété & possession des isles, terres & places dépendantes de ce pays-là, appartiendront désormais & à perpétuité à la reine de la Grande Bretagne, & à ses successeurs rois & reines de ladite Grande Bretagne, &c.

Avant cette cession, ce pays avoit toujours été regardé comme faisant partie du Canada.

Canada. La plupart des historiens disent que Jean Cabot pour les Anglois, & Jean Verrazano pour les François, y prirent terre successivement; que le premier y enleva deux ou trois naturels du pays qu'il emmena en Angleterre; que Verrazano y fut tué par les Sauvages. Mais leurs rapports n'ont rien de positif ni pour les faits ni pour les dates, & ils sont d'ailleurs contredits par d'autres écrivains.

Ce qu'il y a de constant, c'est que ce fut Demons, gentilhomme Saintongeois, & Calviniste zélé, le même dont nous venons de parler, qui jetta les premiers fondemens de la ville de Port-Royal, aujourd'hui Annapolis. Ce gentilhomme demanda & obtint de Henri IV l'exercice libre de la religion Réformée dans toute l'étendue de la concession qui lui fut octroyée; mais son privilege pour la traite des pelleteries, qu'il voulut faire valoir par la force, comme nous l'avons vu, ayant été révoqué, il céda sa propriété fonciere à un autre gentilhomme, nommé Jean de Biencourt, sieur de Pontrincourt, qui quelques années après s'affocia avec la marquise de Guercheville pour le commerce des pelleteries.

Pareil privilege que celui de Demons avoit été accordé, en 1588, à Jacques Cartier, & avoit été révoqué de même,

parce qu'on pensoit alors en France, qu'il ne falloit point empêcher la liberté naturellement acquise à toute personne de faire le commerce de de-çà. La marquise de Guercheville fit commencer un établissement à Pentagoët, dans le voisinage de Port-Royal, qui fut appelé Saint-Sauveur; mais à peine les nouveaux colons s'étoient-ils logés, qu'onze navires Anglois, aux ordres de Samuel Argall, se prétendant autorisés par une charte de Jacques I, qui permettoit à ses sujets de s'établir jusqu'au 49^e degré de latitude nord, les en chasserent, comme si un pareil acte lioit quelque autre nation que les Anglois.

Argall n'eut pas de peine à détruire l'établissement de Pentagoët; & après cette expédition, qui convenoit plus à un brigand qu'à un chef d'escadre, il emmena avec lui à James-Town, capitale de la Virginie, ceux des François qui consentirent à l'y suivre. A son arrivée il reçut ordre du gouverneur général de cette province, de se remettre en mer, pour chasser de toute l'Acadie les François qui s'y trouveroient. Cette seconde expédition ne lui coûta pas plus que la première. Il ruina sans coup férir la ville de Port-Royal, & tout ce qui restoit d'une habitation que Demons y avoit établie lors de sa prise de possession de ce pays-là.

Cet établissement commençoit à prendre une certaine consistance ; & il y avoit tout lieu d'en espérer des avantages considérables, sans cette expédition de forbans de la part des Anglois. On ne sçait par quelle considération la cour de France ne demanda pas raison pour-lors de ce procédé atroce, & qui bleffoit si ouvertement la justice ; mais on ne voit nulle part qu'elle ait ni demandé ni cherché à se la faire : ce qu'il y a de constant, c'est que les Anglois n'en tirent d'autre fruit que celui de nous avoir fait gratuitement beaucoup de mal.

[1604.]

En cette année Devaux, gentilhomme François, qui connoissoit de quel avantage il pouvoit être pour sa nation qu'on fit des établissemens solides dans le Brésil, & qui connoissoit parfaitement ce pays, réveilla l'attention du gouvernement sur cette fertile contrée. Henri IV, se trouvant dans des circonstances plus heureuses que lorsque les premières ouvertures lui en avoient été faites, céda aux pressantes sollicitations de Devaux. La Ravardiere y fut envoyé, & y fit successivement plusieurs voyages depuis cette époque jusqu'en 1609. Mais la mort tragique de Henri IV; les orages qui trou-

blerent la minorité de son successeur, l'état en proie à l'avidité des grands & au pillage des étrangers, firent perdre de vue le projet intéressant de s'établir dans le Bresil; & ce ne fut que huit ans après que le gouvernement voulut y revenir, mais sans mettre plus de suites à l'exécution de ses vues, qu'il n'en avoit mis jusqu'alors.

✿ [1605.] ✿

Le 21 Décembre de la présente année, Quiros, navigateur Espagnol, partit du Pérou avec deux vaisseaux pour faire des découvertes dans la mer du Sud; &, portant à l'ouest sud-ouest, il découvrit dans cette vaste mer une petite isle, & ensuite sept ou huit autres isles basses & presque noyées, qu'il appella de son nom; puis une autre isle qu'il appella de la *Belle-Nation*. Il ne put retrouver celle de Sainte-Croix, qu'il avoit visitée dans un précédent voyage; mais il découvrit celle de Taumaco; &, cent lieues plus à l'ouest, une grande terre qu'il appella Terre Australe du Saint-Esprit. De-là il reprit la route du Mexique, où il arriva, après une course d'un an, vers la fin de l'année 1606.

✿ [1606.] ✿

Les deux compagnies de Londres & de

Plymouth, dont nous avons parlé ci-dessus, obtinrent chacune, en la présente année, une charte de Jacques I, qui les autorisa à former des établissemens sur les côtes de l'Amérique septentrionale. Ces chartes, qui sont du 10 Avril, composoient deux compagnies distinguées sous les noms de *premiere & seconde colonies de la Virginie*, & donnoient à chacune la propriété d'une étendue de cent milles de pays, dans tel endroit de cette partie de l'Amérique qu'elles voudroient choisir; sçavoir, aux aventuriers de Londres (*), du 34^e au 41^e degré de latitude nord, & à ceux de Plymouth, du 38^e au 45^e. Mais, en séparant leurs possessions d'un espace de cent milles, dont le roi se réservoit la concession, les concessionnaires de Londres furent appelés compagnie *de la Virginie méridionale*, & ceux de Plymouth compagnie *de la Virginie septentrionale*. Par un article de leur charte, elles furent déclarées relever en plein fief du château royal de Gréenwick, au comté de Kent en Angleterre; & pour toute redevance

(*) On appelle *aventuriers* en Angleterre, ceux qui prennent des actions dans les compagnies qui se forment pour établir des colonies, ou pour telle autre entreprise de commerce que ce puisse être.

Jacques I ne se réserva que le cinquieme de l'or & de l'argent qui pourroient s'y trouver.

La compagnie de la Virginie septentrionale, qu'on appelloit aussi *le conseil de Plymouth*, parce que le plus grand nombre des intéressés demouroit en cette ville, arma en cette année un vaisseau sous la conduite de Henri Challons, pour reconnoître plus particulièrement le pays où elle vouloit commencer ses établissemens. Ce capitaine ayant pris, suivant la mauvaise méthode de son temps, sa route par les Antilles, tomba dans les mains des Espagnols. Cet accident consterna les associés, qui peut-être dès-lors eussent renoncé à leur entreprise, si le lord Popham, qui en étoit l'ame, n'eût expédié un autre vaisseau à ses frais. Celui-ci ayant fait un heureux voyage, rendit aux associés l'espoir & leur premier empressement. On arma donc pour une nouvelle expédition deux navires, sur lesquels on embarqua cent hommes avec toutes les provisions nécessaires, qui abordent en Amérique en 1608, & commencent un établissement à l'embouchure de la riviere Sagadahock; mais la mort du lord Popham, arrivée dans ces circonstances, décourage le conseil de Plymouth, & entraîne la ruine de la colonie naissante.

Cependant les navigateurs, sous les auspices de cette compagnie, continuoient toujours de visiter ces côtes, attirés par les profits que leur offroient la pêche abondante qu'on y faisoit, & le commerce des pelleteries, mais sans que les concessionnaires en eussent plus d'empressement à suivre les projets d'établissement pour lesquels ils s'étoient associés; & les choses restèrent dans cet état jusqu'en 1614, que quatre particuliers armerent deux vaisseaux pour aller faire la troque avec les Sauvages de l'Amérique, sans avoir de vues sur un lieu plutôt que sur un autre.

D'un autre côté la compagnie de Londres arma aussi, & les navires vinrent aborder au pays qu'on appelle la Virginie méridionale. James-Town fut le premier établissement qu'elle y fit; mais un hasard malheureux ayant fait découvrir près de ce lieu un ruisseau d'eau douce, qui entraînoit quelques particules d'un talc brillant dans le fond d'un eau très-limpide, trompa les habitants qui prirent cette poussière méprisante pour de l'argent. L'illusion alla au point qu'on chargea de cette misérable denrée deux vaisseaux qu'on faisoit repasser, & où à peine il se trouva place pour quelques fourrures. Les colons, au lieu de défricher les terres qui renfermoient les vrais trésors, se livrerent en-

tièrement à la recherche de cette richesse imaginaire ; aussi, de cinq cents hommes qui composoient la colonie, quatre cents quarante furent la victime d'une famine horrible. Le reste malheureux alloit quitter cette terre, qui sembloit maudite, pour gagner Terre-Neuve, lorsque le lord Delaware y arriva avec trois vaisseaux une nouvelle peuplade, & des provisions de toute espece.

Cet homme d'un désintéressement égal à ses lumieres, n'avoit accepté le gouvernement de cette colonie naissante que pour y faire tout le bien dont il se sentoit capable : dès qu'il y parut, ce caractere se manifesta, & lui concilia les esprits & les cœurs de tout le monde. Il n'eut pas de peine à diriger les travaux vers un but utile ; mais, pour le malheur des habitants, sa fanté l'obligea bientôt de repasser en Angleterre. Il n'y oublia pas ses colons chéris, & il employa pour eux tout ce que sa vertu lui avoit donné de crédit à la cour.

Comme les propriétés n'avoient eu aucune regle dans l'établissement de cette colonie, le lord Delaware les fixa & les fit borner. Cette premiere loi de la société fit tout changer de face : de tous côtés on fit des bâtimens, autour desquels on établit des cultures. La prospérité de ces éta-

bliffements y attira une foule de gens qui y vinrent chercher la fortune ou la liberté, lorsque les troubles qui changerent la constitution du gouvernement Anglois, forcerent les royalistes à s'expatrier.

✻ [1607.] ✻

Henri Hudson, sous les auspices de la compagnie Hollandoise des Indes orientales, cherchant, sur les mémoires de Frédéric Anschils, Danois, un chemin particulier à la Chine par le nord-ouest, pénétra jusqu'au quatre-vingtième degré vingt-trois minutes latitude nord, & observa que le froid étoit si âpre à cette élévation, qu'à peine la nature engourdie avoit la force d'y faire produire quelques plantes sans faveur. Il y fit un second voyage l'année suivante; puis successivement deux autres, dans le dernier desquels ils poussa cent lieues plus avant. Obligé de passer dans ces climats l'hiver de 1610 à 1611, il remit à la voile au printemps. La nécessité de faire quelques réparations à son vaisseau l'ayant forcé de prendre terre, il fut surpris par des Sauvages, qui l'enleverent lui septième. L'équipage effrayé, & craignant un sort pareil à celui de son chef, quitte le rivage & gagne le large. Tout le fruit que ce hardi navigateur tira de tant de travaux, fut le triste avantage d'a-

voir donné son nom au détroit & à la baie qui le portent encore. Quelques Anglois, nommément Burton, Fox & James, poussèrent par la suite, sur les traces de Hudson, plus loin que lui dans la connoissance des côtes de cette baie.

[1608.]

Sur ce qui restoit à Demons de la concession qui lui avoit été accordée par Henri IV, Samuel Champlain bâtit en cette année la ville & le fort de Québec, aujourd'hui le chef-lieu de la colonie du Canada. Demons, abymé de dettes, & ne pouvant relever son crédit, en fit une cession aux Rochelois pour se libérer. On ne dit pas quel usage ils firent de cette cession; & nous ne voyons pas qu'ils aient plus suivi le commerce qui y étoit établi, que les autres provinces maritimes du royaume.

[1609.]

Des auteurs prétendent que lorsque Hudson découvrit le pays qu'on appelle aujourd'hui *New-Yorck*, il étoit encore au service de l'Angleterre; & soit qu'il crût pouvoir regarder ce pays comme lui appartenant à ce titre, & sans autre autorisation; soit qu'il eût caché sa découverte, ils disent qu'il en traita avec les Hollan-

dois. Ceux-ci en jouirent paisiblement pendant environ dix ans, au bout desquels sir Samuel Argall, le même qui, en 1613, chassa les François de l'Acadie, vint attaquer leurs habitations, détruisit leurs plantations, & leur fit un tort considérable. Pour prévenir de pareilles incursions, les Hollandois aimerent mieux reconnoître le prétendu droit de Jacques I, en s'adressant à lui pour obtenir la concession de ce pays qu'ils avoient défriché, que d'être dans la crainte continuelle d'en être dépossédés au premier sujet de mécontentement que les Anglois auroient des Etats-Généraux; sujets qu'il leur seroit d'ailleurs facile de faire naître, si ce pays étoit à leur bienséance.

Ils bâtirent dans l'Isle Manhatta, qui est à l'embouchure de la riviere de Hudson, une ville qu'ils appellerent *Nouvelle Amsterdam*, & environ cent quarante milles au dessus, un fort auquel ils donnerent le nom de *fort Orange*, & qu'on appelle aujourd'hui *Albany*. Ils faisoient dans ces deux établissemens un commerce très-avantageux de pelleteries, que les Sauvages leur apportoient des environs de Québec même.

Cette province peut avoir environ quarante lieues de longueur, sur sept à huit de large. Elle gît par les 41 & 42^e degrés

50 minutes latitude nord. Le climat y est beaucoup plus doux qu'à la Nouvelle Angleterre, & son sol est à peu près le même pour la qualité. Les deux Jersey bornent les terres de cette colonie à l'ouest & au sud; la mer & la Nouvelle Angleterre font ses limites à l'est & au nord. Elle s'est considérablement peuplée au commencement du siècle présent, par les émigrations d'une infinité de Protestants qu'un zèle inconsidéré & peut-être outré à bannis de chez eux, & qui jouissent dans ce pays de la liberté de conscience la plus absolue.

Cette province est divisée en dix comtés: on fait monter sa population à cinquante mille âmes. La capitale nommée *New-Yorck*, & qui s'appelloit auparavant *la nouvelle Amsterdam*, a donné son nom au pays qui s'appelloit la Nouvelle Belge dans le temps qu'elle vivoit sous les loix de la république de Hollande: depuis que les Anglois l'occupent, il est devenu plus florissant & plus peuplé, par les raisons que nous en avons dites ci-dessus.

Dans Long-Island, qui dépend de cette province, on a établi un bureau de poste qui envoie deux fois par semaine chercher les lettres sur toutes les habitations: un paquebot les porte de-là à la capitale. Cette colonie est régie, comme la Nou-

velle Angleterre, par son assemblée générale, un gouverneur que le roi nomme, & le conseil des assistants. Son sol est plus fertile, ses récoltes par conséquent plus abondantes, & ses denrées d'une qualité bien supérieure à celles de la Nouvelle Angleterre. Le commerce est le même, des mêmes denrées, & avec les mêmes pays; ils ont seulement plus d'huile de baleine & de veau marin. On y a découvert depuis peu une mine de cuivre très-abondante, dont on fait un négoce avantageux avec l'Angleterre.

Sa marine & ses exportations, comparaison faite de son étendue, avec celle de la Nouvelle Angleterre, sont à peu près égales, à cette différence près, que les navires de la Nouvelle Yorck sont bien plus richement chargés que ceux de l'autre colonie sa voisine. Le papier monnoyé y est moins multiplié, & le change a un taux infiniment plus modéré qu'à la Nouvelle Angleterre.

✿ [1609.] ✿

Henri Hudson ayant fait en cette année d'inutiles efforts pour pénétrer plus avant dans le nord qu'il n'avoit fait les deux voyages précédents, revire au sud le long du continent septentrional de l'Amérique, dans l'espérance de dédomma-

ger, par quelque découverte importante, la compagnie qui l'avoit honoré de sa confiance. Il découvre, par le 40^e degré latitude nord, une grande riviere à laquelle il donna son nom; &, après avoir reconnu les terres & les habitants, il revint à Amsterdam. Jacques I, roi d'Angleterre, revendiqua cette découverte, fondé sur ce que Hudson étoit né son sujet. Cette prétention, si peu raisonnable, ne fut pas soutenue; & la république, dès l'année suivante, y fit jetter les fondemens de la culture & du commerce. Cette colonie, sous le titre de Nouvelle Belge, annonçoit dès sa naissance les plus grands progrès, & tout y prospéra jusqu'à sa réduction sous la domination de la Grande Bretagne.

[1609.]

En cette année une compagnie se forma en Angleterre, pour établir une colonie à Terre-Neuve; elle obtint à cet effet des patentes de Jacques I. John Guy, négociant de Bristol, l'un des membres de cette société, & auteur du projet, fut chargé de diriger cette entreprise: il s'embarqua l'année suivante pour cette isle, & vint mouiller à la rade de la Conception, où il commença le premier établissement que sa nation ait fait dans cette isle. Le suc-

cès qu'il eut en engagea plusieurs autres à marcher sur ses traces, qui vinrent ensuite s'y établir.

[1609.]

La colonie de James-Town dans la Virginie avoit tellement prospéré depuis son établissement, qu'on en vit fortir, en la présente année, deux autres colonies de cent vingt hommes chacune, dont l'une s'établit à Naufamond, & l'autre à Powhatan, bourgade sauvage qu'elle acheta de Powhatan, roi du pays.

[1610.]

Champlain & Pongravé conduisirent en cette année une colonie & des artisans à Québec, & commencèrent à donner une forme un peu régulière à cet établissement, qui s'accrut insensiblement. Quoique les intéressés s'en tinssent assez longtemps à la traite des castors & au seul commerce de pelleteries, cette colonie ne laissa pas de se soutenir assez bien; mais elle ne commença à prendre une certaine consistance & de l'éclat que sous le ministère du cardinal de Richelieu; & par une suite de l'attention que le gouvernement y donna depuis, elle devint l'établissement le meilleur & le plus utile que les François eussent à l'Amérique sep-

tentrionale, jusqu'à la guerre dernière, qui a fait passer ce vaste pays au pouvoir des Anglois, comme nous le verrons en son lieu.

[1611.]

Sir Thomas Dale fut nommé gouverneur de la Virginie à la place du lord Delaware, que sa santé délabrée retenoit en Angleterre. Il partit pour son gouvernement au mois de Mai de la présente année, & y arriva avec trois vaisseaux chargés d'hommes & de nouvelles provisions. Les mêmes désordres qui avoient pensé ruiner la colonie dans son principe, continuoient d'y régner. La négligence des colons à cultiver la terre pour se procurer des subsistances, étoit à la veille de les replonger dans les fâcheuses extrémités où le lord Delaware les avoit trouvés réduits en 1606.

Sir Thomas Dale commença par pourvoir à cet article important, en ordonnant qu'on ensemençât les terres; & malgré le peu de temps que l'on eut pour préparer les champs, la moisson ne laissa pas d'être abondante. Après avoir pourvu aux moyens de faire subsister sa colonie, ce gouverneur fit bâtir l'une des meilleures villes qui soient actuellement dans la Virginie, & qu'il appella *Dales-gift*. Cette ville,

ville, qui lui doit son origine, fut entièrement son ouvrage, car elle fut construite à ses propres frais. Aussi le nom de cette place est-il un monument de son zèle patriotique & de sa générosité, puisque *Dales-gift* signifie *présent de Dale*.

✻[1611.]✻

Dans le mois d'Août de cette année, sir Thomas Gates vint dans la colonie avec six vaisseaux, apportant à James-Town de nouvelles provisions avec de nouveaux habitants. Ce renfort ayant mis la colonie en état de s'étendre, elle bâtit à Arrahatenek, cinquante milles au dessus de James-Town, une nouvelle ville qui fut appelée *Henricopolis*.

Thomas Burton fit en cette même année un voyage à la baie de Hudson, & découvrit au sud-ouest un grand pays auquel il donna le nom de Nouvelle Galles. Y ayant été surpris par les glaces qui lui fermerent le retour vers l'Angleterre, il fut obligé d'y passer l'hiver à l'endroit même où l'on bâtit depuis le fort Nelson.

✻[1611.]✻

Les Jésuites commencent à établir au Paraguai le système de législation qui y a
Anecd. Améric. Z

eu lieu jusqu'à l'époque de leur expulsion de ce vaste pays, dont nous aurons occasion de parler dans la suite : il y avoit plus de quatre-vingt-dix ans qu'il avoit été découvert, & il y en avoit trente au plus que les Espagnols s'y voyoient un peu solidement établis.

❧ [1612.] ❧

La Ravadiere, gentilhomme François & habile navigateur, dont nous avons déjà parlé plus haut, s'étant associé avec Razilly, obtint en cette année de la reine régente Marie de Médécis, la permission de réaliser le projet, formé depuis 1594, de faire un établissement au Bresil. Il arma quelques navires, se munit des choses nécessaires pour fortifier un poste, & arriva dans le pays vers la fin de Juillet. Il prit terre à l'isle de Maragnan, où il bâtit un fort qu'il appella le Fort Saint-Louis, du nom du roi Louis XIII. Il le construisit sur une colline qui défendoit l'entrée du port, & le munit de vingt-deux pieces de canons ; mais, comme il jugea trop légèrement que son établissement pouvoit se passer de secours, sa confiance le lui fit perdre, & Dalburqueque, gouverneur de Fernambouc, s'en rendit maître deux ans après.

[1612.]

Ce fut en cette année que soixante Anglois passèrent aux Bermudes, petit Archipel qu'aucun mortel avant eux n'avoit habité. La population de ce groupe d'isles s'accrut considérablement en peu de temps, parce qu'on exagéra beaucoup la salubrité & les avantages de son climat. On s'y rendoit du sud de l'Amérique pour y recouvrer la santé, & du nord de ce continent pour y jouir paisiblement de sa fortune. Plusieurs royalistes de la Grande-Bretagne s'y réfugièrent aussi pour se soustraire à la tyrannie de Cromwel. Walter, ce poëte charmant, ennemi juré de l'oppresser de sa patrie, alla y chercher un asyle, & chanta les délices de ces isles fortunées. Le charme s'évanouit cependant avec l'enchanteur qui l'avoit créé.

Ces isles, qui sont nombreuses, n'occupent qu'une surface de six à sept lieues. Le sol en est d'une médiocre qualité; on n'y a d'eau que celle des puits & des citernes. Le maïs, les fruits, les légumes, y sont d'une qualité excellente, & y fournissent une nourriture saine & abondante: mais il n'y croît rien qui soit la matière du commerce des nations de l'Europe, & quatre à cinq milles habitants qui y vivent

presque ignorés, mais avec le nécessaire, n'ont de liaisons au dehors que par quelques bâtimens du nord, qui, passant aux Antilles, vont de temps en temps se rafraîchir à ces isles paisibles. Le seul objet de commerce de leurs habitans, sont les toiles à voiles. Ils construisent aussi de petits bâtimens, qui, pour la marche & la durée, n'ont point d'égaux.

Les aisés de ce petit coin du monde ont formé, en 1765, une société dont les statuts sont le monument le plus respectable & qui honore le plus l'humanité. Cette société s'est engagée à former un corps complet de tous les ouvrages économiques, en quelque langue qu'ils soient écrits; à procurer à tout homme valide une occupation relative à son caractère; à récompenser tout homme qui aura introduit dans la colonie un art nouveau, ou perfectionné un art connu; à pensionner tout journalier qui, après quarante ans de travail assidu & d'une réputation sans reproche, n'aura pu amasser de quoi passer tranquillement le reste de sa vie; & à dédommager tout habitant que le gouvernement aura injustement opprimé. On chercheroit long-temps, je crois, sur la surface entière du globe, un peuple plus respectable, & qui mérite plus d'être heureux.

[1614.]

George Spilberg, Hollandois, entreprit en cette année, sous les auspices de la compagnie Hollandoise des Indes orientales, le voyage autour du monde, en prenant la route du détroit de Magellan. Parti du Texel le 16 Août, avec six vaisseaux, il essuya plusieurs tempêtes qui ne l'empêcherent cependant pas d'avoir franchi les passages les plus difficiles de ce fameux détroit le 8 Avril de l'année suivante. Le 17 du même mois, après avoir fait ses provisions nécessaires d'eau & de bois, il continua sa route. Il entra le 6 Mai suivant dans la mer du sud, & revint heureusement à son point de départ, par le cap de Bonne - Espérance, en trois ans moins un mois & demi, étant rentré au Texel le 1^{er} Juillet 1617, avec deux vaisseaux seulement.

[1614.]

Jean Smith, qui avoit été président de la compagnie de la Virginie méridionale, commandoit deux vaisseaux équipés par quatre particuliers pour faire la traite des pelleteries. Ayant résolu de visiter la Virginie septentrionale, il vint y atterrir en cette année. Tandis que les gens

de son équipage étoient occupés à la pêche de la morue , il parcourut le pays à quelque distance de la mer , & en leva le plan le plus exactement qu'il le put. A son retour, il le présenta au prince royal Charles , depuis roi d'Angleterre , après la mort de Jacques I son pere ; & ce fut ce prince qui donna à ce pays le nom de *Nouvelle Angleterre* , qu'il a toujours porté depuis ce temps-là.

L'expédition de Smith ayant été favorable , elle ranima les espérances des concessionnaires , qui envoyèrent un vaisseau dans ce pays pour essayer de les réaliser. Ce vaisseau , arrivé à la côte de la Nouvelle Angleterre , ne put jamais mettre du monde à terre , trouvant par-tout les Sauvages en force & dans la disposition de faire aux aventuriers un mauvais parti , comme ils firent en effet du moment où ils se présentèrent.

Il y a lieu de croire que , dans l'expédition de Jean Smith , les Sauvages eurent lieu de se plaindre des Anglois qui avoient trafiqué avec eux ; & que , soit violence ou infidélité de la part de ces derniers , les Sauvages ne présumant pas mieux de ces nouveaux venus que des autres , se mirent en état de défendre aux Européens l'accès de leur pays. Une se-

conde tentative, que les intéressés firent en 1619, rencontra les mêmes difficultés, & n'eut pas un meilleur succès.

Ces obstacles multipliés rebuterent absolument les concessionnaires, qui dès-lors abandonnerent totalement leur projet d'établissement, & ne firent usage de leur privilege qu'en accordant de petits emplacements sur les côtes de leur concession à des particuliers commerçants, qui y établissoient en été des factories pour faire la troque avec les Sauvages, qui s'adoucirent insensiblement par-là, & perdirent peu à peu les impressions fâcheuses qu'ils avoient eues depuis l'arrivée des deux vaisseaux de Smith sur leurs côtes.

Il est probable cependant que le dessein de former dans ce pays un établissement solide eût échoué entièrement, si des circonstances extraordinaires n'eussent porté diverses personnes, & entr'autres des gens de considération, à entreprendre de l'exécuter : nous parlons dès Non-Conformistes de la Grande-Bretagne, qui, voyant qu'il ne leur étoit pas permis de jouir dans l'ancienne Angleterre de la liberté de conscience après laquelle ils soupiroient, résolurent de l'aller chercher dans la Nouvelle.

Plusieurs d'entr'eux s'étoient déjà retirés en Hollande, pour éviter le zele persé-

cuteur des prélats Anglois, qui échauffoient celui du malheureux Charles I. John Robinson , ministre Browniste , & John Brewter , étoient à la tête de ces nouveaux émigrants. Ce ne fut pas sans peine qu'ils parvinrent à obtenir du gouvernement , qui s'opiniâtroit à suivre son système intolérant , la permission de s'établir en Amérique ; mais enfin , tout inflexible qu'il fût , il permit cette émigration ; & les chefs de cette nouvelle colonie traitèrent avec les concessionnaires de la Virginie septentrionale , qui furent charmés de s'indemniser par-là des avances qu'ils avoient faites à différentes reprises pour y jeter les fondemens de la culture & du commerce. Cependant l'expédition projetée ne put avoir lieu qu'en 1621 , comme nous le verrons ci-après.

✿ [1615.] ✿

Le 14 Juin de cette année , Jacques le Maire & Schouten sortent du Texel ; & , faisant route vers l'extrémité sud de l'Amérique , ils découvrent le détroit auquel le Maire a donné son nom. Le même le Maire fit ensuite plusieurs découvertes dans la mer du sud avec son collègue. Arrivés à Batavia au mois d'Octobre de l'année suivante , ils y sont arrêtés tous deux par Spilbert , ensuite renvoyés en Eu-

rope sur des vaisseaux de la compagnie. Le Maire en retournant meurt à l'isle Maurice. Son collègue Schouten fut plus heureux ; il revit sa patrie ; & leurs deux vaisseaux , ramenés en Europe , rentrèrent dans les ports de Hollande , après avoir fait le tour de globe en deux ans & dix jours.

✿ [1615.] ✿

Les Hollandois bâtirent en cette année , sur les côtes de la Nouvelle Belge , découverte pour eux , en 1609 , par Henri Hudson , le fort Orange , & une ville qu'ils appellerent la Nouvelle Amsterdam. Peu de temps après les Suédois vinrent s'établir dans leur voisinage un peu au sud de la Nouvelle Amsterdam , & y bâtirent deux villes qu'ils appellerent Gottembourg & Christiana. Les Hollandois ne les y laisserent pas long-temps tranquilles , & les en chasserent. Ils furent bientôt chassés eux-mêmes de tout ce pays par les Anglois , qui se le firent céder irrévocablement par le traité de Bréda. Ce fut à cette époque qu'on changea le nom de *Nouvelle Belge* , que les Hollandois avoient donné à ce pays , en celui de *Nouvelle Yorck* , qu'il a conservé depuis , en l'honneur de Jacques Stuart , duc d'Yorck , à qui Charles II , roi de la Grande-Bretagne , son frere , en donna depuis la propriété. Les

Anglois changerent de même celui de *Nouvelle Suede*, que les Suédois avoient donné au pays où ils s'étoient établis, en celui de *Nouveau Jersey*, qu'il porte encore.

[1615.]

Depuis la dernière expédition du général *Viscaïno* dans la *Californie*, il ne s'étoit fait dans ce pays que quelques voyages par des particuliers, & aucune expédition, au nom du gouvernement, qui tendît à y faire des établissemens. Les aventuriers qui les avoient entrepris ne les avoient faits que dans la vue d'y pêcher des perles, ou de traiter de cette denrée avec les naturels du pays. Les divers mémoires sur la *Californie* n'entrent dans aucun détail sur ces voyages; il ne paroît pas qu'aucun d'eux ait produit quelque découverte tant soit peu intéressante.

Cependant cette année le capitaine *Jean Iturbi* obtint la permission d'y faire un voyage à ses propres dépens. De deux vaisseaux qu'il avoit, l'un fut pris par des pirates Européens, qui s'étoient rendu redoutables dans l'Amérique sous le nom de *Pichilingues*, & qui, à la honte de la nation Espagnole, infestoient la mer du sud, & cela à un tel degré d'insolence, qu'on sentit la nécessité de réduire la

Californie, où ils trouvoient une retraite assurée, pour leur ôter les moyens de nuire. On ne dit pas de quelle nation étoient ces corsaires; mais la suite du récit fait présumer qu'ils étoient Hollandois.

Iturbi entra, avec le vaisseau qu'il commandoit, dans le golfe de Californie, & s'avança jusqu'au 30^e degré latitude nord, où il observa que les deux côtes de Cinaloa & de Californie se rapprochoient insensiblement l'une de l'autre. Mais les vents de nord-ouest & le défaut de provisions l'empêcherent de pousser plus avant; sur quoi il prit le parti de revenir sur ses pas; & il seroit infailliblement mort de faim avec son équipage, sans le secours presque miraculeux qu'il trouva au village d'Ahomé, dans la province de Cinaloa, de la part d'un missionnaire, le pere André Perez de Ribas, provincial des Jésuites dans la Nouvelle Espagne, qui nous a donné une relation assez détaillée de cette expédition.

D'Ahomé, Iturbi fit voile pour Cinaloa, où il reçut ordre du vice-roi don Diego Fernandez de Cordova de Guadal-Casar, d'aller joindre & de convoier un vaisseau richement chargé, qui venoit des isles Philippines, parce que l'on craignoit qu'il ne tombât entre les mains des corsaires Hollandois, qui infestoient ouver-

tement ces mers sous leurs propres pavillons. Cette crainte étoit d'autant mieux fondée, que ces corsaires commençoient déjà à devenir puissants aux Indes orientales; & ils ne tarderent pas à se rendre maîtres de la plus grande partie du commerce de ce pays-là, qui fait aujourd'hui leur plus grande richesse.

D'après ces ordres, Iturbi se rendit dans la mer du sud, & ramena le vaisseau qui caufoit tant d'inquiétude à Acapulco. Il vint de-là à Mexico, où les perles qu'il avoit rapportées de la Californie remplirent toute la ville d'admiration. Il en avoit une grande quantité; mais dans ce nombre il y en avoit beaucoup d'une eau noireâtre; ce qui venoit de ce que les Californiens jettoient leurs huitres dans le feu pour les ouvrir & en tirer le poisson. Il en avoit d'autres aussi fort grosses & fort belles, que divers particuliers acheterent, dont une entr'autres produisit au roi pour son quint une somme de neuf cents écus.

La vue de ces richesses anima les Mexicains à entreprendre la conquête de la Californie, & à y faire des établissemens. Quantité de particuliers de Culiacan & de Chiametla se rendirent avec de petits bateaux sur la côte de Californie pour y pêcher des perles, ou pour en acheter des Indiens; mais, au lieu de faire des obser-

vations qui eussent pu être favorables à la conquête , ils commirent plusieurs actes de cruauté qui y mirent obstacle.

Quelques aventuriers s'enrichirent dans ce négoce , entr'autres Antonio del Castillo , habitant de Chiametla , dont la fortune aussi brillante que rapide fit tant de bruit , qu'elle augmenta l'impatience & le desir de faire cette conquête. Mais ce beau zele s'éteignit comme il s'étoit allumé ; l'indécision & les lenteurs du conseil de Madrid l'étoufferent , comme on le verra ci-après.

✿ [1615.] ✿

Ce fut aussi dans cette année que William Vaughan , docteur en médecine à Caermarthen , l'un des descendants de sir John Vaughan , premier comte de Carberry , acheta de la compagnie de Terre-Neuve quelques parties de sa concession , & résolut d'y faire un établissement. Il envoya pour le commencer Richard Withburne , le même que John Cotton avoit employé en 1579 pour reconnoître cette île. Nous avons de ce Richard d'assez bons mémoires sur ce pays. Ce Withburne y trouva , dit-on , à son arrivée , deux cents navires Anglois occupés à la pêche de la morue.

Le docteur Vaughan ne tarda pas à

suivre son agent dans ce pays-là ; & il se fixa dans son nouveau domaine, où (ce qu'il y a de singulier) parmi les brouillards de ce triste pays, il composa un poème épique intitulé *The golden fleece*, ou la Toison d'or, faisant allusion à la pêche de la morue, qu'il regardoit comme la source d'une immense richesse. Ce poème, qu'il dédia à Charles I, fut imprimé in-4° en 1626 ; & comme la compagnie qui avoit obtenu la propriété de Terre-Neuve ne faisoit pas usage de tout son terrain, plusieurs particuliers en acquirent par la suite, aux mêmes titres que la compagnie même, par concession du gouvernement ; car il ne paroît pas qu'ils aient acquis d'elle ce qu'eux ou leurs successeurs & ayant-cause y ont possédé & y possèdent encore.

✿ [1616.] ✿

Baffin fit en cette année un voyage au nord, & pénétra plus avant de ce côté qu'aucun de ceux qui l'avoient précédé dans cette carrière. Il y découvrit cette baie immense qu'on appelle encore aujourd'hui de son nom ; mais n'ayant pu, malgré les recherches qu'il fit, trouver le passage qui étoit l'objet principal de son expédition, il fut obligé d'y renoncer, & de revenir sur ses pas.

On a donné le nom de *Nouvelle Hol-*

lande à cette suite immense de terres ou d'îles qu'on commença à découvrir en cette année dans la mer du sud, & qui s'étend depuis le sixième jusqu'au trente-quatrième degré de latitude australe, parce que les premiers qui reconnurent & visitèrent ce vaste continent furent tous des navigateurs Hollandois.

La première terre qui fut découverte en ces parages, en la présente année, fut nommée la *Terre d'Endracht*, du nom du capitaine Hollandois qui la reconnut. On l'a depuis appelée la *Terre de Concorde*.

✿ [1618.] ✿

En cette année le Hollandois Zéachen en découvrit une autre partie, qu'il nomma la *Terre d'Arnhem & d'Yémen*, différente cependant de celle qui fut depuis appelée *Terre de van Yemen* par Abel Tasman. Celle dont nous parlons est située à peu près sous le quinzième parallèle.

✿ [1619.] ✿

Une autre portion de cette terre, & la plus méridionale, fut découverte en cette année par Jean d'Edels, qui lui donna son nom. Une autre partie, située entre les 30^e & 33^e parallèles, eut celui de *Terre de Leuwin*, du nom de celui qui la découvrit, à peu près à la même époque.

Il s'étoit passé quelques années sans que la Virginie eût reçu des secours de sa métropole ; mais en la présente la compagnie qui en étoit propriétaire y envoya une flotte, chargée de bétail gros & menu, de provisions, d'outils & d'instruments pour la culture, avec un renfort de treize cents hommes qui ne contribuèrent pas peu à accélérer ses progrès.

✿ [1621.] ✿

Des Presbytériens Anglois, que la persécution avoit forcés d'aller chercher un asyle en Hollande, achetent en cette année les droits de la compagnie Angloise de la Virginie septentrionale, qui avoit commencé à se peupler en 1608, mais dont l'établissement foible & mal dirigé s'étoit perdu dans ses fondements. Cent vingt personnes, sous les étendards de l'enthousiasme, arrivent dans ce pays au commencement d'un hiver très-rigoureux. Près de la moitié périt de froid, du scorbut & de misere. L'enthousiasme qui les avoit amenés soutint le reste. Soixante guerriers Sauvages, qui au printemps suivant vinrent avec leurs chefs visiter cette malheureuse peuplade, ranimerent ses espérances : elle se lia par des promesses solennelles de service & d'amitié avec leur nation, qui céda à perpétuité aux nouveaux

veaux

veaux venus les terres voisines de l'établissement qu'ils avoient formé sous le nom de Nouvelle Plymouth. Un de ces Sauvages, qui sçavoit un peu la langue angloise, resta dans la nouvelle colonie, pour leur enseigner la culture du maïs, & la maniere de pêcher sur la côte, ce qui la mit en état d'attendre les secours de bétails & de grains qui devoient lui venir d'Europe. Cela vint d'abord lentement; mais la persécution qu'on exerçoit contre les Puritains d'Angleterre, hâta l'accroissement de cet établissement. En 1630 il s'étoit déjà tellement accru, qu'il fallut former de nouvelles peuplades, dont celle de Boston devint bientôt la plus considérable. Le fanatisme qui vouloit introduire l'anarchie dans la métropole tenoit lieu de loix en Amérique; & quand cette colonie sentit la nécessité d'une législation régulière, ce fut le fanatisme qui la dicta.

Toute l'Europe fut étonnée de l'intolérance révoltante des enthousiastes de la Nouvelle Angleterre. Les plus raisonnables d'entre ces colons, qui osèrent dire que le magistrat n'avoit pas le droit de contraindre personne en matiere de religion, éprouverent la fureur de ces théologiens fanatiques qui avoient mieux aimé quitter leur patrie, que de plier sous l'autorité des évêques. Ils étendirent la sévérité jus-

qu'aux objets les plus indifférens de leur nature ; puisqu'on y proscrivit par une loi formelle les cheveux longs, comme un horrible scandale. Le rigorisme s'étendit aux Quakers, qui furent emprisonnés, fouettés, bannis ; & comme leur douceur dans cette persécution fit aimer leurs personnes, leurs sentimens, & multiplia leurs profélytes, on se porta contre eux aux extrémités les plus sanguinaires : on fit pendre cinq de ces malheureux qui étoient revenus furtivement de leur exil. Heureusement pour cette colonie & pour les Quakers, l'enthousiasme, le fanatisme & l'hypocrisie avoient disparu avec Cromwel. Charles II, touché de la persécution dont les Quakers étoient victimes en Amérique, rendit en 1661 une ordonnance qui leur procura la tranquillité, sans étouffer toutefois entièrement l'esprit d'intolérance & de persécution, qui faisoit la base de la religion de ces fanatiques Puritains ; nous verrons à leur époque les effets qui s'en ensuivirent.

✿ [1621.] ✿

Le comte de Southampton, qui présidoit la compagnie de la Virginie méridionale, fit passer en cette année dans ce pays de nouveaux renforts & de nouvelles provisions. On y établit vers ce temps

là une fauagerie au cap Charles, & une forge à *Falling-Creek*. De nouvelles bandes d'Anglois vinrent augmenter la population & la culture de cette contrée. Alors cette colonie, se voyant nombreuse & en état de faire face aux nations Sauvages, dont elle avoit déjà éprouvé la mauvaise volonté, cessa de veiller comme elle l'avoit fait jusqu'alors sur leurs demarches. Les Sauvages, profitant de sa sécurité, s'unirent secrettement; &, comme les habitations des planteurs sont écartées les unes des autres, ils se concerterent pour en faire un massacre général. Ils y eussent infailliblement réuffi, si la colonie n'eût été avertie par un Sauvage converti; mais comme elle ne reçut l'avis de la conspiration que cinq heures avant celle qui avoit été prise pour l'exécution du complot, les Sauvages ne laisserent pas de tuer trois cents vingt-quatre Anglois, & de détruire plusieurs établissemens, au nombre desquels fut la forge de *Falling-Creek*; ce qui fit à la colonie un tort considérable. Les Anglois leur rendirent à la vérité la pareille peu de temps après; mais si la vengeance qu'ils en tirerent effraya assez les Sauvages pour les empêcher de rien tenter à l'avenir sur une nation qui sçavoit si bien prendre sa revanche, elle ne répara pas le tort immense que cette irruption

subite fit à la colonie, dont les progrès en souffrirent beaucoup, sur-tout dans un principe d'établissement.

[1621.]

Le chevalier William Alexandre, alors secrétaire d'Etat, & créé depuis comte de Sterlings, ayant demandé en cette année au roi d'Angleterre Jacques I, à la sollicitation de Ferdinand George, président de la compagnie de la Virginie septentrionale, tout ce qui avoit été enlevé à la France, par Samuel Argall, dans cette partie du Canada qu'on appelloit l'*Acadie*; ce monarque l'en gratifia, à la charge que la concession releveroit de la couronne d'Ecosse, & seroit gouvernée suivant les loix de ce royaume.

Le nouveau concessionnaire sépara cette province en deux parties, dont il appella l'une *Nouvelle Ecosse*, & l'autre *Nouvelle Alexandrie*, de son nom. De concert avec la compagnie qu'il forma, & qu'il présidoit en sa qualité de propriétaire, il envoya dans sa concession un grand nombre de personnes qu'il se proposoit d'y établir. Mais cette colonie n'avoit point encore eu le temps de prendre une certaine consistance, lorsque l'Angleterre, par le traité de mariage entre Charles I & Henriette de France, se vit obligée de restituer l'Aca-

die aux François, ses premiers possesseurs, qui en jouirent sans concurrence jusqu'à la paix d'Utrecht.

[1621.]

Le 6 Septembre de cette année, une troupe de cent vingt Non-Conformistes partit d'Angleterre, pour aller s'établir en Amérique, sous la conduite de deux ministres de leur communion. La route que tinrent ces nouveaux émigrants les conduisit au Cap-Cod, dans la Nouvelle Angleterre. Comme cette contrée ne faisoit point partie du terrain qui leur avoit été concédé, ils voulurent d'abord s'en éloigner, & se porter plus avant au sud; mais le mauvais temps & la rigueur de la saison (on touchoit alors à la mi-Novembre) les forcerent de se fixer dans l'endroit où ils avoient débarqué.

La réflexion venant ensuite à l'appui du raisonnement qui les avoit déterminés à prendre ce parti, ils sentirent que s'ils n'étoient pas sur le terrain qui leur avoit été concédé, celui qu'ils occupoient n'appartenoit encore ni à l'Angleterre, ni à aucune autre puissance de l'Europe; & qu'étant par-là même rendus à leur liberté naturelle, le pouvoir de se faire des loix résidoit en eux seuls. Cependant ils ne méconnurent point la puissance dont ils étoient nés sujets;

& ils commencerent l'exercice du pouvoir législatif en dressant un acte par lequel ils se reconnurent sujets de la couronne d'Angleterre, & s'engagerent unanimement à se conformer aux loix qu'exigeroient les circonstances & le bien de la colonie.

Tous les chefs de famille, au nombre de quarante-un, signerent cet acte, & élurent en même temps l'un d'entr'eux, nommé Carver, gentilhomme d'une fortune considérable, pour être leur gouverneur durant cette première année. Ces nouveaux colons choisirent ensuite un havre commode dans la baie du Cap-Cod, pour y jeter les fondemens de leur premier établissement, & lui donnerent le nom de *New-Plymouth*, en mémoire du lieu d'où ils étoient partis en quittant l'Europe. Leur nombre se trouvoit réduit pour lors à dix-neuf familles, à chacune desquelles on partagea le terrain pour se loger; & , pour prévenir toute dispute sur la position, le sort décida du lot de chacun: ainsi personne n'eut à se plaindre que du hasard, s'il fut mécontent de la position qui lui échut.

[1621.]

Sir George Carteret, secrétaire d'Etat, depuis créé lord Baltimore en Irlande, obtint en cette année, du roi Charles I,

la partie de Terre-Neuve qui s'étend entre la baie de Bulls à l'est, & le cap Sainte-Marie au sud. Il érigea cette contrée en province, sous le titre de province d'Avalon.

On ne sçait si les premiers concessionnaires, à qui l'isle entière sembloit appartenir par les lettres-patentes de 1609, consentirent à cette cession; ou si Jacques I envahit cette partie de leur propriété pour en gratifier son ministre, qui, né Catholique Romain, vouloit se retirer d'Angleterre, pour vaquer plus librement aux exercices de sa religion, qui étoit proscrite & cruellement persécutée dans les trois royaumes qui composent la Grande-Bretagne.

Quoi qu'il en soit, un fait constant, c'est que le lord Baltimore envoya dès cette même année une colonie dans sa province d'Avalon, sous la conduite & les ordres du capitaine Edouard Wyne. Ce chef des nouveaux colons s'établit avec eux au lieu qu'on nomme aujourd'hui *Ferry-Land*, & il y éleva une saunerie que John Hyckfons perfectionna beaucoup depuis.

Sir George Carteret ne tarda pas à suivre Wyne, & choisit aussi *Ferry-Land* pour y faire son séjour. Il y fit même bâtir une fort belle maison, près d'un château très-bien fortifié pour le pays, où il demeura plusieurs années; mais, ayant eu par la suite le desir d'obtenir une con-

cession plus considérable & d'un plus grand rapport, il repassa en Angleterre, où il obtint, comme nous le verrons ci-après, la propriété d'une grande partie du pays qui porte aujourd'hui le nom de *Mary-Land*. Il n'en conserva pas moins la propriété de sa province d'Avalon, qu'il gouverna par ses députés, & qui passa de lui à son fils. Celui-ci en jouit sans troubles jusqu'au temps des révolutions qui occasionnerent des guerres civiles très-sanglantes, à l'aide desquelles & par la défaveur de la Catholicité sir David Kirth vint facilement à bout de se rendre maître de la contrée où sir Carteret avoit fait des établissemens très-dispendieux pour lui, mais très-utiles au commerce de la nation.

✿ [1622.] ✿

Depuis l'expédition du brave Degourgues à la Caroline, lors appelée *la Floride Françoisé*, expédition si glorieuse pour ce généreux particulier qui vengea bien sa nation de la barbarie des Espagnols; ce pays avoit été oublié de toutes les nations de l'Europe; & paroïssoit totalement abandonné; mais en cette année un événement réveilla l'attention publique sur ce pays intéressant.

Plusieurs familles Angloïses, établies depuis assez long-temps en Amérique,

craignant de tomber entre les mains des Sauvages, qui avoient déjà massacré une partie de leurs compatriotes dans la Virginie & dans la Nouvelle Angleterre, vinrent chercher un asyle contre leur fureur meurtrière sur les côtes de la Caroline, & se fixerent à l'embouchure de la riviere de Mai, à peu près au même endroit où, lors de leur prise de possession de cette contrée, les François avoient bâti jadis Charles-Fort. Mais ce commencement d'établissement fut long-temps sans avoir de suites utiles au commerce de la métropole; & ce ne fut que plus de quarante ans après, que les Anglois s'occupèrent sérieusement du soin d'y faire un établissement solide, comme nous le dirons en son lieu.

[1623.]

Jacques l'Hermite & Jean Hugues Schapenam se mettent en mer avec onze vaisseaux, & font voile pour la mer du sud, dans l'intention de désoler les côtes occidentales des possessions Espagnoles dans le continent méridional de l'Amérique. Ces deux navigateurs doublent le cap de Horn, font des descentes dans plusieurs pays de la domination Espagnole, répandent partout la consternation; &, après avoir fait un butin immense, ils gagnent Batavia

pour se refaire. En reprenant le chemin de l'Europe, l'Hermite tombe malade, & meurt en passant le détroit de la Sonde. Son collègue revint en Europe avec un seul vaisseau des onze qu'ils avoient en commençant leur expédition; le reste, avec la majeure partie des équipages, périt dans ce long voyage qui dura près de trois ans.

[1624.]

Depuis que le Portugal étoit sous la domination de l'Espagne, cette couronne, qui étoit toute entière occupée de la guerre des Pays-Bas, ou d'entretenir des divisions chez ses voisins, avoit fait peu d'attention au Brésil; d'autant que la colonie qui s'y étoit formée, s'étant prodigieusement accrue par la fertilité du pays & la salubrité du climat, se trouvoit en état de se soutenir par ses propres forces, & pouvoit se passer des secours de sa métropole.

La compagnie des Indes occidentales, que formerent en cette année les Etats-Généraux des Provinces-Unies, connoissant, par le commerce clandestin qu'elle faisoit dans le Brésil, l'importance d'une pareille conquête, forma le projet de se rendre maîtresse de ce pays. Le repos dont on y jouissoit avoit fait de tous ses habitants, soldats ou autres, autant de commer-

çants ; & personne ne paroiffoit y craindre qu'aucune nation de l'Europe fongéât à troubler la tranquillité dont on y jouiffoit , ni à attenter à fa liberté : ce fut précifément ce qui donna lieu à la compagnie Hollandoife de former le projet de s'en emparer. Wilkens , amiral Hollandois , vint descendre à la baie de Tous les Saints , fe rendit maître fans beaucoup de peine de San-Salvador , dont il fit le gouverneur prifonnier , & y fit un butin confidérable ; mais l'archevêque Texeira , à la tête de fon clergé , s'étant fortifié dans un bourg voifin , lui réfifta avec succès , & tous les efforts de Wilkens ne purent l'en déloger.

Jacques I ne voulut point abandonner la Virginie : malgré les terreurs des colons , il y envoya des recrues qui réparèrent fes pertes ; mais bientôt la divifion fe mit parmi les membres du confeil ; & les Sauvages , qui veilloient fur tous les mouvemens de la colonie , s'en prévalurent pour faire de nouvelles irruptions , où ils égorgèrent un grand nombre des colons.

Ces défâftres , & la lenteur des progrès de la colonie , qu'on attribuoit avec raifon au mauvais gouvernement des propriétaires , qui pour la plupart , l'affés des pertes qu'ils faifoient , cédoient leurs droits

à qui vouloit les acquérir, engagerent Charles I, à son avènement au trône, à révoquer la charte de la compagnie de la Virginie, & à prendre cet établissement sous sa protection immédiate.

❧ [1625.] ❧

Le même prélat (Texeira) qui, l'année précédente, avoit résisté si courageusement à l'amiral Wilkens, s'occupa, dans le courant de celle-ci, à rassembler le plus de forces qu'il put, tant d'Européens que de naturels du pays; &, dès qu'il se vit à la tête d'un corps de troupes suffisant, il alla bloquer les Hollandois dans San-Salvador.

❧ [1625.] ❧

En cette même année, une compagnie de commerce, déjà ancienne en France, songea à faire quelque établissement dans l'Archipel du Mexique. La même idée vint aux Anglois, & dans le même temps; &, par un concours de circonstances fort singulier, les deux nations ayant en vue le même objet, les deux escadres aborderent le même jour, par deux côtés différens, à la même isle, qui fut celle de Saint-Christophe, l'une des premières que Colomb avoit découvertes, & à laquelle il avoit donné son nom.

Les François avoient pour chefs de cette expédition Denambuc & du Rosset, capitaines de vaisseaux ; & les Anglois, Warner. Surpris les uns & les autres de la concurrence, ils se réunirent pour conquérir de concert, & partagerent ensuite de bonne foi leur conquête : ils s'accorderent à chasser de cette isle les Caraïbes, pour n'avoir pas un ennemi domestique à combattre, au cas que les Espagnols entreprissent de les troubler dans leur possession, & à unir leurs forces pour la défense commune. Denambuc & Warner étant repassés en Europe, leur conduite y fut approuvée des rois de France & d'Angleterre, qui les nommerent gouverneurs & leurs lieutenants chacun dans la partie de l'isle qui leur appartenoit.

[1626.]

Denambuc, pour soutenir cet établissement, forma en cette année une compagnie, dont le traité fut confirmé par le gouvernement, tant pour Saint-Christophe, que pour toutes les isles & pays qu'elle pourroit conquérir depuis le 10^e jusqu'au 30^e degré latitude nord ; & c'est à cette compagnie que la France a dû ce qu'elle a possédé & ce qui lui reste encore d'établissements dans le golfe du Mexique.

[1626.]

L'archevêque Texeira ayant réduit, par son blocus, les Hollandois enfermés à San-Salvador aux plus dures extrémités, Manuel de Menessés les chassa entièrement du Bresil le 10 d'Avril.

Les Hollandois, outrés de l'affront qu'ils venoient de recevoir, s'en vengerent par une guerre de quatorze ans, où ils eurent presque toujours l'avantage, & se rendirent maîtres de presque tout le Bresil. Montaleran, vice-roi dans la partie de ce pays qui restoit encore aux Portugais, envoya proposer au comte Maurice de Nassau, qui gouvernoit le Bresil, un traité qui mit fin à toutes les hostilités qui désoloient depuis si long-temps ce beau pays, si tranquille & si florissant jusqu'à l'invasion de Wilkens. Le comte Maurice accéda à cette proposition; & tout s'arrangeoit à la satisfaction des parties contendantes, lorsqu'on apprit au Bresil la révolution subite & inespérée qui venoit de soustraire à la domination d'Espagne le royaume de Portugal.

[1627.]

Le cardinal de Richelieu ayant été fait chef & surintendant général de la navigation & du commerce de France, par

édit enregistré en parlement le 18 Mars de cette année, agréa le projet d'une compagnie de cent associés, à qui il fit accorder la propriété perpétuelle de justice, seigneurie, fort & habitations de Québec & Nouvelle France, depuis la Floride jusqu'au cercle polaire arctique pour latitude, & en longitude depuis l'Océan Atlantique à l'est, tout ce qu'on pourroit découvrir & conquérir à l'ouest jusqu'à la mer du sud, avec la propriété des mines, minieres, trafic de peaux, cuirs, pelleteries & denrées du pays, sauf la pêche de la morue & celle de la baleine, qui, aux termes de l'édit, restoit spécialement réservée & étoit déclarée libre pour tous les sujets du roi sans exception.

A ces concessions si avantageuses pour la compagnie, le roi ajouta le don de deux vaisseaux de guerre, aux clauses & conditions que la compagnie se chargeroit de l'entretien de tous les établissemens tant faits qu'à faire dans l'étendue de sa concession, & qu'elle en formeroit de nouveaux; quelle y feroit passer à ses frais successivement jusqu'à quatre mille hommes; &, en cas d'inexécution de cette dernière clause, par laquelle elle étoit obligée d'en faire passer au moins quinze cents dans les dix premières années de son privilege, elle s'astreignoit à restituer à

Sa Majesté le prix des deux vaisseaux de guerre dont on la gratifioit.

Elle s'obligeoit en outre de fournir à l'entretien des nouveaux colons, & à celui de trois ecclésiastiques pour chacune des habitations, tant faites qu'à faire, tout ce qui leur seroit nécessaire; sans être tenue pour tout le reste d'aucun devoir ou redevance, que de la foi & hommage au roi son seigneur, suivant les usages du royaume de France, & d'une couronne d'or du poids de huit marcs à chaque mutation de souverain.

Cette compagnie eut du succès dans le principe de ses opérations; mais sa négligence, ou plutôt l'esprit de lésine, vice ordinaire de presque toutes les compagnies qui veulent beaucoup gagner & peu risquer, lui firent négliger d'envoyer les secours & les marchandises nécessaires; ce qui donna lieu aux étrangers d'attirer à eux la plus grande partie du commerce qui se faisoit dans l'étendue de ladite concession.

Une autre compagnie de négociants François, formée par Denambuc, & établie dès l'année précédente dans l'île de Saint-Christophe, comme nous l'avons déjà dit plus haut, s'étoit passée jusqu'alors de la protection du gouvernement; mais la concurrence des Anglois, qui, de leur

leur côté avoient envoyé en même temps une colonie dans cette isle, l'obligea bientôt d'y avoir recours. Les Anglois, plus conséquents que nous dans les entreprises de cette nature, aiderent puissamment leur colonie naissante; & Warner, qui en étoit le chef, se trouvant en forces dans son gouvernement, donna bientôt de la jalousie à Denambuc, qui représenta vivement à la cour & à sa compagnie la nécessité de lui fournir des moyens de soutenir l'égalité avec le gouverneur Anglois. La compagnie céda enfin à ses justes représentations, & lui fournit trois cents hommes, avec les provisions & munitions nécessaires, qui le mirent en effet au pair de son concurrent.

La cour fit de son côté attention aux représentations de Denambuc, & lui envoya Cusac, chef d'escadre, qui eut ordre de réprimer les tentatives des Anglois, qui faisoient tous leurs efforts pour excéder les limites convenues. Cusac, en paroissant à la rade de Saint-Christophe, coule à fond ou disperse tout ce que les Anglois y avoient de navires, & force le gouverneur de s'en tenir au partage arrêté; mais les Espagnols ne crurent pas devoir souffrir si près d'eux des voisins aussi entreprenants, & si redoutables pour eux s'ils venoient à agir de concert, ni

par conséquent laisser subsister l'accord qui venoit de se faire.

Frédéric de Toledé, envoyé au Brésil pour en chasser les Hollandois, reçut en même temps des ordres précis de ne laisser ni François, ni Anglois aux Antilles, & sur-tout à Saint-Christophe. La cour de France, avertie de ces ordres, avoit envoyé Cusac, spécialement pour en empêcher l'effet. Mais cet officier, content d'avoir mis Warner à la raison, n'entendant point parler des Espagnols, permit à une partie de son escadre de faire la course, & s'en alla croiser lui-même dans le golfe du Mexique; laissant les isles de Saint-Christophe & de Saint-Eustache, où il venoit de bâtir un fort & commencer un établissement, à la merci de Frédéric de Toledé, qui, les trouvant sans défense, n'eut pas grand'peine à exécuter les ordres de sa cour.

Le général Espagnol, en arrivant à Saint-Christophe, s'empara de quatre navires anglois, & vint mouiller près du quartier des François. Du Rossét donna aussi-tôt avis à Denambuc de l'arrivée de l'ennemi, ainsi qu'au général Anglois, pour se mettre de concert en état de lui faire tête. Les deux nations unissent leurs forces pour empêcher la descente; mais Du Rossét lâcha honteusement le pied; &

Frédéric de Toledé, ayant fait sa descente sans opposition, fut fort étonné de ne trouver pour lui faire tête que Duparquet avec sa compagnie.

Ce Duparquet, neveu de Denambuc, fit des prodiges de valeur, & eût obligé les Espagnols de se rembarquer avec perte, s'il eût été secondé le moins du monde par Du Rossét. Enfin restant avec trois hommes seulement, il tomba percé de dix-sept coups, après avoir tué de sa main l'officier qui commandoit la descente.

Plein d'estime pour la bravoure de ce vaillant homme, le général Espagnol en fit prendre tout le soin imaginable; mais n'ayant pu le conserver, il lui fit faire de magnifiques obseques, & telles qu'on les fait en Espagne aux gens de la plus grande distinction. Triste indemnité pour la perte d'un homme qui, s'il eût eu le pouvoir confié à d'indignes mains, eût repoussé l'ennemi & conservé la colonie!

Du Rossét, avec sa troupe & celles des Anglois, gagna la Capestere. Denambuc accourut pour rassurer ce lâche officier & les troupes consternées: prières, reproches, remontrances, rien ne fit impression sur ce chef, ni sur ses soldats. Il fit assembler un conseil qui, composé sans doute de gens de même espece que lui, décida d'une voix unanime qu'il

falloit abandonner l'isle, & gagner celle d'Antigoa : il y fut résolu même de se défaire de Denambuc, s'il formoit le moindre obstacle à la délibération qui venoit d'être prise. En conséquence de cette résolution, tous les François, au nombre de quatre cents, s'embarquerent sur deux vaisseaux qui leur restoient ; abandonnant aux Espagnols le fort, l'artillerie, les vivres & munitions dont il étoit abondamment pourvu, & même jusqu'au pavillon de France.

Warner, abandonné par les François, traita avec Frédéric de Toledé, qui lui rendit les quatre vaisseaux pris sur les Anglois, & sur lesquels il fit embarquer la majeure partie des colons de cette nation, en exigeant de leur gouverneur sa parole d'honneur de faire embarquer le reste à la première occasion, en le menaçant de repasser à Saint-Christophe à son retour du Bresil, & de massacrer sans pitié tout ce qui s'y trouveroit d'Anglois ou de François.

Ces derniers effuyèrent en mer tous les accidents possibles. La disette & les tempêtes les tourmentèrent également. Ils furent obligés de relâcher dans la petite isle de Saint-Martin, n'ayant pu gagner Antigoa. Plusieurs y moururent des suites de la fatigue & du besoin ; d'autres pour avoir bu

trop avidement , à leur débarquement , l'eau faumache qu'ils trouverent dans cette île.

Du Rossset ayant gagné une partie des officiers & des soldats , força l'un des deux capitaines de navire de le passer en France , où le cardinal de Richelieu le fit arrêter à son arrivée , & renfermer à la Bastille. Les débris de la colonie Française se répandirent dans les îles voisines. Une autre partie regagna Saint-Christophe , où Warner, après le départ des Espagnols , s'étoit flatté de rester seul maître , d'autant que Frédéric de Toledé , après avoir tout enlevé du fort François , l'avoit détruit , & avoit saccagé toutes les habitations du quartier de la nation Française.

Heureusement pour ceux qui regagnèrent Saint-Christophe , que des vaisseaux Hollandois leur fournirent des vivres ; un vaisseau François y étant venu à peu près dans le temps de leur retour , les aida à se rétablir. Plusieurs François de cette colonie dispersée , s'étant réunis avec des Anglois & quelques aventuriers François , en cherchant à s'établir quelque part , trouverent la côte occidentale de l'île Saint-Domingue déserte & inhabitée. Ils résolurent de s'y fixer ; & , y ayant trouvé quantité de bétail devenu sauvage , ils

firent boucaner la chair des animaux qu'ils tuoient, & en firent sécher les cuirs, qu'ils livroient aux Hollandois en échange des marchandises ou vivres dont ils avoient besoin.

Ceux d'entr'eux qui s'ennuyèrent les premiers de cette vie sauvage, se faifirent de quelques bâtimens qu'ils armerent en course, & à l'aide desquels ils firent des descentes en divers lieux, & souvent des prises d'une richesse immense. Telle fut l'origine de ces aventuriers si célèbres sous le nom de *Boucaniers* & *Flibustiers*; dénominations prises de leur ancien usage de boucaner la chair des animaux qu'ils tuoient, pour la conserver plus long-temps, & de l'espece de vaisseaux qu'ils montoient lorsqu'ils alloient en course. Tel fut enfin le principe de l'établissement qu'ont actuellement les François à Saint-Dominigue, sans contredit le meilleur & le plus utile de tout ce qui leur est resté, soit dans les illes, soit en terre ferme.

[1628.]

Wiane, capitaine Hollandois, découvrit en cette année une partie de la côte occidentale de cette grande terre qui est dans la mer du sud, & qu'on appelle aujourd'hui la *Nouvelle Hollande*; voisine du tropique du Capricorne. Guillaume de

Witt lui donna son nom, quoique Wiane l'eût découverte avant lui, & qu'il eût payé l'honneur de la priorité par la perte de son vaisseau & celle de toute sa fortune. En cette même année, un autre navigateur Hollandois, Pierre Carpentier, découvrit, entre le dixième & le vingtième parallèles, le grand golfe qui fut appelé de son nom le *golfe de la Carpentarie*.

✿ [1628.] ✿

L'intolérance des prélats d'Angleterre avoit soulevé les esprits de tous ceux qui pensoient sainement, de quelque communion qu'ils fussent. Elle faisoit chaque jour haïr la patrie à ceux même qui lui étoient le plus attachés, & qui ne respiroient que pour la servir.

Les excès auxquels se portèrent les partisans du rit Anglican, déterminèrent donc des milliers de citoyens de la Grande-Bretagne à abandonner leur terre natale, pour aller chercher hors du royaume un asyle contre la persécution. Le ministre John White, de Dorcester, ayant obtenu une patente du conseil de Plymouth, se mit à la tête d'une compagnie qui entreprit de former un établissement à la baie de Massachussetts.

Cette compagnie arma à cet effet une petite flotte de six vaisseaux, sur laquelle

s'embarquerent trois cents cinquante personnes ; avec cent quinze piéces de gros bétail , beaucoup de moutons & de chevres , plusieurs couples de lapins , six piéces de canon , des armes & des munitions de guerre , des tambours , des étendards. Cette flotte mit à la voile le 1^{er} de Mai , & arriva le 24 Juin suivant , dans la baie où l'on voit aujourd'hui Salem , ville que les nouveaux colons y bâtirent à leur débarquement.

Cette émigration , qui ne put se faire fans un certain éclat , fut un exemple qu'une infinité d'autres Non-Conformistes s'empresferent d'imiter. Dès l'année suivante une foule d'autres personnes de tout sexe & de tous rangs , vint sur une flotte de dix navires , renforcer la colonie naissante de la baie de Massachussetts ; & plusieurs villes qui ont été bâties aux environs de Salem , telles que sont Charles-Town , Waterstown , Dorchester , Boston , &c. doivent leur origine à cette peuplade.

❧ [1629.] ❧

On a vu ci-devant les foibles commencements de la colonie de la Nouvelle Angleterre , aujourd'hui l'une des plus florissantes que la couronne Britannique ait dans le continent de l'Amérique septen-

trionale. Ses progrès furent lents , parce que les guerres civiles , qui déchirèrent la métropole , détournèrent le gouvernement de l'attention qu'il eût pu donner à des établissemens si avantageux pour le commerce de la nation Angloise. En la présente année la Nouvelle Angleterre n'avoit pas trois cents colons ; cependant le commerce qu'elle faisoit déjà , l'avoit mise en état de rembourser les avances qu'on avoit faites pour sa fondation.

Comme les habitans de New-Plymouth n'étoient point autorisés par la couronne d'Angleterre , à occuper le terrain qu'ils avoient défrichés , & qu'ils possédoient à ce titre , ils pouvoient craindre que quelques courtisans n'en demandassent au roi la concession , & que le propriétaire ne les dépouillât. Pour prévenir les vexations qu'ils auroient eu à essuyer dans cette supposition , ils engagèrent leur gouverneur actuel , Williams Bradfort , à solliciter en son nom la concession de ce pays. Il passa à cet effet en Angleterre , la demanda , & l'obtint ; & lorsqu'il fut de retour dans sa concession , les habitans se cottiferent pour acheter ses droits , & par-là devinrent eux-mêmes propriétaires & seigneurs des pays qu'ils possédoient.

Dès qu'on vit en Angleterre que cet établissement étoit suffisamment consolidé

pour ne devoir pas craindre qu'il se dispersât, un grand nombre de Non-Conformistes formerent le projet de s'y retirer, afin d'éviter la tyrannie qu'on exerçoit à leur égard, & qui devenoit de jour en jour plus insupportable.

[1629.]

En cette année le capitaine Antoine Bastan se rendit du Mexique à la cour d'Espagne, pour obtenir de Philippe IV la permission de faire une nouvelle expédition dans la Californie, en se soumettant à en faire la dépense. Le conseil souverain des Indes, par une cédule en date du mois d'Août de cette même année, renvoya la soumission du capitaine Bastan au marquis de Ceralvo, vice-roi du Mexique, pour avoir de plus amples informations. Ce vice-roi, & le conseil qui en favorisoit un autre, sous prétexte de plus grande sûreté, chargerent don Jean Alvarez, auditeur de l'Audience royale, de faire là-dessus les informations nécessaires; & les lenteurs affectées qu'on mit à cet examen, qui dura près de quatre ans, ayant rebuté Bastan, on lui substitua François de Ortéga, qui faisoit les mêmes offres de faire cette expédition à ses frais.

[1629.]

Quelques François chassés de Saint-Christophe, se réfugièrent en cette année à Saint-Eustache, & l'abandonnerent quelque temps après. Cette isle d'environ cinq lieues de tour, n'est, à proprement parler, qu'un rocher qui sort de la mer, qui n'a que de l'eau du ciel, & seroit plus onéreuse qu'utile aux Hollandois ses possesseurs, si la ressource du commerce interlope ne la leur rendoit intéressante, comme elle l'est en effet, lorsque les Hollandois ont le bonheur d'être neutres en temps de guerre. On ne sçait pas précisément l'époque de l'émigration des François de Saint-Eustache; on sçait que les Hollandois durent l'occuper presque aussitôt après qu'elle fut évacuée; car on les y voit établis dix ans après. Ils en furent chassés par la suite par les Anglois, sur lesquels Louis XIV la reprit. Dans le traité de Bréda, le roi se la fit donner par le droit de conquête, contre les prétentions des Etats-Généraux, qui la redemandoient comme leur ayant appartenu avant la guerre. Louis XIV, content d'avoir assuré son droit sur cette isle, la remit généreusement à cette république, alors son alliée; & les Hollandois l'ont toujours eue depuis. Cette colonie, toute foible que

fût sa population, n'a pas laissé d'en établir une autre à Saba, roc escarpé sur la cime duquel il se trouve un peu de terre, qui produit des plantes & des légumes d'un goût exquis. Saint-Eustache produit du tabac, un peu de sucre; mais le rocher de Saba ne produit que quelque coton, que ses habitants filent & tricotent: c'est le seul objet de commerce qu'ils aient. L'air y est pur; & c'est le seul endroit des isles où les habitants conservent la fraîcheur & le coloris, qu'on perd bientôt dans tout le reste des Antilles.

✿ [1629.] ✿

En cette année les Anglois, qui venoient de se brouiller avec la France pour le siege de la Rochelle, s'emparerent des premiers vaisseaux que la compagnie du Canada expédioit pour ce pays, dont ils se rendirent les maîtres. Le conseil du roi sentoit si peu l'importance de cette possession, qu'il opina à n'en pas demander la restitution; mais le cardinal de Richelieu, qui avoit été le promoteur de cet établissement, & qui regardoit l'irruption des Anglois comme son injure personnelle, fit changer d'avis. Dans les négociations qui amenèrent la paix, la restitution du Canada fut traitée avec la chaleur qu'y fit mettre un ministre qui en faisoit son af-

faire propre, & qui avoit à cœur d'emporter cet article où il étoit particulièrement intéressé.

— [1630.] —

La compagnie Hollandoise qui s'étoit emparée du Bresil, se vengea sur les Portugais en Europe, de la perte qu'elle avoit faite en Amérique; & depuis quatre ans ses vaisseaux ne rentroient dans ses ports que triomphants & chargés des dépouilles des Portugais & des Espagnols. La compagnie, en humiliant & dépouillant ses ennemis, acquit une supériorité qui la mit bientôt en état de reprendre ses desseins sur le Bresil. Henri Lonck, un de ses amiraux, y arriva au commencement de cette année, & vint atterrir à la capitainerie de Fernambuk, l'endroit le plus considérable & le mieux fortifié du pays, avec quarante-six vaisseaux de guerre. Il se livra plusieurs combats sanglants, dont l'amiral Hollandois sortit toujours vainqueur. Enfin cette capitainerie fut soumise; & les troupes qu'il laissa dans le pays soumirent encore, en 1633, celle de Tamaraca, en 1634 Paraïba, & en 1635 Riogrande; & la compagnie Hollandoise grossit immensément ses richesses des revenus qu'elle tira de ce pays.

Les François, rentrés à Saint-Christo-

phe, redoublèrent d'activité, & y prospérèrent tellement, qu'ils se virent bientôt en état de rembourser les avances qui leur avoient été faites, & se trouverent après leur malheur en meilleur état qu'ils n'étoient avant que les Espagnols les en eussent chassés.

[1630.]

Quelques-uns des François chassés de Saint-Christophe, s'étoient réfugiés à la côte septentrionale de Saint-Domingue; mais, s'y voyant dans le cas d'être continuellement inquiétés par les Espagnols, ils voulurent se ménager une retraite, & jetterent les yeux sur la petite isle de la Tortue. Vingt-cinq Espagnols qui la gardoient, l'évacuerent à la première sommation. La position étoit des meilleures, & inaccessible au nord. Elle avoit au sud une rade excellente, dominée par un rocher escarpé, qui n'avoit besoin, pour être défendu & protéger la rade, que d'une batterie de canon.

Denambuc voyoit avec douleur que la négligence ou plutôt l'avarice de sa compagnie, laissoit aux étrangers la facilité de s'établir dans les isles qui étoient le plus à leur bienséance. Ne pouvant les en empêcher par lui-même, il songeoit à faire un établissement à la Guadeloupe,

lorsqu'il se vit prévenu par un riche habitant de sa colonie, nommé l'Olive, qui, s'étant associé avec Dupleffis & plusieurs marchands de Dieppe, avoit obtenu une commission particulière de la compagnie des isles d'Amérique.

✻ [1631.] ✻

L'espérance de se frayer une route plus courte vers l'océan oriental par le nord-ouest, étoit en ce temps-là l'objet des recherches de presque tous les navigateurs. Martin Forbisher l'avoit déjà tentée avant tous les navigateurs Anglois, dont nous avons parlé à l'an 1607; mais en la présente année le capitaine James, Anglois, fit de nouvelles tentatives qui ne lui réussirent pas mieux qu'à ses prédécesseurs dans la même carrière; &, malgré tous les efforts qu'il put faire, il ne pénétra pas plus avant qu'eux. Les discordes civiles qui, vers ce temps-là ou peu après, occasionnerent tant de troubles dans la Grande-Bretagne, firent perdre de vue aux Anglois la baie de Hudson; & l'on fut long-temps sans s'occuper de la faire reconnoître & d'y faire des établissemens, ni du projet de faire de nouvelles recherches pour la découverte d'un passage aux mers d'orient par le nord-ouest.



[1631.]

Ce fut en cette année que le Maryland fut détaché de la Virginie, dont il avoit fait partie jusqu'alors, à la sollicitation de sir George Carteret, lord Baltimore.

Ce seigneur, qui étoit Catholique, avoit quitté l'Angleterre depuis quelques années, & s'étoit retiré à Terre-Neuve, pour y pratiquer plus librement la religion qu'il professoit. Espérant mener une vie plus douce dans la Virginie qu'à Terre-Neuve, sous un ciel âpre & toujours embrumé, il demanda à Charles I le pays qui bordoit la partie supérieure de la baie de Cheseapeack, où les Anglois n'avoient encore formé aucun établissement. Ce prince lui en accorda la propriété, & voulut que le pays fût appelé *Maryland*, du nom de la reine Marie-Henriette de France, sa femme, qu'il aimoit tendrement.

Ce pays a pour bornes à l'ouest de hautes montagnes, à l'est la baie de Cheseapeack & la mer du nord, au nord la baie de Delawarre, & au sud la riviere de Pokomak. Cette province est divisée en onze comtés, six sur les côtes occidentales de la baie, & cinq sur les côtes orientales. Elle gît par le 37^e degré 50 minutes, & le 40^e degré de latitude nord.

Outre

Outre Sainte-Marie, sa capitale, elle a encore deux autres villes principales, qui sont Annapolis & Williamstadt, où l'on a établi un bureau de douane. Les autres établissemens qu'on y voit méritent à peine le nom de villages; & même il y a tel hameau dans la Pensylvanie plus fort & plus peuplé que la plus considérable des trois villes du Maryland qu'on vient de nommer; mais d'autre côté on y trouve plusieurs habitations qui forment comme autant de petites villes.

Le lord Baltimore étant décédé avant que les lettres-patentes de sa concession fussent expédiées, son fils Cécile Calvert, baron de Baltimore en Irlande, en pressa l'expédition, & suivit le projet de son père.

❧ [1632.] ❧

Deux cents Flessinguois, sous les auspices de la compagnie Hollandoise, viennent jeter à Tabago les fondemens d'une nouvelle colonie. Les Espagnols, jaloux même de ce qu'ils ne pouvoient habiter, se joignent aux Indiens du continent pour détruire un établissement qui leur portoit ombrage. Tout ce qui voulut s'opposer à leur fureur fut massacré sans pitié; le reste fut fait prisonnier. Le peu de ces malheureux aventuriers qui échappa au carnage

& aux fers de ces vainqueurs atroces , erra quelque temps dans les bois , & ne tarda pas à déserter l'isle.

Tabago est une isle qui peut avoir trente lieues de circuit. Elle n'est point , comme les autres Antilles , hachée & hérissée de mornes escarpés ; ses plaines sont unies & environnées de côteaux , dont la pente douce & facile est presque par-tout susceptible de culture. Ce pays est arrosé d'une infinité de sources fraîches , & le sol en est presque par-tout de la meilleure qualité. Au nord & au couchant de cette isle , sont des havres surs & commodes. Elle n'est point non plus sujette à ces ouragans violents qui causent ailleurs des ravages inexprimables.

Si l'on en croit les traditions des peuples voisins , cette isle fut autrefois très-peuplée , & dut l'être. Ses habitants résistèrent long-temps aux Indiens du continent , dont ils étoient très-voisins , qui furent de tout temps leurs ennemis implacables , & toujours acharnés à leur destruction. Enfin les Tabagiens , lassés des incursions toujours renaissantes de leurs ennemis , prirent enfin la résolution de quitter cette isle , pour se disperser dans les isles les plus voisines , & par-là abandonnèrent celle dont nous parlons aux invasions des nations Européennes , qui n'y trouve-

rent en effet personne, lorsqu'elles se présenterent pour l'occuper.

[1632.]

Ce fut en cette année que François de Ortega entreprit à ses frais une expédition dans la Californie, dans laquelle il fut ou plus heureux ou plus adroit que ses prédécesseurs. Il partit au mois de Mars sur un vaisseau du port seulement de soixante & dix tonneaux, avec un prêtre appelé *Diego de la Nava*, que l'évêque de Guadalaxara avoit nommé vicaire apostolique dans la Californie. Il y arriva le 3 de Mai suivant; & ayant reconnu exactement la côte depuis la baie de Saint-Barnabé, jusqu'au port de la Paz, il acheta quantité de perles, & trouva, dans tous les lieux où il descendit & traita, les Indiens en général très-humains & très-sociables, sauf en quelques endroits dont les habitants avoient été mal traités par ceux qui y étoient venus trafiquer des perles avant lui. Il retourna, vers la fin de Juin, à la côte de Cinaloa, d'où il se rendit chez le vice-roi, auquel il rendit un compte très-exact de son voyage, de ses découvertes, & des bonnes dispositions des Californiens. Il y retourna l'année suivante, & se convainquit encore plus de la justesse de ses premières observations par le succès qu'il y eut,

[1633.]

Charles I, roi d'Angleterre, accusé dans son royaume de favoriser le Papisme, & se voyant obligé d'abandonner à la rigueur des loix les Catholiques, qu'en effet il aimoit ; le baron de Baltimore, pour se soustraire aux suites du système intolérant, se hâta d'envoyer une colonie dans sa propriété. Elle fut composée de deux cents personnes, la plûpart Catholiques, & toutes de familles honnêtes. Elle eut le bonheur de trouver au débarquement une habitation de Sauvages récemment abandonnée par la nation à qui elle appartenoit. Entrant ainsi dans un pays tout défriché, du moins dans un espace suffisant pour pouvoir l'ensemencer & se faire des ressources contre la disette, les nouveaux colons se procurerent bientôt des provisions en abondance, qui leur attirerent en peu de temps des compagnons. Les secours qu'ils reçurent de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre faciliterent encore cet établissement, qui en peu de temps devint peuplé & florissant.

Cette colonie s'accrut encore de plusieurs Sauvages qui y furent attirés par la douceur du gouvernement, & par les bienfaits du seigneur propriétaire. Attirés par ces voies douces & humaines, ils s'a-

grégerent à la colonie , & ne contribuent pas peu à ses progrès.

La mauvaise politique du chevalier Berkley, gouverneur de la Virginie, qui força tous les Non-Conformistes à sortir de sa province, fortifia singulièrement celle du Maryland. Le lord Baltimore profita en homme habile, & qui connoissoit ses intérêts, de la faute du chevalier Berkley ; & quoique Catholique, & par principe devant être plus intolérant que les nouveaux sectaires, dont le systême tend à l'indifférence absolue, il n'eut garde de se livrer à l'esprit de persécution que la religion défavoue, & qu'on prend trop souvent pour le zele qu'elle inspire. Il s'empressa de recevoir dans les terres de sa concession tout ce qu'on chassoit de la Virginie, de quelque communion qu'il fût. Un esprit si conforme au but de la société, porta rapidement cet établissement à un haut point de prospérité. On y compte aujourd'hui quarante mille Blancs au moins, & plus de soixante mille Noirs.

Lorsque la colonie se fût étendue, le lord Baltimore y établit une forme de gouvernement, dont celui d'Angleterre fut le modele. Il institua un conseil dont les membres composèrent avec lui, & les principaux sous-propriétaires qu'il y fit

entrer, une sorte de chambre des pairs; & quand le pays fut divisé en comtés, il en tira des députés qui composèrent la chambre basse.

Il fut réglé que le lord propriétaire ou son lieutenant auroit seul le droit de convoquer, proroger ou dissoudre le parlement; que les loix que ce parlement passeroit, seroient ratifiées par le seigneur propriétaire, ou son représentant en son absence; & que lorsqu'elles auroient été approuvées par l'un ou l'autre, elles auroient force de loix comme les actes du parlement d'Angleterre; enfin, qu'elles ne pourroient être abolies que du consentement du lord propriétaire ou de son député, & de celui des deux chambres composant l'assemblée générale de la province.

✿ [1634.] ✿

Ce qui donne lieu à croire que le capitaine Ortuga trouvoit son compte aux expéditions qu'il faisoit dans la Californie, c'est qu'il y fit un troisieme voyage en cette année, avec la permission du vice-roi de la Nouvelle Espagne, dans la vue d'y faire un établissement. Son opinion étoit qu'il étoit aisé de porter les Indiens de *Puerto de la Paz*, ou du port de la Paix, à embrasser la religion Chrétienne;

& ce fut dans cette vue qu'on envoya avec le vicaire Nava un second prêtre Espagnol, appelé *Jean de Zunniga*. Il prit dans ce dernier voyage le plus de vivres qu'il put ; mais il les consuma dans ses courses, & se vit obligé de revenir à Mexico, après avoir éprouvé les mêmes accidents que ses prédécesseurs dans la même carrière, à cause de la stérilité du sol, & le défaut total de subsistances prises du pays même.

Il proposa néanmoins deux choses au gouvernement ; la première fut de transporter la garnison d'Acaponera sur la côte de Californie, vu que la province de Cinaloa, étant tranquille, pouvoit s'en passer sans inconvénient, & afin que ce corps de troupes pût protéger les conquêtes & les établissemens qu'on y feroit, & il ne négligea rien pour faire entrer le vice-roi & le ministre dans ses vues, qui étoient en effet sages & prudentes ; l'autre, d'y faire un quatrième voyage pour s'assurer d'une position dont la fertilité pût garantir la garnison de la disette, en cas que les secours du continent vinssent par quelque accident à lui manquer. Mais il eut la mortification d'apprendre que son pilote Etienne Carbonelli avoit obtenu du vice-roi la permission d'y faire un voyage à ses dépens ; & alors il ne se mit plus en

avant, & résolut d'attendre l'événement pour faire de nouvelles propositions.

✿ [1634.] ✿

En cette année les Hollandois enlevèrent aux Espagnols la petite isle de Curaçao, que ceux-ci possédoient depuis 1527. Cette isle, dont le sol est mauvais, ne produit que quelques légumes, un peu de mays, & nourrit quelque peu de bétail; mais son voisinage de la côte de Vénézuéla, & un port excellent dont à la vérité l'accès est difficile, avec une bonne forteresse pour le défendre, sont des avantages qui rendent cette isle, mauvaise d'ailleurs, très-importante à ses possesseurs.

Les François s'établirent plus tard que les Anglois à Terre-Neuve, il est vrai; mais, malgré les allégations des Anglois, ils n'eurent pas besoin de leur consentement pour le faire, quoiqu'ils prétendent qu'ils ne s'y introduisirent qu'à la faveur d'une permission de Charles I, qu'ils obtinrent en la présente année 1634, sous prétexte du besoin qu'avoient de morues plusieurs communautés, à qui leur regle ordonnoit de faire maigre toute l'année: comme si un roi Protestant se fût déterminé par une considération aussi peu importante! Ils ajoutent que cette permission les astreignoit à un droit de cinq pour

cent de leur pêche ; ce dont on ne trouve nulle trace , & ce qu'ils seroient bien empêchés de justifier par titre irréprochable. Quoi qu'il en soit , les deux nations vécutent dans la meilleure intelligence jusqu'à la guerre qui suivit la révolution dont ce roi fut le déplorable victime. A cette époque, elles s'attaquèrent & se chassèrent tour à tour de divers postes. La paix de Riswick mit fin à ces hostilités , & le traité ne dit rien de la prétendue permission.

✿ [1635.] ✿

Des François séduits par l'idée brillante que tous les Européens avoient de la Guyane , au lieu d'imiter les nations qui plaçoient leurs espérances du côté de l'Orenoque , cherchèrent à réaliser les leurs sur les bords de l'Amazone : après des courses infructueuses ils se déterminèrent à faire un établissement à l'isle de Cayenne , & en jetterent les fondemens cette année.

✿ [1635.] ✿

Ce fut aussi cette année que Denamhuc fit reconnoître la Martinique. Cette isle , qui a de dix-huit à dix-neuf lieues de longueur , sur des largeurs inégales , de quatre , cinq , sept & huit lieues , est extrêmement hachée. La plus élevée des

montagnes de ce pays , qui porte le caractère ineffaçable d'un ancien volcan , est couverte de bois qui y arrêtent les nuages , & entretiennent les sources , premier principe de la fertilité qui regne dans ses environs. Les autres sont presque généralement cultivées , sauf celle qu'on appelle *Pitons* , & dont le sommet pointu est si escarpé , que l'accès en est très-difficile.

Denambuc , pour l'établissement de la colonie qu'il protégeoit , ne voulut point tirer sa population de France. Il prévit que des gens fatigués de leur traversée , peu faits aux chaleurs d'un climat brûlant , ne résisteroient pas aux travaux du défrichement , & à tous ceux qu'exigeoit la nécessité de se loger , de pouvoir à ses besoins & à sa défense. Il tira cent hommes de la colonie de Saint-Christophe , gens braves , actifs , accoutumés au travail , acclimatés , habiles à défricher la terre , à former des habitations. Il les pourvut abondamment de tous les plants & graines convenables pour le terrain qu'ils alloient occuper.

Leur premier établissement , selon la tradition du pays , se fit au lieu où est actuellement situé le bourg de Carbet , à une lieue environ du fort Saint-Pierre. Les principes de l'établissement ne furent

point troublés par les naturels du pays; mais les Caraïbes ayant bientôt senti que des étrangers entreprenants les réduiroient à céder la totalité d'un pays où ils n'avoient encore qu'un établissement foible, s'affocierent aux Sauvages des isles voisines, & vinrent fondre tous ensemble sur le mauvais fort qu'on avoit construit à tout événement; mais ils y furent si vigoureusement reçus, qu'ils furent obligés de se retirer, laissant sur la place environ sept à huit cents des plus intrepides d'entr'eux. Cet échec ralentit leur ardeur, & ils ne revinrent plus qu'en suppliants: quelques pots d'eau-de-vie scellerent la réconciliation.

Jusqu'alors les nouveaux colons n'avoient cessé d'être sur leurs gardes; mais les précautions cessèrent dès que les deux nations se furent rapprochées. Par la suite les François étendirent si loin le droit du plus fort, qu'une haine mal éteinte ne tarda pas à se rallumer dans le cœur des Caraïbes. Au défaut de la force, ils employèrent la ruse. Ils se partageoient en petites bandes, épioient les François qui chassoient; & dès qu'un d'eux avoit tiré son coup, ils fondoient sur lui tout-à-coup, & l'assommoient. Une vingtaine disparurent sans qu'on sçut comment; mais dès qu'on fut instruit de la perfidie des Sauvages, on

marcha contr'eux , on brûla leurs carbets , on les massacra tous sans distinction d'âge ni de sexe , & ce qui échappa à ce massacre , quitta la Martinique pour n'y plus revenir. Devenus par cette retraite seuls maîtres de l'isle , le gouvernement leur partagea des terres à la charge de quelques redevances , & de contribuer de leurs personnes & de leurs moyens à l'utilité & à la sureté commune. Ceux qui étoient passés de leur plein gré , & avoient payé leur passage , furent appellés *habitants* ; une autre classe , qui fut celle des libertins expatriés , y fut connue sous le titre d'*engagés*. Ces engagements duroient trois ans , au bout desquels l'engagé devenoit d'égale condition que celui aux ordres duquel il avoit été. Il subsista cependant pendant très-long-temps une distinction considérable entre cette classe & ceux qui avoient été nommés *habitants* dans l'origine ; & comme cet usage des engagements a subsisté assez long-temps , on voit encore dans cette colonie de ces anciens engagés , ou leur postérité , qu'on appelle *trente-six mois* ou *fils de trente-six mois*.

Dans le principe de l'établissement , on ne s'occupa que de la culture du coton & du tabac ; ensuite on y cultiva le rocou , puis l'indigo , dont la culture est pour ainsi dire tout-à-fait tombée dans

ce pays-là. La culture du cacao & du sucre n'y fut établie que quinze ans après l'époque dont nous parlons actuellement. Celle du café, aujourd'hui la plus étendue, & qui a été long-temps la plus utile, est de ce siècle, & même assez récente. En 1718 & en 1726, des accidents inattendus, & jusqu'alors inconnus aux Antilles, y firent périr les cacaotiers. La plante du caffier, qu'y apporta M. d'Esclieux, devint pour les colons une ressource infiniment utile, & qui répara avantageusement la perte que firent les colons par le dépérissement des cacaotiers.

On ne doit point oublier le trait vraiment patriotique de M. d'Esclieux. Ce gouverneur général des Antilles, chargé de porter à la Martinique deux rejettons de deux pieds de caffier qu'on avoit au Jardin Royal des plantes, passoit aux colonies sur un vaisseau où, l'eau étant devenue rare, on ne la distribuoit qu'avec mesure. Ce bon citoyen partagea avec ses arbuttes le peu d'eau qui lui étoit distribué, & par ce sacrifice généreux conserva le dépôt précieux qui lui avoit été confié. Il obtint la récompense des belles ames ; le café se multiplia avec une rapidité prodigieuse ; il eut la gloire d'avoir enrichi la colonie d'une nouvelle branche de commerce ; mais les colons

ont méconnu le bienfaiteur, en profitant du bienfait. Messieurs les administrateurs actuels ont voulu engager les habitants caféiers à donner à ce vertueux citoyen, qui vit encore, des marques de leur reconnaissance, en se mettant à la tête d'une sorte de souscription pour lui faire un envoi de café. On ne sçait si cette louable idée a eu son effet; mais elle étoit bien faite pour être réalisée sur la simple proposition.

La Martinique, avec les branches d'industrie & de commerce qui lui sont propres, jouit de l'avantage inestimable d'avoir des ports assurés, qui fournissent un abri sûr contre les orages les plus violents qui puissent régner dans ces parages; la baie du Fort-Royal, où les navires vont hiverner, réunit à la sûreté toutes les commodités possibles pour le radoub & le carénage. Cette isle est le siège du gouvernement civil & militaire des Antilles, & jouit d'une administration plus éclairée & moins infidelle que celles qui n'ont que des commandants & des juridictions particulières, qui souvent abusent d'une autorité qui n'est pas immédiatement éclairée, & où la crainte étouffe les plaintes des abus qui ne résultent que trop de l'éloignement des Puissances qui pourroient les prévenir ou les réparer.

Le fort Saint-Pierre, actuellement l'entrepôt de toutes les marchandises d'Europe, situé à la côte occidentale de l'isle, dans une anse semi-circulaire, est devenu le centre des affaires des isles du Vent, par la facilité qu'offre neuf mois de l'année la rade de ce bourg pour l'embarquement des marchandises, & la liberté que donne sa position d'en partir tous les jours par tous les vents & à toutes les heures. Les commodités que réunit ce séjour lui ont procuré l'avantage d'être devenu le point de communication entre la métropole & les colonies du Vent, quoique ce séjour soit brûlant, sur-tout la partie appelée *le Mouillage* où sont tous les magasins, laquelle se trouve ferrée entre la mer & des rochers très-élevés & coupés à pic, qui interceptent les vents d'est qui soufflent régulièrement dans la zone torride, & particulièrement le soir & le matin. Quant à la partie appelée *le Fort*, comme elle se trouve bâtie sur une colline peu élevée à la vérité, mais plus éloignée des Mornes, elle est plus rafraîchie par les vents, & par conséquent plus saine.

❧ [1635.] ❧

Ce fut encore en cette année que l'Olive & Dupleffis arriverent de Dieppe à la

Guadeloupe. Aucune nation Européenne n'avoit encore songé à former d'établissement dans cette isle, qui peut avoir quatre-vingts lieues de tour. Elle est coupée en deux parties par un petit bras de mer qui peut avoir deux lieues de longueur, sur des largeurs inégales depuis quinze jusqu'à quarante toises. Ce canal, qu'on appelle dans le pays *la riviere salée*, est navigable, mais seulement pour des barques depuis quarante jusqu'à soixante tonneaux.

La partie de l'isle qu'on appelle proprement *Guadeloupe*, est hérissée dans son centre de montagnes affreuses, où il regne un très-grand froid & continuel. On n'y trouve que quelques arbrustes inutiles, des mousses, des lianes & des fougères. Au centre de ces rochers s'éleve à perte de vue & dans la moyenne région de l'air une montagne très-considérable, qu'on appelle *la Soufriere*.

Ce volcan, qui exhale par plusieurs ouvertures une fumée noire & épaisse, jette continuellement des étincelles visibles dans la nuit. Rarement voit-on le sommet de cette montagne, à moins que le vent du nord-est ne regne un certain temps de suite. Il faut monter l'espace de trois lieues pour arriver au pied de cette montagne, & l'on a encore une heure & demie d'un chemin

chemin très-escarpé & très-difficile pour arriver aux bouches du volcan, où l'on ne peut monter qu'en s'accrochant aux lianes & aux fougères qui sont en très-grande quantité sur ces hauteurs. Ces fougères sont pleines d'une eau très-fraîche & très-salutaire lorsqu'on en boit sans avoir trop chaud, mais qui donne des coliques très-violentes lorsqu'on en boit imprudemment dans un état de transpiration. Les parois des bouches de ce volcan sont tapissées d'une fleur de soufre extrêmement fine.

De ces hauteurs coulent une quantité immense de sources fraîches qui portent la fertilité dans les plaines qu'elles arrosent, & qui temperent la chaleur de l'air de ce climat brûlant, au point que la Guadeloupe peut être regardée comme la partie la plus saine des colonies du Vent.

La partie de cette île qu'on appelle *la Grande Terre*, n'a pas été traitée aussi favorablement de la nature; elle manque absolument d'eau, & n'a pas la moindre rivière. Les bœufs s'abreuvent dans les mares, & les hommes y boivent de l'eau de citerne. Les secheresses d'une certaine durée, rendent les uns & les autres fort misérables. On a projeté depuis quelque temps un aqueduc qui traverseroit la rivière salée, & sur lequel on feroit passer une

partie de la riviere, appelée *la grande Goyave*, pour l'arrosement de la grande Terre. Les moulins à sucre y manœuvrent par le moyen des bœufs & des mulets : on commence à y faire des moulins à vent.

✿ [1635.] ✿

L'Olive & Duplessis, gentilshommes Normands, débarquerent dans ce pays le 18 Juin de cette année, avec cent cinquante Européens. Ils n'avoient pas porté dans leur entreprise l'esprit de prévoyance qui prépare & assure les succès. Leurs vivres furent mal choisis, & il s'en corrompit une partie dans la traversée : ils en avoient pris si peu d'ailleurs, qu'ils leur manquèrent au bout de deux mois. Ils n'en recevoient point de France : les colons de Saint-Christophe, soit par impuissance, ou par crainte de manquer eux-mêmes, leur en refuserent. Les premiers travaux de la culture ne pouvoient encore rendre les fruits qu'on avoit lieu de s'en promettre. Il ne restoit de ressources aux colons que dans les Sauvages ; mais le superflu d'un peuple qui cultivoit peu, devoit être bien médiocre. Les Européens, qui ne se contentent pas de peu, ne pouvoient être satisfaits de ce que les Caraïbes leur apportoient volontairement ; ils prirent donc la résolution injuste de

dépouiller des gens qui se privoient presque du nécessaire pour eux ; & cette inique résolution fut aussi-tôt exécutée que conçue , sans profiter beaucoup à ses auteurs.

[1635.]

Une flotte de vingt voiles partit en cette année des ports de l'Angleterre , & se rendit à la baie des Massachussets. Une partie des passagers qu'elle avoit amenés dans ce pays , alla quelque temps après s'établir sur les bords de la Connecticute , & y jetta les fondemens de plusieurs villes ; entr'autres d'Herford , de Windsor , de Wéatherfield , de Springfield , &c. Ces nouveaux colons se firent autoriser par une charte émanée de l'assemblée générale de la colonie de la baie de Massachussets ; & , comme ils étoient hors des limites de ce gouvernement , ils se formerent une constitution particulière , & s'engagerent unanimement à se soumettre aux loix qui passeroient à la pluralité des voix dans leurs assemblées d'Etat , (c'est ainsi qu'on nomme les parlements des colonies.) Celle-ci obtint par la suite de Charles II une charte très-favorable ; & cet établissement y est nommé *la colonie de la Connecticute* , à cause de la riviere de ce nom , sur les bords de laquelle fut

rent jettés ses premiers fondemens ; à cinquante ou soixante milles de son embouchure.

La persécution qui continuoit en Angleterre , rendoit les émigrations plus fréquentes & plus considérables. Plusieurs personnes de qualité de la secte des Puritains formerent le projet de passer en Amérique , dans l'espoir d'y trouver la paix qu'on leur refusoit dans leur patrie. Le lord Say & le lord Broock , avec plusieurs autres seigneurs & gentilshommes de marque , avoient achetés du comte de Warwick la propriété de quelques terres dans la Nouvelle Angleterre , dont Charles I avoit gratifié ce seigneur en 1630. Dans ces vues , ils firent passer à leurs dépens dans cette contrée un gentilhomme , nommé *Fenwich* , pour y commencer un établissement , se proposant d'y passer eux-mêmes dès qu'il seroit en état de les y recevoir.

Fenwich y bâtit une ville qu'il nomma *Say-Broock* , du nom des deux lords qui l'avoient employé ; mais les troubles qui augmentoient en Angleterre , donnant lieu de penser à ces seigneurs qu'ils serviroient plus utilement leur pays en ne s'éloignant pas de l'Angleterre qu'en quittant ce royaume , ils renoncèrent au projet de quitter l'Europe , & autoriserent leur agent

à traiter de leurs terres avec les colons de la Connecticute. L'expédition de Fenwich dans la Nouvelle Angleterre ayant fait connoître le dessein du lord Say & de ses associés, la cour en prit de l'inquiétude; une désertion si générale commença à l'allarmer; vu sur-tout le bruit qui courut alors que beaucoup d'autres personnes de considération, au nombre desquelles on comptoit Cromwel, méditoient un semblable projet, elle crut y pourvoir en publiant un édit portant défense aux officiers des ports de laisser embarquer aucun Non-Conformiste pour le Nouveau-Monde. Cette proclamation ne fit d'autre effet que d'exciter les moqueries de la nation; & loin que l'affluence des Anglois d'Europe diminuât en Amérique, ils y vinrent en si grand nombre par la fuite, que, ne trouvant plus de place à la baie de Massachussetts, ils se virent obligés de chercher une autre contrée, pour y former leur établissement qui devint bientôt considérable.

✿ [1636.] ✿

Les hostilités annoncées plus haut entre les François nouvellement établis à la Guadeloupe & les naturels du pays, commencèrent en Janvier de cette année. Les Caraïbes ne se croyant pas en état de résister à un en-

nemi exercé, & qui tiroit un avantage immense de la supériorité de ses armes, détruisirent leurs plantations & leurs carbets, & se retirèrent partie à la grande Terre, partie dans les isles voisines non encore occupées par les Européens : mais ils ne perdirent point de vue le projet d'exterminer leurs oppresseurs, toutes les fois que les circonstances leur donneroient sur eux quelque supériorité ; & ils se conduisirent à peu près comme les Caraïbes de la Martinique se conduisoient avec la colonie de Denambuc. Les plus furieux d'entr'eux repassoient secrettement de la grande Terre dans la Guadeloupe ; ils s'y cachoient dans les rochers & les forêts épaisses dont ce pays étoit couvert ; de leur retraite ils épioient leurs ennemis & les perçoient de leurs fleches empoisonnées, ou affommoient à coups de massue tous les François qui s'écartoient, soit pour la pêche ou pour la chasse : la nuit ils les surprenoient dans leurs cases mal défendues, les y brûloient, & ravageoient leurs plantations.

Une famine horrible fut la suite de ce genre de guerre. Les colons, abandonnés de toutes parts, se virent réduits à brouter l'herbe, & à exhumer les cadavres de leurs camarades pour assouvir la faim qui les dévoroit. Plusieurs d'entr'eux qui avoient été captifs dans les Etats Barba-

resques, maudissoient avec leur existence la main qui avoit brisé leurs fers. Ainsi furent punis d'une oppression injuste ceux qui survécurent au désastre de la majeure partie de leurs compagnons d'infortune. Enfin Aubert ayant été nommé gouverneur, ramena quelque temps après la paix avec les Sauvages.

Le souvenir des horreurs qu'on avoit éprouvées dans cette isle par le défaut de prévoyance, excita puissamment le petit nombre des colons échappés aux extrémités qu'ils avoient si bien méritées, aux cultures de première nécessité. Cette terre fertile récompensa au centuple les travaux des cultivateurs. L'abondance des denrées y amena bientôt des colons de Saint-Christophe, mécontents de leur situation. Des Européens qui cherchoient la fortune, des matelots déserteurs, même des capitaines de navire qui voulurent assurer des capitaux échappés aux caprices des mers, s'empresseient de venir former des établissemens dans une terre abondante; mais cette prospérité naissante fut troublée & retardée par des obstacles qui naissoient de la situation même de cette isle. Elle n'avoit ni port ni défenses: les pirates des isles voisines venoient fréquemment y faire des descentes; &, enlevant les esclaves, les bestiaux & les récoltes, rédui-

foient les colons aux extrémités les plus fâcheuses. Les jalousies d'autorité vinrent aggraver les malheurs des colons, en les mettant plus d'une fois aux mains les uns avec les autres.

Les aventuriers qui passoient aux isles du Vent, dédaignèrent bientôt une terre plus propre à la culture qu'aux armements, & lui préférèrent la Martinique, dont les rades, par leur nombre & leurs commodités, leur offroient plus de ressources pour la course. Aussi le gouvernement négligea-t-il la Guadeloupe, pour porter tous les encouragements à la Martinique. Nous reviendrons à des époques plus brillantes pour cette colonie, qu'on peut regarder comme l'une des plus utiles de ce qui reste à la France, & dont la culture est susceptible de s'élever à un plus haut degré.

[1637.]

Depuis l'expédition malheureuse de Pedro d'Orsua sur l'Amazone, en 1560, les Espagnols oublièrent pendant un demi-siècle le vaste pays compris entre ce grand fleuve & le Napo. On fit ensuite quelques tentatives pour en reprendre & en suivre la découverte; mais elles furent aussi mal conduites qu'elles avoient été mal concertées. Les Espagnols & les Por-

tugais étoient encore à cette époque sous la domination d'une même Puissance, & n'en n'étoient pas moins divisés par une haine que rien ne pouvoit détruire que le changement de domination. Les Jésuites entreprirent de faire ce que les Puissances ne faisoient pas, & ce qu'elles ne pouvoient faire aussi-bien qu'eux. Ils commencèrent en cette année à jeter les fondements des missions, qui ont beaucoup changé la face de ce pays, sans avoir cependant fait tout l'effet qu'on avoit lieu de s'en promettre ; mais le succès de cette entreprise dépendant encore plus de la nature du climat & du caractère moral des Indiens de ces contrées que des institutions de ses législateurs, ç'a toujours été un obstacle puissant aux progrès de ces établissemens, dont le succès complet dépendoit d'une refonte pour ainsi dire générale du caractère national, & du changement du physique du pays, qui ne pouvoit s'opérer que par le travail & la culture aidés des secours du gouvernement ; & l'on sçait de reste que la couronne d'Espagne n'a presque contribué que de son consentement à tout ce qui s'est fait dans le Nouveau-Monde, ne voulant qu'en tirer le fruit, sans risquer d'avances, qui furent toujours aux risques des particuliers qui formerent des entreprises & si-

rent des établissemens dans ce vaste continent.

[1637.]

L'émigration qui se fit en cette année d'Angleterre pour l'Amérique, s'étant trouvée trop considérable pour s'établir à la baie des Massachussetts, on choisit un terrain à l'embouchure même de la riviere de la Connecticut, qui n'avoit été jusques-là concédé à personne, & on y bâtit par succession de temps *Guilfort*, *Milford*, *Hanford*, *Brainfort* & *Newhaven* qui a donné son nom à la colonie.

Les planteurs de *Newhaven* n'obtinent leur concession ni du gouvernement d'Angleterre, ni de la colonie de la baie des Massachussetts; mais ils acquirent le plus sacré & le plus incontestable des droits, par la cession volontaire que leur firent du pays les naturels qui l'habitoient. Ces premiers colons se trouvant par leur position hors du ressort de toute espece de puissance, s'unirent en corps politique, & s'obligerent à se secourir réciproquement envers & contre tous, ainsi qu'à se soumettre aux loix qui seroient faites par la pluralité, dès qu'ils s'assembleroient pour se faire un corps de loix pour fixer leur maniere d'être politique.

Tandis que ces établissemens se for-

moient dans le sud-ouest de la Nouvelle Angleterre, la colonie de la baie des Massachussetts se trouvoit déjà assez forte pour pousser en avant de nouveaux effains. L'un d'eux, étendant les frontières de sa métropole au nord-est, éleva entre les rivières de *Merrimack* & de *Sagadahock* plusieurs villes, qui forment déjà deux comtés, l'un appelé le nouvel *Hampshire*, l'autre la province *Dumain*.

Ces deux comtés étant situés hors des limites du territoire des Massachussetts, ceux qui s'y établirent s'unirent en corps politique, comme les deux colonies de la Connecticute; mais la division s'étant mise parmi eux, ils renoncèrent à l'autonomie, & supplièrent l'assemblée générale des colons de Massachussetts de les admettre dans sa corporation, & se mirent sous sa dépendance.

✿ [1638.] ✿

Depuis l'établissement qu'avoient commencé à la Tortue plusieurs aventuriers de diverses nations, qui avoient fait de cette île une sorte de repaire de brigands, les plus modérés s'y étoient adonnés à la culture du tabac; d'autres alloient à Saint-Domingue à la chasse des bœufs sauvages, dont ils vendoient les cuirs aux Hollandois. Mais ceux qu'animoit le desir du butin armerent

en course, & firent nombre d'expéditions d'une témérité brillante, dont le succès, fait pour étonner, fit sentir à la cour d'Espagne tout ce qu'elle avoit à craindre de brigands déterminés qui ne comptoient la vie pour quelque chose, qu'autant que le produit de leurs brigandages les mettoit à même de se procurer toutes les sortes de jouissances dont leur genre de vie, & les divers pays où ils se portoient, pouvoient être susceptibles.

Le général des Galions eut ordre de sa cour de détruire ce repaire; & le malheur de ces aventuriers voulut qu'il arrivât à la Tortue pour exécuter ses ordres, dans des circonstances où une partie d'entr'eux étoit en course, l'autre à la chasse. Le général Espagnol, selon l'usage barbare de sa nation, fit pendre ou passer au fil de l'épée tous les malheureux qui se trouverent isolés dans leurs habitations, sans considérer que ce qui étoit resté dans l'isle, n'étant que des planteurs, étoit moins dans le cas de la punition que ceux qui étoient absents; mais il crut que cette sanglante expédition suffiroit pour dégoûter les autres d'y revenir, & abandonna cette isle sans y laisser de garnison.

Les aventuriers de retour, informés de cette boucherie cruelle, & sçachant d'ailleurs qu'on avoit fait à Saint-Domingue

le projet de les harceler, se réunirent sous les ordres de l'Anglois Willis, chef intrépide, sous le commandement duquel ils se remirent en possession de l'isle de la Tortue, & s'y fortifierent plus que jamais.

Jusqu'alors les François y avoient été les plus forts en nombre; Willis, qui vouloit dominer, y attira un assez grand nombre de ses compatriotes pour s'y rendre le maître absolu. Le commandeur de Poinci étant arrivé dans ces circonstances aux Antilles, fut informé de la tyrannie de Willis: pour faire reprendre à ses compatriotes l'ascendant qu'ils avoient eu jusqu'alors, il fit partir sur le champ quarante François de Saint-Christophe, qui se joignirent à cinquante autres de Saint-Domingue; & ces quatre-vingt-dix François étant arrivés à la Tortue, firent cause commune avec ceux de leur nation, & vinrent en force sommer Willis & les siens de se retirer de la Tortue. Les Anglois & leur chef, croyant les François soutenus de forces nombreuses, prirent la peur, & évacuèrent l'isle pour n'y plus revenir. L'Espagnol n'en fut pas moins ardent à les poursuivre: trois fois il réussit à les chasser de cette isle, trois fois nos aventuriers s'y rétablirent; & elle leur resta jusqu'au temps où, se croyant solidement établis à Saint-Domingue, ils se dégoûtèrent du séjour

de la Tortue , & négligerent un poste qui leur parut d'une importance médiocre dans les circonstances où ils se trouvoient , mais qui n'en étoit pas moins intéressant en le regardant comme un refuge d'une défense aisée en cas d'échec , ou de supériorité de la part des ennemis de la nation.

[1638.]

Outre les grands établissemens que nous avons vus s'être rapidement formés dans la Nouvelle Angleterre , il s'en fit deux autres moins considérables à la vérité , mais cependant très-importans pour l'ensemble , l'un à *Rhode-Island* , l'autre à la *Providence* , sur la baie de *Narrhagaussetts*. Ces deux colonies furent réunies depuis & érigées en gouvernement par Charles II, ne s'étant établies dans le principe que sur la foi d'une charte émanée de la seule autorité de la colonie mere , celle de la baie de *Massachussetts*.

Ces divers établissemens eurent chacun dans leur principe une constitution particulière ; mais ils s'étoient tous accordés en ce point essentiel , de se régir par les loix qu'ils se feroient à la pluralité des suffrages , & dont les magistrats élus par les colons mêmes furent déclarés les conservateurs , les interpretes & les exécuteurs.

Quoique ces colonies formassent autant de corps politiques particuliers qu'il y avoit d'établissements différens, elles étoient néanmoins unies par une confédération générale pour toutes les affaires qui pouvoient intéresser leur conservation, leur accroissement & le bien commun. Elle confirmèrent leur alliance, en 1643, par un acte dans lequel elles prirent le titre de *Colonies unies*. En vertu de cette alliance, chaque établissement eut le droit de députer à l'assemblée générale de la confédération deux agents qui se rendoient au lieu marqué pour l'assemblée où se décidoient les affaires de la Nouvelle Angleterre, & ces députés suivoient dans cette espece de parlement les directions de l'assemblée particulière de la colonie dont ils étoient les représentans.

Cette forme de gouvernement, la plus propre sans doute à faire le bien de toutes les colonies & celui de leur métropole même, dura quarante-six ans sans aucune réclamation de la part de la couronne d'Angleterre. Mais elle mettoit ces colonies dans une trop grande indépendance de la mere patrie, pour que celle-ci ne cherchât pas à avoir un peu plus d'influence sur leur maniere d'être politique; & dès-lors on commença de part & d'autre à pressentir les suites funestes

d'un pouvoir, dont une partie veut se conserver la possession, tandis que l'autre fait de son côté tous les efforts possibles pour l'attirer à soi, mais qu'en général les métropoles ne cherchent à acquérir que pour en abuser contre les colonies.

[1638.]

L'honneur de surmonter les difficultés qui s'opposoient à la connoissance du cours du grand fleuve de l'Amazone, étoit réservé aux Portugais. Cette nation, quoiqu'opprimée par l'Espagne, sous le joug de laquelle elle étoit encore, avoit conservé cependant un reste de vigueur. Elle avoit bâti depuis quelques années à l'embouchure de ce fleuve une ville qu'on nomma *Para*; Pedro Tézéira en partit en cette année, avec un grand nombre d'Indiens & de Portugais, & remonta l'Amazone jusqu'au confluent du Napo, & enfin le Napo jusqu'aux environs de Quito, où il se rendit par terre. L'importance de la découverte étouffa pour cette fois la haine & la rivalité des deux nations, & ce hardi aventurier fut reçu avec tous les égards que méritoit le service signalé qu'il rendoit en cette occasion aux deux couronnes. Il partit de Quito accompagné de deux Jésuites Espagnols qui furent chargés de vérifier les observations

&

& les découvertes de Texeira, & d'y joindre les leurs. Le résultat de ces deux voyages, également heureux & exacts, fut envoyé à la cour d'Espagne, & donna lieu à un projet bien extraordinaire.

On résolut de faire de l'Amazone & du Napo le lien du Chili, du Pérou & de la Nouvelle Grenade avec l'Europe, en faisant arriver les richesses de ces contrées par le Napo & l'Amazone jusqu'à Para, où les galions d'Espagne, unis à la flotte du Bresil, les pourroient embarquer, & en assurer la traversée jusqu'en Europe, où cet appareil devoit en imposer assez pour empêcher qu'ils ne fussent enlevés dans leur route; mais la révolution, qui mit la maison de Bragance sur le trône de Portugal, fit échouer ce vaste projet, & chacune des deux nations ne s'occupa qu'à s'assurer la partie ou la rive du fleuve qui convenoit à sa situation & à ses intérêts dans ce pays-là.

Les Jésuites Espagnols, non moins ambitieux de conquérir que les Puissances, entreprirent de former une mission de tout le pays compris entre l'Amazone & le Napo, jusqu'au confluent de ces deux rivières. Chaque missionnaire avoit un district, dans lequel il étoit accompagné d'un seul homme de sa nation. Ils se chargeoient de haches, de couteaux, d'aiguilles & d'au-

tres outils , & s'enfonçoient dans le pays , & souvent dans des forêts impraticables. Ils y passoient quelquefois des mois entiers grimpés sur les plus hauts arbres, pour voir s'ils ne découvroient pas quelques cabanes , s'ils n'appercevoient pas de la fumée , s'ils n'entendroient point le son de quelques tambours , qui leur indiquassent le voisinage ou l'approche de quelques Sauvages. Dès qu'ils avoient quelque indice d'Indiens dans leur proximité , ils s'avançoient vers eux. La plupart du temps les Sauvages fuyoient à l'aspect de ces étrangers. Ceux qu'on pouvoit joindre , étoient gagnés par des présents , & les missionnaires les fixoient. Lorsqu'on pouvoit rassembler quelques familles , on en formoit une bourgade. Quelquefois on réussissoit à les fixer ; mais , accoutumés à errer , on avoit peine à les habituer à une demeure stable. L'état où ils avoient vécu paroissoit préférable , à la plupart d'entr'eux , à l'esprit de la société & aux avantages qui pouvoient en résulter , quand il falloit les acheter par le travail , pour lequel ils avoient une aversion insurmontable. Si l'attachement , fruit des soins paternels du missionnaire , les retenoit , à la moindre absence du législateur ou à sa mort , l'établissement le plus solide en apparence étoit bientôt dispersé. La constance des Jésuites

est parvenue à surmonter ces obstacles, & on compte aujourd'hui entre l'Amazonie & le Napo trente-fix peuplades. Mais ce qui fera que jamais ces pays ne pourront être solidement établis, c'est l'aversion des Indiens pour le travail & la culture des terres. Ils n'aiment que la pêche & la chasse. Le pays est marécageux, les femmes peu fécondes. Tout le travail de ces peuplades se réduit à la récolte du cacao, de la vanille, de la falsepareille, que la nature leur donne sans travail de leur part; encore faut-il, pour les déterminer à prendre les dons qu'elle leur offre si libéralement, que les missionnaires se mettent à la tête des travailleurs, & les animent par leur exemple.

Ces peuples, satisfaits du présent, ne portent point leurs vues dans l'avenir; ils vivent sans souci, dorment sans inquiétude, & meurent sans crainte. Si le bonheur consiste plus dans l'exemption des peines que dans la multitude des jouissances, ces peuples doivent être regardés comme les plus heureux de la terre. Le bourg de Borgia est la capitale de ce pays, dans lequel les destructeurs du Nouveau-Monde ont dédaigné de faire des établissements, parce qu'il n'offre ni métaux, ni aucune des especes de richesses qui excitent leur cupidité; en quoi la Provi-

dence les a mieux traités que le Pérou & le Potosi.

Tandis que les Jésuites Espagnols formoient des établissemens à la rive gauche de l'Amazone, d'autres missionnaires Portugais en formoient de pareils à la rive australe de ce grand fleuve, qui fait les limites des possessions des deux Puissances de ce côté. Des Carmes Portugais formerent six bourgades à une distance assez considérable les unes des autres au sud de l'Amazone, mais sur des terrains élevés, moins sujets aux inondations, & par conséquent plus sains que ceux des bourgades Espagnoles. Cette peuplade est florissante, les habitations en sont jolies, propres, meublées fort élégamment des manufactures d'Europe, que ces Indiens se procurent par les échanges qu'ils font tous les ans à Para du cacao, de la vanille qu'ils recueillent sur la rive de l'Amazone qu'ils habitent. Si les habitans de la rive opposée avoient la liberté de commercer au port de Para, ils en viendroient bientôt au point de prospérité de leurs voisins; mais il en est des antipathies nationales, comme des haines entre particuliers; la moindre des choses met des barrières éternelles entre les peuples comme entre les familles: sans considérer qu'en s'éloignant elles se nuisent égale-

ment, au lieu qu'elles se feroient le plus grand bien en se communiquant.

❧ [1638.] ❧

En cette année Maurice de Nassau fut chargé par la république de Hollande de suivre la conquête entière du Brésil, commencée en 1630 par Henri Lonck, un de ses amiraux. Ce nouveau général trouva, à son arrivée dans ce pays, de la discipline dans les troupes, de la bravoure & de l'intelligence dans les chefs, la plus grande volonté dans tous, & il se mit tout de suite en campagne. On lui opposa successivement le duc d'Albuquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & le Brésilien Caméron, l'idole de ses compatriotes, passionné pour les Portugais, chef actif, brave & rusé, à qui il ne manquoit pour réussir que d'avoir appris son métier sous de grands maîtres; mais les efforts des uns & des autres furent inutiles pour couvrir les possessions dont la défense leur étoit confiée. Les Hollandois s'emparèrent successivement de sept des quatorze capitaineries qui composoient le gouvernement général du Brésil. Ils espéroient réduire le reste en deux ou trois campagnes, lorsqu'ils se virent arrêtés par une révolution que toute

l'Europe desiroit, sans pouvoir prévoir qu'elle dût arriver si-tôt.

[1638.]

En cette année les Hollandois d'un côté, & les François de l'autre, descendirent à Saint-Martin, & occuperent chacun de leur côté la portion de l'isle où ils débarquerent. Ils y vivoient en bonne intelligence, mais séparément, lorsque les Espagnols, qui étoient en guerre ouverte avec les deux nations, s'aviserent d'attaquer ces nouveaux colons. Ils n'eurent pas de peine à les battre, à les faire prisonniers, & à se substituer à leur place; mais le vainqueur ne tarda pas à se dégoûter d'un établissement qui lui coûtoit des frais de protection, sans en tirer de grands avantages.

Le cardinal de Richelieu, sentant de quelle importance il étoit pour l'Etat de soutenir les établissemens & de hâter les progrès des colonies Françoises, tant celles des isles que celles du continent du Nouveau Monde, résolut de leur donner un gouverneur général dont la naissance, la valeur & la capacité répondissent au dessein qu'il avoit formé de les rendre aussi utiles qu'il se pourroit à la métropole. Dans cette vue il fit choix de Longvilliers de Poincy, chevalier grand'croix de l'ordre de Malthe, commandeur d'Oisemont &

Coulours, chef d'escadre, & lui fit expédier par Louis XIII des lettres de commandant, qui lui furent données au mois de Septembre de cette année.

[1639.]

Le commandeur de Poinci partit en Janvier de cette année pour se rendre à son gouvernement. Il fit la traversée de France à la Martinique dans un mois. Il passa de-là à la Guadeloupe, de-là à Saint-Christophe. Il reçut dans tous ces lieux le serment de fidélité. A son arrivée dans toutes les isles où il alla, tout y changea de face. Il y établit la meilleure police, & sçut l'y maintenir. Une générosité bien entendue, jointe à la plus grande affabilité, le firent adorer des nationaux, & respecter des étrangers. L'établissement de Saint-Christophe étant alors le plus florissant des colonies Françoises, il résolut d'en étendre les succès aux isles de Saint-Martin & Sainte-Croix, dont il fit l'acquisition à cause de leur situation entre Porto-Rico & Saint-Christophe, mais qu'on ne garda pas. Les Anglois & les Hollandois les occuperent peu de temps après, & se les disputèrent vivement : nous verrons ci-après ce qui résulta de leurs divisions.

— [1639.] —

En cette année les Suédois vinrent former un établissement dans le pays connu depuis sous le nom de *Nouveau Jersey*; mais, peu aidés par leur patrie, trop foible pour les protéger efficacement de si loin, ils se virent obligés, au bout de seize ans, de se donner aux Hollandois, qui réunirent cette acquisition à l'établissement qu'ils avoient formé sous le titre de *Nouvelle Belge*. Ce pays, situé entre les trente-neuvième & quarantième degrés de latitude nord, a pour limites la Nouvelle Yorck à l'est, la Pensilvanie à l'ouest, au nord des terres inconnues, au sud & sud-est l'Océan, qui baigne ses côtes dans une étendue de cent vingt milles.

— [1639.] —

En cette année la colonie Hollandoise de Saint-Eustache fit occuper la petite isle, ou plutôt le rocher de Saba. Il faut gravir presque au sommet de ce roc escarpé, pour y trouver un peu de terre; mais ce peu est un fonds excellent pour le jardinage. Quoique les pluies y soient fréquentes, on y a difficilement de l'eau, parce que la pente de ce rocher est trop roide pour la pouvoir retenir. Les plantes y ont un goût exquis. On n'y trouve qu'une cin-

quantaine de familles Européennes , avec environ deux cents esclaves qui cultivent & filent le coton : on y en fabrique des bas qui se vendent aux îles voisines. C'est, de toutes les Antilles, celle où le sexe est le plus beau ; les femmes y conservent un air de fraîcheur qu'on ne retrouve point ailleurs. L'air qu'on y respire, la vie frugale qu'on y mène, contribuent à la santé dont on y jouit : c'est le séjour de l'innocence, de la paix & du bonheur.

✿ [1639.] ✿

Au commencement de cette année, les Anglois occuperent l'île Sainte-Lucie sans opposition & sans concurrence. Ils y vécutent paisiblement l'espace de dix-huit mois. Un vaisseau de leur nation ayant enlevé, près de la Dominique, des Caraïbes venus avec leurs pirogues pour vendre des fruits & des légumes de leur pays, les Sauvages de cette île s'unirent à ceux de Saint-Vincent & de la Martinique, fondirent tout-à-coup sur la colonie, & massacrèrent sans pitié tout ce qui s'offrit à leur fureur. Le peu qui échappa à leur vengeance, abandonna dès-lors un établissement qui ne pouvoit plus se soutenir.

Dans les premiers temps de la découverte du Nouveau-Monde, il suffisoit à

chacune des nations de l'Europe, pour se faire un titre de possession, qu'aucune autre de notre continent ne possédât le terrain où elle vouloit s'établir. Les Anglois ayant évacué Sainte-Lucie, les François se crurent en droit de s'en emparer; & nous verrons ci-après comment ils y formerent des établissemens.

[1640.]

Jean IV, roi de Portugal, peu affermi sur un trône où une révolution inespérée venoit de le placer, loin de tenter d'arracher aux Hollandois ce que les circonstances critiques où s'étoit trouvé ce royaume sous la domination d'Espagne ne lui avoit pas permis de défendre & de conserver dans le Bresil, fit en cette année une alliance offensive & défensive avec les Etats-Généraux des Provinces-Unies, pour tous les Etats des deux Puissances, quelque part qu'ils fussent situés.

[1640.]

L'activité si naturelle à la nation Française la portoit à chercher des établissemens dans différents climats; mais sa légèreté l'empêchoit de se fixer nulle part. Elle jetta pendant cette année les fondemens d'une colonie à Surinam, qu'elle abandonna peu d'années après. Les Anglois

y remplacèrent les François , comme ils avoient été remplacés par eux à Sainte-Lucie : ils en furent chassés dans la suite par les Hollandois , qui depuis ont conservé cet établissement , comme nous le verrons ci-après.

[1641.]

Le traité entre le Portugal & la Hollande , qui fut signé en Juin de cette année , conservoit chacune des Puissances contractantes dans la jouissance de ce qu'elle possédoit à cette époque. Il fut fait une treve de dix ans , qu'on projettoit de convertir en un traité de paix perpétuelle. Heureusement pour le Portugal , qui étoit fort lésé dans ce traité , que le refus que firent les Hollandois de rendre quelques places par eux prises depuis la conclusion de ce traité , mit Jean IV dans le cas de le rompre ; mais il eut la prudence de dissimuler , & d'attendre l'occasion d'éclater avec succès.

[1642.]

En cette année James & Fox , navigateurs Anglois , firent de nouvelles tentatives pour trouver un passage par le nord , qui ne leur réussirent pas mieux que celles de leurs prédécesseurs dans la même carrière. Les guerres civiles qui commen-

cerent en ce temps-là à désoler la Grande-Bretagne, firent perdre de vue pendant un long espace de temps les projets de cette nature, & ce ne fut que long-temps après qu'on se remit en tête de les suivre.

✻ [1642.] ✻

En cette année Abel Tasman, navigateur Hollandois, partit de Batavia le 14 d'Août, & découvrit dans la mer du sud de nouvelles terres, qu'il appella *Van-Diemen*; &, faisant route à l'est, il découvrit la Nouvelle Zélande, qu'il crut faire partie du continent austral. En revenant sur ses pas il découvrit encore les isles *Pylstaart*, d'Amsterdam & Rotterdam, & revint à Batavia, après avoir passé entre la Nouvelle Guinée & Gilolo.

En cette même année le pere Contez, Jésuite Espagnol, fit une reconnoissance de partie des côtes du golfe de Californie; mais il ne paroît pas que cette opération ait eu dans le temps des suites intéressantes.

✻ [1643.] ✻

En cette année les Anglois & les Hollandois tournerent leurs vues sur l'isle de Sainte-Croix, qui peut avoir dix-huit lieues de long, sur trois ou quatre de largeur. Leur rivalité ne tarda pas à en-

gendrer des haines , qui bientôt éclatèrent ouvertement. Les Hollandois, ayant été battus dans un combat opiniâtre & sanglant, furent obligés d'abandonner le terrain à leurs vainqueurs ; qui éprouverent à leur tour la supériorité d'une Puissance qui vouloit régner sans concurrence dans le Nouveau-Monde, & sur tout ce qui en dépendoit.

❧ [1643.] ❧

En cette même année quelques négociants de Rouen s'associerent & mirent leurs fonds pour faire un établissement à l'isle de Cayenne. Malheureusement ils firent choix, pour conduire cette entreprise, d'un homme féroce, nommé *Poncet de Bretigny*, qui dès l'arrivée, ayant révolté les colons & déclaré la guerre aux Sauvages, fut massacré. Cet événement tragique refroidit les associés ; & la colonie fut pour ainsi dire totalement abandonnée jusqu'en 1651, qu'on reprit ce projet.

❧ [1643.] ❧

Ce fut encore en cette année que les Hollandois, dévorant dans leurs cœurs les richesses du Chili & du Pérou, ne jugeant pas les côtes de la mer du sud aussi inaccessibles que se le figuroient les Espagnols, armerent une foible escadre, avec

laquelle ils s'emparèrent sans peine de Baldivia, port du Chili, le seul fortifié & la clef de cet immense océan ; mais la disette & les maladies commencèrent à ébranler leurs espérances ; la mort du chef de cette expédition augmenta leurs inquiétudes ; & les troupes qu'on envoya du Pérou contr'eux, acheverent de ruiner leur espoir de s'établir à demeure dans ce pays. Dans un si grand éloignement des secours de leur pays, leur courage mollit, & la crainte de tomber dans les mains de leurs implacables ennemis leur fit prendre la résolution de se rembarquer. Peut-être qu'avec plus de constance ils auroient pu se maintenir jusqu'à l'arrivée du secours qui leur seroit infailliblement venu, s'ils eussent instruit la République de leur arrivée, de leur conquête, & du besoin de secours pour la conserver.

✿ [1644.] ✿

- Le comte Maurice de Nassau, gouverneur du Bresil, se confiant à la treve, & croyant la partie du Bresil soumise à la domination Hollandoise faite au joug & hors d'état de s'y soustraire, repasse en Europe avec trois mille soldats. Les directeurs de la compagnie Hollandoise d'occident, aussi confiants que le comte Maurice, & n'ayant que cet esprit mercantile

qui croit faire le bien de ses commettants en vendant beaucoup & fort cher, livre-
rent en quelque sorte eux-mêmes la co-
lonie aux Portugais, en leur vendant des
fusils & de la poudre, & n'envisagerent
que le profit immense que la compagnie
pouvoit faire par ce commerce, sans pré-
voir que ce bénéfice momentané pour-
roit leur faire perdre le Brésil, comme il
le fit en effet. Ils firent pis encore en
permettant à tous les soldats qui paru-
rent le desirer, de retourner dans leur pa-
trie. Aussi les Portugais ne virent-ils pas plu-
tôt le pays dégarni de forces, qu'ils son-
gerent à se ressaisir d'une possession si im-
portante, & qui n'avoit plus les moyens
de se défendre.

— [1645.] —

Don Antonio Tellès de Sylva, vice-
roi de la partie du Brésil qui restoit aux
Portugais, profitant de la sécurité des di-
recteurs de la compagnie Hollandoise, fit
sonder secrètement les dispositions des
habitants de la partie qu'occupoient les
Hollandois. Ceux-ci fatigués, du joug de
ces nouveaux républicains, ne desiroient
que de trouver l'occasion de le secouer,
& promirent de seconder de tout leur pou-
voir les efforts que feroit le Portugal pour
les en délivrer; d'autant que la tyrannie

des trois administrateurs, dont le premier étoit un marchand d'Amsterdam, nommé *Hamel*, le second nommé *Baffin*, orfèvre de Harlem, & le troisieme nommé *Ballestraar*, charpentier de Middelbourg, avoit été portée à un excès qui révoltoit tous les esprits.

Ceux qui en étoient les victimes, ne perdirent point leur temps à s'en plaindre. Les plus ulcérés & les plus hardis s'unirent pour se venger. Leur projet étoit de massacrer dans une fête, au milieu de la capitale même, les administrateurs & tout ce qui avoit part au gouvernement, & de faire ensuite main-basse sur le peuple qui se croyant sans danger, vivoit sans précaution. Ce complot fut malheureusement découvert; mais ceux qui l'avoient formé eurent le temps de se soustraire à la vengeance de leurs tyrans, & ils se mirent en sûreté dans la partie qui restoit aux Portugais.

Jean-Fernandez Vicira, Portugais, étoit à la tête de ce complot. Cet homme d'une naissance obscure, d'abord domestique, puis commissionnaire, & ensuite commerçant, s'étoit élevé par degrés à un haut point de fortune. Sa probité lui avoit procuré la confiance de tout le monde; sa bienfaisance avoit attaché une infinité de personnes à ses intérêts. Le mauvais succès
de

de sa conspiration ne le rebuta pas. Sans l'aveu de la cour de Portugal, sans secours de sa part, il osa seul déployer l'étendard de la guerre.

Son nom, ses projets, ses vertus, rassemblent autour de lui les soldats Portugais, les colons de cette nation, les Brésiliens mêmes : son activité, son courage, sa confiance, passent dans tous les cœurs ; il marche contre les Hollandois ; il les bat, & poursuit chaudement ses avantages, sans laisser aux vaincus le temps de se reconnoître. Il éprouve quelques disgraces qui ne servent qu'à développer davantage sa fermeté & son génie pour les ressources. Enfin ses ennemis, n'osant plus tenir devant lui, se renferment dans leurs murs. C'est dans ces circonstances glorieuses où il reçoit du Portugal même des ordres de s'arrêter. Cette couronne, qui fomentoit sous main l'ardeur des Brésiliens à secouer le joug des Hollandois, craignant que les armemens considérables qui se faisoient en Hollande ne la forçassent à une guerre qu'elle vouloit éviter, voulut de bonne foi étouffer le feu de la guerre dans le Bresil.

Vicira, qui n'avoit pour la soutenir que les ressources qu'il s'étoit faites par son courage & son crédit, ne crut pas devoir entrer dans les vues de Jean IV, &

crut le servir mieux en désobéissant à l'ordre de quitter les armes & en continuant la guerre, qu'en entrant dans les dispositions pacifiques du monarque Portugais. La crainte que l'ardeur de ses troupes ne se ralentît si elles venoient à être informées des dispositions de la cour de Portugal, lui fit précipiter les événements. La fortune continua à lui être tellement favorable, qu'avec le secours de deux autres Portugais, Vidal & Baretto, qui sçavoient mieux servir leur pays & qui connoissoient mieux ses intérêts que le gouvernement même, il réduisit les Hollandois à de telles extrémités, que le peu de ces âpres républicains qui avoit échappé au fer de leurs vainqueurs ou aux horreurs de la faim, se vit enfin forcé d'évacuer entièrement le Bresil.

❧ [1646.] ❧

Un ministre nommé *Elliot*, auquel les Anglois ont donné à juste titre le surnom glorieux d'*apôtre des Indiens*, entreprit en cette année de convertir les Sauvages de la Nouvelle Angleterre à la foi de J. C. Il apprit pour cet effet leur langue, & traduisit même en langue sauvage la Bible entière, & plusieurs autres ouvrages de piété. Cette Bible a été depuis imprimée à Cambridge en 1664.

[1648.]

Les Espagnols qui n'avoient pu souffrir l'établissement des François & des Hollandois dans la petite isle de Saint-Martin, voyant que cette isle, loin de leur être de quelque produit, leur occasionnoit une dépense de quatre cents mille livres par an pour sa conservation, l'abandonnerent en cette année, après avoir détruit tout ce qu'ils ne purent emporter. Mais, quel que fût son état, les deux nations qui l'avoient occupée quelques années auparavant ne la virent pas plutôt évacuée par ces tyrans du Nouveau Monde, qu'elles y rentrèrent. Elles convinrent de ne se point inquiéter mutuellement; & elles furent si fideles à leurs engagements, que pendant plus de cent ans, malgré les divisions de leurs métropoles, ces dispositions ne souffrirent pas la moindre altération des deux parts.

[1648.]

Ce fut en cette année qu'on envoya de la Guadeloupe une trentaine de François occuper les Saintes, petit groupe d'isles, à trois lieues de distance environ de la Guadeloupe. On y trouva un assez bon port, mais peu d'eau. La culture n'y est pas considérable, & ne peut être d'un gros

produit ; on y cultive du café & du coton , dont le produit suffit aux besoins du petit nombre des habitants. Saint-Barthelemy fut occupé en cette même année. Cette isle produit encore moins ; mais elle a un port excellent. La misere de ses habitants est tellement connue , que les corsaires Anglois , qui y relâchoient dans la dernière guerre , y payoient tout ce qu'on pouvoit leur fournir , quoiqu'ils fussent en forces pour exiger.

Ce fut en cette même année que les François s'emparèrent de Marie-Galante , isle assez jolie , peu montueuse , mais qui n'a pas beaucoup d'eau. Elle est cependant assez fertile ; le café y est d'une qualité excellente : elle produit beaucoup de coton , on y cultive aussi du cacao ; & on y compte vingt-une sucreries. Les François , qui s'y établirent de vive force , y furent long-temps inquiétés par les Caraïbes ; mais depuis l'extinction presque entière de ces naturels des isles , ils en sont restés tranquilles possesseurs.

En cette même année l'amiral Cassinate , ayant avec lui deux Jésuites , visita la partie orientale du golfe de la Californie ; mais ils y trouverent par-tout le terrain sec & stérile , & peu de ressources par conséquent pour y former des établissemens stables & fructueux.

❧ [1648.] ❧

Dès cette année la Nouvelle Angleterre se voyoit dans un état florissant ; sa population montoit dès-lors de vingt-quatre à vingt-cinq mille ames ; elle avoit cinquante villes ou bourgs bien bâtis, quarante églises, un château, des forts, des prisons, des grands chemins, &c. La propreté des maisons, la beauté des rues qui étoient bien pavées, la commodité des magasins, des ports, des quais, le nombre des vaisseaux qui appartenoient aux habitants, celui des vaisseaux Européens qui venoient y commercer, auroient pu faire douter raisonnablement de la nouveauté de ces établissemens, si les dates n'en eussent pas été aussi évidemment connues qu'elles l'étoient. Tant l'industrie humaine peut faire de choses, à l'ombre de la liberté renfermée dans des bornes légitimes !

❧ [1649.] ❧

La mort de Charles I, ou plutôt l'affreux parricide qui mit le royaume de la Grande-Bretagne sous un joug infiniment plus dur que celui qu'elle vouloit éviter, augmenta la persécution contre les Catholiques. Le lord Baltimore en sentit le contre-coup dans le Maryland, dont, en

haine de la Catholicité, on lui ôta le gouvernement ; mais les effets n'allèrent pas jusqu'à lui ôter la propriété d'un bien qu'il possédoit aux meilleurs titres par la concession qu'il en avoit obtenue du prince, & par les peines qu'il s'étoit données, tant pour établir & faire prospérer la colonie, que par tout le bien qu'il y avoit fait, & dont on ne pouvoit contester l'existence, puisque cet établissement étoit arrivé rapidement à un haut point de prospérité.

❧ [1649.] ❧

Les isles Françoises languissoient sous le monopole des privilèges exclusifs d'une compagnie établie depuis 1626. Le fonds médiocre de quarante-cinq mille livres, qui ne fut jamais porté au triple de cette somme dans tout le temps que dura le privilège de cette compagnie, ne pouvoit faire fleurir ces établissements. Le desir de gagner beaucoup en avançant peu, qui est l'esprit de toute société de finance, rendit celle-ci injuste & cruelle. Les Hollandois, avertis de cette tyrannie, offrirent, à des conditions modérées, vivres & marchandises : ils ne pouvoient manquer d'être accueillis. Dès-lors il se forma entre les colons François & les Hollandois des liaisons qu'il ne fut pas possible de

rompre. Les productions des colonies, vendues aux interlopes, écrasèrent la compagnie Françoisé dans tous les marchés de l'Europe. Elle se vit obligée, pour ne pas succomber sous le poids de ses engagements, de mettre ses possessions en vente, & elles furent achetées la plupart par ceux qui les gouvernoient.

✿ [1649.] ✿

Boifferet obtint en cette année, pour soixante-treize mille livres, la propriété de la Guadeloupe, de Marie-Galante & des Saintes, ainsi que celle de tous les effets qui appartenoient à la compagnie dans ces îles. Ce gouverneur céda à Houel, son beau-frere, la moitié de son marché. Duparquet acheta de son côté la Martinique & Sainte-Lucie, pour soixante mille livres, avec la Grenade & les Grenadins. Sept ans après, il revendit au comte de Cérillac, la Grenade & les Grenadins, un tiers de plus que ne lui avoit coûté son acquisition entiere. Le commandeur de Poincy acheta pour l'ordre de Malthe Saint-Christophe, Saint-Martin, Saint-Barthelemi, la Tortue & Sainte-Croix, pour cent vingt mille livres, aux conditions que l'ordre les posséderoit comme fiefs de la couronne, & n'en pourroit confier l'administration qu'à des François.

Les nouveaux possesseurs, avec la propriété, jouissoient de l'autorité la plus étendue ; ils dispofoient à leur gré des terrains, soit en les vendant, soit en les inféodant ; ils nommoient à tous les emplois civils & militaires de la colonie ; ils avoient droit de faire grace à ceux que leurs officiers de judicature avoient condamnés à mort ; ils avoient enfin tous les droits de la souveraineté.

Il y avoit lieu de présumer que, régissant eux-mêmes leur domaine, l'agriculture y feroit des progrès plus rapides que par le passé. Cette conjecture se réalisa bien à un certain point, malgré les révolutions vives & fréquentes qui devoient arriver & qui arriverent en effet sous de tels maîtres : mais ce nouvel état des colonies Françoises ne fut pas plus avantageux au commerce national, qu'il ne l'avoit été par le passé ; les Hollandois continuèrent d'approvisionner les colonies, & d'en emporter les productions, de sorte qu'on n'y cultivoit que pour faire le bénéfice de l'étranger. Cela dura une quinzaine d'années, au bout desquelles le gouvernement songea à rejoindre au corps de l'Etat ces branches de la souveraineté qu'on en avoit trop légèrement distraites ; mais on reprit les anciens & vicieux usages des compagnies exclusives.

[1649.]

Le parlement d'Angleterre, voulant féconder les vues & les travaux du ministre Elliot, passa un acte pour encourager la propagation de la foi chez les nations voisines de la colonie de la Nouvelle Angleterre; & par ce même acte, il érigea une compagnie, composée d'un président, d'un trésorier & de quatre assistants, qu'il autorisa à recevoir les contributions de ceux qui voudroient bien coopérer à une si bonne œuvre, & disposer pour le plus grand bien des sommes qu'elle auroit reçues.

Cette pieuse compagnie, en conséquence de l'autorisation du parlement, fit une quête dont le produit la mit en état d'acquérir des biens-fonds en valeur de six à sept cents livres sterlings de revenu. Une grande partie de ces biens-fonds fut achetée d'un Catholique, nommé le colonel *Bedingfields*, qui s'étoit endetté au service de Charles I.

Lorsque Charles II fut rappelé en Angleterre, cet officier crut la circonstance favorable pour rentrer dans les biens qu'il avoit aliénés; mais le chancelier Hyde, loin de favoriser ses prétentions, fit confirmer les droits de la compagnie par une charte nouvelle, qui lui donna le titre de

Société pour la prédication de l'Évangile dans la Nouvelle Angleterre.

Cette société, la première de ce genre qui fut formée dans les domaines de la couronne Britannique, & qui est restée l'unique de son espèce, a actuellement un fonds de mille livres sterling de revenu, avec lequel elle entretient dans la Nouvelle Angleterre quinze ou seize missionnaires, partie Anglois, partie de Sauvages convertis; par-tout ailleurs cette nation est d'une indifférence scandaleuse en fait de religion, non-seulement pour la propagation de la foi, mais pour l'instruction de ses esclaves, qu'elle néglige même de faire instruire pour les baptiser, & qu'on ne baptise même pas.

Les historiens rapportent que l'équité des Puritains fut telle dès leur arrivée en Amérique, que quoiqu'ils eussent pu se prévaloir du nombre, de l'adresse, de la force, & de leur charte enfin pour occuper le terrain où ils fixerent leur séjour, sans égard pour les Sauvages à qui naturellement il appartenoit, ils aimèrent mieux l'acheter d'eux, & ne regarder leur patente que comme une permission qui les autorisoit à traiter avec les Sauvages.

Il s'en faut de beaucoup que les Espagnols aient respecté à ce point le droit naturel. Au lieu d'acquérir légitimement, & à un

prix modique, les pays qu'ils occupent dans ce vaste continent, ils ont mieux aimé, comme on sçait, s'en emparer de vive force, & se maintenir dans leurs usurpations par d'horribles massacres. Le Machiavélisme, dont les principes exécrables étoient alors la règle du gouvernement Espagnol, put seul les porter à ces atrocités, dont le récit fait encore aujourd'hui frémir la nature. Nous avons dit ailleurs que l'intolérance qui avoit banni les Non-Conformistes de leur patrie, devint, par un renversement d'idées qu'on ne peut comprendre, l'esprit dominant de la Nouvelle Angleterre, & le plus grand obstacle aux progrès que les colonies de cette contrée devoient naturellement faire.

✻ [1650.] ✻

Les Anglois ayant chassé, en 1643, les Hollandois de l'isle Sainte-Croix, sur laquelle ils fondoient les plus grandes espérances, ils travailloient à s'affermir dans leurs conquêtes; mais en cette année douze cents Espagnols y firent une descente imprévue sur cinq vaisseaux, & l'Anglois fut attaqué & chassé à son tour. Le triomphe de ces nouveaux vainqueurs ne fut pas de longue durée: au bout de quelques mois, ce qui étoit resté d'Espagnols pour la défense de l'isle, céda

fans résistance le terrain à cent soixante François qui vinrent de Saint-Christophe pour ôter cette île à ses nouveaux maîtres , & s'en mettre en possession. Cette île étoit plate & couverte de vieux arbres. Les François s'occupèrent à la reconnoître très-exactement. Ils n'y trouverent qu'une riviere, qui, presqu'au niveau de la mer, couloit très-lentement , & dont les eaux étoient saumaches. On découvrit dans l'intérieur deux ou trois fontaines qui suppléoiént, mais foiblement, à ce défaut. Les puits qu'on y avoit creusés étoient sujets à tarir ; il falloit du temps pour y construire des citernes. L'air y étoit très-épais ; & les arbres, dont l'île étoit couverte, ne permettoient pas aux vents de balayer les vapeurs qu'exhaloient les eaux stagnantes , & qui épaissoient l'atmosphère. Les François ne virent d'autres remedes à ces inconvénients , que de brûler les forêts ; aussi-tôt ils y mettent le feu , & , s'embarquant sur leurs vaisseaux, ils contemplerent durant des mois entiers l'incendie qu'ils avoient allumé. Quand le feu eut tout consumé , ils revinrent à terre. Le sol s'y trouva d'une fertilité incroyable , & propre à tous les genres de culture dont les îles peuvent être susceptibles : aussi arriva-t-elle rapidement à la plus grande prospérité ; mais sa déca-

dence fut aussi prompte que ses succès avoient été rapides. La compagnie qui régissoit les colonies, jugeant que le commerce de cette isle avec Saint-Thomas nuisoit à ses intérêts, mit des entraves si fortes à l'activité de ses colons, que, de plus de huit cents habitants blancs qu'avoit cette colonie onze ans après qu'elle fut établie, il ne lui en restoit plus, en 1696, que cent quarante-sept, qui furent transportés, avec environ six cents vingt noirs, à Saint-Domingue; & cette isle resta abandonnée jusqu'en 1733, que la France la vendit aux Danois pour la somme de 738000 livres.

❧ [1651.] ❧

En cette année il se forma une nouvelle compagnie, qui fut subrogée aux droits de celle de Rouen, qui s'étoit formée en 1643 pour aller faire des établissemens à Cayenne. Cette nouvelle compagnie, facilitée par l'étendue de ses capitaux, avoit rassemblé dans Paris même sept à huit cents colons, qui furent embarqués sur la Seine pour descendre au Havre. Malheureusement pour elle, le vertueux abbé Demarivault, qui étoit l'ame de l'entreprise, périt à Paris, & se noya en mettant le pied sur son bateau. Roiville, gentilhomme Normand, qui étoit

nommé gouverneur général, fut assassiné dans la traversée. Douze des principaux intéressés à cette entreprise, auteurs de cet attentat horrible, se conduisirent, à leur arrivée dans le pays, comme l'avoit annoncé la conduite qu'ils avoient tenue à l'égard de leur gouverneur. Ils firent pendre l'un d'entr'eux; deux autres moururent; trois furent relégués ensuite dans une île déserte. L'autre moitié se livra aux excès les plus criants. Le commandant de la citadelle l'abandonna, & passa chez les Hollandois avec une partie de sa garnison. Ce qui, des huit cents colons, échappa à la faim, aux maladies d'un climat nouveau, à la fureur des Sauvages qu'on avoit provoquée de toutes les manières, s'estima trop heureux de pouvoir gagner, sur un bateau & sur deux canots, les îles du Vent, abandonnant au premier qui en voudroit le fort, les munitions, les armes, les marchandises, & cela quinze mois après leur débarquement dans l'île.

✻ [1651.] ✻

En cette même année les François occupèrent la Grenade & les Grenadins; projet qu'ils avoient formé treize ans auparavant. En y arrivant, ils crurent avoir acquis des propriétaires l'île qu'ils venoient d'occuper, en donnant quelques

haches, quelques couteaux & un peu d'eau-de-vie aux chefs des Caraïbes; &, bientôt après leur établissement, ils prirent avec ces Sauvages le ton de souverains. Ceux-ci, ne pouvant se venger à force ouverte des usurpateurs de leur pays, prirent le parti de dissimuler, & de massacrer tout ce qu'ils trouveroient de leurs ennemis à l'écart & sans défense. Les troupes qu'on envoya dans cette isle pour arrêter ces massacres & pour protéger la colonie naissante, ne trouverent pas de parti plus sûr que de détruire les naturels du pays: après en avoir exterminé un grand nombre, ils investirent ce qui en restoit sur une roche escarpée où ils s'étoient réfugiés. Ces malheureux aimèrent mieux se précipiter de ce rocher, que de tomber au pouvoir de leurs ennemis; & les François, toujours légers dans leur conduite & dans leurs propos, appelèrent ce roc escarpé le *Mont des Sauteurs*, nom qu'il a conservé depuis.

Les Caraïbes furent bientôt vengés par un François même, nommé au gouvernement de cette colonie. Cet homme avide, violent & inflexible, traita les colons à peu près comme un vainqueur traiteroit un peuple révolté qu'il auroit ordre de châtier rigoureusement. Une grande partie des colons, révoltés de sa tyrannie,

se réfugierent à la Martinique : ceux qui restèrent s'en firent enfin justice. Ils l'arrêtent, ils font une enquête, & le condamnent au dernier supplice. On observera que dans toute la cour de justice qui prononça sur le sort de ce gouverneur cruel, il n'y en avoit qu'un seul, nommé *Archangeli*, qui sçût écrire. Un maréchal ferrant, nommé *Labrie*, fit les informations ; & pour tenir lieu de signature, il apposoit au bas de ses actes un fer à cheval, autour duquel *Archangeli*, qui faisoit l'office de greffier, écrivit gravement : *Ceci est la marque de M. Delabrie, conseiller rapporteur.* Cependant cette juridiction, ne présumant pas qu'on ratifiât en France un jugement si hardi & si extraordinairement instruit & motivé, disparut de l'isle ; juges & témoins, tout s'enfuit ; & il ne resta que ceux que leur obscurité déroboit aux recherches. La culture languit long-temps dans cette isle.

❧ [1654.] ❧

Ce fut en cette année que fut consommée l'expulsion totale des Hollandois du Bresil. *Viéira*, *Vidal* & *Baretto*, résistant aux ordres de leur souverain, qui vouloit, comme nous l'avons déjà annoncé, leur arracher les armes de la main, dans la crainte de s'attirer celles de cette république,

que, ne cessèrent de poursuivre leurs succès jusqu'à ce qu'ils eussent réduit leurs tyrans à évacuer le pays. La cour de Portugal ne fut point insensible à ce service signalé; ils furent indemnisés des frais de la guerre, qu'ils avoient entreprise à leurs risques & sur leur crédit. La paix que les Provinces-Unies signèrent quelque temps après, sembloit devoir les mettre dans le cas de recouvrer une possession importante, qu'une économie mal entendue leur avoit fait perdre; mais l'attente de l'Europe entière fut trompée, & le traité de 1661 l'assura irrévocablement au Portugal.

❧ [1654.] ❧

Tabago, où deux cents Flessenguois qui s'y étoient établis avoient été massacrés par les Espagnols, avoit été abandonné jusqu'à cette époque; & la Hollande, qui avoit oublié cette île vingt ans & plus, songea en cette année à y former une nouvelle colonie. Elle y fit passer du monde; mais cet établissement ne prospéra pas long-temps. Les Anglois, qui leur envioient cette possession, trouverent & saisirent l'occasion de la leur enlever quelques années après, comme nous le verrons en son lieu.

[1664.]

En cette année Cromwel, despote en Angleterre sous le titre modeste de Protecteur, envoya le major Sedgwick attaquer les François dans l'Acadie, avec ordre d'en chasser tout ce qui ne reconnoîtroit pas la domination de l'Angleterre. Cet officier remplit sa commission, & Cromwel donna l'Acadie à un gentilhomme François, nommé *Delatour*, réfugié en Angleterre, qui avoit acheté les droits de milord Sterlings sur cette contrée. Ce M. Delatour les céda ensuite au chancelier Thomas Temple, & les Anglois se maintinrent dans ce pays jusqu'en 1670.

[1655.]

La Jamaïque, où don Diegue Colomb, fils du célèbre amiral, avoit formé un établissement en 1509, n'avoit plus qu'un seul canton d'habité, qui ne produisoit que ce qui pouvoit suffire à la nourriture de quinze cents esclaves, commandés par un nombre à peu près égal de tyrans. Tel étoit l'état de cette île, devenue depuis si opulente, lorsque les Anglois vinrent l'attaquer en cette année. San-Jago de la Vega, le seul des établissements Espagnols qui se fût conservé, fut emporté sans résistance.

Cette île fut peuplée dans le principe de trois mille hommes de cette milice fanatique qui avoit aidé Cromwel à mettre l'Angleterre sous le joug. Une foule de royalistes, qui croyoit trouver la paix loin de sa patrie, s'y rendit. Les deux partis y conserverent cet esprit de discorde qui les avoit fait s'entre-déchirer en Europe. C'en fut assez pour renouveler les scènes d'horreur & de sang qu'ils avoient tant de fois répétées dans leur malheureuse patrie. Penn & Venables, qui avoient conquis ce pays, en avoient confié l'administration au plus sage des hommes, au lord Dodley, ami caché des Stuarts; mais, forcé de plier sous l'autorité d'un vainqueur hypocrite, deux fois Cromwel lui substitua de ses partisans, mais deux fois la mort fit remettre Dodley à la tête des affaires. Les complots qui se firent contre sa vie, furent découverts & punis. Il maintint la discipline avec une fermeté dangereuse entre deux factions ennemies; &, malgré son penchant pour les royalistes, il tint la balance égale entr'elles. Il poussa le désintéressement au point de ne vouloir vivre que de son travail, & de ne recevoir aucun appointement. Simple & familier dans la vie privée, il ne relâcha jamais rien des droits de sa place. Son gouvernement, tout militaire, se modela

ensuite sur celui de la métropole , lorsque Charles II monta sur le trône sanglant de son pere. Trois loix sages ont porté rapidement cette colonie au plus haut degré de prospérité. La premiere, qui excite vivement l'intérêt particulier à la défense de la patrie , porte que tout dommage fait par l'ennemi , sera payé par l'Etat à celui qui l'aura souffert. L'autre , qui favorise la population , accorde une forte gratification à tout capitaine de navire qui transporte en cette isle un homme hors d'état de payer son passage. La troisieme , qui favorise la culture , oblige un débiteur de céder à ses créanciers ses fonds de terres sur l'estimation de douze particuliers , ses pairs & cultivateurs comme lui. Si les dettes excèdent le prix du fonds , les créanciers sont obligés de s'en contenter ; si le fonds au contraire excède la masse des dettes , les créanciers remboursent le surplus. Cette opération se fait sans frais. Le créancier y perd rarement , parce qu'il proportionne sa confiance à la valeur du fonds. Le cultivateur est plus vigilant & de meilleure foi pour acquitter ses engagements. On est bien loin , dans nos colonies , d'observer cette sage méthode : la justice acheve de tout dévorer , de concert avec le débiteur , avant que le créancier obtienne une décision favorable ; & l'exécution d'un arrêt y devient presque impossible.

✻ [1655.] ✻

On a vu ci-devant que les Suédois avoient été les premiers habitants du pays actuellement nommé le *Nouveau Jersey*, où ils vinrent s'établir en 1639, & où ils bâtirent trois villes, *Christiana*, *Elfinbourg* & *Gottembourg*. Les Hollandois, que le voisinage de ces nouveaux venus alarmoit, s'empresferent tellement de s'étendre, qu'en peu de temps ils occuperent toute la partie nord de cette contrée.

Ils eurent d'autant plus de facilité à s'avancer, que, les trois villes Suédoises étant au sud, les défrichemens commencerent dans cette partie : d'ailleurs les Hollandois, plus actifs, plus industrieux, plus secourus de leur nation, marcherent plus rapidement vers la perfection. Enfin ces villes Suédoises, se voyant négligées par leur métropole, s'offrirent d'elles-mêmes aux Hollandois, qui en devinrent possesseurs par la cession que leur en fit, en la présente année, le général Suédois *Jean Rizing*. Ce pays passa sous le joug des Anglois, lorsque cette nation enleva aux Hollandois la nouvelle Belge ou Belgique. Charles II comprit ce pays dans la cession qu'il fit au duc d'Yorck son frere. Ce prince en investit ensuite le lord Bark-

ley & sir George Carteret. On la nomma d'abord *Nouvelle Canarie*, & ensuite *Nouveau Jersey*, probablement parce que sir Carteret étoit originaire de l'isle de Jersey. Les deux propriétaires diviserent leur concession en Jersey oriental, & Jersey occidental. Le lord Barkley vendit sa part à William Penn, le chef des Quakers d'Angleterre, & à trois autres particuliers; & le comte de Bath, exécuteur du testament de sir Carteret, vendit celle qui étoit échue à ce gentilhomme à d'autres particuliers, dont trois se trouvoient déjà du nombre des propriétaires du Jersey occidental. M. Barclay, chef des Quakers d'Ecosse, & l'un des acquéreurs, y passa avec sa famille, & plusieurs Ecossois & Anabaptistes ou Quakers.

Le nouveau Jersey est borné par l'Océan au sud-est, par la riviere de Delaware à l'ouest, à l'est par la riviere de Hudson, au nord par des terres encore inconnues. Ce pays, quoique plus au sud que la Nouvelle Angleterre & la Nouvelle York, & d'une température plus douce, est jusqu'ici peu peuplé & peu florissant, par deux raisons. La première, parce que les Ecossois & les Quakers, qui l'ont habité les premiers, étoient moins industrieux qu'ils ne le sont devenus depuis, & qu'ils n'ont pas toujours eu un *Penn* à leur tête; l'autre,

parce que les sous-concessionnaires n'ont acheté de vastes terrains des premiers propriétaires, que pour y profiter en les revendant en petites parties à des personnes qui, ayant peu de fonds, l'ont placé dans ces acquisitions sans se réserver de quoi les faire valoir.

✻[1656.]✻

Bertrand Doyeron, gentilhomme Angevin, homme formé par la nature pour les plus grandes choses, & qui avoit servi quinze ans dans le régiment de la Marine, passe dans le Nouveau-Monde. Avec les projets les plus sages & les mieux combinés, il échoua dans ses premières entreprises; mais son courage inébranlable dans l'adversité, son habileté à se procurer des ressources, son génie, ses vertus, lui concilièrent tellement l'estime & l'attachement des colons de la Tortue & de Saint-Domingue, que le gouvernement se déterminâ à le charger d'en diriger, ou plutôt d'en établir les colonies. Nous verrons ci-après comme il s'y prit, & ce qu'il y fit.

✻[1658.]✻

Depuis 1635 que Denambuc avoit fait reconnoître la Martinique, & y avoit commencé un établissement, les François

n'avoient cessé d'être inquiétés par les Caraïbes, dont ils avoient provoqué la haine par les injustices les plus criantes. Enfin, résolus de se tranquilliser une bonne fois sur le compte de ces Sauvages, ils rassemblent tout ce qu'ils peuvent de forces, marchent contre leurs ennemis, les surprennent, les battent, brûlent leurs cabets, & exterminent tout, sans épargner les femmes & les enfants. Le peu qui resta de ce massacre, quitta le pays pour n'y plus revenir.

✿ [1659.] ✿

Nous avons vu ci-dessus que les Espagnols avoient fait des efforts incroyables pour chasser les François de la Tortue, efforts qui ne leur avoient réussi que pour le moment de l'expédition. Enfin en cette année les François se fixerent & s'affermirent en cette isle, qui ne leur fut plus disputée.

✿ [1660.] ✿

Dans les premiers temps où les François & les Anglois formerent le projet de faire des établissemens aux isles de l'Archipel du Mexique, ils firent cause commune contre les Caraïbes; mais ces sociétés fortuites étoient souvent interrompues; elles n'emportoient point d'engagement durable ni de garanties des possessions réciproques.

Quelquefois les Sauvages avoient l'adresse de faire la paix avec l'une des deux nations, pour n'avoir que l'autre à combattre. Enfin en cette année les sujets des deux Puissances, établis dans le Nouveau-Monde, firent entr'eux une convention qui assuroit à chacun d'eux ce dont ils étoient alors en possession. Cette convention fut suivie d'une ligue offensive & défensive, pour forcer les naturels du pays non encore soumis à accéder à cet arrangement, ce que leur foiblesse & leur crainte ne leur permit pas de refuser.

Par ce traité qui établit la tranquillité dans cette partie de l'Amérique, la France conserva la Martinique, la Guadeloupe & la Grenade, & les isles qui sont encore actuellement de leur dépendance, sçavoir, la Desirade, Marie-Galante, les Saintes, Saint-Barthelemy, Saint-Martin. L'Angleterre eut la Barboude, Antigues, Nieves, Monsara, la Redonde.

❧ [1660.] ❧

En cette même année, plusieurs habitants des colonies Françoises, découragés par les vexations d'une compagnie exclusive, se réunirent aux aventuriers qui, chassés de Saint-Christophe, étoient établis depuis une trentaine d'années à la côte septentrionale de l'isle Saint-Domingue.

On les appelloit *Boucaniers*, parce qu'à la maniere des Sauvages ils préparoient à la fumée, dans des lieux appellés *Boucans*, les viandes qu'ils vouloient conserver pour se secourir réciproquement. Tout étoit commun entr'eux, & le survivant héritoit du défunt sans contestation.

On ne connoissoit point le larcin entr'eux, quoique tout fût ouvert dans les habitations. Chacun alloit prendre chez son voisin ce qui lui manquoit, en l'en prévenant s'il étoit chez lui, ou en l'en avertissant au retour. Les différends étoient rares parmi eux, & se terminoient facilement. Si les parties ne s'accordoient pas, le fusil vuidoit le procès. Si des deux champions l'un étoit blessé au flanc ou par derriere, on castoit la tête à l'autre. Ils se regardoient comme affranchis des loix de la mere patrie, & tous avoient pris des noms de guerre qui ont passé à leur postérité. Une chemise, un caleçon, une ceinture de cuirs, d'où pendoient un fabre court, avec un ou plusieurs couteaux, un chapeau avec un seul bord rabattu par-devant, de gros souliers, étoient tout leur habillement. Leur ambition étoit d'avoir un fusil qui portât des balles d'une once, & une meute de vingt-cinq à trente chiens.

Leur unique occupation étoit la chasse aux bœufs sauvages, qui s'étoient extrê-

mement multipliés à Saint-Domingue, depuis que les Espagnols y en avoient apporté l'espece. On s'assembloit pour cet effet, & l'on ne quittoit la chasse que lorsque chaque chasseur avoit abattu le sien, On en faisoit cuire quelques morceaux, qu'on assaisonneoit de piment & de jus d'oranges : on ne connoissoit ni le pain ni le vin. On écorchoit ces bœufs à mesure qu'on les tuoit, & bien souvent le terme de la chasse étoit indiqué par le nombre de cuirs qu'on avoit à livrer aux vaisseaux qui fréquentoient ces parages. Les *Engagés*, especes d'esclaves qui se vendoient pour trois ans, portoient ces cuirs aux rades les plus fréquentées.

Le peu d'habitants qui restoient à Saint-Domingue, isle si florissante dès le principe de la découverte du Nouveau-Monde, se voyant resserrés par ces Boucaniers, aussi audacieux qu'entreprenants, firent venir des troupes du continent voisin pour les exterminer. Elles en surprirent quelques-uns dans leurs courses, ou la nuit dans leurs cabanes ; & plusieurs périrent dans ces attaques imprévues. Alors ils se rassemblent pour se défendre, ils fondent sur leurs ennemis, & nul d'eux ne périt dont la mort ne fût vengée au centuple. Les Espagnols, désespérant de détruire des ennemis si féroces & si acharnés, ré-

folurent , en détruisant les bœufs sauvages par des chasses générales , de les priver de leurs ressources ; alors , celle-là leur manquant , une partie forma des habitations , & se livra à la culture de la terre ; l'autre s'en fit d'un autre genre par le meurtre & le pillage , & en courant sur tous les vaisseaux qui paroïssent dans ces mers.

Dans le traité qui se fit entre les Anglois & les François , habitants des isles de l'Archipel du Mexique ; ils s'accorderent à laisser deux isles de retraite aux Caraïbes , qui furent la Dominique & Saint-Vincent. Tous ces Sauvages dispersés se réunirent : la majeure partie alla habiter Saint-Vincent. Cette peuplade fut bientôt augmentée d'une race de Noirs , dont on ne sçait pas bien précisément l'origine. Les uns prétendent qu'un navire Negre ayant échoué sur les côtes de cette isle , ceux qui échapperent furent accueillis par les Sauvages comme des freres : d'autres assurent que ce sont des Negres fugitifs des isles voisines ; d'autres enfin , que ce sont des prisonniers faits en guerre sur les Espagnols qu'avoient épargnés ces Caraïbes , pour les faire jouir des biens que la nature leur accordoit.

[1660.]

Charles II étant remonté , en cette

année, sur le trône de ses peres, rétablit le lord Baltimore dans tous les droits dont on l'avoit injustement dépouillé sous l'administration tyrannique de Cromwel, & lui rendit le gouvernement du Maryland, qu'on lui avoit ôté : lui & ses successeurs en jouirent sans discussion jusqu'à la révolution qui, dépouillant Jacques II, mit Guillaume III sur le trône de la Grande-Bretagne.

✿ [1663.] ✿

Le beau & fertile pays qu'on a appelé la *Caroline*, avoit déjà été visité & habité par les François, que les Espagnols en chasserent indignement en 1564, & que Dominique de Gourgues vengea si glorieusement ; mais on sembloit l'avoir entièrement perdu de vue, lorsque les lords Berkley, Clarendon, Albermale, Craven & Athley, & les chevaliers Carteret, Berkley & Collyton, en obtinrent la concession de Charles II. Locke, le célèbre Locke traça le plan législatif de ce nouveau gouvernement ; mais ce sage dialecticien, ce métaphysicien profond, qui marchoit d'un pas si sûr dans la carrière ouverte par les philosophes qui l'avoit précédé, ne marcha que d'un pas foible & chancelant dans celle de la législation,

soit qu'il fût gêné dans ses vues par ceux qui lui avoient demandé un projet, soit que, plus philosophe que politique, il connût mieux les ressorts de la pensée que ceux du gouvernement.

Le code de la Caroline donnoit aux huit propriétaires, fondateurs de cette colonie, non-seulement tous les droits du monarque Anglois, mais le plus précieux de tous, & que le monarque même n'a pas en Angleterre, toute la puissance législative. Le vice de cette constitution ne tarda pas à se manifester; les propriétaires tenoient de tout leur pouvoir au despotisme, & les colons faisoient de leur côté tous leurs efforts pour éviter la servitude. On peut juger ce qui devoit résulter & ce qui résulta en effet de ce choc d'intérêts si opposés. Cette colonie fut livrée pendant long-temps aux murmures, aux dissensions, aux tumultes, ce qui retardoit infiniment ses progrès. La première charte de cette concession fut donnée par Charles II le 24 Mars de cette année; mais l'établissement ne commença que l'année suivante.

Cette première charte, ainsi que la seconde du 13 Juin 1665, accordoit à toute personne, de quelque secte ou religion qu'elle fût, une entière liberté de conscience. Une clause si agréable aux Non-Conformistes

d'Angleterre , fut un puissant aiguillon pour engager à habiter ce pays , & favorisa beaucoup l'établissement de la colonie. Un grand nombre d'entr'eux s'y réfugièrent ; & les propriétaires, sentant l'avantage qu'ils pouvoient tirer d'une pareille prérogative , en firent un article particulier des constitutions fondamentales qu'ils dresserent quatre ans après pour le gouvernement de ce pays.

En vertu de cet article , non-seulement tous les Chrétiens , de quelque communion qu'ils fussent , mais les Juifs & les idolâtres mêmes , ne peuvent y être inquiétés en aucune maniere , pour cause de religion.

Ces constitutions , comme nous l'avons dit , furent dressées par le célèbre philosophe Locke , à la priere du comte de Shafetsbury , un des hommes d'Etat des plus considérés de son temps. Elles contenoient seulement vingt articles , dont nous rapporterons ici les principaux.

Elles établissoient que le plus âgé des propriétaires actuels gouverneroit la province , avec le titre de Palatin , durant sa vie , & qu'après sa mort il seroit remplacé par le plus âgé des propriétaires survivants. Ce Palatin avoit seul la puissance exécutive dans le plus grand nombre des cas.

Dans le reste, on avoit conservé des droits & des prérogatives particulieres aux autres propriétaires.

Outre le Palatin, on devoit créer sept autres grands-officiers; sçavoir, un amiral, un receveur général, un chancelier, un connétable, un grand-justicier, un surintendant & un trésorier. Ces charges ne devoient être remplies que par les sept propriétaires restants, & devoient être tirées au sort pour la première fois. A la mort de l'un d'entr'eux, le plus âgé des survivants pouvoit opter la place du défunt, si la sienne lui convenoit moins, ou si la place vacante lui paroissoit plus avantageuse. Toute la province devoit être divisée en comtés; chaque comté en huit seigneuries, quatre baronnies, & quatre juridictions, dont chacune auroit six villages.

Chaque comté devoit être régi en sous-ordre par un Landgrave & deux Caciques, qui, à raison de leur dignité, avoient droit de séance & de voix délibérative dans l'assemblée générale de la colonie. Il devoit être institué huit cours suprêmes de judicature, dont la première étoit la cour du Palatin, où devoit présider ce Palatin, & qui étoit composée des autres seigneurs propriétaires. Les sept autres cours de-
voient

voient être présidées par chacun des sept autres seigneurs propriétaires, & nommées du nom de leur charge.

On devoit former par la suite un parlement, composé des seigneurs propriétaires ou de leurs députés, des Landgraves, des Caciques, & d'un propriétaire d'un héritage libre de chaque juridiction, qui formeroient une seule chambre, & auroient chacun une voix; & ce parlement devoit s'assembler une fois en deux ans, soit qu'il fût convoqué ou non.

Il faut observer que ce plan de législation ne pouvoit être que provisionnel, & ne pouvoit avoir lieu à beaucoup d'égards, que lorsque la colonie seroit parvenue à un certain degré d'accroissement. Il falloit cependant pourvoir, dans le principe de l'établissement, à sa police; ce qu'on fit par un règlement provisoire huit ans après, comme nous le dirons en son lieu.

Le climat de ce pays est fort sain; à proprement parler il n'y a que deux saisons, l'hiver & l'été. Les chaleurs de l'été y sont très-supportables, & le froid de l'hiver n'a rien de vif; on ne le sent même que le soir & le matin. On y éprouve quelquefois des ouragans; mais ils sont beaucoup plus rares & moins violents qu'aux Antilles. Ce pays, qui s'abaisse

des monts Apalches vers la mer, a une plaine très-longue & très-uniforme, qui s'étend du bord de la mer à quatre-vingts ou cent milles dans les terres. Beaucoup de rivieres qui arrosent ce pays, forment dans cette plaine des marais mal sains : on y trouve cependant quelques portions de terres d'une extrême fécondité, au milieu de grands espaces couverts de sables blancs, où l'on ne trouve que des pins; mais à mesure qu'on avance vers les montagnes, on trouve le pays plus agréable & très-fertile. Outre ces terrains, elle a des pâturages excellents qui nourrissent de nombreux troupeaux de bêtes à cornes, qui le matin partent sans garde pour les pâturages, & rentrent de même le soir. Le porc y est excellent; le mouton y a dégénéré pour la chair & la toison; mais le riz, dont elle doit la production au hasard, a été pour ce pays d'une ressource infinie, & l'une des causes les plus puissantes de la prospérité à laquelle il s'élève depuis une cinquantaine d'années. On y cultive aussi l'indigo avec succès; mais cette denrée y est d'une qualité bien inférieure à celle des isles Françoises de l'Amérique.

On divise ce pays en Caroline méridionale, & en Caroline septentrionale. Cette dernière n'éleva d'abord que des

troupeaux, qui, avec les bois qu'elle fournissoit aux navigateurs de la Nouvelle Angleterre, faisoient toute sa richesse. Elle y ajouta ensuite la térébenthine, qu'elle tiroit des pins par un procédé fort simple, en faisant une incision à l'arbre du sommet à sa racine, où l'on plaçoit un vase pour la recevoir. Ensuite on trouva le moyen d'en tirer du goudron & de la poix: le premier, en élevant une plateforme circulaire de terre glaise, sur laquelle on amonceloit des pins où l'on mettoit le feu, & la résine en découloit dans des barils placés au-dessous. On faisoit ensuite du goudron de la poix, en la faisant bouillir dans des chaudières de fer ou des fosses de terre glaise.

Dans le principe de cet établissement, on se contentoit du maïs pour la nourriture; mais on y joignit ensuite la culture du bled; avantage qu'on n'a pu se procurer à la Caroline méridionale, où le froment est sujet à la nielle, à monter en paille, & où il n'a jamais prospéré. On y a ensuite cultivé l'indigo; mais cette culture n'y a fait jusqu'ici qu'un bénéfice assez médiocre. Il n'y a pas, dans l'un & l'autre pays, la vingtième partie des terres défrichées; on ne cultive que les terrains les plus voisins de la mer, parce que, d'une infinité de rivières qui

arrosent ce vaste pays , il n'y en a aucune qui soit navigable à plus de cinquante ou soixante milles de son embouchure , & qu'on n'a ni canaux ni chemins : ce qui exigeroit de grandes dépenses, que les produits de cette colonie ne sont point encore en état de supporter. Les exportations que font les deux Carolines dans les isles Antilles Françoises & de leur nations, les mettent en état de se passer des secours de la métropole ; aussi ni l'une ni l'autre ne sont endettées envers elle. La térébenthine , le goudron , le bois en planches , qu'elles portent en Europe , ou qu'elles chargent pour cette partie du monde , les met au pair au moins ; & elles bénéficient avec les Antilles Françoises , où la balance du commerce est toute en leur faveur par les bestiaux , les bois quarrés , les planches , la volaille , le riz , le goudron qu'elles leur fournissent , ainsi que la morue qu'elles y versent en fraude , & pour lesquels objets elles reçoivent de l'argent , ou de nos denrées coloniales qu'elles tirent aussi en fraude ; car elles ne prennent rien de nous de toutes nos marchandises de fabriques Européennes , étant à même de nous en vendre à meilleur compte que nous ne les avons dans ce pays-là.

Charles-Town , capitale de la Caroline méridionale , au confluent de l'Ashleg &

de la Croper, deux rivières navigables, voit grossir ses richesses des produits de la Caroline septentrionale. Cette ville bien bâtie, agréablement percée, & fortifiée assez régulièrement, est, de toutes celles des colonies Angloises, où l'on trouve le plus les recherches du luxe ; mais elle a cet inconvénient de ne pouvoir admettre dans sa rade que des vaisseaux de deux cents tonneaux au plus ; & Port-Royal, qui peut recevoir les flottes les plus nombreuses, ne tardera pas à lui enlever tous ses avantages, & à grossir son commerce des productions de la Georgie, colonie qui se trouve à sa proximité. Nous verrons à son lieu comment cette colonie s'est formée.

Nous avons vu qu'en 1635 des François jetterent les fondemens d'une colonie à Cayenne. Cet établissement négligé avoit fait peu de progrès, lorsqu'en 1643 quelques négociants de Rouen, croyant qu'on pourroit tirer de la position de cette colonie un parti très-avantageux, unirent leurs capitaux, & confièrent l'expédition à un homme d'un caractère dur & féroce, nommé Poncet de Brétigny. Cet homme violent, à peine arrivé, se brouilla avec les colons & les Sauvages ; & ayant pris les armes contre les uns & les autres, il fut massacré.

Cette malheureuse issue d'un projet qui s'étoit présenté d'une manière assez séduisante, refroidit considérablement les associés, qui ensuite l'abandonnerent entièrement.

Nous avons vu qu'en 1651 une nouvelle compagnie s'étoit formée ; mais l'expédition fut encore plus malheureuse que la précédente. En la présente année 1663 il se forma une troisième compagnie, sous la direction du sieur Delabarre, maître des requêtes. Le ministère ajouta à ses capitaux, qui étoient médiocres, & qui cependant leur suffirent pour chasser les Hollandois, qui s'étoient induement emparés de cette isle sous la conduite de Spranger, après que les Anglois l'eurent évacuée. Cayenne rentra un an après dans les mains du gouvernement, avec toutes les autres colonies Françoises. Les Anglois s'en rendirent maîtres depuis, & la restituèrent. Les Hollandois y revinrent en 1676, & en furent encore chassés. Depuis elle n'a été enviée ni attaquée par aucune Puissance.

✿ [1664.] ✿

Nous avons dit ci-dessus qu'Henri Hudson découvrit, en 1609, pour la compagnie Hollandoise, le pays qui depuis a été nommé la *Nouvelle Yorck*. Jacques I

le revendiqua, comme ayant été découvert par un officier né son sujet; mais il abandonna sa prétention fondée sur un titre si léger, & en 1610 la compagnie Hollandoise y commença un établissement sous le nom de *Nouvelle Belge*, qui prospéroit de plus en plus, lorsque les Anglois, jaloux du commerce excessif d'un Etat à peine formé, qui les réduisoit au second rôle dans toutes les places de commerce, attaquèrent les établissements & les vaisseaux Hollandois, sans déclaration de guerre. Au mois d'Août de cette année, une flotte Angloise, portant trois mille hommes de débarquement, entra dans le pays, qui se soumit sans résistance à des forces si supérieures. Ce pays fut rendu cependant aux Hollandois en 1673, par le traité de Bréda. Un second traité l'a fait repasser aux Anglois, qui l'ont gardé depuis sous la dénomination de *Nouvelle Yorck*. Le duc d'Yorck, depuis Jacques II, y ayant voulu introduire le systême despotique, dont il s'étoit entêté, les colons accoutumés à la liberté songeoient à émigrer ou à se soulever contre cette administration tyrannique, lorsque ce prince fut détrôné, & obligé de chercher un asyle en France, où il mourut. Cette colonie n'a fait que s'élever depuis. L'esprit d'ordre & d'économie qu'y porterent les

Hollandois, premiers cultivateurs de cette contrée, est devenu l'esprit national; & la colonie n'étant point endettée envers la métropole, est libre dans ses achats & ses ventes, & ne reçoit point la loi de ses créanciers, comme tant d'autres. La capitale, du même nom que le pays, jouit de l'air le plus sain qu'on puisse respirer dans tout le continent de l'Amérique septentrionale. Le commerce de pelleteries y est extrêmement florissant.

❧ [1664.] ❧

Deux armements faits pour une expédition dans le golfe de Californie, n'y firent d'autre fruit que la pêche des perles; & de deux autres armements pareils qui furent faits en 1667 & en 1668, aucun n'eut un succès plus heureux pour l'objet qu'on se proposoit depuis très-longtemps, de s'y établir & d'y prêcher l'évangile.

❧ [1665.] ❧

En 1650 Rouffelan, avec quarante François, avoit occupé Sainte-Lucie; c'étoit un homme brave, actif, intelligent, aimé des Sauvages, parce qu'il avoit épousé une femme de leur nation. Mais sa mort, qui arriva quatre ans après sa prise de possession, ruina le bien qu'il avoit com-

mencé à y faire. Trois de ses successeurs, s'étant mal conduits avec les Sauvages, furent massacrés; & la colonie oubliée de la métropole ne fit que languir. Les Anglois y revinrent, & s'en rendirent maîtres en cette année. Ils s'en dégoûtèrent & l'évacuèrent deux ans après. A peine l'eurent-ils abandonnée, que les François y revinrent & la posséderent vingt ans; mais, foiblement protégées par le gouvernement, la culture & la population n'y firent que peu de progrès, & l'Anglois qui y revint les força de quitter leurs habitations. La majeure partie des habitans quitta ses possessions, d'autres se réfugièrent dans les bois, prévoyant que ce ne seroit qu'une invasion passagere. Ils en jugerent bien; & l'Anglois étant parti, ils reprirent leurs travaux. Une nouvelle guerre qui embrasa l'Europe entiere leur ayant fait craindre une nouvelle invasion, ils se retirèrent dans les établissemens François qui pouvoient se défendre le mieux. Alors il n'y eut plus de culture suivie ni de colonie réguliere. Quelques négocians de la Martinique y alloient faire du bois, y entretenoient des chantiers de construction, & cet état de langueur dura jusqu'en 1718.

Boifferet, Du Parquet & l'ordre de Malthe, avoient acquis la propriété des An-

tilles Françoises, en 1649 ; Colbert les racheta de ces différents propriétaires en la présente année , & les rejoignit au corps de l'Etat ; mais il fit la même faute qu'on avoit déjà faite , ce fut de remettre ces importantes possessions sous le joug d'une compagnie exclusive , à qui le gouvernement prêta pour quatre ans sans intérêt le dixieme du montant de ses capitaux , & à qui il accorda toutes franchises pour les marchandises ou denrées qu'elle porteroit dans les colonies. Malgré des faveurs si considérables , la compagnie ne prospéra pas davantage ; des fermiers avides absorboient la majeure partie du produit des récoltes , qui , restant dans le pays , eût augmenté graduellement la reproduction , en augmentant les forces des cultivateurs. Tandis que les établissemens étrangers s'élevoient à un haut degré de prospérité, les isles Françoises étoient dans l'attente de quelques révolutions favorables à leur commerce. Nous verrons ci-après qu'elles attendirent long-temps.

— [1665.] —

Les François chassés de Saint-Christophe en 1630 par les Espagnols , s'étoient réfugiés à la côte septentrionale de Saint-Domingue ; mais inquiètes dans cet asyle par ces mêmes Espagnols , ils réso-

lurent de se rendre maîtres de la petite île de la Tortue, dont la rade, fermée par un rocher qui en rendoit l'entrée susceptible d'une bonne défense avec peu de monde, leur offroit une retraite d'autant plus sûre, que cette île n'étoit accessible que de ce seul côté. Ils s'y fortifièrent avec d'autres corsaires de diverses nations, après en avoir chassé les Espagnols. C'est de cette retraite qu'ils couroient avec une audace extraordinaire sur l'ennemi commun. Ils s'associoient en plus ou moins grand nombre, selon l'importance de l'expédition qu'ils se propoient. Rarement il leur arriva de ne pas réussir. Le chef n'avoit d'autre droit que de commander dans l'action. Sans prévoyance comme sans crainte, s'il leur arrivoit de manquer des choses nécessaires à la vie, semblables aux animaux carnassiers, ils tiroient de leur détresse même un courage incroyable. Leur méthode étoit d'aborder l'ennemi, & ils ne délibéroient jamais pour attaquer. Leur adresse à manier leurs petits bâtimens, déconcertoit celle des canonniers les plus habiles; & s'ils jettoient le grapin sur un navire, quel qu'il fût, c'étoit un navire pris. Un besoin extrême pouvoit seul leur faire attaquer indifféremment tous navires; mais tout Espagnol étoit pour eux une proie

sur laquelle ils fondoient sans autre délibération. Les cruautés exercées sur les habitants du Nouveau-Monde par cette nation sanguinaire, & ce qu'ils en avoient eux-mêmes éprouvé, justifioient à leurs yeux tous les excès auxquels ils se portèrent contre les Espagnols.

Ils n'attaquoient jamais leurs vaisseaux venant à l'Amérique, sans une urgente nécessité; mais ils les guettoient au retour, pour leur enlever les richesses qu'ils remportoient en Europe. Un Dieppois, nommé *le Grand*, n'avoit sur son petit bâtiment que vingt-huit hommes, & quatre petits canons; malgré son infériorité, il attaque le vice-amiral des galions, & s'en rend maître; il débarque le capitaine & le monde inutile au premier cap. Cinquante-cinq Flibustiers entrent dans la mer du sud, poussent jusqu'à la Californie, font deux mille lieues contre le vent; & furieux d'avoir fait inutilement une si longue course, ils reviennent sur leurs pas de l'entrée du détroit de Magellan, prennent dans le port d'Anca un vaisseau chargé de plusieurs millions, & s'en retournent avec leur prise. Un Basque, le François Jonqué, & Laurent Graff, Hollandois, croisoient devant Carthagene; le gouverneur envoie contre trois petits bâtiments deux vaisseaux de guerre, avec ordre d'a-

mener les Flibustiers morts ou vifs. Ceux-ci attaquent & enlèvent ces deux vaisseaux, & font dire à ce gouverneur présomptueux, que s'il en a d'autres de trop, il n'a qu'à les envoyer, qu'on les attendra quinze jours ; mais que s'ils ne portent point d'argent, il n'y aura nul quartier pour les hommes. Michel & Brouage apprennent que, pour les tromper, on fait embarquer sous pavillon étranger des richesses considérables, avec des forces très-inférieures ; ils les enlèvent. Les Hollandois osent dire à Michel qu'il n'eût pas vaincu s'il eût été seul. «Recommençons,» dit celui-ci, mon compagnon sera spectateur : si je suis vainqueur, je garde vos deux vaisseaux.» Les Hollandois n'osèrent accepter le défi.

Le capitaine Laurent est surpris par deux vaisseaux de guerre Espagnols, de soixante canons ; chacun étoit garni de quinze cents hommes d'équipage. Il prépare tout pour la défense, passe entr'eux, éclaireit tellement les équipages en tirant à droite & à gauche, que ceux-ci n'osent continuer le combat contre cette poignée de gens intrépides, qui en se retirant remporte l'honneur de la victoire. Enfin les Espagnols n'osent se hasarder sur les mers. Le système des Flibustiers changea, & ils demandèrent à la terre ce que la mer

ne leur donnoit plus. Les contrées du continent les plus riches & les plus peuplées, furent dévastées; la culture tomba dans toutes les colonies des Espagnols, qui n'osoient pas plus fréquenter les chemins que les mers.

Monbars, gentilhomme Languedocien que les Espagnols surnommerent l'*Exterminateur*; Michel le Basque, l'Olonois, Granmont, gentilhomme Parisien; Godfroi, Jonqué, Grogrier, Lécuyer, Picard, le Sage, parmi les François; parmi les Anglois, Morgan, David, Saams, Pitre, Wilner & Touffé; & les Hollandois, Laurent Graff, & Vand Horn, natif d'Ostende, furent les chefs les plus renommés de cette société de brigands, qu'on appelle *la Flibuste*. La dernière expédition considérable de cette terrible société fut celle de Campêche, en 1685, que fit Granmont, & que voulut empêcher le gouverneur de Saint-Domingue, en alléguant l'ordre du roi. « Comment le roi, répondit ce chef intrepide, » désapprouveroit-il » un projet qu'il ignore, & que je ne fais » que de former? » Il s'embarqua sans délai, & revint triomphant de son expédition. En 1697 ils furent rengagés par des motifs d'honneur à reprendre les armes, & suivirent, au nombre de douze cents, Pointis pour attaquer Carthagene. On

leur dut le succès de cette entreprise, qui eût été manquée par d'autres que par des Flibustiers. Pointis, qui avoit embarqué au moins quarante millions, n'eut pas honte, dès qu'on eut mis à la voile, de leur offrir quarante mille écus pour leur part. Indignés de ce traitement, ils furent sur le point d'aborder cet avare commandant, & de le massacrer, lorsqu'un d'eux dit qu'il falloit le laisser, & aller chercher leur part dans ce qui restoit à Carthagene. Cet avis est suivi; on cingle vers cette ville; les Flibustiers y rentrent sans opposition, demandent cinq millions, menaçant de livrer tout aux flammes si on les refuse. Ils emportent tout ce qui restoit d'or, d'argent & bijoux, & plus d'un million d'espèces; mais au retour, ayant été rencontrés par les Espagnols & les Hollandois, une partie de leurs bâtimens fut coulée à fond, le reste regagna comme il put Saint-Domingue. Depuis cette époque, l'histoire de l'Amérique ne parle plus de ces célèbres aventuriers.

On sera étonné que dans une pareille société, qu'on ne sçait comment qualifier, il régnât un esprit de justice, d'humanité & de générosité, dont les mieux policées n'offrent pas de plus beaux traits. Dans les premiers temps, ces forbans se retiroient, les Anglois à la Jamaïque, les

François à la Tortue, pour partager leur butin. Chacun faisoit serment de n'avoir rien détourné. Si quelqu'un d'eux étoit convaincu de faux serment, il étoit jeté dans une isle déserte, comme indigne de vivre parmi ces gens honnêtes entr'eux, & brigands déterminés avec les autres. Les braves qui avoient perdu un œil ou quelque membre, outre leur part du butin, étoient payés en raison de la perte qu'ils avoient faite, outre les frais du pansement & de la nourriture, jusqu'à parfaite guérison; & si les fonds ne suffisoient pas pour remplir ces obligations sacrées, on recommençoit sur le champ la course pour y pouvoir, ce qui se faisoit avant tout.

Quand elles étoient remplies, on partageoit le surplus. Le chef de la course n'avoit qu'un lot; mais ordinairement on lui faisoit des présents, selon qu'on étoit plus ou moins content de son intelligence & de sa bravoure. Les lots étoient tirés au sort; par conséquent nulle faveur. La part des morts étoit donnée à leur camarade; & si le défunt n'en avoit point de connu, elle étoit en réserve pour ses parents, qui héritoient du mort dès qu'ils s'étoient fait connoître, & à leur défaut, les pauvres & les églises étoient ses héritiers. Si le bâtiment n'appartenoit pas à la société, l'armateur avoit le tiers de la prise.

Quand

Quand on leur demandoit comment ils pouvoient diffiper si follement ce qu'ils acquéroient à un si haut prix, «Aujourd'hui
 » vivants & demain morts, disoient-ils, que
 » nous importe d'amasser ? Le jour où nous
 » vivons est notre seul bien, nous ne comp-
 » tons point sur le lendemain.» Cette façon
 de penser & de vivre explique les prodiges de valeur qu'on rapporte de cette société, la plus singulière qui ait existé. Sans système, sans loix, sans subordination, elle étonna son siècle; mais elle ne pouvoit guere subsister plus qu'elle n'a fait, par l'impossibilité où elle devoit se trouver de remplacer des hommes aussi extraordinaires, & parce que l'objet qui enflammoit leur courage devoit s'épuiser à la longue.

Trois fois les Espagnols avoient chassé les François de la Tortue, trois fois ceux-ci réussirent à s'en remettre en possession; & ils la garderent jusqu'en 1659, que se trouvant solidement établis à Saint-Domingue, ils l'évacuerent. Jusqu'à la présente année leur culture ne s'étoit pas élevée à un haut degré de prospérité; la colonie ne manquoit ni de chasseurs ni de pirates; mais les cultivateurs, qui constituent le fond d'une colonie, étoient en petit nombre. On sentit en France la nécessité de les multiplier, & l'on confia

cette entreprise difficile à Bertrand Dogeron, gentilhomme Angevin, dont le génie fertile en ressources, le caractère doux & conciliant, quoique ferme, sçut lui gagner l'estime & l'attachement des François établis à Saint-Domingue. Mais il avoit à lutter sans cesse contre l'esprit intéressé d'une compagnie exclusive qui détruisoit tout le bien qu'il pouvoit faire. Il avoit trouvé le moyen de plier à l'ordre des hommes féroces, de fixer au travail des brigands inquiets, qui ne respiroient que le pillage, pour se livrer ensuite à la débauche & à l'oïfiveté; mais il falloit encore attirer par la douceur de nouveaux habitants dans une terre dont le climat étoit décrié & la fertilité ignorée. Dogeron, dont l'ame étoit honnête & juste, retint les Flibustiers, en leur cédant la part que sa place lui donnoit au butin qu'ils faisoient. Il leur obtint des commissions du Portugal pour courir sur les Espagnols, & de cette sorte il attacha à la patrie des hommes qui y eussent renoncé plutôt qu'au pillage. Il faisoit des avances aux Boucaniers & aux chasseurs pour former des habitations, & donnoit aux cultivateurs tous les encouragements que sa place lui pouvoit permettre. Il imagina de faire venir des femmes de France. On en envoya cinquante qui furent recher-

chées au plus haut prix. Cinquante autres qui suivirent furent encore payées davantage. Ceux qui n'étoient pas pourvus s'attendoient à voir des compagnes aimables, qui partageroient avec eux les plaisirs & les travaux de leur vie ; ils furent trompés dans leur attente ; le gouvernement n'envoya que de misérables prostituées qui infectèrent la colonie , qui se ressent peut-être encore de cette faute capitale du gouvernement. Malgré le peu de secours qu'il tiroit de la métropole, & les entraves qu'une compagnie avide mettoit à ses succès, Dogeron, en quatre ans, porta à quinze cents le nombre des cultivateurs, qu'il n'avoit trouvé qu'à quatre cents au plus ; & il eût été beaucoup plus loin, sans un soulèvement qui eut pour cause cette même avidité de la compagnie qui exigea que les ports de la colonie fussent absolument fermés aux étrangers. La sagesse du général parvint à calmer cet incendie, & à rétablir le commerce de la compagnie sans concurrence ; mais à peine eut-elle gagné ce point, qu'elle en abusa en vendant ses marchandises deux tiers de plus que les colons ne les avoient payées jusqu'alors aux Hollandois. Le feu de la révolte reprit avec plus de force, & ne s'apaisa que par la liberté qui fut accordée à tous les vaisseaux François de traiter



avec eux, en payant cinq pour cent de droits d'entrée & de sortie. Dogeron en prit occasion d'avoir deux bâtimens à lui, qui portoient en France les denrées des colons pour un prix médiocre, & en rapportoient des marchandises à leur usage, qu'il cédoit au prix coûtant, souvent à crédit, & sans aucun titre qu'une simple promesse de payer.

Des gouverneurs de cette espèce devroient, pour l'intérêt de l'Etat & des peuples confiés à leurs soins, être immortels; mais la mort enleva cet homme si digne de vivre. Il eut pour successeur Pouancey son neveu, héritier de ses vertus, mais non de son génie. Il n'en mérita pas moins l'estime & la confiance des colons de Saint-Domingue. Sans forces & sans loix, l'un & l'autre gouvernerent & maintinrent l'ordre, par le seul ascendant que prend naturellement sur les peuples le mérite personnel.

❧ [1666.] ❧

Tabugo, colonie établie en 1632 par deux cents Flessinguois pour la compagnie Hollandoise, subsista peu. Les Espagnols, unis aux Sauvages du continent, massacrerent ou firent prisonniers ces premiers colons. Elle fut vingt ans oubliée. En 1654 cette compagnie reprit ses pre-

miers desseins sur cette isle. Les Anglois, qui en cette année les en chasserent, se la virent enlever peu après par les François. Louis XIV la rendit aux Hollandois, ses alliés, qui l'avoient occupée les premiers à deux reprises différentes ; mais cette colonie n'a jamais prospéré beaucoup dans leurs mains. Nous verrons par la suite qu'elle leur fut enlevée par les François qui la leur avoient fait rendre, lorsque les circonstances eurent fait changer les intérêts.

❧ [1666.] ❧

Dans cette année les Anglois ayant évacué l'isle Sainte - Lucie, les François la vinrent occuper dès que les Anglois en furent partis ; mais la culture n'y fut ni encouragée ni assez suivie pour en faire un établissement avantageux. Nous verrons par la suite ce qu'elle est devenue entre leurs mains, depuis que la possession leur en a été assurée.

❧ [1667.] ❧

La compagnie formée sous la direction de la Barre, en 1663, n'occupa Cayenne qu'un an ; cette isle rentra en 1664 dans les mains du gouvernement ; & à peine commençoit-on d'y former quelques établissements, que les Anglois s'en rendirent

maîtres , & rompirent les mesures que prenoient les François pour en faire un établissement utile. Le premier qui fut formé dans le continent & dans le voisinage de Cayenne, fut fait par les François, sur les bords du Surinam, dans cette vaste contrée qu'on appelle *la Guyane*. La légèreté naturelle à cette nation ne lui permit pas de s'y fixer ; ils abandonnerent Surinam peu d'années après, & y furent remplacés par les Anglois, qui poussèrent la culture de ce pays avec quelques succès. Mais, en la présente année 1667, ils en furent chassés par les Hollandois, qui en transporterent les colons, au nombre de douze cents, à la Jamaïque : des traités subséquents leur en ont assuré la possession. La compagnie qui donnoit des loix à ce pays, en divisant le sol aux habitants, & en leur fournissant des bras pour la culture, a fait prospérer ce premier établissement, qui s'est beaucoup accru depuis ; & il occupe actuellement au moins vingt lieues de profondeur dans les terres. Le courage & l'industrie des colons les a fait parvenir à triompher de l'Océan dans le Nouveau-Monde, comme ils l'ont fait dans l'ancien. On trouve dans leurs possessions la propreté qui caractérise partout cette nation, avec des commodités que les possessions Angloises & François-

ses les plus florissantes n'ont encore pu se procurer.

[1667.]

En cette année les Anglois reprirent leurs projets de recherches d'un passage par le nord-ouest & sur la baie de Hudson. Le gouvernement chargea de cette expédition Zacharie Gillam, qui y jeta pour-lors les fondemens du commerce que cette nation y a fait depuis, quoiqu'il ait été souvent interrompu & repris. Il fut le premier qui y fit un établissement, en y bâtissant un fort auquel il donna le nom de *Charles*; & ce fut à des projets de deux François mal accueillis par leurs compatriotes, que les Anglois durent cet avantage, qui devint depuis pour le commerce Britannique un objet considérable. Médard Chouard Desgroseillers, & Pierre Esprit Radisson, furent les mobiles principaux de cet établissement. Sur les lumières qu'ils avoient reçues des Sauvages qui habitoient près du lac des Mistassins, ils conçurent qu'on pouvoit très-bien communiquer par mer avec les contrées septentrionales du Canada, & en conséquence ils formerent le projet d'y établir quelque commerce. Ils s'en ouvrirent aux plus considérables habitans de Québec, qui traitèrent leurs vues de chimériques. Ne trou-

vent pas de ce côté les reffources & l'appui qu'ils s'en étoient promis, ils tournerent leurs vues d'un autre côté, & passerent à Boston, capitale de la Nouvelle Angleterre, & de-là à Londres, où ils trouverent avec l'accueil le plus distingué, toute sorte d'encouragements. On leur associa le capitaine Gillam, comme nous l'avons dit plus haut. Ils trouverent, comme ils l'avoient conjecturé, la baie qu'ils cherchoient, & y aborderent heureusement avec lui; & pour y jeter les fondemens de quelque commerce, ils commencerent par y bâtir un fort, qui fut par la suite le chef-lieu de l'établissement qu'on y forma trois ans après.

✿ [1670.] ✿

Au retour du capitaine Gillam, les Anglois qui s'étoient intéressés dans cette expédition, parmi lesquels on comptoit des personnes de la premiere qualité, ainsi que des négociants du premier ordre, demanderent à Charles II une charte qui autorisât l'établissement qu'ils se proposoient de faire à la baie de Hudson. Ce monarque leur en fit expédier une le 2 Mai de la présente année, qui étoit la vingt-deuxieme de son regne. Cette charte les réunissoit en une corporation, sous le nom de *compagnie de commerce de la baie*

de *Hudson*. Le prince Robert étoit à la tête de cette compagnie, dont le premier fonds monta seulement à dix mille cinq cents livres sterlings, qui font environ deux cents quarante mille livres de notre monnoie.

La charte qui autorisoit cet établissement, donnoit en outre aux intéressés la propriété de toutes les terres où ils voudroient faire des établissements, sous la seule condition de relever du château royal de *Greenwick*, dans le comté de *Kent*, avec une redevance de deux élans & de deux castors noirs par an; & un acte du parlement, de 1690, confirma cette charte dans tous ses chefs. Les Canadiens ne furent pas long-temps à voir le tort que leur faisoit le mépris qu'ils avoient fait des projets de *Radisson* & de *Desgroseillers*; mais ce ne fut que douze ans après cette époque qu'ils s'occupèrent du soin de réparer cette faute.

— [1670.] —

En 1518, don *Pedro Arias d'Avila* avoit transporté la colonie du *Darien* à l'isthme de *Panama*, où il avoit fondé une ville de ce nom. Comme elle devint l'entrepôt du commerce du *Pérou*, dont elle avoit été la porte, elle s'étoit élevée à

une grande prospérité, lorsqu'en cette année elle fut pillée par des corsaires qui la brûlerent. Après ce désastre, on la fit rebâtir dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq milles de son premier emplacement. Son port est très-sûr, formé par un archipel de quarante-huit petites îles, & peut contenir les forces les plus nombreuses.

— [1670.] —

En cette année le traité de Bréda, conclu en 1667, eut son exécution à l'égard de l'Acadie, dans laquelle les François furent rétablis. Le chevalier Temple, qui étoit cessionnaire de M. de la Tour, muni des pouvoirs du roi de la Grande-Bretagne, signa avec Hubert d'Audigny, chevalier de Grand-Fontaine, à Boston, un règlement par lequel les François furent remis en possession de l'Acadie, depuis Pentagoët jusqu'à l'île du Cap Breton, & ils en restèrent paisibles possesseurs pendant vingt ans.

— [1671.] —

Les Danois, qui jusqu'alors n'avoient fait que quelques armemens pour l'Amérique, résolurent en cette année d'y faire quelque établissement, & occupèrent une petite île du grand Archipel du Mexique,

nommé Saint-Thomas. Ils furent d'abord traversés dans cette entreprise par les Anglois, sous prétexte qu'ils l'avoient déjà occupée & defrichée. Le ministere Britannique arrêta cependant le cours de ces vexations; & cette petite isle de cinq lieues de long, sur deux & demie de large, vit former successivement le peu de culture dont la qualité de son sol & son peu d'étendue peuvent être susceptibles. Un avantage singulier de cette isle, est l'excellence de son port, qui peut donner un mouillage sûr à cinquante vaisseaux au moins. Elle fut, du temps des Flibustiers, une retraite pour eux, & une place où se firent des marchés très-importants.

✿ [1671.] ✿

En cette année les François formerent un établissement à Cataracoui, qu'on appella le fort Frontenac. Il fut bâti à l'entrée du lac Ontario, pour arrêter les incursions des Anglois & des Iroquois. La baie de ce lieu servoit de port à la marine militaire & marchande qu'on avoit formée sur cette espece de mer, où les tempêtes ne sont ni moins fréquentes ni moins dangereuses qu'elles le sont sur l'Océan. Au-dessus de ce lac est celui d'Erié, avec lequel il communique; mais la navigation en est interrompue par le Saut de Nia-

gura , la plus magnifique mais la plus terrible cataracte de l'univers.

[1671.]

L'établissement de la Caroline prenant chaque jour de l'accroissement , les seigneurs propriétaires arrêterent un règlement provisoire d'administration, en attendant qu'on pût l'établir sur le plan rédigé par Locke. Le gouverneur, nommé par le Palatin, eut la présidence du conseil, qui fut composé de sept députés des propriétaires, de sept gentilshommes nommés par le parlement, de sept des plus anciens Landgraves ou Caciques, de l'amiral, du receveur général du chancelier, du grand-juge, du secrétaire, de l'arpenteur général, du trésorier, de grand-sénéchal, du grand-connétable, du garde des registres où devoient être registrés les naissances, morts & mariages, du greffier, & du maréchal de l'amirauté. A l'exception des sept gentilshommes nommés par le parlement, le surplus étoit nommé par les propriétaires. Six conseillers, dont trois au moins devoient être des députés des propriétaires, formoient ce qu'on appelle le *Quorum* * de ce conseil;

* On se sert en Angleterre du mot latin *quorum*, pour signifier un nombre des membres.

& comme la colonie n'étoit pas assez nombreuse pour former un parlement tel que le prescrivoient les constitutions, il fut réglé que l'autorité législative résideroit dans le gouverneur, les députés des propriétaires, les propriétaires, & les représentants élus par les habitants au nombre de vingt, & qu'on augmenteroit ce nombre à mesure que la colonie se peupleroit. Cette forme de gouvernement ôtoit au peuple toute liberté, & le mettoit à la discrétion du Palatin, qui étoit un monarque absolu, & qui ne tarda pas à donner à ses prérogatives toute l'extension qu'il lui plut; d'où naquit dans la colonie une fermentation qui en retarda considérablement les progrès.

[1672.]

En cette année les Anglois tenterent de faire des établissemens dans quelques-unes des isles Lucayes, les premières que découvrit Colomb, lorsqu'il fit la découverte du Nouveau-Monde. Ce groupe d'isle, au nombre de plus de quatre cents, ne sont pour

d'une compagnie, suffisant pour décider; comme lorsqu'après avoir spécifié un nombre total de juges ou commissaires, supposons douze, on met dans leurs lettres d'attribution de juridiction, *Quorum septem* ou *octo* assemblés décideront en l'absence des autres dûement appelés.

la plupart que des rochers à fleur d'eau. Les plus considérables lors de l'arrivée des Espagnols, étoient habitées par des Sauvages qui vivoient de leur pêche, de quelques fruits, des plantes & racines naturelles au pays. La barbare avarice des Espagnols les eut bientôt dépeuplées. Les malheureux habitants des Lucayes passoient pour être de bons plongeurs; & du moment où leurs atroces conquérants découvrirent des perles, ils épuisèrent d'hommes ces isles pour se procurer cette nouvelle espece de richesses. Elles étoient incultes & abandonnées depuis très-long-temps, lorsque les Anglois résolurent de s'établir dans quelques-unes de celles qui leur paroïtroient le plus susceptibles de culture; & pour cela ils jetterent les yeux sur l'isle de la Providence. Ils y établirent quelques colons, qui furent massacrés sept ou huit ans après par les Espagnols. Ce malheur n'empêcha pas d'autres Anglois d'y revenir, & d'y faire des établissemens en 1690; mais treize ans après, dans la guerre de la succession d'Espagne, les François & les Espagnols réunis détruisirent leurs habitations, & enleverent les habitants & les Negres. Des pirates Anglois s'en firent par la suite une retraite, d'où ils pilloient tout ce qui se présentoit dans ces parages, & même les navires

de leur propre nation. George I, en 1719, envoya contr'eux des forces pour les réduire. Le plus grand nombre de ces brigands accepta l'amnistie qui leur fut offerte, & consentit de faire corps avec la colonie qu'y établit Woders Roger, & qui n'y a pas d'établissements très-utiles; mais si elles ne se sont pas élevées à une certaine prospérité pour l'accroissement du commerce national, elles n'en sont pas moins importantes par rapport à leur position, qui les met dans le cas d'intercepter les bâtimens Espagnols ou François qui passent dans le golfe de Mexique, par le canal de Bahama. Cette chaîne d'isles qui forment avec les côtes de la Floride un canal assez long, s'étend jusques à la pointe de Cuba: elle est encore prolongée par d'autres isles qu'on appelle *Caïques* & *Turques*, & qui vont jusqu'à la côte méridionale de Saint-Domingue. Les Anglois, en fortifiant la Turquie & la grande Caïque, se sont assuré l'empire du canal qui les sépare l'une & l'autre de Saint-Domingue, & gênent en guerre la navigation de leurs ennemis.

[1673.]

Les Hollandois, ayant enlevé aux François, l'isle de Curacao qu'ils possédoient depuis 1527, résolurent de se mettre en

état de conserver leur conquête. Ce rocher, qui peut avoir dix lieues de long, sur cinq de large, a un port excellent dont les approches sont difficiles ; mais, lorsqu'on y est entré, on trouve un vaste bassin qui réunit toutes les commodités du meilleur des ports : une forteresse construite avec soin, bien entretenue, munie d'une garnison suffisante, en fait la défense. En cette année, les François y aborderent ; & , comptant sur les intelligences qu'ils avoient dans cette forteresse, dont le gouverneur leur étoit vendu, ils espéroient s'en rendre maîtres sans peine. Mais malheureusement pour eux le traître ayant été découvert & puni, ils furent reçus par son successeur de maniere qu'ils furent obligés de se rembarquer avec perte. Cinq ans après, Louis XIV, piqué d'un revers auquel ses prospérités constantes ne l'avoient point accoutumé, y envoya le maréchal d'Etrées, avec une escadre de dix-huit vaisseaux de guerre & douze bâtimens Flibustiers. Son opiniâreté le fit échouer à l'isle Daoca ; & après avoir recueilli ce qu'il put des debris de son naufrage, il rentra à Brest en assez mauvais ordre. Depuis ce temps, ce rocher stérile a joui du plus grand repos, & personne n'a envié à ses maîtres un rocher sec, qui ne produit presque rien.

[1673.]

Ce fut en cette année que les François, instruits par les Sauvages qu'il y avoit à l'ouest du Canada un grand fleuve qui ne couloit ni au nord ni à l'est, en conclurent que s'il couloit au sud il devoit se rendre dans le golfe de Mexique, & que s'il dirigeoit son court à l'ouest il devoit avoir son embouchure dans la mer du sud. Une chose de cette importance valoit bien qu'on la vérifiât, parce que, dans l'une ou l'autre supposition, elle présentoit des avantages qui n'étoient point à négliger. En conséquence on chargea de l'importante commission de vérifier ce qui en étoit, un Canadien intelligent, nommé Joliet, & le pere Marquette, Jésuite missionnaire, dont la vertu étoit respectée de toutes les nations répandues dans ce vaste continent. Ces deux hommes, dont le zele, les lumieres & l'honnêteté étoient connues, vécurent toujours dans la plus parfaite intelligence. Ils partirent ensemble du lac Michigan; & de la riviere des Renards ils gagnerent celle d'Ouiscouing, en tirant toujours à l'ouest, qui les rendit dans le fleuve Mississipi, qu'ils descendirent jusqu'au 33^e degré de latitude nord. Ils eussent été plus loin si les vivres ne leur avoient pas manqué; mais il eût été imprudent de s'en-

gager plus avant avec une simple escorte de quatre Sauvages, & dans des pays dont ils ne connoissoient pas les mœurs. Mais ce qu'ils en avoient vu ne leur permettoit pas de douter que ce fleuve ne se rendît dans le golfe de Mexique. En revenant au Canada par la riviere des Illinois, ils trouverent cette nation nombreuse disposée à entrer en liaison avec les François; & à leur retour ils rendirent le compte le plus fidele de leur voyage & de leurs découvertes.

Il y avoit alors dans les colonies Françaises de l'Amérique septentrionale un Normand, nommé *la Salle*, génie ardent, ambitieux de fortune & de gloire. Cet homme, voyant que le gouverneur du Canada ne songeoit pas à suivre la découverte importante qu'on venoit de faire, passe en France, se présente à la cour, s'y fait écouter & même admirer dans un temps où le prince s'enflammoit à la seule idée d'un projet qui devoit augmenter sa gloire. Il repasse comblé de graces, & avec l'ordre de suivre la découverte de Joliet. Mais, tout ardent que fût la Salle, il sentit que la prudence exigeoit qu'il s'assurât de l'espace qui se trouve entre le Canada & les bords du fleuve qu'il vouloit reconnoître. Il commença donc par y établir plusieurs postes. Ces préliminaires fu-

rent plus longs qu'on ne l'avoit pensé, par mille incidents qu'il n'avoit pas été possible de prévoir ; & il fallut attendre, pour consommer le projet, que le temps & les précautions eussent amené les choses au point de maturité où il les falloit pour en assurer le succès ; ce qui ne put avoir lieu que huit ou neuf ans après.

[1674.]

Le gouvernement s'appercevoit depuis très-long-temps que la compagnie des isles avoit multiplié ses fautes, en proportion de l'étendue des concessions dont on l'avoit accablée, & des secours qu'on lui avoit accordés. La cour jugea donc en cette année, devoir retirer le privilege de cette compagnie, payer ses dettes, & réunir à la masse de l'Etat des possessions précieuses, qui jusqu'alors lui avoient été presque étrangères. Chaque colon crut alors pouvoir se livrer à l'espoir d'une fortune prompte & rapide, & il y avoit lieu de l'attendre de leur activité & de leur industrie ; mais, soit besoin ou ignorance du gouvernement, au lieu des avances qu'il eût dû donner aux cultivateurs, on imposa sur chaque homme libre ou esclave une capitation de cent livres de sucre brut ; tribut fort onéreux en soi, & qui, leur ôtant une grande partie de leurs récoltes,

récoltes, leur ôtoit d'autant les ressour-
ces nécessaires pour accroître leurs cultu-
res; tandis que l'esprit d'exclusion leur
ôtoit d'autre côté toutes celles qui eussent
pu leur venir d'ailleurs, pour s'élever au
degré de prospérité qu'elles ne pourront
jamais atteindre, si l'on ne change rien à
ce système.

✿ [1676.] ✿

En cette année les Hollandois se ren-
dirent maîtres de l'isle de Cayenne; mais
ils ne la garderent pas long-temps. Ren-
due aux François, on conçut de grandes
espérances de sa fortune. Des Flibustiers,
qui revenoient d'une expédition de la mer
du sud, s'y fixerent; & ce qu'il y eut de
plus important, c'est qu'ils employerent à
la culture l'or qu'ils avoient rapporté de
leur course. Il est plus que probable qu'a-
vec de grands moyens ils l'auroient por-
tée à un haut degré, si, plusieurs années
après, on n'eût réveillé en eux le goût
du brigandage; & ce qu'il y eut de plus
malheureux en cela, c'est que presque
tous les habitants se laisserent entraîner
par cet exemple funeste.

✿ [1677.] ✿

Nous avons vu Tabago établi par des
Flessinguois, ruiné & détruit par les Espa-

gnols de la Trinité unis aux Sauvages du continent, rétabli par les Hollandois, chassés une seconde fois par les Anglois, & remis en possession de cette isle par Louis XIV. Le génie peu agricole des Hollandois n'y avoit pas fait prospérer la culture, lorsqu'en cette année la cour de Londres expédia une flotte pour s'en empare. Les Etats-Généraux avertis en firent partir une autre pour la défendre, & les deux escadres s'étant rencontrées à la rade même de cette isle, engagèrent un combat si furieux, que les vaisseaux des deux parts étoient sans agrêts, sans mâts, sans matelots pour faire la manœuvre, qu'on se battoit encore. Douze bâtimens de part & d'autre coulerent bas. Les Anglois perdirent moins de monde; mais les Hollandois eurent tout l'avantage de cette bataille; puisqu'ils garderent l'isle. La France avoit eu en même temps des vues sur cette possession. Le vice-amiral d'Etrées y descendit cette même année au mois de Décembre. Elle n'avoit plus de flotte pour se défendre. Une bombe lancée du camp des François tomba sur le magasin à poudre, qu'elle fit sauter. Ce coup du hasard privant les assiégés de leur plus importante ressource, il fallut se rendre à discrétion. Le vainqueur usa de ses droits avec toute la rigueur possible. Après avoir rasé les

fortifications, il brûla les habitations & les plantations, s'empara de tous les bâtimens qui se trouvoient dans le port, & emmena les habitans hors de l'isle. La paix qui suivit assura aux François cette conquête. Mais la cour de France n'en sentit pas l'importance. Elle laissa l'excédent de population de la Martinique passer à la Dominique, à Saint-Lucie, à Saint-Vincent, & n'envoya pas un seul homme à Tabago. On ne vit point les avantages qu'on pouvoit tirer de sa proximité du continent. Les Anglois ne s'y font point mépris, & ne l'ont point perdue de vue jusqu'à ce qu'ils s'en soient assuré la possession.

[1679.]

Après la réduction complète du Brésil, à la couronne de Portugal, la nation Portugaise poussa ses découvertes jusqu'à la riviere de la Plata. Elle sembla pendant long-temps s'en occuper fort peu; mais en la présente année elle résolut de s'y fixer. Son activité dans le nouveau continent, plus grande que ne sembloit le permettre son indolence en Europe, la conduisit au Paraguay. Elle y forma la colonie du Saint-Sacrement, vis-à-vis de Buenos-Ayres, sans opposition de la part des Espagnols; mais heureusement pour ces

derniers les Guarinis, qui sentirent la faute du gouvernement, attaquèrent les fortifications naissantes des Portugais, & les emporterent avec une intrépidité qui rendit leur valeur célèbre. La cour de Lisbonne ne perdit pas son objet de vue. Sans entrer dans la question de droit, elle demanda à celle d'Espagne d'y former un entrepôt pour assurer un asyle à ses vaisseaux, si les vents les obligeoit d'entrer dans la rivière de la Plata. Charles II eut la foiblesse d'y consentir, en stipulant toutefois que la propriété lui appartieroit; que les Portugais n'y pourroient établir que quatorze familles, & qu'ils ne pourroient s'y fortifier. Mais permettre un établissement fixe dans une position si importante, à un voisin entreprenant & sûr de la protection de tous les ennemis de l'Espagne, & que la proximité du Bresil mettoit en état de profiter de tout, étoit une bévue du gouvernement Espagnol; les événements ne tarderent pas à le prouver.

On se rappellera sans doute qu'en parlant des premiers établissements que la cour de Lisbonne fit au Bresil, nous avons dit qu'elle n'y fit passer que les malfaiteurs, qu'on aimoit mieux sacrifier aux travaux du défrichement d'une terre nouvelle, que de les abandonner à la rigueur des loix. Ces malfai-

teurs s'établirent à la partie la plus méridionale de ce pays, sur les bords de la rivière de la Plata. Ils fondèrent à treize lieues de la mer une ville qu'ils appellerent *Saint-Paul*. Par la suite, la cour de Portugal ayant senti l'importance d'un pays qu'elle avoit d'abord négligé, y fit passer de nouveaux habitants avec un gouverneur, & voulut mettre un certain ordre dans cette colonie. Dès que les Paulistes virent qu'on vouloit les assujettir à des loix, ils s'éloignerent des lieux qu'ils avoient d'abord habités. Ils épouserent des femmes du pays, & devinrent en peu de temps si corrompus, que leurs compatriotes rompirent tout commerce avec eux. Cette marque de mépris, la haine de l'ordre, la crainte de plier sous le joug des loix & l'amour de l'indépendance, leur firent desirer de se soustraire à toute espece de joug. La situation de leur ville, qui pouvoit être facilement défendue, leur en fit concevoir l'espoir & la possibilité, & le succès les justifia. Alors les malfaiteurs des autres nations se joignirent à eux. Nul homme n'entroit chez eux qu'il n'eût promis de s'y établir, & après cet engagement il subissoit un examen rigoureux : si le candidat étoit soupçonné de perfidie ou de dégoût, on le massacroit sans miséricorde.

Dans un pays tempéré, où tout les invitoit à jouir de la fertilité d'une terre abondante, ils aimèrent mieux se livrer au brigandage; & le premier objet de leurs courses, fut de faire des esclaves pour cultiver leurs terres. Après avoir dépeuplé les contrées voisines, ils se jetterent dans le pays des Guaranis. Ceux-ci, pour éviter la fureur des Paulistes, furent habiter les bords du Pamna & de l'Uraguay; mais, malgré cette émigration, ils étoient encore inquiétés par les Paulistes; & la cour d'Espagne, qui avoit sévèrement interdit l'usage des armes à feu parmi les Indiens, fut obligé de le permettre à cette nation, qui est devenue depuis le rempart le plus sûr du Paraguay contre les invasions des Paulistes.

Quand ceux-ci virent que la force leur étoit inutile, ils employèrent la ruse: ils se déguisoient en missionnaires, plantoient des croix, faisoient de petits présents aux Sauvages, les attiroient dans des lieux où ils avoient des troupes embusquées, & les enlevoient. Cette ressource leur manquant encore, ils étendirent leurs courses jusqu'à l'Amazone, & inspirèrent une telle crainte jusqu'à trois ou quatre cents lieues dans les terres, qu'ils ont mis entr'eux & les Sauvages, qu'ils ont rendus plus sauvages qu'ils n'étoient, un dé-

fert immense ; mais ils ont insensiblement éprouvé eux-mêmes la destruction, suite nécessaire de ces excursions périlleuses, & leur exemple a été contagieux : des Brésiliens, & des esclaves qui ont brisé leurs chaînes, les ont remplacés. Ce qui subsiste des Paulistes a reconnu l'autorité de la couronne de Portugal, & s'est tourné d'un autre côté. Ils se sont ouvert des communications avec le Pérou & le Paraguai, & ont exploités des mines, sur lesquelles les Espagnols prétendent avoir seuls des droits, sans avoir cependant osé les faire valoir par la force contre ces aventuriers entreprenants. Cependant les Chiquites sont venus à bout, non de les empêcher d'exploiter les mines qu'ils ont usurpées, mais de borner leurs courses. Quant au Brésil, outre l'or & les pierres précieuses qu'il fournit, il donne le sucre, l'indigo, le coton, le cacao, des cuirs sans nombre, & le baume de Curpava, qu'on tire par incision d'un arbre appelé dans le pays *cobaiba*, ainsi que l'ipécacuanha, vomitif doux, & d'un grand usage dans la médecine actuelle.

✿ [1680.] ✿

Si nous entrons dans tous les détails des événements qui concernent la Virginie, nous sortirions des bornes que nous

nous sommes prescrites ; il suffit de dire que malgré la sédition excitée, en 1676, par un colonel nommé *Nathaniel Bacon*, qui y avoit fixé son séjour, & malgré les troubles que l'avalissement du tabac occasionna dans cette colonie en 1679, elle s'est élevée depuis cette époque à une prospérité qu'on ne pouvoit guere attendre des revers qu'elle avoit éprouvés jusqu'alors. Soit que l'expérience du passé eût fait sentir aux colons que l'union entre les membres & la vigilance sur les mouvements de ses voisins, sont les moyens les plus sûrs pour faire prospérer un établissement ; soit qu'un gouvernement plus éclairé ait eu les yeux ouverts sur ce qui pouvoit nuire à la colonie, ou lui être utile, il est certain qu'à cette époque elle a commencé à prendre une consistance qu'elle n'avoit point eue jusqu'alors, & qu'il n'y a eu depuis aucune altération considérable dans sa constitution, sauf en l'année même dont nous parlons ; changement dont nous allons rendre compte en peu de mots.

La Virginie avoit d'abord été gouvernée, sous la direction de la compagnie, par un conseil dont elle nommoit les membres, & dont le président étoit nommé par les colons. Cette compagnie avoit ensuite obtenu du roi, de nommer un gouver-

neur à la place du président. Dès 1620 la colonie se trouvant nombreuse , chaque ville & chaque canton eut des députés , qui , avec le gouverneur & le conseil , formoient une sorte de parlement qui décidoit des affaires publiques. Charles I laissa subsister les choses sur le même pied , & elles continuerent d'y demeurer jusqu'en la présente année 1680 ; mais à cette époque le conseil , qui jusqu'alors s'étoit assemblé avec les députés de la province & dans la même chambre , comme le fait le parlement d'Ecosse , forma une chambre séparée , à l'imitation des deux chambres du parlement d'Angleterre.

La constitution du gouvernement de cette province est moins favorable à ses habitants , que celle des colonies plus septentrionales. Le gouverneur y a beaucoup d'autorité : son administration par conséquent peut être quelquefois arbitraire , & dès-lors même la porte est ouverte à l'oppression.

La baie de Chéséapeack , sur les bords de laquelle sont situés la Virginie & le Maryland , est large de dix lieues , quelques géographes disent seulement de sept , entre le cap Henry , & le cap Charles. Elle gît par le 37^e degré latitude nord , & s'enfonce près de soixante & dix lieues dans les terres , où elle conserve encore

une largeur de sept milles , à soixante lieues de son entrée. Telle est son étendue, qu'on prétend que tous les vaisseaux de l'Europe pourroient y être à l'ancre , & fort à leur aise.

On avoit partagé la Virginie en vingt-cinq divisions : depuis on l'a distribuée en vingt-neuf , qui comprennent cinquante-quatre paroisses. Jamestown , autrefois la capitale , n'a plus que soixante & dix maisons. Le goût des colons qui aiment mieux demeurer au milieu de leurs plantations , que de se rassembler dans les villes , donne lieu de croire que cette place ne prendra jamais , ou au moins de long-temps , un certain accroissement. La mauvaise qualité des eaux , & quelques autres raisons , ont forcé le gouverneur à fixer sa résidence à Williamsburg , & à y transférer les cours de judicature & le siège de l'assemblée générale. Cette nouvelle ville est , comme la précédente , peu peuplée , quoiqu'on y ait élevé trois édifices des plus beaux qui soient dans l'Amérique.

Dans le temps qu'on traça le plan de cette ville , on disposa les rues de façon qu'à mesure qu'on y bâtiroit des maisons , elles représentassent le chiffre de Guillaume III , sous le nom duquel Williamsburg fut commencée. Ce chiffre , comme on sçait , est le double W , lettre initiale

du nom de ce prince. En 1722, il n'y avoit encore que la moitié de cette lettre d'exécutée, & il est douteux que ce plan soit jamais rempli. Où l'adulation ne se mêle-t-elle pas? Cette ville a un très-beau théâtre, & une comédie habituelle, qui, vu le goût des Planteurs, & leur éloignement entr'eux, ne doit pas être très-fréquentée.

On a eu le projet en Angleterre, & l'on y a fait tout ce qu'on a pu pour engager les Virginiens à se rassembler & à former des villes, au lieu de vivre dispersés dans les campagnes. Les loix qui ont été faites dans cette vue n'ayant point eu d'exécution, on imagina de bâtir des forts dans toutes les rivieres où les vaisseaux avoient coutume de commercer, & de les obliger à se rendre sous le canon de ces forts, pour y débarquer & y faire leurs chargements. L'ordre en fut donné; mais, faute de fonds pour faire les constructions nécessaires, il est resté jusqu'ici, comme tous les autres, sans exécution. Si ce projet eût eu lieu, il est probable qu'insensiblement les habitants eussent été forcés à se rassembler autour de ces forts, & qu'ils auroient enfin formé des villes, comme l'a toujours eu en vue le gouvernement Anglois.

On fait monter à cent quarante mille

ames la population de la Virginie ; on comprend dans ce nombre les réfugiés François & les Negres, qui n'étoient pas compris dans le dénombrement de 1703, qui ne montoit qu'à trente-cinq mille cinq cents quatre-vingt-trois ; mais en les y comprenant la population se montoit à soixante mille ames. Cette province s'étant considérablement améliorée depuis, il n'est point étonnant que la population y ait plus que doublé.

Les gouverneurs de cette province ont tenté plusieurs fois d'amener par des encouragements les colons à fabriquer des toiles, des étoffes de laine, & à élever des vers à soie, ainsi qu'à établir des sauneries ; mais, quels qu'aient été jusqu'ici leurs efforts, ils n'ont encore pu établir solidement aucune de ces manufactures. La consommation du tabac, qui s'est considérablement étendue dans l'Europe, a déterminé les Virginiens à se borner à la culture de cette plante. Il est vrai qu'elle a cela de commode, qu'il ne faut qu'un fonds médiocre pour établir une plantation d'un rapport sûr & utile, & que les soins qu'exige cette espèce de culture ne demandent pas beaucoup de bras. Mais elle n'est pas absolument dénuée de manufactures propres ; car il s'y fabrique quelques toiles du lin que le pays produit.

* Le meilleur tabac de la Virginie, celui que les Anglois appellent *fwet-scented tobacco*, se recueille sur une langue de terre qui s'avance entre la riviere d'Yorck & celle de James. Ce tabac vaut quelquefois douze deniers sterlings. Le prix ordinaire est infiniment moindre, puisqu'il ne coûte à Londres, tous frais payés, que deux deniers un quart, un peu moins par conséquent que cinq sous tournois.

La Virginie est un pays très-fertile: il y croît une multitude infinie d'arbres & de fruits de toute espece. La mer qui baigne ses côtes, & les rivieres qui se déchargent dans la baie de Chéséapeack, abondent en poissons: on y pêche de la morue, des esturgeons, &c. La plupart de ces productions sont négligées, ou du moins la colonie ne tire pas de leur abondance & de leur variété autant d'objets de commerce que les autres colonies Angloises, dont nous avons déjà fait mention.

Tout le négoce de la province aboutit, comme à son centre, à cette langue de terre qu'arrosent d'un côté la riviere d'Yorck, & de l'autre celle de James. Il consiste principalement dans la vente du tabac. Les Virginiens ont porté la préparation de cette denrée à une telle perfection, que le tabac qu'ils débitent passe pour le meilleur

meilleur tabac du monde. Ils vendent aussi des cuirs verts, quelques pelleteries, des bois de charpente; & ils envoient quelques provisions à la Barbade, ainsi qu'aux autres Antilles, dont ils rapportent en échange du rum, de la métasse & du sucre.

Dans la Virginie, le commerce ordinaire se fait par échange. Il ne laisse pas cependant de s'y trouver de l'argent monnoyé: on y en verroit davantage, si les habitants ne trouvoient du bénéfice à le faire passer dans d'autres colonies. Les principales monnoies qu'on y trouve & qui y ont cours, sont les sequins, les piafres, & d'autres especes frappées au coin d'Angleterre.

Les Virginiens tirent de la Grande-Bretagne les étoffes dont ils s'habillent, les outils & ustenciles dont ils se servent, tant dans leur ménage qu'aux champs. Ils en tirent aussi des selles, des brides, de la quincaillerie & de la dinanderie.

Quoiqu'ils demeurent au fond des bois, la culture de leurs plantations a tellement fixé leur attention, qu'ils sont obligés de faire venir aussi d'Europe leurs chaises, leurs fauteuils, & tous les autres meubles qui sont du ressort du tourneur; & il n'est même guere de fabrique en Angleterre, quelle qu'elle soit, qui ne leur envoie de

les marchandises : aussi la consommation qu'ils en font, fournit de l'emploi à un nombre infini d'ouvriers en Angleterre.

[1680.]

Un des plus célèbres établissemens qui aient été fondés dans le Nouveau-Monde est la Pensylvanie, qui a pris son nom de Guillaume Penn, fils de l'amiral Anglois de ce nom. Ce pays a pour bornes à l'est l'Océan Atlantique, au nord la Nouvelle Yorck & le Nouveau Jersey, le Maryland à l'est, au sud la Virginie. Sa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de sa population & de sa culture, a déjà cent quarante-cinq milles. Le ciel de ce pays est pur & serein, l'air bon, & les eaux très-saines ; les saisons marquées, mais tempérées ; en un mot, le ciel semble avoir fait ce pays pour les gens qui l'habitent, & les habitants pour le pays.

On sçait que dès que les idées de réformation en matière de religion se répandirent en Europe, elles y donnerent naissance à une infinité d'opinions plus extravagantes les unes que les autres. Parmi les sectes qui se distinguèrent le plus par la singularité de leur croyance, celle des Anabaptistes mérite un examen particulier. Le symbole de ces sectaires étoit court. Ils se croyoient en possession

de la pure parole de Dieu, & à ce titre ils ne croyoient devoir communiquer avec aucune autre Eglise. Ils donnoient à tous un pouvoir égal de prêcher & de prophétiser, parce que l'Esprit de Dieu souffle, disoient-ils, où il lui plaît. Ils regardoient comme une Eglise dégénérée toute secte où la communauté des biens n'avoit pas lieu. Ils regardoient les magistrats comme inutiles dans une société de Chrétiens, & ne croyoient pas qu'un Chrétien dût jamais prendre les armes. Tout serment en justice étoit défendu dans cette Eglise. Les impuberes ne pouvant sentir l'importance des engagements qu'ils prenoient par le baptême, ce sacrement ne pouvoit être conféré qu'aux adultes, qui peuvent seuls le recevoir en connoissance de cause. Ils rebaptisoient donc ceux qui l'avoient été avant cet âge; d'où ils prirent le nom d'*Anabaptistes* ou *Rebaptisants*.

Cette secte souleva contre elle toutes les sociétés Chrétiennes; & la fureur avec laquelle elle fut par-tout attaquée, hâta sa ruine. Elle succomba, mais après une résistance qui coûta plus de sang qu'on ne devoit l'attendre. Nulle part autorisée, elle s'affoiblit. De l'obscurité elle tomba dans le mépris; mais elle donna lieu à celle qu'on appelle aujourd'hui les *Quakers*. Celle-ci, qui eut pour fondateur

George Fox, prit naissance en Angleterre, au sein des horreurs des guerres civiles. L'imagination ardente de ce nouveau législateur lui fit bientôt une foule de profélytes, dans un pays où les delires de religion échauffoient toutes les têtes. La simplicité de leur extérieur, leurs dehors modestes frappèrent d'abord. Toutes les marques extérieures de déférence pour qui que ce fût, furent prosrites d'entr'eux. *Ni maître, ni valet*, fut leur devise; le seul nom d'*ami* ou de *frere* convenoit à des hommes & à des Chrétiens. Le magistrat n'en obtenoit aucune marque de considération, quel que fût le rang qu'il occupât dans la société: ils tutoyoient tout le monde, les rois mêmes. Leur Evangile étoit la paix universelle. Ils n'exigeoient des autres hommes que leur salaire légitime. Point de cérémonies, point de temples, point de prêtres; étoit pontife qui se sentoit inspiré; les femmes mêmes n'étoient point exclues du don de prophétie. Cette secte, que le ridicule eût peut-être détruite à la longue, s'accrut comme toutes les autres par la persécution; & celui qui, en lui donnant le plus d'éclat, lui donna enfin une sorte de consistance, fut le célèbre Guillaume Penn, le fondateur de la fameuse colonie dont nous allons parler.

Mais, pour le faire avec plus d'ordre & de clarté, nous avons besoin de remonter un peu plus haut, pour faire voir à quel titre sir William Penn acquit la propriété de cette colonie, aujourd'hui si florissante, & le séjour de la paix & du bonheur, autant qu'il puisse être donné à l'homme de le trouver sur la terre.

Le chevalier William Penn, un des amiraux qui commandoient la flotte d'Angleterre dans le temps du *Rump* *, fut envoyé par Cromwel, avec le colonel Vénables, pour attaquer Saint-Domingue. Quoique cette expédition n'eût point répondu à l'espoir qu'en avoit conçu le Protecteur, ce revers ne diminua rien de la bonne opinion qu'il avoit des talents de Penn, étant bien informé qu'elle n'avoit manqué que par la mauvaise conduite de Vénables, & que l'amiral s'étoit très-bien conduit en tout ce qui avoit été de son ressort.

Tant que durèrent les troubles, le chevalier William Penn montra toute la chaleur de l'indépendant le plus zélé; mais Charles II étant monté sur le trône, Penn

* *Rump* en anglois veut dire *croupion*. Ce fut ainsi qu'on appella en Angleterre, par dérision, le reste du parlement qui fit le procès à l'infortuné Charles I.

sentit qu'il ne pouvoit sans se perdre conserver les mêmes sentiments. Il trouva le moyen de faire sa paix avec le nouveau monarque, & sçut se mettre si bien dans l'esprit du duc d'Yorck, que ce prince ayant été nommé grand-amiral d'Angleterre, Penn fut choisi par lui pour commander à sa place. Il répondit en toutes occasions à la confiance du duc; & Charles II, satisfait de ses services & des marques de son attachement, lui promit la concession de cette partie du continent de l'Amérique septentrionale à laquelle son fils donna depuis le nom de *Pensylvanie*. Penn avoit un parent Non-Conformiste qui s'étoit retiré des premiers dans la Nouvelle Angleterre: ce fut vraisemblablement après les informations qu'il en reçut, & sur le compte qu'il lui rendit de l'excellence du terrain, que cet amiral se déterminâ à en demander la propriété.

Son fils, nommé comme lui *William Penn*, s'étant fortement imbu des principes des Quakers, ne se mit pas fort en peine de solliciter l'expédition de la charte de concession des terres promises à son pere; mais il réclama des sommes assez considérables qui lui étoient dues, & que Charles II n'étoit guere en état de payer. Pour lui tenir lieu de sa créance, on lui offrit la propriété du pays promis à l'ami-

ral. La crainte de tout perdre en refusant cette offre, & le desir de procurer à ceux de sa secte, que l'on inquiétoit en Angleterre, une retraite dans ce pays, la lui firent accepter. Il y a lieu de croire qu'il avoit déjà songé à donner son nom à ce pays, puisque, dans la charte de propriété qui lui fut expédiée, il est désigné sous le nom de *Pensylvanie*, du nom du fondateur de cette colonie, & des forêts immenses qui couvroient ce pays. Cette charte lui donne en propriété toutes les terres comprises entre les quarantieme & quarante-troisieme degrés de latitude nord dans l'Amérique septentrionale, sans limitation de profondeur.

Penn, pour consolider son droit, obtint depuis le consentement du duc d'York, à l'effet d'annexer à la Pensylvanie quelques parties du Nouveau Jersey, qui resserroient sa province à l'est, & qu'il avoit acquises du lord Barkley & des héritiers de sir George Carteret, pour une somme de quatre mille livres sterlings, pour éviter toute contestation sur les limites; & il y fut autorisé par une seconde charte de Charles II.

✿ [1681.] ✿

Dès le commencement de la présente année, & moins d'un an après avoir obtenu

ses patentes du gouvernement Britannique, Penn se rendit dans les terres de sa concession, où il avoit déjà envoyé quelques bandes d'Anglois imbus des mêmes principes que lui en fait de religion, pour préparer le pays à la colonie qu'il se proposoit d'y établir.

Ce vaste pays est borné à l'est par la baie de Delaware, au nord par la Nouvelle Yorck, il a le Maryland au sud, & à l'ouest des pays non encore reconnus, & habités par des nations Indiennes qui occupent l'intérieur des terres.

On divise la Pensylvanie en haute & basse, divisées chacune en trois comtés. Les trois comtés de la Pensylvanie supérieure sont ceux de Buckingham, de Philadelphie & de Chester. Ceux de la basse Pensylvanie sont New-Castle, Kent & Suffex. Cette province en totalité a trois cents trente milles de longueur, sur deux cents de largeur jusqu'à présent.

Dans le comté de Philadelphie il y a deux villes considérables, qui sont Francfort & Philadelphie. La première de ces deux villes n'est ni moins grande ni moins bien bâtie que Bristol en Angleterre. La majeure partie de ses habitants est d'origine Suédoise ou Hollandoise.

Quant à Philadelphie, cette ville peut être comptée au nombre des plus belles

du monde. Sa situation entre deux rivières navigables, la Delaware & la Schuylkill, invite à s'y fixer. Le nombre des maisons qui la composent s'accroît chaque jour. On observa, comme il se pratique & comme il est facile de le faire dans les villes qu'on construit, de la bâtir sur un plan uniforme, & conformément à celui qui fut arrêté lorsqu'on traça l'enceinte de ce fameux établissement.

Dès la première année de sa fondation, on y comptoit plus de cent maisons; aujourd'hui on en compte plus de deux mille, qui sont en général beaucoup mieux bâties que dans les meilleurs villes de l'Angleterre. La sûreté de son port, la bonté de ses eaux, a contribué à peupler cette place, & plus encore à rendre son commerce florissant. Elle a quantité de très-riches négociants, dont plusieurs ont équipage. Il s'y tient deux foires considérables par an, & deux marchés par semaine.

Les Quakers forment le plus grand nombre des habitants de Philadelphie; il s'y est joint des Protestants de différentes sectes, il y en a même de la communion Anglicane, qui y ont un temple où le service se fait selon les rites de cette Eglise. Les Quakers ont vu, dans le principe, ce mélange de religion de mauvais œil; mais peu à peu ils s'y sont fait, & le sup-

portent actuellement sans murmure. Les autres sectes ont de même des lieux où ils s'assemblent pour l'exercice de leur religion. Le quai qui borde la ville du côté de la mer, est de la plus grande beauté : un navire de cinq cents tonneaux peut y aborder, & y débarquer sa cargaison.

La réunion de tant d'avantages a rendu Philadelphie fameuse, & l'une des places les plus commerçantes de l'Amérique Angloise. Il y a lieu de présumer pour la suite que sa puissance ira toujours en augmentant, & qu'elle surpassera bientôt, par le nombre & par la richesse de ses habitants, les villes les plus considérables du Nouveau-Monde. Il s'y est établi des ouvriers de tous les genres. Il y a actuellement une imprimerie toujours occupée, & qui publie une gazette toutes les semaines.

La haute Pensylvanie gît sous la même latitude que Naples en Italie, & Montpellier en France, deux places des plus saines & des plus agréables qu'on connoisse en Europe; mais il s'en faut beaucoup qu'on puisse conclure de ce rapport de latitude une température égale d'air entre cette partie du Nouveau-Monde, & les pays qui sont en Europe sous le même parallèle.

Il est de fait que les climats, dans tout le continent de l'Amérique, différent beau-

coup de ceux qui leur correspondent en Europe. La baie de Hudson, par exemple, & la Tamise, sont presque à la même élévation du pôle; cependant les pays qu'arrose la Tamise jouissent d'un climat tempéré, tandis que ceux qui environnent la baie de Hudson sont inhabitables, par la rigueur excessive du froid qu'y ressentent les Européens nés dans l'ancien monde sous le même parallèle.

L'hiver dans la Pensylvanie est quelquefois assez rude pour glacer la rivière de Delaware; & la chaleur n'y est pas moins grande pendant l'été qu'en Italie, si elle n'y est plus forte; & si des bisés qui s'élevent dans cette saison n'en tempéroient l'ardeur, il seroit difficile de la supporter. Ces sortes de vents frais viennent ordinairement du sud-ouest dans cette saison: dans les trois autres, le vent vient presque toujours du nord-ouest. Cette direction presque constante du vent, explique très-naturellement la cause des grands froids qui se font sentir dans la Pensylvanie. Ces vents, en effet, passant sur des lacs immenses & des montagnes couvertes de neiges, telles que sont celles du Canada, doivent se refroidir considérablement avant d'arriver dans cette province, & y apporter ce froid qui s'y fait sentir si vivement, quoique à une la-

titude où la chaleur est grande en Europe dans les pays qui lui correspondent.

Malgré la rigueur des hivers, la terre y est fertile, grasse, aisée à effarter; les racines des arbres ne s'y enfonçant pas à une grande profondeur. Un grand nombre de rivières, & beaucoup de canaux creusés de main d'hommes, entrecoupent ce pays de manière à y rendre les transports faciles, & à accélérer singulièrement les opérations du commerce. Il y croît des arbres de toute espèce, comme le chêne, le frêne blanc & noir, le hêtre, le noisetier, le cedre, le noyer, le cyprès, les peupliers, l'arbre à gomme, le saffras, &c.

Les bleds, les légumes, les fruits y viennent en abondance. On y cultive surtout le maïs ou gros mil, le chanvre, le lin. Un boisseau de bled, grains ou légumes de toute nature, y produit depuis quarante jusqu'à soixante boisseaux. On peut inférer de-là combien la terre y est fertile. Un colon nommé *Edouard Jones*, ayant semé dans sa terre un grain d'orge venu d'Angleterre, ce grain produisit soixante & dix tiges, chargée chacune d'un épi; mais ce fait étant unique, ce seroit exagérer que d'en conclure une fertilité égale de tous les autres & dans tous le pays. Les quadrupèdes qui se trouvent dans ce pays sont des daims, des élans,

des lapins, des castors, des loutres, des écureuils, des chats sauvages, des pantheres, des loups, des renards, des minks, des rats musqués, & l'animal qu'on nomme *pêcheur*. On y a transporté de l'Angleterre des chevaux, des bœufs & du menu bétail. Ces especes y ont tellement multiplié, qu'un planteur ordinaire (c'est le nom qu'on donne aux colons dans toutes les colonies Angloises) a communément des troupeaux de quatre à cinq cents pieces de gros & menu bétail.

La volaille y est très-commune. Les coqs & poules d'Inde y font d'une grosseur extraordinaire, & du poids de quarante à cinquante livres. On y trouve en gibier des lievres, des faisands, des francolins, des ramiers, des perdrix, des merles, des cygnes, des oies & canards sauvages, des farcelles, des beccassines, des corlis, &c.

La baie de la Delaware abonde en esturgeons, en anguilles, en perches, en éperlans, & en une infinité d'autres especes, dont l'énumération seroit ici superflue. On trouve dans la Pensylvanie des mines de fer très-riches par l'abondance du métal & sa qualité.

L'amour de l'humanité fut un des principaux motifs qui engagerent William Penn

à accepter l'équivalent que le gouvernement Britannique lui offroit pour les sommes qu'il reconnut devoir à son pere ; & cet équivalent fut un territoire immense , dans le continent de l'Amérique qu'on avoit négligé jusqu'alors , & qui lui fut cédé presqu'en souveraineté héréditaire. Guillaume Penn résolut d'en faire l'asyle du malheur & de la vertu persécutée. Les Quakers sur-tout furent les premiers objets de sa pitié ; mais, quoiqu'ils se présentassent en foule pour habiter sa concession, il ne voulut point la surcharger dans le principe , & n'en emmena d'abord que deux mille.

Peu satisfait d'un droit que sa patrie ne pouvoit lui donner contre le droit incontestable des anciens propriétaires, il signala son arrivée dans sa concession par un acte d'équité qui fit respecter & chérir sa personne & ses principes. Il acheta des naturels du pays, le vaste territoire qu'il se proposoit de peupler ; & les Sauvages s'affectionnant à la colonie naissante , la confiance s'établit entre les nouveaux planteurs & les nations qui les avoïnoient , & la bonne foi de part & d'autre en ferra de plus en plus le doux lien ; de sorte que les Pensylvains & les Sauvages n'ont jamais eu entr'eux le plus léger différend.

La propriété , la tolérance , la liberté ,

furent les fondemens de la législation qui fut établie dans le pays. Sir William Jones, jurisconsulte, aussi connu par sa profonde érudition dans les matieres de droit, que par sa probité & son amour pour la patrie, dressa lui-même la constitution de ce gouvernement: nous ne doutons point que nos lecteurs ne voient avec plaisir & intérêt la charte que Penn donna à ses colons, & qui en fut la base.

Charte accordée par sir William Penn aux habitants de la Pensylvanie.

Le roi Charles II, par ses lettres-patentes sous le grand sceau d'Angleterre, ayant bien voulu, par les considérations mentionnées dans lesdites lettres, donner & accorder à moi William Penn, écuyer, comme fils & héritier de feu sir William Penn, & à mes hoirs & ayant cause, toute cette étendue de pays appelé *Pensylvanie*, en Amerique, avec les prérogatives & prééminences, pouvoir & autorité absolue nécessaires pour le bien-être & le bon gouvernement de cette province, à tous ceux qui ces présentes verront, salut.

Sçavoir faisons que pour lesdits bien-être & bon gouvernement de ladite province, & pour l'encouragement tant des planteurs, commerçants & artisans, que

d'autres qui peuvent y avoir intérêt, en conséquence du pouvoir qui m'est accordé, Je William Penn ai déclaré, accordé & confirmé, & par ces présentes, pour moi, mes hoirs & ayant cause, déclare, accorde & confirme à tous planteurs & habitants, de quelque ordre qu'ils soient, & concessionnaires dans ladite province, les franchises, libertés & propriétés suivantes, pour en jouir & être tenues & gardées à jamais par lesdits planteurs, concessionnaires & habitants de ladite province de la Pensylvanie.

1^o Le gouvernement de cette province sera composé du gouverneur & des bourgeois & citoyens de la province, formant un conseil provincial, & une assemblée générale ou parlement: ce sera par eux que toutes loix seront dressées ou abrogées, les magistrats choisis, & les affaires publiques réglées de la maniere qui sera dite dans les articles suivants.

2^o Les bourgeois & citoyens de la province s'assembleront le douzieme jour du douzieme mois de l'an 1682, & choisiront entr'eux soixante & douze personnes de mérite & d'une capacité reconnue, lesquelles s'assembleront le dixieme jour du premier mois suivant, pour former le conseil provincial.

3^o De ce conseil provincial, choisi pour
la

la première fois en entier, un tiers servira trois ans, un autre tiers servira deux ans, & le dernier tiers servira seulement un an : alors ce dernier tiers sortira d'exercice le 12 de Décembre suivant, pour être remplacé par un nombre pareil de nouveaux membres; & ainsi de suite à perpétuité. L'assemblée générale ou parlement réuni à l'époque dessus dite, choisira de nouveau vingt-quatre personnes, qui font le tiers de soixante & douze dont le conseil provincial devra toujours être composé, pour y servir trois ans à la place des vingt-quatre sortis de place; en sorte que tous les ans un tiers du conseil provincial soit renouvelé, sans qu'aucun des membres puisse servir plus de trois ans. Si l'un des conseillers meurt dans le cours de son exercice, on en élira un autre à l'assemblée suivante pour le remplacer, & faire les fonctions seulement pour le temps que le décédé avoit encore à servir.

4^o Après les sept premières années de l'établissement, aucun des membres du conseil qui aura fait son temps ne pourra être élu de nouveau; afin que tous les habitants, pouvant avoir part au gouvernement les uns après les autres, aient l'intérêt & le desir de se mettre au fait des matières publiques.

5^o Dans tous les cas d'importance, tels

que l'examen d'un bill à proposer pour faire une loi, l'érection d'une cour de judicature, le choix des officiers, les membres du conseil provincial ne pourront former un *quorum*, c'est-à-dire ne seront pas censés en nombre suffisant pour décider, à moins que les deux tiers d'entr'eux ne se trouvent rassemblés, & une proposition du genre spécifié dans cet article ne pourra passer que les deux tiers ne l'approuvent; mais, dans les cas moins importants, vingt-quatre membres dudit conseil feront un *quorum*, & les affaires s'y décideront à la pluralité des voix.

6° Le gouverneur ou son député pourra présider dans le conseil provincial, & y aura trois voix; & ledit conseil provincial tiendra ses séances, ou les continuera selon qu'il s'ajournera ou qu'il sera ajourné par ses comités, dont la forme sera réglée par l'article 13 de la présente charte.

7° Le gouverneur & le conseil provincial dresseront les bills qu'ils jugeront convenables aux progrès & à l'avantage présent de la colonie, pour les proposer ensuite à l'assemblée générale ou parlement. Ces bills seront affichés dans les lieux les plus fréquentés trente jours avant la tenue de l'assemblée générale, afin que la colonie puisse les examiner, & décider en connoissance de cause s'il est avantageux ou non d'en faire une loi.

8° Le gouverneur & le conseil provincial seront chargés de veiller à ce que les loix, statuts & ordonnances qui auront été arrêtés par l'assemblée générale, soient exécutés selon leur forme & teneur.

9° Les susdits gouverneur & conseil provincial veilleront pareillement à la sûreté & à la tranquillité de la colonie, & sur-tout à ce que personne n'entreprenne d'altérer ou renverser la constitution du gouvernement.

10° Ils auront aussi le droit dans tous les temps de décider du lieu où l'on bâtera les villes, & où seront établis les ports, foires & marchés; de même que de la direction & alignement des rues, & de la forme extérieure des édifices. Les grands chemins & ceux de traverse seront aussi de leur juridiction.

11° Le gouverneur & le conseil provincial auront également dans tous les temps le pouvoir d'examiner les comptes des trésoriers publics, & de punir ceux qui se seront approprié quelques parties des revenus de l'Etat, ou même qui les auront employés à d'autres usages qu'aux destinations arrêtées par lesdits gouverneur & conseil provincial ou le parlement.

12° Les susdits auront pareillement l'inf-

pection & administration des écoles publiques, & encourageront par des récompenses ceux qui s'appliqueront aux sciences pratiques, ainsi que les auteurs des inventions utiles à la colonie, ou établissemens qui lui seront avantageux.

13^o Le conseil provincial, afin de mieux remplir les fonctions qui lui sont attribuées, & de mieux répondre à la confiance de la colonie, sera partagé entre quatre comités, chacun par conséquent de dix-huit membres dudit conseil; lesquels dix-huit conseillers seront tirés également des trois ordres d'élection. Chaque comité aura son département particulier, sçavoir: le premier prendra soin des plantations, de l'affiette des villes, ports, marchés, grands chemins, & connoîtra des contestations & procès qui s'éleveront dans les choses relatives à cette partie de l'administration. Le second aura le département de la justice entre les particuliers, la police de la colonie. Le troisieme aura l'administration des finances & du commerce, conformément aux loix qui se feront sur ces objets: il encouragera les manufactures, la culture des terres, & réglera les dépenses publiques, vérifiera les comptes des trésoriers & de tous autres comptables. Le quatrieme aura l'inspection des mœurs,

protégera les arts, & procurera la meilleure éducation possible à la jeunesse, pour former des sujets utiles à la colonie.

Le *quorum* de chacun de ces quatre comités sera de six conseillers, c'est-à-dire deux de chaque ordre d'élection, ce qui formera un conseil permanent composé de vingt-quatre membres, lequel aura le pouvoir du conseil provincial, le nombre de vingt-quatre étant le *quorum* de ce conseil.

Dans tous les cas qui ne sont pas exceptés par le cinquième article de la présente charte, le gouverneur ou son député pourra présider le conseil permanent. En l'absence du gouverneur ou de son député, si l'un ni l'autre n'ont pris soin de nommer un président, le comité en élira un qui n'exercera que pour le temps de l'absence du président né, qui est le gouverneur ou son député. Ce qui sera décidé dans ce comité sera référé au conseil de la province, & ne pourra avoir d'exécution qu'il n'ait été approuvé par ledit conseil. Ces différents comités ne tiendront pas leurs séances en même temps, à moins d'un cas de nécessité.

14° Afin que les habitants de la colonie puissent avoir une influence plus pleine & plus entière dans la législation, il est déclaré, accordé & confirmé que, de la

même maniere dont il a été parlé ci-dessus pour l'élection d'un conseil provincial, les habitants, de quelque ordre qu'ils soient, choisiront tous les ans parmi eux deux cents personnes qu'ils jugeront les plus capables pour être leurs représentants dans l'assemblée générale ou parlement, qui tiendra sa première séance le douzième jour du second mois de l'année suivante dans la capitale de la province, où, durant huit jours, les membres de ce parlement pourront librement conférer les uns avec les autres, & avec un comité du conseil provincial, composé de trois conseillers de chacun des quatre grands comités, faisant douze en tout, & qui sera pour lors établi pour recevoir les propositions ou représentations qu'ils jugeront à propos de faire sur les bills proposés par placards publics. Le neuvième jour, ce parlement s'assemblera; &, après lecture faite des bills par le secrétaire du conseil provincial, il les recevra ou les rejettera. Il faudra les deux tiers des voix de l'assemblée générale, s'il s'agit de loix ou d'élection de magistrats.

15° Les loix proposées étant admises par le parlement, seront enregistrées comme faisant la regle de la province, sous ce titre: *Loix établies par le gouverneur, avec le consentement & l'approbation des membres*

composant le conseil provincial & l'assemblée générale.

16^o Afin que les loix aient une sanction plus solennelle, l'assemblée générale sera composée pour la première fois de tous les habitants sans exception, & par la suite seulement de deux cents membres, comme il a été dit plus haut, sauf à augmenter ce nombre à mesure que la colonie se peuplera, de sorte cependant qu'il ne puisse excéder celui de cinq cents. A l'égard de la manière de procéder à cette élection, le conseil provincial proposera sur ce point ce qu'il croira de plus convenable, & l'assemblée générale décidera.

17^o Le gouverneur & le conseil provincial pourront ériger des tribunaux permanents par-tout où ils les jugeront nécessaires. Le treizième jour du premier mois de chaque année, le conseil provincial présentera au gouverneur le double de ce qu'il faudra de sujets pour remplir les fonctions de juges, de greffiers, de trésoriers, pour exercer dans cette année; & le gouverneur choisira, dans trois jours de la date de la présentation, parmi ceux qui lui auront été présentés. S'il néglige de faire ce choix, le premier nommé dans les listes pour chaque partie & cha-

que lieu exercera de droit l'année suivante la place à laquelle il aura été élu.

18^o Mais comme la province, vu son état présent, souffriroit d'un trop fréquent changement de magistrats, pour ne pas retarder ses progrès; je, William Penn, crois devoir, dans ce commencement, nommer & proposer pour juges, greffiers, trésoriers, sherifs, juges de paix & coroners, ceux qui paroissent les plus capables d'exercer ces charges, pour en faire les fonctions aussi long-temps que le défaut de population de la colonie l'exigera, & qu'ils les rempliront à la satisfaction publique: après la démission desdits officiers, ou leur décès arrivant, il sera procédé à l'élection de nouveaux, suivant qu'il a été prescrit par l'article 17.

19^o L'assemblée générale continuera ses séances jusqu'à ce qu'elle ait passé les loix qu'elle aura jugé devoir passer, cité & jugé ceux qui seront à citer & juger, & jusqu'à ce que le conseil provincial lui ait fait sçavoir qu'il ne reste rien à proposer de plus; laquelle déclaration rompra l'assemblée sans autre formalité. Mais le cas avenant où durant l'année de son élection, le gouverneur & le conseil auroient de nouvelles propositions à faire, dont l'exécution demanderoit célérité, le même parlement reprendra ses séances.

20° Toutes les difficultés qui pourroient survenir au sujet des élections des membres du conseil provincial, qui doivent être les représentants perpétuels de la nation ou de ceux du parlement, ainsi que toutes les contestations qui pourroient naître à l'occasion de la législation, du choix des magistrats, des accusations intentées par le parlement, des jugemens rendus sur ces accusations contre les gens prévenus ou atteints des crimes, enfin dans tous les cas importants, seront terminées par la voie du scrutin; & à moins que les affaires ne requierent la plus grande célérité, aucune d'elles ne sera décidée dans le conseil provincial, ou les différens comités, le jour même qu'elle aura été agitée.

21° Toutes les fois que le gouverneur sera au-dessous de vingt-un ans, & que son pere avant sa mort n'aura point nommé des gardiens ou commissaires, ou que ces gardiens & commissaires seront décédés durant la minorité dudit gouverneur, le conseil provincial nommera d'office des gardiens ou curateurs commissaires au nombre de trois, l'un desquels présidera les deux autres sous le nom de *député* ou *chef-gardien*, & remplira les fonctions de gouverneur, en n'agissant néanmoins que de l'avis des deux autres en tout ce

qui regardera les affaires publiques de la province.

22^o Lorsque les quanties du mois exprimés dans cette charte tomberont le dimanche, les affaires marquées pour ce jour seront remises au lendemain, à moins que les circonstances n'admettent point de délai.

23^o Le conseil provincial, ainsi que l'assemblée générale, ne pourront altérer, ou changer, ou abroger aucun article de la présente charte, sans le consentement du gouverneur, ses hoirs & ayant cause, & des six septiemes des habitants de la colonie.

24^o Enfin, je, William Penn, pour moi, mes hoirs & ayant cause, ai solennellement déclaré, accordé & confirmé, & ici solennellement déclare, accorde & confirme que ni moi, mes hoirs & ayant cause, ne ferons ou ferons faire aucune chose contraire aux *libertés* exprimées dans la présente charte, déclarant tous réglemens contraires nuls & sans effet. En foi de quoi j'ai signé cette présente charte, & j'ai apposé le grand sceau de mes armes, le vingt-cinquieme jour du second mois, vulgairement appellé Avril, de l'an de grace mil six cent quatre-vingt-deux.

Nous ne donnerons à la curiosité du lecteur que cette charte pour lui faire

connoître le systême de législation de la Pensylvanie, tel que fir William Penn l'établit. Il importeroit de connoître les premières loix qui furent passées dans la première assemblée générale de cette province; mais, la nature de cet ouvrage ne nous permettant pas d'entrer dans un pareil détail, nous n'en rapporterons que trois.

1^o Aucun impôt ne peut être levé dans la Pensylvanie, sous quelque nom & pour quelque cause que ce soit, que par une loi expresse, à laquelle le parlement de la province a donné son consentement; & quiconque perçoit des impôts qui n'ont pas été établis par cette voie, ainsi que ceux qui ont la foiblesse de les payer, sont regardés comme traîtres à la patrie, ennemis publics, & punis comme tels.

2^o Tout enfant au-dessus de douze ans sans exception, quelle que soit sa fortune actuelle ou à venir, doit apprendre un métier ou un commerce, afin qu'il n'y ait point d'oisifs dans la colonie, mais que le pauvre puisse toujours subsister, & que le riche ait une ressource & ne pèrisse pas de misère, si sa fortune vient à lui manquer par quelque accident.

3^o Pour prévenir les procès, les cours de chaque comté doivent élire trois officiers, qu'on appelle *les faiseurs de paix*,

dont les fonctions sont de concilier les particuliers lorsqu'il survient entr'eux quelques différends ou quelque discussion d'intérêt, sur lesquels les parties ne conviennent point entr'elles, soit que ce soit de bonne foi des deux parts, soit que ce soit de mauvaise foi de la part d'une d'elles, comme il arrive le plus souvent. Les colons apportèrent quelques légères modifications à divers articles de cette charte que le propriétaire leur avoit donnée; d'ailleurs ils promirent de s'y conformer.

Sir William Penn, après avoir réglé de cette manière, & à la satisfaction des Pensylvains, ce qui concernoit sa colonie, repassa en Angleterre pour veiller aux affaires qu'il avoit laissées dans ce pays-là. Quelques propos peu mesurés qu'il tint ou qu'on lui prêta sur le compte de Guillaume III à son avènement au trône, le rendirent suspect; on l'accusa d'être Jacobite zélé, & on le dépouilla du gouvernement de la colonie qu'il avoit fondée: mais les Quakers, qu'il avoit si bien servis, l'appuyèrent à leur tour de tout leur crédit, & vinrent à bout de lui faire rendre le gouvernement qu'on lui avoit ôté.

Penn ne donna à sa postérité que le droit de nommer un gouverneur à la colonie; mais il voulut que l'utile de sa

place ne fût qu'une contribution volontaire, & que son autorité n'eût d'effet qu'avec le concours des députés du peuple, qui étoient élus dans le secret pour éviter toute corruption. Une loi se formoit par la pluralité des suffrages; mais il en falloit les deux tiers pour établir un impôt. Le fondateur céda mille acres de terre pour quatre cents cinquante livres, & en donna cinquante acres par tête à chaque famille qui n'étoit pas en état d'acheter, à la charge d'une rente perpétuelle d'un sou dix deniers & demi par acre. Les officiers de justice n'avoient aucun salaire des parties, & par conséquent nul intérêt d'allonger les procès. La prospérité rapide & soutenue de cette colonie, prouve la bonté de la législation de Penn. Un peuple pacifique & ami de l'humanité, aux vertus duquel on est forcé de rendre hommage, prouve de son côté que, sans tout l'appareil de l'autorité, on peut être tranquille & heureux.

Le sol de ce pays est en général fertile. Quand Penn y établit ses colons, ils n'y virent d'abord que des bois de construction, des mines de fer à exploiter; mais en défrichant ils s'apperçurent de la fertilité de la terre, qui nourrit bientôt d'innombrables troupeaux, qui produisit des fruits, des légumes de toute espece,

du lin, du chanvre, du seigle & du maïs en abondance. La tolérance universelle établie dans ce pays le couvrit d'un peuple nombreux, qui, malgré l'opposition des systèmes religieux, a toujours vécu dans une concorde admirable, également éloignée de l'esprit d'intolérance & de profélytisme, cause de tant troubles dans les autres pays de l'univers.

✿ [1682.] ✿

Nous avons vu qu'en 1673, La Salle avoit proposé à la cour de Versailles la découverte du Mississipi par mer. Lorsque le temps & les précautions eurent amené les choses au point de maturité où il les vouloit, il s'embarqua sur le fleuve de ce nom, & le descendit jusqu'à son embouchure, qu'on trouva, comme on l'avoit conjecturé, dans le golfe de Mexique. C'étoit un grand pas de fait. La Salle, qui voyoit ce qui restoit à faire, regagna promptement Québec, d'où il alla proposer en France la découverte du Mississipi par mer, & l'établissement d'une colonie qui ne pouvoit manquer de devenir intéressante.

✿ [1682.] ✿

Les François, jaloux de voir une nation rivale établie si près d'eux, réclamèrent

le droit qu'ils prétendoient avoir à la propriété de la baie de Hudson & des pays adjacents, comme faisant, selon eux, partie du Canada, dont cette baie n'est pas bien éloignée. En effet, de la rive septentrionale du fleuve Saint-Laurent, aux côtes les plus méridionales de la baie de Hudson, la distance est au plus de cent cinquante lieues communes de France; ce qui n'est pas compté, dans cet immense continent, pour un grand éloignement; & dans l'intervalle qu'il y a de ce fleuve à la baie de Hudson, on rencontre la rivière Sainte-Marguerite, qui se décharge dans le fleuve Saint-Laurent, & la rivière Robert, qui a son embouchure dans la baie de Hudson; de sorte que de l'une à l'autre rivière il n'y a qu'un passage de cent cinquante milles anglois.

Les négociants de Québec, voyant les suites de la faute qu'ils avoient faite, en négligeant les projets de Des Groseillers & Radisson, s'intriguerent pour les détacher du parti des Anglois, & y réussirent; &, après les avoir regagnés, ils les engagèrent à se charger du commandement de deux navires, pour former, au nom du roi de France, des établissemens sur les côtes de la baie. Ils espéroient pouvoir, par ce moyen, se mettre en état d'écarter des concurrents qui, par leur position, inter-

ceptoient l'ancien commerce qu'ils faisoient avec les Sauvages qui habitoient les pays situés autour des lacs supérieurs; & ce furent ces mêmes négociants qui firent les frais de cette expédition.

Des Groseillers & Radisson, rentrés au service de leur patrie, mirent en mer en la présente année 1682, conduisirent les deux navires des négociants de Quebec, & éleverent un fort sur les bords de la riviere Sainte-Therese. En s'en retournant, après avoir fait la traite avec les naturels du pays, ils laisserent dans leur petit fort huit hommes, sous les ordres de Chouart, fils de Des Groseillers & neveu de Radisson; mais, n'ayant point eu lieu d'être satisfaits de la compagnie qui les avoit employés, ils quitterent une seconde fois le Canada, & vinrent à Paris. Le lord Preston, alors ambassadeur de Sa Majesté Britannique à la cour de France, ayant appris leur retour, & qu'ils croyoient avoir lieu de se plaindre, les fit solliciter sous main de passer à Londres, où ils auroient lieu de se louer du gouvernement.

Des Groseillers résista aux avances qui lui furent faites; mais Radisson y céda, & se rendit en Angleterre, où la cour lui fit une pension de douze cents livres, dont il jouit jusqu'à sa mort.

[1683.]

Sous la minorité de Charles, dom Isidoro Otondo, s'étant chargé de réduire la Californie à l'obéissance des rois Catholiques, la cour de Madrid conféra aux Jésuites le gouvernement spirituel de cette contrée; mais elle procéda avec tant de lenteur à donner les ordres nécessaires pour l'armement de l'amiral que ce ne fut que le 18 Mai 1687 qu'il se trouva en état de se rendre à sa destination. Avec deux vaisseaux bien pourvus de munitions de toute espèce, deux cents hommes de débarquement, sans les équipages, on fit encore partir une bélandre chargée de vivres, qui erra long-temps dans ces mers, sans pouvoir rejoindre les vaisseaux.

On descendit au port *de la Paz*, où l'on fut cinq jours sans voir aucun Indien; mais, au moment où les troupes de débarquement établissoient leur quartier, on les vit arriver en armes & d'un air menaçant. Les Jésuites embarqués allèrent au-devant d'eux, leur firent des présents qu'ils rejetterent d'abord, & qu'ils finirent par accepter. Dès-lors la paix s'établit entre les deux nations. Les Californiens vinrent depuis fréquemment au camp des Espagnols, où on leur fit éprouver leurs armes contre des targes de cuir

qu'elles ne purent percer, & on leur montra l'effet de nos armes à feu qui les perçoient sans effort, ce qui intimida fort ces Barbares simples & ignorants.

On envoya ensuite des partis à la découverte, l'un desquels dirigea sa marche au sud-ouest du port de la *Paz*, vers les Guaicuros, les plus indociles des Indiens de ce pays. L'autre prit sa route vers l'est, & trouva dans une vallée étroite les Coras, peuples très-doux & très-sociables. Les premiers, qui souffroient impatiemment l'établissement des Espagnols, ne pouvant les intimider par leurs menaces, vinrent attaquer leur camp; mais la décharge d'un seul pierrier, qui en tua une douzaine, leur en imposa tellement, qu'ils ne furent plus tentés de revenir à la charge pour cette fois. On y resta sans événements jusqu'à ce que les premières provisions fussent à peu près épuisées; mais, la béliandre n'arrivant point, les troupes demanderent à repasser au continent. L'amiral, forcé par la nécessité, céda à leurs instances, & revint à Cinaloa; vendit à Hiaqui sa vaiselle & une partie de ses effets, pour repasser à la Californie, résolu d'aborder à une plus haute latitude, où on l'avoit assuré qu'il trouveroit des gens plus traitables, & plus de moyens de subsistance.

Parti le 6 Octobre, il aborda à une

grande baie par le vingt-sixième degré de latitude, qu'il nomma *Saint-Bruno*. Il s'y établit, & en partit en Décembre, avec un détachement & les missionnaires, pour reconnoître la largeur de la péninsule. Après trois jours de marche, ils se trouverent au pied d'une haute montagne qu'ils monterent avec peine, & sur laquelle ils trouverent une plaine d'une vaste étendue, où ils rencontrèrent dix-sept Indiens qui leur apprirent qu'à quelque distance de-là ils trouveroient une petite riviere qui se jettoit dans la mer; mais, ayant poussé cinquante lieues plus loin, & ne trouvant rien, ils s'en revinrent à leur établissement de *Saint-Bruno*.

L'amiral employa un année entière à reconnoître l'intérieur du pays, & les missionnaires à apprendre les deux langues qu'on y parle, à se faire un vocabulaire, & à composer un catéchisme dans l'idiome Californien. Un article, celui de la résurrection, les embarrassoit fort à exprimer: ils s'aviserent d'un expédient singulier, pour apprendre des Sauvages de quel mot ils se servoient pour rendre une pareille idée.

Ils prirent un vase plein d'eau, & en présence des Indiens ils y plongerent des mouches vivantes, & les y tinrent assez long-temps pour qu'elles eussent perdu tout

sentiment ; ensuite ils les retirèrent , & les couvrirent de cendres en les exposant au soleil , dont la chaleur les eut bientôt ranimées. Alors les Sauvages étonnés , les voyant revivre , s'écrierent *ibimuhieté* , qui veut dire, elles sont ressuscitées ; ce que les peres écrivirent pour faire comprendre aux Indiens le mystere de la résurrection. Les Sauvages des environs de Saint-Bruno sont fort traitables : ils étoient dociles, & exacts aux instructions. Plusieurs d'entr'eux devinrent les catéchistes de leurs parents, de leurs amis , au point qu'au bout d'un an il y avoit plus de quatre cents adultes en état de recevoir le baptême. Cependant les peres dans la crainte de les voir retourner à l'idolatrie , n'en baptiserent que treize à l'article de la mort , dont trois seulement revinrent de leur maladie, & s'attachèrent aux missionnaires.

[1683.]

Ce fut dans cette année que la cour d'Espagne, ayant à cœur la conquête de la Californie , demanda au conseil du Mexique , ce qu'il en pourroit coûter annuellement pour les établissemens qu'on pourroit faire dans ce pays-là. Le trésorier de l'Audience de Mexico , après un examen très-refléchi , jugea qu'il en pourroit coûter trente mille piastres qui font

à peu près 247500 liv. de notre monnoie: mais une guerre qui survint dans le continent pendant ces circonstances, fit oublier la Californie; & le projet de s'y établir ne fut repris & suivi qu'en 1697.

[1684.]

La confédération des colonies de la Nouvelle Angleterre, qui avoit lieu depuis 1643, subsista jusqu'en la présente année, qu'il plut à Charles II de révoquer les chartes données par ses prédécesseurs, & de changer la constitution de ce pays. Ce prince réunit New-Plymouth à la colonie de Massachusset, dont il fit un seul gouvernement, duquel il fit dépendre la Connecticute, Newhaven, Rhodeisland & la Province. Le Nouvel Hampfire devoit avoir un gouverneur particulier par ce nouvel arrangement; mais la même personne ayant été nommée aux deux gouvernements dans le principe, les choses sont restées depuis sur le même pied; & le gouverneur général, qui réside à Boston, réunit toute l'autorité dans ce pays. En même temps que Charles II fit ces changements dans la Nouvelle Angleterre, il priva les colons du droit d'élire leurs magistrats, & tira sur eux des impôts de sa seule autorité. Ce despotisme, qui eût opéré la ruine totale de cet important

établissement, ne fut heureusement pas de longue durée. A peine eut-on appris dans la Nouvelle Angleterre la révolution qui détrôna Jacques II, en 1688, que les Bostoniens, fatigués des procédés arbitraires de leur nouveau gouverneur, prirent les armes, l'arrêterent; & , après l'avoir tenu quelque temps en prison, ils le firent repasser en Europe, & continuerent de se régir par les mêmes constitutions qui avoient fait leur regle jusqu'à la révocation de leurs chartes.

[1684.]

En l'année 1682, La Salle s'étoit assuré que le Mississipi se déchargeoit dans le golfe de Mexique: on lui donna dans celle-ci quatre bâtimens de diverses grandeurs, avec environ cent cinquante hommes de débarquement. Pour avoir porté trop à l'ouest il manqua le terme, & arriva, le 10 Janvier 1685, dans la baie Saint-Bernard, à cent lieues du Mississipi. Cette erreur pouvoit se réparer; mais La Salle, fier & qui s'étoit brouillé avec le commandant de sa petite flotte, le renvoya pour ne lui point avoir obligation, croyant que la baie où il étoit entré ne pouvoit être qu'un bras de la riviere qu'il cherchoit. S'étant défabusé, il perdit sa mission de vue, & voulut s'appro-

cher des mines de Sainte-Barbe. Il s'occupoit de cette idée, lorsqu'il fut massacré par ses troupes, qu'il avoit révoltées par sa hauteur. Mais ses assassins se punirent les uns par les autres. La faim, la fatigue, les Espagnols acheverent le reste, & la Louifiane fut oubliée en France.

[1685.]

Un zele outré, & peut-être mal-entendu, fit en cette année à la France une plaie plus funeste en quelque sorte que celle de la Saint-Barthelemy. La révocation de l'édit de Nantes fit passer à l'étranger la portion la plus industrieuse & la plus active de l'Etat, avec nos arts & nos fabriques. L'Etat avoit perdu Colbert depuis deux ans. Ce même Colbert, qui avoit porté nos arts & nos manufactures à un si haut degré de splendeur & de prospérité, & qui avoit sçu rendre l'Europe tributaire de l'industrie Françoisse, se fût sans doute opposé de tout son pouvoir à l'exécution d'un projet si odieux; mais ce que le fanatisme n'osa tenter de son vivant, il l'exécuta après sa mort. La religion du prince fut surprise, on lui cacha soigneusement toutes les horreurs qui accompagnerent & suivirent l'exécution de cette proscription horrible, & l'étranger s'enrichit de nos pertes. L'art de fabriquer les castors ayant passé aux An-

glois, ils songerent sérieusement à étendre le commerce des pelleteries. Burnet, qui commandoit la colonie de la Nouvelle Yorck, ayant coupé la communication entre Albany & le Canada, en fortifiant à ses frais le comptoir d'Oswégo sur le lac Ontario, qui étoit le passage le plus fréquenté pour se rendre à Montréal, le partage des pelleteries & des castors se trouva dès-lors à peu près égal entre les Anglois & les François : nous verrons que depuis la perte du Canada les Anglois sont en possession de la totalité de ce commerce.

[1685.]

Le gouvernement Anglois donne à Radisson, en cette année, le commandement de deux navires, pour aller se saisir du fort que lui-même avoit construit à l'entrée de la riviere Sainte-Thérese. Il n'eut pas beaucoup de peine à s'en rendre maître ; ce fut l'affaire de s'y présenter. Que pouvoient faire huit hommes contre des forces infiniment supérieures ?

La perte que firent les François en cette occasion, peut faire juger de quelle importance étoit ce poste pour le commerce. On la fit monter dans le temps à trente-deux milliers de castors, six balles de martres, deux de loutre, & autres me-

nues pelleteries, le tout estimé quatre cents mille livres au cours d'alors. Cette perte n'étoit cependant que le produit de la traite d'une seule année, puisque Radisson, lors de son départ de la baie, en avoit transporté à Québec tout ce qui s'étoit trouvé en magasin lors de son arrivée dans ce pays.

[1686.]

Les François eurent recours aux armes pour recouvrer ce qu'on venoit de leur enlever. Le chevalier de Troies alla, en cette année, avec un détachement de François, attaquer les établissemens de la compagnie Angloise. Il les enleva tous, à la réserve du fort Nelson, & pilla les magasins. Cette expédition, qui n'étoit qu'une repréfailles, fut présentée par les Anglois à l'Europe omme une hostilité; & Guillaume III, dans le manifeste qu'il publia en déclarant la guerre qui suivit la révolution, en fit un de ses motifs, quoiqu'il ne pût ignorer que les Anglois avoient les premiers provoqué les François, & que d'ailleurs ils ne s'étoient établis dans le pays qu'en empiétant sur les droits de leurs rivaux, & en détachant des sujets de la fidélité qu'ils doivent à leurs souverains.

[1687.]

Depuis 1664 que les Anglois avoient chassé les Hollandois de la Nouvelle Belge, qu'ils avoient établie sous le nom de *Nouvelle Yorck*, ils ne s'occupoient que de jeter des semences de discorde entre les Iroquois & les François, ou à fomentier les moindres querelles qui pouvoient survenir entre ces deux nations. Ils ajoutoient aux dispositions qu'ils faisoient naître ou qu'ils aigrissoient par leurs pratiques, des présents, & tout ce qui pouvoit leur concilier les Sauvages; on en faisoit autant de tous les alliés qu'on pouvoit débaucher à la France, & ceux qui résisterent à la séduction furent attaqués. Denonville, envoyé en cette année dans le Canada, souffroit impatiemment ces insultes; mais, quoiqu'il fût en état d'entreprendre sur les ennemis de l'Etat, il dissimula. Pour venger les outrages continuels qu'on faisoit à sa nation, il feignit d'entrer en négociation avec les Iroquois; &, par le ministère du Jésuite Lambreville, dans laquelle cette nation avoit la plus grande confiance, il attira ses chefs à une conférence, les mit aux fers, & les fit embarquer à Québec, d'où ils furent conduits aux galeres.

Quoiqu'outrés de cette perfidie horrible, les Iroquois ne s'en vengerent point sur le missionnaire, dont ils connoissoient la vertu, & le firent reconduire en toute sûreté jusqu'aux colonies Françoises, pour qu'il ne fût point en butte à la fureur de leur nation. La guerre s'alluma; mais Denonville n'avoit ni le génie ni l'activité qui pouvoient rendre les avantages permanents. Le Jésuite Lambreville fit des ouvertures de paix qui furent écoutées, mais, pendant qu'on négocioit, un Sauvage, nommé *Le Rat*, aussi politique, mais plus brave, plus ferme & plus actif que le général François, songeoit, avec une troupe choisie de Hurons, à se signaler. Il arrive au fort de Fontenay. Il apprend qu'il y a un traité d'entamé; mais, cherchant à le rompre, il dresse une embuscade aux députés, dont les uns furent tués, les autres pris. Il feint d'être étonné de l'objet de leur voyage, & leur dit que c'est Denonville qui lui a donné commission de les enlever. Il relâche ses prisonniers sur l'heure, n'en garde qu'un, & se rend en diligence à Michillimakinac, où il donne son prisonnier au commandant François. Celui-ci, qui ignoroit la négociation entamée, traite ce Sauvage comme un traître, & lui fait casser la tête. Fier du succès de sa ruse, *Le Rat* rend la liberté à

un vieil Iroquois captif chez les Hurons, pour aller apprendre à sa nation que tandis que les François l'amusement par des négociations, ils continuent à faire des prisonniers qu'ils massacrent. Cet artifice, digne de la dépravation des nations civilisées, réussit; la guerre recommence avec plus de fureur que jamais; & l'Angleterre, brouillée avec la France au sujet du détronement de Jacques II, y prend une part ouverte.

[1687.]

Les François revinrent à la bourgade qu'ils avoient formée depuis quelque temps dans la baie de Plaisance, au devant de laquelle est une rade d'une lieue & demie d'étendue, & de dix-huit de profondeur, qui donne entrée dans la baie par un goulet très-ferré. A l'extrémité de cette baie, est un port très-sûr qui peut contenir cent cinquante vaisseaux. Une position si favorable pouvoit assurer à la France la pêche de la côte méridionale de Terre-Neuve, & l'on s'en étoit peu occupé jusqu'alors. En cette année la cour de Versailles fit bâtir à l'entrée du goulet un petit fort, où l'on mit une garnison de cinquante hommes. Cet établissement eût acquis plus de consistance & de force, si l'avidité des commandants qui se succé-

derent eût permis aux colons d'arriver au degré d'aïfance néceffaire pour fe multiplier & pouffer leurs travaux avec succès. A la paix d'Utrecht, la nation perdit les avantages qu'elle pouvoit tirer de cette position; & l'Anglois, malgré les réferves de la France, resta pour ainfi dire le maître à Terre-Neuve.

[1687.]

Dampierre, navigateur Anglois, qui depuis 1683 jusqu'à 1691, tantôt Flibustier, & tantôt commerçant, avoit fait le tour du monde en changeant plusieurs fois de navire, étant parti de la grande Timor, fit un premier voyage sur les côtes de la Nouvelle Hollande, & atterrit entre la terre d'Arnhem & celle de Diemen; mais il ne fit aucune découverte dans ce voyage, qui ne fut pas de longue durée.

[1688.]

L'établissement de Cayenne, tant de fois bouleversé, commençoit à prendre une certaine confistance, & à justifier les espérances que la France en avoit conçues, par les richesses qu'y avoient apportées plusieurs Flibustiers qui s'y étoient fixés avec leurs trésors, lorsque Ducasse, qui passoit pour un marin habile & un

Un homme brave, vint réveiller en eux l'ardeur mal éteinte du pillage, en leur proposant celui de Surinam, colonie Hollandaise dans le continent de la Guyane. Les nouveaux colons redeviennent corsaires, le reste des habitants les suit. L'expédition fut malheureuse; le plus grand nombre y périt; le reste, fait prisonnier, & renvoyé depuis aux Antilles Françaises, s'y établit. Cette colonie n'a pu se relever depuis de cette perte; &, loin de pouvoir former des établissements dans la Guyane, comme on avoit cru pouvoir s'en flatter, elle n'a fait que languir dans l'isle, terre basse, inondée à son centre & élevée à ses extrémités, dont l'air insalubre a dévoré & dévore journellement les colons qui veulent s'y fixer; état dans lequel elle persistera, si l'on ne trouve moyen de prévenir les inondations, & de dessécher les terres submergées.

[1689.]

Les constitutions fondamentales de la Caroline commencerent à avoir lieu en cette année, selon leur première teneur, à quelques légers changements près, concernant l'assemblée générale, que l'on divisa en deux chambres, l'une haute ou des pairs, l'autre basse ou des communes; mais ces changements ne produisirent

rien de plus avantageux à la province, & ne firent que mieux sentir au contraire le vice du plan de législation. Ceux qui présidoient à l'administration des affaires publiques étoient tellement imbus des principes du despotisme, que leurs procédés n'en devinrent pas plus modérés; quoiqu'ils dussent s'attendre à trouver dans un plus grand concours de membres plus d'oppositions d'intérêt, & par conséquent plus d'obstacles à l'exécution de leurs desseins, qu'ils n'en avoient trouvé jusqu'alors.

[1689.]

Cette même année, qui vit en Angleterre la fameuse révolution qui ôta la couronne de la Grande-Bretagne à Jacques II pour la donner à son gendre, depuis le roi Guillaume III, fut funeste au lord Baltimore, qui se vit enlever une seconde fois le droit de commander dans le Maryland, sa propriété; mais on fut du moins assez juste pour ne le priver d'aucun des autres droits, ou du moins l'on ne pouffa pas jusques-là l'injustice à son égard; car c'en fut une de le dépouiller du gouvernement qui lui étoit acquis, & de l'autorité duquel les Marylandois n'ont jamais dit qu'il eût abusé.

Au décès de ce seigneur propriétaire, sa famille fut sur le point d'être dépouil-

lée de cet héritage ; la religion qu'elle professoit l'en excluait, en vertu d'un acte du parlement, qui déclaroit les Catholiques inhabiles à succéder ; mais, dans l'embarras où cette loi jettoit les Baltimore, ils aimerent mieux embrasser le Protestantisme, que de laisser échapper une des plus belles possessions qui puisse appartenir à un sujet de la couronne Britannique ; & c'est en renonçant à la foi de leurs peres qu'ils conserverent le Maryland dans leur maison. Mais la forme du gouvernement de cette province, continua sur le même pied où la révolution l'avoit réduit. C'est la cour qui nomme encore actuellement le gouverneur & les membres du conseil. A l'égard de l'assemblée générale, les membres en sont élus par les habitants des différents comtés. Le pouvoir législatif appartient au gouverneur ou conseil, & à l'assemblée générale réunis. Le gouverneur a la négative sur toutes les loix que l'assemblée propose, c'est-à-dire qu'il peut les rejeter ; mais il n'en peut point faire de son autorité, ni même de celle du conseil avec lui.

Le Maryland a l'avantage particulier de n'être point assujetti à faire confirmer les réglemens que fait son parlement par la cour de Londres. Il arrive de-là que si dans cette colonie il se passe quelque chose
de

de préjudiciable aux intérêts de la Grande Bretagne, les commissaires pour le commerce & les plantations ne l'apprennent pas, ou l'apprennent trop tard pour prendre des mesures pour en éluder l'effet; & que l'usage s'établissant avec la loi, ils acquièrent l'une & l'autre une force que rien ne put rompre par la suite.

Le Maryland, pour le climat, le sol, les productions & le commerce, ne diffère aucunement de la Virginie. La façon de vivre des habitants de ces deux contrées est aussi exactement la même. Les uns & les autres vivent dispersés dans les campagnes au milieu de leurs plantations, & montrent peu de goût pour se rassembler dans les villes: ce qui fait que dans ces deux provinces il y a fort peu d'habitants qui s'adonnent uniquement au commerce. La population, pour l'étendue du pays, y est considérable.

— [1690.] —

Lorsque les Anglois chasserent, en 1655, les Espagnols de la Jamaïque, les Negres & Mulâtres esclaves qu'ils y laisserent furent excités, par la fuite de leurs tyrans, à se ressaisir du droit imprescriptible que la nature donne à tous les hommes, la propriété personnelle. Pour cet effet, ils se retirèrent dans les montagnes, font des régle-

ments pour assurer leur union, & plantent du maïs, du cacao & des légumes dans les hauteurs inaccessibles de leurs retraites : en attendant la saison des récoltes, ils descendent en troupes dans les plaines pour se procurer des vivres. L'Anglois s'arma contre ces fugitifs, il parvint à en massacrer un grand nombre & à soumettre le reste ; cinquante ou soixante seulement ne voulurent jamais composer avec ces nouveaux maîtres, & résolurent de vivre & de mourir libres. Les Anglois vouloient consommer la destruction de ces malheureux ; mais les troupes, rebutées de plusieurs attaques meurtrières & inutiles, ne voulurent point se prêter à ce système de sang. Par la suite, les esclaves maltraités, sûrs de trouver un asyle auprès d'eux, s'y rendirent en si grand nombre, après avoir massacré leurs maîtres & brûlé les habitations, qu'ils devinrent redoutables. En vain le gouverneur encouragea les partisans à les détruire, en accordant quatre-vingt-dix livres de gratification par Negre mort ou tué, dont on présenteroit la tête : ce règlement ne fit qu'exciter à une plus grande désertion. Jusqu'en la présente année, ils s'étoient bornés à fuir leurs ennemis, en se mettant hors de la portée d'être atteints ; mais leur nombre croissant accrut leur audace ;

dès qu'ils se sentirent assez forts pour attaquer, ils se répandirent par troupes dans les plaines. Ils furent souvent repouffés avec perte; on construisit des forts pour les contenir; mais toutes ces précautions n'empêcherent point les incursions qu'ils firent à diverses reprises. Nous verrons par la suite à quel point les choses se portèrent, & combien le ressentiment de la nature outragée par des loix cruelles, mit de fureur dans l'ame des Noirs.

❧ [1690.] ❧

Nous avons vu ci-dessus que les Anglois se liguerent ouvertement avec les nations ennemies de la France dans l'Amérique septentrionale. En cette année, une flotte Angloise se présenta devant Québec, au mois d'Octobre, pour en former le siege. Le ministere Britannique n'avoit compté que sur une foible résistance, par la diversion qu'il imaginoit que feroient les Sauvages, en occupant ailleurs les forces de la colonie. Il se trompa, & fut obligé de renoncer à l'entreprise de soumettre le Canada, après de grandes pertes. Le projet avoit été sagement combiné, & il manqua du côté où l'on devoit le moins s'y attendre. Les Iroquois, après leur avoir servi de guides presque jusqu'au terme, ouvrirent les yeux sur le

danger qu'ils courroient en rendant l'une des deux nations rivales supérieure à l'autre, lorsqu'en maintenant l'égalité, ils étoient dans le cas de se faire rechercher de l'un & l'autre parti. Leur retraite entraîna celle des Anglois; & les François, par ce moyen, réunirent avec succès toutes leurs forces pour la défense de leur capitale. Dans les diverses expéditions qu'amenerent ces guerres, on vit les Hurons attachés aux François partager avec eux le fruit de leur chasse. On vit un chef d'Iroquois, âgé de cent ans, dédaigner de fuir devant des forces supérieures, & se livrer volontairement entre les mains des Sauvages ennemis, dont il attendoit & dont il éprouva en effet les traitements les plus barbares, qu'il soutint avec une constance vraiment héroïque. La paix de Riswick fit enfin cesser les calamités de l'Europe & de l'Amérique. Les Sauvages sentirent eux-mêmes le besoin qu'ils avoient de repos. Les colons reprirent les travaux de la culture, les Sauvages la chasse des bêtes fauves & le commerce des pelleteries.

[1692.]

En cette année la nouvelle Angleterre mit à la tête de la colonie Henri Vasse, fils de ce Vasse qui s'étoit si fort signalé,

dans les troubles de sa patrie, par les fureurs du fanatisme. Cet homme digne en tout de son pere, caractère violent, ennemi de lui-même & des autres, resuscita dans ce pays les disputes du libre arbitre, de la prédestination & de la grace. On se passionna pour ces questions; & elles étoient sur le point d'exciter une guerre civile, lorsque des nations Sauvages réunies, profitant de l'inattention des nouveaux Anglois, tomberent à l'improviste sur ces disputeurs fanatiques, en firent un horrible massacre, & ravagerent les plantations Angloises. Il fallut alors abandonner les disputes théologiques pour veiller au salut public; mais, l'ennemi repoussé, elles reprirent avec plus de fureur qu'auparavant, & elles éclaterent en cette année par des atrocités dont l'intolérance religieuse offre seule des exemples. L'excès du mal ranima les esprit tombés dans la stupeur & l'anéantissement: un repentir général succéda à ces scenes lugubres & horribles, & cette affreuse épidémie cessa comme une peste qui s'épuise par le défaut de communication. Si l'esprit intolérant ne domine plus à cet excès dans ce pays, ses habitants ont conservé une sorte de rigorisme qui se ressent encore des tristes jours de la naissance de cette colonie; l'histoire

suivante en fera mieux juger que tous les raisonnemens qu'on pourroit faire.

Une fille, nommée *Polly Baker*, étant citée pour la cinquieme fois devant les magistrats pour un cinquieme fruit illégitime, demanda, avant qu'on prononçât contre elle l'amende decernée par les loix, qu'il lui fût permis de parler. « Je suis » pauvre, dit cette fille, & hors d'état de » payer un avocat pour plaider ma cause. » J'ai déjà payé deux fois l'amende : deux » autres fois, faute de moyens, j'ai subi » un châtiment douloureux & flétrissant. » La loi y est positive, je le sçais ; mais » cette loi est injuste à mon égard. Au » crime près pour lequel je suis citée, » j'ai jusqu'à présent vécu irréprochable. » C'est au risque de ma vie que j'ai donné » le jour à cinq enfans. Je les ai nourris » de mon lait & de mon travail ; je les » forme pour la patrie & la vertu qu'ils » aimeront comme moi. Je n'ai débauché ni le mari d'aucune femme, ni aucun enfant de famille. La nature, avec » la fécondité, l'industrie, l'économie, » la frugalité dont elle ma douée, me » destinoit à être une femme vertueuse. » Un de vous, messieurs, me fit écouter les » premiers vœux de l'amour, avec le serment du mariage : il me trompa, & m'a

» bandonna. Celui qui m'a séduite &
 » ruinée jouit parmi vous des honneurs &
 » du pouvoir, & l'on punit mon mal-
 » heur par des amendes ou l'infamie ! Je
 » n'ai point voulu trahir le vœu de la na-
 » ture. Je n'ai pu, je l'avoue, après avoir
 » perdu ma virginité, garder le célibat
 » dans une prostitution secrète & stérile.
 » J'ai violé, dira-t-on, les préceptes de
 » la religion : c'est à la religion à me pu-
 » nir. J'ai mérité des feux éternels ; pour-
 » quoi anticiper sur ces peines horribles ?
 » Si j'avois regardé cette faute contre vos
 » loix comme un crime, je n'aurois point
 » eu la méchanceté de le commettre ;
 » mais je ne pense point que Dieu, qui a
 » donné à mes enfants un corps sain &
 » robuste, soit irrité de me les voir pro-
 » créer. C'est à lui que j'appelle de vos
 » sentences ; de vous, qui accablez d'op-
 » probre un sexe que vous corrompez.
 » Plaignez-le au lieu de l'outrager, & ne
 » changez point en crimes des actions que
 » la nature a permises, & même com-
 » mandées. »

Ce plaidoyer intéressa les juges ; Polly
 Baker fut dispensée de l'amende ; l'un de
 ses juges l'épousa : tant est puissant l'ascen-
 dant de la raison évidemment démontrée
 contre les préjugés, quelque invétérés qu'ils
 puissent être !

[1695.]

Malgré les vices du gouvernement, le Brésil prospéroit & se soutenoit avec un certain éclat, lorsque la découverte des mines d'or vint l'augmenter & lui donner un nouveau lustre. On n'est pas d'accord sur les circonstances qui amenèrent cet heureux événement; mais l'opinion la plus commune est qu'une caravane Portugaise, partie de Rio Janéiro, pénétra dans le continent en cette année. Elle rencontra des Paulistes, qui en échange de quelques marchandises lui donnerent de la poudre d'or. Elle apprit qu'ils la tiroient des mines de Parana-parema, situées dans leur voisinage. Peu après, des soldats de Rio-Janéiro, chargés de réduire des Indiens dans les terres, apperçurent dans leur marche des hameçons d'or, & sçurent que ce métal descendoit dans les vallées avec les torrents qui se précipitoient des montagnes. Ces indices furent suivis de recherches très-vives. On trouva sur les hauteurs des rochers qui contenoient de l'or; mais les frais paroissant absorber le fruit de l'exploitacion, on entreprit une veine immense, qui fut jugée comme la précédente, ce qui fit qu'on se borna à chercher l'or dans le limon & les sables après l'écoulement des eaux; & c'est à

quoï l'on se borne encore actuellement. Chaque esclave employé à cette recherche, doit par jour le huitieme d'une once d'or à son maître ; le surplus lui appartient ; & , s'il a le bonheur de faire d'heureuses découvertes , il peut en suppléer un autre qu'il emploie à sa place , & son maître ne peut rien exiger de lui au-delà du taux prescrit.

✿ [1697.] ✿

Carthagene, bâtie en 1527 par Herredia , prospéra dans le principe ; mais la réputation de son opulence fut la source des malheurs qu'elle éprouva par la suite , & qui furent fréquents & considérables. Cette ville fut pillée ensuite par des corsaires François , brûlée par Drake , & assiégée en la présente année par Pointis qui la prit & la rançonna ; puis rançonnée immédiatement après par les Flibustiers , dont il s'étoit fait accompagner , & qui , après l'avoir aidé dans son expédition , ou plutôt l'en avoir rendu maître par leur courage , se virent frustrés par ce commandant avare du fruit de leurs travaux. Dans le siècle présent elle a résisté à l'amiral Vernon , & à des forces capables de soumettre l'Amérique entière.

✿ [1699.] ✿

En cette année d'Hyberville , gentil-

homme Canadien, qui avoit fait à la baie de Hudson en Acadie, & à Terre-Neuve, des coups de mains aussi hardis qu'heureux, réveilla l'attention du ministère François sur la Louisiane. On le fit partir de Rochefort avec deux vaisseaux, & il entra dans le Mississipi le 2 Juillet de cette année. Il remonta ce fleuve assez haut pour se convaincre par lui-même de la beauté & de la fertilité de ses rives. Il y bâtit un fort qui ne subsista pas long-temps; & il alla ailleurs jeter les fondemens de sa petite colonie, principalement composée de Canadiens, que d'Hyberville établit malheureusement dans le quartier le plus stérile & le plus brûlant de cette partie du continent.

— [1699.] —

En cette même année Dampiere partit d'Angleterre, avec l'intention expresse de reconnoître toutes les côtes de la Nouvelle Hollande, pays sur lequel les Hollandois ne disoient rien des découvertes qu'ils y avoient faites : ce qui donnoit lieu de croire que ce mystere cachoit quelque chose d'important. Il en parcourut la côte occidentale depuis le 28^e parallele jusqu'au 15^e. Il eut la vue de la terre de Concorde & de celle de Witt; &, conjecturant qu'il devoit y avoir un passage au sud de la Car-

pentarie , il retourna à Timor pour se mettre en état de faire de nouvelles courses. Il y fit un second voyage, visita les isles des Papous, longea la nouvelle Guinée, découvrit le passage qu'il cherchoit & qui porte son nom, appella *Nouvelle Bretagne* la grande isle qui forme ce détroit à l'est, & de-là revint à Timor en prenant sa route le long de la nouvelle Guinée.

❧ [1705.] ❧

On se rappellera qu'en 1663 Charles II accorda la propriété de la Caroline à huit seigneurs Anglois. Ce beau pays n'avoit encore vu aucun Européen tenté d'y faire des établissemens. On sçait que le philosophe Locke, le plus exact raisonneur de tous les temps, fut chargé de rédiger le code législatif de la colonie qu'on se proposoit d'y établir. Le premier point de ce code fut une tolérance indéfinie en matière de religion. Tout culte y put être admis, avec cette unique restriction, que toute personne au-dessus de dix-sept ans, qui prétendroit à la protection des loix, seroit tenue de faire inscrire son nom dans le registre de quelque communion. La liberté civile ne fut point aussi favorisée dans ce plan de législation : par une bizarrerie inconcevable dans un Anglois, &

sur-tout dans un philosophe, le code de la Caroline donnoit aux huit propriétaires tous les droits du monarque & le pouvoir législatif; les possessions de chacun d'eux étoient déclarées inaliénables, & ils ne pouvoient en louer que le tiers au plus, & pour trois vies seulement. Tous les habitants libres ou esclaves étoient tenus de prendre les armes au gré de la cour Palatine, composée de ces huit propriétaires, ou leurs ayant-cause. Ce vice de constitution ne tarda pas à se manifester. Les seigneurs tendoient au despotisme, & les colons faisoient de leur côté tous leurs efforts pour éviter la servitude: ainsi la colonie, livrée aux dissensions qui la déchiroient, ne faisoit aucun des progrès qu'on avoit attendus des avantages de sa situation, & de la nature du sol qu'elle cultivoit. Ce n'étoit point assez de ces maux; mais le remede naquit de leur excès. Le lord Granville, qui en cette année tenoit les rênes du gouvernement, comme doyen des propriétaires, voulut mettre toute la colonie sous le joug du rit anglican. Les deux tiers au moins, qui étoient Non-Conformistes, se soulevèrent contre le violateur du premier point de la législation, qui avoit fait passer deux actes par l'assemblée générale, le premier concernant l'établissement d'un culte reli-

gieux fixé par les rits de l'Eglise Anglicane ; l'autre , pour prévenir toute altération dans la forme du gouvernement , en exigeant de tous les membres élus pour la chambre basse , qu'ils fissent le serment & signassent le formulaire contenu audit acte.

✻ [1708.] ✻

Voods Roger, parti de Bristol le 2 Août de cette année , double le Cap Horn, porte au nord en faisant la guerre sur différentes côtes de l'Amérique méridionale dans la mer du sud , remonte jusqu'à la Californie, passe de-là aux isles Larrones & aux Moluques , va mouiller à Batavia, double le Cap de Bonne-Espérance , & vient terrir aux Dunes le 1^{er} Octobre 1711 , après plus de trois ans de courses.

✻ [1709.] ✻

La succession au trône d'Espagne avoit allumé dans presque toute l'Europe une des plus terribles guerres qu'on y eût encore vues. Le continent de l'Amérique septentrionale en avoit vu les flammes pendant long-temps sans en ressentir les effets ; mais l'incendie le gagnoit , & il approchoit du Canada lorsque les Iroquois empêchèrent qu'il ne s'y communiquât.

Depuis long-temps les deux nations ri-

vales les plus puissantes dans ce continent briguoient à l'envi l'alliance de ces Sauvages, dont l'ame naturellement haute se trouvoit flattée d'être recherchée comme arbitre entre ces rivaux; mais comme la paix leur convenoit, ils déclarerent fièrement qu'ils s'uniroient contre celui des deux peuples qui commenceroit les hostilités. Ce qui pouvoit arriver de plus heureux pour la colonie Françoisé, qui n'avoit que de foibles moyens pour se défendre, & qui n'en attendoit point de sa métropole, tandis que la Nouvelle Yorck pouvoit mettre sur pied des forces considérables, étoit cette résolution des Sauvages, laquelle arrêtoit ou retardoit le danger qu'elle pouvoit courir. Enfin les insinuations & les présents de l'Anglois parvinrent à séduire quatre des cinq nations des Iroquois; & ses troupes jusqu'alors oisives, se mirent en marche, soutenues d'un grand nombre de Sauvages.

Cette armée s'avançoit fièrement vers le centre du Canada, avec l'assurance presqu'infailible de le conquérir, lorsqu'un des chefs des Sauvages, qui n'avoit jamais approuvé cette résolution de ses compatriotes, dit simplement aux siens: « Que deviendrons-nous si nous réussissons à exterminer les François? » Ce peu de mots ramena les esprits au premier plan

de tenir la balance égale entre l'Angleterre & la France, pour leur propre sûreté ; mais , pour ne point encourir le blâme d'une défection honteuse , ils prirent , comme l'ont fait quelquefois des nations civilisées , le parti du crime. On étoit campé sur le bord d'une petite rivière où l'on attendoit l'artillerie & les munitions : les Sauvages y jetterent les peaux des bêtes qu'ils tuoient à la chasse ; les Anglois , qui buvoient de cette eau , furent bientôt atteints d'une épidémie affreuse , qui fit périr un monde étonnant de leur armée , & les força de renoncer à leur projet.

❧ [1770.] ❧

L'année suivante le Canada vit s'élever contre lui un orage plus terrible que le précédent. Une flotte nombreuse , portant six mille hommes de débarquement , entra dans le fleuve Saint-Laurent. Elle menaçoit Québec : c'étoit fait de la colonie , sans la présomption de l'amiral & le courroux des éléments qui la firent périr ; & cette colonie sûre de deux côtés se maintint sans secours & sans perte contre tous les efforts de la force & de la politique des ennemis de la France.

❧ [1710.] ❧

Le duc d'Abraïtes vint prendre posses-

tion en cette année de la vice-royauté du Mexique. Il fit dans l'exercice de cette place tout le bien qu'il put aux Jésuites, dont il étoit fort aimé. Il leur avança de grandes sommes de son propre fonds, & leur en procura encore plus par son crédit; &, en quittant ce pays, il légua le tiers de son bien aux missions de la Californie. Il mourut à la Vera-Cruz le 3 Juin 1717, au moment de s'embarquer pour l'Europe, laissant à sa place don Gaspard de Zuniga, son neveu; mais on ne dit pas s'il fut aussi bien intentionné pour la société que son parent. Ce fut à peu près vers ce temps-là que le pere Salvatierra fit employer les fonds donnés par divers bienfaiteurs des missions, à l'achat de plusieurs terres, pour leur assurer un revenu fixe & indépendant des circonstances, le cas étant arrivé que des bienfaiteurs s'étant réservé les fonds & faisant le revenu, avoient été après dans l'impuissance de les donner.

✿ [1711.] ✿

En cette année se fit la fameuse expédition contre le Brésil, projetée par le célèbre Dugay-Trouin, qui la commanda & l'exécuta avec une audace & un succès dignes de ce fameux marin. Les nouvelles qu'on avoit reçues à la cour du désastre

désastre de M. Duclerc & de ses troupes, de l'affreuse captivité où l'on retenoit les prisonniers qui périssoient de misere & de faim ; de l'assassinat de M. Duclerc & des chirurgiens des vaisseaux, qu'on avoit invités à descendre à terre prendre soin des blessés, & qu'on assassina ensuite, firent concevoir à Duguay-Trouin le projet de les délivrer, en vengeance la France de l'insolence des Portugais & de l'abus cruel qu'ils faisoient de la victoire.

On équipa pour cette expédition deux vaisseaux de guerre de soixante-quatorze canons, trois de soixante-six, une frégate de quarante-six, & plusieurs autres de trente-six ; la Bellone équipée en galiote, avec l'Astrée de vingt-deux canons, & la Concorde de vingt, qui portoit des vivres & l'eau de la flotte. On y joignit le Fidele & le Mars, deux vaisseaux de guerre, l'un de soixante canons, l'autre de cinquante-six, avec l'Aigle, frégate de quarante canons : outre lesquels on engagea encore le Chancelier de quarante canons, & la Glorieuse de trente. Le tout fut armé & équipé en deux mois. Cette escadre partit de Brest le 3 Juin de cette année : le 2 Juillet elle mouilla à Saint-Vincent, l'une des isles du Cap-Verd, où l'on fit de l'eau avec peine. On en repartit le 6 du même mois : on passa la ligne le 11 d'Août

suivant. Le 19 on eut connoissance de l'isle de l'Ascension; & le 27, étant à la hauteur de la baie de Tous-les-Saints, le commandant tint un conseil de guerre où l'on résolut d'aller droit à la destination. Le 11 Septembre on eut connoissance de terre; & le commandant, profitant d'un vent frais qui portoit à la baie de Rio-Janéiro, malgré la brume, força de voiles, afin d'arriver à l'entrée, comme il le fit précisément, au point du jour. La flotte en effet passa le Goulet avec fierté, malgré le feu des deux forts qui en gardent l'entrée. Sur le bruit de cet armement, dont l'Anglois avoit eu connoissance, il en avoit donné avis à toutes les puissances qu'il pouvoit menacer; & la cour de Portugal avoit envoyé à Rio-Janéiro quatre vaisseaux & trois frégates de guerre, qui, à l'abord de l'escadre Françoisise, s'étoient traversés à l'entrée du port; mais qui, voyant que le feu des forts n'avoit pu ralentir sa marche, se retirèrent sous les batteries de la ville. Le lendemain, à la pointe du jour, on s'empara de l'isle des Chevres. Le 14 Septembre toutes les troupes Françoisises furent débarquées, au nombre de deux mille deux cents hommes de troupes réglées, & sept à huit cents matelots armés & exercés. Lorsque tout fut disposé pour l'attaque,

le 19 Duguay-Trouin fit sommer le gouverneur de se rendre, ce qu'il refusa. Le 20 on battit la place, & on se disposa à l'assaut pour le lendemain à la pointe du jour.

Mais la ville ayant été abandonnée dans la nuit, on s'en empara, ainsi que de tous les postes avec précaution. Malgré toutes celles qu'on prit pour empêcher le pillage, on ne put s'en garantir tout à fait; mais, pour l'intérêt du roi & des armateurs, on fit mettre en magasin tout ce qu'on put rassembler: après quoi Duguay-Trouin fit sommer le gouverneur de racheter la ville; & pour rendre sa sommation plus pressante, il fit brûler toutes les maisons de campagne à demi-lieue de la ville. On entra en négociation; mais les affaires traînant en longueur, parce que les Portugais attendoient Antoine d'Albuquerque avec un puissant secours, le commandant François résolut de prévenir cette jonction; & les mesures furent si bien prises, que l'armée Française se trouva à portée de rendre leurs efforts inutiles. Un Jésuite vint négocier, & le résultat fut de prendre douze otages pour la sûreté de la contribution promise. Malgré le secours arrivé, la contribution fut payée: les Portugais racheterent argent comptant les effets qu'on ne put emporter. Le 13 Octo-

bre l'escadre partit, & ramena un officier, quatre gardes-marine, & environ cinq cents soldats restants de la défaite de M. Duclerc. Les avantages de cette expédition furent médiocres pour les intéressés, quoiqu'ils eussent eu quatre-vingt-douze pour cent de profit; mais les pertes des Portugais furent immenses. Outre la contribution & la ruine des fortifications, ils perdirent quatre vaisseaux de guerre, deux frégates, & plus de soixante vaisseaux marchands, sans compter les marchandises pillées ou brûlés par les François & par eux-mêmes; & si les premiers n'eussent perdu le Magnanime, le Fidele & l'Aigle, ils eussent eu cent pour cent de plus de bénéfice. D'autres avantages que procura cet armement, furent plusieurs armemens inutiles, & des diversions qu'il occasionna par l'incertitude où l'on étoit de sa véritable destination. Duguay-Trouin rentra à Brest le 6 Février de l'année suivante.

✿ [1712.] ✿

En cette année Crozat, génie vaste & né pour les grandes choses, sollicita & obtint le commerce exclusif de la Louisiane. Son but étoit d'ouvrir par terre & par mer des communications avec l'ancien & le nouveau Mexique, d'y verser des marchandises de toute espece, &

d'en tirer des piaftres. Il vouloit feulement faire de la Louifiane, pays ftérile, l'entrepôt de fes vaftes opérations; mais fes tentatives ayant été infructueufes, il remit, en 1717, fon privilège à une nouvelle compagnie, dont nous parlerons en fon lieu.

[1713.]

Après une guerre de douze ans, qui avoit épuifé d'or & de fang l'Europe entière, les peuples chercherent à réparer par la culture du Nouveau Monde les ravages qu'avoit foufferts l'ancien. Les François jetterent les yeux fur le Cap Breton. L'Anglois, qui regardoit cette ifle comme l'équivalent de tout ce que la France perdoit par le traité d'Utrecht, s'opposa avec acharnement à cet établiffement. La reine Anne, plus modérée que fa nation, fava cette nouvelle humiliation à la France, qui fut autorifée dès-lors à faire au Cap Breton tous les arrangements qui lui conviendroient. Cette ifle à l'entrée du golfe Saint-Laurent, a Terre-Neuve à l'eft, & l'Acadie à l'oueft, dont elle n'eft féparée que par un détroit de trois à quatre lieues. Placée près des poffeffions des ennemis de la France, elle les menaçoit en protégeant les fiennes. Elle eft prefque toute entourée d'écueils. Ses ports font ouverts

à l'orient, & on ne trouve dans ses environs que quelques mouillages pour de petits bâtimens, dans des anes ou entre des isles.

Cette isle de trente-six lieues de long, sur vingt-deux à vingt-quatre de largeur, est froide & humide, & ne produit que quelques légumes dont il faut renouveler les semences chaque année. Les François, en en prenant possession au mois d'Août de la présente année, changerent son nom en celui de l'*Isle-Royale*, & se proposèrent d'abord de former leur établissement principal au Fort Dauphin. Cette situation présentoit en effet tous les avantages dont cette isle peut être susceptible; mais la difficulté d'y arriver frappa plus encore que les avantages que la position comportoit: on préféra la commodité à la sûreté, & on alla s'établir à Louisbourg. Ce lieu avoit aussi ses avantages; mais un inconvénient majeur de ce port, étoit d'être fermé par les glaces sept mois de l'année. On y bâtit cependant, la place fut fortifiée régulièrement, & l'entrée du havre défendue de manière à sembler ne pouvoir être forcée. On y dépensa trente millions,

❧ [1714.] ❧

La Babinais le Gentil, François, parti sur un vaisseau particulier pour commer-

cer sur les côtes du Chily & du Pérou, passa de-là à la Chine, & revint en France par la route ordinaire du Cap de Bonne-Espérance. C'est le premier François qui ait fait le tour du monde; mais il ne le fit que de sa personne; &, jusqu'au voyage de M. de Bougainville, la nation Française n'avoit point encore tenté cette longue & périlleuse navigation. Nous rendrons compte en son temps de ce voyage.

— [1714.] —

En cette année les pêcheurs François de Terre-Neuve vinrent s'établir à l'Isle Royale. On comptoit que cette population nouvelle se grossiroit bientôt par les Acadiens qui, par le traité d'Utrecht, avoient la liberté de vendre leurs habitations & de s'expatrier avec leur mobilier; mais ils préférèrent leur sûreté & celle de leurs possessions, aux avantages équivoques que la France leur promettoit. Peu-à-peu la population de l'Isle-Royale s'éleva à quatre mille ames, qui furent réparties à Louisbourg, au fort Dauphin, au port Toulouse & à Nericka, pour occuper toutes les greves propres à sécher la morue. Quelques pelleteries & le charbon de terre, dont l'extraction étoit facile, furent un bon supplément de commerce. L'excédent de la consommation de morue en France

étoit porté aux isles Françaises du Vent, avec des madriers, des planches du merrein, du faumon, du maquereau salé, de l'huile de poisson & du charbon de terre. Le sucre, le café, mais sur-tout les syrups & le tafia, payoient ces denrées.

La culture languissoit dans l'isle de Grenade depuis 1651, temps auquel les François en prirent possession. Des négociants de la Martinique, qui y prenoient des rafraîchissements & des vivres dans les voyages qu'ils faisoient aux côtes Espagnoles, s'apperçurent de sa fertilité. Il manquoit des bras pour la culture; ils en fournirent, & des ustensiles pour faire des sucreries. Il s'établit un commerce en compte ouvert entre la Martinique & la Grenade. Celle-ci s'acquittoit des avances qu'on lui avoit faites avec ses denrées; & elle étoit prête de se voir libérée lorsque la guerre, en interrompant les communications des deux isles, arrêta les progrès de la culture du sucre. Alors on se livra avec ardeur à celle du café, qui s'éleva rapidement à un haut point d'accroissement; & lorsque la paix permit aux colons de reprendre leur commerce avec la Martinique, la culture reprit une nouvelle vigueur. L'isle est devenue plus saine à mesure que les établissemens se sont multipliés: aujourd'hui la France en a perdu

tout le fruit par la cession qu'elle en a faite aux Anglois.

[1717.]

La mort de Louis le Grand avoit montré la profondeur des plaies faites à l'Etat par les dépenses énormes qu'avoit exigées la guerre de la succession d'Espagne. Le duc d'Orléans, régent, s'occupoit des moyens de les fermer; mais il étoit difficile de trouver le remede. Le privilege du commerce exclusif de la Louisiane, accordé à Crofat en 1712, n'avoit pas eu les suites heureuses que ce génie profond & calculateur avoit imaginées; il le céda en cette année à une nouvelle compagnie des Indes, qui fut établie à cette époque.

Cette compagnie fut formée par un Ecoffois, devenu célèbre en France par la plus grande révolution qui pût se faire dans la fortune de l'Etat & celle des particuliers. L'épuisement où l'ambition de Louis le Grand, & sur-tout les malheurs de la dernière guerre de son regne, avoient jetté le royaume, avoient attiré toute son attention: il se crut en état de réparer ses pertes, & se flatta d'y réussir. La grandeur de son plan dut entraîner le suffrage du Régent, fait pour les grandes choses. Il s'agissoit de dégager les revenus publics, en

acquittant la dette immense dont l'Etat étoit chargé ; il imagina un papier-monnaie , qui pourroit être converti à volonté en actions de la nouvelle compagnie. Cette nouvelle compagnie , concentrant tout le revenu de l'Etat , avoit de quoi faire face à ses engagements comme compagnie de finance, & se flattoit, comme compagnie de commerce, d'ouvrir mille nouvelles sources de richesse. Pour accréditer ces espérances dans le public , on répandit avec mystère que le Mississipi contenoit des mines d'or inépuisables , & que ces mines étoient découvertes. Soit que ce fût illusion de leur part , ou qu'ils fussent secrètement engagés à fomenter cette erreur , les gens les plus accrédités & les plus riches de l'Etat parurent les plus empressés à adopter le Systême ; leur exemple entraîna les autres.

Chacun brigua des concessions dans la Louisiane, qu'on ne connoissoit pas : ceux qui n'avoient pas le crédit d'y obtenir de la terre, briguoient l'emploi de la cultiver : pendant cinq ans, on y entassa des colons sans choix , sans vues ; & chaque débarquement alloit périr sur celui qui l'avoit précédé dans les déserts de Biloxi. Le charme se rompit à la fin ; & ce pays , objet de tant de fausses spéculations , de tant d'espérances si cruellement trompées,

devint l'objet de l'exécration de ceux qui se laisserent tromper par l'opinion qu'on leur avoit donnée de ses fausses richesses, & celui du mépris & des railleries des sages qui s'étoient défendus du prestige, ou des fripons qui en avoient profité. Cependant cette terre devenue si célèbre & si exécrationnable ne méritoit ni tout le bien qu'on en avoit pensé, ni tout le mal qu'on en croyoit.

Cette vaste contrée, bornée au midi par le golfe du Mexique, au levant par la Caroline, à l'ouest par le Nouveau Mexique, au nord par le Canada, peut avoir deux cents lieues de largeur, entre les établissemens Anglois à l'est, & ceux des Espagnols au couchant: sa longueur n'est pas trop déterminée, mais elle est très-considérable; & il n'est pas possible que dans cette immense étendue de terrain, il n'y en ait de très-fertiles. La basse Louisiane, qui correspond à la latitude des terres de la Barbarie, n'est pas plus chaude que les provinces méridionales de la France; & celles qui passent le trentecinquieme degré de latitude nord, sont au degré de chaleur de nos provinces septentrionales. Les forêts qui couvrent ce pays, les rivières qui l'arrosent, les vents dont rien n'interrompt le cours dans une longue suite de terres du nord au sud,

suffisent pour expliquer ce phénomène à tout ce qui est un peu physicien.

Le ciel y est pur, ainsi que l'air. Il y pleut rarement, sauf par des orages, qui sont rares eux-mêmes ; mais des rosées abondantes suppléent au défaut des pluies. Les femmes y sont naturellement d'une figure agréable. Les hommes y sont sains & robustes, & il est rare d'y voir des vieillards infirmes. Depuis qu'on y a tenté le sol, on s'est convaincu qu'il étoit susceptible de toute espee de culture. Sauf les bois de couleur, qu'on ne trouve qu'entre les tropiques, on ne voit nulle part de plus beaux arbres que dans ce pays, où les fruits sauvages sont agréables, où les oiseaux de toute espee & les bêtes fauves sont en nombre infini. La belle riviere de Mississipi, qui coupe ce pays par le milieu du nord au sud, arrive sans obstacle à l'Océan, après avoir été grossie de celle des Illinois, du Missouri & de l'Ouabache, & par une infinité d'autres moins considérables. La navigation de cette riviere est dangereuse par les bois qu'elle charie, & l'entrée en est difficile à cause de la multiplicité des embouchures, & qui changent fréquemment. Ces obstacles franchis, on navigue assez facilement l'espace de dix à douze lieues ; ensuite on entre dans une forêt épaisse qui borde les deux rives, où il faut se

remorquer d'arbre en arbre. En sortant de cette forêt, il faut remonter un courant rapide, & naviger de pointe en pointe; & on avance beaucoup lorsque dans l'espace d'un jour on peut faire six lieues. Telles sont les difficultés locales que la France a eues à surmonter pour former des établissemens dans cette vaste & belle contrée. Nous verrons que la compagnie qui prit le privilege de Crofat, céda ses droits par la suite.

✿ [1717.] ✿

Ce fut en cette année qu'on jetta à trente lieues de la mer le fondement de la Nouvelle Orléans. On a construit sur la passe qui est la plus facile, une citadelle qu'on appelle *la Balise*; & vingt lieues au-dessus, deux petits forts qui, tout mauvais qu'ils soient, sont en état de défendre le passage. Cet établissement ne commença à avoir quelque consistance que cinq ans après sa fondation, qu'il devint le chef-lieu de la colonie.

✿ [1717.] ✿

En cette année mourut le pere Salvatierra, le plus ardent de sa société pour la réduction de la Californie. Quels que fussent ses motifs, un habitant de la Nouvelle Espagne, qui connoissoit sans doute tout le parti que la société tiroit de ce

pays, offrit au roi Catholique quatre-vingt mille piaftres pour en obtenir le gouvernement ; mais Alberoni, qui vouloit en faire le terme moyen du commerce de la vieille Espagne avec la nouvelle & les isles Philippines, fit rejeter cette proposition. Son projet étoit d'augmenter le commerce & l'industrie en Espagne, de tirer ce royaume de la langueur où il étoit, de le rendre son propre agent, au lieu du commerce passif qu'il faisoit en Europe, & de le rendre le principal propriétaire de celui des Indes orientales & de la mer du sud. La disgrâce où il tomba peu après sa promotion au cardinalat, fit évanouir ces belles spéculations.

✿ [1718.] ✿

Benjamin Dacosta, Juif intelligent, fut le premier qui essaya, en 1650, la culture du cacao. Le chocolat étant devenu par la suite d'un usage assez commun, cette culture s'étendit ; mais en la présente année, ainsi qu'en 1726, les cacaotiers périrent à la Martinique, ce qui fit une perte considérable, que M. Desclieux répara avantageusement par le café qu'il introduisit dans cette colonie.

✿ [1718.] ✿

Rogevin, Mecklembourgeois, sorti du

Texel, en cette année, avec trois vaisseaux, doubla le cap de Horn, chercha la terre de Davis sans la trouver, & fit plusieurs découvertes dans la mer du sud. Navigant ensuite le long de la Nouvelle Guinée & des terres des Papoux, il vint relâcher à Batavia, où l'on confisqua ses vaisseaux. Il repassa en Hollande, de sa personne seulement, sur les vaisseaux de la compagnie, & rentra au Texel, après une absence de près de cinq ans.

✿ [1718.] ✿

En cette année mourut proche Réading en Berkshire, William Penn, fondateur de la colonie de la Pensylvanie. Des agents infidèles l'ayant engagé dans des affaires ruineuses, & se voyant abymé de dettes, il prit du chagrin: un malheureux procès qu'il perdit, & qui le priva de sa liberté, acheva de l'accabler. Cette disgrâce, jointe à son âge déjà avancé, lui troubla l'esprit, & sa mort suivit de près la perte de sa raison. La propriété de la Pensylvanie est restée dans sa famille.

✿ [1719.] ✿

En cette année un vaisseau Européen apporta au Pérou une maladie épidémique, qui fit périr un grand nombre d'Espagnols & de Métis, & qui coûta la vie à plus de deux cents mille Indiens. Cette épi-

démie, jointe à la petite-vérole que nous leur avons donnée en échange de la maladie infâme que l'Europe y a contractée, y a fait & y fait encore par intervalles des ravages effroyables. Ce fut aussi dans le cours de cette année que, la division s'étant mise entre les Caraïbes rouges & les Caraïbes noirs de l'Isle Saint-Vincent, le gouvernement de la Martinique résolut de profiter de leur méfintelligence pour les détruire, & s'élever sur les ruines des deux partis. On supposa, pour attaquer les Caraïbes noirs, qui étoient les plus redoutables, qu'ils donnoient asyle aux Nègres marons, esclaves des François; mais, soit que les Caraïbes rouges eussent prévu que l'extinction des noirs entraîneroit leur perte, ou qu'ils connussent l'injustice du prétexte qu'on embrassoit, ils refusèrent de contribuer à la défaite de leurs rivaux. Le peu de monde qu'on y envoya, la jalousie des chefs qui devoient conduire l'entreprise, la firent échouer. On n'en rapporta que la honte qui suit une expédition malheureuse & injuste. On y perdit des hommes utiles, & on fut obligé de se rembarquer honteusement. Cet avantage n'enorgueillit point les Caraïbes noirs, qui demandèrent la paix, & inviterent même les François à venir vivre avec eux. Plusieurs colons de la Martinique profiterent

terent de ces offres , & vinrent se fixer , en cette année , à l'isle Saint-Vincent.

Les premiers établissemens se firent avec le secours de ces mêmes Caraïbes ; mais bientôt les premiers colons , jaloux de ceux qui venoient s'y établir , apprirent aux Caraïbes à vendre des concessions. L'intérêt amena les divisions ; & les Caraïbes noirs , effrayés de voir les esclaves amenés par les François trop ressemblants avec eux , résolurent de s'imprimer une marque ineffaçable de leur liberté , en s'applatissant le front ; & à la génération actuelle succéda un peuple nouveau , qui prétendit partager la terre qui l'avoit vu naître , ou avoir sa part du produit des ventes qui s'en feroient à l'avenir. Sur les difficultés qu'on leur fit , ils commencèrent une guerre où ils eurent bientôt tout l'avantage. Un accord qui ne subsista pas long-temps , les admit à ce partage ; mais , les nouveaux cultivateurs qui venoient dans l'isle allant s'établir au quartier des Caraïbes rouges , cette préférence , seulement fondée sur ce que le terrain en étoit plus accessible , réveilla les haines , & les combats recommencèrent. Les Caraïbes rouges , toujours battus , se retirèrent au vent de l'isle ; plusieurs d'entr'eux la quitterent pour s'établir en terre ferme , ou se réfugierent à Tabago.

Les Caraïbes noirs, restés les maîtres, firent la loi aux colons Européens, & exigèrent qu'ils achetassent des terres que la plupart d'entr'eux avoient déjà payées. Un François, montrant à l'un de ces Sauvages son titre; celui-ci lui répondit: « Je m'embarasse peu de ton papier; mon titre, ce sont mes armes; payes, ou ce soir j'irai te brûler dans ton habitation. » Mais insensiblement les cultivateurs François prirent des forces, & avec elles la supériorité que donnent la richesse jointe à plus d'habileté; & les Caraïbes noirs, obligés de céder, se firent des habitations ou Carbets au centre de cette île, dans des hauteurs presque inaccessibleles.

❧ [1720.] ❧

En cette année les Espagnols entreprirent de former des établissemens à l'ouest du Mississipi. L'envie d'éloigner tous les naturels du Nouveau Mexique, dont les entreprises & l'inquiétude leur donnoient de l'ombrage & pouvoient leur devenir préjudiciables un jour, leur fit former en cette année le projet d'établir une colonie puissante bien avant du terrain où ils avoient jusqu'alors arrêté leurs limites. La troupe nombreuse qui devoit la composer, part de Santa-Fé avec tout ce qu'il falloit pour faire un établissement solide, & prit

sa route du côté des Osages, auxquels on vouloit se joindre pour exterminer une nation voisine, dont on vouloit prendre la place. Un hazard malheureux fit que les Espagnols se tromperent de route, & s'adresserent précisément à la nation dont ils avoient conjuré la ruine.

Le chef des Missouris, instruit par leur méprise du danger que sa nation avoit couru, fut assez habile pour dissimuler, & promettre son secours : il ne demanda que deux jours pour rassembler ses guerriers. Il les rassembla en effet ; &, amusant les Espagnols par des fêtes & des danses, il les surprend endormis, & massacre tout, jusqu'aux femmes & aux enfants. L'aumônier échappa seul à ce massacre, & ne dut son salut qu'à la singularité de son vêtement, qui fit sans doute croire à ces Sauvages qu'il n'étoit pas de la nation de ses ennemis. Par cet événement, la tranquillité de la Louisiane fut assurée du côté par où elle étoit le plus menacée. Elle n'eut plus à craindre que les naturels du pays, qui n'étoient pas redoutables, en ce qu'ils étoient divisés en peuplades peu nombreuses, & ennemies entr'elles. Quoique séparés par de grands déserts, leurs mœurs étoient à peu près celles des peuples du Canada, mais avec moins d'énergie & d'intelligence.

La plus considérable de ces nations étoit celle des Natchès. Son chef, nommé *le grand Soleil*, parce qu'il portoit l'image de cet astre gravé sur la poitrine, étoit l'un des plus singuliers despotes que l'univers eût ; sa femme avoit une autorité égale à la sienne, & il suffisoit que quelqu'un eût le malheur de déplaire à l'un ou à l'autre de ses maîtres, pour que sa perte pût être décidée par ces seuls mots : « Qu'on me défasse de ce chien. » On ne comprend guere qu'une nation aussi pauvre que celle-là, se soit laissé asservir à un despotisme aussi cruel ; mais le despote étoit pontife & roi, & l'on sçait ce que peut la superstition.

[1720.]

En cette année on bâtit la ville de Louisbourg, sur une langue de terre de l'Isle Royale, de figure oblongue. Cette ville a environ une demi-lieue de tour ; ses rues sont larges & régulières ; les maisons y sont presque toutes de bois ; celles qui sont de pierres, ont été construites aux dépens du gouvernement, & sont destinées à loger les troupes. On y a aussi fait construire des halles qui sont des massifs saillants de charpente ou de maçonnerie, qui favorisent extrêmement, par leur saillie, l'embarquement ou le débarquement des

marchandises. On commença alors à fortifier cette ville. Ce projet fut exécuté sur de très-bons plans, & revêtu de tout ce qui peut contribuer à une bonne défense. On ne laissa qu'environ cent toises d'ouverture du côté de la mer, qu'on ferma d'un simple batardeau défendu par des écueils, des hauts fonds, une lagune presque inaccessible à tous les bâtimens, & qui étoit battu par le feu croisé de deux bastions qui mettoient cette estacade à couvert de tous les risques d'une descente. Comme les matériaux furent envoyés de France, l'ouvrage fut long, quelquefois interrompu, mais jamais perdu de vue, & coûta au moins trente millions; mais on ne crut pas que ce fût un trop grand sacrifice pour soutenir les pêcheries, entretenir la communication du Canada avec la France, & procurer un asyle en temps de guerre aux vaisseaux qui viendroient des isles méridionales. La culture n'y a jamais réussi. La traite des pelleteries n'a jamais été un objet majeur de commerce; on en auroit fait un de charbon de terre, dont l'extraction étoit facile, & cet objet a été négligé: toute l'activité de la colonie s'est tournée vers la pêche de la morue.

❧ [1720.] ❧

En cette année les Sauvages voisins de

la Caroline, profitant des divisions que Granville, l'un des propriétaires, avoit excitées dans la colonie, en voulant affujettir tous les colons au rit anglican, malgré la tolérance établie par le code fait pour ce pays, vinrent tomber sur la colonie. Cette levée de bouclier fut malheureuse pour les Indiens, qui furent battus par-tout; mais le courage que cet événement ranima parmi les colons, devoit amener la chute des oppresseurs de la colonie, & cet événement ne tarda pas.

❧ [1721.] ❧

En cette année, un voyage que fit le pere Ugarte sur les deux côtes du golfe, confirma le rapport du pere Kino sur la jonction de la Californie au continent de l'Amérique, ayant vu les deux embouchures du Colorado. Le pere Guyllen fit un voyage dans les terres, & s'avança jusqu'à la grande baie de la Magdeleine sur la mer du sud: mais le rapport qu'il en fit ne remplissoit point encore les vues de la cour de Madrid; car les ports qu'on découvrit dans l'intérieur du golfe même importoit assez peu pour l'objet qu'elle avoit en vue; mais les peres Siftiaga & Hélen en trouverent trois avec de bonnes aiguades, dont le plus sûr étoit trop éloir-

gné du village de Saint-Michel & de la mission de saint François-Xavier.

✿ [1728.] ✿

Les propriétaires de la Caroline ayant refusé de contribuer aux frais d'une expédition dont ils comptoient retirer tout le fruit, furent tous depouillés, à l'exception du lord Carteret, qui conserva le huitième du territoire : on leur donna cependant un dédommagement de cinq cents quarante mille livres ; mais on leur retira toutes les prérogatives qu'ils avoient eues jusqu'alors, & dont ils n'avoient fait qu'abuser. Le ministère de la Grande-Bretagne reprit le gouvernement de cette colonie, pour la faire jouir des douceurs que procuroit aux autres la même constitution à laquelle celle-ci fut associée. Pour en rendre même l'administration plus aisée, on divisa ce grand pays en deux gouvernements indépendants l'un de l'autre, sous les noms de Caroline méridionale & de Caroline septentrionale. C'est à l'époque de ce changement que commence la prospérité de cette vaste & riche partie des colonies Angloises, dans le continent de l'Amérique septentrionale.

✿ [1733.] ✿

La Caroline & la Floride Espagnole

font séparées par un vaste espace , d'une longueur de cent vingt milles du côté de la mer , & qui de ses bords a trois cents milles de profondeur jusqu'aux monts Apalaches. Cet espace est borné au nord par la riviere Savanah , & au midi par celle d'Alatamaha.

La cour d'Angleterre avoit formé depuis long-temps le projet de peupler ce pays qu'elle regardoit comme une annexe de la Caroline. Un acte de bienfaisance , plus commun en quelque sorte dans ce pays que par-tout ailleurs , & qui émane de la liberté , acheva de décider le gouvernement.

Un citoyen riche & compatissant légua , en mourant , ses biens pour délivrer des prisons les débiteurs insolvables. La politique secondant ce vœu de l'humanité , ordonna que ces prisonniers délivrés seroient transportés dans ce pays qu'on se proposoit de mettre en valeur , & qu'on appella *Georgie* , du nom du monarque alors régnant. Mais ce n'eût été rien faire pour ces malheureux , dont on brisoit les chaînes , que de les envoyer sur une terre déserte , si on ne leur eût donné les moyens d'en tirer parti. Le parlement ajouta au legs sacré du généreux citoyen deux cents cinquante mille livres sterlings ; & une souscription volontaire produisit des sommes encore plus considérables.

Oglethorpe, homme recommandable par sa probité, ses lumières, son goût pour les choses grandes & utiles, fut nommé pour conduire les premiers colons de la Georgie. Il y arriva au mois de Janvier de cette année, & plaça ses colons à dix milles de la mer, dans une plaine riant & fertile, sur les bords de la Savanah, qui donna son nom au premier établissement, qui devint par la suite le chef-lieu d'une colonie florissante. Cette première peuplade, qui ne fut que de cent personnes, fut grossie considérablement avant la fin de l'année, & monta à six cents dix-huit personnes, dont cent vingt-sept avoient fait les frais de leur émigration. Il y avoit trois cents vingt hommes, cent treize femmes, cent deux garçons, & quatre-vingt-trois filles.

❧ [1739.] ❧

Dans ce mélange des diverses nations qui composoient la colonie de Georgie, il s'en trouva qui, plus portées pour le commerce que pour l'agriculture, résolurent de former un établissement dans les terres, & qui fonderent à deux cents trente-six milles de l'Océan, la ville d'Augusta. Ce ne fut pas la bonté du sol qui les déterminina; mais la facilité plus grande d'entrer en négociations avec les Sauva-

ges voisins, & de traiter des pelleteries avec eux. Leur projet réussit ; & ce commerce, dès cette même année, occupoit déjà six cents personnes ; & il leur devint d'autant plus facile & plus avantageux, que la Savanah porte les plus grands bateaux de la mer aux murs de la nouvelle ville d'Augusta.

✿ [1739.] ✿

Ce fut en cette année que le gouvernement du Canada fit passer à la Louisiane, qui étoit en guerre ouverte avec les Sauvages ses voisins, un secours d'hommes : on se fit alors une route par les terres ; & ce fut aussi dans cette expédition, qu'on commença à s'appercevoir des avantages qu'on pouvoit tirer de la riviere d'Ohio ; mais après cette expédition cette route par le sud resta oubliée pendant un assez long espace de temps.

✿ [1741.] ✿

Tout sembloit se réunir pour faire de la nouvelle colonie de la Georgie, l'un des plus utiles établissemens que la métropole pût avoir dans l'Amérique. Le gouvernement eut donc lieu d'être étonné d'apprendre qu'en cette année il restoit à peine dans ce pays le sixieme de la population qui y avoit été transportée, &

que les restes languissants de cette colonie ne soupiroient qu'après un séjour plus heureux : on voulut trouver la cause de cette décadence, & on n'eut pas de peine à la démêler.

On avoit abandonné la juridiction & la propriété de la Georgie à des particuliers, comme on l'avoit fait précédemment de la Caroline : la même faute devoit avoir les mêmes suites ; & l'intérêt public ayant été livré à l'avidité de particuliers intéressés, cette colonie avoit porté dans sa naissance le germe de son dépérissement.

On fixa d'abord à cinquante acres l'étendue des possessions de chaque particulier. Cette fixation dut éteindre l'émulation. Les autres colonies Angloises ne payoient qu'une foible redevance ; encore n'étoit-ce que lorsqu'elles avoient pris une consistance & une force qui les mît en état de trouver cette imposition dans leur superflu. Celle-ci y fut assujettie dès le principe ; & les charges augmentoient avec la prospérité. Les administrateurs, aveuglés par leur cupidité, ne virent ou ne voulurent pas voir qu'une redevance légère sur un pays très-peuplé, leur seroit d'un plus grand produit que des redevances trop fortes sur un pays encore désert & inculte. On y défendit l'importation

des Negres, parce que la Caroline avoit été défrichée sans le secours des esclaves. Celle des eaux-de-vie de sucre fut aussi défendue, à cause des désordres qu'elle occasionnoit dans l'Amérique septentrionale: en quoi l'on fit une double faute, de ne point remarquer que le climat de la Georgie, infiniment plus chaud que celui de la Caroline, exigeoit d'autres bras pour la culture que ceux des Européens, & que cette même chaleur énervant les colons, ils avoient besoin des liqueurs spiritueuses pour réparer les pertes que causent les sueurs continuelles, & pour corriger le vice des eaux qui ne sont pas très-salubres dans tout ce vaste espace. D'ailleurs c'étoit ôter aux nouveaux colons la faculté du commerce avec les Antilles Angloises, pour y vendre leurs bois, leurs graines, leurs bestiaux, qui étoient les seules richesses qu'ils pussent se procurer dans le principe de leur établissement.

Le gouvernement, qui ne tarda pas à sentir les vices de la législation primitive, affranchit la Georgie de ce joug, & lui donna le même gouvernement qu'à la Caroline.

[1741.]

En cette année l'amiral Vernon vint faire le siege de Carthagene, qu'il fut obligé

de lever, quoiqu'il l'eût formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombes, & un nombre suffisant de troupes de débarquement pour faire la conquête de toute l'Amérique méridionale. Ce même amiral, l'année précédente, avoit détruit les forts de Port-Bello, qui dans son principe avoit été le théâtre du plus riche commerce qui ait jamais existé; mais l'intempérie de son climat l'a fait considérablement d'échoir.

❧ [1741.] ❧

En cette année l'amiral Anson commença son voyage autour du globe, dont la relation est si connue. Il ne fit aucune découverte intéressante dans la mer du sud; il fit beaucoup de mal aux colonies Espagnoles, se rendit maître du riche galion de Manille, & rentra en Angleterre avec d'immenses richesses, après trois ans d'absence. Le goût des longues navigations parut assoupi pendant vingt ans. Il a repris depuis la paix dernière.

❧ [1742.] ❧

Depuis la catastrophe horrible qui termina les guerres sanglantes du Pérou, en 1571, par l'entière extinction de la race des Incas; atrocité qui excita une indignation si universelle dans l'ancien

comme dans le nouveau Monde, que Philippe II, ce tyran sombre, crut devoir la désavouer; le Pérou écrasé s'étoit contenté de gémir en secret sous le joug de ses oppresseurs, sans faire le moindre effort pour le secouer; mais en cette année un Indien de la province de Xauxa, qui se disoit de la race des Incas, fut proclamé roi. Ses compatriotes, qui se flattoient de recouvrer sous ses ordres leur religion, leurs loix, leur pays, se rangèrent en foule sous les étendards de cet aventurier; mais, après avoir fait d'assez grands progrès, cette armée indisciplinée fut battue & dispersée. Les prisonniers convinrent qu'on avoit employé trente ans à former ce complot, dont le secret devoit être entre les mains d'une infinité de gens, & qui ne fut révélé que par l'événement; exemple unique dans l'histoire, & qui prouve bien la haine que les Indiens portent à leurs tyrans. Si jamais ces peuples prennent un peu l'effort & quelque énergie, les Espagnols en ont tout à craindre.

Philadelphie, cette capitale de la plus heureuse peuplade du monde, dont le nom même rappelle un sentiment si tendre & si cher, commença à jouir en cette année des bienfaits du sçavant & généreux Franklin, qui fit construire à côté

de l'hôtel de ville une grande & superbe bibliothèque, où se trouvent les meilleurs livres anglois, françois & latins. Cette bibliothèque n'est ouverte au public que le samedi. Les fondateurs en jouissent librement dans tous les temps. Ceux qui y empruntent des livres pour les lire, hors des jours où elle est ouverte, en payent le loyer, & une amende s'ils ne les remettent pas à jour nommé. C'est du produit de ces loyers que cette collection précieuse s'augmente chaque jour; &, pour la rendre plus utile, on y joint, autant que les fonds le peuvent permettre, tous les instruments de mathématiques, de physique & d'astronomie, & on y forme un cabinet d'histoire naturelle.

❧ [1745.] ❧

La guerre qui s'éleva à la mort de l'empereur Charles VI, & qui sembla devoir éteindre entièrement la maison d'Autriche, embrasa successivement toute l'Europe: l'incendie passa les mers, & se répandit dans toutes les parties du continent Américain, & ensuite dans la péninsule du Gange. L'isle Royale fut un des objets qui tentèrent le plus l'ambition du gouvernement Britannique. Cependant le projet ne vint pas de Londres, ce fut à Boston qu'il se forma. Ce fut la Nouvelle Angleterre qui

fit les frais de cette expédition, dont la malheureuse issue pour la France exige que nous en développions la cause. Un négociant, nommé *Pepperel*, alluma, nourrit & dirigea l'enthousiasme de la colonie, & fut chargé de l'exécution de ce projet, avec six mille hommes qui furent levés pour cette expédition.

Quoique ces forces fussent convoyées par une escadre partie de la Jamaïque, qu'elles eussent elles-mêmes porté à l'Isle Royale la nouvelle du danger qui la menaçoit, qu'elles eussent eu l'avantage, au moyen de la surprise, de débarquer sans opposition, il est plus que probable que l'expédition eût tourné à la honte de ses auteurs, s'il y eût eu quelque union entre les six cents hommes de troupes réglées, les huit cents habitants qui s'armerent précipitamment, & les officiers qui les commandoient. Qu'attendre en effet d'une armée levée à la hâte, embarquée avec précipitation, qui n'avoit jamais vu le feu, & qui n'étoit dirigée que par des officiers de marine? Aussi le hasard & la méfintelligence des François firent tout le succès de cette expédition. La garnison de Louisbourg avoit toujours été chargée de la construction & des réparations de ce boulevard du Canada : elle s'y livroit avec d'autant plus de plaisir, qu'elle y trouvoit

la sûreté & une augmentation de bien-être ; mais , voyant qu'on lui refusoit le salaire attaché à ces travaux , & que les officiers s'approprioient le fruit de ses sueurs ; elle demanda justice : on la lui refusa , & elle se la fit elle-même. Comme tous les officiers avoient partagé le fruit de cette déprédation honteuse , personne ne pouvoit rétablir l'ordre , & toute autorité fut méprisée. Depuis six mois le soldat indigné vivoit dans une révolte ouverte , & ce fut en cette occurrence que l'Anglois se présenta devant la place.

Des officiers attachés à leur prince , à la patrie , à l'honneur , à leurs devoirs , eussent au moins saisi cette occasion de rapprocher les esprits ; mais des lâches usurpateurs du prix des sueurs des soldats étoient trop au dessous de ces sentiments , pour faire une pareille démarche. Les troupes la firent ; mais leurs chefs se méfierent d'une générosité qui les faisoit rougir , & dont ils n'avoient pas été capables. S'ils avoient pu supposer dans les soldats assez d'élevation pour sacrifier leur ressentiment au bien de la patrie , ils eussent mis cette disposition à profit , pour fondre sur l'ennemi pendant qu'il formoit son camp & qu'il ouvroit ses tranchées. Les assiégeants , qui n'avoient aucun principe de l'art militaire , eussent été décon-

certés par des attaques régulières & vigoureuses. Il est presque indubitable que quelques échecs les eussent découragés, & leur eussent fait abandonner leur entreprise. Mais on s'obstina, ou du moins on feignit de croire que la garnison ne demandoit à sortir que pour désertter, & ses chefs la retinrent dans les murs comme prisonniere, jusqu'à ce qu'une si mauvaise défense eût réduit la place à capituler. L'isle entiere, après la reddition de cette place, son unique défense, subit le joug du vainqueur. Si ces lâches officiers eussent été traités au retour comme ils le méritoient, cet exemple d'une juste sévérité en eût imposé ; mais le gouvernement trop doux n'a fait qu'encourager ceux qui par la suite ont imité un pareil exemple. Cette importante possession fut restituée aux François par le traité d'Aix-la-Chapelle.

✿ [1746.] ✿

Le 9 Juin de cette année, le pere Jean-Antoine-Balthazar, en sa qualité de vifiteur général des missions, fit partir le pere Ferdinand Gonsay pour faire une reconnaissance exacte de la côte orientale de la Californie, jusqu'au Rio Colorado. Il fut jusqu'au 29 Juillet à ce voyage, & confirma par ses observations celles de ses

prédécesseurs dans la même carrière ; & après avoir reconnu les deux embouchures de ce fleuve , & les isles qui les forment , il revint confirmer à sa mission que la Californie étoit une péninsule , & non une isle , comme on l'avoit cru dans le principe.

[1747.]

La Galliffonniere est fait , en cette année , gouverneur du Canada. Ce général , qui à des connoissances très-étendues joignoit un courage actif , & d'autant plus ferme qu'il étoit raisonné , voyant que les Anglois vouloient étendre les limites de l'Acadie , ou Nouvelle Ecosse , jusqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent , & leurs continuelles entreprises du côté de la riviere d'Ohio lui faisant pressentir tout ce qu'on avoit à redouter de leur voisinage , crut devoir les renfermer dans la péninsule à laquelle il pensa que les traités les avoient alors bornés , & il crut aussi que les monts Apalaches devoient être le terme de leurs possessions : en conséquence de quoi il se fit un plan de ne leur pas laisser franchir ces limites , qu'il imagina leur avoir été posées par les traités précédents.

Le successeur que lui donna la cour pendant qu'il préparoit tout ce qui pou-

voit concourir au succès de ses vastes desseins, adopta son plan & les moyens de le faire réussir, & s'y porta avec la plus grande ardeur. De tous côtés on éleva des forts pour se faire des remparts contre les invasions de l'Anglois; mais on ne prévint point assez quelles seroient les suites de ce plan, que le ministère de France adopta peut-être trop légèrement. On verra que la dernière guerre en fut la suite.

[1747.]

On a vu qu'en 1594 les François formerent un petit établissement dans la Floride, sur laquelle les Espagnols n'avoient pas plus de droit qu'eux; mais ce peuple cruel & jaloux ne vouloit point de voisins ni de rivaux; il les en chassa l'année suivante, & y commença un établissement à deux lieues de l'Océan, sur la côte orientale. Ce bourg est situé sur les bords d'une rivière navigable, dans un sol agréable & fertile, & nommé *San-Mattheo*; mais, malgré les avantages apparents de sa situation, les Espagnols eussent été forcés de l'abandonner, sans la découverte des propriétés du sassafras.

Ces féroces conquérants auroient infailliblement péri des maladies vénériennes qu'ils avoient prises dans ce pays, ou des

fièvres ardentes qui y font assez fréquentes, si les Sauvages ne leur eussent appris que l'infusion de la racine de sassafras leur procureroit une prompte guérison. L'expérience fut tentée, & réussit ; mais comme l'orgueil & l'indolence étoient chez cette nation des maladies incurables, cette bourgade n'est jamais sortie de l'obscurité & de la misère où elle fut dès son principe ; & ce fut pour ainsi dire un simple acte de prise de possession qu'ils voulurent faire en formant cet établissement.

Ils en formerent depuis un autre sur la même côte, & à quinze lieues du premier, qu'ils nommerent *Saint-Augustin*. C'est cette bourgade que les Anglois tentèrent de leur enlever en la présente année 1747. Ils l'attaquèrent, mais inutilement, parce que les Indiens des environs vinrent au secours des Espagnols. Les Anglois, harcelés dans leur retraite que couvroient des montagnards Ecoffois, virent périr presque tous ces pauvres gens par les coups des Sauvages qui ne faisoient nul quartier. Un seul sergent de cette nation fut réservé par eux pour les supplices abominables qu'ils destinent à leurs prisonniers. Cet homme, à la vue des tortures cruelles qu'on lui préparoit, imagina un moyen de s'y soustraire, & qui eut le succès qu'il en avoit prévu. Il haran-

gua cette nation. « Héros de Nouveau-
» Monde, leur dit-il, vous n'étiez pas les
» ennemis que je cherchois. Le sort de la
» guerre m'a mis entre vos mains : usez-
» en comme il vous plaira ; je n'ai ni le
» pouvoir de vous empêcher, ni même le
» desir de vous en détourner.

» Mais, comme c'est l'usage de ma na-
» tion d'offrir une rançon pour racheter
» sa vie, écoutez du moins une proposi-
» tion que j'ai à vous faire, & qui n'est
» pas à rejeter.

» Dans le pays où je suis né, il y a
» certains hommes qui, par leurs recher-
» ches ou par des traditions de famille,
» ont acquis des connoissances d'un or-
» dre surnaturel. Un de ces sages, dont
» j'étois proche parent, connoissant mon
» inclination pour les armes, me donna
» en partant pour la guerre un charme
» qui devoit me rendre invulnérable. Vous
» avez tous vu, braves Américains, com-
» ment j'ai échappé à vos traits & à vos
» attaques multipliées ; sans ce charme,
» je devois périr mille fois sous vos ef-
» forts redoublés, & les atteintes mortel-
» les sous lesquelles mes camarades ont
» succombé. J'en appelle à vous-mêmes,
» vous avez vu si j'ai fui le danger. Ce
» n'est donc pas la vie que je vous de-
» mande ; mais je veux avoir la gloire de

» vous révéler le secret le plus important
 » pour votre conservation, & vous ren-
 » dre une nation invincible. Laissez-moi
 » seulement une main libre pour faire les
 » cérémonies de l'enchantement, dont
 » vous allez faire l'épreuve sur moi-même.»

Ces Sauvages ignorants, flattés d'acquiescer un secret de cette importance, & séduits par le merveilleux, l'air d'assurance & de gaité de leur prisonnier, lui délient un bras. L'Ecoffois recommande ensuite qu'on remette son sabre au plus adroit & au plus vigoureux des Sauvages; ensuite, ayant depouillé son cou, il le frotte en marmottant quelques paroles. Puis, s'adressant d'un air gai à celui qui tenoit le sabre: «Frappez, dit-il, de toutes vos forces; vous n'entamerez seulement pas ma peau.»

Aussi-tôt l'Indien frappe, & la tête de l'Ecoffois faute à vingt pas de-là. Les Sauvages stupéfaits regardent quelque temps ce cadavre sanglant, comme se reprochant mutuellement leur sottise & leur crédulité; mais, admirant ensuite la finesse du stratagème que cet homme avoit employé pour se dérober aux tourments horribles qu'ils lui préparoient, ils accorderent à son cadavre tous les honneurs funebres qui sont en usage dans leur pays.

— [1749.] —

En cette année fut fondé à Philadelphie un college où l'on ne se propofa d'abord que d'initier la jeunefſe aux belles-lettres: on y a depuis ajouté une claſſe de médecine. Il faut croire que cet établifſement proſpérera à meſure que la culture s'élevera de fon côté à un plus haut point de proſpérité. Ce ne ſera peut-être pas du moins une école où l'on ſe haïra, & où l'on ſe déchirera pour des mots ou des objets incompréhenſibles; & ſi le flambeau de la philoſophie ceſſe un jour d'éclairer l'ancien monde, replongé dans la barbarie par l'entêtement & l'ignorance, on le verra éclairer le nouveau continent; & ce bien inefſtimable lui viendra de Philadelphie.

— [1749.] —

En cette même année les François de l'Acadie formerent un établifſement dans l'ifle Saint-Jean, plus avancée que l'ifle Royale dans le golfe Saint-Laurent. Cette ifle de vingt-deux lieues de longueur, n'en a guere qu'une dans ſa plus grande largeur. Sa figure eſt celle d'un croiſſant. La France l'avoit négligée avant la paix d'Utrecht; mais la perte de l'Acadie & de Terre-Neuve la lui rendit intéreſſante. L'hi-

ver y est long & rigoureux ; on y voit des nuées d'insectes ; mais la côte est saine : elle a un port excellent , des havres sûrs & commodes , des prairies abondantes , un terrain susceptible de toutes sortes de cultures , du gros & menu gibier en quantité , & ses côtes abondent en poissons de la meilleur qualité. On avoit formé , dès 1619 , le projet de la cultiver ; mais les Acadiens , qui ne voulurent point vivre sous la domination Angloise , y passerent en cette année , au nombre de trois mille cent cinquante-quatre. Comme ils étoient la plupart cultivateurs , & sur-tout habitués à élever des troupeaux , le gouvernement crut devoir les fixer à ce genre d'occupation , & ne permettre la pêche de la morue qu'à ceux qui s'établiroient à Tracadie & à Saint-Pierre.

Toute prohibition nuit également à ce qu'elle permet & à ce qu'elle défend. L'isle n'avoit pas assez de greves pour sécher la morue ; mais on pouvoit la préparer comme morue verte , & alors elle eût fait seule une branche très-utile au commerce. On privoit la colonie des moyens de subsister dans les années de disettes , fréquentes dans ce climat , & des moyens d'étendre la culture , en restreignant les moyens d'échange avec la métropole , n'en ayant que peu d'ailleurs

pour s'acquitter des engagements qu'elle pouvoit prendre avec les armateurs de France.

[1753.]

Depuis quatre ans le gouvernement François faisoit étudier le cours de l'Ohio, & les découvertes conduisirent à faire voir que cette riviere ouvroit une communication commode entre le Canada & la Louisiane. En effet, quoique les vaisseaux qui entrent dans le fleuve Saint-Laurent ne remontent pas plus haut que Québec, la navigation se continue par des barques jusqu'au lac Ontario, qui n'est séparé du lac Erié que par un détroit, sur lequel la France avoit fait élever de bonne heure le fort Niagara. C'est près de ce lac que se trouve la source de l'Ohio, qui arrose le plus beau pays du monde, & qui, grossi par plusieurs rivieres, va se décharger dans le Mississipi, dont il augmente la majesté. A l'époque présente, on commença à élever plusieurs petits forts sur l'Ohio, pour assurer la communication avec la Louisiane. Le plus considérable de ces forts fut nommé *Duquesne*, du nom du gouverneur qui le fit bâtir.

C'étoit la suite des projets de la Gallissonniere, projets suivis par son successeur, mais qui commencerent à inquiéter

les Anglois, qui ne purent voir sans chagrin & sans crainte les François former derrière eux des établissemens qui sembloient les envelopper. Les colonies Angloises craignirent que les monts Apalaches, qui devoient servir de limites naturelles aux deux nations, ne fussent une barrière insuffisante contre les entreprises d'un voisin puissant & belliqueux. Dans la crainte où elles étoient des établissemens qui se formoient, elles passèrent elles-mêmes ces montagnes, pour disputer aux François la possession de l'Ohio. Cette tentative leur réussit mal; on battit tous leurs détachemens qui se succédoient, & on détruisit leurs forts à mesure qu'ils s'élevoient.

Pour laver l'affront que ces revers imprimoient à la nation, l'Angleterre fit passer des forces considérables au Nouveau-Monde, sous les ordres du général Braddock.

❧ [1755.] ❧

Ce général alloit attaquer, dans l'été de cette année, le fort Duquesne, avec trente-six canons & six mille hommes de troupes réglées, lorsqu'il fut surpris, à quatre lieues de la place, par deux cents cinquante François & six cents cinquante Sauvages, qui massacrerent l'armée An-

gloise. Ce revers inoui arrêta la marche de trois autres corps nombreux qui alloient fondre sur le Canada. La terreur qu'il imprima sur les esprits, les obligea de regagner leurs quartiers; & leur timidité se montra tellement dans la campagne suivante, que leur embarras enhardit les François, malgré leur infériorité, à entreprendre sur eux.

— [1756.] —

Cette guerre sourde & qui se faisoit au loin, convenoit fort au gouvernement François, qui, sans commettre ouvertement sa foiblesse, réparoit peu à peu les pertes qu'il avoit faites dans les traités, où il avoit été forcé de recevoir la loi; mais ces échecs réitérés ouvrirent enfin les yeux au ministère Britannique sur la politique de celui de France; & George II crut que cette situation équivoque ne convenoit point à la supériorité des forces maritimes de la nation Angloise. Il donna donc ordre à ses vaisseaux d'insulter le pavillon François sur toutes les mers. Bientôt ils prirent ou dispersèrent tous les vaisseaux François qu'ils rencontrèrent, & la guerre fut déclarée en Europe. Dans le courant du mois d'Août, les François du Canada, malgré leur infériorité, se présentent devant Oswego avec trois mille

hommes. Ce fort, situé sur le lac Ontario, au centre pour ainsi dire du Canada, muni de cent vingt-une pieces de canons, de toutes les provisions de guerre & de bouche nécessaires pour une longue défense, avec dix-huit cents hommes de garnison, ne tint que quelques jours contre les attaques vives & audacieuses des François.

[1757.]

Au mois d'Août de l'année suivante, cinq mille cinq cents François, & dix-huit cents Sauvages, marcherent au fort Saint-George, sur le lac du Saint-Sacrement, regardé à juste titre comme le boulevard des Anglois, comme le centre & l'entrepôt des forces qu'ils pouvoient réunir contre le Canada. La nature & l'art avoient épuisé leurs efforts pour en rendre l'accès impossible. Divers corps de troupes avoient été distribués de distance en distance dans les meilleures positions pour en défendre les approches. Cependant tous ces obstacles furent surmontés avec une intelligence & une intrepidité dignes d'être plus connues. Les François, après avoir massacré par pelotons, ou mis en fuite un grand nombre des ennemis, arrivent devant la place, & forcent deux mille deux cents soixante-quatre hommes

à capituler, dans une des positions les plus avantageuses où ils pussent se trouver contre un ennemi peu aidé de sa métropole & qui leur étoit de beaucoup inférieur.

[1758.]

Cette nouvelle disgrâce aigrit de plus en plus les Anglois ; leurs généraux s'occupèrent, pendant l'hiver de cette année, à établir une bonne discipline dans les différents corps qui composoient leurs armées. Ils les formerent à combattre dans les bois à la maniere des Sauvages ; & dès que la saison le put permettre, ils se mirent en campagne avec six mille trois cents hommes de troupes réglées, & treize mille hommes des milices de leurs colonies. Cette armée s'assembla sur les ruines du fort Saint-George ; d'où elle s'embarqua sur le lac du Saint-Sacrement qui séparoit les colonies des deux nations, & se porta sur le fort Carillon, qui n'en étoit éloigné que de quatre lieues.

Ce poste, qui venoit d'être établi au commencement de la guerre, pour couvrir le Canada, n'avoit ni l'étendue ni les forces qu'il eût fallu pour arrêter l'ennemi qui venoit l'assaillir. Tout ce qu'on put faire, fut de former à la hâte, sous le canon de la place, des retranchements de troncs d'arbres couchés les uns sur les

autres ; & l'on fit en avant deux retranchements des abattis d'arbres renversés, dont les branches coupées & affilées faisoient l'effet des chevaux de frise ; & les drapeaux étoient plantés sur les remparts du fort, qui ne contenoit que trois mille cinq cents hommes.

Les Anglois, résolus de laver les affronts qui ternissoient depuis long-temps la gloire de leurs armes dans un pays où la prospérité de leur commerce tenoit au succès de la guerre, crurent, avec une telle supériorité de forces, exterminer facilement les François enfermés dans le fort de Carillon. Le 8 Juillet de cette année, ils se précipiterent sur les palissades avec une fureur aveugle. On les foudroyoit à l'aïse du haut du parapet, sans qu'ils pussent nuire aux assiégés. Ils tombèrent en file & embarrassés dans les troncs d'arbres. Mais leurs pertes ne faisoient qu'augmenter leur rage : elle se soutint pendant plus de quatre heures, & leur coûta quatre mille de leurs plus braves guerriers, avant qu'ils abandonnassent une entreprise qui tenoit plus de la rage que de la valeur. Toutes les actions de détail ne leur furent pas plus heureuses. Ils n'attaquèrent pas un poste où ils ne fussent repoussés avec perte ; ils ne hasardèrent pas un détachement qui ne fût battu, pas un con-

voit qui ne fût coupé & intercepté. La rigueur même des hivers ne fut point un obstacle à la valeur des Canadiens & des Sauvages, qui profitoient de ce temps d'inaction de leurs ennemis pour faire des courses, & porter le fer & le feu jusques dans le centre des colonies Angloises.

Tant de désastres pour la nation Angloise, avoient leur source dans une fausse opinion qu'avoit le gouvernement Britannique, que ses forces maritimes suffisoient pour être toujours supérieures dans l'Amérique septentrionale, & pour intercepter les secours que leurs ennemis tenteroient d'y porter.

L'expérience avoit en vain démenti ce systême ; on y persista. Le service des généraux ne fut guere plus heureux ; presque tous manquerent également d'intelligence, de vigueur & d'activité. Les troupes avoient bien cette fierté de caractère & ce courage que puise l'Anglois dans la nature de son gouvernement ; mais elles étoient épuisées par des fatigues excessives que rien ne soulageoit dans un pays dénué des commodités de l'Europe. Quant aux milices des colonies, elles n'étoient composées que de cultivateurs paisibles, qui n'étoient nullement aguerris, qui n'étoient point habitués, comme les Canadiens, aux fatigues des longues courses, au carnage par
l'habitude

l'habitude de la chasse, & qui n'avoient rien absolument de la vivacité militaire des colons François. Leurs défenses mal ordonnées n'avoient pas cette réciprocité de soutien, cet ensemble qui en fait la force. Les provinces divisées d'intérêts n'étoient pas rapprochées par l'autorité d'un chef unique, & ne pouvoient avoir par conséquent cette unité de sentiment qui contribue le plus aux succès. La saison d'agir se passoit en vaines discussions. Tout plan d'opérations, rejeté par une assemblée, étoit abandonné; si l'on en adoptoit un, sa publicité le faisoit échouer. On s'étoit brouillé avec les Sauvages: les François, pour se les concilier, avoient pris leurs mœurs. Les Anglois, toujours exagérateurs & calomniateurs effrontés de leurs ennemis, n'eurent pas honte de publier dans leurs écrits fanatiques que les François achetoient des Sauvages les crânes de leurs ennemis, qu'ils se trouvoient aux danses que ces barbares faisoient lors de l'exécution de leurs prisonniers, qu'ils excitoient leurs cruautés, & qu'ils partageoient leurs horribles festins; mais ces imputations calomnieuses leur appartiendroient plutôt, à eux qui ont substitué le fanatisme de la patrie à celui de la religion, qui haïssent encore plus les autres nations qu'ils ne s'aiment eux-mêmes,

qu'à une nation douce & trop aimante ; telle qu'on connoît la nation Françoisé, non-seulement en Europe, mais par toute la terre.

De l'attachement décidé des Sauvages pour les François, naquit pour les Anglois la haine la plus insurmontable, qui se changea en rage lorsqu'ils apprirent que cette nation avoit mis leurs têtes à prix ; ils coururent alors à la chasse des Anglois comme à celle des bêtes sauvages de leur pays. La soif du sang plus que la gloire les anima contre cette nation, qui osoit les proscrire sur leur terre natale. Non contents de la victoire que les François recherchoient seuls, ils exterminoient les armées. Leur fureur étoit telle, qu'un prisonnier Anglois ayant été conduit dans une habitation écartée, la femme du Sauvage lui coupa un bras, & fit boire à ses enfants le sang qui en ruisseloit. Un missionnaire lui reprochant l'atrocité de cette action : « Je veux, dit-elle, que mes enfants soient guerriers, & pour les rendre tels, il faut les nourrir de la chair de leurs ennemis. »

Les Anglois, malheureux dans le continent, prirent cette année leur revanche à l'Isle Royale. Une flotte composée de vingt-trois vaisseaux de ligne, de dix-huit frégates, portant seize mille hommes de

troupes aguerries , jetta l'ancre dans la baie de Gabarus , à une demi-lieue de Louisbourg. Comme il étoit démontré qu'un débarquement fait à une plus grande distance ne pouvoit servir de rien , par la difficulté insurmontable de transporter l'artillerie & les choses nécessaires à un siege , on s'étoit attaché à rendre le voisinage de cette place inaccessible. L'Anglois vit la sagesse des mesures prises pour la défense , mais n'en résolut pas moins de les surmonter ; & , joignant la ruse à la force , pendant qu'en prolongeant sa ligne il menaçoit & couvroit toute la côte , il descendit en forces à l'anse du Cormoran.

Cet endroit étoit foible par la disposition même du terrain ; mais les François y avoient suppléé par un bon parapet , fortifié par des canons dont le feu se soutenait , & par des pierriers d'un gros calibre. Derrière cette fortification étoient deux mille bons soldats avec quelques Sauvages. On avoit fait en avant de ce parapet un abattis d'arbres si ferré , qu'on auroit eu bien de la peine à y passer , quand même il n'eût pas été défendu. Cette palissade cachoit les défenses , qui ne paroïssent dans le lointain que comme une plaine verdoyante.

La colonie étoit sauvée si l'on eût laissé à l'assaillant le temps d'effectuer son débar-

quement, & de s'avancer avec la confiance de ne trouver que de légers obstacles à surmonter. Alors l'artillerie démasquée eût foudroyé les assaillants sur le rivage, ou dans la précipitation du rembarquement, d'autant plus qu'alors la mer étoit fort agitée. Cette perte eût rompu le fil des projets de l'Angleterre; l'isle Royale & le Canada étoient infailliblement sauvés; mais la précipitation qui gâte tout, & qui est le vice de la nation Françoisse, fit échouer les précautions que la prudence avoit prises pour le salut de cette importante possession.

A peine les Anglois eurent fait quelques mouvements pour s'approcher du rivage, qu'on se hâta de découvrir le piège où ils couroient, & où ils eussent été pris infailliblement. Au feu brusque & précipité qu'on fit sur leur chaloupe, & sur-tout à l'empressement qu'on eut de déranger les arbres qui masquoient les forces qu'on avoit le plus grand intérêt de cacher, les chefs Anglois devinerent le péril où ils alloient engager leurs troupes. De ce moment, revenant sur leurs pas, ils ne virent plus d'autre endroit pour pénétrer, qu'un rocher qui jusqu'alors leur avoit paru inaccessible. Le général Wolff, tout occupé qu'il fût du rembarquement de ses troupes, & d'éloigner ses bateaux du feu des

assiégés fit signe au major Scott de s'y rendre.

Cet officier s'y porte sur le champ avec les soldats qu'il commandoit. Sa chaloupe étant arrivée la première, & s'étant enfoncée au moment qu'il mettoit pied à terre, il grimpe sur les rochers. Il comptoit trouver là cent des siens qui y avoient été envoyés quelques heures auparavant, il n'en trouva que dix; mais avec ce petit nombre il ne laissa pas de gagner le haut des rochers, gardés par dix Sauvages & soixante François qui lui tuerent deux hommes, & en blessèrent trois mortellement. Réduit à cinq hommes, malgré sa foiblesse, il se soutint dans ce poste important, à l'aide d'un taillis très-fourré qui le déroboit au danger. Enfin ses compatriotes intrépides, malgré le feu du canon & le courroux de la mer, bravent tout pour le joindre, & achevent de le rendre maître de cette position importante, qui seule pouvoit leur assurer la descente.

Dès que les François virent l'Anglois solidement établi, ils se virent forcés de réduire leur système de défense à celui de se renfermer dans la place. Les fortifications étoient défectueuses, en ce que le sable de mer ne convient aux ouvrages de maçonnerie, qu'autant qu'il a été bien lavé & bien dessalé, sans quoi le mortier

se dissout avec le sel qu'il contient : les revêtemens des courtines s'étoient écroulés ; il n'y avoit dans la place qu'une casemate & un petit magasin à l'épreuve des bombes, & la garnison n'étoit que de deux mille neuf cents hommes.

Malgré une infériorité si marquée, les François se déterminèrent à faire la résistance la plus opiniâtre, fondés qu'ils se croyoient sur les secours qu'ils attendoient & qu'on leur faisoit espérer du Canada. A tout événement, leur résistance sauroit cette colonie de toute invasion pour le reste de cette campagne. Une femme courageuse, madame de Brucourt, femme du gouverneur, ne contribua pas peu à entretenir la garnison dans cette généreuse résolution. Elle étoit continuellement sur les remparts, la bourse à la main pour subvenir aux besoins du soldat, tirant elle-même trois coups de canon chaque jour, & disputant en quelque sorte à son mari la gloire de contribuer au salut ou à la défense de la place. Les assiégés, malgré le peu de succès de quelques sorties qu'ils avoient tentées à plusieurs reprises, malgré l'habileté des opérations concertées entre l'amiral Boscawen & le général Amherst, ne se décourageoient point ; & ce ne fut qu'à la veille d'un assaut, déterminé impossible à soutenir, qu'on parla

de se rendre. La capitulation fut honorable ; & le vainqueur, respectant la bravoure des assiégés, sçut l'estimer assez & s'estimer assez lui-même pour ne point deshonorer sa victoire par aucun trait de cruauté ou d'avarice.

La conquête de l'isle Royale & la réduction de Louisbourg, ouvroient aux Anglois la route de celle du Canada. Aussi le gouvernement Anglois s'occupa, dans l'hiver suivant, des préparatifs nécessaires pour la tenter, & ne la pas manquer s'il étoit possible ; comme il arriva en effet, après plus d'une scène de carnage.

✻ [1759.] ✻

Au mois de Juin de cette année, une flotte Angloise arriva dans le fleuve Saint-Laurent. A peine avoit-elle mouillé à l'isle d'Orléans, que huit brûlots furent lancés pour la réduire en cendres. Si ceux qui les commandoient eussent exécuté les ordres qui leur avoient été donnés comme ils l'avoient été, c'étoit fait de la flotte ennemie ; hommes & vaisseaux, tout y périssoit : mais la peur saisit les capitaines qui les conduisoient ; ils mirent trop tôt le feu à leurs bâtimens, & se hâterent de regagner la terre. L'Anglois, qui de loin avoit vu le danger, eut le temps de s'en

garantir, & dès-lors la conquête du Canada fut décidée.

L'ennemi ne tarda pas à se montrer devant Québec. Il s'agissoit de débarquer & de s'établir aux environs de la place ; mais les bords du fleuve se trouverent si bien retranchés & si bien défendus, que les premières tentatives qu'on fit devinrent inutiles. Chaque effort coûta beaucoup de sang aux Anglois, sans en avancer davantage ; & depuis six semaines ils étoient infructueux, lorsqu'enfin ils eurent le bonheur de mettre à terre sans être apperçus. Le 12 Septembre, une heure avant le jour, ils débarquerent six mille hommes, à trois milles de la ville ; & ils étoient déjà en bataille, lorsqu'ils furent attaqués par les François, inférieurs à eux de plus d'un tiers. Le courage suppléa au nombre pendant quelque temps ; mais la vivacité François se céda enfin la victoire à l'ennemi, qui ne perdit rien de sa confiance & de sa résolution, malgré la perte qu'il fit en cette occasion de l'intrépide Wolff, son général.

L'Anglois regardoit comme un avantage considérable, celui qu'il venoit de remporter ; mais il n'étoit rien moins que décisif. On eût pu en douze heures de temps rassembler des troupes distribuées à quelques lieues de camp, & revenir sur le vainqueur en état de le battre. Ainsi

l'avoit conseillé M. de Montcalm, général François, en mourant; mais son avis ne fut pas celui du conseil de guerre. On s'éloigna de dix lieues. L'ennemi fit ses approches, & la flotte battit la ville. Lorsque le chevalier de Lévi, qui étoit accouru pour prendre le commandement, rejoignit l'armée, il blâma cette démarche de foiblesse. On voulut revenir sur ses pas; il n'étoit plus temps. Québec, foudroyé par la flotte Angloise, avoit capitulé le dix-sept.

L'Europe entière crut & dut croire que cette conquête achevoit celle du Canada, & terminoit cette grande querelle. Une poignée de François, manquant de tout, pouvoit-elle songer sérieusement à retarder la perte inévitable du Canada? C'étoit ainsi qu'on jugeoit, & l'on jugeoit mal. Les François avoient réparé à la hâte des retranchements qui avoient été commencés dix lieues au-dessus de Québec: on y laissa suffisamment de troupes pour les garder, & l'on alla s'occuper à Montréal des moyens d'effacer la honte des revers passés. Ce fut là qu'il fut arrêté que, dès le printemps, on marcheroit en forces sur Québec, pour reprendre cette place d'emblée si l'on pouvoit la surprendre, ou en former le siège si l'on ne pouvoit mieux faire. On n'avoit rien de ce

qu'il falloit pour former un siege en règle ; mais tout étoit tellement combiné, qu'on ne devoit l'entourer qu'au moment où les secours de France ne pourroient manquer d'arriver.

[1759.]

Une escadre Angloise , sous les ordres du général Moore , composée de douze vaisseaux de ligne , six frégates , quatre galiotes à bombes , quatre-vingts navires de transport , six mille hommes de troupes réglées , non compris les milices & les Negres travailleurs des isles voisines , vint mouiller devant la Basse-terre , chef-lieu de la Guadeloupe , au mois de Janvier de cette année. Le 22 dudit mois , ils bombardent cette place , font leur descente au bourg Saint-François , & y mettent le feu. La garnison abandonne le fort , & se retire avec les habitants dans les hauteurs. Ils y tiennent jusqu'au 1^{er} Mai. Forcés par la disette à se rendre , ils capitulent à des conditions honorables. Cette isle est rentrée sous l'obéissance de son Roi par le traité du 3 Novembre 1762 , & a été restituée aux François , avec Marie-Galante , la Désirade & les Saintes , Saint-Barthelemi , & la partie Françoisise de l'isle Saint-Martin , le 23 Février 1763.

[1762.]

Malgré la difette affreuse de toutes choses où se trouvoient depuis très long-temps la colonie & les défenseurs du Canada, les préparatifs étoient déjà faits pour tenter un dernier effort quand la glace qui couvroit le fleuve, s'étant rompue dans le milieu du courant, laissa un petit canal dont on résolut de profiter. A force de bras, on fit glisser les bateaux dans ce courant. L'armée s'y embarque dès le 20 Avril, dans un temps où l'Anglois la croyoit encore tranquille dans ses quartiers : elle avoit pris terre, & touchoit à une garde avancée de quinze cents hommes, placée au-dessus de Québec & à trois lieues de cette ville : ce gros détachement alloit être taillé en pieces, sans un de ces accidents que toute la prudence humaine ne peut prévoir ni prévenir.

Un canonier François, en sortant de sa chaloupe, tombe dans le fleuve : un glaçon se rencontre sous ses mains, il s'y accroche, & est entraîné. Ce glaçon rase par hasard la rive de Québec. La sentinelle Angloise, qui apperçoit un homme prêt à périr, crie au secours : on y vient, & on le retire. L'uniforme le fait connoître pour François. A force de liqueurs spiritueuses on le ranime. Il retrouve assez de forces

pour avertir qu'une armée de dix mille François est aux portes de Québec, & ce malheureux meurt. Aussi-tôt on rappelle à Québec ce corps avancé. Les François ont encore le temps de battre son arriere-garde. Une heure plus tard, la défaite de ce détachement eût peut-être décidé le sort de Québec, & l'eût remis au pouvoir de ses premiers maîtres.

Les François y marchent cependant, & n'attendant plus rien d'une surprise, se préparent à braver le fort. A une lieue de la ville, ils rencontrent un corps de quatre mille hommes en bataille. L'affaire s'engage. L'attaque fut vive, la résistance opiniâtre; mais les Anglois mis en fuite, laisserent dix-huit cents de leurs plus braves soldats sur la place, & leur artillerie tomba au pouvoir du vainqueur.

Les François ouvrent la tranchée devant Québec; mais, comme ils n'avoient que des pieces de campagne, que le secours qu'ils attendoient de France ne vint point, & qu'une forte escadre Angloise remontoit le fleuve, il fallut lever le siege dès le 16 de Mai, & se replier de poste en poste jusqu'à Mont-Réal.

Trois armées Angloises, dont l'une avoit descendu le fleuve, l'autre l'avoit remonté, & dont la troisieme étoit arrivée par le lac Champlain, vinrent entourer

les troupes Françaises, affoiblies par le besoin, n'ayant ni vivres, ni munitions de guerre, & considérablement diminuées par de fréquents combats & des fatigues continuelles. Ces restes malheureux, bloqués dans un terrain ouvert, sont forcés de capituler pour eux & pour toute la colonie. Le traité de paix qui suivit cimentait la conquête de l'Anglois, qui, par ce moyen, se trouve aujourd'hui maître de presque tout le continent de l'Amérique septentrionale.

Ce traité ne nous a laissé que Saint-Domingue, la Martinique, la Guadeloupe avec les Saintes Marie-Galante, la Desirade, Saint-Barthelemi & ce qui nous appartenait de Saint-Martin & Sainte-Lucie, qui de neutre qu'elle étoit ci-devant nous est devenu propre. Depuis la cession de la Louisiane à l'Espagne, il ne nous reste pas un pouce de terre dans le continent. Nous avons encore conservé aux environs de Terre-Neuve l'isle Saint-Pierre & Miqueton avec quelques grèves pour la pêche de la morue, établissement foibles & précaires, que nous perdrons au premier bruit de guerre, si les cours de France & d'Angleterre venoient à se brouiller.

— [1763.] —

Nous avons dit, à l'époque de 1717,

quelle étoit la température du climat des pays arrosés par le fleuve de Mississipi. Cette contrée, l'une des plus vastes & des plus belles qui soient sous le ciel, est en même temps l'une des plus fertiles. Si la culture y eût été bien ordonnée, il n'est rien qu'on n'eût pu attendre de la fécondité de ce beau pays. La nature sembloit destiner les établissemens qu'on y formeroit à la plus grande prospérité ; mais dès l'origine on fit une faute capitale en accordant des terres au hasard, & selon le caprice de ceux qui en demanderent. De cette manière les colons, au lieu de se fixer à un centre commun pour se prêter des secours mutuels, & d'agrandir la sphere de leur culture à mesure que la population auroit augmenté, se sont isolés dans des habitations extrêmement vastes qu'ils ne peuvent cultiver, & qui se trouvent souvent séparées les unes des autres par des déserts immenses. Dans la supposition contraire, une colonie bien ordonnée fût devenue probablement une nation puissante, & la France en eût retiré les plus grands avantages. Elle achete par an à l'étranger pour dix-sept millions de tabac, que la Louisiane seule eût pu lui fournir. Douze ou quinze mille colons auroient rempli cet objet. Le commerce de France eût exporté pour pareille va-

leur de superflu, & cette somme restoit dans l'Etat. C'étoit ce qu'avoit bien vu Law; mais le discrédit où tomba son système fit négliger ce qu'il y avoit de plus raisonnable dans les vues de cet homme singulier, qui malheureusement les avoit confondues avec des spéculations extravagantes : les financiers, qui seuls ont profité de cette erreur, l'ont toujours entretenue, & ce n'est pas le moindre des maux qu'ils ont faits à la nation.

Les richesses que la culture du tabac eût fait entrer dans cette colonie, eussent ouvert les yeux des colons sur la fertilité du pays, sur les vastes & belles prairies qui y sont, qui se fussent bientôt couvertes de nombreux troupeaux, dont les cuirs eussent été une nouvelle richesse qui eût dispensé d'en acheter de l'étranger, & dont la chair préparée & salée eût remplacé le bœuf d'Irlande; on auroit élevé des chevaux & des mulets pour les isles qui ne peuvent s'en passer, & pour lesquels nous sommes dans la dépendance des Espagnols, & sur-tout des Anglois. Ajoutons à ces objets d'exportation le riz, les planches, le maïs & les légumes pour la consommation des Antilles Françoises. Que d'avantages la France à méconnus, sans une infinité d'autres qu'on ne peut contester!

[1764.]

Le 20 Juin de cette année le Commo-
dore Byron, partit des Dunes d'Angle-
terre, traversa le détroit de Magellan,
fit quelques découvertes dans la mer du
sud, & arriva le 28 Novembre 1765, à
Batavia; au Cap de Bonne Espérance, le
24 Janvier 1766; & le 9 Mai suivant il
rentra aux Dunes, après avoir fait le tour
du monde en moins de deux ans.

Ce fut au commencement de cette an-
née que la France commença un établis-
sement aux isles Malouines, qu'Améric
Vespuce paroît avoir découvertes, en 1502.
Ce furent MM. de Bougainville, de Neu-
ville & d'Arboulin, qui le firent à leurs
frais. Ils y établirent des Acadiens labo-
rieux & intelligents. Beauchesne, Richard
Haukins & Anican, commandant le na-
vire le Saint-Louis de Saint-Malo, les
avoient visités; mais aucun d'eux n'y
avoit fait d'acte de possession.

L'aspect de ces isles n'a rien de sédui-
sant. Elles manquent même d'un des pre-
miers objets de nécessité, le bois; mais
on y supplée par la toutbe qui y abonde
& qui y est de la meilleure qualité. Quant
aux bois de construction, il faut les aller
chercher dans le détroit de Magellan;
mais ce désavantage est compensé par la
salubrité

salubrité de l'air & des eaux, & leur abondance, les gras pâturages & la fertilité de la terre. L'abondance & la bonté du gibier de terre & d'eau, & celle de la pêche, fournissent les plus grandes ressources. De belles baies y donnent les abris les plus sûrs. La température du climat y est également éloignée du chaud & du froid. Nulle bête féroce, nul reptile venimeux, aucun de ces insectes si multipliés & si incommodés ne s'y trouvent. En général cette contrée offre tout ce qui est nécessaire pour un bon établissement; sauf le bois, comme nous l'avons dit, mais qu'on parviendroit sûrement à y établir.

L'Espagne ayant depuis revendiqué ces îles, comme étant une dépendance du continent de l'Amérique méridionale, & son droit ayant été reconnu par la cour de France; M. de Bougainville, qui avoit été le promoteur de l'établissement qui y avoit été fait, eut ordre de remettre aux Espagnols les établissements François, ce qui se fit en 1766, comme nous verrons ci-après.

[1765.]

Le Commodore Byron, arrivé à la mer du sud en la présente année, courut à l'ouest de Copiapo au Chili, l'espace d'environ cinq cents lieues, pour reconnoître

tre, s'il se pouvoit, cette fameuse terre de Davis qu'on cherche inutilement depuis si long-temps; mais dans tout cet espace il ne trouva pas même les apparences d'aucune terre. Il abandonna donc le projet de la chercher à la latitude indiquée; mais il continua sa route, & courut dans une direction parallele, assez long-temps pour en avoir connoissance s'il eût été possible de la découvrir, ou si elle eût vraiment existé.

Il est plus que probable que si Davis n'a pas voulu se jouer de la crédulité de ses contemporains, son Journal, du moins en ce qui regarde la mer du sud, est très-fautif, puisque tous les navigateurs qui depuis lui ont traversé cette mer par la latitude indiquée, & qui l'ont croisée en tous les sens possibles, n'ont rien trouvé dans le parallele désigné par le Journal de ce navigateur.

Le 7 Juin suivant le Commodore vint attaquer une terre dont l'aspect étoit infiniment riant; mais, ayant envoyé un bateau armé pour sonder autour de cette île où il ne trouva point de mouillage, les habitants vinrent à leur rencontre pour les empêcher d'y descendre, en faisant avec leurs lances des gestes menaçants, & voulant leur faire entendre que s'ils vouloient débarquer sur leur terre,

ils y trouveroient la mort. Les Anglois ne répondirent à ces menaces que par des signes de bienveillance. Les Sauvages, enhardis par ces démonstrations qu'ils prenoient pour de la crainte, tenterent de s'emparer du bateau : les Anglois, qui s'apperçurent de leur intention, furent violemment tentés de les régaler d'une bonne fusillade ; mais l'officier qui les commandoit, plus humain & moins susceptible de colere que les gens de l'équipage, les soutint.

Ces Indiens sont de couleur bronzée, agiles, dispos & bien pris dans leur taille. Ce sont probablement les mêmes ou partie de ceux que M. de Bougainville vît dans son voyage autour du monde, & qu'il appella les *Lanciers*, à en juger par la description qu'il en fait.

La Grande-Bretagne & ses colonies du continent de l'Amérique septentrionale, vivoient encore, en cette année, dans la meilleure intelligence possible. Cette union faisoit leur bonheur mutuel, & la prospérité de leur commerce réciproque ; mais un acte du Parlement d'Angleterre, en voulant assujettir les colonies à un droit de timbre, commença à y répandre l'alarme, & excita des mécontentemens dans tous les ordres.

On s'apperçut bientôt en Angleterre de

ce refroidissement des esprits, au peu d'activité du commerce, qui florissoit auparavant ; l'acte qui avoit occasionné ce mécontentement ayant été révoqué, la bonne intelligence & le commerce reprirent vigueur.

[1766.]

En Juillet de cette année, le capitaine Wallis partit d'Angleterre avec les vaisseaux le Delphin qu'il montoit, & le Swallow commandé par le capitaine Carteret. Ils traverserent le détroit de Magellan ; mais, au débouquement de ce détroit, les deux vaisseaux furent séparés par la tempête. Le capitaine Wallis fit quelques découvertes dans la mer du sud, & entr'autres celle de l'isle de Taïti, où M. de Bougainville arriva après lui. Quant au capitaine Carteret, il essuya beaucoup de miseres dans sa traversée de la mer du sud ; il arriva enfin à Macassar en Mars 1768, à Batavia le 15 Septembre suivant, en Décembre de la même année au Cap de Bonne-Espérance, & en Angleterre en Juin 1769.

[1766.]

Le 15 Novembre de cette année, M. de Bougainville partit de la rade de Mindin, sur la frégate la Boudeuse, de

vingt-six canons de douze. Un coup de vent, qui rompit son grand hunier, l'obligea de relâcher à Brest pour remettre en état ses manœuvres; il fit raccourcir sa mâture trop élevée, changea son artillerie trop lourde pour le voyage qu'il avoit à faire après la remise des isles Malouines, & appareilla de la rade de Brest pour sa destination, ayant à bord le prince de Nassau-Sieghen, qui avoit obtenu du roi la permission de faire ce grand voyage.

Jusqu'à la fameuse expédition de l'amiral Anson, on n'avoit eu que des connoissances très-imparfaites de la vaste mer du sud: c'est au siecle présent qu'il a été réservé de faire faire à l'art de la navigation les plus étonnants progrès; & c'est à cet art perfectionné qu'on devra l'entiere connoissance du globe, & sur-tout celle de l'hémisphere austral, jusqu'à nous si peu connu. A-t-il à son extrémité un vaste continent, comme on l'a pensé jusqu'ici? C'est ce qui nous reste à sçavoir; & nous devons espérer que les travaux des astronomes & des navigateurs nous mettront à portée de connoître bientôt les terres antarctiques, pour le moins aussi-bien que nous connoissons celles du nord. Le desir de faire porter leur joug à des nations étrangères, n'est pas ce qui a porté deux des plus puissants souverains de l'Eu-

rope à ces recherches. Ils n'ont été déterminés à ordonner ces expéditions glorieuses que pour la perfection de la géographie, & par conséquent pour le bien de l'humanité, pour répandre un nouveau jour sur l'histoire naturelle, sur la physique, pour étendre les progrès des connoissances, & pour enchaîner les nations par les liens d'un commerce utile à toutes celles qui peuvent en partager les avantages. Ajoutons qu'on ne peut faire aux derniers voyageurs le reproche qu'ont justement mérité ceux qui les ont précédés dans la même carrière; que philosophes, naturalistes & astronomes pour la plupart, ils ne rapportent que ce qu'ils ont vu, & que ce qu'ils ont dit a été vu par eux avec les yeux du philosophe & du plus scrupuleux observateur.

✿ [1767.] ✿

M. Wallis, en faisant voile de l'isle d'Osnabrug, ne se croyoit point fort éloigné d'une terre plus considérable que celles qu'il avoit rencontrées sur son passage, & la desiroit beaucoup, dans l'espoir d'y trouver des rafraîchissements, dont tout son monde avoit le plus pressant besoin. A la vue d'une terre très-élevé, il fit aussitôt route pour la reconnoître; il en étoit déjà près, lorsqu'un brouillard épais l'o-

bligea de faire des bordées pour se garantir de périr à la côte. Ce brouillard dissipé, il ne fut pas peu surpris de se trouver environné de plus de cent pirogues, dont plusieurs s'approcherent du vaisseau à la portée du pistolet. Il y a lieu de croire, à la maniere dont ils regardoient le vaisseau, qu'il étoit le premier qu'ils eussent vu. Les Anglois leur firent tous les signes possibles d'amitié & d'invitation; &, après une sorte de délibération, les insulaires se hasarderent de monter à bord. Il y a lieu de croire que la vue de ces objets nouveaux pour eux, excita dans leur ame des desirs violents de s'en rendre maîtres; car leur inclination à voler se manifesta sur le champ: l'un d'eux saisit le chapeau d'un des quartiers-maîtres, & se jetta à la mer.

Le coup d'œil enchanteur de cette isle invitoit à y descendre; mais il falloit trouver un mouillage. Ces Indiens parurent avoir les penchans de ceux qu'on avoit déjà rencontrés; ils se prêterent aux échanges qu'on proposa; mais ils manifestèrent en plus d'une rencontre le desir de se rendre maîtres des canots, des bateaux & du vaisseau même; mais ils en furent si rigoureusement punis, qu'ils s'en corrigerent après deux attaques où ils perdirent beaucoup du monde, & ne tar-

derent pas à s'appercevoir qu'ils s'étoient attiré leur malheur, & qu'ils avoient à faire à des hommes bien supérieurs à eux par leurs armes & leur industrie, qui d'ailleurs ne s'étoient portés à leur égard à aucune espece de violence qu'après avoir été provoqués, & qui avoient cessé de leur faire du mal du moment où on avoit cessé de les attaquer.

Les procédés généreux des Anglois qui pouvoient porter plus loin leur ressentiment, établirent tellement la confiance, qu'ils purent, après s'être assuré un bon mouillage, faire toutes les provisions qu'ils voulurent, & qu'il s'établit même entr'eux une forte d'intimité. Les Anglois prirent possession de cette isle au nom du roi d'Angleterre, & la nommerent l'isle du roi George III.

Un canonnier vint présenter un jour à bord à M. Wallis une femme de la plus belle taille, âgée d'environ quarante-cinq ans, d'un air noble & d'un port majestueux, pour laquelle ces insulaires marquoient les plus grands égards. M. Wallis, en la voyant, jugea à ses manieres, & à cette aisance que donne le sentiment de la supériorité & l'habitude du commandement, que cette femme devoit être d'un ordre supérieur. Il la traita avec beaucoup de distinction, lui fit des prés

fents en conséquence, qu'elle accepta avec reconnoissance. Il se rendit à son habitation, où elle le fit porter, remarquant qu'il étoit fort malade, ainsi que son premier lieutenant & le munitionnaire ; & depuis elle ne passa pas un seul jour sans venir à bord, quand M. Wallis n'alloit pas lui faire visite lui-même. Elle eut fort désiré le retenir plus long-temps dans son isle, où elle étoit en effet souveraine ; & ce ne fut qu'en la trompant sur son retour prochain que M. Wallis put s'arracher à l'empressement qu'elle lui témoignoit de le garder dans l'isle : ce ne fut aussi qu'avec le plus vif regret qu'elle vit partir ces étrangers, qui, d'abord mal accueillis par ses sujets, en furent regrettés lorsque la nécessité de remplir leur mission les força de quitter cette isle délicieuse, dont M. de Bougainville nous a laissé un tableau charmant, dont des récits postérieurs ont confirmé la vérité.

✿ [1767.] ✿

M. Carteret, qui, à la même époque & dans la même mer, cherchoit la terre de Davis, l'auroit infailliblement rencontrée si elle eût existé, ou du moins si elle eût été placée dans le parallèle indiqué par les cartes sur lesquelles il régloit sa navigation ; car il passa sur la

place qu'on y assigne à cette prétendue terre. Ayant manqué son objet, il courut à l'ouest, quelques degrés nord, & eut la vue de terre le 2 Juillet de cette année. Elle se présentoit, dans le lointain, sous l'apparence d'un grand rocher qui s'élevoit au-dessus de la mer; mais, à mesure qu'on l'approchoit, on s'appercevoit que l'intérieur étoit couvert de bois. En prolongeant le rivage, on voyoit sortir des rochers des sources fraîches & brillantes, qui se rendoient à la mer; mais, quelque desir qu'on eût de débarquer sur cette côte, la lame s'y brisoit avec tant de violence qu'on n'osa risquer la descente. On étoit alors au plein hiver de ces parages, ainsi il est très-probable qu'on peut y atterrir plus facilement & plus sûrement dans l'été de cet hémisphère. M. Carteret lui donna le nom de l'isle *Pitcaim*, qui étoit celui d'un jeune homme qui découvrit le premier cette isle. Il en découvrit deux autres le lendemain, qu'il appella les isles *du duc de Gloucester*. Un canot qui fut envoyé à l'une de ces isles n'y trouva pas d'eau, mais une infinité d'oiseaux si peu farouches, qu'ils se laissoient prendre à la main.

Il se mit ensuite à la recherche des isles de Salomon, dans laquelle il ne fut pas plus heureux que le Commodore By-

ron qui l'avoit précédé, & qui avoit eu le même projet. Arrivé par dix degrés de latitude sud, il courut à l'ouest sur le même parallèle jusqu'au 195^e degré de longitude, qui est la position qu'on leur a assignée sur les cartes, sans rien découvrir : il vit cependant de nombreuses compagnies d'oiseaux, qui supposent la proximité des terres ; mais, comme il fut battu de l'orage pendant neuf à dix jours, il se pourroit très-bien que le ciel chargé de nuages l'eût empêché de les appercevoir.

M. Carteret, poursuivant sa route, découvrit un groupe d'isles, au nombre de sept, & vint mouiller près de celle qui lui parut la plus considérable. Il envoya un bateau armé, aux ordres du maître, pour reconnoître une aiguade. Il en trouva une de bonne eau, mais qu'il jugea dangereuse, parce qu'elle étoit voisine d'une forêt dans laquelle les Sauvages pouvoient s'embusquer. Sur son rapport, M. Carteret se décida à chercher un mouillage qui eût moins d'inconvénients. Il renvoya le maître une seconde fois avec un bateau bien armé, & toutes les bagatelles qui pouvoient engager les Sauvages à traiter, en lui recommandant la plus grande prudence, & toute la douceur possible. Mais, pour les avoir négligées, il lui en

coûta cher. Il avoit poussé avec son escorte jusqu'à une bourgade de ces Indiens qui l'avoient bien reçu ; mais, ayant voulu abatre un cocotier, malgré la peine que cela sembloit faire aux naturels, ceux-ci attaquèrent les Anglois, qui perdirent deux matelots ; & le maître lui-même, percé de trois fleches, mourut de ses blessures. M. Carteret, voulant profiter du mouillage, fit touer son vaisseau près du rivage, & présentant le travers à l'aiguade, se mit en situation de protéger les travailleurs : cette précaution mit à portée de remplir l'objet qu'on s'étoit proposé ; mais l'équipage étoit dans un mauvais état, il n'y avoit plus de vivres, & l'imprudencé du maître fit manquer le point essentiel, celui de se procurer des rafraîchissements ; il fallut faire voile vers la Nouvelle-Bretagne, où l'on vint atterrir.

Ce fut lui que trouva M. de Bougainville à son retour en Europe, après sa relâche à l'isle de l'Ascension, & à qui il fit ses offres de service, comme cela se pratique en mer, & comme nous le verrons ci-après.

✿ [1767.] ✿

Le 8 Janvier la Boudeuse passa la ligne : le 31 du même mois elle mouilla dans la rade de Monte-Vidéo, à l'embouchure

de la grande riviere Rio de la Plata. Les frégates Espagnoles, auxquelles on devoit remettre les isles Malouines, étant prêtes, M. de Bougainville partit de Monte-Vidéo le 27 Février : le 23 Mars suivant il mouilla dans la grande baie des Malouines; & le 1^{er} Avril il livra l'établissement aux Espagnols, en permettant aux colons, au nom du souverain dont il portoit les ordres, de rester sous la domination du roi Catholique. Quelques familles profiterent de la permission; le reste, avec l'état-major, fut embarqué sur les frégates Espagnoles qui les amenerent à Monte-Vidéo. M. de Bougainville resta aux isles Malouines, pour attendre la flûte l'Etoile, qu'il attendit tout Avril & Mai. Le 2 Juin il en partit pour Rio-Janéiro, où il avoit indiqué à M. de la Giraudais, qui commandoit cette flûte, un point de réunion. Il y entra le 21 Juin, & y trouva l'Etoile qui y étoit depuis six jours. Le défaut de pain & de légumes les força de retourner à la riviere de la Plata, pour se pourvoir de l'un & des autres.

Le 14 Juillet les deux vaisseaux appareillerent, & sortirent de la rade le 15. Le 31 après-midi, ils mouillèrent dans la rade de Monte-Vidéo. A leur arrivée, M. de Bougainville apprit qu'on arrêtoit les Jésuites du Paraguay, & l'ordre d'ar-

rêter aussi ceux du Pérou & du Chili : ce qui se fit avec tout le secret & la diligence dont on avoit usé en Espagne, lorsqu'ils y furent arrêtés.

Nous ne pouvons nous dispenser d'entrer, sur ce point intéressant de l'histoire du 18^e siècle, dans des détails qui satisferont le lecteur, & que nous prendrons de M. de Bougainville même, témoin oculaire de ce fait important.

En 1580 les Jésuites firent leur première entrée dans ce beau pays où, sous le regne de Philippe III, ils fonderent ces missions fameuses, connues en Europe sous le nom de *Paraguay*, au nombre de trente-sept, dont vingt-neuf sur la rive droite de l'Uruguay, & huit sur la rive gauche; régies chacune par deux Jésuites, en habit de l'ordre. Pour se rendre indépendants de toute autorité, les bons peres représentèrent qu'il étoit essentiel de les soustraire à l'autorité des gouverneurs, & même qu'aucun Espagnol n'entrât dans ce pays. La cour d'Espagne leur accorda ces deux points, & soixante mille piastres par an, à condition qu'à mesure que les peuplades seroient formées, & les terres en valeur, chaque Indien paieroit annuellement au roi une piastre par homme, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à soixante, & qu'on apprendroit à ces peuples la lan-

gue espagnole. Il ne paroît pas qu'ils aient exécuté fidelement la premiere de ces conditions, & ils se sont bien gardés de remplir la seconde. En 1757, les cours d'Espagne & de Portugal s'étant accordées à échanger les peuplades situées à gauche de l'Uruguay, contre la colonie du Saint-Sacrement, ces peuplades prirent les armes contre les Portugais. Les Jésuites, qui probablement les instiguoient, se garderent bien de se mettre à découvert; aucun ne parut à la tête de ces Indiens; on dit même qu'ils furent retenus par force dans les villages pour y faire leurs fonctions de missionnaires. Les Indiens ne tarderent pas à être soumis; mais d'autres vues des deux cours ayant empêché de consommer l'affaire de l'échange, les troubles de cette contrée furent apaisés.

M. de Bougainville rapporte qu'il fut très-surpris de ce que lui dit dom Joachim de Viana, du dégoût que marquoient les Indiens pour l'administration des Jésuites. Il ne sçavoit comment l'accorder avec tout ce qu'on publioit de la maniere dont ils étoient gouvernés. En considérant de loin ce gouvernement magique, qui n'eût jugé que c'étoit l'administration la plus honorable à l'humanité? Un peuple cultivant une terre fertile sous un climat fortuné, rapportant à des maga-

fins publics les fruits de cette terre ; ces fruits distribués à chacun selon ses besoins ; l'homme dans la vigueur nourrissant de son travail l'enfant qui vient de naître & le vieillard dont les forces sont usées, en attendant pour lui-même les mêmes secours, lorsque l'âge aura glacé ses membres ; les maisons commodes & tenues proprement ; les édifices publics beaux ; les églises magnifiquement décorées ; le culte uniforme & scrupuleusement suivi ; une égalité parfaite dans les conditions : qui n'eût cru un tel gouvernement le chef-d'œuvre de la législation ? Voilà le premier coup d'œil du tableau. Examinons le détail.

Chaque paroisse étoit régie par deux Jésuites, l'un curé, l'autre son vicaire. La dépense de l'entretien étoit le fruit du travail des Indiens. Aucun particulier n'avoit rien en propre ; tout étoit à la société, qui faisoit l'achat des outils & marchandises étrangères. La soumission étoit de telle obligation, qu'hommes & femmes étoient punis du fouet, à la manière du college, pour les fautes publiques, & que ces bons Paraguayens venoient même solliciter le châtiment des fautes mentales.

Le curé habitoit une vaste maison près de son église, entre deux corps de logis plus vastes encore, dans l'un desquels étoient

étoient les écoles pour la musique , la peinture , la sculpture , l'architecture , & les ateliers des différents métiers , auxquels l'Italie fournissoit des maîtres : l'autre étoit un séminaire de jeunes filles , nommé *la Guatiquasu* , sous l'inspection des vieilles femmes , où elles étoient occupées des divers ouvrages qui sont propres à leur sexe ; & l'appartement du curé communiquoit à ces deux corps de logis.

Le pere , après avoir dit sa Messe , faisoit faire la distribution journaliere des vivres , visitoit les écoles & les ateliers , dînoit à onze heures seul avec son vicaire , faisoit la conversation & la sieste jusqu'à l'heure du Rosaire ; visitoit son séminaire , faisoit la conversation jusqu'à sept heures du soir , soupoit ensuite , & étoit censé couché à huit heures. Le peuple étoit à l'ouvrage à huit heures du matin , soit aux ateliers ou dans les champs ; les femmes à leur tâche depuis la même heure jusqu'à cinq heures & demie du soir , qu'elles alloient au Rosaire à six heures , après quoi tout le monde étoit retiré. Cette uniformité mortelle n'étoit interrompue que par les solemnités des dimanches & fêtes. Lorsque les Espagnols eurent enlevés les Jésuites , ce grand peuple se trouva comme de jeunes religieux qui forcent la clôture. C'étoit , dit très-bien M. de Bou-

gainville, de grands enfants, que leur vie finguliere empêchoit d'avoir la gaieté des petits.

Le confesseur du roi, le comte d'Aranda, quelques ministres, & don Francisco Bucarelli, nommé pour remplacer don Cevaléos, avoient seuls le secret de cette affaire. Bucarelli, bien instruit des choses de sa mission, dépêcha, à son arrivée à Buénos-Aires, deux gentilshommes chargés de paquets de la cour, adressés aux commandants du Pérou & du Chili, où leurs instructions étoient claires & précises. Après avoir fait ses dispositions pour Mendoza, Corrientes, Santa-Fé, Salta, Monte-Vidéo; il envoya à Cordoue, résidence du provincial des Jésuites, un officier de confiance qu'il nomma lieutenant de roi, & qu'il fit accompagner, sous ce prétexte, d'un fort détachement de troupes.

Le point embarrassant étoit de se saisir des Jésuites dans leurs peuplades, & de substituer au gouvernement actuel, un gouvernement au moins provisionnel, afin de prévenir les désordres de l'anarchie. Le commandant se résolut donc à temporiser, & se réduisit à mander à Buénos-Aires les Caciques & Corrégidors de chaque peuplade; & il donna ses ordres avec tant de célérité, que ces personnages

étoient en route lorsqu'un événement imprévu fit hâter l'expédition. De deux navires partis d'Espagne après que les Jésuites y eurent été arrêtés, l'un alla échouer sur le Banc aux Anglois, avant que le gouvernement eût pu s'affurer de leur discrétion. Dom Bucarelli, craignant que son secret ne fût éventé par-là, fait exécuter sans délai les ordres de la cour. Heureusement, par-tout les Jésuites furent surpris sans avoir eu le moindre soupçon. On se saisit de leurs papiers. Frappés comme de la foudre, ils ne firent pas la moindre résistance. Les notables Indiens qui se rendoient à Buénos-Aires poussèrent leur route, moins affligés que surpris de la nouvelle qu'ils apprirent de la détention de leurs missionnaires.

M. de Bougainville, qui les vit à Buénos-Aires, leur trouvoit, pour se servir de ses propres expressions, *l'air stupide des animaux pris au piège*. Il ne put juger de leur capacité, n'entendant point l'idiome des Guaranis. Il entendit un Cacique, qu'on disoit être un très-grand musicien, jouer une sonate; & il lui sembla entendre *les sons obligés d'une serinette*. On trouva dans les maisons des Jésuites beaucoup de marchandises, des ornemens d'églises d'un grand prix, peu d'argent. Le public, qui exagere tout, prétendit qu'on avoit

découvert des choses horribles dans leurs papiers.

[1767.]

Le 14 Mai le marquis Bucarelli partit pour les missions du Paraguai, & il ne trouva pas le plus léger obstacle à l'exécution des ordres du roi.

Le 14 Novembre de cette année, la Boudeuse & l'Etoile appareillerent de Monte-Vidéo à quatre heures & demie du matin; à midi elles en étoient à douze lieues dans l'est. Le 6 Décembre les deux frégates mouillèrent dans la baie de Possession, à l'entrée du détroit de Magellan. Le 8 au matin on passa le premier goulet, & on eut la vue des Patagons, les mêmes que l'Etoile vit en 1766; & le pavillon blanc qu'ils faisoient voir, étoit le même que celui que leur avoit donné M. Denis de Saint-Simon en signe d'alliance. Ces Sauvages sont doux, quoique d'une taille très-haute; car les plus petits d'entr'eux ont 5 pieds 5 à 6 pouces, & le plus grand nombre de 5 pieds 9 à 10 pouces, quelques-uns de 6 pieds. Ils sont très-robustes; leur figure en général est agréable; leurs femmes sont jolies; leur couleur bronzée, comme celle de toutes les Américaines.

Le sol du climat de ces peuples paroît être de même nature que celui des

îles Malouines. M. de Commerçon y retrouva les mêmes plantes. Le 11 on passa le second goulet. Le 14 on mouilla à la baie Duclos, vis-à-vis du cap Montmouth de la terre de Feu. Le 16 on mouilla dans la baie Françoisé. Le 17 dans la baie Bougainville, où l'on profita de quelque temps de séjour pour reconnoître diverses parties de la terre de Feu. Le 31 on avoit doublé le cap Forward, pointe le plus sud du continent, & l'on mouilla dans la rade du port Galant.

❧ [1768.] ❧

Du 1^{er} au 16 Janvier on resta forcément à la baie Fortescu; & de ce jour au 25, le temps fut tel qu'il fallut y rester encore. Ce jour on doubla le cap Quade. Le suivant on doubla le cap des Piliers de l'île des Apôtres, & l'on se vit hors du détroit après cinquante-deux jours de navigation & de périls, entre des terres où regnent, selon l'expression du Psalmiste, *Nix, grando, glacies, spiritus procellarum*. Ce fut du cap des Piliers que M. de Bougainville prit son point de départ par 52 degrés 50 minutes de latitude australe, & 79 degrés 9 minutes de longitude occidentale de Paris.

Du 26 Janvier au 2 Avril, il n'y eut rien de remarquable que la vue de quelques

îles basses, qui firent nommer ces parages l'*Archipel dangereux*. Ce jour, à dix heures du matin, on eut la vue d'une montagne haute & escarpée, & qui, paroissant isolée, fut nommée le *Pic de la Boudeuse*. Le même jour on eut la vue de Taïti, où l'on ne put mouiller que le 6. Il faut lire dans l'original même la description de cette île enchanteresse, habitée par le peuple le plus doux, le plus hospitalier & le plus sensible de la terre, où les femmes réunissent tous les agréments de la figure, où la terre produit des arbres & des plantes dont l'air est embaumé, où tout inspire & respire la volupté. Jamais réception ne fut plus amicale que celle que fit cette nation aux deux vaisseaux. M. de Bougainville établit un camp à terre, avec une garde pour les malades, pour la facilité des échanges, pour celle de faire le bois & l'eau; ce qui alarma d'abord ces bons insulaires. Il comptoit y rester dix-huit jours; mais les risques qu'il y courut, par la mauvaise qualité du mouillage, réduisirent le temps à la moitié de ce qu'il avoit jugé nécessaire. Un Taïtien, nommé *Aotourou*, souhaita s'embarquer sur l'*Etoile*: sa nation le demandoit pour lui, & il fut reçu. On paya la bonne réception que firent les Taïtiens aux deux équipages, en leur laissant des

graines des légumes d'Europe, du bled, de l'orge, de l'avoine qui doivent y avoir multiplié prodigieusement, si ce peuple, qui a paru aimer l'agriculture, a suivi les instructions qui lui ont été données, ou s'il les a assez bien entendues pour s'y conformer.

Cette isle est située par 17 degrés 35 minutes 3 secondes de latitude australe, sa longitude est de 150 degrés 40 minutes 17 secondes à l'ouest de Paris. Entre la pointe du sud-est, & un gros cap qui s'avance au nord, il y a une baie profonde, qui s'ouvre au nord-est, & qui paroît fournir plusieurs bons mouillages; mais le hasard servit mal M. de Bougainville. Les hautes montagnes qui occupent l'intérieur de cette isle, loin d'en rendre l'aspect triste, l'embellissent singulièrement: une infinité de rivières qui en descendent, fertilisent cette heureuse contrée. Le terrain s'abaissant en pente douce jusqu'à la mer, est couvert d'arbres fruitiers. Tous les fruits, plantes & légumes du continent Américain, s'y trouvent. On n'y voit aucun indice de minéraux. On y trouve de très-belles perles. Les seules quadrupèdes qu'on y ait remarqués, sont des cochons; des chiens de petites espèces, mais jolis; & des rats en quantité. On y voit des poules semblables aux nô-

tres, des tourterelles charmantes, les plus jolies perruches du monde. La chaleur y paroît plus supportable que dans les Antilles. Point de ces insectes qui nous désoient entre les tropiques, nul reptile venimeux. La santé & la force des insulaires, la vieillesse heureuse à laquelle ils parviennent, la finesse exquise de leurs sens, la bonté de leurs dents qu'ils conservent dans le plus grand âge, la beauté singulière de la forme dans les deux sexes, sont des preuves évidentes de la salubrité du climat. Les fruits & le poisson sont leur nourriture ordinaire. Les liqueurs fortes leur répugnent, & ils ne boivent que de l'eau. On y distingue deux races d'hommes, qui ont cependant la même langue & les mêmes mœurs. La première est de la plus grande taille, & il est ordinaire d'y voir des hommes de six pieds & plus. On ne trouveroit nulle part de plus beaux modèles pour peindre Hercule ou Mars. Leurs traits ne différent en rien de ceux des Européens; & s'ils n'étoient pas nus & continuellement à l'air, au soleil & dans l'eau, ils seroient aussi blancs que nous. L'autre race est de stature médiocre, a les cheveux durs & crépus: sa couleur & ses traits différent peu de ceux des mulâtres. Le chirurgien major vit parmi eux des traces de la petite-vérole.

M. de Bougainville fit ce qu'il put pour empêcher qu'on ne leur communiquât pas l'autre, ne les en supposant point infectés. Cependant le Taitien qu'il emmenoit s'en trouva perdu, & se laissa traiter avec beaucoup de docilité. La police y est très-exacte. Les affaires majeures s'y décident dans les assemblées des notables. La polygamie y est en usage. Dans une contrée où tout respire & inspire l'amour, le luxe des riches est le plus grand nombre des femmes. Une des principales cérémonies du devoir hospitalier, est d'offrir sa femme ou sa fille à ses hôtes. L'habitude d'une vie douce & agréable les rend légers, la moindre attention les fatigue. Ils sont cependant adroits & industrieux. Leurs étoffes, qui sont d'écorces d'arbres, se préparent comme celles de nos chapeaux : ils les font comme nous faisons le papier, & sont plus ou moins fines ; ils ont l'art de les teindre de diverses couleurs.

Il y a dans ce pays une inégalité marquée entre les conditions. Le deuil y est long pour les peres, pour les rois & pour les femmes : les maris ne portent point le deuil de leurs femmes. Ils soignent leurs malades avec la plus grande affection. La langue du pays est douce & très-accentuée.

M. Wallis, Anglois, avoit été dans cette

isle huit mois avant les François, & y avoit séjourné un mois. En 1769, les Anglois y ont observé le passage de Vénus, & y ont séjourné trois mois. Dans la relation qu'ils ont donnée de ce voyage, ils nous accusent faussement d'y être restés avec pavillon Espagnol, & d'avoir porté aux Taïtiens la maladie que nous devons croire avec plus de raison leur avoir été communiquée par l'équipage de M. Wallis, si elle n'est pas endémique chez eux, comme on l'a trouvée aux isles Caraïbes, lors de la découverte du Nouveau-Monde.

Du 16 Avril au 29 Mai, on eut la vue d'une infinité d'isles que M. de Bougainville appella les *Grandes Cyclades*. Ce fut dans ces parages que ce commandant vérifia un fait singulier, dont on avoit long-temps soupçonné l'existence. Une fille, nommé *Bard*, née en Bourgogne, & que la perte d'un procès avoit réduite à l'indigence, ayant déguisé son sexe, après avoir servi en qualité de laquais un Genevois à Paris, se trouvant à Rochefort au moment de l'embarquement de M. de Commerçon, se présenta à lui pour domestique. Cette fille suivit par-tout son maître dans ses herborisations, dans les monts glacés du détroit de Magellan, & dans les pays brûlants du continent méridional; acquit des connoissances supérieu-

res à son sexe ; portoit les provisions , les armes , les cahiers , sans se rebuter des fatigues. Elle fut reconnue à Taïti par les insulaires. Ses précautions pour se cacher la déceloient. Elle avoua son sexe à M. de Bougainville , après le départ de Taïti. Cet officier lui rend la justice , qu'elle s'est toujours conduite avec la sagesse la plus scrupuleuse. Elle est la première femme qui ait fait le tour du monde , & il y a peu d'apparence que son exemple soit suivi.

Le 5 Juin on eut la vue de nouvelles îles , & du golfe de la Louisiane , d'où l'on ne put se tirer que le 26. Le 28 au matin on découvrit de nouvelle terres. Le 1^{er} Juillet on passa sur un banc qui fut appelé *le Raz Denis* , du nom du maître d'équipage. On découvrit une belle baie , qu'on nomma la *baie Choiseul* , mais que le mauvais temps empêcha de visiter. Le 6 Juillet on mouilla au port Prassin , en dedans de la pointe sud de la terre appelée *Nouvelle Bretagne*. On y fit à l'aise de l'eau & du bois , & les réparations nécessaires aux deux frégates , avec des observations ; mais le pays ne fournit aucun rafraîchissement aux équipages , qui en avoient le plus grand besoin. Le 26 on en partit , & on eut constamment la vue de la terre jusqu'au 3 Août. Depuis le 11 jusqu'au 23

de ce mois, on longea la nouvelle Guinée au nord, & les isles des Papous. Ensuite on porta au sud-ouest, par un passage fort embarrassé d'isles, pour gagner la mer des Moluques jusqu'au 28 de ce mois. Le 2 Septembre on mouilla à Bornéo, premier établissement des Hollandois.

✿ [1768.] ✿

Le 25 d'Août de cette année le vaisseau l'Endéavour, commandé par M. Cook, ayant à bord MM. Banks & Solander, deux sçavants illustres & grands naturalistes, partit de Plymouth, pour aller observer à Taïti, que les Anglois appellent *Othaiti*, le passage de Vénus sur le disque du soleil, & pour faire dans la mer du sud toutes les découvertes qu'ils pourroient faire.

✿ [1768.] ✿

Ce fut à Bornéo, premier établissement des Hollandois à l'est des Moluques, que finirent les miseres des deux équipages de la Boudeuse & de l'Etoile, qui avoient le plus pressant besoin de cette relâche, ce qui leur restoit de vivres étant gâté, & les habits des matelots absolument usés. On n'y fit cependant qu'une relâche de six jours, pour gagner le plus promptement qu'on pourroit Batavia, où l'on

mouilla le 28 Septembre suivant. Ce fut là que les deux frégates se refirent des fatigues de leur longue traversée, dans un séjour d'une vingtaine de jours, mais qui ne laissa pas d'être funeste à quelques personnes, pour s'être un peu imprudemment livrées à manger des fruits, qui leur donnerent des dyssenteries très-dangereuses dans ces climats brûlants.

Le 18 d'Octobre les deux frégates appareillerent pour l'Isle de France, où elles vinrent atterrir le 8 Novembre suivant. Elles déposèrent à l'hôpital les malades qu'elles avoient à bord, & y laisserent leurs vivres gâtés, pour en reprendre de nouveaux. On fit aux deux frégates les réparations nécessaires; mais celles de la Boudeuse ayant été faites plutôt que celles de l'Etoile, qui en avoit plus besoin, & de réparations de plus grande conséquence, M. de Bougainville laissa à l'Isle de France le fer, les clous & les médicaments qu'il avoit embarqués, qui lui devenoient inutiles pour le reste de sa traversée, & dont l'isle avoit besoin. Il y laissa aussi vingt-trois soldats qui demanderent à être incorporés dans les troupes de la colonie, MM. de Commerçon, botaniste, Véron, astronome, dont le premier vouloit prendre connoissance de l'histoire naturelle des isles de la mer, des

Indes, & l'autre observer dans l'Inde le passage de Vénus. On y laissa aussi M. de Romainville, ingénieur, qui céda aux instances des ordres supérieurs de la colonie, qui avoit besoin de ses services. On perdit dans cette île M. le chevalier du Bouchage, enseigne de vaisseau, officier du plus grand mérite, qui y mourut d'une dyssenterie dont il fut attaqué à Batavia; ainsi que M. Le Moine, jeune garde-mariné, qui y mourut de la poitrine.

Le 11 Décembre, la Boudeuse appareilla pour le cap de Bonne-Espérance, laissant l'Etoile à l'Île de France, dont le radoub n'étoit pas fait, & qui avoit encore besoin du reste du mois pour achever ses réparations, & prendre des vivres pour le reste du voyage.

✿ [1769.] ✿

Le 9 Janvier de cette année, sur les neuf heures du matin, la frégate la Boudeuse mouilla dans la baie du cap de Bonne-Espérance, où l'on éprouva de la part des chefs de la colonie Hollandoise toutes sortes d'honnêtetés. Elle en partit le 17 du même mois. Le 4 Février suivant, elle mouilla à l'île de l'Ascension. Elle y fut un peu ragrée, & l'on y fit une bonne provision de tortues. M. de Bougainville en partit le 6; & le 25 du même mois, sur

le soir, il apperçut au vent de la frégate le *Swallow*, vaisseau Anglois que commandoit M. Carteret, & qui avoit fait le tour du globe, sans se douter que la frégate qui lui offroit tous les services qu'on peut se rendre à la mer, venoit de faire le même voyage, & en beaucoup moins de temps. Ce capitaine remit à M. de Bougainville, dont il ne voulut rien accepter, les lettres qui lui avoient été remises au cap pour France. Le 4 Mars suivant, la *Boudeuse* eut la vue de *Tercere*, l'une des Açores. Le 14 au matin on vit *Ouessant*; mais, les vents ne permettant pas d'entrer à Brest, le 16 après midi, & après deux ans & quatre mois de courses, cette frégate entra dans le port de Saint-Malo; &, pour terminer comme le fait M. de Bougainville, *Puppibus & læi nautæ imposuere coronas.*

✻ [1769.] ✻

Le 16 Janvier, presque à l'époque où M. de Bougainville mouilloit au cap de Bonne-Espérance à son retour en Europe, M. Cook eut la vue de la terre de Feu, où il mouilla. Il séjourna cinq jours à la baie de bon Succès; & ensuite appareillant, il fit route au sud, doubla le cap de Horn; &, étant entré dans l'océan Pacifique, il porta le cap sur Taïti, où l'En-

déavouir devoit séjourner quelque temps. Dans la courte relâche que M. Cook fit à la terre de Feu, MM. Banks & Solander, M. Buchan, dessinateur, & le chirurgien major Montkouse, avec huit autres personnes, domestiques & matelots, descendirent à terre pour botaniser sur la cime d'un mont qu'ils avoient en perspective. Ces sçavants avoient mal jugé de la distance, & n'avoient pu prévoir les obstacles qu'ils trouveroient à l'exécution de leur projet. Le dessinateur, harassé de fatigues, se trouva mal le premier ; &, quoiqu'on fût dans le milieu de l'été de ce pays, le froid y étant excessif, on lui alluma du feu, & on laissa près de lui les moins fatigués. Les deux sçavants & le chirurgien poursuivirent leur route, gagnèrent la cime du mont, & firent leur récolte de plantes rares ; mais la lassitude, le froid & le besoin commençoient à se faire sentir. Le docteur Solander, qui avoit voyagé dans les montagnes de Norwege & de Suede, prévint ses compagnons de voyage, qu'il falloit bien se garder de se reposer en pareilles circonstances ; sans quoi on cédoit à un sommeil irrésistible, qui devenoit le sommeil de la mort. Il fut cependant le premier qui demanda à se reposer ; il eût été aussi la premiere victime du sommeil, sans l'espece de violence que lui fit M. Banks

Banks; & ce ne fut qu'à grand'peine qu'on lui fit gagner le lieu où l'on avoit allumé du feu. Deux domestiques, dont un Nègre, y périrent. Ce ne fut qu'avec des difficultés infinies, que nos sçavants regagnerent le vaisseau. On ne sçauroit trop prévenir ceux que le zele des découvertes pourroit porter un peu avant dans ces sortes de courses, à faire leur profit du danger que coururent ceux dont il est question.

Entre les 17 & 19^e paralleles, M. Cook découvrit une chaîne de nouvelles isles, que MM. Wallis & Bougainville n'avoit point visitées; mais d'espece à peu près pareille à celles qu'ils avoient vues, c'est-à-dire des isles basses, bien boisées, & dont les habitants paroissoient avoir les mêmes mœurs que ceux que nous représentent les journaux de ces deux navigateurs; de la taille des Européens, nus, bien proportionnés, de couleur bronzée, cheveux noirs, & tous armés de longues piques. Mais toutes les isles de ces parages sont bordées de récifs qui en rendent l'accès impraticable, & la mer se brise sur leurs bords avec une violence qui rend leur abord très-dangereux aux canots même. On présume avec assez de vraisemblance que ce sont les mêmes isles que découvrit Quiros, en 1606, à la

suite desquelles il place un continent qu'il prétend avoir côtoyé l'espace de soixante lieues, & que les cinq derniers navigateurs qui ont fait le tour du monde, & qui ont traversé ces parages à des hauteurs différentes, eussent infailliblement trouvé s'il existoit. M. de Bougainville observe cependant que cette suite innombrable d'isles basses, & presque noyées, suppose un continent voisin; mais il ajoute très-judicieusement, que la géographie étant une science de faits, on ne peut rien donner à l'esprit de système sans risquer des erreurs dangereuses, qui ne se corrigent par la suite qu'aux dépens des malheureux navigateurs qui les adoptent.

[1763.]

Le 10 Avril de cette année, M. Cook eut la vue de Taïti ou Othaïti, qu'il reconnut d'abord pour être la même isle dont M. Wallis avoit donné les vues, & qu'il avoit appelée l'*Isle du roi George III*; mais des calmes & des vents contraires ne lui permirent pas de mouiller avant le 13 dans la baie du Port-Royal, où il atterrit le matin de ce jour, & où il jetta l'ancre sur treize brasses. Il étoit le troisieme Européen qui venoit aborder à cette isle; & ce ne fut point un spectacle nouveau pour ces insulaires, dont les pirogues

environnerent bientôt le vaisseau, & proposerent des échanges. L'expérience du passé les ayant instruits sur la valeur des choses, ils vouloient mettre un plus haut prix à leurs denrées; mais les Anglois, qui se propoisoient de faire dans cette île un séjour de trois mois, n'auroient pas trouvé leur compte à leur donner ce qu'ils exigeoient. M. Cook fit en conséquence un réglemeut, par lequel il fut enjoint, tant aux officiers qu'aux gens de l'équipage, de se conduire de telle sorte qu'on se conciliât les insulaires par beaucoup de douceur & d'humanité. On nomma un officier chargé seul de traiter avec eux pour les vivres & productions du pays de tout genre. Il fut ordonné que quiconque, étant de garde à terre, perdrait ses outils ou ses armes, seroit tenu de les payer, & que le prix lui en seroit retenu sur sa paie de la course, & puni en outre selon l'exigence des cas; qu'il en seroit de même pour quiconque seroit convaincu d'avoir détourné quelque chose des marchandises du vaisseau; & il fut expressément défendu de donner aucun outil ou ferrement aux insulaires pour échange, que par l'officier chargé de ce détail.

Le vaisseau amarré, MM. Cook, Banks & Solander descendirent à terre, où ils furent très-bien reçus: ils furent recon-

noître l'aiguade ; mais le terrain ne se trouvant pas propre pour ce qu'ils se propofoient de faire dans l'ifle , ils réfolurent de chercher un autre établiffement. Ils admirerent cette belle & fertile contrée, couverte d'arbres fruitiers de tous les genres que le pays comporte , à l'ombre defquels les habitans formoient leurs logemens. La plus riante verdure , entretenue par des fources fraîches & limpides, donne l'image de ces ifles enchantereffes dont les poëtes font des descriptions fi touchantes.

Le jour fuivant on fe difpofoit à chercher un nouveau mouillage , lorsqu'on vit arriver plufieurs pirogues , dont deux portoient des infulaires d'un rang diftingué : on s'embarqua avec eux , & l'on descendit à une lieue de-là, pour fe reposer dans la maifon d'un des chefs. On vifita plufieurs maifons du voifinage ; & , pouffant plus avant , on fut fe rafraîchir chez un autre chef. MM. Solander & Monkhoufe s'étant apperçu qu'on avoit volé dans leur poche, à l'un fa lorgnette, & à l'autre fa tabatiere , en marquerent une colere qui fit trembler tous ceux qui étoient dans cette maifon. Le chef fit fes diligences avec tant de promptitude , que les effets volés furent reftitués fans qu'on pût comprendre comment cela put fe faire en fi peu de temps ; mais cela fup-

pose une prévoyance & une subordination qui seroient honneur au gouvernement le plus régulier & le mieux policé. Les recherches des Anglois ne leur ayant pas procuré un meilleur mouillage que celui où ils étoient, ils y tracerent une espece de fort, pour se mettre en état de défense si l'on cherchoit à les inquiéter.

Le 18 d'Avril les Anglois construisirent un fort, dont trois côtés furent palissadés, garnis de canons & de pierriers, & dans un état de défense bien supérieur à toutes les forces des insulaires : pour défendre le quatrieme côté, couvert déjà par une riviere, on disposa les pieces à l'eau en parapet ; & dans la nuit même de cet établissement on y fit un service régulier. M. Cook nous confirme le récit de M. de Bougainville au sujet des flûtes dans lesquelles on souffle avec le nez, & au sujet des honneurs funebres qu'on rend aux morts, qu'on expose dans des bieres soutenues de quatre piquets, sous des hangards qu'on couvre d'une piece d'étoffe du pays, près de laquelle on met les armes du défunt, avec ses outils & les ustensiles dont il se servoit de son vivant.

M. Mollineau, maître sur le vaisseau qui avoit déjà fait le voyage avec M. Wallis, reconnut la princesse *Obérea*, qui avoit aimé si particulièrement ce même

M. Wallis, qu'elle ne pouvoit s'en détacher. MM. Cook, Banks & Solander lui firent l'accueil le plus distingué, pour les services qu'elle avoit rendus à leur compatriote, quoiqu'elle n'eût plus le degré d'autorité qu'elle avoit alors. Il y eut quelques nuages entre les Insulaires & les Anglois, mais qui se dissipèrent quand la confiance fut bien établie.

L'objet du voyage des Anglois étant d'observer à Taïti le passage de Vénus, on construisit un observatoire, & l'on fit porter à terre le quart de cercle avec d'autres instruments astronomiques. Le 2 de Mai, MM. Cook & Gréen, s'étant rendus au fort pour fixer le quart de cercle, furent dans une étrange surprise de ne plus trouver cet instrument, sans lequel l'objet de ce voyage étoit manqué : on soupçonna quelqu'un de l'équipage d'avoir emporté cette caisse, sans sçavoir ce que c'étoit, pour faire quelque échange frauduleux avec les Insulaires ; mais un des chefs vint découvrir qu'il sçavoit qu'il avoit été volé par quelqu'un des siens. M. Banks se chargea de faire lui-même les perquisitions. Il fut retrouvé, à l'exception du pied, & de quelques pieces qui heureusement n'étoient pas essentielles. Cet événement occasionna quelques méprises qui mécontentèrent les Insulaires ; mais on les fit faci-

lement revenir ; car ils se fâchent comme les enfants , & s'appaisent de même. Le chef Tootahah donna aux Anglois un spectacle de lutteurs assez mal-adroits , & de danseurs ; mais le desir de plaire , qui seul les animoit , dut satisfaire les Anglois. Le marché , qui avoit été désert pendant ce petit orage , redevint très-fréquenté après qu'il fut passé. Dans une autre occasion, les Anglois ne purent assez admirer avec quelle force & quelle adresse ces Insulaires nagent & se jouent des vagues, avec quelque violence qu'elles se brisent sur le rivage.

Le journal de cette navigation rapporte que M. Banks invita les chefs au service divin qui fut célébré au fort , pour leur donner lieu de faire des questions qui les missent sur la voie d'être instruits de l'objet de ces cérémonies ; mais, quoiqu'ils fussent fort attentifs à tout ce qui se fit , ils ne poussèrent pas plus loin leur curiosité ; ils crurent cependant devoir répondre à la politesse des Anglois , en les admettant à l'une de leurs cérémonies religieuses, d'une espece qui ne nous le paroît pas. Un jeune homme de la plus belle taille accomplit publiquement les rits de Vénus , avec une fille de dix à douze ans , non encore initiée à ces mysteres ; & la princesse Obérea y fit les fonctions de grande-prêtresse , en plaçant la victime , & en lui donnant les instruc-

tions nécessaires pour remplir convenablement ce devoir religieux. Sur quoi on peut demander si ce que nous appellons *pudeur* est un sentiment naturel, ou un effet de l'éducation. Chez les Sauvages, on n'en trouve pas la moindre trace; & la nudité, dont presque tous les peuples de la zone torride ne rougissoient pas avant d'avoir eu quelque commerce avec les Européens, semble décider cette question.

Lorsque le temps de l'observation arriva, on résolut, conformément aux conseils du lord Morthon, de la faire en trois endroits différents. MM. Gore, Sporing & Monkhouse, passèrent à Imao; M. Banks les y suivit. M. Hiks, avec plusieurs autres personnes, alla à l'est de l'isle de Taïti; & M. Solander observa au fort. Le ciel pur & sans nuages donna aux différentes observations le succès le plus complet. Les Anglois ne furent pas médiocrement étonnés de trouver dans cette isle des musiciens-poètes, qui, comme les anciens bardes, nos troubadours, menestrels & jongleurs, improvisent sur le premier sujet qui leur vient à l'esprit, & qui vont d'un lieu à un autre, bien reçus & bien payés par-tout.

Un régal délicieux, & que les Anglois trouverent tel, fut un chien du pays, cuit dans la terre. Dans la saison des fruits à

pain, dont la diametre est de sept à huit pouces, & qui sous une écorce auguleuse ont une chair blanche, au centre de laquelle est un noyau, on en forme une pâte que les insulaires appellent *mahie*, & qui, après avoir éprouvé une certaine fermentation, se conserve long-temps, & supplée aux fruits lorsque la saison en est passée.

Avant de partir de Taïti, les Anglois voulurent, par une circonavigation, en connoître parfaitement les côtes. Ils visiterent beaucoup de quartiers de l'intérieur du pays, dans l'un desquels ils virent une figure d'osier, appelée *Manive* dans le pays. On les assura qu'elle y étoit l'unique de son espece. Dans un autre, ils virent une pyramide sur une plate-forme, avec une petite figure de pierre, mal faite & sans proportions, qu'on leur dit être un tombeau d'espece unique, comme le précédent. Ce monument, sa base non comprise, avoit quarante-quatre pieds de hauteur, & paroïssoit aussi solidement & aussi proprement construit que si ces Insulaires eussent eu l'industrie & les outils des ouvriers Européens. Près de-là, étoit une enceinte appelée dans leur langue *Moraï*. C'étoit un cimetièrè où l'on déposéit les squelettes des morts, dont on laisse consumer les chairs à l'air.

Un de ces Insulaires, nommé *Tupia*, qui étoit le grand-prêtre de l'isle, & avoit été ministre sous le gouvernement de la princesse Obérea, demanda à M. Cook de passer en Europe avec un jeune homme de treize ans, & son domestique. Comme cet Indien étoit fort instruit des usages de son pays, de la navigation & de la position des isles voisines, le commandant trouva qu'il lui seroit très-avantageux de faire l'acquisition d'un pareil compagnon de voyage. Toutes les isles du voisinage de celle-ci ont à peu près les mêmes mœurs, les mêmes usages, les mêmes penchans.

M. Cook, après son départ de Taïti, visita beaucoup d'isles du voisinage; & portant au sud, il eut, le 6 Octobre 1769, la vue de la Nouvelle Zélande. *Tupia* se trouva, au grand étonnement des Anglois, entendre ces Insulaires, & en être entendu; ce qui fit à M. Cook le plus grand plaisir, en même temps que cet Indien lui fut de la plus grande utilité. Le 9 Novembre suivant, les Anglois observèrent dans la Nouvelle Zélande le passage de Mercure sur le disque du soleil. Le jour fut très-favorable à l'observation, & l'endroit où on la fit fut appelé *Baie de Mercure*. La Nouvelle Zélande est partagée en deux parties par un détroit que M. Cook traversa, & auquel il donna son

nom. Après une circonavigation de six mois autour de la Nouvelle Zélande, M. Cook, prenant son point de départ du cap *Farewell*, situé par les quarante degrés trente-trois minutes de latitude australe, & les onze degrés quarante-une minutes de longitude orientale, il fit voile à l'ouest, dans le dessein d'atterrir sur la côte orientale de la Nouvelle Hollande.

[1769.]

Le 19 Avril de cette année, on eut connoissance de la pointe la plus méridionale de cette terre. De cette époque jusqu'à la Trinité, M. Cook prit les relevemens de la côte orientale de la Nouvelle Hollande; mais on fut sur le point de perdre tout le fruit des découvertes qu'il fit. Dans une nuit, au moment où une brise fraîche favorisoit la navigation, & où tout l'équipage se croyoit dans la plus parfaite sécurité, on passa subitement de vingt brasses à dix-sept; & l'instant d'après le vaisseau échoua sur un rocher de corail, près de l'endroit où M. de Bougainville, à la vue des brifants dont il étoit environné, abandonna le projet de pousser plus avant à l'ouest. On ferra sur le champ les voiles; on mit dehors la chaloupe & les canots; & la sonde donna la fatale conviction qu'on étoit échoué sur

un rocher. On amena les basses vergues & les mâts de hune, & on porta deux ancres, l'une au sud, l'autre au sud-ouest, pour empêcher, s'il se pouvoit, le vaisseau de taltonner avec autant de violence qu'il le faisoit. Dès l'aurore on jetta six gros canons à la mer, plusieurs pieces à eau, le bois de chauffage, le lest de pierres & de fer, & les menues provisions; on dégagea les pompes du mât de mizaine. A midi, le vaisseau prenant une forte bande à tribord, on se crut sans ressource; cependant on allongea une petite ancre dans l'ouest pour le soutenir. A quatre heures la basse-mer augmenta l'horreur de la situation, en découvrant le rocher. A neuf heures & demie le vaisseau se redressa, & se remit à flot. On fila le cable d'affourcher, & celui de la petite ancre, qu'on perdit l'une & l'autre; mais l'eau augmentant malgré l'usage des pompes, on crut toucher au moment de couler bas sur les ancres. Cependant, contre toute attente, on réussit à boucher les voies d'eau; & bientôt un vent favorable permit de mettre à la voile, & de gagner les côtes de la Nouvelle Hollande, où l'on trouva heureusement un bon mouillage. Après avoir été trois jours sans y pouvoir entrer, & deux fois dans le nouveau risque de périr, le vaisseau mouillé & viré en



quille, on trouva quatre de ses bordages enfoncés, une grande partie de son doublage & de la fausse quille emportée. Mais ce ne fut pas sans terreur & sans admiration que les Anglois remarquèrent qu'ils devoient leur salut à un quartier du rocher, qui, ayant fait une ouverture considérable au vaisseau, s'y étoit enchâssé en se détachant de la masse, & avoit bouché la voie d'eau énorme qu'il avoit faite.

Le 29 Juin on observa une éclipse du premier satellite de Jupiter. Le 4 d'Août, le vaisseau étant en état, M. Cook quitta son mouillage; mais, plus instruit par les dangers qu'il avoit courus, il ne marcha plus qu'avec beaucoup de précautions, & en faisant sonder en avant, & allant à petits bords jusqu'au 10 du mois, qu'on crut voir un passage pour sortir des écueils dans lesquels on se trouvoit engagé. M. Cook envoyoit de toutes parts à la découverte, & tous les rapports étoient peu satisfaisants. Il craignoit, en rangeant la côte de trop près, de s'engager dans des récifs interminables. Il fut résolu de s'élever de cette côte, en portant au nord-est, avec la précaution de sonder en avant. Enfin on trouva une coupure dans le récif; & on se mit en dehors, avec le dessein de rallier la côte dès qu'on le pour-

roit avec moins de danger, pour recônoître s'il se trouveroit un détroit entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée. Ce ne fut pas sans de nouveaux risques qu'on rallia la terre : les courants y portant avec une violence incroyable, le péril étoit encore plus grand pour un vaisseau naufragé, dont les provisions commençoient à baisser ; mais la gloire de faire des découvertes & d'ouvrir de nouvelles voies aux navigateurs, paroïssoit à M. Cook & à ses collègues bien préférable à la vie de ces hommes oisifs & voluptueux qui censurent tout, & taxent de témérité tout ce que leur pusillanimité leur fait paroître trop dangereux. Aussi résolut-il à tout risque de ranger la côte, pour ne pas manquer le détroit, si la Nouvelle Guinée étoit séparée de la Nouvelle Hollande.

Par les dix degrés trente-sept minutes latitude sud, & cent cinquante-neuf degrés de longitude, gît un cap que M. Cook appella le *Cap d'Yorck*. En rondissant ce promontoire, il découvrit que la terre qu'il avoit devant lui, & qu'il croyoit faire partie du continent, étoit un groupe d'îles détachées par plusieurs canaux. Il fit aller les bateaux en avant, pour sonder celui qui étoit le plus près du continent ; mais, y appercevant des bas-fonds & des

rochers, il ordonna de reconnoître celui du nord, & suivit les bateaux environ deux milles, où le canal s'élargissant, le continent courant sud-ouest, & aucune terre ne se montrant, il conçut l'espérance d'avoir trouvé le passage qu'il cherchoit dans la mer des Indes. Impatient de s'en assurer, il mouilla sur six brasses & demie d'un très-bon fond; &, se mettant dans un bateau, il prit terre à une île qui est au sud-est du passage: grim pant ensuite sur la plus haute colline, il ne découvrit aucune terre, & ne douta plus qu'il n'eût atteint le but de ses recherches.

Avant de quitter la côte orientale de la Nouvelle Hollande, M. Cook se croyant certain qu'aucun navigateur avant lui n'avoit découvert cette terre, en prit possession au nom du roi d'Angleterre, sous celui de *Nouvelle Galle*, & la célébra par plusieurs salves de mousqueterie, & une décharge générale des canons de son vaisseau. Le passage entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée reconnu, il lui donna le nom de *Détroit de l'Endéavour*, de celui du vaisseau qu'il montoit. Sa longueur est de dix lieues du nord-est au sud-ouest, & il a environ cinq lieues de largeur.

L'aspect de la Nouvelle Hollande annonce une terre plus stérile que féconde;

par-tout où le terrain s'éleve, cette terre est boisée, & les vallées que forment les montagnes abondent en herbages ; mais la majeure partie du sol est sablonneuse ; les bords des baies sont marécageux à une grande distance ; il y a beaucoup de sources. On n'y trouve que deux especes de bois de construction, & trois especes de palmier, dont une, qui ne s'éleve pas à plus de dix pieds de hauteur, produit une noix qui est un vomitif plus violent que l'émétique ; un espec de figuier, dont le fruit est chétif ; une sorte de prunier, & un pommier dont le fruit est pourré, & d'une saveur assez agréable lorsqu'il a été gardé quelques jours après l'avoir cueilli ; une espec de chien, le kangaroo, le phalanga ; le Quollo, espec de belette, & des loups ; beaucoup d'oiseaux aquatiques, & des pelicans d'une taille extraordinaire ; des perroquets, des perruches, des coqs de bruyere, des pigeons, & beaucoup d'autres oiseaux d'un plumage superbe. La mer y est par-tout très-poissonneuse ; on y trouve sur-tout beaucoup de tortues vertes. Cette contrée, eu égard à sa grandeur, n'est pas peuplée ; aussi les Anglois, dans une étendue de cinq cents quarante lieues, n'ont pas trouvé un pouce de terrain cultivé. Les Indiens de cette contrée sont bien faits ; leur carnation differe peu de celle des Negres

gres, mais leurs traits sont agréables. Ils vont absolument nus, & la nudité n'a pour eux rien d'indécent.

M. Cook, après cette découverte intéressante pour la navigation, acheva son voyage, en traversant la mer des Indes, comme tous les navigateurs qui l'avoient précédé, & regagna l'Angleterre par le cap de Bonne - Espérance, dans le cours de l'année 1770.

[1773.]

Le peu de succès des tentatives de 1763 & 1767, de la part du parlement Britannique, sur les colonies Angloises, sembloit avoir établi sur une base solide l'union & la félicité de la métropole & de ces colonies; cependant, contre les leçons de l'expérience, le parlement permit, en cette année, à la compagnie des Indes orientales, établie à Londres, d'exporter son thé en Amérique, en l'assujettissant à un droit qu'il imposa.

Cette nouvelle s'étant répandue à Boston, le 5 Novembre de cette année, y causa la sensation la plus vive. Malgré les précautions du gouverneur Hutckinson, le peuple s'assembla. Il n'eut dans le principe d'autre objet que de se plaindre d'une innovation qui le menaçoit de nouvelles entreprises, qui porteroient par

la suite la désolation dans ce pays. Un coup de mousquet, indiscrettement tiré de la maison du sieur Clarcke, sur plusieurs personnes attroupées, mit le peuple en fureur, & fit d'une étincelle un incendie considérable. Le peuple irrité, enfonce & pille cette maison. Le sieur Clarcke, ainsi que tous les préposés à la distribution du thé de la compagnie, se sauvent & se mettent sous la protection du conseil.

Cependant les possesseurs de fonds & les principaux habitants de Boston, assemblés à l'hôtel-de-ville, délibèrent & arrêtent de traiter comme ennemi de l'Amérique, quiconque aideroit à charger, recevroit ou vendroit dans la colonie le thé de la compagnie des Indes orientales, grevé de droits par le parlement Britannique; & il fut décidé que l'arrêté auroit lieu jusqu'à la révocation de l'acte qui impositoit le nouveau droit. Les habitants de Philadelphie, de Charles-Town, de la Nouvelle Yorck, entrant dans les vues de ceux de Boston, firent cause commune avec eux, & firent de leur côté des arrêtés semblables.

Le vaisseau le *Darmouth*, chargé de thé, étoit alors dans le port de Boston. Les Bostoniens sommerent le gouverneur de le renvoyer en Angleterre. Sur son refus,

il se rendent à bord de ce vaisseau, jettent le thé à la mer sans causer aucun autre dommage. Dans le même temps, les habitants de Philadelphie renvoyoient à Londres le vaisseau *le Polly*, frété pour le compte de cette même compagnie. Un troisième vaisseau, chargé de deux cents cinquante quintaux de cette denrée, partoit en même temps de Charles-Town, pour retourner en Angleterre.

Dès le principe de cette émeute, le gouvernement militaire des colonies sembla vouloir provoquer une guerre formelle, par les précautions qu'il prit, & les préparatifs d'hostilités qu'on lui vit faire. On distribua des cartouches aux troupes, & au corps d'artillerie. Le général Haldiman fit placer deux pièces de canon devant sa porte; le gouverneur Hutckinson prit encore plus de précautions pour la sûreté de sa personne. L'amiral Montague arma ses vaisseaux, & en fit une ligne sur les côtes.

Le gouvernement ne prit pas la peine de dissimuler qu'il se disposoit à faire respecter l'autorité, & annonçoit même publiquement l'arrivée prochaine d'un renfort de troupes & de vaisseaux, destiné à punir les séditieux, & à faire rentrer les colonies dans ce qu'il appelloit leur devoir.

Les colons de leur côté, plus irrités

qu'au paravant des menaces des administrateurs, & sur-tout de cet appareil de guerre en pleine paix, animés d'ailleurs par le sentiment naturel de leur propre conservation, levent une compagnie d'artillerie, qui fut exercée tous les jours, & qu'ils joignirent à leurs compagnies franches.

❧ [1774.] ❧

En Février de cette année, le parlement d'Angleterre prit connoissance des troubles naissants de l'Amérique. La question à décider, se réduisoit à ceci. *Le parlement Britannique a-t-il le droit d'imposer les colonies ? ou celles-ci ont-elles le droit de se taxer elles-mêmes ?* Rien n'étoit plus simple à décider ; cependant l'affaire s'embrouilloit. Le lord Bukingham demandoit dans la chambre des pairs qu'on la jugeât sur les pieces. Le sieur Fuller, à la chambre des communes, s'élevoit contre les voix de rigueur, & les partis précipités ; mais le lord North, porteur des messages de Sa Majesté Britannique, qualifioit les Américains de séditions & de révoltés, & ne parloit que de réprimer les désordres. Enfin, après des discussions sans nombre, son parti prévalut ; & le parlement ordonna, conformément aux propositions de la cour, qu'il seroit dressé

un bill , pour rappeler les officiers des droits royaux de douane , & pour fermer le port de Boston.

La nouvelle qui s'en répandit , alarma toute l'Angleterre , qui sentit qu'elle souffriroit plus que les colonies si ce bill passoit en loi. Les négociants Anglois , dont la propriété en Amérique montoit à plus de quatre millions sterlings, en prévoyoient la perte de leurs capitaux. On calculoit celles qu'alloient faire les manufactures , dont le travail & le produit , par le commerce ouvert avec les colonies , faisoient subsister plus de cent mille personnes. Les négociants firent à ce sujet leurs représentations ; mais , sans y avoir égard , le lord North fit faire à la chambre la seconde lecture du bill contre Boston.

L'affaire se compliqua encore davantage par l'intervention de la province de Massachussett-Bay, qui , prenant la défense de Boston , se plaignit elle-même de la violation de ses privileges, des formes judiciaires , & de la chartre de son établissement : ces griefs ont fait depuis partie de la principale affaire.

La cour, prévenue des principes de l'autorité, ne voulut se prêter à rien ; & le lord North mit tant d'activité dans ses démarches , que, malgré la pétition que présenterent les Américains à la chambre des

communes par le lord Shelburne , pour faite révoquer ce bill funeste , il passa , à la troisieme lecture , à la pluralité ; & le roi s'étant rendu à la chambre des pairs , lui donna par son consentement la derniere sanction de la loi , & nomma ensuite au gouvernement de Boston le général Gage , qui étoit déjà pourvu du commandement en chef de ses troupes dans l'Amérique.

Les Américains réclamoient pour l'universalité des colonies , le droit commun Anglois , violé dans l'affaire de Boston , molesté par l'autorité du parlement contre toutes formes de droit , d'après une prétendue offense publique non commise dans sa juridiction , & sans avoir entendu ses défenses.

« Il seroit à craindre , disoient-ils ,
 » qu'une rigueur excessive & déplacée n'af-
 » fectât vivement nos concitoyens , & n'é-
 » teignît leur affection pour la mere patrie.
 » *L'attachement de l'Amérique doit finir où*
 » *commencera l'injustice de la Métropole.* »
 Quelques fortes que fussent ces remontrances , on vient de voir le peu de succès qu'elles eurent.

Les malheureux Bostoniens n'apprirent ce nouvel acte de rigueur , que par l'arrivée du nouveau gouverneur. On peut juger quels furent leur embarras & leur douleur dans cette circonstance critique : le

temps même leur manquoit pour pourvoir aux choses instantes. On ne leur donna connoissance de cet acte fatal que quinze jours avant son exécution. Il ne s'agissoit plus de prévenir l'orage, il falloit se préparer à ses coups. Ils s'y résignerent avec un courage qu'on ne devoit pas attendre de leur position, & qui leur fut inspiré par cette position même.

Ils mirent promptement un embargo, tant sur les vaisseaux anglois que sur ceux des isles; &, ayant ordonné que tous les ports de la province seroient fermés pour tout commerce avec la Grande-Bretagne, ils résolurent unanimement de prendre les armes pour leur défense, & la conservation de leurs droits & de leurs privileges.

Les provinces de la Pensylvanie, du Maryland & de la Virginie, arrêterent de se joindre à la Nouvelle Yorck, & de ne faire aucun commerce avec l'Angleterre & les isles, jusqu'à la révocation du bill contre Boston, & de demander conjointement qu'on fît droit sur les griefs dont se plaignoit la colonie de Massachussett-Bay.

A l'égard des habitants de Philadelphie, pour marquer la part qu'ils prenoient à la disgrâce de leurs freres de Boston, ils arrêterent que, le premier Juin 1774, jour fixé par le parlement Britannique pour la clôture de leurs ports, on ne traiteroit

chez eux aucune affaire publique. Cette fête funebre subsistera à jamais dans les annales de l'Amérique.

Le premier Juin 1774, le port de Boston fut en effet bloqué & fermé par les vaisseaux du Roi & le quatrieme régiment, arrivé par les vaisseaux de transport, qui campa dans la plaine. Ce coup se fit surtout sentir au peuple, qui n'avoit de ressource que dans le commerce de la ville. Les négociants de Boston qui faisoient des affaires avec la Grande-Bretagne & l'Irlande, firent transporter par terre les marchandises à sept lieues de Boston, jusqu'au port de Salem.

Ce fut dans cette ville que le nouveau gouverneur convoqua l'assemblée générale de la province. Tous les députés s'y rendirent, & l'on mit en délibération les moyens qui parurent les plus propres à remédier aux calamités actuelles, & à prévenir les maux à venir. Dès les premières séances, l'assemblée voulut se plaindre des précédents gouverneurs; le général Gage lui imposa silence. L'assemblée voulut encore rendre public le pacte qu'elle venoit de faire pour rompre tout commerce avec la Grande-Bretagne; le gouverneur s'y opposa. L'assemblée réclama contre l'infraction de ses privileges & la translation de ses séances; le gouverneur finit par la dissoudre,

Un procédé de cette nature étoit bien éloigné d'éteindre les inimitiés ; aussi ne fit-elle que les accroître. La chambre des représentants de la colonie de la Connecticute, l'une des cinq provinces de la Nouvelle-Angleterre, en prit incidemment l'occasion de se plaindre de l'établissement des nouvelles cours de justice, comme celle de Massachuffett-Bay ; & les Bostoniens, qui avoient demandé au ministère le rappel du sieur Olivier, premier juge de la cour suprême de justice, eurent la mortification de le voir nommé quelque mois après, par sa Majesté Britannique, lieutenant du gouvernement de Boston.

Au milieu de cette complication d'affaires qui naissoient les unes des autres, & des mesures que le gouvernement prenoit selon les circonstances, les colonies s'accordoient unanimement dans leurs assemblées, à dire & à soutenir, relativement à l'affaire de Boston, que le droit de fermer un port n'appartenoit qu'à la seule assemblée de la province, & non au parlement Britannique, dont l'acte renversoit les constitutions fondamentales des colonies ; & c'étoit avec la même uniformité de sentiments qu'elles avoient arrêté l'interruption de tout commerce avec la Grande-Bretagne.

Le comté de Baltimore, la ville d'An-

napolis dans la province de Rhode-Island : les plantations de la Providence , & diverses autres contrées & villes de la Nouvelle-Angleterre , firent des pactes particuliers , mais conformes au pacte solennel de non-exportation , militairement pros- crit à l'assemblée générale de Salem par le général Gage ; & les gouvernements particuliers en firent autant , à son exemple. Enfin le mécontentement fit tant de progrès , que , dans une assemblée très-nombreuse , tenue le 6 Juillet de cette année à la Nouvelle-Yorck , & dans une autre assemblée tenue vers le même temps à Annapolis , & composée des divers comités du Maryland , il fut unanimement résolu , *par affection & considération pour une sœur colonie offensée & opprimée* , d'aviser aux moyens de convoquer un congrès général des députés de toutes les colonies. Cette résolution alarma tous les gouverneurs , qui se réunirent pour en empêcher l'effet.

Il y avoit déjà deux mois que les habitants de Boston montroient dans leur ville , bloquée par mer & par terre , un courage supérieur à l'adversité : ils se virent bientôt réduits à la dure extrémité de manquer de vivres. Plusieurs habitants de la Caroline méridionale , & des particuliers opulents de Marblehead , leur envoyèrent à l'envi des provisions , qui furent débarquées

à Salem. On leur en envoya aussi de Lexington, de Cambridge, de Worcester; & de tous côtés l'on s'empressa à adoucir & soulager leur infortune. Les troupes mêmes du général Gage, qui voyoient dans les Bostoniens leurs freres, leurs amis, leurs concitoyens, désertoient par bandes, & couroient partager le sort des assiégés. Les sentinelles donnerent d'abord l'exemple. Pour y parer, on les releva de demi-heure en demi-heure; &, malgré cette précaution, elles désertèrent encore.

Le général Gage crut devoir opposer à ce patriotisme contagieux, & qui tendoit à tromper l'espoir de la cour & ses vues personnelles, les moyens qu'il jugea les plus propres à en arrêter les progrès. Comme gouverneur, il défendit aux Bostoniens de s'assembler; & comme général, il les en empêcha. En sa première qualité, il érigea ces assemblées en crime de haute trahison; & dans la seconde, il soutint la jurisprudence qu'il créoit de la force des armes.

La frégate le *Scarboroug* qui arriva dans ces circonstances, & qui lui portoit contre Boston des ordres sévères, fut un nouveau motif pour lui de suivre le penchant qu'il avoit pour les voies de rigueur. Il fit venir, en conséquence, de la Nouvelle-Yorck le régiment Royal-Gallois, infan-

terie, qui prit ses quartiers au fort de Hill. Il fit transporter de Castho-Williams au camp douze canons, qu'il plaça sur les avenues de la ville; il fit camper à l'isthme le cinquante-deuxieme régiment, & finit par faire ouvrir des tranchées autour de la place. Les malheureux Bostoniens, plus resserrés qu'auparavant, & assiégés en quelque sorte, lui demanderent la cause de cet appareil d'hostilité. Il leur répondit séchement: *Je me mets sur mes gardes.*

Telle étoit la situation des Bostoniens au mois de Septembre 1774, lorsque Sa Majesté Britannique, dans un conseil tenu à Saint-James le dernier de ce mois, déclara la dissolution du parlement actuel, & indiqua l'assemblée du nouveau parlement au 29 Novembre suivant. Dans le même temps, l'amirauté donna ordre d'armer trois vaisseaux de garde, l'*Asie*, le *Sommerfet*, & le *Boyn*, avec les frégates le *Lind* & le *Cerbere*: on mit sur cette petite escadre des troupes de marine de débarquement, & sa destination pour Boston fut rendue publique.

Le nouveau parlement, composé de la majeure partie des membres du précédent, & par conséquent du parti de la cour, s'étant assemblé au jour indiqué, porta sa premiere attention sur les affaires de l'Amérique, & mit sur le tapis un projet d'a-

adresse & de remerciement au Roi, où l'on qualifioit les colonies d'*audacieuses*, de *désobéissantes* & de *rebelles*. L'avis de l'adresse passa à la pluralité, quoiqu'elle n'eût pas eu une approbation unanime.

Quelques membres de la chambre des pairs protestèrent ouvertement contre cette adhésion à l'ancien système, & voici les motifs sur lesquels ils fonderent leurs refus.

« Nous ne pouvons, dirent-ils, consentir
 » à cette adresse, en ce qu'elle emporte
 » une approbation marquée du système du
 » précédent parlement à l'égard des co-
 » lonies. Système malheureux, conçu
 » avec si peu de prudence, suivi avec si
 » peu de prévoyance, de consistance &
 » de modération; système qui a tout mis
 » en combustion dans les colonies, &c. »

Cette protestation, signée des ducs de Richemont & de Portland, du marquis de Rokingham, des lords Abingdon, Effingham, Cambden, Tersincton, & de quelques autres membres de la chambre-haute, jette un jour singulier sur l'affaire de l'Amérique.

✻ [1775.] ✻

Les difficultés faites au sujet de l'envoi de l'adresse au Roi, reprirent encore plus de vigueur au mois de Février de cette présente année, lors de la lecture qui en fut

faite au parlement. L'envoi, tres-vivement débattu, n'en fut pas moins résolu, quoique les partisans du systême opposé à celui du lord North se fût accru de moitié. Dix-huit pairs protesterent contre la résolution de la chambre. Voyons sur quels motifs des gens de poids fondent leur protestation, pour mettre nos lecteurs en état de juger en connoissance de cause de la solidité ou de l'insuffisance des raisons de part & d'autre.

« Nous ne voulons point, disent ces pairs, » que la patrie ait à nous reprocher » un jour la honte & les maux qu'entraîneroit infailliblement une conduite aussi » *inconsidérée qu'indécente*, & tout-à-fait » contraire à la constitution. Ne pouvant » non plus, en honneur & en conscience, » approuver une adresse qui loue la modération avec laquelle les colonies ont été » traitées; une adresse qui approuve comme justes & nécessaires, & même comme » pleins de douceur, des actes rigoureux, » fruits de l'absurde systême qui a déjà produit des effets si déplorables; une » adresse enfin qui équivaut à une déclaration de guerre; qui ne contient aucune offre solide de redresser les griefs; » qui promet au contraire de l'appui à ces » ministres dont la conduite violente a » porté l'embrasement dans l'Amérique, &

» brouillé toutes les affaires de la Grande-
 » Bretagne, &c. »

Mais ces membres de la chambre haute exprimoient-ils le vœu de la saine partie de la nation, ou suivoient-ils eux-mêmes l'illusion d'un préjugé aveugle, & la pente de quelqu'intérêt personnel ? Mettons leur protestation à part, & jugeons d'après les faits.

Le lord Catham ayant proposé à la chambre-haute, au mois de Février 1775, un plan de conciliation entre la Grande-Bretagne & les colonies, le commun conseil arrêta, dans son assemblée du 10 du même mois, qu'il lui en seroit fait des remerciements. Le secrétaire de la ville fut député vers lui à cet effet, & le 13 dudit mois, le lord Catham en fit ses remerciements au lord-maire, en lui disant « Qu'il s'estimoit trop heureux de voir ses
 » efforts pour prévenir les horreurs d'une
 » guerre civile, honorés & soutenus par
 » le grand corps du royaume. »

Dans le même temps, les marchands de Londres & de Bristol présentoient, par l'alderman Layley & le sieur Burthe, des requêtes au parlement, pour le supplier de faire cesser la division & de rétablir le commerce entre la Grande-Bretagne & ses colonies. Les négociants de Nottingham

en présenterent une pareille par le général Howe.

Toutes ces représentations furent sans effet, & le parti contraire prévalut toujours. Ses partisans, sans y avoir le moindre égard, se porterent contre les Américains à des résolutions ultérieures, & le 8 Mars 1775 ils firent passer au parlement un bill, « pour défendre aux colonies, à » compter du premier Juillet, lors prochain, d'exporter leurs marchandises » ailleurs que dans les possessions de l'empire Britannique, sous peine de confiscation & faisie des marchandises. »

Les membres de la corporation de Londres s'assemblerent extraordinairement pour dresser une pétition contre ce bill. Le lord-maire, les aldermans, les marchands de Londres en firent voir les inconvénients & le danger, par deux requêtes que le marquis de Rokingham présenta à la chambre haute ; le négociants de Londres porterent même leur pétition aux pieds du trône. La réponse qu'on y fit, fut de hâter l'exécution du bill de faisie & confiscation, auquel le Roi donna son consentement au parlement le 24 du même mois.

On nomma les généraux Howe, Clinton & Burgoyne pour commander les troupes en Amérique. On fit embarquer trois régimens

ments pour Philadelphie. On fit partir de Corke en Islande trois bâtimens de transport, chargés de troupes pour renforcer l'armée du général Gage, campée devant Boston, & on renforça de plusieurs vaisseaux & corvettes l'escadre stationnaire de Terre-Neuve, avec ordre d'empêcher les habitans de l'Amérique septentrionale de pêcher sur cette côte.

Il est bon d'observer que ce bill de restriction du commerce de la Nouvelle-Angleterre, éprouva dans la chambre-haute autant d'opposition qu'en avoit éprouvé celui qui fermoit le port de Boston : plusieurs pairs s'éleverent avec force contre ce nouveau bill. Si leur avis ne prévalut pas, il n'en est pas moins nécessaire, pour la vérité de l'histoire, d'en faire mention. Quelles que fussent les vues du gouvernement Britannique à l'égard de l'Amérique, soit qu'il voulût la tenir dans une dépendance immédiate, soit qu'il ne cherchât qu'à se mettre dans le cas d'en tirer parti toutes les fois que ses besoins le requeroient, il y a lieu de croire qu'il ne prévint pas toute la résistance qu'il devoit éprouver de sa part. L'expérience cependant est l'école de la prudence. Il avoit déjà été obligé de revenir deux fois sur ses pas. Cette troisième tentative, poussée beaucoup plus avant que les précédentes,

a enfin montré aux colonies leurs forces, & peut les séparer de la métropole. La politique ne doit se proposer que le bonheur des peuples, & manque toujours son but quand elle perd de vue cet objet. Pour des ressources précaires, le gouvernement paroît avoir oublié que les colonies d'Amérique sont un débouché immense pour ses manufactures, pour le superflu de ses comestibles, pour sa marine, & qu'il y a tout à perdre pour lui, si les procédés actuels viennent à rompre le lien qui unissoit l'Amérique Angloise à la mere patrie.

La protestation qui fut faite contre le bill du 8 Mars 1775 lors de sa troisième lecture, par plusieurs membres de la chambre des pairs, nous apprend que le grand nombre des partisans du système de rigueur opposa dans la chambre-haute, aux défenseurs des colonies, *la lâcheté des sujets du Roi en Amérique*. Ce fait est constaté par les termes mêmes de la protestation, signée à la chambre par les ducs de Richmond, Manchester, Leinster & Devonshire, par le marquis de Rockingham, & les lords Abingdon, Stanhope, Posonby, Craven, Cambden, Wycombe, Ferrington, Effingham, Fitz-William, &c. La suite fera voir si cette supposition de lâcheté étoit bien fondée.

Quoi qu'il en soit, voici les termes exprès dans lesquels est conçue la protestation des membres de la chambre-haute, du mois de Mars 1775, sur le sujet en question. « C'est une supposition *honteuse* » à nos armes, si elles sont malheureuses, » & qui leur ôte *tout honneur* en cas de » succès. C'est d'ailleurs apprendre aux » Américains que leur résistance *leur fera* » *honneur*, même à nos propres yeux, » & que nous n'attribuerons leur obéissance qu'à leur manque de courage. » Mais de nouveaux troubles & de nouveaux malheurs nous rappellent en Amérique, & nous obligent à revenir sur une époque antérieure, pour reprendre de plus haut la chaîne des événements dans les colonies, que le récit des discussions & des opérations du parlement Britannique nous a fait interrompre.

Le congrès général, malgré les oppositions des divers gouverneurs, s'étoit assemblé à Philadelphie dès le commencement de Septembre de l'année précédente. L'assemblée avoit élu pour son président, sous le titre de *Modérateur*, le sieur Rاندosh, orateur de l'assemblée de la Virginie; & pour secrétaire, le sieur Thompson, rédacteur des instructions de la province de Pensylvanie.

La première démarche du congrès, fut

de présenter au général Gage une adresse très-pathétique, par laquelle, après avoir observé que le pouvoir a été originairement accordé à tout gouvernement pour protéger le peuple & veiller à sa sûreté, & non pour l'opprimer & le réduire en esclavage, le congrès finissoit par conjurer le général Gage, pour l'honneur de Sa Majesté, d'interrompre les travaux de la forteresse qu'on élevoit à l'entrée méridionale de Boston, & de rétablir le passage dans son état naturel. Le général Gage continua de se refuser à toute voie de conciliation.

Le 26 Octobre suivant, le congrès général termina ses séances, & ce ne fut qu'en se séparant qu'il rendit ses résolutions publiques. Elles furent signées des onze députés des onze colonies, sçavoir; New-Hampshire, Massachussett-Bay, Rhode-Island, Connecticut, New-Yorck, New-Jersey, la Pensilvanie, les trois comtés inférieurs de New-Castle, Kent & Suffex, le Maryland, la Virginie, les deux Carolines septentrionale & méridionale.

La publication du résultat des délibérations du congrès nous apprend, « qu'il » approuvoit la conduite des Bostoniens, » ainsi que l'opposition des habitants de la » province de Massachussett-Bay à l'exécution des derniers actes du parlement » d'Angleterre; qu'il déclaroit ennemi de

» l'Amérique, & chargeoit de l'horreur &
 » de l'exécration générale, quiconque ten-
 » teroit, en vertu des actes fufdits, de
 » changer la forme du gouvernement. Au
 » furplus, il exhortoit les Boftoniens à fe
 » comporter modérément à l'égard du gé-
 » néral Gage, & des troupes du Roi éta-
 » blies dans leur ville, autant néanmoins
 » que cette conduite feroit compatible
 » avec leur sûreté personnelle, & fans rien
 » relâcher de leur fermeté dans le parti de
 » la défensive. Enfin le congrès déclaroit
 » & publioit une convention générale de
 » non - importation & non - exportation
 » relativement à la Grande - Bretagne, fi-
 » gnée par tous les membres du congrès,
 » au nom des colonies, & jurée *fur les*
 » *liens sacrés de la vertu, de l'honneur, &*
 » *de l'amour de la patrie.* »

Une réfolution ultérieure & plus fe-
 crete du congrès, fut d'ordonner que les
 milices des colonies feroient raflemblées
 & disciplinées. L'objet de cette politique,
 en mettant l'Amérique en état de fe défen-
 dre elle-même, étoit encore d'ôter au gou-
 vernement de la Grande - Bretagne tout
 prétexte de lui imposer des taxes, pour rai-
 fon de prétendue protection militaire, de-
 venue inutile par-là même.

Cependant le général Gage reftoit tou-
 jours cantonné devant Bofton. Ce fut

alors que les vaisseaux *le Boyn* & *l'Asie* arriverent d'Angleterre avec des vaisseaux de transport, portant de nouvelles troupes de débarquement. Les autres vaisseaux de guerre & de transport arriverent ensuite. Mais ce grand appareil de puissance n'abattit point le courage des Bostoniens, & ils attendirent avec une fermeté inébranlable le sort que l'événement pouvoit leur préparer.

A la Nouvelle Yorck, on jetta à la mer le chargement de thé d'un vaisseau nouvellement arrivé de la Grande-Bretagne, avec ordre au sieur Easton qui le commandoit, de partir dans vingt jours, pour tout délai, pour l'Angleterre.

A Cambridge, l'assemblée provinciale défendit, dans le courant de Mars 1775, à tous les habitants d'approvisionner l'armée campée devant Boston. Dans le comté d'Anne-Arundel, il fut résolu de se pourvoir d'armes & de munitions, & arrêté que toute personne qui refuseroit d'y contribuer, seroit regardée comme ennemie, & que son nom seroit inscrit dans la gazette du pays.

A New-Hampshire & New-Jersey, on prit les mêmes résolutions, & l'on nomma des députés pour un second congrès général à Philadelphie, au mois de Mai suivant. C'est ainsi que, dans toute l'Amérique An-

gloise, s'allumoit, par le sentiment de la défense naturelle, un incendie qui menaçoit de l'embraser toute entière.

Les Virginiens tirèrent de leur milice nationale quinze mille hommes, & donnerent à ce corps le nom de *Légion Américaine*. Les habitants du Maryland, ainsi que les Pensylvains, en firent autant. Ceux de la Connecticute fournirent vingt mille hommes. Chaque régiment de milice leva encore une compagnie de cavalerie. On donna des uniformes aux troupes, & l'on mit à leur tête des officiers braves & expérimentés qui s'étoient distingués dans la dernière guerre; les colonels Washington & Armstrong furent de ce nombre.

L'indiscipline de l'armée cantonnée devant Boston, fournit encore aux Américains de nouveaux sujets de mécontentement. L'idée que ces Anglois transplantés manquoient de courage, sembloit avoir passé des membres du parlement du parti de la cour aux gens de guerre. Les soldats de l'armée royale choisirent, le 15 Mars 1775, jour de prières & de jeûne ordonné par le congrès, pour porter le ravage dans la maison du sieur Hancock, & elle insulta dans les campagnes les Américains paisibles & désarmés. Ces excès forcerent les habitants des bourgs circonvoisins à en écrire fortement au général Gage. Ceux

du bourg de Billica près de Boston, lui firent sur-tout des remontrances très-vives, & qui tenoient fort de la menace. « Nous » ne pouvons, lui disoient-ils, passer sous » silence une infraction aussi atroce aux » droits de la sûreté personnelle. Votre » parole ne seroit-elle point sacrée ? Si les » tranquilles habitants des bourgs sont » encore insultés par vos soldats, nous » n'emploierons plus les plaintes ni les » remontrances. »

Enfin nous touchons à l'époque du 18 Avril, c'est-à-dire à l'instant fatal où commencerent les premières hostilités ouvertes entre les colonies & la métropole, où le sang Anglois fut versé par des Anglois. Quoiqu'il n'y eût eu d'avantage décisif pour aucun parti, il paroît que les troupes royales furent les plus maltraitées. L'on assure qu'un vaisseau Hollandois trouva le moyen de débarquer à la Virginie mille quatre cents armemens complets avec quatre cents barils de poudre, qui ne contribuerent pas peu à augmenter le courage des Insurgents, & à refroidir celui de l'armée royale. Le parti de la cour cacha avec soin à celui de l'opposition des nouvelles de cette nature, ainsi que la mutinerie du dixième régiment, qui refusa de fusiller trois déserteurs ; mais elles ne laisserent pas de percer ; & son inquiétude sur les suites ne se manifesta que trop, lors-

qu'il vit, sur les premiers bruits de cette action, les fonds publics baissèrent d'un & demi pour cent.

La position du général Gage, du 19 au 25 de ce mois, commençoit à devenir critique. Vingt-deux mille hommes, commandés par MM. Wend, Pridle, Heath, Pescot & Thomas, officiers braves & expérimentés, avoient investi Boston. Cette armée avoit plus de quarante piéces d'artillerie : tous les postes étoient en bon état ; & un corps de six mille hommes, aux ordres de M. Putnam, cantonné entre Cambridge & Rochester, fortifioit l'armée des Insurgents, qui avoit tellement coupé toute communication de Boston à la campagne, que rien n'y pouvoit passer, & qu'on avoit déjà enlevé un convoi très-considérable de vivres, qui se rendoit au camp du général Gage.

Un bâtiment parti du 7 Mai de New-Yorck annonça, dans le courant de Juin, que M. Tryon, destiné au gouvernement de cette colonie, n'avoit pu mettre à terre ; que, par égard pour sa personne, on s'étoit abstenu des voies de rigueur contre lui, mais qu'on l'avoit forcé de repartir sur le champ. Tout ce qui venoit de l'Amérique à cette époque, faisoit appréhender pour l'armée royale, dont la position devenoit de jour en jour plus embarrassante.

Aussi le général Gage avoit-il mandé du Canada, de la Floride, & des autres extrémités du continent, toutes les troupes, en attendant de nouveaux secours de la Grande-Bretagne. On avoit alors tout lieu de craindre, par les plaintes des Canadiens, que cette province ne fût pas plus disposée que le reste de l'Amérique à se soumettre à la dépendance exclusive du gouvernement Britannique. Cependant on rejetta leurs demandes. A l'époque du 7 Mai, l'armée des Insurgents, au nombre de quarante-cinq à cinquante mille hommes, se dispo-
soit à donner un assaut général à Boston, pour en déloger le général Gage, & étoit résolue, en cas de succès, de brûler la flotte royale.

Il fut confirmé, vers le même temps, que tous les Colons de la Nouvelle Yorck étoient en armes; qu'il étoit défendu à tous vaisseaux de sortir du port; que les Insurgents s'étoient emparés du fort, des batteries, & que la garnison avoit été faite prisonnière de guerre. Le gouvernement Britannique persistoit néanmoins dans ses projets de rigueur, & donnoit des ordres pour armer à Portsmouth cinq vaisseaux de guerre, & trois autres à Plymouth, pour embarquer les troupes qu'on tiroit de l'Irlande, avec beaucoup d'armes & de munitions de guerre. Les Caroliniens s'étoient

emparés de Savannah , dont ils avoient forcé le gouverneur à se retirer. Ceux de la baie des Massachussetts , sans verser de sang , se rendirent maîtres de beaucoup de places. Deux cents quarante hommes de la Connecticute , sous les ordres des colonels Alten & Easton , s'emparèrent du fort Carrillon , des armes , poudre , munitions de guerre , de plus de cent pieces de canon & de plusieurs mortiers : la garnison & ses commandants furent faits prisonniers. Un autre détachement de ce corps s'empara de la pointe de la Couronne , où il se trouva beaucoup de canon ; tandis qu'un troisieme enleva à Skenesboroug le major , la garnison & quelques pieces de canon. Les prisonniers , au nombre de cent , les Negres compris , furent emmenés par le sieur Brown.

La suite des opérations des Insurgents ne marqua rien moins que des dispositions pacifiques. Les Géorgiens s'étoient emparés , dans le courant de Mai , d'un gros magasin de poudre. A Carlstown , les pilotes firent serment de ne conduire aucun des vaisseaux de la marine royale , & la colonie de la Nouvelle Ecosse se préparoit à se joindre à la confédération générale. L'incendie se propageant , l'Angleterre ne vit bientôt pas un seul coin , dans le continent de l'Amérique septentrionale , qui ne fût son ennemi. Des dépêches du

général Gage, en date du 12 Juin, annonçoient que Boston étoit encore investi; que les Insurgents avoient brûlé les maisons & enlevé les bestiaux d'une isle qui pouvoit encore communiquer avec la ville; ce qui avoit occasionné une escarmouche où les milices avoient été mises en fuite, mais où elles avoient brûlé un sentinelle.

Deux lettres, des 12 & 25 Juin, annoncèrent deux actions fort vives entre les Insurgents & les troupes royales; l'une du 10, où les Insurgents perdirent mille sept cents hommes, & les Royalistes mille. Ces derniers rentrèrent en désordre dans la ville; les autres, renforcés dès le lendemain de dix mille hommes, continuèrent de tenir la campagne.

Selon la relation du général Gage, la seconde action, du 17 du même mois, fut toute à l'avantage des troupes du Roi; mais les Insurgents, tout aussi croyables, prétendirent que l'armée royale avoit perdu au moins mille cinq cents hommes, contre mille quatre cents qu'ils confessoient avoir perdus. Mais ces pertes de leur part peuvent se réparer plus facilement que celles des Royalistes, pour qui la moindre est importante. Des lettres de Québec annoncèrent que les Canadiens avoient refusé de se joindre aux troupes du Roi, pour mettre à exécution les loix oppressives &

arbitraires du gouvernement Britannique contre les Américains. Le colonel John-allen étoit maître de Saint-Jean au 18 Mai, & demandoit aux Canadiens pour cinq cents livres sterlings de vivres, pour l'armée qu'il commandoit au nom de la confédération générale, de laquelle il avoit ordre de ne molester ni offenser en aucune maniere les Canadiens, ni les Indiens de cette contrée, & de ne rien prendre chez eux que de gré à gré & en payant.

Il est constant que le gouverneur Penn vint, dans ces circonstances, de Philadelphie en Angleterre : les uns prétendent que ce fut pour ses affaires particulières ; d'autres disent qu'il étoit chargé de présenter à Sa Majesté Britannique une pétition conforme aux résolutions de la confédération générale, qui demandoit qu'on rappellât les troupes royales ; qu'à cette condition les colonies mettroient bas les armes ; que cette pétition seroit la dernière qu'elles présenteroient ; & que si le gouvernement refusoit d'y faire droit, elles étoient résolues de s'unir sous le titre des *douze Provinces*, & de chercher du secours chez les autres puissances de l'Europe. On ne présumoit pas du système actuel de l'administration, qu'un pareil message dût avoir le succès pour lequel il avoit été entrepris.

Il fut proposé depuis un arrangement,

de la part du lord North , pour permettre aux Américains de se taxer eux-mêmes. C'étoit un pas que la cour faisoit au devant d'eux , pour une réconciliation qu'elle avoit lieu de desirer , après s'être aussi indiscrettement engagée qu'elle l'avoit fait. Mais , malgré ces projets de conciliation , les Américains ne négligerent rien pour se mettre en état d'obtenir ce qu'ils exigeoient du gouvernement ; selon la maxime de Végece : *Si vis pacem , para bellum*. Tous marchent sous les étendards de la liberté ; les femmes mêmes prirent part à cette fameuse querelle ; & , dans la colonie de New-Jersey , elles formerent deux compagnies pour contribuer à la défense commune. L'habitude qu'elles ont d'aller à la chasse les a familiarisées avec les armes , & elles s'exercent aux évolutions militaires.

Du côté de l'Angleterre , on multiplia les efforts pour vaincre la résistance des colons Américains , en annonçant que les officiers de tout grade , actuellement à la demi-paie sur l'état de la Grande-Bretagne , pouvoient se présenter pour être employés de nouveau. On chercha à compléter les régiments d'Ecosse : il fut même proposé de lever en Irlande trois mille Catholiques Romains pour l'Amérique ; & la noblesse de ce royaume offrit de lever deux mille Catholiques , à qui l'on

confieroit, dans l'absence des troupes, la défense de ce pays.

Sur la fin du mois d'Août on travailloit en Angleterre, avec une activité incroyable, à équiper une nouvelle escadre; & il paroïssoit alors que la conciliation entre les Américains & le gouvernement Britannique se reculoit de plus en plus. Quoique, depuis le 17 Juin jusqu'au 22 Juillet, il ne parût point qu'il y eût eu d'hostilités entre les deux partis, cependant le capitaine Robin, arrivé à Corcke en vingt-huit jours de traversée, répandit qu'à son départ de l'Amérique il avoit entendu une vive canonnade, sans pouvoir dire si c'étoit une escarmouche ou une affaire générale. On sçut après, que les Insurgents avoient brûlé les fanaux, pour tromper par de faux feux les Anglois qui naviguoient sur ces côtes. L'amiral à bord du *Preston*, chercha à prévenir les suites de cette tromperie par une proclamation.

Pour donner plus de vraisemblance au bruit que faisoit courir en Septembre le gouvernement, qu'il avoit rejeté les propositions des Américains, fondé sur le sentiment des forces qu'il avoit en main pour les réduire & les punir, il pressoit l'expédition d'un renfort considérable en rade à Portsmouth, qui n'attendoit, disoit-on, qu'un vent favorable pour partir sous l'es-

corte de quelques vaisseaux de guerre. Mais on apprenoit d'autre côté, que les Canadiens avoient refusé absolument d'aller au secours du général Gage, & que le gouverneur de Québec n'étoit rien moins qu'en état de les y forcer.

Le 16 Juillet, l'armée des confédérés s'assembla, par les ordres du major général Putnam, pour entendre la lecture de la délibération du congrès général, qui fut faite par le chapelain du régiment de cet officier. Toute l'armée y applaudit par trois fois. Le canon du fort célébra cette espece de fête; & on déploya le drapeau envoyé à ce général, sur l'un des côtés duquel étoient ces mots: *Appel au Ciel*; & sur l'autre: *Qui transtulit sustinet*.

Le 27 du même mois, un placard annonça aux habitants de Boston, de la part du général Gage, permission à toutes personnes de se retirer de cette ville, en se faisant inscrire chez le major de la place. Beaucoup profiterent de la permission; mais elle ne comprenoit que les personnes, & les effets furent retenus. Cette condescendance du général venoit plutôt de la crainte de manquer de vivres, que de tout autre motif.

Les isles Bermudes étoient alors dans une grande disette de vivres. Celles du golfe de Mexique se plainquirent au gouvernement

vernement du tort immense que leur faisoit l'interruption du commerce avec les colonies du continent. Le seul article des futailles que leur fournissoient alors les Hollandois, s'augmenta de trente pour cent. Les confédérés annoncèrent vers le même temps, que leurs forces pouvoient être portées à deux cents mille hommes : ils en avoient alors soixante-dix mille effectifs. La Caroline envoya à l'armée une prodigieuse quantité de riz, & elle avoit trente mille hommes prêts à marcher au secours des Insurgents.

Des dépêches postérieures à cette époque, annonçoient que l'armée des Insurgents se fortifioit de plus en plus. On étoit parvenu à les éloigner de Boston & de Charles-Town ; mais ils se rapprochèrent bientôt de Boston, & poussèrent leurs retranchements fort près de cette ville ; & l'on affuroit qu'ils avoient remporté plusieurs avantages en diverses rencontres sur les Royalistes.

Au commencement d'Août, le général Gage n'avoit dans Boston que quatre mille hommes, & deux mille deux cents à Brunekerfill. Ses caisses étoient épuisées ; les troupes exigeoient leur paye, & menaçoient de désertir. La dyssenterie & le scorbut les consommoient. Une escadre qui vint à Boston leur apporta des vivres frais,

qui calmerent les murmures & firent cesser cette calamité. Mais il régnoit dans toutes les colonies une unanimité de sentiments, qui doit faire repentir le gouvernement Britannique d'avoir provoqué d'aussi braves gens, & si en état de soutenir le parti vigoureux qu'ils ont pris de ne pas plier sous le pouvoir arbitraire. Quel que soit le succès, le gouvernement Anglois aura engagé la nation dans une affaire qui lui coûtera beaucoup.

La grande affaire entre l'Angleterre & les colonies, s'engageoit plus sérieusement que jamais. Le 7 Octobre 1775, le gouvernement avoit encore lieu de se flatter de trouver beaucoup de zele dans le parti qui secondoit ses vues; mais le général Gage, dont les procédés avec les Américains avoient été jusqu'à lors si peu mesurés, avoit beaucoup rabattu de la confiance que lui avoit inspirée la terreur & la surprise qu'il avoit jettées parmi les Bostoniens par les ordres rigoureux qu'il avoit apportés de la Grande-Bretagne, & les mesures qu'il prenoit pour qu'ils eussent leur effet.

L'armée des Insurgents faisoit les meilleures dispositions, & les trois divisions dont elle étoit composée étoient en état de veiller sur tous les Royalistes, & de leur faire tête par-tout. Les mines d'argent de M. de Quincy leur fournirent de quoi

payer régulièrement les troupes & pour long-temps ; & les eaux dont ce même M. de Quincy est propriétaire, donnerent aux armes une trempe excellente. Ils ont par conséquent les deux choses qui peuvent le plus contribuer aux succès. Cependant des politiques se flattoient encore que tout pourroit se concilier au gré des parties contendantes, & sans que l'honneur de la couronne & la dignité du parlement Britannique en souffrissent.

Dans le parlement qui s'assembla en Irlande le 10 Octobre, on ne fut pas plus d'accord qu'en Angleterre sur la grande affaire de l'Amérique. Cependant le parti de la cour y dominoit, malgré les oppositions des membres, qui pensoient qu'on ne devoit prendre aucun parti dans cette fameuse querelle ; qu'en se joignant au parti de la cour en Angleterre, on travailloit d'une part à détruire les privilèges de l'Irlande ; & d'une autre, à se brouiller avec les Américains, & à se priver par-là des avantages qu'on en retiroit par la vente des toiles du pays, & les retours en farine, indispensables dans les temps de disette.

Le 26 Octobre 1775, le parlement nouveau ayant ouvert ses séances, le Roi s'y transporta, & fit aux chambres un long discours apologétique des opérations du gouvernement, & sur les mesures qu'il se

proposoit de prendre pour finir cette grande querelle. Entr'autres, Sa Majesté Britanique annonça qu'elle nommeroit sur les lieux, des personnes chargées d'accorder en son nom des pardons & des amnisties, pour les personnes & même les colonies qui voudroient rentrer dans le devoir, lesquelles seroient autorisées à les rétablir dans l'exercice de leur commerce & de leur navigation. Mais pouvoit-on imaginer que les colonies acceptâssent cette grace, sans la révocation préalable des actes du parlement qui ont donné lieu à cette grande querelle?

Il parut bientôt que le parlement actuel étoit, sur cette affaire, d'une toute autre opinion que le précédent, quoique la cour eût trouvé moyen d'y conserver plusieurs membres de l'ancien. Quelques lords même de l'administration, convinrent de bonne foi qu'ils avoient été mal instruits de l'affaire l'année précédente. Cet aveu, qui fait honneur à leur ame s'il n'en fait pas à leurs lumières, leur attira des reproches fort durs de la part de tous les membres du parti de l'opposition.

Le parti de la cour & celui de l'opposition débattoient toujours avec chaleur leurs opinions, & chacun d'eux les appuyoit des meilleures raisons possibles. Cependant le temps qui court envenimoit la plaie. M. Wilkes, comme on pouvoit s'y

attendre, pérorâ avec beaucoup de chaleur contre les fausses mesures du gouvernement dans cette affaire, & fit envisager tous les maux qui résultoient déjà & devoient résulter nécessairement de la scission qui se préparoit entre les colonies & la métropole : il conclut son discours véhément par l'avis de rejeter l'adresse qu'on se proposoit de présenter à Sa Majesté Britannique. Les 26, 27 & 28 Octobre se passerent en propositions, acceptées par les uns, rejetées par les autres.

Par l'état fourni au parlement le 1^{er} Novembre par le lord Carrington, il parut qu'au 19 Juillet les troupes effectives du Roi ne montoient en Amérique qu'à sept mille & quelques cents hommes, qu'on renforçoit de mille trois cents soixante & onze hommes alors en route pour l'Amérique.

La proposition d'enrégimenter la milice occasionna de grands débats, en ce que quelques membres du parlement objectèrent que cette ressource prétendue momentanée pourroit devenir par la suite une arme redoutable dans la main du souverain, & dont le ministère sçauroit le faire abuser. Le lord North proposa de faire au bill cette restriction, que les officiers seroient maîtres de donner leur démission, si l'on vouloit les obliger à faire un service

qu'ils désapprouveroient. Au moyen de cette clause, le bill passa à la pluralité de deux cents cinquante-neuf voix contre cinquante.

Si le gouvernement Britannique tarde à se concilier sur les moyens propres à rétablir la paix entre les colonies Américaines & leur métropole, il y a tout lieu de craindre que les premiers ne prennent leur parti, & que la scission ne se fasse sans retour; si toutefois ce qu'on mande de Philadelphie se confirme, que le congrès général a déclaré que, si avant le printemps prochain les différends n'étoient point terminés, les colonies ouvreroient leurs ports à toutes les puissances, sauf l'Angleterre, & qu'elles étoient sûres d'avoir des forces suffisantes pour protéger leur vaisseaux marchands.

Malgré le parti de l'opposition, il est décidé que les troupes Hanovriennes vont relever les garnisons Angloises de Gibraltar & de Minorque. Le chevalier Georges Young, après avoir montré le danger du délai d'une réconciliation avec les colonies, a conclu son discours par accéder à la proposition du duc de Richemont, qui avoit demandé que M. Penn, député du congrès, fût interrogé à la barre de la chambre; proposition qui a enfin passé à la pluralité de cinquante-deux voix sur vingt-une. En conséquence de quoi, le 10

du mois dernier, ce député a comparu. Son interrogatoire répand un jour singulier sur cette grande affaire, & met à portée les différents partis de se décider; à moins que la cour, comme il paroît jusqu'ici, n'ait résolu de pousser les choses jusqu'où elles pourront aller, fondée qu'elle croira être probablement, sur l'infidélité dont elle taxera les réponses de M. Penn.

Le 29 Novembre dernier, les débats étoient encore les mêmes dans les deux chambres, & les deux partis ne sembloient occupés qu'à se contredire. Le général Gage, qui avoit ardemment sollicité son retour en Angleterre, demandoit à repasser; & le parti du ministère en inféroit contre celui de l'opposition, que sans doute le succès étoit assuré, puisque le général Gage, qui devoit connoître mieux que personne la situation des affaires des Américains, demandoit à repasser dans l'Amérique.

Le parti de l'opposition ne voyoit dans les instances du général Gage, que les sollicitations d'un homme gagné par le ministère, d'après le langage si différent qu'il avoit tenu lorsqu'il étoit à Boston à la tête de l'armée royale. Le colonel Barré s'éleva sur-tout avec chaleur contre ce retour singulier du général Gage, & dit que s'il paroïssoit desirer retourner à Boston, il pou-

voit avoir des raisons particulières de penser ainsi, qu'il ne cherchoit pas à pénétrer; mais que si son retour en Angleterre ne prouvoit pas l'impossibilité de réduire les Américains, ce devoit être quelque chose de pire; & il en prit de-là occasion de blâmer tous les arrangements de l'administration, & sur-tout de trouver étrange qu'elle ne voulût point communiquer ses projets pour la campagne prochaine. Le chevalier Lorith fut celui qui insista le plus sur cet article. Plusieurs membres de la chambre appuyerent son avis. Le général Conway proposa de ne faire aux Américains qu'une guerre maritime, si toutefois il falloit leur faire la guerre; ce qu'il regardoit comme une injustice à laquelle les Américains oppoient une résistance légitime. Le lord North répondit que ce n'étoit pas le temps de publier les résolutions de la cour, parce que les Américains en prendroient droit de faire de nouvelles demandes, d'autant qu'il paroïssoit que la généralité des colonies visoit à l'indépendance; que si une armée étoit nécessaire pour faire la guerre, elle ne l'étoit pas moins pour faire la paix; qu'il importoit peu d'expliquer les vues du gouvernement, mais qu'il importoit infiniment de faire marcher de front les négociations & les projets de guerre, pour

accélérer le succès des vues de l'administration.

Le 1^{er} Décembre, le lord North proposa une seconde lecture du bill d'interdiction de tout commerce & communication avec les colonies. On imagine sans peine que cette proposition excita les débats les plus vifs. Cependant, après des discussions sans nombre, la lecture eut lieu; mais on renvoya au 7 du mois de prononcer sur son contenu. Cette proposition avoit excité parmi les négociants intéressés au commerce d'Amérique, une crainte fondée de voir cinq cents mille sujets de Sa Majesté Britannique réduits à mourir de faim, si ce bill passoit. Le 8, on a fait une seconde lecture de ce bill, avec quelques modifications. Il n'y a pas moins de divisions dans le parlement d'Irlande au sujet des Américains. Le ministère Britannique affecte sur le Canada une sécurité qu'il n'a pas. Il s'est répandu des bruits alarmants pour les ministres : on prétend avoir reçu des lettres de Boston, qui annoncent que les Insurgents sont actuellement maîtres de cette ville; qu'il ne reste que sept cents des cinq mille hommes de troupes réglées, & que le reste, avec tous les officiers généraux, sont tués ou pris : on nomme même le comte Serey & le lord Howe. On ajoute que les lignes du mont Bunker

ont été forcées, & qu'on a coulé à fond trois frégates qui les protégeoient; mais on peut encore raisonnablement douter de tout cela.

Des nouvelles postérieures semblent cependant confirmer tous ces bruits; & si elles ont le fondement qu'on prétend, les Américains ont actuellement acquis une supériorité trop marquée, pour se rendre faciles sur les conditions d'un accommodement qu'on pourroit leur proposer dans les circonstances de détresse où se trouve la Grande-Bretagne. Sa situation n'est pas plus brillante au Canada. Le ministère, qui semble vouloir en tout faire illusion à la nation, prétend que ce sont de faux bruits; &, en supposant même la réalité des faits qu'on annonce sur la foi d'une lettre venue de cette contrée, à la date du 25 Octobre, il va jusqu'à soutenir que la conquête du Canada par les Insurgents, seroit l'événement le plus avantageux à la mere patrie, en ce que les Américains, obligés d'étendre leurs forces pour conserver ce qu'ils auroient conquis, en seroient moins en état de résister aux efforts que le gouvernement se propose de faire pour les soumettre. Cependant tout paroît désespéré pour l'armée royale; &, par tout ce qui a précédé, on peut assez raisonnablement inférer que cette grande querelle est

actuellement terminée à l'avantage des Américains : & cependant le bill d'interdiction de tout commerce avec eux a passé le 12 Décembre , après une troisième lecture , à la pluralité de cent douze voix contre seize.

Une adresse proposée au Roi par l'échevin Olivier , quoiqu'appuyée par un discours très-éloquent de M. Wilkes , n'en a pas moins été rejetée à une pluralité considérable. Il paroît que la chambre des pairs n'a pas été aussi complaisante que la chambre basse , & qu'elle a rejeté le bill d'interdiction. Le plan de confédération générale , présenté le 21 Août dernier au congrès provincial tenu à Hillsborough , n'a point encore reçu la sanction qui doit lui donner la force de loi ; mais la manière dont on se conduit actuellement avec les Insurgents , doit dissiper leurs scrupules : leurs succès les justifient , malgré ce que la cour pense de leur conduite : & la partie la plus saine de la nation Britannique est forcée de convenir que la conduite de la mere patrie n'a que trop provoqué la vengeance qu'ils ont le pouvoir de prendre des traitements qu'ils en essuient ; quoiqu'on puisse dire que , malgré leurs succès , ils ont montré infiniment plus de modération que les Royalistes dans leurs revers.

[1776.]

Il est constant aujourd'hui que les Insurgents sont maîtres du Canada. Les vaisseaux de la métropole bloquent, dit-on, tous les ports des Anglois Américains, & portent le ravage & la désolation sur les côtes, en détruisant les villes maritimes, les magasins, les navires. On sent de reste que ces exécutions rigoureuses alienent de plus en plus les Insurgents, & mettent des obstacles invincibles à un accommodement. Cependant les débats dans le parlement sont plus vifs que jamais, & le bill d'interdiction de tout commerce a passé à une pluralité considérable, & le Roi l'a scellé de son autorité le 23 Décembre dernier.

Le ministère, malgré les protestations de quelques pairs & de quelques membres de la chambre basse, suit son premier plan, & prétend que, pour venger la métropole, il faut détruire les colonies si on ne peut les soumettre. Il a déjà pensé plus d'une fois à faire aux prisonniers du parti des Insurgents, le procès comme à des traîtres; la crainte des représailles l'arrête, & les prisonniers, qui le sentent bien, n'en prennent point d'inquiétude: ils se flattent même de retourner à la défense de leur pays au printemps prochain. Les

Américains travaillent de leur côté à opposer aux forces maritimes de la métropole, des forces égales. Il y a lieu de croire qu'ils y réussiront; & il est plus que probable que la scission des colonies Angloises d'avec leur métropole s'opérera. Le ministère Anglois, par une hauteur déplacée & trop d'attache à son sens, n'aura fait après tout que précipiter une révolution que, dans la marche ordinaire des événements humains, on devoit regarder comme devant arriver un jour. Le malheur est que, dans la supposition de cette séparation, la métropole a un capital énorme d'engagé dans le continent de l'Amérique septentrionale, qu'elle perdra avec l'autorité qu'elle y avoit; que le Nouveau-Monde étant le débouché le plus considérable de ses fabriques, elle n'aura au plus, & encore peut-être ne l'aura-t-elle de long-temps, que la concurrence avec les autres nations de l'Europe, qui profiteront, au moins exclusivement pendant quelque temps, de l'inimitié qui regne entre les anciens & les nouveaux Anglois. Il y a tout lieu de croire que les événements de la campagne prochaine décideront cette question, assez importante sans doute pour devoir s'attirer l'attention de l'Europe, & sur-tout des puissances qui avoisinent les Anglois. Il peut arriver même que les isles soient tentées quelque jour

de suivre l'exemple des colonies du continent : alors ces fiers Insulaires, qui prétendent à l'empire exclusif des mers, se verront dans la nécessité de rabattre beaucoup de l'orgueil de leurs prétentions, que ce déchet de puissance réduira à ses véritables termes.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre : *Anecdotes Américaines*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 3 Août 1775.

TERRASSON.

Le Privilege général se trouve aux *Anecdotes Angloises*.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

LES PLUS INTÉRESSANTES

Contenues dans ce Volume.

ACADIE découverte & peuplée par les François, Page 336. En sont chassés par les Anglois, 338. Leur est restituée par le mariage de Charles I. avec Henriette de France, 373. Puis reprise & restituée par le Traité de Bréda, 506. Cédée en partie par le Traité d'Utrecht à l'Angleterre, 336. Assurée sans retour à cette Couronne, par le dernier Traité d'Octobre 1762, Page 653

Aguerre, [Lope d'] Basque, massacre Don Pedro d'Orsua, son chef, en descendant le Maragnon; séduit sa troupe, exerce un brigandage effroyable; entreprend de se rendre maître de Quito. Vaincu, désespéré, égorge sa propre fille; est pris & écarté, 275

Alaminos, pilote Espagnol très-célebre, conduit la première expédition de Fernandez de Cordoue au continent de l'Amérique, 62. Puis celle de Jean de Grijalva, 65. Enfin celle de Fernand Cortès. Et passe en Espagne les députés de ce conquérant, 90

Alderete, trésorier du Roi Catholique; son avarice & sa cruauté pour tirer de l'empereur Guatimolin & de son ministre le secret du lieu où l'on avoit caché les trésors de ses prédécesseurs, 123

- Almagro*, soldat de fortune, associé de François Pizarre pour la conquête du Pérou, se charge des détails des armemens & de conduire les secours, 158. Est nommé par la cour d'Espagne adelantado du Pérou, & gouverneur de la Nouvelle Toledé, 198. Se brouille avec Pizarre, 198-199. Vaincu par Fernand Pizarre & fait prisonnier, il est décapité, 225
- Almagro le jeune*, fils du précédent, substitué par les partisans de son pere au gouvernement du Pérou, après l'assassinat de François Pizarre, 233. Ses cruautés révoltent ses amis mêmes. Vaincu par Vacca de Castro, il porte sa tête sur un échafaud, 235
- Alvarado*, l'un des lieutenants de Cortès, quitte son gouvernement de Guatimala, pour partager le riche butin que faisoient au Pérou Pizarre & Almagro, 192. Traite avec ce dernier, & retourne dans sa province avec des richesses immenses, 196. Périt à Xalisco, 231
- Amérique*, vaste continent, 1. Divisé en Amérique Septentrionale & Amérique méridionale, 2. Son étendue; la diversité de sa température; ses productions, 29 jusqu'à 38
- Anabapistes*. Symbole de cette secte. Elle souleve contre elle toutes les sociétés Chrétiennes. Sa résistance coûte beaucoup de sang. Elle donne lieu à celle des Quakers, 530-31-32
- Annapolis*, autrefois Port-Royal, capitale de l'Acadie. Ainsi nommée de la reine Anne, lorsque la France, par le Traité d'Utrecht, céda partie de l'Acadie à l'Angleterre, 337
- Angleterre*, [Nouvelle] appelée de ce nom par Charles I, faisoit partie de la Virginie Septentrionale, 358
- Anson*. [l'amiral] Son voyage autour du globe; ses découvertes; ses exploits, 621

- Armement* contre les Bostoniens, 716
- Argall* [Samuel] détruit les établissemens des propriétaires de l'Acadie, 338. Revient, & chasse entièrement les François de ce pays, 339
- Atabalipa*, fils cadet de Huyana-Capac, empereur du Pérou, empereur de Quito, remporte une grande victoire sur Huascar son aîné, & le fait prisonnier, 179. Surpris, battu & fait prisonnier par Pizarre, 184. Est étranglé dans sa prison, d'après un jugement inique du général Espagnol, 191
- Athucy*, Cacique de Cuba, fait prisonnier. Question singulière de ce Sauvage prêt de mourir, 49
- Audience* de Lima, [établissement de l'] 238
- Avila*, [Don Pedro Arias d'] nommé gouverneur du Darien, décrete & fait arrêter Balboa à son arrivée, 59. Le condamne à l'amende & lui rend la liberté, 60. Fait ensuite revoir son procès, & , par jalousie, le condamne à la mort, 61. Transfere la colonie du Darien à l'isthme de Panama, *ibid.*

BAFFIN, navigateur Anglois, découvre au Nord la baie qui porte son nom, 366

Baker. [Polly] Histoire intéressante de cette fille, 582-83

Balboa [Vasco Nugnez de] engage François Pizarre à transporter la colonie de Saint-Sébastien à la rive occidentale du Darien; prend un crédit étonnant dans cette colonie, 45. Découvre la mer du sud, 57. Nommé Adellantade major de cette mer, 60. Condamné par la jalousie de Davila, est décapité, 61

Baldivia, ville & port du Chili. Les Hollandois

- s'en rendent maîtres, & ne peuvent s'y soutenir, 446
- Baltimore* [le lord] obtient en concession de Charles I, une partie de l'isle de Terre-Neuve, & y établit la province d'Avalon, 375
- Bancks & Solander*, [Messieurs] célèbres naturalistes Anglois, s'embarquent avec M. Cook. Danger qu'ils courent à la Terre de Feu, 688.
- Bard*. Histoire de cette fille. S'embarque déguisée avec M. de Bougainville. Eloge de sa sagesse. Est la première femme qui ait fait le tour du globe, 682-683
- Barré*, gouverneur de Charles-Fort, obligé de l'abandonner, est recueilli par des Anglois, 277
- Bermudès* [Jean] découvre les isles qui portent son nom, 170. Eloge du gouvernement actuel de ces isles, 356
- Bill* d'interdiction de commerce avec les colonies proposé, 745. Passé à la pluralité, 747
- Bodavilla*, gouverneur d'Hispaniola, aujourd'hui Saint-Domingue, fait arrêter les Colomb, les fait mettre aux fers, & les renvoie en cet état en Espagne, 21. Ses excès le font détester. Le conseil de Madrid révoque ses pouvoirs, *ibid.*
- Boifferet* achete de la compagnie des isles, la Guadeloupe, les Saintes, Marie-Galante, avec tous les effets qui lui appartenoient, pour 73000 livres, 455
- Bostoniens*. [révolte des] Ils arrêtent leur gouverneur, & le renvoient en Angleterre, 566. L'Angleterre arme puissamment contre eux, 716.
- Boston bloqué, 725. Avantages remportés par les Bostoniens, 737
- Bougainville* [M. de] établit une colonie Française aux isles Malouines. Température de ce pays & ses productions, 656. Remet ces isles

à l'Espagne qui les revendique , 657. Revient à Monte-Video avec la frégate l'Etoile , d'où il fait voile pour le détroit de Magellan , 669. En fait une reconnoissance exacte , 676-677. Arrive à Taïti. Description de cette isle , 678. Mœurs des Taïtiens , 681. Traverse la mer du sud ; atterrit d'abord à Bornéo , puis à Batavia , à l'isle de France , au cap de Bonne-Espérance , à l'Ascension ; rentre en France par Saint-Malo , 684-687

Bradock , [le général] avec six mille hommes de troupes réglées , est battu à plate couture par deux cents cinquante François & six cents cinquante Sauvages , 635

Bradford [Williams] obtient en son nom la concession d'une grande partie de la Nouvelle Angleterre. Les habitants acquierent chacun une partie de ses droits , 393

Brésil , [découverte du] 49. Négligée long-temps par le Portugal , sort de cette langueur par la culture du sucre , qu'y portent des Juifs exilés du Portugal , 264. Caractere des différentes nations qui habitent ce pays , 266-268. Mines d'or & de diamants découvertes au Brésil , 584

Brétigny , [Poncet de] chef d'une entreprise pour Cayenne ; son caractere dur ; y est massacré , 445

Burnet coupe la communication entre Albany & le Canada par le fort d'Oiswégo ; partage le commerce de castor également entre la France & l'Angleterre , 568

Burton , [Thomas] Anglois , découvre sur les côtes de la baie de Hudson , un pays qu'il nomme *la Nouvelle Galles* , 353

Byron [le commodore de] fait le tour du globe ,

656. Ses découvertes dans la mer du Sud ;
658-659

- CAROT**, [Sébastien] Anglois, découvre Terre-Neuve, 19. Passe au service d'Espagne ; découvre la Caroline, 39. Bâtit un fort à l'embouchure de Rio de la Plata, 170
- Cabral** [Pierre Alvarez] découvre le Brésil, 49
- Cacao**. Le Juif d'Acosta essaie le premier la culture de cette plante,
- Café**. M. d'Escieux, gouverneur général des isles Françoises du Vent, y établit le premier la culture de cet arbruste, 313
- Caique**, [la grande] fortifiée par les Anglois. Avantage de cette position, 511
- Californie**. Découverte de ce pays, 201. Sa situation ; son étendue ; sa température ; ses productions ; mœurs de ses habitants, 211-217. Diverses expéditions pour ce pays, 202-208-217-269-314-362-394-403-406-444-452-488-561-626. Décidée être une grande presqu'isle, 614
- Calvin** envoie au Brésil trois Réformés fanatiques avec trois cents hommes. La différence des opinions fait échouer leur projet. 272
- Canada**, [le] découvert par Jean Cartier, qui remonte le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Ochelaga, 200. Cédé aux Anglois, 653
- Candish** [Thomas] recueille au détroit de Magellan les restes d'une colonie Espagnole, 308
- Cano**, [Sébastien] compagnon de Magellan, fait le premier voyage autour du Monde. Honneurs que lui fait Charles-Quint à son retour, 71
- Cap Breton** [le] fortifié par les François, 597
- Cap François**, [le] autrefois cap Sainte-Marie,

- chef-lieu du principal quartier de la partie françoise de Saint-Domingue, 12
- Caraïbes*, anciens habitants des grandes & petites Antilles, punis à la Martinique, 411. Et chassés entièrement, 412. Vexés à la Guadelouppé, 418. Font périr une infinité de colons François dans leurs embuscades, 422. Chassés totalement de l'une & l'autre isle, 472-473. On leur abandonne la Dominique & Saint-Vincent, 476. Les Caraïbes de Saint-Vincent reçoivent des Negres échappés d'un naufrage; se confondent par des alliances; se brouillent par la fuite. Les Martiniquois fomentent ces divisions & y prennent part. Succès malheureux de leur expédition, 609. Obligés de recevoir la loi de ces Sauvages, 610
- Carillon* [le fort] résiste aux attaques de six mille trois cents Anglois & de treize mille hommes des milices de leurs colonies, avec une foible garnison, 638-639
- Carington* [le lord] fait voir qu'en Juillet 1775, les troupes du Roi à l'Amérique ne montoient qu'à sept mille & quelques cents hommes, 741
- Caroline*, découverte, selon les Anglois, en 1500, par Sébastien Cabot, 39. Diverses expéditions dans cette contrée, 304-307. Conçédée à huit seigneurs Anglois. Le célèbre philosophe Locke est chargé de rédiger le code de cette contrée, 477-481. Sa situation, sa température, ses productions, 481-485-508-509. La législation de la Caroline commence à avoir lieu; ses inconvénients, 474. Le Roi d'Angleterre en dépouille les seigneurs propriétaires, 615
- Carthagene*, célèbre port de l'Amérique méridionale. Révolutions de cette ville, 585. L'amiral Vernon échoue devant cette place en 1741, 621

- Cartier* [François] découvre le fleuve Saint-Laurent, l'isle d'Orléans. Remonte ce fleuve jusqu'à Ochéлага. 200
- Casas*, [Barthelemi de las] évêque de Chiappa, se fait le protecteur des Mexicains opprimés, & adoucit considérablement leur sort, 131-135
- Cavendish*, Anglois, fait un établissement à la Californie, qui gêne considérablement les Espagnols, 315
- Cayenne*, [l'isle de] habituée d'abord par les François, 409. Diverses compagnies se forment successivement pour la culture de cette isle, 445-461. Révolutions dans cette isle, 485-486-501. Quelques Flibustiers y portent des capitaux, & y établissent une bonne culture, 516. Une malheureuse expédition où ils sont rengagés, en fait perdre tout le fruit, 574
- Champlain* présente à Henri IV une carte détaillée des découvertes faites au Canada, 333
- Charpentier*, Hollandois, découvre dans la mer du sud le golfe appelé de son nom, *golfe de la Carpentarie*, 391
- Chauvin* Normand, s'associe à Demons & Pongravé, pour faire le commerce & des établissements au Canada, 324
- Chetodel* [le pilote] condamné par le parlement de Normandie à ramener en France les restes d'une colonie oubliée à l'isle de Sable pendant sept ans, 323
- Chiliens*. [mœurs & caractère des] Productions & température de leur pays, 243-245
- Clarcke*, directeur de la douane à Boston, donne le premier lieu à la guerre des Anglois anciens contre les Anglois Américains, 706
- Cohélo*, [Gonsalve] Portugais, premier gouverneur du Brésil, 50

- Coligny*, [Gaspard de] amiral de France, appuie de son crédit les projets du commandeur de Villegagnon; obtient pour lui des vaisseaux & de l'argent, pour établir une colonie Protestante au Brésil, 270. Abandonne son protégé, l'ennemi des Protestants, 273. Projette & fait commencer un établissement à la Caroline, alors nommée la *Floride Française*, 276
- Colomb*, [Christophe] astronome Génois, 4. Soupçonne l'existence d'un nouveau continent, 5. Communique ses idées à ses compatriotes, qui le traitent de visionnaire; puis aux Portugais, qui cherchent à lui en enlever l'honneur, 7. Enfin aux Espagnols. Il est fait amiral d'Espagne, 8. Sa première expédition, 9. Découvre les isles Lucayes & quelques-unes des Antilles, 10. A son retour court risque de la vie à Lisbonne, 15. Arme pour un second voyage, 17. Découvre le Continent sans le connoître pour tel, 19. Condamné sans être entendu, 20. Mis aux fers & renvoyé en Espagne, 21. Repasse une quatrième fois à l'Amérique. Ruse de cet amiral pour se procurer des vivres, 23. Sa mort, 25
- Colomb*, [Diegue] frere du précédent, fait gouverneur d'Hispaniola, 18
- Colomb* [Barthelemi] vient joindre ses freres au Nouveau Monde, *Ibid.*
- Colomb*, [Don Diegue] fils de l'amiral, neveu par sa femme du duc d'Albe, obtient le titre & les gouvernements de son pere; mais avec une autorité limitée, 26
- Colonies* [les] de la Pensylvanie, du Maryland, de la Virginie, de la Nouvelle Yorck, interviennent dans l'affaire de Boston, 711. Le comté de Baltimore, Annapolis, Rhode-Is-

- land, la Providence, s'unissent aux précédentes, 714
- Conjuration* à Mexico contre les Espagnols, prévenue & punie, 110
- Connecticute*, [colonie de la] 419-426
- Cook* [voyage de M.] autour du monde, avec MM. Banks & Solander, 684. Son arrivée à Taïti, son séjour. Observation du passage de Vénus, & aventures qu'on a dans cette île, 690-698
- Cordes*, [le vice-amiral] Hollandois, fait le quatrième voyage autour du globe, 323
- Cordoue* [Fernandez de] découvre l'Yucatan, 63
- Corté* [Gaspard] de la Réal, Portugais, découvre Terre-Neuve, & périt dans un second voyage au nord, 21
- Corté*, [Michel] frere du précédent, va sur les traces de son frere & n'en revient pas, 22
- Corté*, [Jean Vasquez] troisième frere des deux ci-dessus, veut aller à leur recherche. Emmanuel, roi de Portugal, s'y oppose par attachement pour lui, *Ibid.*
- Cortès*, [Fernand] d'abord secrétaire d'Ovando, gouverneur d'Hispaniola, 72. Puis de Vélasquez, gouverneur de Cuba, 73. Chargé par ce dernier d'une expédition au Continent, 75. Arrive sur les frontières du Mexique, 78. Fonde la Vera-Cruz, 84. Ses victoires. La réduction entière du Mexique, 84-120. Soumet le royaume de Méchouacan, 125. Est fait gouverneur général du Mexique, 126. S'occupe de trouver un passage de l'océan Atlantique à la mer du sud, 152. Est inquiété dans sa place par Daguilar & Alonze d'Estrada, 157. Soumet la province de Guatimala par Alvarado, son lieutenant, 164. Arme pour une expédition aux Moluques. L'entreprise échoue. Il passe

- en Espagne & s'y marie, 172. A son retour
calme une révolte, 173. Fait une expédition
malheureuse dans la Californie, 208. Repasse
en Espagne & y meurt, 218
- Crozat* obtient le privilege exclusif du commerce
de la Louisiane, 596. Remet son privilege à
une nouvelle compagnie, 597
- Cruauté* d'une femme Sauvage, 642
- Cubagna*, isle aujourd'hui inconnue, qu'on disoit
être près de la Martinique, 27
- Curacao*, [l'isle de] enlevée aux Espagnols par
les Hollandois, 408. Double revers des Sia-
mois à cette isle, 512
- Cusac*, chef d'escadre François, reprime à Saint-
Christophe les usurpations des Anglois, 385

DALE, [Sir Thomas] gouverneur de la Vir-
ginie, y bâtit à ses frais la ville de Dales-
Gifs, 353

Dampierre fait le tour du globe sur différents
vaisseaux, 573. Reconnoit les grandes terres
de la mer du sud, découvre le passage qui
porte son nom, & donne à une grande isle de
cette mer celui de *Nouvelle Bretagne*, 587

Davis navigue au nord, & donne son nom à
un détroit qu'il y découvre, 306

Davis, [la terre de] échappe aux recherches de
tous les navigateurs à la mer du sud, 658-665

Delatour, gentilhomme François, est investi par
Cromwel de la propriété de l'Acadie, 466

Demons succede à la commission du commandeur
de la Châtre. Son privilege exclusif est ensuite
révoqué, 335. Bâtit la ville de Port-Royal
dans l'Acadie, 336. Cede sa propriété fonciere
au sieur de Potrincourt, 337

Denambuc & *Duroffet* forment à Saint-Christo-

- phe le premier établissement que les François
 aient eu dans le golfe de Méxique, 381
Denonville, gouverneur du Canada, se rend
 maître, par une perfidie, des chefs des Iroquois,
 570
Desgrosseilliers & Radisson, détachés des Anglois,
 aident les Canadiens à les chasser du voisinage
 de la baie de Hudson, 560
Devaux, gentilhomme François, propose à Henri
 IV de faire un établissement au Brésil, 339
Dodley, [le lord] gouverneur à la Jamaïque. Son
 caractère, ses vertus, 467
Dogeron, [Bertrand] fait gouverneur de la Tor-
 tue & de la partie françoise de Saint-Domin-
 gue, 471. Commence à fixer les Flibustiers, en
 les appliquant à la culture, puis par des maria-
 ges, 498-499. Sa mort, 500
Drake, [François] amiral Anglois, part pour
 faire le tour du globe, 293. Désole les colonies
 Espagnoles à l'occident de l'Amérique, 294.
 rentre en Angleterre avec le seul vaisseau le
 Pélican, de cinq qu'il avoit, 298. Ramene les
 colons François de la Floride Françoise, 308
Drake [Bernard] chasse les Portugais du Banc de
 Terre, après leur avoir enlevé leur pêche,
 305
Ducasse rengage les Flibustiers établis à Cayenne
 à la course. Expédition malheureuse contre les
 Hollandois à la Guyenne, funeste pour la cul-
 ture de Cayenne, 574
Duguay-Trouin [expédition glorieuse de] au Bré-
 sil, 592-596
Duparquet achete la Martinique, la Grenade &
 les Grenadiens, & revend au comte de Cérillac
 la Grenade seule, plus que la totalité ne lui
 avoit coûtée, 455
Duquesne. [le fort] Les Anglois font de vains

efforts pour le prendre, & y sont entièrement
défaits, 635

- E**LLIOT [le ministre] traduit la Bible en langue
sauvage, 450
- Enciso*, lieutenant d'Ojéda, vient pour porter du
secours à Saint-Sébastien. Son escadre périt au
port, 45. S'établit dans le département de Ni-
cuesa, *ibid.* Renvoyé en Espagne par Bal-
boa, 52. Revient avec Davila, & est un des
plus ardents promoteurs de la perte du malheu-
reux Balboa, 61
- Engagés* [ce qu'étoient les] dans les colonies Fran-
çoises, 412
- Etablissement* en Angleterre pour la propagation
de la foi dans l'Amérique septentrionale, 457
- Eustache* [isle de Saint-] occupée & ensuite aban-
donnée par les François aux Hollandois, à qui
les Anglois l'enlevent. Louis XIV en fait la
conquête, & la rend aux Hollandois, 395
- Expérience* singuliere d'un Cacique de Portorico,
48

- F**ETE [espece de] funebre instituée par les ha-
bitants de Philadelphie, pour perpétuer le
souvenir de la guerre de l'Angleterre contre ses
colonies d'Amérique, 712
- Flibustiers*. Leur origine, 390. Histoire abrégée
de leurs principaux exploits; leur police entre
eux, 490-498
- Floride* Française, actuellement la Caroline. Une
colonie angloise s'établit à la riviere de May,
où les François avoient bâti Charlefort, 377
- Fonseca*, évêque de Burgos, ministre Espagnol,
appuie la révolte de Ximenès contre Colomb,
19
- Forbisher* [Martin] tente le passage aux Indes

- orientales par le nord. Erreur produite par une pierre rapportée de cette expédition, 292. Seconde & troisième expéditions du même pour le même objet, sans plus de succès, 293. Découvre le détroit qui porte son nom, *ibid.* Découvre le Groenland, 294
- François I.* [propos plaisant de] sur les prétentions exclusives des Espagnols & des Portugais sur le Nouveau Monde, 201
- Frédéric de Toledé*, amiral Espagnol, ruine l'établissement des François à Saint-Christophe, 386-389
- Frontenac*, [le fort de] bâti par les François, sur le lac Ontario, 507
- G***AGE*, [le général] nommé gouverneur de Boston, 710. Convoque l'assemblée générale de la Nouvelle Angleterre à Salem, & la dissout sans vouloir écouter ses griefs, 712. Bloque Boston, 147. S'oppose en vain à la défection de ses troupes, 715. Resserre le blocus de Boston, 716. Permet aux Bostoniens de quitter la ville, 736. Repasse en Angleterre, & redemande le commandement de l'armée, 743
- Gasca*, [Pedro de la] vice-roi du Pérou, combat le dernier des Pizarre, le fait prisonnier, & le fait périr sur un échafaud, 246
- Généraux* [trois] sont nommés pour commander les armées du Roi d'Angleterre contre les Insurgents d'Amérique, 720
- Géorgie* [la colonie de la] commence par un acte de bienfaisance d'un particulier. On lui donne la même législation que celle de la Caroline, 619
- Gillam*, [Zacharie] Anglois, cherche un passage par le nord; bâtit le fort Charles à la baie

- de Hudson, aidé de deux François, 503. Compagnie établie pour cette baie, 504-505
- Gonneville* [Paulmier de] est le premier François qui ait fait des découvertes dans la mer du sud, 24
- Gosnold*, [Barthelemy] Anglois, allant visiter la baie de Roénoque, découvre la Nouvelle Angleterre, 329. Et la baie de Massachussett, 331
- Gourgues* [Dominique de] venge sur les Espagnols le meurtre de ses compatriotes à la Floride Françoisé, 283-288. Danger qu'il court à son retour, par la foiblesse du gouvernement François, 289
- Grenade & Grenadins*, [îles de la] occupées par les François, 463. Prosperent par des négociants de la Martinique, 600. Prises par les Anglois, à qui elles ont été cédées par le dernier Traité, 653
- Grijalva* [Jean de] découvre le Mexique, 66, est révoqué par Vélafquez, pour n'y avoir point fait d'établissement, 69
- Guadeloupe*, [l'île] habituée par l'Olive & Duplessis de Dieppe. Description de ce pays, 415-419. Prise par le général Moore, 650. Restituée à la paix en 1763, *ibid.*
- Guatimozin*, élu empereur du Mexique, 113. Assiege les Espagnols dans leurs quartiers à Mexico, & les force à la retraite, 114. Pris par Cortès, 121. Son courage dans les tourments, 123
- Guerre*, [commencement de la dernière] par les invasions des Anglois dans le Canada. Ils y éprouvent dans plusieurs campagnes les revers les plus funestes, 634-653

- H**ABITANTS, premiere classe des colons des Isles Françoises d'Amérique. Pourquoi ainsi appellés, 412
- Hawkins*, [Richard] Anglois, entreprend le voyage autour du globe; est pris par les Espagnols sur les côtes du Chili, 312
- Hérédia* fonde Carthagene, 171
- Hermite*, [Jacques l'] avec Jean-Hugues Schapnam, Hollandois, désolent les colonies espagnoles de la mer du sud; traversent cette mer. Schapnam rentre seul dans sa patrie avec un seul vaisseau de onze qu'ils avoient, 171
- Herrada*, le guide du jeune Almagro, périt dans l'émeute qu'il avoit fait naître, 234
- Herrera*, l'un des historiens des conquêtes des Espagnols au Nouveau Monde, s'associe avec Bazurto, négociant à Hispaniola, pour une expédition à la mer du sud, 155
- Hollande*. [Nouvelle] M. Cook y atterrit; y observe une éclipse du premier satellite de Jupiter, 701. Il prend possession de la côte orientale de cette terre, au nom du Roi d'Angleterre, & la nomme *Nouvelle Galle*, 703. Productions & animaux de cette contrée, 704
- Hollande*, [isles de la Nouvelle] découverte par Endracht, Zéachem, Tasman, Edels & Lewin, 367
- Huascar*, Empereur du Pérou, tend des pieges à son frere, & s'y prend lui-même, 178. Sa mort, 190
- Hudson* [Henri] donne son nom à une grande baie qu'il découvre au Nord, & y périt, 346
- Humphrey* [Gilbert] prend possession de Terre-Neuve pour la reine Elizabeth, 299
- Mutkinson*, gouverneur de Boston, dans le prin-

cipe de la révolution actuelle, aigrit les esprits par les précautions qu'il prend contre les Bostoniens, 705

- I***NCAS*. François de Toledé, vice-roi du Pérou, fait périr tout ce qu'il peut découvrir du sang de ces empereurs du Pérou, 291
- Indiens* des environs de l'Amazone; leur caractère, 435
- Intolérance* révoltante des Enthousiastes de la Nouvelle Angleterre, 369
- Iroquois* [Réflexion d'un] sauve le Canada d'une invasion des Anglois, 590
- Irlande* [le parlement d'] voudroit garder la neutralité avec les colonies Américaines, 739
- Iste Royale* [l'] s'établit par des pêcheurs François, 599
- Itala* fonde Buénos-Ayres au Paraguai, & plus avant dans les terres la ville de l'Assomption, 203. Averti d'une conspiration des Indiens, il attire chez lui leurs chefs, & les fait massacrer, 304-205
- J***AMAÏQUE* [la] enlevée aux Espagnols par les Anglois, 466. Les Negres, lors de cette invasion, s'affranchissent d'eux-mêmes, & se retirent dans les montagnes, 577. Se maintiennent dans la liberté, 578
- James & Fox*, Anglois, cherchent un passage par le nord, 444
- James-Town*, capitale de la Virginie méridionale, 311. Nouvelle colonie amenée dans cette contrée par Thomas Gates, 353
- Jersey* [Nouveau] occupé & cultivé par les Suédois, qui s'unissent par la suite aux Hollandois, 440. Passe au pouvoir des Anglois, 499

- Jésuites.* [les] Commencement de leur législation au Paraguay, 353. Leur maniere de fixer les Indiens, 434. Forment trente-fix peuplades entre l'Amazone & le Napo, 435. Missionnaires à la Californie, font un vocabulaire de la langue de ce pays. Expédient dont ils se servent pour trouver le mot *résurrection*, 564. Maniere dont on s'y est pris pour les chasser du Paraguay, 670-671. Idée de leur gouvernement singulier, 672. Caractère des Paraguayens, 675
- Joliet*, Canadien, avec le Jésuite Marquette, descendant du lac Michigan par la riviere des Renards & celle d'Ouiscouing, dans le fleuve Mississipi, 512
- Jones*, [sir William] célèbre jurisconsulte, dresse les constitutions de la Pensylvanie, 543

- L** *La Babinais* le Gentil, premier des François qui ait fait le tour du globe, 595
- La Châtre* [le commandeur de] s'associe avec Pongravé & autres, pour faire un établissement au Canada, 333. Sa mort, 334
- La Galissonniere*, gouverneur du Canada, en établissant des postes sur l'Ohio, donne lieu à la dernière guerre, 623-628
- La Ravardiere*, gentilhomme François, bâtit un fort à l'Isle de Masagnan sur les côtes du Brésil. Trop de confiance le fait perdre, 754
- La Salle* propose au gouvernement la reconnoissance du fleuve Mississipi, 514. Assure les communications, 514. Descend ce fleuve jusqu'à son embouchure, 558. Revient au golfe de Mexique pour en reconnoître l'embouchure; la manque par entêtement; est massacré par les siens, 566-567

Laudoniere

- Laudoniere* amene une nouvelle colonie à Charlefort, 277. Chassé par les Espagnols, 280. Cruautés de cette nation à l'égard des François, 281
- Law*, célèbre Ecoffois, obtient le privilege du commerce de la Louisiane, & fonde son système sur cette spéculation, 601
- Lecture* publique aux Insurgens, de la délibération du congrès général des colonies Angloises, très-applaudie, 736
- Le Maire & Schouten* découvrent le détroit qui porte le nom du premier. Ils font ensemble plusieurs découvertes dans la mer du sud. Le Maire meurt. Schouten acheve le voyage autour du globe avec ses deux vaisseaux, 360-361
- Léon* [Ponce de] découvre l'isle de Saint-Jean aux frontieres du Mexique, 27. Fournit à Pizarre un vaisseau pour sa seconde expédition au Pérou, 174. Soumet Portorico, 48. Découvre la Floride, en cherchant la fontaine de Jouvence, 53
- Le Rat* [ruse de] pour rendre les Iroquois irrconciliables avec les François, 571
- Lettres-patentes* de Henri IV, du 1^{er} Octobre, pour former des établissemens au Canada, 334
- Loix* sages qui ont fait prospérer long-temps la Jamaïque, 468
- Lonck* [Henri] amiral de la compagnie Hollandoise, s'empare pour elle de la majeure partie du Brésil, 397
- Louisbourg*, bâti à l'isle Royale, 612. Perdu dans la dernière guerre, par la précipitation des François, 643-647
- Louisiane*. [la] Son étendue, sa température, ses productions. Traversée par le Mississipi; *Anecd. Améric.* C c c

- susceptible de la meilleure culture, 603-604.
 La France, en la cédant, a méconnu le parti
 qu'elle en pouvoit tirer, 655
Lucayes, [les isles] premiere découverte de Co-
 lomb, 10. Produisirent dans le temps beaucoup
 de perles, & fournirent d'excellents plongeurs, 27
Luques, [Ferdinand de] prêtre, s'unit à Pizarre
 & Almagro pour la premiere expédition du
 Pérou, & fait les frais de l'entreprise, 158

- M***AGALHENS* ou *Magellan*, [François] Por-
 tugais, découvre le détroit de son nom,
 70. Traverse le premier la mer du sud, &
 meurt aux isles Mariannes, 71
Manco, Inca, conspire contre les Espagnols;
 surprend Cuzco, 226. Son projet ayant
 échoué, il congédie lui-même son armée, 227
Marie-Galante, [l'isle de] occupée par les Fran-
 çois, 451
Marine, Méxicaine, baptisée sous ce nom, mai-
 tresse & interprete de Cortès, 9
Marivaux, [l'abbé de] chef d'une entreprise pour
 Cayenne, se noie en partant de Paris, 461
Martinique, [l'isle de la] habituée par Denam-
 buc, qui tire ses premiers colons de Saint-
 Christophe, 410
Maryland, [le] concédé au lord Baltimore, 400.
 Situation de ce pays, & ses villes principales,
 401. Colonie envoyée dans ce pays, 404. Sa
 législation, 406. Oté, puis rendu audit lord;
 477. Sa famille obligée de renoncer à la ca-
 tholicité, pour s'en conserver la possession, 576
Massachuffett [la colonie de] forme les deux sous-
 colonies de New-Hampshire & de la province
 de Dumain, 427, puis celles de Rhode-Is-

- land & de la Providence, 430; s'unit aux Bostoniens, 709
- Mendoza*, vice-roi du Mexique, entreprend une expédition dans l'intérieur de l'Amérique. Succès de cette entreprise, 219-223
- Mexique*. Etendue actuelle de cet empire, 130. Mœurs, usages, religion, loix & population de ce pays, 135-151
- Mindana* [Alvar de] découvre plusieurs isles dans la mer du sud, 313
- Missouris* [ruse des] pour exterminer les Espagnols qui vouloient se rendre maîtres de leur pays, 611
- Montcalm* [le comte de] meurt de ses blessures près de Québec. L'avis qu'il donne en mourant est négligé, & cause la perte du Canada, 649
- Montejo* découvre un port commode sur les côtes du Mexique, où Cortès fonde la ville de la Vera-Cruz, 84
- Montezume* [l'empereur] députe à Cortès, 80. Fait de vains efforts pour rompre l'alliance de cet Espagnol avec les Tlascalteques, 93. Est forcé de lui permettre de venir à Mexico, *ibid.* rappelle à Mexico, 111. Sa mort, 112
- Mont-Réal* [les François forment à] le projet de reprendre Québec, 649

NAVAEZ, [Pamphile] chef d'une escadre armée par Vélasquez contre Cortès, arrive à la Vera-Cruz, 100. Est battu & enlevé par Cortès, qui lui enleve aussi son armée, 109

Nassau, [Maurice de] chargé par la république de Hollande de suivre l'entière réduction du Brésil, soumet sept capitaineries, 437

Niagara, [la cataracte de] la plus belle de l'univers, 508

Nicuessá [don Diegue] obtient commission avec

- Ojéda , pour former des établissemens dans le continent de l'Amérique, 40. Sa mort, 47
- North*, [le lord] membre du ministère Britannique, & le plus ardent contre les Insurgents Américains, 708-709. Propose quelques modifications au bill pour enrégimenter les milices, 741
- Noort* [Olivier] Hollandois, fait le voyage autour du globe, 322
- Nunez* [Vasco] de la Vêla, vice-roi & président de l'audience de Lima. Révolte les Espagnols par une justice trop exacte, & est relégué par eux dans une isle déserte, 240
- O***Hio*. [la riviere d'] Avantages qu'elle procure pour la communication du Canada avec la Louisiane, 618
- Ojéda*, appuyé de l'évêque de Burgos, fait un armement particulier, découvre & parcourt une partie de la Guiane, 20-21. Obtient commission du gouvernement pour faire des établissemens au Continent; se brouille avec Nicuesa; voit massacrer sa troupe au lieu où depuis a été bâtie Carthagene; est vengé par Nicuesa; repasse à l'Espagnole, & y meurt, 44
- Olivier*, [le sieur] juge à Boston, dont la province entiere avoit demandé la révocation, est nommé par la cour de Londres, lieutenant du gouverneur de Boston, 713
- Orléans*, [fondation de la Nouvelle] capitale de la Louisiane, 605
- Ortiz* [Jean] de Zarate soumet les peuples du Paraguai, 297
- Oswégo* [le fort d'] emporté par trois mille François, malgré sa forte garnison & des munitions abondantes de toute nature, 637

Ovando, gouverneur d'Hispaniola, procure à Colomb des moyens de repasser en Espagne, 21

PAULISTES, brigands du Brésil; leur génie, leurs ruses, 520-522

Penn, [William] amiral d'Angleterre, obtient par le duc d'York la concession d'un vaste pays en Amérique, 534

Penn, [William] fils du précédent, obtient la charte de la concession accordée à son pere à titre d'indemnité, avec l'entiere propriété, & y fait annexer partie du New-Jersey, qu'il achete des propriétaires, 135. Accorde une charte à sa colonie, 543-554. Premières loix de ce pays, 555. Est dépouillé de son gouvernement, que les Quakers lui font rendre, 556. Désintéressement de ce fondateur, 557. Meurt à Réading en Berck-Shire, 607

Penn [le gouverneur] vient présenter une pétition au Roi d'Angleterre régnant, 733. Est interrogé à la barre de la chambre-haute, 743

Pensylvanie. Sa situation, ses bornes, 530. Division de ce pays; ses villes principales, 536. Les Quakers forment la majeure partie de sa population, 537. Sa latitude, comparée à celle de l'Ancien monde; sa température, 538-539. Ses productions, 540-541

Pepperel, Bostonien, forme le projet de se rendre maître de l'isle Royale, avec les nouveaux Anglerriens, & l'enleve aux François par la méintelligence entre les officiers & les troupes, 624-626

Pérou. Son étendue, sa température, ses productions, son gouvernement, 249-259. Maladie épidémique au Pérou, 607

- Philadelphie*, capitale de la Pensylvanie, l'une
l'une des plus belles vil'es du monde, 537. Le
sçavant Franklin y établit une bibliotheque,
622-623. College fondé depuis pour les belles-
lettres & la médecine, 632
- Philipillo*, interprete de Pizarre, par ses calom-
nies fait condamner à mort l'Inca Atabalipa,
190. Débauche les Indiens de l'armée d'Al-
magro pour les donner à Alvarado, 192
- Pinçon*, [Alphonse] compagnon de la premiere
expédition de Christophe Colomb, s'en sépare
pour recueillir le plus d'or qu'il peut, 12. Pré-
vient l'arrivée de l'amiral, & meurt de cha-
grin de n'avoir pu obtenir audience de Ferdi-
nand & d'Isabelle avant lui, 15
- Pizarre* [François] commande à Saint-Sébastien
43. S'associe avec Almagro & Fernand de Lu-
ques pour une expédition au Pérou, & se
charge de commander l'armement, 158. Re-
vers de ses voyages, 168. Passe en Espagne;
obtient le gouvernement du Pérou; avec un
seul vaisseau fait une seconde tentative plus
heureuse & d'un riche produit, 175. punit le
Cacique de Tombez, 176. Fait un établissement
à Payta, où les deux Incas brouillés le recher-
chent, 177. Préfere Atabalipa. Prétexre hor-
rible de ce chef pour massacrer les Indiens, &
se rendre maître de l'Inca, 184. Le fait con-
damner à la mort, 191. Est fait marquis, &
continué dans son gouvernement, 198. Se
brouille avec Almagro, 199. Suite de ces di-
visions, 225. Assiégré dans sa ville des Rois,
est délivré par les vaisseaux de Cortès, 226.
Sa mort tragique, 233
- Pizarre*, [Fernand] amené au Pérou par son aîné,
169. Est député vers Atabalipa, 182. Député
en Espagne, 197. Bat Almagro, le fait pri-

- sonnier, & lui fait couper la tête, 224. Affiégé dans Lima, se délivre, 226
- Pizarre* [Gonfolve] découvre les sources de l'Amazone, 227. Profite de l'exil du vice-roi Lavela pour s'emparer du gouvernement du Pérou. Sa conduite révolte, & fait rappeler le vice-roi. On arme. La rebellion triomphe, 240. Battu par la Gasca, il périt sur un échafaud, 246
- Plymouth*, [New] colonie fondée par des non-conformistes émigrants, près du cap Cod dans la Nouvelle Angleterre, 374
- Poinci* [le commandeur de] gouverneur général des isles Françoises, y établit & y maintient la police, 439. Achete par son ordre Saint-Martin, Saint-Christophe & Saint-Barthelemi, la Tortue & Sainte-Croix, pour cent vingt mille livres, 455
- Pongravé & Champlain* amènent une colonie à Québec, 352
- Pouancey*, neveu & successeur de Dogeron, fuit à Saint-Domingue les bons errements de son oncle, 500
- Procès* singulier fait par les colons à un gouverneur de la Grenade, 456
- Protestation* de plusieurs pairs contre la maniere de traiter les colonies Angloises de l'Amérique, 717-718-719. Les négociants de Londres & le corps de ville s'unissent au parti de l'opposition, 720
- Providence*. [l'isle de la] Avantage de sa position pour les Anglois, 510

QUAKERS, secte d'Anabaptistes, renouvelée par Georges Fox, s'accroît par la persécution, 532

Québec. Sa fondation, 346. Affiégée sans succès

- par les Anglois , 580. Pris par mer , 649. Accident qui fait échouer le projet formé pour le reprendre , 651-652
- Quétilavaca* , élu empereur du Mexique après Montézume , rejette les offres de Cortès. Sa mort , 113
- Quiesquiez* , général Péruvien , combat long-temps pour délivrer sa patrie , 191. Est battu par Alvarado , 196
- Quinci* , [les mines d'argent & les eaux de M. de] font d'une grande ressource aux Américains Insurgents , 748-739
- Quiros* , navigateur Espagnol , découvre la terre australe du Saint-Esprit , & plusieurs isles dans la mer du Sud , 340

- RADISSON** passe au service des Anglois , & les rend maîtres du fort qu'il avoit bâti lui-même sur la riviere Sainte-Thérese à la baie de Hudson , 568
- Raleigh* [Walter] fait le premier établissement Anglois à la Virginie , 303. Son roman sur les richesses de la Guyane , 314
- Ribaud* [Jean] bâtit le fort Charles à l'embouchure de la riviere de May , 276
- Richelieu* [le cardinal de] forme une compagnie de cent associés à qui il fait accorder la propriété , justice & seigneurie des terres qu'elle découvrira depuis la Floride Françoisise jusqu'au cercle polaire arctique , 383-384
- Riffaut* , capitaine François , gagne l'amitié des Brésiliens , qui l'invitent à faire un établissement chez eux , 312
- Roénoque* , [la baie de] dans la Caroline , découverte & occupée par les Anglois , 304
- Rogewin* , Mecklembourgeois , fait le voyage autour du globe , 606-607

Rouffelan, avec quarante François, entreprend un établissement à Sainte-Lucie, 265

SAAVÉDRA, [Alvar de] découvre un groupe d'isles dans la mer du sud, la Nouvelle Guinée & la terre des Papoux, 170

Saba. [l'isle de] Sa nature, sa salubrité, 441

Saint-Barthelemi, [l'isle de] peuplée par les François, 452

Sainte-Croix. [l'isle de] Les Espagnols en chassent les Anglois, & en sont chassés par les François. Sa prospérité, ses revers, aussi rapides l'une que les autres; par quelles causes, 459-461

Saint-Domingue. [l'isle de] Divers établissemens des François, 389-398-428-429-461-474

Saintes, [les] isles occupées par les François, 451

Saint-Georges, [le fort] emporté par les François, après avoir battu tout ce qui en défendoit les approches, 638

Sainte-Lucie, [l'isle de] occupée par les Anglois, qui, dix-huit ans après, sont exterminés par les Caraïbes, 441. Les François s'y rétablissent, 442. Révolutions qu'elle essuie, 489

Saint-Martin, occupée en même temps par les François & les Hollandois, 438. Avoit été abandonnée par les Espagnols, 451

Saint-Sacrement, [la colonie du] établie par les Portugais sur la rive droite du Rio de la Plata, 519

Saint-Thomas, [l'isle de] occupée par les Danois, 507

Salem, ville de la Nouvelle Angleterre, fondée par John Withe, chef d'une colonie de trois cents cinquante Non-Conformistes, 392

Salomon, [isles de] inutilement cherchées der-

- nièrement par MM. Byron & Carteret, navigateurs Anglois, 667
- Sarmiento* [Pédro de] entre le premier dans le détroit de Magellan par la mer du sud, 296
- Sassafras*, [infusion de la racine de] remède éprouvé contre les fievres ardentes, 629
- Sauteurs*; [mornes des] pourquoi ainsi nommés, 463
- Smith* [Jean] présente à Charles I. une carte très-détaillée de la Virginie, 358
- Solis*, [Diaz de] grand pilote de Castille, découvre le fleuve Paraguai ou Rio de la Plata, 62
- Soufa*, [Thomas] envoyé au Brésil pour y établir une administration régulière, bâtit San-Salvador, 265
- Spilberg*, [Georges] Hollandois, fait le voyage autour du globe, 357
- Surinam*, [l'isle de] occupée d'abord par les François, qui l'abandonnent. Les Anglois s'en emparent. Les Hollandois en sont aujourd'hui en possession, 443
- T***ABAGO*, [l'isle de] habitée par des Flessinguois, peu après massacrés par les Espagnols, 401. Sa situation, sa température, 402. Occupée par les Anglois, 465. Prise par l'Amiral d'Estrées, & abandonnée par la France qui en a méconnu les avantages, 517-518.
- Talavéra* [le pirate] se joint à Ojéda & le secourt, 43
- Talc* trouvé dans la Virginie, pris pour de l'argent. Cette méprise ruine le premier établissement, 343
- Tasman*, [Abel] Hollandois, découvre dans la mer du sud la terre de Van-Diemen, la Nouvelle Zélande & plusieurs isles, 444
- Terre-Neuve*. [l'isle de] Sa situation, son climat,

- ses productions, 162. Autorités qui prouvent que les Bretons, les Normands & les Basques l'ont fréquentée dès la plus haute antiquité, 259-262. Premier établissement fixe en cette isle, 350
- Texeira*, [Pédro de] Portugais, remonte le fleuve de l'Amazone, depuis son embouchure jusqu'à son confluent avec le Napo, & la riviere de Napo jusqu'à Quito, 432
- Timbre*, [le droit de] qu'on veut établir dans les colonies Angloises de l'Amérique, commence à les indisposer contre la métropole, 659
- Titu-Autachi*, Inca, fait mourir les Espagnols qui avoient été de l'avis de la mort d'Atabalipa, & récompense ceux qui avoient été d'avis contraire, 194. Traite avec Pizarre pour donner le trône à son neveu, 194
- Tortue*. [l'isle de la] Les François s'y établissent. Sa position, 498. Devient l'asyle des aventuriers connus depuis sous le nom de *Flibustiers*, 427. Les François en chassent Willis avec ses Anglois, 429. Etablissement fixe en cette isle, 472
- Trait singulier d'un sergent Ecoissois*, 629-631
- Troyes* [le chevalier de] reprend le fort Sainte-Thérèse près la baie de Hudson, 500
- Tryon*, [le sieur] nommé gouverneur de New-Yorck, est refusé par la province, 729
- Tupac Amaru*, Inca, condamné à mort par le vice-roi François de Toledé, sur des accusations calomnieuses, 291
- VACA de Castro*, envoyé au Pérou pour informer de la mort d'Almagro pere, 234. Forcé de combattre le fils, il le bat, le fait prisonnier, & lui fait trancher la tête, 235

- Valdivia* entreprend la conquête du Chili, 232.
Battu & fait prisonnier, le Cacique, son vainqueur, lui fait avaler de l'or fondu, 242
- Valverde*, Dominicain, révolte l'Inca Atabalipa par ses propositions extravagantes. Premier prétexte du massacre des Péruviens & de l'usurpation de leur empire, 184
- Vasse* [Henri] chef de la Nouvelle Angleterre. Caractere emporté & intolérant de ce Puritain, 189-581
- Vaz* [Tristan] découvre avec Zano les isles de Madere & Porto-Sancto, 4
- Velasquez*, gouverneur de Cuba, 48. Arme à différentes reprises pour faire des établissemens au continent de l'Amérique, & confie ses armemens à Fernandès de Cordoue, à Grijalva & à Cortès, 65-65-100. Veut faire arrêter Cortès, 102. Inutilité de sa haine, 109. Sa mort, 153
- Verrazano*, Florentin, reconnoît, par ordre de François I, sept cents lieues de côtes de l'Amérique septentrionale, 153
- Vérole*, [la petite] apportée au Pérou, y fait des ravages incroyables, 309
- Vespuce*, [Améric] astronome Florentin, passe au Nouveau Monde, reconnoît le continent, & lui donne son nom, 20-21
- Viéira* [Jean Fernandez] chasse les Hollandois du Brésil, malgré la cour de Portugal, 459-465
- Wilkes* [M.] est d'avis qu'on rejette l'adresse du bill d'interdiction de commerce avec les colonies, 741. Appuie un projet d'adresse de l'échevin Olivier, 743
- Villega non* [le commandeur de] bâtit sur les côtes du Brésil le fort Coligny, 270. Ce fort est détruit par Emmanuel Sa, Portugais, 273

- Virginie*. Prétentions des Anglois sur ce pays. étendue qu'on lui donnoit jadis, 299. Origine de son nom, 302. Abandonnée, 310. Sa culture reprise, 311. Désastres de ce pays, 371. Sa législation, sa population; se borne à la culture du tabac, 522-530
- Viscaino*. [Sébastien] Ses différentes expéditions à la Californie, 316-321-327-328
- Vol de la fleche*. Ce que c'est, 243

- W***ALLIS* [le capitaine] & M. Carteret, avec deux vaisseaux, entreprennent le voyage autour du globe. M. Wallis découvre l'isle de Taïti, 660. Il châtie rigoureusement les Insulaires, 664. Fait connoissance avec une princesse du pays, 605
- Waughan* [le docteur William] s'établit à Terre-Neuve, & compose un poëme épique intitulé; *The golden fleece*, ou la Toison d'or, 366
- Wiane* découvre une partie de la grande terre appelée *Nouvelle Hollande*. With, qui y vient après lui, lui donne son nom, 391
- Wood-Rogers*, Anglois, fait le voyage autour du globe, 589
- Woolf* [le général] est tué dans une bataille donnée sous les murs de Québec, 648

- X***AUCA*, [un Indien de] se disant du sang des Incas, excite une révolte au Pérou. Il y périt, 622
- Ximenès* [Roldan] se révolte contre l'autorité de Colomb, soutenu en Espagne par l'évêque de Burgos, 19
- Ximenès* [le pilote] découvre le golfe de la Californie, est tué dans cette expédition, 202
- Ximenès* [Gonsalve] de Queda fonde dans la Nouvelle Grenade la ville de Santa-Fé, 207



782 TABLE DES MATIERES.

YORCK, [New] découverte par Henri Hudson, Anglois, lors au service des Hollandois, 346. Les Hollandois y font des établissemens dont ils sont chassés au bout de dix ans, 347. Son étendue; qualité de son sol; la nature de son commerce, 348-349. Cédée aux Anglois par le Traité de Bréda, 361. Sa situation actuelle, 487-488. Accede à l'union des colonies iusurgentes, 624. Fait jettér à la mer le thé de la compagnie, 726

ZARCO [Gonzalez] découvre avec Triffan-Vaz, Madere & Porto-Sancto, 4
Zélande. [Nouvelle] Les habitants de cette terre parlent à peu près le même idiome qu'à Taïti. Le vaisseau de M. Cook y séjourne, & on y observe le passage de Mercure sur le disque du soleil, 698. Reconnoissance exacte des côtes de cette double isle, 699

Fin de la Table.



128807



T

4
—
13

80074475





